U d'/of OTTAWA
39003002735156

J. D. CRESHAW
-13-

NOTRE-DAME DU CHEMIN
IHS
QUÉBEC

Stirlaid

Bibliothèque internationale-catholique.

Les volumes de cette collection seront imprimés dans le grand format de luxe in-8° ou dans le format économique in-12 compacte, selon l'importance de l'ouvrage; parfois dans les deux formats, ainsi qu'on l'a fait pour « Fabiola; » quelques autres dans le format grand in-18 cavalier. — Les ouvrages sous presse sont précédés d'un astérisque.

Section italienne.

Alphonse de LIGUORI (Saint). Œuvres complètes, traduites par le R. P. Dujardin. Partie ascétique. 18 vol. in-12 d'environ 550 p.

— I. **Préparation à la mort.** 2e édition. In-12.

— II. **Voie du salut et de la perfection.** In-12.

— III. **Grands moyens de salut et de perfection.** In-12.

Les autres volumes suivront à de courts intervalles.

BARTOLI (Le P.). . . Vie de saint Stanislas Kotska. In-12, XII-488 p.

BRESCIANI (A.). . . . Œuvres. Traduction exclusivement autorisée par l'auteur.

— I. **Le Juif de Vérone** ou **les sociétés secrètes en Italie**, avec lettre approbative et *fac-simile*. 2e édit., 2 vol. in-12.

— II. **Lorenzo** ou le **Conscrit.** 2e édit. In-12.

— III. **Lionello,** suite du *Juif de Vérone*. In-12.

— IV. ***La République romaine,** suite du *Juif de Vérone*. In-12.

— V. **Don Giovanni.** In-12.

— VI. **Ubaldo et Irène.** 2 vol. in-12.

— VII. ***L'Orfanella.** In-12.

— VIII. ***Ingelberge de Danemarck.** In-12.

— IX. ***Mathilde de Canosse et Iolande de Groningue.**

CIVILTA CATTOLICA. Étude religieuse et sociale **sur le mariage.** In-12, 121 p.

CARCANO (L'abbé Giulio.) Le chapelain de la Rovella. In-12.

DOMINIQUE (Le P.). Excellence de Marie et de son culte. 2 vol. in-12.

Léonard de PORT-MAURICE. (B.) Œuvres complètes. 8 vol. in-12 d'env. 550 p.

— I. **Vie du bienheureux Léonard**, suivie de sa **Correspondance,** enrichie de notes par le traducteur. In-12, 650 p.

— II. **Voie du Paradis.** In-12.

— III. **Sermons pour le Carême.** 2 vol. in-12.

Les autres volumes suivront à de courts intervalles.

MARGOTTI (L'Abbé) Rome et Londres. Grand in-8.

PAGANI (Le P.) . . . Ecole de Perfection. In-12.

PASCHAL (Le P.) . . . Perfection chrétienne. In-12.

PERRONE (Le P.) . . Le Protestantisme et l'Église catholique. Controverses à l'usage du peuple. 2e édition. In-12, VI-124 p.

ROBERTI (Le P.) . . . Petit Traité des petites vertus. Format mignon.

SANESI (Ranieri) . . La bonne Maria ou la Femme élevée dans la vraie piété par le culte catholique. *Ouvrage couronné.* In-12, 330 p.

SILVIO PELLICO. . *Rafaella. In-12.

— ***Mes prisons.** In-12.

TAPARELLI D'AZEGLIO. Essai théorique de droit naturel basé sur les faits. 4 beaux vol. gr. in-8 d'environ 500 pages chacun.

Section anglaise.

WISEMAN (Cardinal). **Fabiola** ou l'**Église des Catacombes.** Gr. in-8.

— **Fabiola** ou l'**Église des Catacombes.** In-12.

— **Mélanges religieux, scientifiques et littéraires,** recueillis et traduits par F. de Bernhardt. Gr. in-8 d'environ 480 p. avec plan du Forum romain et portrait du Cardinal.

ALLIES (William). . **Journal d'un Voyage en France et Lettres écrites d'Italie.** Gr. in-8, 322 p.

ANONYMES . . . . . **Alice Sherwin.** Récit du temps de sir Thomas Morus. Gr. in-8, 520 p.

— ***Antoine de Bonneval.** Récit du temps de la Fronde.

— **La Sorcière de Melton-Hill.** In-12, 312 p.

— ***Le Mont Saint-Laurent.** In-12.

BAPTISTE (Le P.) . **Alley Moore.** Scènes irlandaises contemporaines. In-12.

BONUS (Le P. Jean). **Ombres de la Croix** ou **Jésus souffrant,** figuré dans la Genèse. In-12, XVI-232 p.

CADDELL (Maria) . . **Snowdrop,** ou les **trois baptêmes.** In-12.

CORBETT . . . . . **Lettres sur l'Histoire de la Réforme en Angleterre et en Irlande.** 7e édition. In-12, 412 p.

CUMMING . . . . . **L'Orpheline de Boston.** Nouvelle américaine. 2 vol. in-12 de 272 et 288 p.

DALGAIRNS . . . . . **Vie de saint Étienne de Citeaux.** In-12, 312 p.

FABER (Le P.) . . . . **Tout pour Jésus** ou **Voies faciles de l'Amour divin.** Ouvrage traduit de l'anglais sur la quatrième édition; par Fr. G. 4e édition. Gr. in-18 cavalier.

HUSENBETH . . . . . **Conversion et Martyre.** Drame tiré de Callista. In-12, 108 p.

MANNING (Le Dr) . . . **Les fondements de la Foi.** In-12.

NEWMAN . . . . . **Callista** ou une **Histoire du IIIe siècle.** Nouv. édit. In-12.

— **Perte et Gain** ou l'**Histoire d'un converti.** In-8.

— ***Sermons** pour diverses circonstances. In-12.

OAKELEY . . . . . **Les jeunes Martyrs de Rome.** Scènes dramatiques tirées de Fabiola. In-12.

Sections espagnole et allemande.

Voir le catalogue général.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Assortiment de bons livres édités en France et en Belgique; des publications de *MM. Burns et Lambert, Richardson et Dolman*, de Londres; des principaux éditeurs de Parme, Milan, Naples et Turin; des belles éditions liturgiques de *M. Pustet*, de Ratisbonne, etc. Seul dépôt du *Magnum Bullarium Romanum*, édité par *MM. Franco, Fory et Dalmazzo*, de Turin.

ROME

ET LONDRES

NOTRE-DAME DU CHEMIN
IHS
QUÉBEC

Inter multiplices fraudes quibus prædicti Ecclesiæ hostes, ad Italorum animos a fide catholica abalienandos, asserere etiam et quoquoversus clamitare non erubescunt, catholicam religionem Italæ gentis gloriæ, magnitudini et prosperitati adversari, ac propterea opus esse, ut illius loco protestantium placita et conventicula inducantur, constituantur et propagentur, quo Italia pristinum veterum temporum, id est ethnicorum splendorem iterum acquirere possit.

Entre les fraudes sans nombre que les ennemis de l'Eglise ont coutume de mettre en œuvre pour rendre odieuse aux Italiens la foi catholique, l'une des plus perfides est cette opinion, qu'ils ne rougissent pas d'affirmer et de répandre partout à grand bruit, que la religion catholique est un obstacle à la gloire, à la grandeur, à la prospérité de la nation italienne, et que, par conséquent, pour rendre à l'Italie la splendeur des anciens temps, c'est-à-dire des temps païens, il faut mettre à la place de la religion catholique, insinuer, établir et propager les enseignements des protestants et leurs conventicules.

PIE IX.

(De l'Encyclique aux Archevêques et Evêques d'Italie, 8 décembre 1849.)

ROME

ET LONDRES

PAR

L'ABBÉ MARGOTTI,

docteur en Théologie, membre correspondant de l'Académie de la Religion catholique à Rome, député au Parlement Sarde.

Traduit de l'italien par H.-J. MARÉCHAL.

J. S. Marlet, ptre

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1859

PROPRIÉTÉ

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DG
814
.M3R
1859

http://www.archive.org/details/romeetlondres00marg

LETTRE APPROBATIVE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR RENDU,

ÉVÊQUE D'ANNECY.

A M. MARGOTTI, DÉPUTÉ AU PARLEMENT SARDE.

MONSIEUR,

C'est aujourd'hui seulement que j'ai pu terminer la lecture de *Rome et Londres*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Votre livre, Monsieur, m'a causé autant de plaisir qu'il a de pages. C'est vous dire assez que, malgré ses six cents pages, je l'ai trouvé trop court. Si déjà vous n'aviez pas publié les récentes *Victoires de l'Eglise*, vous auriez pu en ajouter une, c'est la publication de *Rome et Londres*. Une foule d'auteurs ont essayé de décrire ces deux grandes cités, mais personne avant vous n'avait eu l'heureuse idée de les mettre en regard et de les comparer sous tous les rapports. Si l'on jugeait votre entreprise avec les préjugés qui accompagnent les jugements que l'on porte sur ces deux grandes capitales, on serait porté à la croire téméraire et même dangereuse par ses résultats. Cette pensée ne vous a pas arrêté. Assez courageux pour braver les préjugés, soumettre à un nouvel examen les opinions reçues, et opposer la vérité aux mensonges de convention, vous êtes allé voir par vous-même, et vous êtes revenu chargé de documents officiels, inondé de lumière, et fort des

témoignages de ceux-mêmes que vous deviez combattre. Il ne faudra désormais qu'ouvrir les yeux pour voir d'où peuvent, avec plus d'abondance, couler la vie sociale et le bonheur des individus.

» Parmi les écrivains qui ont pris à tâche de faire connaître la ville de Londres, il ne s'est pas trouvé un homme assez universel pour embrasser le sujet sous toutes ses faces.

Le grand seigneur n'y voit que la féodalité, les palais, les parcs, les beaux arbres et les beaux chevaux; pour lui, tout est merveilleux dans ce paradis de l'aristocratie. L'industriel y compte des métiers, des broches, des bras, des machines dont il calcule les produits; pour lui, l'Angleterre est le plus bel atelier du monde. L'économiste y admire les capitaux mis en circulation; pour lui, la Tamise est un Pactole, et l'Angleterre un coffre-fort. Le politique y va pour étudier des institutions, et sans avoir un seul instant arrêté ses regards sur la foule des esclaves qui couvrent le sol, il proclame l'Angleterre un pays de liberté. De tous ces adorateurs du pouvoir, pas un n'est descendu jusqu'au peuple, n'a sondé ses plaies et compté ses douleurs. Et pourtant, c'est le peuple qui forme la nation : c'est pour lui qu'il devrait y avoir des lois, un gouvernement, une autorité. Or, en Angleterre, tout est contre le peuple, et rien pour lui. On le considère comme une vaste machine, sur laquelle on ne laisse tomber que l'huile strictement nécessaire pour la mettre en action. Rien de ce qui existe dans le reste de l'Europe ne peut donner une juste idée de la profonde ignorance, de la honteuse immoralité et de l'affreuse misère dans laquelle reste plongé le peuple de l'Angleterre, ce peuple qui marche sur l'or et qui meurt de faim. Qui pourra croire que, dans une seule année, on a constaté officiellement que 21,770 Irlandais étaient morts de faim, et que pas une semaine ne se passe à Londres sans que l'on n'y trouve des cadavres victimes de la faim?

C'est Rome que vous avez choisie pour faire contraste avec ces horreurs : vous auriez pu choisir toute autre ville catholique; mais Rome vous présente le double avantage de combattre à la fois deux sortes de

préjugés. Rome n'est véritablement connue que de ceux qui vont l'étudier avec un désir sincère et désintéressé de la connaître. Un mot d'ordre lancé par les sociétés secrètes, par les protestants et les anticatholiques de tous les pays suffit pour imposer aux journalistes, aux écrivains, aux touristes, aux voyageurs, l'obligation de dénigrer la ville sainte et de jeter la défaveur sur toutes ses institutions. On ne revient pas de surprise, d'étonnement et d'indignation quand, en parcourant la métropole du monde catholique, on lit les effrontés mensonges qui se publient sur ce sujet. Oh! vous avez bien fait de prendre un point de comparaison, et de vous servir de Londres pour mesurer Rome : ce plan de votre ouvrage est une véritable inspiration. Rien n'est plus consolant pour les vrais chrétiens que les résultats de vos comparaisons. Vous laissez à Londres ses riches capitaux, sa population exubérante, ses innombrables ateliers; mais vous trouvez à Rome tout ce qui constitue la supériorité de l'homme moral, de l'homme à éternelle destinée. A Londres, on compte par têtes, par broches, par métiers, ou par bras; à Rome, on compte les ames; à Londres, l'homme est estimé par le produit net, ou le produit brut de son travail; à Rome, il est apprécié d'après la hauteur de ses destinées et la sainteté de ses vertus. Aussi, tandis que Londres, qui se vante d'avoir mis la liberté dans ses lois, se rapproche du paganisme par la multitude des esclaves qui gémissent dans ses innombrables ateliers; Rome, qui a détruit l'esclavage pour le reste de l'Europe, laisse à l'individu plus de liberté qu'il ne pourrait en trouver sous aucune autre forme sociale. A Londres, le peuple, abruti par le travail et la misère, reste plongé dans une profonde ignorance sur les choses les plus importantes à savoir. A Rome, le peuple est instruit; sa facile intelligence, aidée des instructions religieuses qu'il entend toujours et dans toutes les églises, en fait un peuple de petits philosophes qui sentent le beau et comprennent le bien. Toutes vos conclusions sont favorables à la ville éternelle, mais votre triomphe est surtout incontestable quand vous comparez le bien-être du peuple de Rome aux souffrances du peuple de Londres. A

Rome, il n'y a point de pauvres, la liberté de donner se mettant d'accord avec la liberté de demander, y a étouffé la pauvreté; car dans Rome, il n'est pas un individu qui ne sache où trouver un lit pour passer la nuit, et un repas pour calmer sa faim. On ne peut, sans éprouver un sentiment d'ineffable douceur, penser qu'il existe au moins sur la terre un peuple qui, comme le dit le marquis d'Azeglio, ignore la misère et la faim : sans doute, il y a des mendiants, mais il y en a moins que partout ailleurs (1 sur 80), et encore ces mendiants sont bien chaussés, bien vêtus, ne mangent que du pain blanc, et demandent avec une certaine dignité qui fait comprendre qu'en demandant ils cèdent à leur goût particulier plutôt qu'à la nécessité!

J'aurais trop à faire si je voulais vous suivre dans toutes les comparaisons que vous faites; qu'il me suffise de dire qu'elles sont à l'avantage de Rome, de la Papauté et du Catholicisme qui inspirent tout ce qui est bien. Dieu bénira votre œuvre; elle est trop en faveur de la vérité pour qu'il en soit autrement. Attendez-vous, cependant, à être fortement attaqué. Déjà votre livre doit avoir été mis à l'index de cette armée de folliculaires qui ont voué leur plume au mensonge et à la calomnie. Mais consolez-vous; on vous injuriera, on ne tentera pas de vous réfuter. L'imprudent qui voudrait le faire tomberait accablé par la masse des chiffres et des témoignages que contient votre ouvrage. Courage donc, Monsieur l'Abbé, continuez à combattre, avec la même intrépidité, contre les destructeurs de la société et de la religion. Alors même que vos efforts resteraient sans succès auprès des méchants, ils soutiendront un grand nombre de bons; et, dans tous les cas, ils seront comptés par Celui qui ne laisse sans récompense aucune bonne volonté. *Alleluia!*

Tout à vous.

✝ Louis, Evêque d'Annecy.

A SON EXCELLENCE RÉVÉRENDISSIME

MONSEIGNEUR LUIGI DE MARCHESI FRANSONI

ARCHEVÊQUE DE TURIN.

EXCELLENCE RÉVÉRENDISSIME,

A mon retour en juillet 1857 d'un voyage à Londres, patrie du glorieux Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, j'ai visité, Excellence Révérendissime, le lieu de votre exil à Lyon, exil que vous supportez, depuis sept ans, avec constance héroïque et résignation chrétienne, pour un motif semblable à celui dont eut à souffrir le grand Becket. Je ne m'arrêterai pas à indiquer l'analogie qui existe entre votre cause et la sienne, parce que ce n'est pas un sujet qu'on puisse traiter librement à Turin, et qu'il en a d'ailleurs été parlé au dehors avec beaucoup de science[1]. Je remarquerai seulement que la France a eu la gloire de

[1] La causa del santo martire ed arcivescovo Tommaso di Cantuaria del secolo XII, rinnovata nel secolo XIX nella persona dell' arcivescovo Fransoni di Torino. *Codogno*, dalla Tipografia di Giovanni Cairo, 1850.

donner asile à saint Thomas et à vous, parce que, comme s'exprima Louis VII, en embrassant le premier : « C'est une des antiques perles de la couronne de France d'accorder protection aux exilés victimes de la persécution[1]. »

Et si c'est chose nouvelle à Turin qu'on chasse les archevêques et qu'on les tienne en exil pendant tant d'années, c'est chose ancienne qu'ils trouvent à Lyon une hospitalité pleine de prévenance et d'attention. Comme on avait vu jadis Louis VII accueillir le Primat d'Angleterre dans son royaume, et même se porter à sa rencontre et lui assigner son propre palais pour habitation, ainsi l'on a vu de nos jours le gouvernement français vous offrir spontanément asile dans toute l'étendue de la France, en vous faisant adresser à cette fin par son ministre une lettre qui l'honore grandement[2].

Quand j'eus le bonheur de vous baiser la main avec le double respect dû à la dignité de l'épiscopat et du malheur, je roulais déjà dans mon esprit la pensée de publier ces comparaisons entre *Rome et Londres*. Et je conçus en ce moment même l'idée de vous les dédier, à vous qui rappelez une gloire de la première, et une persécution de la seconde. Il m'a paru que votre nom serait si bien placé en tête de mon livre, que je me suis dispensé de vous demander la faveur de l'en orner. J'ai craint d'éprouver un refus de votre part, comme il est arrivé à tant d'autres, parce que, humble dans votre grandeur, et grand dans votre

[1] *Vita B. Thomæ quadr.* Tom. II. Chap. VII, page 71.

[2] Lettre du ministre de France, Ferdinand Barrot, datée de Turin 26 septembre 1850.

humilité, vous vous dérobez à tout ce qui peut vous honorer aux yeux des hommes, satisfait que votre nom soit écrit dans le ciel. Et maintenant, je viens vous demander pardon de cette témérité, et je vous prie de me l'accorder en considération du sentiment qui m'a porté à vous susciter un pareil déplaisir. C'est de pouvoir vous dire en public un mot d'éloge, et m'inscrire le dernier des prêtres dans le catalogue de ceux qui vous ont publiquement célébré.

Ce catalogue s'ouvre par le glorieux nom de Pie IX qui vous a écrit le 23 mai 1850, *en admirant votre éminente vertu épiscopale, votre force, votre constance bien digne assurément des plus grands éloges et de l'admiration universelle.* Viennent ensuite les évêques de Piémont, qui *ont enregistré votre nom dans les fastes de l'Eglise en caractères indélébiles à côté des noms des invincibles champions et défenseurs des lois et libertés ecclésiastiques*[1]; les évêques de Savoie, qui vous ont courageusement écrit : *Les principes que vous professez, Monseigneur, sont ceux de tout l'épiscopat, sont ceux de l'Eglise catholique. D'accord avec tous nos prêtres, nous applaudissons à votre fermeté, et bénissons le Ciel de nous avoir donné en vous un si beau modèle*[2]; les évêques de Ligurie qui *se sont glorifiés d'adhérer* aux mêmes principes que Votre Excellence, et qui se sont réjouis avec vous *de l'intrépide fermeté avec laquelle vous avez fait briller de nos jours aux yeux de toute l'Eglise catholique, l'épiscopat piémontais*[3].

[1] 14 Mai 1850. [2] 24 Mai 1850. [3] Cortona, 5 Juin 1850.

Et comme le catholicisme ne connaît pas de frontières, un très-grand nombre d'évêques étrangers se sont hâtés de joindre leurs noms aux noms de nos évêques, et au premier rang ceux de Modène, de Reggio, de Lodi, d'Angers, de Strasbourg, de Bordeaux, de la Rochelle, de Périgueux, d'Angoulême, d'Agen, de Luçon, de Poitiers, de Limoges, d'Alger, de Cambrai, de Fribourg en Brisgau, qui suivit plus tard vos traces avec tant de force et de gloire, de Limbourg, de Rotembourg, de Fulde, et tant d'autres qui ne reviennent pas maintenant à la mémoire; sans parler des solennelles démonstrations d'hommage que vous avez reçues des catholiques de France et de toute l'Italie vraiment unie, depuis Turin jusqu'à Naples, en un seul cœur et dans une seule foi, pour vous témoigner sa vénération.

Permettez-moi donc, Excellence Révérendissime, de vous dire aussi en public que je vous vénère et vous admire, et de vous offrir le peu que j'ai en main, ce très-modeste ouvrage. Les journaux hostiles à l'Eglise catholique, que je suis condamné à lire chaque jour, ne se lassent pas encore de vous persiffler et de vous maltraiter; et les ministres piémontais qui ont rappelé dans l'Etat les félons de Gênes, ne se sont pas encore décidés à vous rouvrir les portes de votre patrie. L'obstination des uns et la lâche malice des autres sont pour vous un nouveau titre à l'estime et à la vénération des gens de bien, et cette vénération je l'éprouve dans toute son étendue, et je vois en vous le noble caractère du prêtre de Jésus-Christ, que ne

font plier ni les menaces ni les espérances, caractère qui brille d'un éclat particulier dans un temps et dans un lieu où les soi-disant libéraux donnent de continuels exemples de revirements intéressés, et de sordides apostasies.

Je ne m'étendrai pas davantage sur vos louanges, soit parce que votre réputation est telle désormais qu'il suffit de vous nommer pour faire votre panégyrique, soit parce que je sais qu'en continuant à vous louer, je continuerais à vous déplaire, et je ne veux pas soumettre votre indulgence à une plus grande épreuve. Pardonnez-moi donc, Monseigneur très-vénéré, et en signe de mon pardon, envoyez-moi du lieu de votre exil votre bénédiction pastorale.

L'abbé G. MARGOTTI,

DÉPUTÉ AU PARLEMENT SARDE.

Turin, fête de saint François de Sales, 1858.

Imprimatur.

Tornaci, die 15ª Augusti 1859

A.-P.-V. DESCAMPS,
vic.-gen.

ROME ET LONDRES.

CHAPITRE I.

QU'EST-CE QUE CE LIVRE?

Anglais et Italiens combattent Rome en montrant Londres. — Il faut répondre aux uns et aux autres. — Le *Times*. — Le *Morning-Post*. — Le *Daily-News* etc. — Gioberti, Rossetti, un député piémontais, un Cosaque, etc. — Guerre des protestants piémontais contre Rome. — Napoléon Roussel à Turin. — Nécessité de comparer Rome et Londres. — Trois catholiques ont écrit sur ce sujet. — Pie IX en a parlé dans une allocution. — Dessein de l'auteur.

Peut-être le titre de ce livre ROME ET LONDRES promet-il trop, et je ne voudrais pas qu'on pût m'accuser de promettre beaucoup et de peu tenir. Les deux mots par lesquels je commence sont d'une signification très-étendue, et résument à certain égard toutes les questions qui ont agité, agitent et agiteront le monde, tant que durera ici-bas la lutte entre le bien et le mal, la vertu et le vice, la religion et l'impiété, lutte qui a été la conséquence du premier délit, et qui ne sera terminée que par la solennelle expiation des derniers jours. Rome et Londres rappellent à l'esprit deux systèmes, deux doctrines opposées l'une à l'autre en matière de religion, de morale, de politique, d'économie, de civilisation. Rome est la cité de la foi, le siége de l'autorité, la source des oracles. Londres est le pays de l'indépendance, l'autel du libre examen, la déesse du parlementarisme. Rome, la cité de Dieu, le sanctuaire de l'univers,

appelle les peuples, au nom du ciel, à la jouissance des biens moraux, et considère les avantages terrestres comme un simple accessoire. Londres, la cité du monde, l'entrepôt du commerce universel, invite les nations à jouir sur la terre, et de la terre, à poursuivre l'augmentation de ces jouissances, à s'en enivrer, comme si elles étaient la fin suprême de la vie. Les deux idées ont été exprimées par deux grands poètes, Dante et Byron. Le premier, en célébrant l'*Alma Roma*, a dit que *le Christ était Romain* ;[1] et le second a vu dans Londres *une masse énorme de briques, de fumée et de navires.*[2] Rome est éternelle comme le Christ qui l'a choisie pour siége de son vicaire, et le Christ *ne meurt pas*. Londres est inconsistante comme la *fumée* à laquelle elle doit sa richesse, et passera comme le *navire* qui est la source de sa puissance. Rome est une merveille de Dieu, et Londres une merveille de l'homme. En effet, la survivance de Rome après que l'ancien monde romain fut tombé en dissolution, les batailles continuelles qu'elle soutient, toujours victorieuse et toujours combattue, sa force surhumaine qui contraste d'une manière sublime avec sa faiblesse naturelle, ce sont là autant de faits qui montrent qu'une main toute-puissante la protége, et qui disent : *Ici est le doigt de Dieu*. Au contraire, le *grand monde de Londres*, comme Henry Mayhew appelle la capitale de l'Angleterre, son immense population, son trafic, son industrie, son activité, sa puissance à vaincre les résistances de la nature, ses machines, ses docks, son tunnel, son palais de cristal, ses télégraphes, ses voies ferrées, et cent autres signes, indiquent le génie de l'homme, que Dieu a fait grand et roi de la création. Mais la guerre qu'on fait à Rome au nom de Londres prouve que l'homme est rebelle, et qu'il se prévaut souvent de sa force contre celui dont il tient l'existence.

Cette lutte offrirait le sujet d'un magnifique tableau à tracer pour qui aurait les conceptions d'un Augustin et le pinceau d'un Bossuet. Mais je sens que c'est un faix trop lourd pour

[1] *Purgatorio*, XXXII

[2] A mighty mass of briks, and smoke, and shipping. LORD BYRON, *don Juan*.

mes épaules, c'est pourquoi je me hâte d'avertir le lecteur que mon intention n'est pas d'entrer dans de grandes et profondes discussions, ni de me lancer dans les sublimes régions de la philosophie de l'histoire, mais bien de marcher terre à terre, m'adressant non aux savants qui sont mes maîtres, mais au peuple italien, lequel, comme je vais le démontrer, a besoin d'être instruit sur Rome et sur Londres, parce qu'on cherche à le tromper à l'égard de l'une et de l'autre. Je ne veux pas davantage promettre au lecteur une description topographique, artistique, morale, économique de Rome et de Londres. Cette tâche serait encore trop au-dessus de mes forces, et je ne saurais m'en acquitter convenablement. En effet, il y a tant à dire sur Rome, on en a déjà tant parlé, que son seul nom a donné lieu à des volumes entiers.[1] Et quant à Londres, le baron de Bulow, qui avait longtemps séjourné dans cette ville, en qualité de ministre de Prusse, a considéré comme impossible d'en faire une description exacte.[2]

— Que sera donc votre livre?

Le voici, bon lecteur. Au printemps de 1856 j'ai visité Rome, et un an après, au printemps de 1857, j'ai visité Londres. Quand j'ai fait ces deux voyages, j'avais vécu pendant dix ans en plein journalisme et je n'avais cessé de voir et d'entendre blasphémer Rome, plaindre le peuple romain, accuser le gouvernement romain, et par contre glorifier Londres, célébrer la liberté anglaise, la prospérité anglaise, la civilisation anglaise. Je me suis donc mis à noter mes observations

[1] Le savant et valeureux Jean François Maguire vient de publier en Angleterre un livre très-important intitulé : *Rome, its Rules and its Institutions*. Le cardinal Wiseman a adressé une très-belle lettre à l'illustre auteur, sous la date de Londres 28 août 1857, dans laquelle il recommande hautement cet excellent écrit. Voyez *Weekly Register and Catholic Standard*, vol. XVII, num. 413, 5 septembre 1857. — Deux ouvrages très-précieux sur la Rome chrétienne ont été publiés récemment, l'un à Poitiers, l'autre à Agram : *Instruction synodale de monseigneur l'evêque de Poitiers à son clergé diocésain assemblé pour la retraite et le synode, 12 sept. 1856*. Poitiers. Oudin, 1857; et *Litteræ Pastorales Em. Cardinalis Georgii Aulick, archiep. Zagabriensis*. Zegabriæ, typis caes. Reg. Consil. Dris. Ludov. Gaj. 1857.

[2] Henry Mayhew est en train de publier un ouvrage volumineux et complet sur Londres intitulé : *The great world of London*. Je ferai très-grand usage de la partie de ce travail qui a vu le jour.

dans l'une et l'autre ville, recueillant des documents, vérifiant des reproches, consignant des aveux, interrogeant, examinant, fouillant partout, suivant que ma condition et les moyens que j'avais en mon pouvoir me le permettaient. Dans ces recherches, j'ai amassé bon nombre de faits, de chiffres, de comparaisons, et ces matériaux, mis en œuvre avec le peu de temps et de talent dont je dispose, doivent former le présent volume, que je recommande dès maintenant avec instance à l'indulgence de mes concitoyens. Nous avons besoin, en Italie, d'un livre de ce genre, pour deux raisons principales, basées l'une sur la conduite de certains Anglais, l'autre sur les manœuvres indignes et les coupables trahisons de certains Italiens. Ces Italiens et ces Anglais, d'un commun accord, et peut-être dans un même but, ne cessent de combattre Rome au nom de Londres, de façon à ce que les hontes supposées de celle-là et les gloires imaginaires de celle-ci servent à déraciner le catholicisme de notre patrie, comme source de misères et de pauvreté, pour implanter chez nous l'athéisme pratique de Londres, sous le nom de protestantisme, comme germe de bien-être et de grandeur.

Depuis longtemps, mais dans ces dernières années avec plus d'impudence et d'opiniâtreté que jamais, les journaux et les politiques de Londres se déchaînent contre le pontificat, et l'accusent des prétendues misères de Rome. « Les papes, écrit le *Times*, se sont élevés sur la décadence de Rome, et jamais ils n'ont pris à cœur le bien de la cité. » Et plus loin : « Le pontife ne traverse les rues que pour rencontrer les tristes regards du peuple, ou pour écouter ses clameurs.[1] » Et le *Daily-News* : « A Rome la propriété est sans sécurité, et les richesses du pays sont en partie délaissées, en partie mal exploitées.[2] » Et puis encore le *Times* : « A Rome, le pays est laissé dans l'abandon, sans culture : aucune tentative n'est faite pour mettre en valeur les nombreuses ressources de ce sol fertile. La malédiction de l'immobilité est jetée sur le dévelop-

[1] *The Times*, 24 octobre 1855. Cet article a été reproduit par l'*Opinione* du 31 octobre.
[2] *Daily-News*, dans l'*Opinione* du 28 juin 1856.

pement tant moral que physique du pays. Dans la cité sainte, on ose à peine murmurer ses craintes à l'oreille de ses plus intimes amis. Qu'un Romain se tourne où il veut, l'air est infecté d'un agent de police. Le brigandage est arrivé à un tel point qu'il est dangereux dans toute la Romagne de s'écarter d'une ville de deux ou trois milles en plein jour.[1] » Le *Morning-Post* a répété les mêmes lamentations sur l'immobilité, la tyrannie et les brigands. Après les journaux sont venus les politiques dans le parlement, comme lord Palmerston, lord Clarendon, lord John Russel, sir Lyard, sir Gladstone et beaucoup d'autres dont il serait trop long d'énumérer les opinions, qui toutes se réduisent à plaindre Rome et les Romains comme le peuple le plus malheureux de l'univers. Et cet excès de misère, ils l'attribuent à ce que cette ville est le siége du catholicisme. Aussi les publicistes anglais font-ils une exception en faveur du Piémont, parce qu'ils estiment peu catholiques ceux qui le gouvernent, comme l'attestent les lignes suivantes du *Times* sur la Sardaigne : « Il arrive un jour dans l'histoire des peuples, où ils doivent s'occuper de la tyrannie ecclésiastique qui a pesé sur eux, sous peine de voir paralysé le ressort de toute action politique. *Les Sardes sont aujourd'hui engagés dans des controverses semblables à celles qui occupèrent l'attention du ministre Cromwel, de Cranmer, de Cecil et de Burleigh. Il y a plusieurs siècles que nous sommes sortis des embarras qui nous venaient de ce côté.* Mais ce n'est que d'hier que les Piémontais se sont trouvés en face des mêmes difficultés, et le succès a heureusement couronné leurs efforts... Quel que soit le sort réservé à la Sardaigne, il est certain qu'elle a très-bien fait de secouer le joug, autant qu'il est possible, *et de se délivrer au plus tôt de sa servitude vis-à-vis de Rome... La Sardaigne représente en Italie un principe qui est en antagonisme complet avec celui que représente Rome...* La Sardaigne représente la cause du progrès national, *d'un mouvement qui portera ultérieurement ses fruits.*[2] » Cette excep-

[1] *The Times* du 17 juin 1856. Cet article a passé dans les colonnes de l'*Opinione* du 22 juin.

[2] *The Times* du 28 mai 1855.

tion en faveur du Piémont, le *Daily-News* l'a faite aussi en disant que « sur la carte de l'Italie moderne, il n'y a qu'un seul lieu splendide, le royaume de Sardaigne, avec ses cinq millions d'habitants continentaux et insulaires.[1] » Et dernièrement encore, le *Morning-Post* trouvait dans le catholicisme la cause de certains désordres arrivés en Espagne, en Belgique et à Naples, et disait que la condition de ces pays « offre une instructive leçon à ceux qui étudient la philosophie de l'histoire, et fournit un commentaire frappant sur la prospérité des nations.[2] »

En présence de ces assertions jetées çà et là avec tant de pompe et répétées avec tant d'insistance, nous avons le droit et le devoir de faire deux questions très-importantes : 1° Est-il bien vrai que la condition des pays catholiques soit si misérable et l'état de Rome et des Romains si malheureux? 2° Et Londres, parce qu'elle n'est pas catholique, parce qu'elle combat le pape, est-elle réellement un paradis de délices, et son peuple nage-t-il dans la prospérité et surabonde-t-il de tous les biens moraux et matériels? Pour répondre principalement à cette seconde question, il doit être permis à un Italien de se rendre à Londres, de rechercher les vices, les douleurs, les délits de cette ville, et de les présenter à ses concitoyens sans crainte de pouvoir être accusé de mauvaise intention dans ces investigations, attendu que ceux-là qui s'érigent en juges très-sévères des Etats d'autrui, donnent par cela seul le droit d'examiner et de juger sévèrement leur propre Etat. Et quand on vient dire à un Italien qu'il est malheureux, parce qu'il est catholique, qu'il serait heureux sous la religion anglicane, le moins qu'il puisse faire, c'est d'établir un parallèle pour voir quel genre de bonheur lui est promis. C'est précisément ce que je me propose de faire dans le présent volume, sans cependant vouloir user, dans toute son étendue, du droit que m'accordent les journaux anglais. Je me garderai bien notamment de parler comme eux au hasard et sans preuves, mais j'aurai toujours soin d'appuyer mes assertions sur des faits

[1] *Daily-News*, 20 juin 1856

[2] *Morning-Post*, 17 juin 1857.

irréfragables, sur des chiffres officiels et sur les aveux même de mes adversaires.

Mais les Anglais ne sont pas seuls en cause. Pour notre malheur et notre honte, il existe en Italie un parti qui soutient que le catholicisme appauvrit les peuples et que le protestantisme les rend heureux et prospères. Ceux qui pensent et parlent ainsi sont tout occupés à exalter le bonheur de Londres, à déplorer les souffrances de l'Italie, et principalement du peuple romain. A leur tête s'est placé le malheureux Vincent Gioberti, qui ne cessait, dans ces dernières années, de célébrer la grandeur britannique et de dénigrer l'Italie, à laquelle il avait attribué, au temps de l'hypocrisie, une *primauté* générale très-exagérée. D'après Gioberti, « l'Angleterre est un vif exemple de cette omnipotence sociale qu'une civilisation avancée donne aux peuples et à leurs chefs. » Elle « a fait des prodiges à peine concevables à d'autres époques.[1] » Tout est merveilleux en elle aux yeux de Gioberti, jusqu'à l'élément de la barbarie, jusqu'au privilége aristocratique, car il s'écrie : « Merveilleuse Angleterre, où tous les extrêmes s'unissent, où la barbarie se mêle à la civilisation, où le privilége fleurit avec la liberté ![2] » Après avoir affirmé que la prépondérance politique dérive de la supériorité civile, il ajoute que ce principe « nous explique comment l'Angleterre occupe aujourd'hui le premier rang, et l'Italie le dernier dans la hiérarchie politique des nations.[3] » De cette donnée, le philosophe dévoyé nous poussait à tirer des corollaires contre le catholicisme. Car il avait établi que la religion s'identifie avec la civilisation,[4] et que la civilisation, en se développant, devient sacrée.[5] C'est pourquoi il attribuait à la civilisation toutes les marques que confessent les catholiques dans le symbole de l'Eglise, en la déclarant *une, sainte, catholique*.[6] Profanant une phrase auguste de la théologie, il concluait qu'entre la civilisation et la religion, *il y a communion des langues*.[7] Admettez cette

[1] *Gesuita moderno*, tom. III, page 194.
[2] *Apologia del Gesuita moderno*, p. 422.
[3] *Gesuita moderno*, tom. III, page 105.
[4] *Gesuita moderno*, tom. III, page 328.
[5] *Gesuita moderno*, tom. II, page 223.
[6] Id. tom. III, page 424.
[7] *Gesuita moderno*, tom. III, page 332.

théorie d'après laquelle la civilisation et la religion sont la même chose, sans qu'on puisse séparer l'une de l'autre ; mettez en regard le fait que l'Angleterre occupe le premier rang et l'Italie le dernier dans la hiérarchie politique des nations, et cela par la raison que la civilisation est très-avancée d'un côté et très-arriérée de l'autre, qui ne voit l'inévitable conséquence que l'Angleterre a la religion vraie, une, sainte, et que la religion de l'Italie est un malheur, une fiction, une imposture?

Gabriel Rossetti a écrit avec une cynique franchise en faveur de cette horrible conséquence. Professeur de langue et de littérature italienne au collége du Roi à Londres, il a publié des *Considérations* sur Rome, qui ont été réimprimées à Paris en 1850, avec notes et appendice, et qui se vendent encore aujourd'hui à Turin.[1] Rossetti affirme que *Rome recule pendant que tous avancent*,[2] et qu'elle *est une tache noire au centre de l'Italie*.[3] Puis il s'écrie en gémissant : « Non, tant que l'Eglise latine demeure ce qu'elle est, l'Italie ne peut espérer un sort meilleur. Rome sera toujours un obstacle à ce noble désir.[4] » Si l'Italie veut ressusciter, il faut qu'elle se fasse protestante, comme l'Angleterre, car c'est après avoir renié le catholicisme, que « l'heureuse Albion, comme un malade qui recouvre la santé, a senti sa vigueur s'accroître toujours davantage.[5] » Ces perfides conseils, Rossetti les a répétés dans un poème où, après avoir chanté les *misères d'Italie* et surtout de Rome, il entonne un hymne à la louange de l'Angleterre ; il s'écrie :

« Temple de la liberté, Bretagne auguste, ceux qui vivent dans ton sein ont la vie de l'intelligence, la vraie vie de l'homme ! »

Et il conclut en dépeignant l'Italie qui *se délivre du joug dogmatique qui la dégrade*. Alors, le Catholicisme s'écroule et le *Voyant* chante :

[1] Roma verso la metà del secolo decimonono. *Considerazioni* di Gabriele Rossetti. Quinta edizione. Parigi 1850.

[2] Page 4. [3] Ibid. [4] Page 10. [5] Page 16.

« Le voilà par terre ; il n'étiole plus les ames ; il tombe, et tu renais... Triomphe, Italie ![1] »

La prétendue résurrection d'Italie évoquée de nos jours est là tout entière : affranchir Rome du catholicisme pour la ramener à l'ancienne grandeur païenne, dont Londres est la figure. Un député piémontais a exposé ce dessein avec grande clarté dans son livre *Delle speranze vere d'Italia*. Il dit dans cet ouvrage, « que tout gouvernement est meilleur que le gouvernement de Rome, même le Russe ; et que le plus mauvais, le plus misérable des Etats italiens, c'est l'Etat romain.[2] » Et pourquoi ? Parce que Rome est le siége de la papauté et du catholicisme. « Mettez la papauté où vous voudrez, ajoute cet écrivain, ce lieu sera abruti. » C'est pourquoi Bianchi Giovini disait naguère aux Italiens : « Voulez-vous la liberté, le progrès, l'intelligence ? Voulez-vous l'Italie? Rejetez le pape avec tout son cortége du moyen âge, avec ses décrétales, ses bulles, ses conciles, ses concordats, ses prétendus dogmes, comme a fait en son temps le fameux traité de Westphalie, lequel a établi les bases du droit public européen.[3] » Et le *Diritto* frémissait contre « ces vicaires de Jésus-Christ, qui tiennent foulée sous leurs pieds cette Rome qui a enseigné la civilisation au monde.[4] » On a vu même un révolutionnaire cosaque, venu à Turin pour épauler ces gens-là, nous déclarer « que l'émancipation de l'Angleterre du pouvoir papal a puissamment contribué à son émancipation politique.[5] »

Il n'est pas besoin de dire si les journaux protestants, qui ont libre carrière en Piémont, abondent dans ce sens. La *Buona Novella*, après avoir déclaré sa haine contre les *satellites de Rome*, c'est-à-dire les catholiques, conclut ainsi : « Nous sommes convaincus, profondément convaincus, que s'il y a espoir de renaissance, même politique, pour notre Italie, il

[1] *Il veggente in solitudine*. Poema polimetro di Gabriele Rossetti. Italia 1856, pages 279, 359, 374.

[2] *Delle speranze vere d'Italia*, per Giovanni Siotto Pintor, deputato al Parlamento sardo. Cagliari, Tipografia nazionale, 1851, pag. 118.

[3] Dans l'*Unione* du 28 juin 1857, n° 178. [4] *Buona Novella*, 4 déc. 1855, n° 50.

[5] La France et l'Angleterre comparées par *Ivan Golovine*. Turin.

consiste dans une acceptation franche, consciencieuse, générale de l'Evangile, et c'est pourquoi nous serions non-seulement infidèles à Dieu et contempteurs de ses grâces, mais encore traîtres à la patrie, à nos concitoyens, si nous n'évangélisions point. » On sait ce que veut dire *évangéliser* dans le jargon protestant ; cela veut dire arracher les enfants de l'Eglise de son sein, et rien de plus. Des Italiens renégats avaient fondé la *Luce Evangelica* dans le but exprès de déraciner le catholicisme de l'Italie, et ce journal nous a longuement informé, en août 1854, de l'arrivée et des prêches de Napoléon Roussel à Turin. Ce prédicant avait publié cette même année, à Paris, deux gros volumes, où il compare les nations protestantes avec les catholiques, sous le triple rapport de la prospérité, des lumières, de la moralité, et donne la victoire aux premières sur les secondes.[1] Il parle au long de Rome et de Londres. Il ose dire de cette dernière « qu'en général le mal, qui fait l'exception, y est apporté par le catholicisme ; tandis que le bien, qui fait la règle, vient des protestants.[2] » Et après avoir représenté Rome et l'Italie comme un sépulcre, il conclut ainsi : « C'est donc bien à la papauté seule qu'il faut faire honneur, ou plutôt honte de l'état actuel de l'Italie. » Cet apôtre est venu à Turin pour recueillir les éloges et les fruits de sa publication, et la *Luce Evangelica* nous dit qu'il a prêché devant un *auditoire nombreux composé en très-grande partie de catholiques romains et d'Italiens distingués*.[3] Et le journal hérétique conclut : « L'Italie chrétienne, en remerciant le pieux orateur, prie Dieu qu'il fasse abonder de telles visites et de telles conférences, dont nous avons plus besoin que du pain qui apaise la faim, que de l'eau qui étanche la soif.[4] »

Quand on entreprend d'écrire ou de lire un livre, la première disposition qu'on doit avoir, me paraît-il, c'est la grande

[1] *Les nations catholiques et les nations protestantes comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité ;* par NAPOLÉON ROUSSEL. Paris 1854.

[2] Volume II, page 120.

[3] Vol. II, page 286.

[4] *Luce evangelica*, 19 août 1854, n° 61.

conviction que ce livre sera utile, et répondra à un besoin du jour, et j'ai voulu commencer par ces citations, afin de prouver que je ne m'apprête pas à combattre des ombres, mais bien à démasquer une poignée d'hommes pervers qui mettent tout en œuvre pour enlever à l'Italie le plus grand bien qu'elle puisse avoir, la religion catholique. Et comme les *propagandistes*, qui veulent enrôler les catholiques italiens dans leur secte, ont l'habitude de se présenter à eux la bourse en main pour acheter leur apostasie, de même la secte des méchants veut employer une méthode semblable avec la nation italienne. Cette secte, en effet, imitant le tentateur de Jésus-Christ dans le désert, fait miroiter aux yeux de l'Italie la grandeur, la puissance, la prospérité prétendues de Londres, lui montre *the royal exchange*, et les sommes extraordinaires d'argent qui circulent dans la banque, et conclut ainsi : *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me.*[1] Italiens, vous serez riches, vous serez grands, vous serez puissants, si vous quittez Rome pour aller à Londres. Je suis certain qu'aucun catholique ne voudrait hésiter un seul instant devant le parti à prendre, parce que ce serait outrager gravement la vérité que de la faire dépendre en quelque sorte de l'utile. Je crois entendre tout bon Italien répondre ainsi à cette impudente invitation : nous préférons notre misère sanctifiée par le catholicisme à tous les trésors du monde goûtés au sein du mensonge. — Mais la tentation est forte en ces temps surtout où l'argent gouverne ; c'est pourquoi il faut affermir les faibles, en leur dévoilant le piége, en faisant voir que les méchants offrent au peuple italien un serpent au lieu d'un poisson, une pierre à la place d'un pain, un scorpion plutôt qu'un œuf.

Trois savants et très-zélés écrivains italiens ont abordé ce sujet dans ces derniers temps, mais ils ne l'ont fait qu'en passant et sans insister. Je dirai un mot ici de chacun d'eux, suivant l'ordre chronologique de leurs publications. G. B. F. Raggio de Chiavari a publié, en 1848, deux magnifiques dis-

[1] Matth. iv, 9.

cours sur Rome.[1] Après avoir parlé de Rome ancienne avec beaucoup de science et d'érudition, il s'occupe de la Rome pontificale, démontre la suprême importance de l'unité civile jointe à l'unité religieuse, et prouve qu'en se séparant de l'unité religieuse de Rome, on travaillerait à empoisonner la civilisation dans sa racine, on ferait ce qui dépendrait de soi pour priver le monde de tout bien et de tout salut. Raggio montrait à Rome, par d'éloquentes paroles, qu'elle n'avait rien à envier à la grandeur ancienne, et à l'Italie, que son plus grand bien et sa plus insigne gloire était d'avoir dans son sein le siége de la papauté. Lisant au fond des systèmes et des hypocrisies du temps, il réfutait avec beaucoup de courage et de pénétration ceux qui cherchaient à séculariser le pape, à agrandir son domaine, ou à lui donner la présidence dans une confédération des Etats italiens. « Le pontife romain, disait-il, possède aujourd'hui un domaine temporel suffisant pour garantir sa dignité et affranchir sa personne de toute sujétion. Il est si vénérable et si haut placé au-dessus de toute grandeur humaine, que ce serait se faire tort à soi-même que d'oser manquer à son égard de déférence et de respect. Mais, d'autre part, sa puissance est presque effacée en présence des grandes puissances du monde. Cette condition est la vraie : je pourrais démontrer où mène le chemin contraire par le règne des pontifes Machabées, si c'était ici le lieu d'en parler. On peut s'en convaincre, ne fût-ce que par une certaine teinte séculière qu'avaient prise les affaires pontificales vers les temps de la fausse réforme, et par le mal qui en résulta pour l'Eglise. Gardons-nous donc de vouloir séculariser le pontificat; et pour mieux dire, il est certain que les papes mêmes s'en garderont. Ce qu'il importe, c'est que la chrétienté comprenne enfin que le pontificat romain est l'institution la plus grande, la plus féconde, la plus salutaire qui soit au monde, comme étant le centre d'union des langues dispersées, et afin qu'au-dessus des puissances matérielles

[1] *Roma, discorsi due* di G. B. F. Raggio Chiavarese, Torino 1848, Tipografia Cotta e Pavesio.

subsiste une puissance morale sans laquelle l'Eglise se démembrerait et le christianisme tomberait en lambeaux. Le dessein de Dieu est saint, et mal en prend à ceux qui le combattent ou lui font obstacle par des chicanes et des pédanteries. Entre temps, il faut que les pontifes fassent tout le bien que leur permet de faire la malignité du siècle et qu'ils se résignent à attendre pour le reste ; et ils peuvent attendre, parce qu'ils sont certains de survivre à leurs contradicteurs. » Plus loin, Raggio préludant à la question de ce qu'on a appelé l'*intervention étrangère* qui devait surgir plus tard, parlait du parti mis en avant alors, d'après lequel le pontife devait se confier dans les bras des Italiens, et faisait cette belle observation : « L'Italie en se faisant vraiment le boulevard du pontificat, défend le centre vivant de son histoire, et la plus belle de ses gloires, revendique le sublime caractère de nation chérie de Dieu, de mère des peuples chrétiens, de patrie commune du genre humain, s'assure une planche de salut contre tout genre d'infortune ; mais les hommes, souvent aveuglés par les passions, font ce qui convient le moins. Il faudra donc que le pontife soit protégé par chaque Etat italien contre tous les États italiens et étrangers, et par chaque État étranger contre tous les États étrangers et italiens ; de telle sorte qu'on considère une invasion du territoire pontifical pour ce qu'elle est en effet, un attentat à la conscience, au droit et à la liberté de chaque nation.[1] » Je ne connaissais Roggio que par son ouvrage, mais j'estime qu'il est de mon devoir de prêtre et d'Italien de lui payer un tribut d'éloge public pour ce qu'il a écrit, et pour le courage dont il a fait preuve, en allant jusqu'à prendre la défense des jésuites, dans un temps où s'amassait sur leur tête une si grosse tempête.

Carlo Maria Curci est le second écrivain qui a signalé aux Italiens *une trahison* dans la conduite de ceux qui voulaient les arracher au catholicisme au nom de la civilisation et de la prospérité matérielle. Dans les deux précieux volumes qu'il a

[1] *Roma, discorsi due*, etc. page 424, 425.

écrits pour *deviner* les desseins cachés de Gioberti,[1] il a consacré un chapitre à l'examen de l'affirmation d'après laquelle les pays catholiques sont *énormément inférieurs*, en fait de civilisation, aux pays hétérodoxes; d'après laquelle ces pays sont *à moitié barbares*, en comparaison de leurs rivaux; d'après laquelle le catholique, comparé à celui qui ne l'est pas, est un être *abatardi*. Curci a fait voir avec évidence que ces allégations pleines de fausseté étaient une tentation pour les ames faibles médiocrement attachées à leur foi, une insulte, une dérision lancée à la face de tout catholique, une trahison à l'Italie, à laquelle on présente un fait qui n'a pas l'ombre de vérité, afin qu'égarée et séduite par une fausse apparence, elle prête la main à sa propre ruine. Après avoir établi que la civilisation était l'*accord harmonique du bien-être moral et matériel d'un peuple en possession du plus grand nombre possible d'individus*, il ne lui était pas difficile de démontrer combien le peuple italien l'emporte sur le peuple anglais au point de vue moral, attendu qu'il a des principes stables, spéculatifs et pratiques, une foi qui relève son infériorité, une espérance qui peut le consoler de sa pauvreté; tandis que le peuple d'Angleterre, « pris en masse et dans la plus grande partie de la nation, est le plus malheureux et le plus misérable des peuples qui respirent sur la terre. Et cet excès d'infortune, il le doit précisément à une réforme religieuse; il le doit aux caprices forcenés d'un tyran plein de luxure, qui arracha, à son peuple généreux et digne de meilleures destinées, tout bien temporel et éternel, terrestre et céleste.[2] » Ces assertions, le vaillant auteur les a confirmées par des faits, autant que le lui permettait la nature de son ouvrage. Je me propose de tirer grand parti de ses recherches, quand je discuterai tant la question spéculative que la question pratique, et j'y ajouterai ce surcroît de documents que l'histoire contemporaine et mon voyage m'ont mis entre les mains.

[1] *Una Divinazione sulle tre ultime opere di Vincenzo Gioberti, i Prolegomeni, il Gesuita moderno e l'Apologia*. Parigi, 1849.

[2] *Una Divinazione*, etc., Vol. II, pag. 361.

Enfin, un illustre théologien, le P. Perrone, dans le discours préliminaire de son ouvrage sur le *Protestantisme et la règle de foi*, a démasqué le sophisme contenu dans l'argument qu'on veut tirer contre le catholicisme de la prospérité et de la grandeur de l'Angleterre, et a montré comment cette nation est redevable de ses progrès civils à la seule religion catholique, et ne doit à la réforme que son paupérisme et sa décadence religieuse et morale. Il a observé avec De Maistre, que si le peuple anglais jouit de la liberté civile, il a le privilége d'être la nation la plus grevée de taxes entre toutes les nations civilisées ; il a remarqué qu'il n'y a pas de pays où la distribution de la richesse soit plus disproportionnée et plus exclusive, de sorte qu'on voit briller chez un très-petit nombre l'apogée de l'opulence et du luxe, tandis que la grande masse des individus s'agite dans un désolant paupérisme et la dernière extrémité de la misère. Après avoir cité beaucoup de faits qui affligent et rongent l' Angleterre, il conclut que la grandeur et la prospérité alléguées comme exemple et comme modèle, n'est en réalité que la grandeur et la prospérité de quelques classes privilégiées, basée sur les fatigues, les efforts, les épuisements des multitudes, et accrue par les larmes et l'exténuation des masses.[1] Le célèbre théologien n'a fait qu'indiquer ces points, parce que son sujet ne lui permettait pas de s'y arrêter longtemps, et je pense faire chose utile en les développant dans un livre et en les confirmant par des faits et des documents. En effet, les questions spéculatives sont excellentes et opportunes dans les temps ordinaires; mais dans les jours de révolution, les esprits s'épaississent, la métaphysique les ennuie, et il faut pour les persuader des preuves sensibles plutôt que des déductions rationnelles.

Ce qui m'a surtout engagé à entreprendre ce travail, c'est la belle encyclique adressée par le glorieux Pie IX aux archevêques et évêques d'Italie, le 8 décembre 1849. Dans cette encyclique, le grand pontife démasque et confond la secte qui veut

[1] *Il Protestantesimo e la regola di fede*, per Giovanni Perrone, della Compagnia di Gesu. Roma, 1853. *Discorso prelim.*

combattre le catholicisme sous le prétexte de la prospérité protestante. « Parmi les piéges nombreux dont les ennemis de l'Eglise ont coutume de se servir pour détourner les esprits des Italiens de la foi catholique, ils n'ont pas honte d'affirmer et de crier partout que la religion catholique est contraire à la gloire, à la grandeur, à la prospérité de la nation italienne. C'est pourquoi ils prétendent qu'à sa place, il faut introduire, établir et propager les doctrines et les assemblées des protestants, afin que l'Italie puisse recouvrer la splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens. Il serait certes difficile de dire ce qu'il y a de plus détestable dans cette coupable pensée, soit la malice d'une folle impiété, soit l'impudence d'un mensonge pervers. » Après cela, Pie IX parle de la grandeur et de la félicité de l'Italie, qui l'emporte sur toutes les nations hétérodoxes, parce qu'elle possède le précieux avantage de la vérité catholique, avantage en présence duquel il faudrait rejeter toute gloire et toute prospérité de ce monde. Il fait en même temps voir que les Italiens doivent au catholicisme un grand bienfait temporel, c'est qu'à la chute de l'empire romain, l'Italie n'est pas descendue dans cette condition infime où étaient tombés dans la suite des temps les Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes, les Perses, les Macédoniens, dont la domination avait été si vaste et si puissante pendant plusieurs siècles. « Aucun homme sensé n'ignore, dit Pie IX, que c'est par la très-sainte religion du Christ que l'Italie non-seulement a été soustraite aux ténèbres des graves et nombreuses erreurs dans lesquelles elle gémissait, mais qu'elle a encore été élevée au milieu des ruines de cet antique empire, et parmi les irruptions des barbares qui dévastèrent toute l'Europe, de préférence à toutes les autres nations du monde, à la gloire et à la grandeur de présider à un empire plus solide et plus étendu que celui qu'elle avait exercé jadis par sa domination terrestre, et cela à l'aide de la religion divine et à cause de la chaire sacrée de Pierre placée dans son sein par un singulier bienfait de Dieu. » Et ce singulier bienfait donna lieu à beaucoup d'autres pour le peuple italien :

« En effet, la très-sainte religion du Christ, maîtresse de la vraie sagesse, gardienne de l'humanité, mère féconde de toute vertu, détourna sans doute les esprits des Italiens de l'éclat de cette gloire malheureuse, que leurs ancêtres avaient placée dans l'éternel cri : aux armes, dans l'oppression des autres peuples, et dans la réduction en dure servitude du plus grand nombre d'hommes, d'après le droit de guerre, alors en vigueur ; mais en même temps, elle excita ces mêmes Italiens, éclairés par ses vérités catholiques, à cultiver la justice, la miséricorde, et à donner à l'envi les plus illustres exemples de piété envers Dieu et de bienfaisance envers les hommes. Aussi peut-on admirer, dans les principales cités de l'Italie, et les temples sacrés, et d'autres monuments des siècles chrétiens, élevés non au prix des mœurs et du sang d'hommes gémissant dans la servitude, mais par les libres soins d'une charité vivifiante, et des pieux instituts de tout genre, fondés soit pour les exercices de religion, soit pour l'éducation de la jeunesse et la bonne culture des lettres, des sciences et des arts, soit pour soigner les infirmités des malheureux et pour alléger leurs privations. C'est donc cette religion divine, demande Pie IX, dans laquelle résident à tant de titres le salut, le bonheur et la gloire de l'Italie, c'est cette religion que les peuples italiens doivent rejeter ? »

C'est en méditant ces paroles de l'illustre pontife que je me suis décidé, comme je viens de le dire, à écrire ce parallèle entre Rome et Londres, c'est-à-dire entre l'influence du catholicisme et l'influence du protestantisme sur la prospérité morale et matérielle des populations. Ce parallèle pourra servir de continuation au livre que j'ai publié sur les *Victoires de l'Église pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX,* livre dans lequel j'ai réfuté certains griefs des journaux et publicistes anglais contre le gouvernement temporel du Pape. Par ce que je vais dire, il deviendra manifeste que ceux qui dénigrent l'État pontifical voient la paille qui se trouve dans l'œil d'autrui, et n'aperçoivent pas la poutre qu'ils ont dans leur propre œil, et qu'ils auraient grand besoin de

songer d'abord à se réformer eux-mêmes, avant de s'occuper à vouloir réformer les autres. On comprendra de plus quels grands services la papauté a rendus aux Romains, en les préservant de certaines plaies et de certaines douleurs qui sont tellement inconnues en Italie, qu'on serait porté à les croire impossibles ailleurs. On admirera enfin le zèle prudent de Pie IX et son inépuisable amour envers les Italiens, lui qui, encore exilé de son royaume et vivant à Portici, nous a dénoncé les manœuvres artificieuses de nos ennemis, et, par voie de conseils et de raisonnements, nous a protégés et sauvés des plus grands dangers : du danger de perdre la foi, ce qui est une impiété : du danger de la perdre pour un vil profit matériel, ce qui est une sordide avarice : du danger de la perdre pour nous trouver réduits, en fin de compte, et quant au corps et quant à l'esprit, à une situation infiniment plus misérable qu'auparavant, ce qui est le paroxisme de la déraison. Je m'engage donc dans ce travail, et quelle qu'en doive être la destinée, je prie humblement Dieu de vouloir le faire servir à sa gloire et à celle de l'Eglise : c'est là l'unique motif qui m'a fait prendre la plume.

CHAPITRE II.

TRAITS DE RESSEMBLANCE ENTRE LONDRES MODERNE ET ROME PAÏENNE.

Elle est ancienne, la guerre contre le catholicisme, au nom des biens matériels. — Accusations des païens contre le christianisme, après le sac de Rome sous Alaric. — Réponse d'Orose, et de saint Augustin, dans le traité *De Civitate Dei*. — On fait aujourd'hui les mêmes accusations contre le Pape en montrant Londres. — Ressemblance de Londres avec Rome païenne. — Grandeur et vices de l'ancienne Rome. — Londres lui ressemble en étendue. — En population. — Dans les honneurs rendus au paganisme. — Dans les apothéoses. — Dans l'inégalité des richesses. — Dans la multitude des pauvres secourus par l'État — Dans le nombre infini des croyances religieuses. — Dans l'esclavage des ouvriers. — Dans les *damnati ad minas*. — Dans les usages. — Dans le pugilat. — Dans la tyrannie des pères sur les enfants. — Dans l'empire des maris sur les femmes. — Dans l'immoralité. — Dans l'orgueil. — Des cités plus grandes que Londres sont tombées. — Babylone. — La grandeur d'une cité n'est une raison admissible ni en politique ni en religion.

Le sujet dont nous allons parler est aussi ancien que le christianisme, car on l'a combattu, dès les premiers siècles de l'Eglise, au nom des biens temporels, et accusé des maux qui accablaient les nations. On attribuait aux chrétiens les tremblements de terre, les calamités, les disettes, comme le prouvent la lettre de Marc-Aurèle Antonin, le traité d'Origène contre Celse, l'Apologétique de Tertullien, le livre d'Arnobe contre les gentils, et les épîtres de Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce[1]. Démétrien imputait aux chrétiens les guerres, la peste et la famine qui désolaient le monde à son

[1] Voyez la lettre de M. A. Antonin dans Eusèbe, livre IV de l'*Histoire Ecclésiast.*, chap. XII ; Nicéphore, livre III, chap. XXVIII ; Origène, livre III *contra Celsum*; Tertullien, *Apologétique*, chap. XL ; Arnobe, livre I *contra Gentes*, et l'Epître de Firmilien à Cyprien, qui est la LXXV parmi les lettres de ce dernier.

époque, parce que ceux-ci ne vénéraient pas les dieux. Saint Cyprien lui répondit que c'étaient plutôt les ennemis du christianisme qui étaient la cause de tant de malheurs, parce qu'ils n'adoraient pas le vrai Dieu, et parce qu'ils persécutaient avec injustice et cruauté ceux qui lui rendaient un culte convenable. Mais la grande question éclata principalement au commencement du cinquième siècle, quand, par l'œuvre d'Alaric, la vengeance divine s'accomplit sur Rome païenne, et quand, sur les ruines de celle-ci, commença à s'élever Rome catholique. Rome païenne fut la dernière métropole de l'empire idolâtrique, comme Babylone en avait été la première; c'est pourquoi saint Jean avait prédit la chute de Rome païenne avec les mêmes paroles dont Isaïe et Jérémie s'étaient servis pour prédire la chute de Babylone[1]. « Alors un ange fort leva une pierre comme une grosse meule de moulin, et la lança dans la mer, en disant : c'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité ; en sorte qu'elle ne se trouvera plus. » Et ici, par Babylone, saint Jean entend Rome païenne qu'il appelle la grande ville, qui règne sur les rois de la terre; la grande prostituée assise sur les grandes eaux, qui sont les peuples, les nations et les langues; la femme assise sur les sept montagnes, ivre du sang des Saints et des Martyrs de Jésus, qui a enivré les nations de la terre du vin de sa prostitution. La prophétie du ravi de Pathmos se vérifia par le moyen d'Alaric. Et comme les Mèdes, les Perses et les autres peuples, tyrannisés par Babylone, lui avaient rendu la pareille, de même les Goths, que Rome victorieuse avait vendus comme du bétail, et à si bon marché qu'elle en donnait une bande pour un écu[2], se ruèrent sur elle à leur tour avec la férocité d'un barbare qui se venge, et la livrèrent à l'assaut, au pillage, à l'incendie ; de telle sorte que le monde altéré, d'après le mot de saint Jérôme, se crut anéanti dans cette seule ville[3]. La maîtresse des nations, réduite par la faim

[1] Isaie, chap. XXI, v. 9 ; Jérémie, chap. LI, v. 8 ; *Apocalypse*, chap. XVIII.
[2] Orose, livre VII, n. 37.
[3] Saint Jérôme, epître XVI *ad Princip. Prœmii Comm. in Ezech.*, livre III, VIII.

à se nourrir de la chair de ceux qu'elle avait portés dans ses entrailles, devint le tombeau des peuples dont elle avait été la mère. Dévastée par la faim avant de l'être par le fer, elle ne conserva qu'une poignée de ses concitoyens, dont les plus riches se virent réduits à demander l'aumône, loin de la patrie, à la charité de leurs frères.

Alors les païens qui, durant le sac de Rome, s'étaient réfugiés dans les églises chrétiennes pour échapper à la mort, se mirent à aiguiser leurs langues contre le christianisme et à dire que tout ce désastre était tombé sur Rome et sur l'empire, parce qu'on avait abandonné les idoles et adoré le Christ. Dès lors déjà, on voulait entraîner le peuple italien dans l'impiété, par la promesse des biens matériels et d'une fausse grandeur! Saint Augustin estima qu'il fallait répondre à ces plaintes, et engagea d'abord un autre à faire cette réponse, avant de s'en charger lui-même. Paul Orose, prêtre espagnol de Tarragone, cédant aux conseils et aux prières de saint Augustin, écrivit un *Abrégé d'histoire universelle* en sept livres, dans le but de démontrer que les calamités publiques, et surtout les guerres, étaient plus fréquentes et plus meurtrières avant le christianisme qu'après lui. Il réfuta finement les doléances des Romains, en disant qu'il ne pouvait comprendre pourquoi ils déploraient tant les désastres qu'ils avaient soufferts, eux qui avaient crié : qu'on nous rende les jeux du cirque, et le mal qu'on nous a fait n'est rien[1]! Il démontra qu'il fallait attribuer la chute de l'empire romain à sa décrépitude plutôt qu'aux attaques de l'ennemi[2]; qu'on ne pouvait mettre le christianisme en cause, attendu que les calamités étaient beaucoup plus fréquentes et plus terribles avant qu'il y eût des chrétiens. Et en effet, depuis Numa jusqu'à César Auguste, période de sept cents ans, le temple de Janus ne fut fermé qu'une seule fois, et l'on ne goûta qu'une seule année de paix, après quatre cents ans de guerre, et avant qu'éclatât une autre guerre, qui dura deux cent soixante ans[3]. Et quelles guerres!

[1] Orose, *Histoire*, liv. I, c. VI. [2] Liv. II, c. VI. [3] Liv. IV, c. XI et XII.

Celle des Gaulois qui prirent Rome, la réduisirent en cendres et en revendirent les restes aux Romains avilis, qui eurent un moment l'idée de la quitter pour s'établir dans une autre ville; les guerres d'Annibal, et la bataille de Cannes, après laquelle le sénat délibéra s'il ne devait pas abandonner l'Italie, comme il avait délibéré, sous les Gaulois, s'il ne devait pas abandonner Rome; et puis la guerre sociale, la guerre des esclaves, les guerres civiles de Marius et de Sylla, la guerre de Mithridate, les guerres et les proscriptions des triumvirs[1]. Après le christianisme, au contraire, les guerres devinrent moins cruelles et moins longues, témoin celles qui eurent lieu sous Théodose. Et dans la guerre qui avait amené le pillage de Rome, le même christianisme avait déjà rendu les Goths plus humains envers leurs ennemis que les anciens Grecs ne l'avaient été entre eux, et le chrétien, au milieu de la fureur des batailles, retrouvait en tout lieu sa religion, ses lois, ses frères, sa patrie; partout les hommes aimaient et craignaient le même Dieu qui avait établi entre eux cette merveilleuse unité[2].

Augustin, non content d'avoir engagé Orose à écrire cette apologie historique, s'attacha lui-même à venger le christianisme contre ceux qui voulaient le rendre responsable des maux de Rome, et, *exardescens zelo domus Dei adversus eorum blasphemias vel errores*[3], il écrivit son chef-d'œuvre d'histoire et de philosophie, le traité *De Civitate Dei*. Dans ce traité, il prouva que les païens, qui blasphémaient le Christ à cause de la prise de Rome, étaient fort ingrats, puisque c'était précisément par respect pour le Christ que les Goths les avaient laissés en vie, fait sans exemple dans une ville prise d'assaut. Dans le sac de Troie, le poète nous montre Priam arraché à l'autel de ses dieux, et le temple de Junon choisi par les Grecs non comme lieu d'asile, mais comme magasin pour y recueillir les dépouilles des temples et des palais, et y renfermer les enfants et les mères qu'on destinait à l'esclavage. Et quel secours Rome pouvait-elle espérer de ses dieux pé-

[1] Liv. v, c. I. [2] Liv. v, c. II. [3] Liv. II, *Retractationum*, c. XLIII.

nates, quand le poète nous les montre vaincus à Troie, et sauvés du pillage uniquement par la piété d'un homme? Les Romains se sont quelquefois montrés plus cruels que les Grecs, témoin ce général qui, dans les guerres de Marius et de Sylla, mit le feu à la nouvelle Troie et fit périr tous ses habitants dans les flammes, sans en sauver un seul. Que si des cruautés furent commises dans la prise de Rome sous Alaric, elles furent les effets des habitudes de la guerre, fait observer Augustin, tandis que si les barbares se sont montrés moins féroces que les Romains et les Grecs, il faut en savoir gré au Christ seul. Pressant les adversaires du christianisme, il poursuit ainsi : si les dieux de Rome ne pouvaient rendre heureux un seul homme, comment leur attribuer la grandeur et la puissance de l'empire? Et d'autre part, est-ce peut-être dans la puissance que consistent la vraie gloire, la vraie prospérité? Que sont les royaumes sans la justice, sinon de grandes troupes de brigands? Et que sont ces troupes de brigands dans leur état ordinaire, sinon de petits royaumes? Parmi les brigands, il y a un pacte social, une répartition du butin faite d'après certaines conventions; et si la bande parvient à s'emparer d'une ville et à subjuguer des peuples, elle prend alors le nom du royaume, non parce qu'elle a cessé ses brigandages, mais parce qu'elle y a joint l'impunité. Tel fut le royaume d'Assyrie fondé par Ninus, royaume qui tomba comme celui des Perses et comme celui des Grecs, alors qu'on ne connaissait pas encore le Christ et qu'on adorait les divinités.

Ici, Augustin se prend à plaisanter sur la mythologie ancienne, puis il établit le grand principe catholique, d'après lequel les royaumes sont dans la main de Dieu, dont la providence les donne et les retire comme il lui plaît. C'est ainsi qu'après avoir successivement assigné l'empire aux Assyriens, aux Perses, aux Grecs, il le donna finalement aux Romains pour récompenser sur la terre leurs vertus terrestres. Il permit enfin que Rome fût affligée d'une grande calamité, parce qu'il voulait en faire une Rome toute chrétienne, une

Rome digne de recevoir, jusqu'à la fin des temps, le seul règne vraiment légitime, le règne de la vérité et de la justice sur le monde régénéré. Les Romains pourraient-ils avoir raison de se plaindre du change? Rome a cessé d'être la cité du monde, pour devenir la cité de Dieu. Il y a deux cités, dit saint Augustin, la cité des hommes qui a Caïn pour chef, et la cité de Dieu dont Abel a été le premier citoyen. « Celle-là a été fondée par l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu ; celle-ci, par l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi; l'une se glorifie en elle-même, l'autre dans le Seigneur; l'une cherche la gloire des hommes, l'autre ne veut de gloire que dans le témoignage de la conscience ; l'une marche avec hauteur et arrogance, l'autre dit à Dieu : vous êtes ma gloire; dans l'une, les princes sont entraînés par la passion de dominer sur les sujets ; dans l'autre, les princes et les sujets se prêtent une mutuelle assistance : ceux-là en gouvernant bien, ceux-ci en obéissant. »

La question qui s'agite au temps présent est précisément la question qui s'agitait entre saint Augustin et les païens. Ces aspirations vers Londres, que sont-elles autre chose que des aspirations vers le paganisme? Un écrivain qui, parmi beaucoup d'erreurs, a dit quelques vérités, a justement observé que la gentilité avait été l'hérésie de la révélation primitive, comme l'hérésie et l'incrédulité moderne sont un second paganisme[1]. Londres redevenue païenne montre une écorce d'apparente félicité, et il se trouve des gens dévoyés qui la bénissent et l'envient. Comme les ennemis du nom chrétien pensaient que Rome était esclave, parce qu'elle adorait le Christ, de même aujourd'hui, les ennemis du nom catholique disent Rome malheureuse, parce qu'elle obéit au pape, qui est le vicaire du Christ. Les anciens citaient Rome païenne et sa grandeur à la gloire du paganisme et à la condamnation de la vraie religion ; les modernes citent Londres, sa puissance, son commerce, sa richesse comme un honneur

[1] Gioberti, *Introduction à l'étude de la philosophie*, tom. III, chap. VII.

pour le protestantisme et une défaite pour le catholicisme. C'est toujours la même argumentation, et voulant rendre la chose plus manifeste, je vais établir un parallèle entre Rome païenne et Londres moderne. Ce parallèle donnera au lecteur une idée des deux villes que nous allons parcourir rapidement, et fournira l'occasion de tirer, à la fin du chapitre, quelques conséquences qui ne seront pas sans importance.

Aristide de Smyrne a dit de Rome ancienne que c'était la ville des villes, *commune totius terræ oppidum*, où toutes les villes étaient pour ainsi dire réunies, de sorte que ni un jour, ni tous les jours de l'année, n'auraient suffi pour les énumérer toutes[1]. D'après un autre écrivain, telle était l'étendue de Rome ancienne, qu'on ne pouvait savoir ni où elle commençait ni où elle finissait[2]. C'était l'entrepôt universel et le marché du monde entier[3], que venaient habiter les peuples de toutes les races et de toutes les contrées : de la Cappadoce, de la Scythie, du Pont et de cent autres lieux, *totæ nationes illic simul et confertim habitant*[4]. Sa population était innombrable, parce qu'il y affluait, au dire de Sénèque, des gens de tout l'univers[5]. Juste-Lipse a calculé que Rome ancienne contenait bien cinq millions d'habitants ; mais Tacite, parlant du recensement fait par Claude l'an 801, dit : *Condiditque lustrum quo censa sunt civium* LIX *centena*, LXXXIV *millia*, LXXII[6]. Ses murs avaient trente-sept portes dont partaient trente et une voies militaires, huit ponts, deux cent quinze grandes rues, dix-neuf marchés, quatre cents temples, cinq naumachies, quatorze aqueducs, trente-six arcs de triomphe, cinquante colosses, une infinité de théâtres, d'odéons, de tribunaux, de statues[7]. Les Romains s'enorgueillissaient de tant

[1] Apud Casalium, De Urbis splendore, page 34.

[2] Dionysius, apud Casalium, *loc. cit.*

[3] Aristid., *Hist. sub Adriano.*, apud Casalium, page 34.

[4] Galen., *Elogia sophist.*

[5] Aspice hanc frequentiam cui vix urbis immensæ tecta sufficiunt : maxima pars illius turbæ patria caret ; ex municipiis, ex coloniis suis, ex toto denique orbe confluxerunt. Seneca *ad Helviam.*

[6] Tacit, *Annalium*, lib. xi, cap. xxv.

[7] Cantu, *Geografia politica per corredo alla Storia universale.* Torino, 1845.

de grandeur et de puissance. Virgile chantait *Imperium sine fine*[1]; d'innombrables inscriptions saluaient *Roma æterna, Roma dea*. Dans tout l'empire, écrit Tacite, on élevait des temples à Rome[2]. Tite-Live montre Rome *Diis auctoribus in æternum conditam*[3], et Martial chante :

> Terrarum dea gentiumque Roma
> Cui par est nihil et nihil secundum.

Voilà pour ce qui est de la grandeur apparente de Rome. Mais pénétrons dans cette immense cité, pour en étudier l'aspect moral et la condition des citoyens. Tacite nous l'indique au commencement de ses Annales avec le talent de précision qui le distingue. Des colères atroces, des discordes séditieuses, la cruauté jusque dans la paix ; de fréquentes guerres civiles, des guerres étrangères plus fréquentes encore, et d'ordinaire les unes et les autres à la fois ; la ville dévastée, le Capitole brûlé, les cérémonies profanées ; de grands adultères, d'horribles sévices, des honneurs aux délits, des ruines et des malédictions à la vertu ; partout la haine et la terreur, des esclaves traîtres à leurs maîtres, des affranchis à leurs patrons, et ceux qui n'ont pas d'ennemis accablés par leurs amis[4] ; les richesses réparties de la manière la plus inégale, quelques-uns nageant dans les délices et la masse gémissant dans les privations ; trois cent vingt mille personnes dans la ville reçoivent des secours comme indigents ; et d'autres milliers de pauvres vivent du trafic de leur vote, de leur témoignage, de leur couteau. Entassés dans la fangeuse Suburra ou dans des chaumières que le Tibre emporte à chaque inondation, le va-nu-pieds, le coupeur de bourses, la prostituée en haillons, y cultivent leur corruption. Dans les palais des riches, vraies demeures royales, des troupes d'esclaves vaquent à leurs divers offices. Il y a des palefreniers, des cuisi-

[1] *Æneid.*, lib. I, v. 279.

[2] TACITE, *Hist.*, lib. III, dans les Annales, livre IV, chap. LVI, dit : *Smyrnæos primos templum urbis Romæ statuisse.*

[3] *Tite-Live*, lib. VII, décad. 3.

[4] TACITE, *Hist.*, lib. I, cap. II.

niers, des camériers, des celliers, des baigneurs, des chasseurs, des pêcheurs, des jardiniers, des fileuses, des tisserands, des tailleurs, des perruquiers, des peintres, des gladiateurs, des mimes. Quand vous entrez, l'esclave vous avertit de ne pas mettre sur le seuil le pied gauche avant le pied droit. Après cela, vous voyez succéder au spectacle de la hideuse misère de la rue, le spectacle du luxe le plus somptueux et le plus effréné, les plus fins marbres de Paros, de Lesbos et de l'Afrique, les architraves dorées d'Imette, l'or, l'ivoire incrustés dans les lupanars, partout des tableaux, des fresques, des statues, des vases de Corinthe, d'obscènes nudités. Que dire des mosaïques, des bains, des lits, de tous les meubles, des réduits écartés, artificieusement destinés à exciter l'obtuse volupté et à la satisfaire? Cependant, sous ces palais et près des riches villas, se trouvaient des caves immenses, basses, sans air ni lumière, où l'argousin poussait le soir à coups de fouets les esclaves des deux sexes, et où il les enfermait derrière des grils de fer, en dépit de leur misère, de leurs malédictions et de leur promiscuité, afin que leur maître pût s'enivrer à son aise et s'endormir sans crainte sur ses oreillers de pourpre! La corruption était si grande, que le mot amour dans la bouche des anciens Romains, signifiait libertinage, et Dion nous apprend que Néron banquetait, s'enivrait, *aimait*. Cornélie, mère des Gracques, Octavie, sœur d'Auguste, étaient signalées comme des prodiges; rien de plus commun, au contraire, que les femmes comme Servilie, épouse de Lucullus, chassée pour inconduite; comme la fille de Sylla, épouse de Milon, que celui-ci surprit en conversation criminelle avec l'historien Salluste. Caton répudiait une femme pour déréglement, et en livrait une autre pour faire de l'argent; le Numidique disait devant le peuple qu'il fallait considérer le mariage comme le sacrifice d'un plaisir particulier au devoir public. Telle était Rome païenne. Est-ce un mal, ou n'est-ce pas plutôt un bien qu'elle soit tombée?

Londres moderne lui ressemble beaucoup, tant par sa grandeur, sa puissance, sa population, que par les misères, la

servitude et les vices dont elle abonde. Londres est un monde, comme Rome païenne, et même Henri Mayhew soutient qu'on peut la considérer *comme un grand monde*[1]. Cet écrivain s'en prend à Horace Say, qui s'était contenté de dire simplement : *Londres n'est plus une ville, c'est une province couverte de maisons.* Londres est plus peuplée que le plus populeux département de l'empire français[2], plus peuplée que tout un comté de la Grande-Bretagne[3], plus peuplée qu'un grand nombre de royaumes, plus peuplée que la Saxe, que le Hanovre, que le Wurtemberg, que le grand duché de Bade[4]. Supposé que toute la population du globe, d'après les calculs de Balbi, soit de 1075 millions, Londres ne constitue pas moins de la 1/450 partie du monde, et de chaque millier d'hommes qui composent l'immense famille humaine, deux au moins sont *Londoners*. Il n'y a pas de ville qui puisse figurer à côté de celle-là, ni Pékin, ni Paris, ni Constantinople, ni Pétersbourg, ni Vienne, ni New-York, ni Madrid, ni Berlin, ni Rome, ni Amsterdam, ni Copenhague, ni Stockholm[5]. Londres occupe une superficie de 122 milles carrés, et contient 320,391 édifices. La ligne continue de maisons, depuis Holloway jusqu'à Camberwell, a douze milles de longueur, et l'on a calculé que, si toutes les maisons de Londres pouvaient être mises à la suite l'une de l'autre sur une même ligne, cette ligne serait assez grande pour entourer l'Angleterre et la France, depuis York jusqu'aux Pyrénées[6].

[1] *The great World of London*. Introduction : *London considered as a great World*. London, 1857.

[2] Le dernier recensement a fait connaître qu'il y avait à Londres 2,362,286 habitants. La population du département du *Nord*, en France, est en nombre rond de 1,130,000, et celle du département de la *Seine* de 1,364,000.

[3] La population de Lancastre est de 2,031,236.

[4] La population de ces États, d'après les recensements de 1850, est la suivante : Saxe, 1,836,433 ; — Hanovre, 1,758,856 ; — Wurtemberg, 1,743,827 ; — Bade, 1,349,930. Voyez M. Culloch's. *Geographical Dictonary*.

[5] Voici la population de ces capitales : pour Pékin, on suppose 2,000,000 ; — Paris, 1,650,000 ; — Constantinople, 950,000 ; — Pétersbourg, 600,000 ; — Vienne, 500,000 ; — New-York, 500,000 ; — Madrid, 450,000 ; — Berlin, 380,000 ; — Amsterdam, 300,000 ; — Rome, 175,000 ; — Copenhague, 160,000 ; — Stockholm, 150,000. Haydn's, *Dictionary of dates*. Sixth edition.

[6] Voyez, *Night Side of London*, 1857.

A Londres, comme dans l'ancienne Rome, il y a, dit Addison, *diverses nations* réunies, dont chacune se fait remarquer par ses mœurs, ses usages et ses intérêts particuliers[1]. Les habitants de la *City* se distinguent, en beaucoup de manières, des habitants des autres quartiers, par le genre de vie et par le langage, et le peuple de *Saint-James* diffère complétement de celui de *Cheapside*. Dans la même langue, il y a des traces du latin, de l'italien, du hollandais, de l'allemand, du français, etc. « Dans le monde de Londres, écrit Mayhew, on trouve jusqu'aux diverses espèces de la famille humaine. Si l'Arabie a ses tribus nomades, la métropole britannique a ses hordes errantes; si l'Irlande vous montre ses sauvages, la capitale anglaise a des types également brutaux, et si l'Inde a ses *thugs*, Londres a ses *gorotte men*[2]. »

Londres a dédié plusieurs de ses rues et de ses places aux divinités de Rome païenne. Elle vous montre deux *Neptune Street*, quatre *Minerva Terraces*, deux *Apollo buildings* (édifices), une *Diane place*, l'*Hermes street* et l'*Hercules passage;* en outre, plusieurs rues sont dédiées à *Britannia*, la patrone mythologique de l'Angleterre, une demi-douzaine de chemins (*roads*) portent le titre de la déesse imaginaire de l'Écosse, *Caledonia*, sans parler du nom d'*Albion* devenu si populaire, ni de la rue du Soleil (*Sun street*), ni de l'*Half-moon street*, ni de la *Star allay*, etc.[3].

Comme Rome païenne, Londres fait l'apothéose des citoyens qui se signalent dans quelque entreprise. C'est ainsi, pour n'en citer que deux, qu'elle regarde comme des divinités le duc Wellington et l'amiral Nelson. Au premier, le Parlement a décrété des pensions; la Couronne a décerné des titres, les corporations de la cité de Londres se sont taxées pour lui offrir le fameux bouclier qui a coûté plus de 14,000 livres sterlings, bouclier où l'on avait ciselé ses exploits, et au centre duquel on le voyait représenté sous la figure de saint Georges terrassant le dragon : tout cela, pendant qu'il était encore en vie.

[1] *Spectator*, num. 340. [2] *The great World of London*, page 5.
[3] Voyez Henry Mayhew, *loc. cit.*, page 57.

Chaque paroisse de la capitale voulut avoir une rue, un passage, une place, un carrefour qui portât l'un des noms de Sa Grâce; de sorte que le feu duc Wellington pouvait, chaque jour, parcourir les divers quartiers de Londres pour y lire son nom sur les coins des rues; et, en se plaçant à la fenêtre de son hôtel, pour respirer l'air frais de *Hide-Park*, ou pour observer *Green-Park*, il avait toujours le plaisir de se retrouver face à face avec lui-même. Un biographe romain a écrit, à propos des trois cents statues de Démétrius de Phalère, que la prodigalité dans les récompenses est le premier signe de la décadence d'un peuple et de la corruption des hommes qui le gouvernent. Que le lecteur juge si l'on peut en dire autant des innombrables statues élevées en Angleterre au duc Wellington. Quant à Nelson, on trouve à Greenwich le tableau de son apothéose, avec l'inscription : *The immortality of Nelson*.

A Londres comme dans Rome païenne, il y a une grande inégalité de richesses : on y voit quelques familles immensément riches, et un nombre infini de gens immensément pauvres. Le chiffre des personnes secourues par l'État avec la taxe des pauvres s'élève à 305,933; et des milliers de *leave men* vivent, en plein air, ou d'immondices ou de brigandage, comme nous le dirons en son lieu. Il n'y a pas de religion au monde qui ne se trouve à Londres, précisément comme Rome ancienne qui, *ignorans suæ provectionis auctorem, cum pene omnibus dominaretur gentibus, omnium gentium serviebat erroribus, et magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem*[1]. Si parmi les anciens Romains, les Apicius, les Lucullus, les Crassus se sont rendus célèbres par leurs appétits gloutons, tous savent que le *comfort* fait la moitié de la vie d'un bon Anglais, lequel ne peut parler pendant deux minutes sans intercaler dans son discours le *comfort*, le *great comfort*, et le *comfortable*. Les ouvriers sont à Londres ce qu'étaient les esclaves à Rome. On n'estime nullement en eux la tête qui pense, mais les

[1] SAINT LÉON, *Serm.* I, in *Natal. Apostol. Petri et Pauli.*

mains par lesquelles ils peuvent être utiles à leurs maîtres. C'est l'observation que fait Joseph Pecchio, écrivain non suspect : à Londres, « au lieu de dire qu'un fabricant emploie un tel nombre d'ouvriers, on dit communément qu'il emploie un tel nombre de *hands,* c'est-à-dire de bras, comme si les ouvriers n'avaient point de tête[1]. » De même que chez les anciens Romains, vous trouvez en Angleterre les *damnati ad minas*, et ce sont ces bandes de malheureux, qui passent leurs tristes jours dans les entrailles de la terre, livrés au rude travail d'extraire le charbon, sans être jamais consolés par un rayon de soleil, et sans jamais respirer qu'un air grossier qui leur gâte les poumons et leur stupéfie l'esprit.

A Londres règnent et sont en très-grande estime les usages et les divertissements de Rome païenne, et comme on prescrivait à Rome quel pied il fallait placer avant et quel pied après, quand on entrait dans le palais d'un grand, de même le poète Gay a écrit un poème en trois chants intitulé : *Trivia*, ou l'art de marcher le long des rues de Londres. Et de la même manière que les riches Romains devaient avoir fait un voyage en Grèce pour jouir de quelque considération dans leur classe ; ainsi présentement un patricien de Londres ne peut être présenté en société, s'il n'a d'abord fait son voyage en Italie. Tous savent que les anciens *pugilateurs* existent encore aujourd'hui à Londres sous le nom de *boxers,* qui se battent à coups de poings jusqu'à la mort, et Pierce Egan, dans sa *Boxiana,* a réuni les règles du pugilat ancien et moderne[2]. Cet usage de la lutte, qui s'accorde je ne sais trop comment avec la *fraternité universelle,* forme un des exercices de la jeunesse studieuse, et les plus célèbres colléges de Londres décernent des prix aux meilleurs boxeurs, comme aux plus vaillants humanistes. Tous les ans, pendant les vacances, il y a des luttes entre les élèves d'Eton et d'Harrow, et entre ceux d'Eton et de Westminster. Ces luttes ayant été défendues en 1857 par les *head-masters* (préfets), les écoliers

[1] *Osservazioni semiserie di un esule sull'Inghilterra.* Seconda edizione, page 43.
[2] *Essai sur le pugilat ancien et moderne,* 4 vol. ornés de figures. Londres, 1824.

déjà émancipés ont fait ce que ne pouvaient faire ceux qui vivaient encore sous la férule. Les journaux ont pris la défense des élèves tyrannisés, en affirmant que, pendant les vacances, ils ne dépendent que de leurs parents, d'où il suit que les autorités académiques n'ont le droit ni de défendre ni de permettre tel ou tel divertissement. Voici ce qu'a écrit la *Revue Britannique* : « Une autre année, les étudiants s'exerceront de nouveau au pugilat et à la lutte, et l'on ne verra pas ces exercices si utiles à l'éducation de la classe anglo-saxonne tomber en désuétude. » Le *Times*, invoquant le souvenir de Wellington, a péroré en faveur du pugilat dans l'éducation des jeunes gens, parce que, disait-il, *nous ne saurions conquérir les Indes avec une armée de jeunes pédants, ou de docteurs qui pâlissent sur les livres*[1] !

Et puisque nous avons mentionné le pouvoir paternel, ne voyons-nous pas encore sur ce point se renouveler à Londres les exagérations et les scandales de rome païenne? Ce pouvoir, nul homme au monde ne le possédait à un aussi haut degré que le citoyen romain[2], qui exerçait une puissance souveraine sur son fils, sur sa femme et sur leurs enfants. Plutarque nous dit que Brutus condamna ses fils, sans formes judiciaires, non comme consul mais comme père[3]. Eh bien, à Londres, les pères de familles disposent si librement de leurs enfants qu'ils en font un trafic, qu'ils les vendent, et les louent suivant qu'ils y trouvent plus d'avantage[4]. Et non-seulement les pères vendent leurs enfants, mais les maris battent terriblement leurs femmes, les mettent en loteries, à l'encan, ou les vendent à très-bas prix; ce sur quoi nous avons entre les mains des exemples très-récents, que nous citerons en leur lieu. Nous en avons dit un mot ici, pour démontrer que, en cela encore, Londres ressemble à Rome païenne, où l'épouse passait *in manu* du mari, dont la majesté, *majestas*

[1] *The Times*, 24 août 1857. [2] Cajus, *Comm.* I, 35.

[3] Plutarque, *Vie de Publicola*. Voyez, en d'autres exemples dans Valère-Maxime, v, 2; et dans Salluste, *Bel. Cat.*, 39.

[4] Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*.

viri[1], absorbait toute sa personne, de telle sorte qu'il devenait son maître, comme si la conquête l'avait mise entre ses mains, qu'il en était le juge légitime, et qu'il pouvait la condamner à mort, par lui seul dans les premiers temps, et, plus tard, sur la sentence d'un tribunal domestique où devaient être appelés les plus proches parents[2].

Je pourrais étendre longuement encore l'énumération des points de ressemblance entre Londres moderne et Rome païenne, et parler du déréglement des mœurs et de la prostitution, de la vénalité des charges et des contrats qui se font principalement dans les élections, contrats qui rappellent bien souvent la scène honteuse qui eut lieu à la mort de Pertinax, quand l'empire fut mis à l'encan, et lorsque Sulpicianus et le riche Milanais Didius Julianus se le disputèrent à force de drachmes, Rome trouvant enfin un acheteur, selon la prévision de Jugurtha. Mais j'y reviendrai plus tard en détail. Je veux encore noter ici que nous voyons se renouveler dans Londres l'ancienne vanité romaine, et *John Bull,* tout plein de soi, s'estimer au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Comme les fils de Quirinus chantaient le *Terrarum Dea Gentium Roma,* ainsi les fils d'Albion chantaient le

Rule Britannia, Britannia, rule the wawes
Britons never shall be slaves[3].

C'est l'hymne national anglais composé par le poète Thompson. On le chante très-souvent à Londres, et moi-même je l'ai entendu plusieurs fois chanter. Les deux vers cités servent de ritournelle. Le texte dit : « Britannia, les nations, moins fortunées que toi, doivent tomber tour à tour sous le joug des tyrans, pendant que toi, tu fleuris grande et libre, objet de

[1] Tite-Live, 34, 2. Valère Maxime, II, 1. 6.

[2] Lisez la dissertation de Troplong *De l'influence du chistianisme sur le droit civil des Romains,* ch. 3.

[3] Gouverne, Britannia ; Britannia, gouverne les ondes ; jamais les Bretons ne seront esclaves.

terreur et d'envie de la part d'elles toutes. Après chaque attaque de l'étranger, tu te relèveras plus majestueuse et plus terrible ; la tempête qui déchire les cieux ne fait que raffermir ta vigueur native. Les superbes tyrans ne te dompteront jamais, et tous leurs efforts pour t'humilier n'aboutiront qu'à raviver ta flamme généreuse, et qu'à préparer leur ruine et ta renommée. Tu tiendras le sceptre de l'agriculture, le commerce brillera dans tes cités, la mer t'appartiendra avec tous les rivages qui l'entourent. Les muses, toujours amies de ta liberté, chercheront un asile sur tes heureux bords, île fortunée, riche d'une incomparable beauté, et de mâles cœurs pour te défendre. »

Londres devrait penser aux villes qui ne sont plus, et se prémunir, avec un peu plus d'humilité, contre les dangers du vertige. Thèbes était grande et forte, avait des citoyens et des citoyennes comme Théagène et Thimoclée ; elle chantait dans sa langue le *Rule Britannia ;* mais son heure sonna, Alexandre la prit, la rasa, en vendit les citoyens, n'épargnant que les prêtres et les descendants de Pindare ; Babylone était grande, et les Anglais se plaisent à donner à leur capitale le titre de *Babylone Britannique ;* Sémiramis avait entouré sa ville de murs si larges, que six chariots pouvaient y circuler de front ; elle avait construit un *tunnel* avant Londres, en détournant l'Euphrate de son lit, pour réunir les deux palais qu'elle avait bâtis sur ses rives ; la ville formait un grand carré dont chaque côté avait cent vingt stades, c'est-à-dire, quinze milles ; ses maisons étaient couvertes d'émail au dehors, de sorte qu'elles scintillaient au soleil ; ses jardins suspendus valaient beaucoup plus que le jardin botanique de Surrey et que le jardin zoologique, ses *squares* étaient ornés de palmiers toujours verdoyants et des plus magnifiques plantes des tropiques, et, avec cela, mille barques sillonnaient ses canaux ; de toute part accouraient de nombreuses caravanes, des troupeaux de chameaux, de coursiers, de moutons, pendant que ses astronomes observaient le ciel du haut des tours, et que d'épais nuages d'encens parfumaient l'air : quel spectacle ! Et main-

tenant, les chauves-souris, les scorpions, les plus vils insectes s'abritent en sûreté dans ses ruines, le chacal traîne, dans quelque cave du palais des Arbacès, le cadavre des coursiers morts de fatigue dans le désert, et le lion s'établit tranquillement, comme dans son royaume, à l'endroit où Sémiramis et Sardanapale accumulaient les délices et les richesses ! Nulle part ailleurs, ne se touchent de si près les extrêmes de la magnificence et de la désolation ; nulle part ailleurs, on ne voit si clairement la malédiction de Dieu, qui fit entendre ces menaces par la bouche du prophète Isaïe, alors que Babylone étalait tout le faste de son orgueil : « Le Seigneur et les instruments de sa colère viennent de loin, des extrémités du monde, pour te détruire. Poussez des hurlements, car le jour du Seigneur est proche. Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera comme Sodome et Gomorrhe. Elle ne se relèvera pas, elle ne sera plus jamais habitée : les Arabes même éviteront d'y fixer leurs tentes et les pasteurs leurs étables. Mais dans ces lieux s'établiront les bêtes des déserts, de grands serpents rempliront ces ruines, la huppe y bâtira son nid, et les autruches sauteront sur les pavés des temples de la volupté[1]. » Que les Anglais y pensent, eux qui prétendent avoir toujours la Bible à la main. Il y a là beaucoup de pages qui les concernent ; et qu'ils ne se rient pas des menaces du Ciel, comme les Babyloniens se riaient des prophéties d'Isaïe !

Le souvenir de cette grandeur et de cette puissance de villes et de nations qui ont été et qui ne sont plus, les gloires même et les merveilles de Rome païenne, peuvent être invoqués pour réfuter deux classes de personnes qui, de nos jours, courtisent l'Angleterre, les unes par principe politique, les autres par haine contre le catholicisme. On ne peut attribuer aux institutions libres tout ce qu'il y a de beau, de bon et de grand à Londres, puisque l'histoire signale des grandeurs supérieures encore chez des peuples dégradés par

[1] Isaie, chap. xiv ; Cantu, *Storia universale*, vol. ii.

l'esclavage. Par la même raison, on ne peut en faire un mérite au protestantisme, sans tomber dans l'absurdité très-grave de faire découler des croyances païennes les gloires de l'ancienne Rome, ce qui prouverait autant contre les protestants que contre les catholiques. Il faut dire, au contraire, que la force physique et la prospérité matérielle des nations sont tout à fait indépendantes de la religion et des institutions politiques, puisque cette force et cette prospérité se rencontrent chez des peuples ayant les croyances et les institutions les plus diverses. Nous voyons des Etats très-renommés, soit qu'ils soient sévèrement gouvernés par un seul, soit qu'ils croient au vrai Dieu, soit qu'ils soient assis dans les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie : la Grèce républicaine est matériellement grande au milieu des horreurs du polythéisme : Rome est matériellement grande, bien que gouvernée par un dictateur : l'Espagne et le Portugal obtiennent la suprématie européenne, malgré leur vénération pour le pape et leur profession de catholicisme ; l'Angleterre est aujourd'hui matériellement grande et puissante, malgré les nombreuses variations de l'anglicanisme. C'est donc se tromper à plaisir que d'ériger cette grandeur, qui, au fond, n'est pas réelle, qui ne constitue pas encore la civilisation, en *criterium* de la vérité religieuse. C'est l'hérésie des juifs, qui n'ont pas voulu reconnaître le Christ, parce qu'il n'avait pas de royaume temporel, et qu'il n'a pas donné à Israël la domination sur tous les peuples ; c'est ce dont nous parlerons plus au long, quand nous aurons satisfait à un devoir de justice, en payant à Londres le tribut de louanges qui lui revient à certains égards.

CHAPITRE III.

TOUT CE QUI EST A LONDRES N'EST PAS PAÏEN, ET TOUT CE QUI EST A ROME N'EST PAS CATHOLIQUE.

On reconnaît ce qu'il y a de bon à Londres, pour ne pas imiter la mauvaise foi des adversaires. — M. de Montalembert l'a recueilli dernièrement dans un volume. — Critique de ce livre. — La constitution anglaise est bonne, mais elle est catholique. — Rome est nommée avec respect dans le fondement de la liberté britannique. — Le protestantisme n'a pas accru cette liberté, mais il a tenté de l'amoindrir. — Elle subsiste, parce que le peuple, sous beaucoup de rapports, est catholique sans le savoir. — Exemples. — Deux contradictions à Londres : protestantisme, et respect à la loi ; protestantisme, et amour de l'antique. — Un mérite du gouvernement : l'absence du *Dieu-Etat*. — Une vertu du peuple : la résignation, laquelle n'est pas si grande à Rome, par la faute des révolutionnaires qui veulent lutter contre Dieu, et retourner au paganisme. — Attentats anciens et nouveaux. — Les défauts de Rome ne sont pas imputables aux papes. — Seule condition de la grandeur de Rome et de l'Italie.

Comme, dans le cours de cet écrit, nous devrons considérer Londres sous ses aspects les moins bons et les moins honorables, et ne montrer que les beaux côtés de Rome, hâtons-nous de signaler le bien de la première et le mal de la seconde ; car il est très-facile de reconnaître l'un et l'autre, dans une société d'hommes pétris de vices et de vertus. En avouant qu'il y a beaucoup de bon à Londres et que tout est loin d'être parfait à Rome, nous ne sortirons pas de notre thèse, notre but étant de combattre, par l'exemple, la détestable méthode de nos adversaires. Ceux-ci (et je veux surtout parler des journaux anglais) s'appliquent chaque jour à scruter les taches et les défauts de Rome catholique, expédiant à grands frais des correspondants sur le continent. Quand ces correspondants

sont parvenus à trouver un fait peu louable, (et où des faits pareils n'arrivent-ils pas?) ils ne cessent d'en parler, le retournent dans tous les sens, le commentent, l'agrandissent, font la règle générale d'une très-rare exception, et représentent le gouvernement pontifical comme le pire des gouvernements, parce qu'ils ont constaté dans les États du Pape, par exemple, un acte de brigandage. Encore, si le fait n'était pas de pure invention, comme j'ai pu m'en convaincre plusieurs fois! Chacun voit et sent tout ce qu'il y a de peu honnête dans cette manière de procéder, et combien la cause des adversaires de Rome doit leur sembler mauvaise, puisque, voulant à tout prix attaquer le pape et son gouvernement, ils ont recours à des armes qui déshonorent infailliblement ceux qui les emploient, tout en faisant l'éloge de la personne contre laquelle elles sont dirigées. En effet, recourir au mensonge et à l'exagération pour combattre un adversaire, c'est avouer implicitement que les défauts qu'on veut lui reprocher sont rares ou imperceptibles. Ce n'est certainement pas ici le cas de celui qui considère Londres d'un œil calme : aussi, j'ai voulu commencer par en dire tout le bien qu'il me sera possible.

Et ce bien n'est pas mince, puisqu'il a fourni de nos jours, au comte de Montalembert, la matière d'un livre qui a fait beaucoup de bruit en Angleterre et en France[1]. Il est fâcheux que l'honorable comte se soit proposé d'attaquer le présent empire français, plutôt que de louer le gouvernement britannique! Il a voulu reprocher à Napoléon III de ne s'être pas entouré de *libres institutions*, et, dans sa comparaison de l'Angleterre et de la France, il s'est conduit, suivant l'ingénieuse observation du *Journal historique de Munich*, comme un mari de mauvaise humeur qui, trouvant tout beau, doux, aimable, chez une autre femme, et tout désagréable et repoussant chez la sienne, le dit en face à toutes deux, avec une franchise qui sent la témérité par rapport à l'une, et la flatterie par rapport à l'autre. Un critique anglais a remarqué,

[1] *De l'avenir politique de l'Angleterre*, par le comte de Montalembert. Paris, Didier et Cie, 1856.

avec raison, que M. de Montalembert avait écrit précisément comme si les hommes étaient faits pour les institutions et non les institutions pour les hommes. S'il s'était un peu plus occupé de ces derniers, il aurait vu que la question de l'avenir *politique* de l'Angleterre est en réalité la question de son avenir *social*[1]. Les institutions et leurs défenseurs actuels peuvent se trouver en voie de prospérité, sans qu'il y ait lieu de se rassurer sur l'état de l'Angleterre. Le point décisif gît dans la condition de la société anglaise et dans les relations qui existent entre ces institutions et cette condition même. Les relations peuvent être modifiées dans un sens ou dans un autre, mais il est évident que l'avenir ne dépend pas des institutions, quelles qu'elles soient.

En tout cas, nous acceptons et nous admirons la beauté et la stabilité de la constitution anglaise, et cela d'autant plus volontiers, qu'elle tourne à l'honneur du catholicisme dont elle est issue. C'est au clergé catholique principalement, qu'on doit la *Magna Charta* de Jean-sans-Terre. Dans cette charte, « le roi promettait de ne violer les droits de qui que ce fût, de rétablir le gouvernement et la justice d'après les coutumes anglo-saxonnes et normandes, de n'exproprier, arrêter, exiler, ni faire aucun autre tort à personne, sans le jugement de ses pairs ; de ne pas refuser, ni différer, ni vendre la justice : le tribunal ne suivra pas le roi, mais siégera à Westminster, sous les yeux du peuple, les juges seront des hommes versés dans la loi. Les villes seront continuées dans leurs priviléges et leurs libres coutumes, et délivrées de beaucoup de charges.

[1] Parmi les journaux de Londres qui ont trouvé exagérés les éloges décernés à la Grande-Bretagne par le comte de Montalembert, il faut citer la *Revue de Westminster*, laquelle a appelé le livre du célèbre orateur plus généreux que sage, et a déclaré ne pas croire à la puissance des institutions que l'auteur vénère trop. « Si l'avenir de l'Angleterre est heureux, dit cette Revue, il le sera pour des raisons bien différentes de celles indiquées par M. de Montalembert. Il fait un portrait flatteur de l'aristocratie, et ne connaît nullement les conditions du peuple. Dans la discussion du problème, il ne fait pas entrer en compte la foi, les espérances, les tendances et les vœux de cette immense multitude. L'Angleterre a ses avantages, mais le continent en a d'autres. Certains politiques l'oublient tout à fait, et ne voient pas que les Anglais ont aussi leur part de l'humaine fragilité. »

Chacun pourra aller et venir à son gré, sans crainte pour sa personne ni pour ses biens. Le roi n'exigera de subsides de ses vassaux, que s'il est détenu prisonnier, s'il doit armer son fils aîné chevalier, ou marier sa fille aînée ; du reste, les logements et les fourrages qu'on lui devait quand il était en voyage sont abolis ; il n'imposera pas de contribution ni de service militaire sans le consentement des grands et des barons. Le clergé aura la liberté d'élection, sa juridiction propre, la faculté de sortir du royaume et d'en appeler au pape. » Voilà la constitution anglaise tant admirée, comment elle naquit, et comme, en substance, elle règne encore aujourd'hui. Mais pourquoi toutes ces libertés furent-elles accordées par le roi Jean, l'an 1215 ? Lisez le préambule de la *Magna Charta*, qui est écrite dans la langue de Rome catholique, pour quelle fin le roi l'a octroyée : *Ad honorem Dei et exaltationem sanctæ Ecclesiæ ;* pour l'honneur de Dieu et l'exaltation de son Eglise. Et par le conseil de qui? *Per consilium venerabilium Patrum nostrorum Stephani Cantuariensis Archiepiscopi, totius Angliæ primatis et sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalis, Henrici Dubliniensis Archiepiscopi, Petri Wintoniensis, Jocelini Bathoniensis et Glaston., Hugonis Lincolnens., Walteri Wigornens., Willielmi Coventrens., Benedicti Roffens. Episcoporum; et Magistri Pandulphi, Domini Papæ subdiaconi et familiaris*, etc. La première liberté anglaise a donc été catholique : catholique dans son origine, catholique dans son but, catholique dans son auteur, catholique dans ses conseillers, catholique dans ses dispositions, catholique dans sa langue. Allez à Londres, au *The British Musæum*, pour y lire la *Magna Charta*, et dans cette charte vous trouverez l'*Eglise romaine*, le pape, les cardinaux, les archevêques et les évêques. Ce fut sous l'impulsion de ces derniers, que Jean-sans-Terre écrivit de Londres : *Ut civitas London plene habeat antiquas libertates et liberas consuetudines suas tam per aquas, quam per terras*. Notez bien ces *antiquas libertates!* Au XIIIe siècle, Londres était catholique, et jouissait déjà depuis longtemps de la liberté ! Je sais bien que les Anglais disent que la Grande-Charte a été

arrachée au roi Jean, *extorted from King John ;* mais ils doivent avouer que c'est le clergé catholique qui a joué le plus grand rôle dans cette affaire, et reconnaître par là que le clergé, loin d'aimer le despotisme, est partisan de la vraie liberté. « Fait vraiment surprenant ! s'écriait naguère Monseigneur Rendu, évêque d'Annecy : l'Angleterre doit au protestantisme tout ce qui fait sa honte, et, par contre, au catholicisme tout ce qui constitue sa grandeur et sa gloire[1]. » L'Angleterre, fait remarquer M. de Montalembert, a été catholique pendant mille ans, c'est-à-dire, trois fois aussi longtemps qu'elle a été protestante, et à une époque où le catholicisme a imprimé mille traces indélébiles de son empire[2]. Le Jury, le Parlement, les Universités datent du temps où l'Angleterre était fille dévouée du Saint-Siége. A l'exception de la reine Elisabeth, les seuls souverains dont le peuple anglais garde le souvenir sont des souverains catholiques : Alfred, Edouard-le-Confesseur, Richard Cœur-de-Lion, Edouard III, Henri V, etc. « Si l'Angleterre, écrit le docteur Newman, n'est pas aujourd'hui le pays le plus despotiquement gouverné, elle en est redevable à une très-heureuse inconséquence. Elle doit au moyen âge tout ce qu'elle a de franchises, et l'absolutisme qui la tourmente, lui est venu de la renaissance du paganisme[3]. »

Le protestantisme trouva l'Angleterre libre, mais il ne la rendit pas telle, parce que le protestantisme, qui est anarchie, ne peut donner la liberté, qui est inséparable de l'ordre. En effet, en Allemagne, il n'y avait pas de liberté politique, et la réforme ne put l'y introduire ; elle a même plutôt renforcé que tempéré le pouvoir des princes de cette contrée, étant en cela plus contraire aux institutions du moyen âge, que favorable à leur développement. C'est une remarque de M. Guizot, protestant[4]. Et en Angleterre, le protestantisme, bien loin de briser les chaînes du peuple, chaînes qui n'existaient pas, a

[1] *Où en est la révolution?* Genève, 1857, p. 43.
[2] *De l'avenir politique de l'Angleterre.*
[3] *Le catholicisme travesti par ses ennemis.*
[4] GUIZOT, *Cours d'histoire moderne,* leçon XII

tenté de les forger. Lord John Russel nous en fait un précieux aveu : « A la mort d'Elisabeth, écrit-il, l'Angleterre courut grand danger de perdre sa constitution, parce que le paganisme renaissant avait introduit un nouveau système, de droit politique, et que des études sans guide, avaient préparé les classes supérieures de la société à de nouvelles méthodes d'administrations[1]. » Voici, par exemple, l'idée que les juristes païens de l'Angleterre donnent du pouvoir royal. Blackstone accorde aux rois l'impeccabilité, en disant : *Le roi ne peut mal faire*[2]. D'après lui, la loi attribue au roi, dans sa capacité politique, *une perfection absolue* : non-seulement il est incapable de mal faire, mais même de mal penser ; il ne peut commettre rien d'indigne, parce qu'il n'y a en lui ni défaut, ni faiblesse. En justice, le roi n'est jamais obligé à rien. Les juristes l'appellent le Vicaire de Dieu sur la terre : *Vicarius Dei in terra* ; Bacon le nomme *Deaster quidam*, une espèce de petit Dieu ; et Pope, s'adressant à la Reine de la Grande Bretagne, lui parle ainsi : *Vous, ô Déesse, vous que l'île de la Bretagne adore*[3]. Le docteur Newman fait observer à ce sujet qu'on voit aujourd'hui encore la reine d'Angleterre représentée sur les monnaies, le trident en main, comme la déesse des mers. Chacun comprend tout ce que ces doctrines ont de favorable au despotisme, et dans le fait, le premier roi protestant d'Angleterre a été le premier et le pire tyran du monde.

Que si la liberté a survécu, en Angleterre, à l'introduction du protestantisme, c'est parce que l'élément catholique n'a jamais été complétement déraciné dans ce pays. On observe, avec plaisir, sous beaucoup de rapports, que le peuple de Londres est catholique, sans le savoir et sans le vouloir : il est catholique par le baptême qu'il a reçu, baptême dont la croyance fut introduite en cette ville par les envoyés de Rome ; il est catholique par la Bible qu'il lit et qu'il médite, Bible qui, bien qu'elle soit corrompue en beaucoup d'endroits,

[1] Lord John Russel, *Essai sur la constitution anglaise*, 1831.
[2] *The King can do not wring.*
[3] Voyez Blackstone, *Commentaires sur les lois de l'Angleterre*.

lui a d'abord été communiquée par le pape et par l'Église romaine ; il est catholique par la foi en Jésus-Christ et par la morale évangélique, quoiqu'elle soit altérée par rapport au dogme de la justification. Cette foi et cette morale ne lui sont-elles pas venues de Rome? Il faut accorder aux catholiques, avoue Luther lui-même, que dans la papauté se trouvent la parole de Dieu et l'apostolat, et que nous avons reçu d'eux l'Écriture, le baptême, le sacrement et la chaire. Le peuple anglais est catholique aussi dans l'observation du dimanche, que lord Byron célèbre en ces termes : « C'est là le septième jour, le jubilé de l'homme ; ô Londres, tu connais bien le jour de la prière, où tes citoyens parés, tes artisans endimanchés et l'apprenti en habits de fête, respirent leur air hebdomadaire [1]. » Si les protestants s'en tenaient, comme ils le prétendent, à la seule Écriture, ils devraient encore sanctifier le sabbat, car on ne trouve pas, dans toute la Bible, une seule parole qui fasse allusion au changement du sabbat en dimanche. Cependant, ils ne le font pas, quoique, pour être conséquents avec leur *règle de foi*, ils dussent sur ce point imiter les juifs. Mais, c'est là une pratique qu'ils ont héritée de l'Église catholique, toute contraire qu'elle soit à leur système[2]. A Londres et dans le reste de l'Angleterre, on trouve beaucoup de ces

[2] The seventh day this : the jubilee of man,
London! Right well thou know'st the day of prayer :
Then thy spruce citizen, wash'd artizan
And smug apprentice gulp their weekly air.
BYRON, *Childe Harold's Pilgrimage.*

[1] Voyez FRANCESCO GAMBINI, *Della Citadinanza Giudaica in Europa*, 1857, p. 56. — Gioberti a très-bien parlé de ces contradictions : « Chez les peuples hétérodoxes, dit-il, barbares et policés, anciens et modernes, on trouve de nombreux débris de la doctrine primitive, qui répugnent diamétralement aux principes spéculatifs professés par eux. Ces débris se conservent et se transmettent par la parole sous forme de vérités isolées comme des branches arrachées et transportées, qui verdissent encore quand le tronc a péri. Aussi, peut-on dire généralement que les vérités qui restent chez les nations hétérodoxes sont illogiques, parce qu'elles sont en contradiction avec les principes fondamentaux de ces nations. C'est en vertu de ces vérités qui survivent à la ruine du dogme suprême, que la civilisation se maintient chez les peuples païens, civilisation plus ou moins grande, selon que les fragments de vérité sont plus ou moins notables. » *Del Bello*. Capolago, 1849, p. 171.

précieuses contradictions[1]. Par exemple, il y a le collége *Corpus Christi* à Oxford et un autre du même nom à Cambridge, bien que l'église anglicane n'admette pas la transsubstantiation ; il y a le collége de *All souls*, ou des Ames du Purgatoire, bien que la prière pour les morts soit interdite[2] ; il y a les colléges de Sainte-Madeleine, de Saint-Jean, de Saint-Alban, de Saint-Edouard, et l'on voit à Londres les églises de Saint-Paul, de Saint-André, de Sainte-Anne, de Sainte-Catherine, de Saint-Clément, de Saint-Etienne, de Saint-Georges, de Saint-Jacques, quoiqu'il ne soit pas permis d'invoquer les saints ; et n'avez-vous pas, à Londres, jusqu'à la ruelle de l'*Ave Maria* (*Ave Maria Lane*), quoiqu'on y blasphème le culte que les catholiques rendent à la Mère de Dieu? Sur la façade du nouveau palais du Parlement, on a placé les statues des quatre saints protecteurs de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse et de Galles : saint Georges, saint Patrice, saint André, saint David. Dans la salle de la Chambre-Haute, il y a, outre la statue de saint Georges, des statues de saints évêques portant la chasuble, le pallium, la mître et la crosse : le baptême du roi Ethelrède peint à fresque, et tant d'autres emblèmes et images catholiques, qu'on dirait une salle destinée à la réunion d'un concile œcuménique. Sur l'une des façades du magnifique palais de la Bourse, bien qu'il ait été bâti depuis la réforme, on voit la statue colossale, en marbre, de l'un des anciens *mayors* (maire) qui se sont le plus distingués et qui ont rendu le plus de services à la ville. Comme ce *mayor* était bon catholique et qu'il récitait le rosaire, il en porte un tellement gros à la ceinture, qu'on peut en compter les grains, bien que la statue soit fort élevée. C'est ainsi que les protestants, qui se moquent du rosaire, l'ont constamment devant les yeux et sont catholiques sans le vouloir.

[1] En beaucoup de localités, en Angleterre, on sonne encore la cloche pour l'*Ave Maria*, en exécution du vœu exprimé dans les fondations dont jouissent les églises.

[2] Le service funèbre pour les morts, et les chants funèbres s'appellent, en anglais, *Dirge*, du latin *Dirige*, premier mot du premier Nocturne de l'office de la liturgie romaine.

Deux contradictions surtout, par lesquelles Londres cesse d'être protestante pour se montrer catholique, c'est le respect de la loi et l'amour de la tradition. Le respect de la loi n'est-il pas opposé à toutes les règles du protestantisme? Celui-ci ne rejette-t-il pas toute espèce d'autorité? ne prétend-il pas qu'il faut lire la Bible, et n'écouter aucun autre maître, parce que *tout homme est sujet à mentir,* disent les psaumes[1]? Qu'est-ce donc que cette loi? Si tout est dans la Bible, ne doit-on pas y trouver la règle pour bien vivre en société? ou ,si l'on admet l'autorité et la loi en politique, pourquoi ne pas l'admettre en religion? « L'autorité en religion admise, disait Rousseau, dès demain je me fais catholique, et tout homme conséquent et sincère devra en faire autant[2]. » Il en est de même du grand amour de la tradition qui distingue les Anglais. Ils vénèrent encore les perruques poudrées et les chapeaux à trois cornes ; ils ne veulent pas entendre parler du système métrique décimal, parce que c'est une nouveauté, préférant se tenir aux *gallons,* aux sterlings, aux schellings, et aux deniers. Ils n'admettent pas les juifs dans le Parlement, parce que ce serait aller contre les anciennes coutumes ; ils se gardent bien d'abolir les immunités, applaudissent aux priviléges, respectent les cours cléricales, et ainsi de suite : dans le pays des novateurs, les innovations sont détestées ! Mais quelle plus grande innovation que celle de l'anglicanisme? Où était-il avant Henri VIII et Elisabeth? Tout ne dit-il pas aux Anglais, que leur religion n'est qu'une nouveauté? Pourquoi donc l'ont-ils embrassée et pourquoi s'y arrêtent-ils? Pourquoi ne s'attachent-ils pas à la religion de leurs pères, et pourquoi ne se donnent-ils pas au catholicisme, qui est ancien comme Jésus-Christ, son fondateur?

Je veux encore faire l'éloge de Londres sur deux autres points : sur la marche de son gouvernement et sur le caractère résigné de son peuple.

La vraie base du gouvernement anglais, c'est l'autonomie des communes, le *self-government.* En Angleterre, il n'existe

[1] Psalm. cxv, v. 2.

[2] *Lettres écrites de la Montagne*, lett. 11.

pas de *bureaucratie*, et c'est en cela que consiste tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les institutions libres. « Il faut fortifier le gouvernement, disait lord Granville aux jours les plus menaçants de la révolution française ; mais gardons-nous de demander au gouvernement d'être tout en tout. » Jusqu'à présent, le gouvernement, en Angleterre, a compris ce devoir ; il s'est abstenu de ces prétentions, qui font la force apparente de la France, s'efforçant, au contraire, de laisser de côté tout ce qui n'est pas purement politique. Le *Dieu-État*, ce tyran qui opprime la société moderne, qui a détrôné la patrie pour se mettre en son lieu et place, qui exige tout genre de sacrifices : sacrifice d'intelligence, sacrifice de liberté, sacrifice de religion ; ce Dieu, machine aux rouages les plus compliqués, sans principes ni conscience, qui se fait fabricant de bonheur, qui tient boutique d'enseignement, et rend les citoyens machines, n'a pu encore trouver un autel dans Londres et dans le reste de l'Angleterre. Et c'est un grand bien, un immense avantage, d'être affranchi de la toute-puissance mécanique de l'État, d'échapper à l'innombrable armée des employés publics et des soldats, qui soutiennent un pareil système. Cependant, ceux qui étudient les affaires de la Grande-Bretagne, font remarquer aujourd'hui que le parti démocratique et libéral cherche à entraîner l'Angleterre hors de cette voie, pour la jeter dans un horrible précipice. Le comte de Montalembert a entendu avec effroi Locke-King demander au Parlement l'abolition du droit de primogéniture ; et il craint, avec raison, que l'agitation pour la réforme électorale n'arrive, tôt ou tard, à multiplier les emplois amovibles et salariés, ce qui augmenterait la responsabilité du pouvoir, en l'écrasant sous le poids des ambitions déçues. On attribue aussi au ministère de lord Palmerston une tendance spéciale à la *bureaucratie*, et l'on cite, comme exemple, la centralisation de la police de la cité, et la direction des écoles populaires, deux faits qui étaient plutôt une nécessité, parce que l'autonomie communale, dans les villes de fabriques, est étouffée par l'industrialisme excessif, et que l'Eglise anglicane

n'est pas en état de supporter à elle seule la direction de l'enseignement. Du reste, la littérature anglaise aussi a de tristes tendances vers le despotisme moderne masqué sous le nom de civilisation. Ceux qui comparent les romans de Walter-Scott à ceux de Dickens, doivent trouver que l'esprit anglais est bien altéré, puisqu'il applaudit aux attaques de ce dernier contre les classes élevées. Carlisle, qui est un écrivain contemporain de grande réputation, manifeste franchement sa prédilection pour le gouvernement despotique, et les journaux radicaux, le *Daily-News* et l'*Examiner*, recommandent un *despotisme éclairé*, comme le régime le plus convenable à l'Angleterre.

Ce que j'admire encore à Londres, c'est le caractère résigné de son peuple, caractère qui le rend très-apte à être gouverné. Cette résignation règne dans l'ordre politique, comme dans l'ordre même de la nature. « Un jour, dit le poète, le soleil s'étant placé à son balcon céleste, aperçut un petit coin de terre tout enveloppé de nuages, et à moitié enseveli dans une mare d'eau. — Quelle est donc, demanda le *lord-premier* du firmament à son secrétaire, cette terre malheureuse à laquelle n'arrive que le plus oblique et le plus faible de mes rayons? — C'est l'Angleterre, Excellence, répondit le secrétaire, et cette mare de charbon liquide s'appelle le détroit de la Manche. » Au temps de Georges III, l'ambassadeur Caracciolo avait coutume de dire, que la lune de Naples chauffe plus que le soleil de Londres. Londres, en effet, observait Joseph Pecchio, est un panorama du soleil qu'on voit souvent très-bien, mais qu'on ne sent pas ; il est vraiment bizarre, que le grand Newton, qui devait analyser la lumière, soit né dans l'endroit où il y en a le moins. Cependant, les Anglais se résignent aisément au manque de soleil, et se conduisent comme certains poètes réduits à l'extrême misère qui entonnent un hymne à la pauvreté ; c'est-à-dire, qu'au lieu du soleil, ils célèbrent les plaisirs du *fire-side*, ou du coin du feu. Ossian, ou pour mieux dire, Macpherson, en l'absence du soleil, apostrophait la lune, et, en l'absence du soleil et de la

lune, se complaisait à décrire le sifflement des vents et le fracas des torrents, comparant à la nue les cheveux de sa dame. Cooper, dans son poème *The Task*, se plaît à dépeindre la nuit sombre ; lord Byron appelle l'obscurité *aimable*, et Thompson, le chantre des Quatre-Saisons, est sublime quand il chante les *congenial horrors* de l'hiver. Ainsi, tous les poètes ont marché d'accord pour faire aimer leur ciel nébuleux, persuadant à leurs concitoyens qu'ils sont heureux, et nés sous un climat des plus délicieux. Qu'importe? si ce n'est pas la vérité. Les illusions ne forment-elles pas la majeure partie de la vie de l'homme? Allez louer à Londres le ciel serein de Madrid, de Naples, d'Athènes, et l'on vous répondra que ce soleil sans fin est ennuyeux, et qu'on préfère à toute cette monotonie la variété des nuages du Nord. Et comme les Anglais s'accommodent des contrariétés inévitables de la nature, ils prennent aussi bien leur parti des maux également inévitables de la politique. Montesquieu écrivait déjà : « Si les Anglais ne sont pas libres, du moins ils croient l'être, ce qui revient au même. » Ils remédient au mal tant qu'ils le peuvent, sinon, ils cherchent à l'amoindrir par la patience. Les serviteurs comprennent qu'il faut nécessairement qu'il y ait en ce monde des personnes qui commandent, et des personnes qui obéissent, et ils servent ; les négociants trafiquent, les mineurs creusent la terre, chacun s'occupe de son métier, comme d'une nécessité inévitable ; on ne saurait dire combien cette manière de procéder contribue à rendre les maux légers et l'œuvre du gouvernement facile. Oh ! s'il y avait à Rome un peu de ces bonnes dispositions, et si on laissait au catholicisme une libre et pleine influence sur la marche sociale, comme les choses iraient mieux et quel immense avantage en résulterait pour le peuple !

Tout le mal de Rome, c'est que l'élément païen y subsiste toujours par le fait de la révolution, et qu'il entrave et gâte à chaque instant les entreprises du gouvernement catholique. C'est à Rome surtout qu'on touche du doigt la vérité de ce que disait Bayle : *Le diable a toujours tenu un pied dans les con-*

quêtes qu'a faites le bon parti[1]. Après les triomphes du Christianisme à Rome, l'idée païenne, vaincue mais non détruite, est restée à ses côtés, continuant à lui faire une guerre directe ou une guerre négative, en ce sens qu'elle l'empêchait de faire le bien. Déjà, vers la fin du quatrième siècle, on vit la religion de Numa ranimer ses forces mourantes pour défendre ses droits constitutionnels. Symmaque, qui en était le très-zélé défenseur, fut élu par le sénat et député à l'empereur pour plaider la cause de l'autel de la Victoire, le palladium prétendu de la fortune romaine. La parole chrétienne de saint Ambroise confondit l'avocat de l'idolâtrie. Plus tard, Crescence s'empare du château Saint-Ange, et tente par des cruautés inouïes de restaurer Rome, en ressuscitant une larve de liberté païenne. Après lui vient Arnaud de Brescia qui *veut de Pierre ébranler l'immobile rocher*[2], et ramener, comme dit Sismondi, les Romains à la grandeur de l'ancienne république, c'est-à-dire qu'il rêve la destruction de tout ce qui était établi depuis longtemps pour remettre en vigueur des institutions vieillies et abandonnées, un gouvernement incompatible avec les circonstances du dedans et du dehors, des usages oubliés, des lois tombées en décrépitude, alors inopportunes et inaccessibles à l'intelligence d'un peuple indocile et grossier. Le même Sismondi nous dit, que Rome s'était trouvée en proie à tant de désordres sous le gouvernement d'un sénat républicain, qu'elle se soumit volontairement au sénat nommé par le pontife. La restauration du paganisme à Rome est tentée au XVe siècle par Etienne Porcari, sous le pape Nicolas V, pontife digne et bienfaisant, qui avait entrepris ou relevé partout de splendides monuments : les palais de Spolète et d'Orvieto, les bains de Viterbe, les murs de Rome, le Panthéon d'Agrippa, la Bibliothèque vaticane, accordant aux savants une sage et généreuse protection. Voilà le souverain dont Porcari voulut délivrer Rome. Il crut qu'il devait être le chevalier auquel

[1] BAYLE, *Dictionnaire*, art. *Mahomet*.
[2] *Vuol di Pietro crollar l'immobil pietra*.

Rome, les yeux pleins de larmes, demandait merci du sein des sept collines, et mit tout en œuvre pour s'en emparer par la force. Il fit enrôler des brigands et des bandits, et pénétra dans la ville, en cachette, dans le dessein d'occuper le Capitole, de s'emparer du pape, des prélats et du château Saint-Ange. Mais il n'aboutit qu'à empêcher le pape Nicolas de faire le bien, et à causer à Rome un énorme préjudice. Et pour ne rien dire de Cola, de Rienzo et des autres, les révolutionnaires français allèrent à Rome vers la fin du dix-huitième siècle, et tentèrent de soulever l'*Alma-Città* contre le catholicisme, sous prétexte de lui rendre la grandeur et la splendeur païenne. Le *Moniteur* publia, le 1er octobre 1792, certaines *Lettres au pape*, dans lesquelles il disait, entre autres choses : « Réunissez vos peuples, Saint-Père, levez-vous au milieu d'eux et dites-leur : Descendants du plus grand peuple du monde, assez et trop longtemps l'imposture a désolé votre patrie : le jour de la vérité est arrivé... Rejetez toutes les fables ridicules, rentrez dans la jouissance de vos droits naturels ; soyez libres et souverains, soyez vos seuls législateurs, renouvelez la *République romaine*[1]. » Après les paroles, les faits, Kellerman, nommé commandant en chef de l'armée des Alpes, prend congé de la Convention pour aller *délivrer l'ancienne Rome du joug des prêtres*[2] ; et après avoir chassé le pape de son siége, Berthier monte au Capitole et s'écrie : « Ombres de Caton, de Pompée, de Brutus, de Cicéron, d'Hortensius, recevez l'hommage des Français libres dans le Capitole, où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple et illustré la République romaine. Ces fils des Gaulois, l'olivier de la paix à la main, viennent en ce lieu auguste pour y rétablir les autels de la Liberté, élevés par le premier des Brutus. Et vous, peuple romain, qui avez reconquis vos droits légitimes, rappelez-vous le sang qui coule dans vos veines, jetez les yeux sur les monuments de gloire qui vous entourent, reprenez votre ancienne grandeur et les

[1] Voyez *la Révolution, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe*, par Monseigneur Gaume. Paris, 1856, tom. I, page 151.

[2] *Moniteur*, 16 nov. 1792.

droits de vos pères[1]. » Et le même jour, 27 *pluviose*, an VI, Berthier écrivait au Directoire : « Le peuple romain a déclaré vouloir rentrer dans ses droits usurpés, il m'a demandé la protection de la République française, et Rome est libre. » Mêmes scènes, mêmes aspirations de nos jours, sous Mazzini. Gioberti lui avait aplani la voie, en osant écrire que nos saints, *vus uniquement du dehors*, s'effacent *en présence des hommes héroïques de Plutarque et de Tite-Live*[2], que la grandeur païenne valait mieux que la grandeur catholique, et que la civilisation ancienne surpassait la nôtre. C'est pourquoi, il souhaitait *qu'un nouveau forum, une nouvelle curie se relevassent sur les ruines de celles qui ont été la merveille du monde*[3]. Mazzini mit la main à l'œuvre. On évoqua du sépulcre les ames des Scipions, des Curtius, des Torquatus, des Métellus, des Fabius, des Fabricius, et l'on accourut à Rome de tous les points de l'Italie, pour y rétablir l'ancien paganisme. Sterbini disait qu'entre la nouvelle entreprise et celle d'Arnaud de Brescia, il y avait des *caractères de parfaite ressemblance*. Carbonnelli excitait les Romains en ces termes : « Jusques à quand vous laisserez-vous abrutir dans la honteuse lâcheté de superstitions féminines? Quand vous relèverez-vous, hommes libres, héros, et pour tout dire, Romains, dignes fils de cette ancienne et redoutable Rome, qui donna des lois au monde[4]? » Le 22 novembre, on représentait le *Brutus* d'Alfieri au théâtre Valle, et un journal écrivait : « *Brutus*, sur notre scène, est de nos jours une vive étincelle de cette vérité d'action qu'avaient nos pères et qui se réveille dans leurs derniers neveux[5]. Et Brutus ressuscita, et le ministre Rossi fut assassiné, et l'assassin fut acclamé, par les uns le *petit Brutus*, par les autres *Brutus II et Brutus III*; si bien que le pape fut obligé de s'enfuir, et qu'on inaugura la République romaine au milieu des applaudissements de la *Pallade* et des invocations au *grand Dieu de la guerre*, et que les députés installèrent no-

[1] *Moniteur*, tom. 29, p. 165.
[2] *Gesuita Moderno*, tom. IV, p. 18.
[3] *Gesuita Moderno*, tom. III, p. 107.
[4] *Processi contro gli assassini di Pellegrino Rossi*, p. 91, 92.
[5] *Don Pirlone*, 22 nov. 1848.

blement l'idole de Quirinus dans une salle du Capitole en exécutant autour de la statue la danse de Pyrrhus[1].

Quand on réfléchit à cette longue série de révoltes, on comprend aisément que les affaires de Rome ne peuvent pas être parfaites, et que le gouvernement et le peuple de cette ville doivent en ressentir maintes conséquences douloureuses. Mais à qui faut-il en attribuer la faute? Est-ce aux papes, à qui l'on a bien souvent lié les mains, ou n'est-ce pas plutôt aux révolutionnaires qui ont entravé leur action vivifiante? Est-ce au catholicisme, qu'on a combattu avec tant d'obstination, ou n'est-ce pas plutôt au paganisme qui lui a contesté l'empire? Supposez une autre ville, qui ait subi seulement la centième partie des secousses qui ont affligé Rome, et elle ne parviendra jamais à s'en guérir. La ville de Rome a le privilége d'être à tous égards la ville la plus combattue du monde, précisément parce qu'elle est le siége du vrai et du bien, et qu'il est dans la destinée du bien et du vrai d'être nécessairement combattus sur cette terre d'épreuve. Et la haine des méchants, concentrée contre Rome catholique, est de leur part la plus belle confession que Rome est la source du vrai et du bien ; comme la multiplicité des révoltes et des attentats contre les papes est la plus solennelle démonstration de la stabilité de leur domaine temporel. Ces faits, je ne suis pas le premier à les signaler ; Vincent Gioberti les a indiqués avant moi, et c'est lui qui me fournira la conclusion de ce chapitre : « Je tiendrai l'Italie pour rachetée civilement... quand je la verrai catholique et fière de posséder le siége de la religion et la gloire du pontificat chrétien. Quand les anciens Romains vénéraient la majesté du sénat, ils étaient libres au dedans et maîtres du monde au dehors ; mais dès qu'ils commencèrent à mépriser

[1] Lisez : *Del Risorgimento del Paganesimo in Italia,* Dialogues des dieux, dans la *Civiltà Cattolica*, 2e série, tom. 1er, p. 161 et suiv. L'*Opinione* et l'*Espero* du 6 octobre 1857, deux journaux libéraux de Turin, racontent que les révolutionnaires romains sont à peu près païens, comme avant d'avoir été convertis au christianisme, parce que leur religion est purement extérieure. Ils ne savent rien de la gigantesque figure de Grégoire VII, mais ils sont très-versés dans l'histoire de Brutus l'assassin, ils jurent encore par Bacchus et par le sang de Diane et de Vénus. » L'*Opinione* et l'*Espero* disent avoir emprunté ces lignes au *Csas* de Cracovie

cette paternité civile, ils tombèrent sous le joug impérial pour passer plus tard, sous celui des barbares. Au moyen âge aussi, les Italiens brillèrent par la liberté, le commerce, les arts, les lettres et les armes, et ils eurent la gloire, tant qu'ils adorèrent la paternité spirituelle du premier citoyen d'Italie ; mais quand ils en vinrent à mépriser cette paternité, la servitude les gagna. Les anciens Gibelins furent la cause principale de la ruine de l'Italie : les Gibelins modernes, sans le vouloir ni le savoir, continuent leur œuvre. Et qu'on n'allègue pas les défauts des hommes : je ne regarde pas aux hommes, mais aux institutions : ceux-là passent et changent ; celles-ci durent et sont immortelles. Voulez-vous corriger ces imperfections? commencez par embrasser les institutions, par les vénérer, par les protéger avec amour et foi ; faites que la vie morale, la vie de l'esprit circule de nouveau dans le grand corps de la nation, et vous verrez les membres supérieurs participer au mouvement universel, s'embellir et se fortifier. Est-il possible, quand le corps est atteint de léthargie, que la tête ne languisse pas quelquefois? Bannissez toute illusion, c'est là l'unique voie de rédemption : le salut de l'Italie ne peut venir que de Rome. Par un décret éternel de la Providence, Rome a reçu le privilége d'être la métropole et la dominatrice du monde ; l'ancienne république, l'ancien empire préparèrent la voie à l'unité cosmopolitique du pontificat. Tel est le but : tels ont été les moyens. Ceux qui ne voient pas cette vérité, n'ont pas d'yeux pour lire l'histoire. Mais savez-vous d'où dépend la force de Rome, même dans les affaires civiles? de la soumission de ses fils. Crescence, Arnaud de Brescia, Nicolas de Lorenzo, François Baroncelli, Etienne, ont tenté de restaurer Rome, en ressuscitant une larve de liberté païenne, et ils sont morts à la peine. Leur entreprise ne pouvait avoir d'autre résultat. C'était un trop grand anachronisme de vouloir restaurer Rome chrétienne par le rétablissement des institutions du paganisme[1]. »

[1] *Introduction à l'étude de la philosophie*, tom. I. Capolago 1850, pag. 47, 48.

CHAPITRE IV.

DES RAPPORTS ANCIENS DE ROME AVEC LONDRES ET DE LEURS PRÉSENTES INIMITIÉS.

C'est en vain que les Anglicans nient les rapports anciens de Rome avec Londres. — Papes qui envoient des apôtres dans la Grande-Bretagne. — Champions de l'Église celtique, qui vont à Rome. — Henri VIII, preuve de l'ancienne amitié et de la guerre présente entre Rome et Londres. — Moyens par lesquels Rome a vaincu le paganisme et Londres le catholicisme. — Monuments de Rome chrétienne et de Londres protestante. — A Londres se maintient le génie de la persécution. — Londres s'est faite l'ennemie de Rome. — Jamais Rome n'a cessé et ne cessera d'être l'amie de Londres.

Le titre de ce chapitre offre la matière d'un livre ; et ce livre a été écrit et publié à Londres, en 1854, par un vaillant jésuite anglais, qui a traité avec beaucoup d'érudition des rapports religieux entre l'Angleterre et le Saint-Siége, depuis l'an 179, époque du baptême du roi Lucius et de son peuple, jusqu'à l'an 1534, quand l'Angleterre se sépara de Rome et du catholicisme[1]. Je crois cependant devoir en donner un court aperçu aux lecteurs, pour prouver ce que j'ai affirmé plus haut, c'est-à-dire que Londres a été, pendant un grand nombre de siècles, sous la bienfaisante influence de Rome, et qu'au lieu d'invoquer contre elle les biens dont elle jouit dans la vie civile, elle devrait lui en savoir gré, parce qu'elle les a reçus de la ville sainte avec la foi qui chassa jadis les ténèbres de l'idolâtrie de chez la race anglo-saxone. Beaucoup

[1] *England and Rome* : or, the History of the religious connection between England and the Holy See, by Rev. W. Waterworth, S. I. London, 1854.

d'Anglicans ont bien compris qu'en admettant ce fait, il serait impossible de justifier Londres de sa noire ingratitude à l'égard de Rome ; c'est pourquoi ils se sont évertués à le nier, surtout dans ces derniers temps, où il y a eu recrudescence des haines protestantes contre le Saint-Siége[1]. En cela, ils ont placé leur confiance dans la destruction de beaucoup d'anciens monuments par les Saxons, d'abord, puis par les Danois, et, plus tard surtout, par les réformateurs du XVIe siècle, qui ont fait main basse sur les bibliothèques des moines, « brûlant ces trésors, au grand détriment des sciences historiques, comme l'ont déploré quelques protestants même[2]. » Malgré ce vandalisme, les anciennes relations entre Rome et Londres furent si nombreuses, que les documents surabondent encore pour confondre quiconque tenterait de nier un fait si manifeste.

En effet, la Grande-Bretagne avait reçu ses rois de Rome païenne, et Lucius, l'un d'eux, envoya des légats au pape Éleuthère, pour demander que des missionnaires vinssent l'instruire, lui et son peuple, dans la foi du Christ. Ce fut donc de Rome que la vie politique et la vie religieuse arrivèrent aux Bretons : l'aigle romaine avait préparé, dans l'île, le chemin à la croix. Plus tard, le pape Célestin envoya aux Anglais le diacre Palladius, puis Germain d'Auxerre, son légat, pour les préserver des subtiles erreurs du pélagianisme. Enfin, un moine passant, un jour, sur le marché de Rome, vit exposés en vente quelques esclaves d'une rare beauté[3]. S'étant informé de leur patrie, on lui répondit que c'étaient des Anglais, habitant la Grande-Bretagne, avec les Bretons et les Saxons. « Les Anglais sont-ils chrétiens? demanda le moine. — Ils sont encore païens. — C'est bien dommage, reprit-il alors, que de si belles créatures gémissent sous le

[1] « During the recent outpourings of the vials of wrat on the devoted heads of catholics, the cry has been again and again repeated : England formerly possesed an independent church, Rome originally had no authority over us : from her we received. to her we owe nothing. » WATERWORTH, *loc. cit.* p. 123.

[2] Lisez sur ce sujet D'ISRAELIS, *Curiosities of Liter*, tom. I, pag, 85 ; MARSHAM'S, *pref. to Dugdale's Monast.* ; INGRAM'S *Memorials of Oxford*, tom II : WATERWORTH, *England and Rome*, p. 125, 126. [3] *In foro tres pueros venales.* BED. lib. II, cap. I.

pouvoir du démon[1]. » Il dit, et va aussitôt trouver le pape pour le supplier d'envoyer, aux Anglais, des prédicateurs de l'Evangile ; il s'offre lui-même pour cette mission. Ce pape était Benoît Ier, et ce moine, saint Grégoire-le-Grand. Rome voulut garder ce dernier : le Christ l'avait choisi pour son vicaire. Mais quand il monta sur la chaire de Pierre, il envoya en sa place le moine saint Augustin avec quelques autres, *disant qu'il aurait voulu les accompagner et prendre part à une si sainte œuvre*[2]. C'est ainsi que Rome païenne avait réduit les Anglais en esclavage, et que Rome chrétienne lui apporta la liberté des enfants de Dieu. Qui aurait dit au pontife saint Grégoire que ces Anglais, qu'il affectionnait tant, deviendraient un jour les plus acharnés ennemis du Saint-Siége, qu'ils crieraient un jour : *mort à la papauté*, et brûleraient le pape en effigie[3] ?

Quand on lit l'histoire de l'Eglise celtique, qui comprenait, comme on sait, les Bretons, les Ecossais, et les Irlandais,

[1] *Non Angli sed angeli.* Vita S. Greg. a Joan Diacono.

[2] Saint Grégoire, lib. vi, epist. 51.

[3] On voit encore à Rome le monastère de Saint-Grégoire où furent recueillis les trois jeunes Anglais, et qui conserve les souvenirs de la mission que Rome fit alors prêcher en Angleterre. Il a recueilli de plus quelques monuments de ces temps malheureux, où le schisme brisa les liens d'amitié entre Rome et Londres. Ce sont des tombes et des inscriptions sépulcrales incrustées dans les murs du portique. L'une d'elles est ainsi conçue : « A Robert Pecham, anglais, chevalier, jadis conseiller de Philippe et de Marie, roi d'Angleterre et d'Espagne, illustre par sa naissance, sa foi, sa vertu, *qui cum patriam suam a fide catholica desciscentem sine summo dolore non posset aspicere, relictis omnibus quæ in hac vita carissima esse solent, hoc voluntario profectus exilio, post sex annos pauperibus Christi testamento institutis, etc.* » Cet illustre catholique a reçu la dernière hospitalité, l'hospitalité de la tombe, sous le toit de ce même monastere qui avait accueilli et protégé, dix siècles auparavant, les trois enfants qui furent les prémices du christianisme en Angleterre. Les pierres tombales du portique de Saint-Georges où l'on voit les noms de saint Augustin et l'épitaphe du chevalier Pecham, marque le commencement et la fin de la grande époque catholique en Angleterre. On peut joindre à cette épitaphe, un portrait du XVIe siècle, peint pour la maison contiguë à l'église de Saint-Vital martyr, au pied du mont Quirinal. En voici l'inscription : « *Joannes Fischerus, Anglus, Episcopus, Roffiensis, Cardinalis a Paolo III creatus, tit. S. Vitalis, qui prius tamen martyrii quam cardinalatus purpuram accepit, ab Henrico VIII, ob fidei catholicæ et sedis apostolicæ primatus defensionem, occisus anno Christi* MDXXXV, *ætatis vero* 76. *Primus fere omnium Lutherum et lutheranos scriptis suis doctissime confutavit.* » Voyez Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, vol. I, p. 446.

on y trouve un fait très-remarquable : ce sont les voyages continuels que ces fidèles faisaient à Rome. Le breton Bachiarius est l'un des premiers qui va rendre compte au pape de ses croyances[1]. Le breton Nynia va à Rome pour se faire consacrer évêque[2]. Quand saint Patrice alla demander au pape l'approbation de ses desseins, il rencontra d'autres chrétiens des Iles Britanniques qui se dirigeaient pieusement vers la cité de saint Pierre. Parmi ces derniers, était saint Kilian qui, en s'approchant du siége apostolique, *la tête du monde, le sommet de la foi catholique*, montra *l'ardeur d'un cerf qui court à la fontaine*[3]. On vit, en divers temps, saint Gilde[4], saint Tigernac, saint Kéran, suivre la même voie, *d'après l'usage des Irlandais*, comme fait observer un biographe[5]. Saint Kentingerne, évêque de Glasgow et puis de Saint-Asaph, se rendit à Rome jusqu'à sept fois ; à sa mort, il recommanda chaudement à son troupeau de rester uni aux institutions de la sainte Eglise Romaine[6]. Saint Finien avait fait vœu d'aller à Rome[7] ; saint Colomban désirait vivement aller consulter le successeur de saint Pierre, *mais non pas certes pour discuter avec une si haute autorité*[8] ; l'évêque Cumian écrit, au sujet d'une députation envoyée à Rome : « *Nous y avons envoyé des fidèles comme on envoie des fils à leur mère*[9] ; saint Lansrean voulut aller puiser auprès du Saint-Siége *une science plus parfaite*[10]. Je ne finirais pas, si je voulais citer les noms de tous les enfants de l'Eglise celtique qui se rendaient à Rome. Deux raisons principales leur faisaient entreprendre ces voyages : d'une part, ils voulaient aller vénérer les reliques de saint Pierre ; de l'autre, honorer

[1] *Patrologie* de l'abbé Migne, tom. xx, *Opera Bachiarii*, col. 1019.
[2] Beda, lib. iii. cap. iv.
[3] Bolland. *Vita S. Kiliani*, die v martii, c. i, num. 2, et martii die xvii.
[4] Mabil., *sæcul.* Vita s. Gildæ, num. 13, pag. 142.
[5] Canisius, *Lectiones antiquæ*, tom. iv, pag. 752.
[6] *Vita s. Kent.*, cap. v, num. 29 ; cap. vii, num. 22.
[7] Bolland, *Vita s. Finiani*, die xvi martii, num. 6.
[8] *Opera s. Columb.*, Epistola i et v.
[9] Moore, *Histoire d'Irlande.*
[10] Bolland., *Vita s. Lansreani*, cap. ii, num. 7, 10 ; cap. iii, num. 14, 15

son successeur[1]. Ce voyage à Rome n'a pas même cessé de nos jours parmi les citoyens de la Grande-Bretagne, bien que la plupart ne soient plus animés des saints motifs qui y conduisaient leurs ancêtres. Beaucoup d'Anglais vont maintenant à Rome pour voir ses curiosités actuelles, pour visiter ses anciennes ruines, et, bien souvent, pour écrire sur cette ville les plus mensongères relations, et combattre ce pontificat dont leur pays a reçu la foi, la civilisation, la science, la liberté !

Ce n'est pas ainsi, toutefois, que se conduisaient leurs pères. Sachant qu'ils avaient tout reçu de Rome et des papes, ils étaient disposés à tout donner aux papes et à Rome. Je me contenterai de citer le roi Jean, qui offrit, sous Innocent III, le royaume d'Angleterre et d'Irlande à saint Pierre *de communi consilio suorum Baronum*. Qui ne connaît le *Peterpence*, ou le denier de saint Pierre, que les Anglais payaient au pape ? Qui ignore la grande vénération qu'ils portaient au vicaire de Jésus-Christ ? Ethelrède regardait comme son propre ennemi quiconque n'était pas en communion avec le pape[2] ; la reine Eléonore écrivait au pontife : « *Non rex, non imperator, aut dux a jugo vestræ jurisdictionis eximitur*[3] ; » Le quatorzième article des *Lois de saint Edouard*, publiées par Guillaume-le-Conquérant et ses successeurs, établit que le roi doit vénérer la sainte Eglise, si non, *testante papa Joanne, nomen regis perdit*[4] ; Henri demanda au pape Grégoire IX la permission de pouvoir choisir quelques évêques pour conseillers, ce qui lui fut accordé[5] ; Edouard, voulant réformer son royaume, demanda conseil au pape Jean XXII, qui lui répondit, entre autres choses : « Administrez bien la

[1] Augustin Thierry et Michelet ont répandu récemment beaucoup d'erreurs sur l'Eglise celtique, mais ils ont été savamment et victorieusement réfutés par l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug et Am. Thierry, Michelet, etc.* Lyon, 1853, tom. I, chap. XII : *de l'église celtique dans les Iles Britanniques*, p. 463 et suiv.

[2] *Ethelredi regis Constitutio.* Canciani, Barbarorum leges antiquæ, tom. IV, pag. 291. [3] Petri Blesensis *Epistolæ*, epistola 145, Operum pag. 228.

[4] Wilkins, *Leges anglosaxonicæ*, Londres 1721.

[5] Guerra, *Pontificiarum Constitutionum Epitome* tom. II. Venetiis, 1762, p, 197.

justice, car c'est ce que Salomon demandait à Dieu ; et pour cela, rappelez-vous que vous êtes le père de vos peuples, et secourez de préférence ceux qui sont dans le besoin [1] ; enfin, Innocent VIII recommande chaudement la clémence à Henri, en lui rappelant ces paroles de l'Ecriture : « *Misericordia et veritas custodivit regem, et roboratur clementia thronus ejus*[2]. »

Cette correspondance de bons sentiments, d'hommages, de secours réciproques, commencée avec Lucius, se continua jusqu'à Henri VIII, et même pendant une partie du règne de ce roi, si bien qu'on eût dit que Rome et Londres étaient arrivées au plus haut degré d'intimité, alors que leur affection réciproque était sur le point de disparaître. Henri écrivit un *Traité des Sacrements* pour combattre l'hérésie de Luther, et, plus spécialement encore, son livre *sur la captivité de Babylone*, dont il envoya un exemplaire au pape Léon X, en l'accompagnant du distique suivant :

Anglorum rex Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus et fidei testem amicitiæ.

Et Léon X, au nom des Cardinaux et de l'Eglise, lui adressa des remercîments solennels *quod armis defenderit Ecclesiam et spiritu*, et lui donna le beau titre de *Défenseur de la foi*, en l'exhortant à espérer beaucoup en Dieu, dont il avait si vaillamment protégé et défendu l'épouse[3]. Le pape Léon alla plus loin encore. Sachant bien que Luther avait commencé par condamner les indulgences, il accorda une indulgence de dix ans à tous ceux qui liraient le livre du roi Henri[4].

Mais ce que n'avait pu faire Luther, Anne Boleyn le fit, et la passion qu'inspira une femme fut plus forte que toute la sophistique du moine de Wittemberg. Henri voulut faire annuler son mariage avec Catherine d'Aragon ; mais le Saint-

[1] Guerra, *loc. cit.*, pag. 201. [2] Guerra, *ibid.* 205.

[3] Aujourd'hui encore la reine d'Angleterre se prévaut du titre de *défenseur de la foi*, titre qu'elle exprime toujours, qu'elle ne laisse jamais dans les *et cætera*, et qu'on lit même sur toutes les monnaies.

[4] Ciaconii, *Vitæ et res gestæ Pontif.*, etc., tom. III, Romæ 1677.

Siége préféra perdre l'Angleterre, plutôt que de satisfaire les coupables caprices d'un prince, au détriment d'une malheureuse reine. Clément VII intima à Henri, sous peine d'excommunication, de reprendre l'épouse légitime qu'il avait abandonnée, et Henri, indigné, répondit en reniant le pape, et en s'attribuant le titre de *Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*. En ce jour fatal, naquit Londres moderne. Il est beau de remarquer ici quelles grandes et profondes vicissitudes s'opérèrent dans l'histoire de Rome et de Londres. La première, qui obéissait aux Césars, passe sous la domination des papes; l'autre qui, en matière de religion, obéissait aux papes, accepte les Césars comme chefs suprêmes de l'Eglise. Ces deux changements, par quels moyens, par quelles armes se sont-ils produits?

Verbera, carnifices, gladius, crux, vincula, clavi,
Fecerunt cathedram qua modo, Petre, sedes.

Ces deux vers sont applicables aussi, en un certain sens, à la suprématie anglaise, avec cette différence, toutefois, que saint Pierre et ses successeurs vainquirent Rome en subissant les fouets, les chaînes, les tortures et la croix; tandis que Henri VIII et ceux qui régnèrent après lui, vainquirent Londres en chargeant de chaînes et en envoyant à l'échafaud tous ceux qui ne voulaient pas s'accommoder de leur pouvoir usurpé. De là découlent ces deux conséquences opposées : que Rome est une preuve splendide de la force surhumaine du Catholicisme; et Londres, la démonstration manifeste de la bassesse moins qu'humaine de l'Anglicanisme. Rome a triomphé en subissant la persécution, Londres en l'exerçant; c'est en versant leur sang, que les papes ont engendré les nouveaux citoyens de Rome; et c'est en versant le sang d'autrui, le sang des innocents, le sang catholique, que les rois et les reines d'Angleterre ont fait naître le nouveau peuple de Londres. Les papes ont banni de Rome la haine païenne et mis en sa place la charité et le pardon; le roi

lubrique a chassé de Londres le pardon et la charité, pour y établir la vengeance et l'épouvante. Les anciens monuments de Rome célèbrent sa gloire, et rappellent, avec une sublime poésie, les vainqueurs et les vaincus, le passé et le présent, les sanglants triomphes de l'antiquité et les pacifiques conquêtes de la religion : l'obélisque du Vatican semble faire entendre ces paroles solennelles : « Voici la croix du Seigneur ! fuyez, puissances adverses ; le lion de Juda a vaincu ! » il chante les gloires de Rome, l'obélisque du peuple, jadis consacré au soleil, consacré aujourd'hui à la Vierge, qui est couronnée d'étoiles : « Je m'élève plus vénérable et plus heureux, dit-il, devant la demeure de Celle qui a porté dans son sein virginal le Soleil de justice ; » et l'obélisque de Sainte-Marie Majeure, il semble dire : « J'honore le berceau de Jésus, moi qui surmontais à regret la tombe d'Auguste ; » et la colonne du temple de la Paix : « Je soutenais malgré moi le temple impur d'une fausse divinité ! » et la colonne Trajane : « Sixte m'a donnée à Pierre ! » et celle d'Antonin ne se glorifie-t-elle pas d'être vraiment triomphale, aujourd'hui qu'elle appartient au disciple du Christ qui a subjugué Romains et Barbares par la prédication de la lumière[1] ?

Au contraire, les monuments de Londres moderne, c'est-à-dire les actes de son Parlement, n'attestent que des infamies, des brigandages, des persécutions. Voici ce qu'ils disent[2] :

« Ban aux évêques, aux curés, aux prêtres qui n'embrassent pas la réforme. — S'ils prêchent ou accomplissent quelque acte de leur ministère, qu'ils soient mis à mort. — S'ils rentrent en Angleterre après s'être enfuis, la mort[3]. — La tête d'un prêtre catholique sera payée comme la tête d'un loup (5 livres sterlings, 125 francs.) — Le prêtre pris vivant sera pendu jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort ; après quoi, nous lui

[1] Voir *Roma ed i Papi. Etudes historiques et philosophiques, littéraires et artistiques*, par le Cte Tullio Dandolo. Milan, 1857. 1re livraison, page 130.

[2] Lisez *A digest of the penal Laws, passed against catholics ;* ou *Recueil des lois établies contre les catholiques*, dans la Grande-Bretagne, *avec notes et illustrations historiques à l'appui*. Ouvrage du R. J. Waterworth. Londres, chez Dolman.

[3] *Acte* de 1698.

trancherons la tête, son corps sera écartelé et ses entrailles dispersées. — A quiconque tentera de convertir quelqu'un du protestantisme au catholicisme, la mort. — A qui prêtera la main à pareille tentative, la mort[1]. — A qui recueillera un prêtre ou le secourra dans ses besoins, la mort[2]. — A qui entendra la messe ou se confessera, la mort. — A qui admettra la suprématie du pape, en niant celle de la reine, la mort. — A qui recevra ou gardera quelque bulle du pape, la mort. — A qui introduirait en Angleterre des croix, des images, des rosaires, la mort[3]. — Les catholiques devront assister au service protestant, sous peine de 6,500 livres d'amende par an : le pauvre, en prison, jusqu'à ce qu'il y meure de maladie ou de faim. — Tous sont privés des droits civils et politiques ; tous sont inhabiles à se défendre en justice, et à remplir l'office de tuteurs, médecins, avocats ; il est défendu aux catholiques de s'éloigner plus d'une heure et demie de leur demeure. — Quatre magistrats protestants peuvent se réunir, citer devant eux tout catholique convaincu de ne pas aller au temple, l'obliger à l'apostasie, sinon le bannir à perpétuité. — Deux magistrats peuvent, sans information préalable, appeler en leur présence tout individu qui soit seulement âgé de seize ans ; lui proposer d'abjurer le catholicisme, et s'il refuse, lui enlever, au bout de six mois, toutes les terres qu'il possède, et les assigner à son plus proche héritier, pourvu qu'il soit protestant. — Un père catholique, qui confie ses enfants à un instituteur catholique, sera condamné à 3,000 francs d'amende par an, et l'instituteur, à 50 francs par jour. — Un père qui envoie son fils à l'étranger dans une école catholique, doit payer une amende de 2,500 francs, et le fils restera inhabile à hériter, à acquérir, à posséder aucune rente ou terre. — Le produit des sommes prélevées sur les catholiques servira à récompenser leurs délateurs : pour un évêque 1,250 francs ; pour un prêtre 500 francs ; pour un maître d'école 250 francs[4]. — Quand un

[1] *Acte* de 1681.
[2] *Statut* de la reine Anne, 1704
[3] *Statute Booke* WILL COBBET, page 265.
[4] *Statuti*, vol. IV, page 220.

protestant voit entre les mains d'un catholique un cheval valant plus de 125 francs, qu'il lui paie cette somme, et qu'il prenne le cheval[1]. — Que le juré qui absout un catholique soit exposé au carcan, qu'il ait les oreilles coupées, la langue percée, et qu'il reste frappé d'infamie[2]. — Que la perte des protestants dans une guerre contre un prince catholique étranger, soit réparée aux dépens des catholiques anglais. — Si un fils, quel que soit son âge, veut se faire protestant, qu'il soit enlevé à son père. — Si la femme d'un catholique pense à embrasser la Réforme, qu'elle soit aussitôt indépendante de son mari. — Tout prêtre qui unit en mariage un catholique et un protestant, qu'il soit pendu par la gorge[3]. »

Voilà les monuments de Londres moderne, et ils expliquent très-naturellement comment elle a passé du catholicisme au protestantisme.

Les fruits de ces lois et de ces statuts ont été flétris par Daniel Bartoli dans la salle du Collége Anglais à Rome, salle ornée de portraits d'après nature des hommes illustres sortis de ce collége, depuis sa première fondation. Voici comment ce peintre célèbre nous les représente : « Des fers aux mains, des cordes au cou, des couteaux à la poitrine, et des ruisseaux de sang qui en découlent, et ce qu'on voit est bien peu de chose en comparaison de tout ce qu'ont dû généreusement souffrir, avant d'arriver à la mort, et dans la mort même, quarante-un prêtres qui avaient été élèves de ce collége. Ceux qui n'ont subi que mille étranges tortures, ceux qui ont été ensevelis vivants dans de dures prisons pendant de longues années, ceux que le fisc a dépouillés de tous leurs biens, ceux qui ont été exilés à perpétuité, ceux-là n'ont pas ici leur place, et l'on en comptait plus de cent déjà, il y a bien des années. Ces hommes courageux, qui ont donné leur vie pour ce qu'ils

[1] Acte de 1696. [2] *Commons Journal*, tom. I, page 307.

[3] Toutes ces dispositions de lois et beaucoup d'autres semblables se trouvent dans un livre publié à Paris, en 1851, par un ancien magistrat, le marquis de Mery de Montferrand, quand le rétablissement de la Hiérarchie catholique raviva les haines anglicanes. Ce livre a pour titre : *Le Pape et l'Angleterre, ou Tableau historique de la persécution protestante contre les catholiques en Angleterre.* Paris 1851.

aimaient, et fourni ainsi la dernière et la plus grande de toutes les preuves que puisse donner de soi la charité parfaite, ceux-là seuls ont ici leurs images. Si le local où ils se trouvent est petit, la gloire de l'Église romaine qu'ils attestent est bien grande. Quel héroïque enseignement pour la jeunesse anglaise qui s'y réunit, qui a constamment ces modèles sous les yeux, qui les étudie et qui apprend d'eux quelle est la seule récompense qu'elle doive se promettre et attendre de la vie austère et presque monacale qu'elle y mène, des exercices continuels auxquels elle se livre pour acquérir la pratique des plus belles et plus difficiles vertus[1]. »

Qu'on ne vienne pas dire que toutes ces cruautés datent des siècles passés et qu'on ne doit pas en tenir compte. Non, car les faits, pour être anciens, ne cessent pas d'être vrais. Ils mettent à nu les racines du protestantisme et témoignent qu'on ne peut raisonnablement attendre de bons fruits d'une plante empoisonnée. C'est une grande illusion de penser que l'Anglicanisme ait changé d'allure ou qu'il ait passé de la férocité à la tolérance et à la bienveillance. Il est fils de la haine et de l'envie ; une passion brutale l'a engendré ; il a toujours vécu, et il vivra toujours de haine et de guerre : haine au pape, haine à Rome, dont les seuls noms lui reprocheront toujours sa funeste origine. *No popery*[2] ! voilà toute la religion anglicane, et elle est disposée, pour combattre la papauté, à en revenir aux cruautés des premiers jours. Nous l'avons bien vu et entendu, en 1850, quand Pie IX a rétabli la hiérarchie catholique en Angleterre. Quoi de plus furibond et de plus féroce que les écrits et les faits de cette époque ? N'a-t-on pas renouvelé les

[1] Partoli, *Dell'Inghilterra*, vol. I, lib. I, pag 99. Turin chez Marietti, 1825.

[2] Le *no popery* (pas de papisme !) est le programme de la persécution anglicane contre le catholicisme. Vers la fin de 1850, le Rev. John Jones Osborn, ministre baptiste à Carliste, refusa de proférer ce cri, en alléguant à ses concitoyens douze raisons pour expliquer son refus d'adhérer à cette phrase, qui est : « Un appel peu honorable au fanatisme religieux ; — l'abrogation de l'acte de tolérance accordée aux catholiques ; — un refus aux catholiques romains de ces droits, qui sont les droits de naissance de tout Anglais, et même de toute créature humaine dans le monde ; — une menace de l'État qui brandit l'épée contre ses propres fils ; — une sanction à la pratique de l'oppression en matière religieuse.

jours terribles de la Réforme? N'a-t-on pas dressé le catalogue de ses lois criminelles pour les remettre en vigueur[1]? N'a-t-on pas, à l'imitation de Henri VIII, fait un crime au cardinal Wiseman d'avoir choisi pour patron saint Thomas de Cantorbéry, et intenté un procès à ce dernier, en l'accusant de rébellion et de trahison[2]? Et qui ignore la lettre de lord John Russel à l'évêque de Durham, dans laquelle le lord est d'accord avec l'évêque pour taxer *d'insolent et d'insidieux* l'acte le plus légal de Pie IX et pour en demander vengeance[3]? Qui donc a oublié les faits arrivés à Londres le 5 novembre 1850, quand on porta en procession, avec rires et outrages, des mannequins représentant des évêques et le pape, et qu'on les brûla au milieu des plus viles insultes et des exclamations les plus atroces? Et a-t-on oublié cette promesse publique de récompense, pour qui jetterait la première pierre au cardinal? Ne se souvient-on pas du jour où fut proposé et approuvé ce *bill* qu'Oswald appela en plein Parlement un acte de féroce persécution? Ne voyons-nous pas qu'on persécute encore aujourd'hui les catholiques en Angleterre et qu'on leur refuse, à propos de la question du serment, ce qu'on voulait avec tant de zèle accorder aux juifs? Cette persécution, on en a vu des exemples récents dans la conduite tenue à l'égard des catholiques anglais habitant les Indes au milieu des protestants, et travaillant avec autant et peut-être plus de zèle à conserver à la mère-patrie ces précieuses possessions[4]. L'Angleterre les traite en marâtre, et le cardinal Wiseman[5] a dû s'en

[1] Voyez *The Vatican and Saint-James, or England independent of Rome,* by James Lord. London, 1851. [2] Loc. cit., p. 93.

[3] « I agree with you in considering the late agression of the Pope upon our protestantism as insolent and insidious. »

[4] Lisez *The catholic affairs of India*, by the Right Rev. Doctor Anastasius Hartman, Administrator Apostolic of the northern Vicariate of Bombay. London, 1857, Burns and Lambert, Portman-square. — On y lit, page 3 : « Il y a généralement de 16 à 20,000 soldats catholiques dans l'Inde, et le nombre des catholiques dans toutes les possessions monte à environ 800,000, tandis que les protestants sont dans la proportion d'environ 1 sur 100. »

[5] Le 26 juillet 1857, en prêchant dans la cathédrale catholique de Manchester, pour l'orphelinat catholique de ce Diocèse.

plaindre publiquement, en rapportant ce que lui avait déclaré le général Charles Napier : « Cardinal Wiseman, les catholiques dans les Indes sont traités d'une manière qui fait rougir. » Commentant ces paroles, le cardinal disait : « On maintient encore, on renforce même toutes les dispositions qui obligent les catholiques à sentir qu'ils appartiennent à une classe séparée, et qu'ils ne doivent pas s'attendre au même traitement que les autres. Il est presque impossible qu'un soldat catholique voie ses enfants élevés dans sa religion ; et ce qui plus est, s'il vient à mourir, il peut à peine espérer que son fils sera élevé dans cette même religion, tant l'éducation des orphelins est exclusivement protestante. C'est ainsi qu'un pauvre catholique doit marcher au combat et exposer ses jours avec le sentiment d'avoir envoyé, contre sa conscience, son fils dans une école où il apprendra l'erreur, et cela en vue d'un misérable avantage qu'il ne pouvait obtenir par un autre moyen ; ou bien, de laisser peut-être orphelin ce fils auquel il n'aura procuré aucune éducation, et qui sera recueilli par des protestants qui voudront l'élever d'une manière contraire à ses convictions et à ses désirs. Cela est-il équitable ? Est-ce là de la justice publique ? Est-ce là l'administration qui convient à une grande corporation nationale qui a déclaré publiquement et avec emphase à ses sujets idolâtres, qu'elle ne connaît pas de différence de religion dans ceux qui la servent avec fidélité ? » Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, soit en parlant de l'action extérieure de Rome et de Londres, soit en comparant l'inquisition catholique à l'inquisition protestante. Si j'en ai fait mention ici, c'est pour prouver que si l'Anglicanisme se montre aujourd'hui tolérant sur quelques points, c'est parce qu'il se tient sûr de son fait, car il n'a jamais démenti, et ne démentira jamais, tant qu'il vivra, son naturel atroce, disposé qu'il est à reprendre sa vieille férocité, dès qu'il y verra son avantage, ou qu'il aura quelque danger à courir.

Dans le titre de ce chapitre, je me suis proposé de parler des *présentes inimitiés entre Rome et Londres*, et ici un correctif est nécessaire. Car on peut bien dire que Londres est

hostile à Rome, mais on ne peut affirmer que Rome soit l'ennemie de Londres. Rome chrétienne ne hait et n'a jamais haï personne. C'est ce qui la distingue de toutes les autres villes et de tous les autres gouvernements, c'est ce qui la met en opposition directe avec Rome païenne, qui, vivant de haines et de guerre, se nourrissait de massacres. Tout ce qui n'était pas romain alors, était barbare, et toute iniquité trouvait sa justification, pourvu qu'elle fût utile à la république. Rome papale, au contraire, est devenue la cité de la paix, son roi est le prince de la paix, dont le seul nom renferme l'idée de la plus tendre affection, de la plus douce paternité[1]. Partout à Rome vous voyez s'élever la croix qui est le symbole de la charité. La charité romaine brille dans les vieux Jardins de Néron, près de la tombe d'Auguste, au pied de la Roche Tarpéienne. A chaque page de l'histoire des papes, vous lisez combien ils ont aimé la nation britannique. Grégoire II et Ina, roi des Saxons, ont établi un refuge à Rome pour les Anglais, et lui ont assigné pour dot une partie du *denier de Saint-Pierre*. Innocent III, Pascal I, Léon IV, ont fait en sorte que les Anglais pussent dire, en allant à Rome, qu'ils se rendaient dans leur propre patrie. Ce fut en vain qu'un potentat demanda à Pie VI de chasser les Anglais de Rome ; ce pape répondit que les Anglais étaient aussi ses enfants. Pie IX a commencé son pontificat par un grand acte de bienfaisance envers une partie du Royaume-Uni, qui se mourait de faim. Depuis que Londres est devenue protestante, elle vous montre mille traces de sa haine contre Rome. La ville éternelle a bien aussi ses monuments, mais c'est pour rappeler son affection envers Londres, affection que ne peuvent amoindrir ni son ancienne apostasie, ni ses récentes offenses. Dans Fish-street, près du pont de Londres, s'élève la fameuse colonne dite le *Monument,* en souvenir de l'incendie qui dévora cette capitale en 1666, et vous pouvez y lire une inscription qui attribue ce grand sinistre à la *faction papiste,* insigne mensonge qui a fait

[1] Πάππας, *Pater*. Vox est puerorum ad patrem, qui eum patris nomine compellare volunt. *Thesaur. Ling. Græc.* Henrici Stephani.

dire à Pope : « La colonne de Londres s'élève au ciel comme un grand bravache qui ment à plaisir[1]. » Dans Rome, aucun monument ne rappelle la grande apostasie britannique, mais on y trouve, au contraire, des fondations charitables destinées aux Anglais, soit pour cultiver leur intelligence, soit pour guérir leurs maladies. Le Collége-Anglais, fondé par Grégoire XIII en 1579, et le Collége-Pie érigé par Pie IX, en 1852, disent que Rome a toujours aimé Londres et continue de l'aimer malgré ses égarements. Et Londres, qui se vante tant de philanthropie, a-t-elle jamais songé à bâtir un hôpital ou un collége romain? Beaucoup d'Italiens se sont rendus dans cette ville trompés par de fausses nouvelles et pensant y trouver un paradis terrestre. Mais les malheureux n'y ont rencontré, en fin de compte, que la faim, les mépris, les maladies, l'abandon. J'ai vu l'un de ces infortunés dans une misérable chaumière à Saint-Gilles ; tout son corps était gonflé et il avait peine à se tenir sur ses jambes. Je lui demandai pourquoi il ne s'était pas retiré dans l'un ou l'autre hôpital, et il me répondit qu'il l'avait déjà tenté deux fois, mais qu'il n'avait pu obtenir ni logement, ni le moindre médicament. Il y a des centaines d'Italiens qui vivent dans les mêmes conditions, et la plume se refuse à dire tout ce qu'ils souffrent, et combien ils paient chèrement l'erreur d'avoir quitté l'Italie, en la maudissant, pour les délices de Londres !

[1] Were London's column poiting at the skies,
Like a tall bully lifts his head and lies.

CHAPITRE V.

SI LONDRES EN SE SÉPARANT DE ROME A GAGNÉ EN CIVILISATION.

Comparaisons du protestant Roussel entre Londres ancienne et Londres moderne. — Elles ne prouvent rien quant à la religion. — Le peuple riche n'est pas le peuple heureux. — Le psaume CXLIII^e^. — Les hétérodoxes doivent naturellement l'emporter sur les catholiques dans la possession des biens matériels. — Cela tourné contre l'anglicanisme. — Des richesses des Juifs. — De la pauvreté des chrétiens vivant dans les catacombes. — En quoi consiste la vraie civilisation. — Ses trois éléments : vie intellectuelle, morale, matérielle. — Indication des points qui feront l'objet des chapitres suivants.

C'est ici le nœud de la question que nous avons à examiner, et que nous nous sommes proposé de résoudre avec le secours des faits contemporains : Londres est-elle plus civilisée parce qu'elle s'est séparée de Rome, et se trouverait-elle aujourd'hui à la même hauteur, si elle n'avait pas rompu les liens qui l'attachaient à la communion romaine ? Les ennemis du catholicisme répondent en affirmant non-seulement que la civilisation de Londres a reçu mille accroissements depuis qu'elle s'est émancipée de Rome et qu'elle s'est fait une religion à sa mode, mais encore que les bienfaits que cette religion nouvelle a répandus en si peu de temps sur la nation anglaise, prouvent la bonté et la vérité de cette même religion. Ils prétendent, au contraire, que le *romanisme*, comme ils disent par mépris, est faux, parce qu'il s'oppose au développement de la civilisation, et entrave le progrès des populations. Pour preuve, ils nous invitent à comparer l'Angleterre du XVIe siècle à l'Angleterre du IXe. La Grande-Bretagne, s'écrient-ils, comptait à peine cinq millions d'habitants en

1570, sous Elisabeth, tandis qu'en 1830, elle en comptait déjà quinze millions, et au dernier recensement de 1851, elle en comptait dix-sept millions[1]. Sous Henri VIII, en 1527, il n'y avait en Angleterre que 520,000 maisons, tandis qu'il y en a aujourd'hui 2,463,820. « Quand la dynastie des Stuarts s'éteignit, le peuple anglais mangeait 74 livres de viande par tête ; et en 1801, il en mangeait déjà 160 livres et demie[2] ! » Avant la Réforme, l'Angleterre ne possédait aucune colonie, et aujourd'hui, après avoir établi en Amérique une colonie qui n'a pas cessé d'honorer la mère-patrie, malgré son émancipation, elle conserve encore les plus riches possessions de l'Inde, tandis que la catholique Espagne a perdu en trois siècles presque toutes ses colonies[3]. Il y a plus, sans avoir des mines d'or ni d'argent, l'Angleterre possédait, en 1836, deux billions de numéraire, cinq fois plus que l'Espagne quand elle était en possession des mines du nouveau monde !

[1] Dans la troisième semaine de Juin 1857, l'état civil de Londres présentait 1602 naissances, dont 824 garçons et 778 filles. Dans les dix semaines correspondantes des années 1847-56, le nombre moyen a été de 1396. Pendant la même période, le nombre total des décès a été de 934, dont 519 hommes et 415 femmes. Dans les dix années 1847-56, le nombre moyen des décès est de 951. *The illustrated London news*, 20 juin 1857.

[2] Moreau de Jonnès, *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, tom. I, page 201.

[3] En septembre 1857, le *Journal des Débats* et le *Siècle*, dans deux articles signés l'un *Prevost-Paradol*, et l'autre *Jourdan*, ont argumenté en faveur du protestantisme contre le catholicisme de ce que l'Espagne et le Portugal avaient perdu la plupart de leurs colonies, tandis que l'Angleterre conservait les siennes. Voici comment M. Louis Veuillot leur a répondu : « Quand l'Angleterre aura conservé ses colonies aussi longtemps que l'Espagne et le Portugal ont conservé les leurs ; quand il sera prouvé que l'Angleterre ne perdra pas les Indes avant que l'Espagne perde Cuba ; quand l'Angleterre chassée de quelque endroit pourra y montrer, comme la France au Canada et dans l'île de France, l'affection et le respect des populations survivant à sa chute : quand elle aura laissé dans une colonie gouvernée par elle les semences de résurrection religieuse, qui restent encore dans les anciennes possessions de l'Espagne au Nouveau-Monde : quand on verra, comme à Manille les indigènes défendre la mère-patrie contre une agression européenne, alors l'argument du *Siècle* et du *Journal des Débats* pourra paraître plus solide. A entendre ces journaux, il semble que le Portugal, l'Espagne, la France aient perdu leurs colonies par suite d'insurrections comme celles qui ont humilié l'Angleterre. Rien n'est plus faux. L'Angleterre seule a eu ce privilége, elle qui a été chassée de l'Amérique par les fils de son sang et de son erreur, comme elle a couru risque d'être expulsée des Indes par les victimes de son aveugle cupidité. » *Univers*, 17 septembre, 1857.

Et pour ne parler que de Londres, continuent-ils, n'est-ce pas la ville la plus salubre du monde, malgré l'humidité du sol et l'inclémence du ciel? Combien de docks, combien de navires, combien de rues magnifiques et de délicieux jardins! Londres est la capitale d'un puissant empire, la première cité commerçante de l'univers; un grand centre d'activité, de travail, de richesses, elle couvre l'océan de ses vaisseaux, possède les plus opulents marchés et absorbe les trésors des deux mondes. C'est pour Londres que l'Indien cultive le thé, et l'Américain le coton et la canne à sucre. Londres pourvoit tous les Etats et ne connaît pas de rivaux. Napoléon Roussel continue à dépeindre sur ce ton la puissance et la richesse de Londres et de l'Angleterre, pour arriver à cette conclusion : « Telle est, aujourd'hui, la société enfantée par la foi protestante[1] ! » J'espère que le lecteur n'aura pas oublié ce que je lui ai dit dès le commencement sur l'arrivée de Roussel à Turin, en août 1854, et sur sa prédication à un *nombreux auditoire*. Toute l'argumentation des deux volumes qu'il a consacrés au parallèle des nations protestantes et des nations catholiques, se réduit à ceci : Londres ne consommait annuellement, avant la Réforme que 74 livres de viande par tête, maintenant elle en consomme 160 livres et demie, donc la Réforme vaut mieux que le catholicisme. Admettons, pour un moment, que les choses soient comme nous les dépeint M. Roussel, c'est-à-dire que Londres jouisse de tout genre de prospérité, que tous y nagent dans les richesses, depuis la reine jusqu'au dernier des mendiants ; et qu'au contraire, Rome et son peuple soient dans la dernière misère et qu'ils aient toute la peine du monde à se procurer une once de viande chaque semestre. S'en suit-il que la religion anglicane soit vraie, et que la religion catholique soit fausse ?

M. Napoléon Roussel est de ceux qui croient à la Bible, ou du moins qui prétendent y croire, et qui en prêchent la lec-

[1] *Les nations catholiques et les nations protestantes comparées,* etc. Paris, 1854 tom. II, page 153.

ture en criant : la Bible, rien que la Bible ! Eh bien ! prenons ce saint livre, et lisons le psaume CXLIII^e qui se rapporte tout entier à notre sujet. L'auteur de ce psaume nous dépeint un peuple qui avait la *vanité en bouche et la main toute pleine d'iniquités,* et ce peuple jouissait d'une merveilleuse prospérité sociale. C'est bien autre chose que la peinture de Londres et de l'Angleterre, dont nous régale Napoléon Roussel ! Le peuple du Psalmiste avait une jeunesse fraîche et vigoureuse, comme de luxuriantes plantations dans la plus belle sève de leur adolescence. Ses filles se montraient joyeuses et parées, comme les temples aux jours des grandes solennités ; il avait des troupeaux nombreux à faire envie, féconds au possible, prodigieusement gras ; ses champs, bien entourés de fortes murailles, annonçaient une situation agricole des plus prospères ; ses coffres-forts, ses fabriques, ses magasins, ses entrepôts, ses bazars non-seulement étaient pleins, mais regorgeaient de toutes parts. A cela ne se bornaient pas les délices de ce peuple ; car on n'entendait sur ses places, ni clameurs, ni cris d'infortune, ni débats bruyants, ni agitations séditieuses ; tous étaient satisfaits, contents, heureux. Voilà un peuple de saints, s'écriera Napoléon Roussel. Tout beau! cependant, car le Psalmiste n'est pas de cet avis. Déjà alors, tant il est vrai de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y avait des gens qui faisaient consister le bonheur d'un peuple dans sa prospérité matérielle, et qui déclaraient heureuse la nation dont je viens de parler ; mais le Psalmiste leur imposa silence en déclarant, au contraire : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus!* c'est-à-dire que ce peuple-là seul était heureux, qui reconnaissait Dieu pour son Seigneur.

L'Ancien et le Nouveau-Testament cherchent à l'envi à nous faire comprendre que l'homme n'est pas fait pour les richesses, mais que les richesses sont faites pour l'homme, et que l'homme est fait pour Dieu. Il y a cent passages des saintes Ecritures qui tendent à nous ôter de l'esprit ce préjugé, d'après lequel Dieu devrait être là où se trouverait la prospérité matérielle. J'ai entendu à Londres une très-belle réponse

faite par un Anglais, récemment converti au catholicisme, à un très-chaud sectateur de la religion anglicane. Ce dernier argumentait souvent, en lui montrant les nations catholiques moins riches que les protestantes, voulant tirer de là une attaque contre notre sainte religion. Après l'avoir laissé pérorer tout à son aise, le bon catholique finit par lui répondre, avec beaucoup de calme : « A votre tribunal, monsieur, le riche gourmand eût été jugé digne d'entrer en paradis, et le pauvre Lazare eût été condamné à l'enfer. Etudiez l'Evangile, et vous verrez que le Seigneur Dieu en juge tout autrement. » L'anglican ne sut que répliquer et se tut. Le sort de Lazare doit nécessairement être envié par les catholiques, attendu que le catholicisme est la religion des pauvres, que qui n'est pas pauvre n'est pas catholique, et que tout catholique doit être pauvre. Pour entendre cette thèse, il faut distinguer deux espèces de pauvreté, l'une réelle, l'autre affective. Celle-ci ou celle-là est absolument nécessaire à la profession du catholicisme ; c'est-à-dire qu'il faut que ceux qui possèdent des biens terrestres en détachent leur cœur, et que ceux qui se servent de ces biens s'en servent *tanquam non utantur*, selon la parole de saint Paul[1]. Aussi, le divin Maître a-t-il fait observer que celui-là ne peut être son disciple qui n'a pas renoncé à tout ce qu'il possède[2]. C'est parce que cette renonciation coûte beaucoup et que la pauvreté affective est difficile, que la sainte Ecriture nous indique si souvent les dangers que courent les riches. Ici, elle dit : « Si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de péché[3] ; » là elle répète « qu'il est plus facile à un câble de passer au trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux[4] ; » ailleurs, elle ajoute que « ceux qui voudront devenir riches tomberont dans la tentation[5], » et elle conclut enfin par ce qu'il y a de plus énergique en s'écriant : *Verumtamen væ vobis divitibus*[6] ! Après des

[1] Saint Paul, 1 *Corint.*, chap. vii, vers. 31.
[2] *Evang. s. Lucæ*. cap. xiv, vers. 33. [3] *Ecclesiast.*, cap. xi, vers. 10.
[4] Luc., cap. xviii, vers. 23 ; Matt., cap. xix, vers. 24 ; Marc., cap. x, vers. 23.
[5] Saint Paul. 1 Tim., chap. vi, v. 9. [6] Luc., cap. vi, vers. 24.

paroles si solennelles, comment des hommes qui croient à la Bible peuvent-ils argumenter en faveur de la vérité de la foi qu'ils professent, parce que leurs coreligionnaires sont mieux partagés que les catholiques, sous le rapport des biens matériels ?

Par la nature même des choses, les protestants et les non-catholiques doivent être plus riches en biens matériels que les catholiques, et cela pour deux raisons principales ; c'est que le but auquel ils tendent, et les moyens qu'ils emploient ne sont pas les mêmes. Toute religion, qui n'est pas la religion catholique, offre à ses partisans une prospérité mondaine, et les invite à employer tous les moyens pour se la procurer, sans trop se donner la peine d'examiner si ces moyens sont licites ou non. Tout au plus faut-il ne pas effacer le prestige qu'on appelle l'*honneur*. Le catholicisme, au contraire, commence par montrer la croix, et les premières paroles qu'il prononce sont *abnégation* et *sacrifice*. Il ne trompe personne, et bien loin de promettre des biens matériels, il commande à chacun d'en détacher son cœur, et conseille même à certaines ames privilégiées de s'en dépouiller volontairement et réellement, en se rendant, par exemple, de roi et de reine que l'on est, serviteurs et servantes de Jésus-Christ. Quant à la manière d'acquérir des richesses, on ne saurait dire combien la morale catholique procède avec précaution, prescrivant des règles, posant des conditions, ordonnant en tout la plus scrupuleuse honnêteté, obligeant toujours à rendre le bien mal acquis, prêchant continuellement la présence de Dieu et la nécessité de la confession pour obtenir le pardon, et bannissant ainsi le secret, lequel couvre trop souvent de son ombre les mauvaises actions. Il est donc bien étrange qu'on vienne accuser le catholicisme de fausseté, parce qu'il n'enrichit pas les villes ; inutile d'accumuler péniblement les statistiques pour prouver ce dernier point. Nous l'admettons de bon cœur et d'autant plus volontiers que c'est une gloire pour notre religion, et la preuve la plus évidente qu'elle est conforme à l'Evangile. Si la possession des richesses était un signe qu'on professe la vraie

croyance, nous devrions nous donner tous au judaïsme, car il se trouve parmi les juifs des hommes plus immensément riches que parmi les protestants, et l'histoire n'offre pas d'exemple d'une famille privée aussi riche que l'est de nos jours celle des Rotschild. Je suis d'avis, pour ma part, que si la malédiction de Dieu ne pesait pas sur les enfants de Juda, comme elle continue de le faire après tant de siècles; s'ils pouvaient se réunir dans des villes et dans des royaumes, leurs Etats l'emporteraient de beaucoup sur les nations protestantes, aussi bien que sur les nations catholiques, sous le rapport de l'abondance de l'or et de l'argent; et viendrait-il jamais à l'esprit de personne d'en conclure la fausseté de l'Evangile et la vérité du Talmud? Si cet argument avait quelque valeur, Néron aurait pu l'employer contre saint Pierre se rendant à Rome, et le confondre sur-le-champ, en lui disant : Comment! vous Apôtre de la vérité, vous envoyé de Dieu, vous vicaire de son Fils unique sur la terre, sous les haillons d'un pauvre pécheur, sans or, sans argent, sans provisions pour le voyage, sans chaussure, sans bâton? Vous n'avez qu'un seul vêtement : comment pouvez-vous rendre les hommes heureux sur la terre? Mais vous êtes malheureux vous-même! Comment pouvez-vous procurer des richesses, vous qui n'en avez pas? Quelle civilisation votre prédication pourra-t-elle répandre dans le monde; quelle impulsion, quel secours pourra-t-elle donner au commerce et à la navigation? Que répondre à ce raisonnement, si l'on admet les principes de Roussel et de Gioberti, et si l'on considère les richesses comme un fruit de la vraie religion?

A ce compte, les premiers apologistes du Christianisme n'auraient pas su réduire les païens au silence, quand les pauvres partisans du Christ vivaient dans les catacombes de Rome, *in infernum viventes*, comme dit saint Jérôme[1], méprisés, traqués comme des bêtes fauves, formant la classe, en apparence, la plus misérable du monde. Ceux qui viennent

[1] In Ezech. cap. XL.

aujourd'hui nous montrer en faveur du protestantisme la grandeur et la puissance de Londres comparées à la faiblesse et à la prétendue misère de Rome, ceux-là n'auraient pas tardé à se déclarer pour le paganisme s'ils avaient vécu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Car la comparaison entre la société romaine et la société chrétienne, pendant l'époque des persécutions, était beaucoup plus pressante que celle qu'a établie Roussel entre les nations hétérodoxes et les nations catholiques. Les membres de la société païenne qui adoraient Jupiter et Vénus, appartenaient à la classe la plus policée du monde; tandis que ceux qui se convertissaient au Christianisme étaient assimilés aux bêtes fauves et traités comme elles. Ne serait-ce pas s'exposer au ridicule que de vouloir argumenter contre les chrétiens, en comparant les catacombes aux jardins de Néron? Eh bien! ceux-là ne raisonnent pas mieux qui relèvent un prétendu défaut de civilisation pour discréditer le catholicisme. Car sa mission n'est pas de civiliser les nations, mais de sanctifier les ames, ce à quoi les banques, les docks et les chemins de fer ne sont pas rigoureusement nécessaires. Il y a plus, les biens matériels sont plutôt un obstacle, en ce sens qu'ils attachent l'homme à la terre, tandis que le Christianisme prêche que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente et que nous devons viser plus haut. Les ames terrestres, les esprits grossiers verront en cela une folie; et c'était aussi l'avis des Gentils. Mais la folie de la croix a vaincu le monde, et c'est en cela que consiste le caractère surnaturel du catholicisme. On explique humainement les progrès d'une religion qui promet de donner à ses sectateurs, richesses, puissance, félicité terrestre. L'homme est naturellement incliné à embrasser un pareil culte. Il faut au contraire un miracle de la grâce divine, il faut une impulsion surnaturelle pour accepter une croyance qui, bien loin de promettre des biens matériels, fait une obligation d'y renoncer.

Supposons donc que Londres soit, comme on le prétend, une ville très-civilisée, que tous les biens surabondent chez elle, et que ses habitants soient dans la plus grande prospé-

rité ; admettons de même que Rome et son peuple soient plongés dans la plus grande misère, on ne pourrait rien en conclure contre le catholicisme, parce que la religion de l'Évangile ne tend pas à enrichir les populations. Le Christ n'a pas dit à ses Apôtres : allez et prêchez au monde l'économie politique ; mais il leur a dit : instruisez et baptisez toutes les nations ; d'où il suit que tout ce qui ne se rapporte pas à la foi, aux Sacrements et à l'ordre religieux, ne peut être attribué au catholicisme. Mais cette réserve très-essentielle une fois faite, nous n'hésitons pas à déclarer que ceux-là trompent grandement le peuple italien, qui prétendent lui faire accroire que Londres a fait de larges profits, en s'émancipant de Rome, et qu'elle l'emporte de beaucoup en civilisation sur la capitale du catholicisme. Nous nous proposons, au contraire, de lui faire toucher du doigt que Londres est inférieure à Rome sous beaucoup de rapports, et qu'on ne peut déclarer le peuple anglais plus civilisé et plus prospère que le peuple romain sans mentir à la vérité. Tâchons toutefois de bien nous entendre d'abord sur le sens, la nature et les conditions de la civilisation ; car il n'y a pas de mot dont on abuse aussi fréquemment, et qu'on applique aussi souvent sans en connaître la signification légitime.

Si la civilisation consiste à posséder une grande armée de mer, à construire des vapeurs de la force de 11,500 chevaux, comme le *Great Eastern,* à compter des fabriques innombrables, à envoyer ses produits par tout le monde, à posséder d'immenses colonies, à faire trembler les faibles sous la menace de ses prétentions et de ses embûches, et ainsi de suite, si la civilisation consiste en tout cela, Dieu me garde de vouloir comparer Rome à Londres par rapport à la force, au commerce, à la marine, aux possessions, aux industries. Je suis le premier à déclarer qu'à cet égard le parallèle est non-seulement impossible, mais qu'il est absurde, et qu'il serait difficile de trouver dans tout l'univers une rivale qui pût disputer la primauté avec Londres. Ce que je soutiens, c'est que ni les fabriques, ni les vaisseaux, ni la force matérielle ne

constituent ce qu'on appelle civilisation, et qu'un peuple peut être barbare, sauvage, et partant très-peu civilisé, tout en étant fort, trafiquant, et répandu dans une vaste étendue de pays. Je soutiens, par contre, qu'on peut trouver dans un coin de terre un peuple content de soi, indépendant des autres, cultivé, pacifique, exempt de la fièvre des conquêtes, et des agitations de la vanité, possédant la vérité, ayant parfaitement conscience de ce qui est honnête et juste, satisfait de son sort et vraiment policé. Je dois donc commencer par dire quelques mots sur la civilisation, comme je l'entends, en tâchant de prouver que je l'entends dans son vrai sens.

Qu'est-ce que la civilisation? On peut, me paraît-il, la définir ainsi : la perfection que l'homme acquiert sous l'influence de la société dans laquelle il vit. L'homme ne peut vivre dans l'isolement, parce qu'il est né pour la vie sociale, comme l'attestent en lui de nombreuses facultés, qui ne pourraient se perfectionner autrement, et qui deviendraient sans objet s'il devait se renfermer dans la solitude. La nature pousse l'homme à entrer en société pour son perfectionnement, pour le développement, l'exercice et la satisfaction des facultés qui sont en lui ; et cette fin, il doit l'atteindre de telle sorte que l'individu ne soit pas sacrifié à la société, ni la société à l'individu. Sous cette grande condition, on dit qu'un État est plus ou moins civilisé, suivant qu'il perfectionne plus ou moins les aptitudes apportées par le citoyen dans le commerce social. Or, l'homme en entrant en société y apporte un esprit, qui est la meilleure partie de soi, et un corps; c'est-à-dire, qu'il apporte une ame, un cœur et des sens. La société doit perfectionner tout l'homme, en commençant par la partie la plus noble, c'est-à-dire, l'ame par la science, le cœur par la morale, le corps par les commodités de la vie. Ainsi, le beau, le bon, et l'agréable, sont les trois éléments de la civilisation, laquelle doit toujours impliquer un rapport à la communauté civile, parce qu'elle est produite dans l'homme en vertu de sa qualité de citoyen. C'est pourquoi on ne peut pas dire qu'un peuple soit civilisé si l'on ne voit dans son sein qu'une classe de personnes ins-

truite, morale et dans l'aisance. Il faut que la masse de la population soit dans ces conditions, et qu'elle y soit non par une heureuse combinaison de circonstances, mais par la conséquence directe des principes qui président à la société. Il suit de là que, quand on veut s'assurer si un peuple est civilisé, on doit d'abord envisager l'ensemble des individus renfermés dans l'idée de peuple, et considérer quelle en est la vie intellectuelle, morale et matérielle, en raisonnant ainsi : ce peuple est-il cultivé? comment s'y prend la société pour former son ame? Ce peuple est-il moral? sa moralité dérive-t-elle des principes mêmes qui dirigent la société dans laquelle il vit? Ou, au contraire, y a-t-il des déréglements à déplorer dans ce peuple? quelle en est la cause? Est-ce peut-être parce qu'il s'attache aux maximes qui gouvernent l'État, ou bien parce qu'il s'en éloigne? Et enfin quelle est la vie matérielle de ce peuple? Vit-il dans un travail modéré qui tourne à l'avantage de tous, ou bien répand-il ses sueurs du matin au soir pour engraisser une caste privilégiée qui exploite ses fatigues? Si l'on fait une réponse convenable à chacune de ces demandes, la question de la civilisation est belle et bien décidée, et quiconque possède un peu de bon sens en saisit sur-le-champ la solution.

Voilà l'ordre de nos comparaisons tout tracé. Nous les diviserons en trois points, et nous comparerons le peuple de Rome avec le peuple de Londres sous le triple rapport de la vie intellectuelle, morale et matérielle, pour voir lequel se trouve dans la meilleure condition. Tous les éléments de la vie sociale viendront naturellement se réunir sous ces trois chefs principaux. La première partie de la vie intellectuelle, c'est la religion, et ici nous aurons à confronter l'unité catholique de Rome avec la multiplicité des sectes qui déchirent Londres, et comme la vérité est nécessairement une, et l'erreur multiple, nous arriverons à cette conclusion, que Rome étant le pays de l'unité, doit être la source de la vérité; et, par la raison contraire Londres étant la terre des variations et des contradictions, nous ne pourrons nous empêcher de l'appeler le pays

de l'erreur. Et peut-on jamais déclarer peuple civilisé celui chez lequel l'erreur a libre séjour? Nous ferons toucher du doigt l'influence de cette erreur sur la condition intellectuelle du peuple anglais que nous verrons croupir dans la triste ignorance de ce qu'il y a de plus nécessaire à connaître. Nous demanderons compte de cette malheureuse situation à l'Eglise établie, et sous notre plume viendront spontanément les plus graves comparaisons entre le pape et la papesse, entre le clergé anglican et le clergé catholique, entre la basilique de Saint-Pierre et la cathédrale de Saint-Paul, entre les conciles œcuméniques et les synodes anglicans, entre Saint-Jean de Latran et l'Abbaye et le Parlement de Westminster, entre la société de la Propagande et les sociétés bibliques, entre les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants. Passant ensuite à l'examen de l'état moral des deux peuples, nous verrons l'action du principe catholique et du principe protestant sur les mœurs, et les statistiques nous diront les délits de l'une et de l'autre ville, et la sécurité des personnes, et la multiplicité des voleurs, les superstitions, l'ivresse et la prostitution. De là, nous serons conduits à examiner la méthode de répression adoptée par les deux civilisations rivales, et à décider laquelle est la plus efficace et la plus salutaire, et laquelle incline le plus à la cruauté.

Ici, nouvelles comparaisons entre l'inquisition romaine et l'inquisition anglaise, entre le château Saint-Ange et la Tour de Londres, entre les grands souvenirs de ces deux monuments, entre les prisons de l'un et de l'autre, et les méthodes de correction, et le fouet, et le chevalet, et le reste. Nous n'oublierons pas un élément très-essentiel de la vraie civilisation, qui est l'esprit de famille, et nous rechercherons, en droit comme en fait, s'il est mieux secondé par les principes qui dominent à Londres que par ceux qui dirigent Rome. Ces recherches nous conduiront à parler de l'éducation domestique, de la manière dont les pères traitent leurs enfants, des excès qui sont à déplorer. Puis viendra la grande et redoutable question du divorce qui vient d'être résolue par le

Parlement, et le triste état de la femme émancipée par le catholicisme, et que la politique anglaise a refoulée dans les chaînes du paganisme. Nous arriverons enfin à la dernière partie de notre travail, c'est-à-dire, à la vie matérielle du peuple dans Londres et dans Rome, et nous examinerons les diverses classes de la société, en commençant par la liste civile du roi de Rome et de la reine de Londres ; par les charges que chacune d'elles impose aux populations, et, en descendant graduellement jusqu'à l'ouvrier, au travail qu'il accomplit, au salaire qu'il gagne, à la pénible vie qu'il mène. Quelques considérations générales sur l'intervention de Rome et de Londres dans les affaires du monde, sur la stabilité de l'une et sur la grandeur éphémère de l'autre, viendront clore nos conclusions. Voilà la voie par où je me propose de conduire le lecteur dans tout le cours de ce livre, en m'appuyant spécialement sur la grande preuve des faits, et je commence sans autre préambule par donner quelques indications sur la vie intellectuelle du peuple à Rome et à Londres.

CHAPITRE VI.

CONDITION INTELLECTUELLE DU PEUPLE A ROME ET A LONDRES.

Philosophie du catéchisme catholique. — Nul ne l'ignore à Rome, grâce aux prêtres et aux religieux. — Défauts du catéchisme anglican. — Le peuple anglais ne le connaît pas. — Ignorance extraordinaire. — Les *Costermongers* de Londres. — Statistiques. — Aveux. — Les *ragged schools*. — Rapport d'Eugène Rendu sur l'instruction dans Londres. — Faits incroyables en Italie, parce qu'ils sont impossibles à Rome et ailleurs. — Comparaisons des anglicans entre les écoles catholiques romaines et les écoles protestantes. — De l'influence du Catholicisme et de l'Anglicanisme sur la culture intellectuelle du peuple.

Je dis franchement que le peuple de Rome est un peuple de philosophes, parce qu'on ne trouve pas une ame à Rome qui ne sache le catéchisme catholique. Or, qu'est-ce que ce catéchisme, sinon le traité de philosophie le plus sublime et le plus complet? C'est ainsi que l'a jugé un philosophe peu suspect de trop aimer l'Église, M. Jouffroy. « Il y a, disait-il, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'Église : lisez ce petit livre, et vous y trouverez une solution à toutes les questions que j'ai posées, à toutes sans exception. Demandez au catholique d'où vient l'espèce humaine, et il le sait; demandez-lui où elle va, et il le sait; demandez-lui par quelle voie, et il le sait encore. Demandez au pauvre enfant, qui n'y a jamais réfléchi de sa vie, demandez-lui pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, et il vous fera une réponse sublime... Origine du monde, origine de l'espèce, questions de race, destinée de l'homme en cette vie et dans l'autre, rapport de l'homme avec

Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il sait tout, et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens[1]. »

Quelques-uns crient contre Rome, parce qu'il y a dans cette ville 1252 prêtres et 2912 religieux, et en font un sujet de déclamation contre le gouvernement clérical, en demandant ce que font tant de prêtres et tant de religieux dans la Rome des Césars. Ce qu'ils font? Ils font des philosophes, ils enseignent le catéchisme catholique; ils rendent le plus inculte citoyen de Rome plus savant que Cicéron, que Virgile, qu'Horace, que Sénèque; ils font que la science, qui n'était dans la Rome des Césars que le privilége d'un petit nombre, est au contraire la propriété de tous; ils font l'opposé de ce que faisaient les anciens sages, qui jugeaient la science inaccessible au commun des citoyens et à la masse innombrable des esclaves; ils enseignent à l'homme du peuple la solution des problèmes qu'avaient inutilement étudiés Pythagore, Platon, Aristote. Les prêtres et les religieux font à Rome quelque chose de plus; mais s'ils ne faisaient que cela, ils en feraient assez pour mériter d'être bénis[2]. Mais quoi? Londres n'a-t-elle pas aussi son catéchisme, n'a-t-elle pas le catéchisme chrétien tant loué par M. Jouffroy? — Je me suis fait une loi d'invoquer surtout les aveux et les autorités des acatholiques et des incrédules, et je réponds à cette objection par les paroles de Pierre Leroux. « Les catéchismes des protestants sont plus simples que ceux des catholiques. Le décalogue, le symbole des Apôtres, l'oraison Dominicale, le Baptême et l'Eucharistie, voilà la matière avec laquelle Luther a composé le sien. Mais combien de lacunes on aperçoit dans cette prétendue simplicité! Luther a supprimé toute mention de l'Eglise. Mais y a-t-il ou n'y a-t-il pas une Eglise? Il a conservé la divinité de Jésus, et effacé l'*Ave Maria*. Et cependant, si le Fils de Marie

[1] M. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, page 424.

[2] Lisez le bel ouvrage de l'abbé Martinet, intitulé : *La Philosophie du catéchisme catholique*. Paris, 1853.

est Dieu, Marie n'est-elle qu'une créature? Le temps et le développement du Christianisme ont apporté successivement une foule de problèmes, que le catéchisme catholique a au moins le mérite de résoudre. Mais les catéchismes protestants apparaissent comme des ruines. On dirait un grand édifice bien complet, bien orné, bien riche, que les voleurs ont à moitié dépouillé et détruit. Les protestants ont enlevé, au nom de l'Eglise primitive, ce qu'ils appellent des superfétations, mais combien de problèmes restent sans solution et combien de vides on découvre[1] ! »

Le gros de la population anglaise sait-il au moins ce catéchisme, tout tronqué et imparfait qu'il est? Demandons-le aux rapports officiels. L'un de ces rapports nous dit : « Il est un fait qui m'a vivement frappé, c'est que si les enfants apprennent à lire et à écrire avec certaine facilité, ils n'ont pour ainsi dire aucun principe de morale et de religion[2]. » Un autre ajoute : « J'appelle ignorance, l'état d'un individu qui ne sait pas dire un mot de prière, qui ignore jusqu'au nom du souverain régnant et qui ne connaît pas même le mois de l'année. Sur trois mille enfants des deux sexes, j'en ai trouvé 1,588 dans cette extrême ignorance. 1,290 garçons et hommes, 298 petites filles, sont tellement incapables de recevoir une bonne éducation morale et religieuse, que les mots de vertu et de vice appartiennent pour eux à une langue inconnue. Ils ont bien une idée vague de l'immortalité de l'ame, ainsi que des peines et des récompenses d'une autre vie, mais ils n'ont pas la moindre notion des actes par lesquels on mérite les unes ou les autres[3]. » On trouve même, dans quelques parties de l'Angleterre, une foule de personnes qui ignorent jusqu'au nom qu'elles ont droit de porter[4] ! Il résulte d'un récent rapport de sir John Pakington au Parlement, que des milliers de

[1] *Encyclopédie nouvelle*, tom. III, page 324, 325, art. *Catéchisme* par P. Leroux.

[2] *Rapport* de M. Tufnell, pag. 63.

[3] Ainsi parle Clay, chapelain de prison. Voyez *Report to the committee of the lords*, 1847.

[4] Lisez l'ouvrage de madame Carpenter, *Reformatory schools for the children of the perishing and dangerous classes*. London, 1851.

personnes n'ont aucune notion de vice ni de vertu, et qu'on a trouvé, en une année et dans une seule prison, 1,300 personnes, qui ne savaient pas qu'il y eût des mois de l'an et des divisions du temps[1]. Et ce ne sont pas là des faits isolés, qu'on doive considérer comme de simples exceptions, car on les rencontre si souvent qu'ils sont, pour ainsi dire, la règle ordinaire.

Concentrons notre examen sur un groupe de 30,000 ames à Londres, lequel a été récemment l'objet d'observations aussi désolantes que curieuses de la part d'un écrivain anglais déjà cité par nous. En 1851, Henri Mayhew, celui-là même qui écrit aujourd'hui le *Grand monde de Londres*, a publié, sur les pauvres et sur les classes infimes de la Capitale, un travail qui fait autorité dans cette matière. Lisons ce qu'il dit des *costermongers,* ou marchands de fruits : « Une personne digne de foi, qui elle-même a été pendant assez longtemps *costermonger,* m'a assuré qu'on n'en trouverait pas trois sur cent qui soient jamais entrés dans une église, et qui sachent simplement le sens du mot *Christianisme,* et cette assertion m'a été confirmée par d'autres. Les marchands ambulants, ajoute M. Mayhew, n'ont aucune espèce de religion, ni aucune idée de la vie future ; ils ont même en horreur les petits livres religieux. Ils les détestent, parce que les distributeurs de ces livres ne leur donnent jamais rien ; et comme il n'y a pas un *coster* sur quarante qui sache lire, ils n'aiment pas qu'on vienne les ennuyer avec ces distributions[2]. » L'ignorance du peuple, même dans la capitale de l'Angleterre, est effrayante. Les tables criminelles nous disent que, sur 62,000 individus emprisonnés à Londres en 1847, 22,000 ne savaient ni lire ni écrire, 35,000 pouvaient à peine lire et écrire, 4,000 lisaient et écrivaient bien, et 460 seulement avaient reçu *a superior education*[3].

[1] Rapport de sir John Pakington au Parlement dans l'année 1855, rapport cité par les *Feuilles historiques* de Munich, et par l'*Univers* de Paris, 25 et 26 janvier 1857.

[2] *London labour and the London poor.* London, 1851, tom. I, pag 21.

[3] *Annual report of the ragged school Union,* 1848.

L'Angleterre est la nation de l'Europe où l'instruction est le moins répandue, et je n'oserais pas affirmer ce fait, si M. Fox ne l'avait démontré, la statistique à la main, dans la Chambre des Communes[1], et s'il n'avait été proclamé auparavant dans la même chambre par lord John Russell[2], par M. Macaulay[3], et par M. Hume[4].

Une adresse de l'Union des écoles du Lancashire commence ainsi : « A peu près la moitié des habitants de cette grande nation ne sait ni lire ni écrire, et une grande partie de l'autre moitié ne possède que la plus misérable instruction[5]. » M. Moseley, inspecteur du gouvernement de la reine, a déclaré, dans un rapport qui embrassait cent et douze localités, que les enfants profitaient des écoles dans la proportion de 1 sur 39. Sur 11,872 enfants, 5,805 savaient à peine compter, et seulement 2,026 lisaient couramment. De 100 élèves sortis des écoles, 75 n'étaient pas en état de lire le texte de la Bible. En 1844, M. Moseley assurait qu'à Blackburn un enfant sur 38 allait à l'école ; à Manchester et à Bolton, 1 sur 40. Et c'était là un progrès, car en 1820, dans le comté de Middlessex, en y comprenant Londres, les écoles n'étaient fréquentées que par un enfant sur quarante-six[6]. En 1854, dans le comté de Suffolk, un tiers seulement des miliciens savait signer son nom ; et il n'y avait en Crimée qu'un seul soldat sur cinq qui sût écrire une lettre. En 1851, l'Angleterre comptait 45,000 écoles publiques, et 30,000 écoles privées, mais sur 14,000 maîtres et maîtresses, il n'y en avait pas moins de 708 qui se faisaient eux-mêmes remarquer par la plus crasse ignorance ! Un journal protestant d'Allemagne déplorait dernièrement l'état où se trouvent des centaines de milliers de charbonniers anglais, lesquels forment une espèce de tribu païenne, qui, depuis plusieurs générations, ne sait pas même s'il existe une Bible[7].

[1] Séance du 26 février 1850.
[2] Séance du 19 avril 1847.
[3] Séance du 20 avril 1847.
[4] Séance du 17 juillet 1846.
[5] Adresse faite en mai 1850.
[6] Lisez *De l'instruction primaire à Londres*, par Eugène Rendu, Paris, 1853, page 17.
[7] *Kreuzzeitung*, du 4 octobre 1856.

Le grand mal ne consiste pas précisément en ce que beaucoup d'enfants ne sachent ni lire ni écrire. Je ne crois pas que la civilisation exige qu'il y ait un grand nombre de lettrés, et je suis même d'avis que la diffusion désordonnée des lumières peut engendrer une désorganisation sociale, en faisant prendre la plume à ceux qui sont nés pour le hoyau, substitution très-préjudiciable à eux-mêmes et aux autres. Mais il est une science à laquelle tous sont appelés, qui est accessible à tous, que chacun a le droit et le devoir d'acquérir, c'est la science dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Or, nous trouvons sur ce point de précieux aveux dans un document récent. Nous voulons parler du rapport, pour l'année 1855, de la société qui s'appelle *Church pastoral aid Society,* société dont le comité directeur se compose d'un archevêque et dix-neuf évêques protestants, de plusieurs membres distingués de l'aristocratie, et qui a pour président lord Shaftesbury, le plus célèbre champion du protestantisme. Eh bien! que lisons-nous dans ce rapport? Nous y trouvons l'extrait suivant d'une lettre de l'évêque de Winchester, adopté par le comité, comme étant le fidèle exposé de l'état présent des choses : « Vous saurez que dans un pays chrétien, à proximité des églises, au milieu de populations qui reconnaissent que la terre et son immensité appartiennent au Seigneur, il y a encore une multitude d'hommes vraiment païens, incrédules, sans la moindre foi en Dieu, qui ignorent sa grâce et son Evangile, et qui vivent dans l'insouciance de la mort et du jugement, comme si aucune révélation n'était descendue du ciel[1]. » Mgr Cullen, archevêque de Dublin, a fait observer à cette occasion que, de l'aveu même d'un évêque anglican, il y a encore en Angleterre, après que la réforme y a répandu ses bienfaits pendant trois siècles, une foule de gens abrutis et vraiment païens, qui se tiennent en dehors des Eglises protestantes[2]! M. Kay, de l'Université de Cambridge, qui avait voyagé dans les diverses

[1] Rapport de la *Church Pastoral aid Society*, pour 1855, pag. 18.

[2] Lisez la lettre de l'archevêque de Dublin sur les sociétés bibliques, publiée en 1856, le jour de la fête de la Purification.

parties de l'Europe continentale, écrivait en 1850 : « Je le dis avec tristesse et avec honte, mais je l'affirme avec assurance, nos paysans anglais sont plus ignorants, plus immoraux, moins capables de s'aider, et plus préoccupés de la satisfaction de leurs appétits, que ceux de tout autre pays. » Des rapports de lord Shaftesbury et lord Ashley pour l'année 1853, il résulte qu'on compte par milliers les jeunes filles à marier qui, interrogées sur les notions les plus élémentaires du christianisme, montrent qu'elles ne savent rien sur Dieu, sur l'Incarnation du Verbe, sur l'existence de l'Esprit-Saint. Des centaines de mineurs ont répondu aux comités qu'ils n'avaient jamais mis le pied dans aucun temple, et ont fait voir qu'ils ignoraient quel livre c'est que le catéchisme, et ce que signifie la Sainte-Croix. Comme on demandait à l'un d'eux combien il croyait qu'il y avait de dieux, il répondit qu'il y en avait *sept*, contre chacun desquels il était prêt à lutter. Un autre, auquel on demandait s'il n'avait jamais entendu parler de Jésus-Christ, répondit que non, parce qu'il n'avait jamais travaillé dans ses mines. Un très-grand nombre de ces malheureux ont fait des réponses du même genre.

Pendant mon séjour à Londres, je suis allé à White-Chapel visiter les écoles des pauvres appelées écoles de Saint-Jude, *Saint Jude's free ragged church, and daily, evening and sunday school*, et j'y ai trouvé un ramas de garçons et de filles qui tempêtaient sans maître. Mon guide adressa à l'un d'eux cette question : Combien y a-t-il de dieux? *Trois fêtes de Dieu*, répondit-il. Au même moment l'instituteur entra dans l'école en criant à mon voisin et à moi : *Prenez garde à votre mouchoir!* Le vol, voilà ce que connaît très-bien le petit peuple de Londres, et ce qu'il apprend particulièrement aux écoles des pauvres. Je lis dans un rapport que, « dans une école, la moitié des élèves étaient connus pour voleurs, *are known thieves*, et dans une autre 16 sur 50 étaient voleurs et 25 mendiants[1]. » Sur 36 jeunes gens admis à l'école de refuge de

[1] *Fourth annual report of the ragged school Union*, pag. 12.

Groot-passage, Marylebone, en 1849, « 11 étaient voleurs, et les autres avaient été plusieurs fois arrêtés comme vagabonds[1]. » Il en est de même des *Ragged schools de Broadwall*, de l'école de Charles-Street, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer[2].

Mais tout cela trouvera sa place, quand nous traiterons de la moralité anglaise. Nous ne parlons maintenant que de l'instruction en général, pour nous former tout d'abord une idée de l'état intellectuel du peuple. Aux aveux déjà cités, je puis en ajouter beaucoup d'autres. « Quoi qu'on dise, est-il écrit dans un rapport de la *Ragged school Union*, de la diffusion de l'instruction parmi les pauvres, il est hors de doute qu'une *masse énorme* ne sait pas même ce que c'est que l'instruction[3]. » *Personne ne s'occupe des pauvres!* s'écriait avec douleur un inspecteur primaire, en déposant dans une enquête destinée à être présentée au Parlement[4]. Mary Carpenter, en voyant dans les rues de Londres une immense multitude d'enfants abandonnés, s'écriait : « Ils ne semblent bons qu'à être balayés de la face de la terre, comme de la vermine[5]! » Le révérend John Field et le révérend Osborne ont fait, en 1849 et en 1850, des déclarations analogues à celles citées plus haut du chapelain Clay et de sir John Pakington, c'est-à-dire, qu'il y a dans la *civilisée* Angleterre une multitude de gens qui ne savent pas un mot de prière, qui ne connaissent pas le nom de la reine, et qui n'ont pas appris les mois de l'année.

[1] *Seventh report*, 1851.

[2] Le rapport cité résume, sous les qualifications suivantes, la population des *ragged schools, Bricklayer's assistants, costermongerboys, beggars, pick-pokets, and gypsies.* Un témoin oculaire raconte que le premier jour de l'ouverture à Londres, d'une *sunday-school*, les élèves de tout âge depuis dix jusqu'à vingt ans, se prirent de querelle avec les maîtres : des paroles, on en vint aux coups de poing ; des coups de poing aux couteaux, et il y eut grande effusion de sang. Quelques jours après, au beau milieu de la leçon, on éteignit les lumières, et l'on vola tout ce qui se trouvait dans l'école : chandeliers, livres, casquettes, etc. Lisez le livre intitulé : *Philosophy of ragged schools*, pag. 58.

[3] *Fourth annual report of the ragged school Union*, 1848.

[4] *Tablet*, 28 janvier 1854.

[5] « To be swept as a vermin from the face of the earth. » *Reformatory schools for the Children of the perishing and dangerous classes, by* Mary Carpenter, 1851.

D'après le nouveau système de réforme introduit dans l'instruction primaire, les dépôts de mendicité contiennent des écoles pour les enfants. Or, il résulte des rapports des inspecteurs chargés de visiter ces maisons, que l'instruction donnée dans ces écoles est à peu près nulle, et l'éducation dans le plus pitoyable état; que la population de l'école change continuellement, parce que les paroisses qui en ont la charge désirent s'en dégrever le plus vite possible, en plaçant les enfants dans les fabriques. De sorte qu'on les rend à la société tels qu'on les en a reçus, c'est-à-dire, sans principes religieux et moraux, ou plutôt avec la même dépravation qu'ils avaient héritée de leurs parents. C'est ainsi que se forment, au dire des inspecteurs, les générations de mendiants et de vagabonds qui vivent de longues années aux dépens de la société [1]. « Est-il possible, demande C. F. Audley après avoir décrit l'*éducation* populaire en Angleterre, de concevoir rien de plus triste que cet état de choses, qui assimile si fort aux sauvages tout une partie de la population de Londres [2] ? »

Eugène Rendu, après avoir visité l'Angleterre, disait en 1853, au ministre de l'instruction publique en France : « Le sentiment de la dignité humaine n'existe pas même en germe dans les bouges de la capitale du Royaume-Uni. C'est peut-être là un motif de sécurité pour la constitution de la société anglaise, mais pour le chrétien et pour le moraliste, c'est la révélation d'un état de choses, que la pensée religieuse condamne et que la raison réprouve. Une société n'a pas le droit de substituer, dans l'intérêt de son existence, les passions de la brute aux sentiments de l'homme dans l'ame d'un nombre quelconque de ses membres [3]. »

En parcourant ces pages, le lecteur italien sera frappé de surprise, et il sera tenté d'accuser ce premier tableau de fausseté, ou au moins d'exagération. J'ai coupé court à chacun de ces deux reproches, en citant toujours les paroles d'autrui et

[1] *Reports for* 1850, 1851, 1852.

[2] Lisez *Bulletin de l'instruction primaire*, février, 1854, nº 3, 4, pag. 124 et suiv.

[3] *De l'instruction primaire à Londres*. Paris, 1853, ch. Ier, pag. 8.

les rapports officiels. Mais je m'applaudis beaucoup de ce que ce jugement pour ainsi dire involontaire, soit venu instinctivement, à l'esprit du lecteur italien, car c'est une grande preuve qu'en Italie pareils excès non-seulement n'arrivent pas, mais sont étrangers à notre éducation au point que nous les réputons impossibles. Allez à Rome et dans les cantons les plus misérables des Etats pontificaux, et trouvez-moi un seul être ayant l'usage de la raison, qui ignore Dieu, qui n'ait jamais entendu parler de Jésus-Christ, qui ne sache pas ce que c'est que le vice ou la vertu ; qui reste muet, si vous lui demandez dans quel jour de la semaine et dans quel mois de l'année nous nous trouvons, ou enfin ce que c'est que le Baptême, et quel nom lui ont donné ses parents. Et cependant, voilà ce qui a lieu dans la haute civilisation d'Angleterre, au milieu des miracles de l'industrie et des progrès du Commerce ! Mais à qui faut-il principalement en attribuer la faute ? Il est évident que c'est la religion d'un peuple qui doit avant tout le polir, et si elle ne le fait pas, de deux choses l'une, ou elle en est incapable par elle-même, ou ceux qui sont chargés du ministère religieux ne savent pas ou ne veulent pas remplir leur devoir. L'une et l'autre chose ont lieu en Angleterre, où n'existe pour un grand nombre que la religion de l'or, du gain, des passions, et où ceux qui ont la direction des affaires et prétendent être les successeurs des Apôtres, se donnent du bon temps et ne se soucient pas de l'instruction du peuple. Ils vont même jusqu'à la prohiber, comme l'a fait l'évêque de Londres, qui a recommandé à ses auditeurs du haut de la chaire de Saint-Paul, de ne pas assister aux prédications des Oratoriens. Un rapport sur les écoles des pauvres à Londres, tout en voulant déverser l'outrage sur le *romanisme*, a eu pour résultat de prouver combien la religion catholique l'emporte sur l'anglicanisme par rapport à l'éducation du peuple. Ce rapport disait, en parlant des écoles de Foxcourt, *Gray's inn lane :* « D'un côté s'étend la place connue sous le nom de Thiev's-Kitchen, et les enfants y apprennent le vol, et y sont initiés à tout genre de vice. De l'autre côté, s'élève une école catholique romaine, où

l'admission est gratuite pour tous les pauvres du voisinage. Pendant que là, les émissaires de Satan, et ici, les ennemis de la vérité ramassent ces pauvres garçons, les disciples du Christ ne pourront-ils au moins égaler leur zèle[1]? » Pardonnons à l'envie anglicane le parallèle d'une école de voleurs avec une école catholique. Après cela, que prouve ce fait? Il prouve que les protestants sont inférieurs aux catholiques en matière d'instruction populaire, et doivent s'instruire chez eux. En 1854, M. Marshall, inspecteur royal des écoles en Angleterre, après avoir visité la plupart des colléges catholiques de tout le royaume, a écrit un rapport tel qu'on ne pourrait attendre rien de plus favorable de la part de n'importe quel ardent apologiste du vrai zèle chrétien. Voici comment il s'exprime, en parlant de l'éducation donnée par les religieuses : « Je puis dire, d'après la connaisance que j'en ai, qu'il n'y a que les écoles dirigées par les sœurs catholiques qui atteignent pleinement le vrai but de l'éducation chrétienne. » Il affirme encore, au sujet de la moralité des mêmes écoles, que, sauf deux exceptions, il ne connaît aucune école, soit de jeunes gens, soit de demoiselles, qui puisse aller de pair avec les quatre-vingt-dix-neuf colléges confiés aux ordres religieux. Il cite comme exemple un quartier de Liverpool, où régnait auparavant toute espèce de corruption, et où il y avait entre autres choses cinq maisons de mauvaises mœurs. On ouvrit près de là une école dirigée par quelques religieuses, et l'efficacité de leur enseignement fut telle, qu'en peu de semaines ce nid d'immoralité fut changé en un odorant jardin de vertus. Trois de ces repaires infâmes furent fermés, et quelques mois après les deux autres finirent par envoyer leurs filles à l'école même des religieuses. M. Marshall indique la raison de ces prodiges. C'est la même que celle que signala au Parlement français l'habile M. Thiers, après avoir examiné le mince résultat obtenu par les quarante mille maîtres payés par le gouvernement de France, et les plaintes des cent quatre-vingt-dix ins-

[1] *Seventh report*, 1851, pag. 26.

pecteurs, c'est que, « pour être bon maître d'école, il faut une telle humilité et une telle abnégation de soi, qu'on ne les trouve que rarement chez un laïque. »

Le peuple anglais, en grande partie protestant, ne fréquente pas les églises, et l'anglicanisme ne sait rien faire ni pour l'y conduire ni pour l'instruire. Le chanoine Woods-worth, dignitaire protestant, dans un discours prononcé à l'abbaye de Westminster[1], affirmait que « cinq millions de personnes en Angleterre, c'est-à-dire presque un tiers de la population, ne prennent aucune part le dimanche au culte public. Cinq millions de créatures humaines vivent sans Dieu ! Le dernier recensement nous apprend que, dans une longue période de paix, de richesse publique, et de prospérité sans exemple, on a laissé et on laisse encore des millions d'ames immortelles sans une visite de leur pasteur, sans consolation en ce monde, et sans espérance d'un monde meilleur. » Et c'est un fait remarquable que les plus chauds zélateurs de l'organisation des écoles en Angleterre, comme sir John Pakington et madame Damieson, ne s'adressent jamais à l'Eglise anglicane, et n'en attendent aucun secours malgré sa prodigieuse richesse. L'archevêque anglican de Dublin reprochait dernièrement à un comité d'éducation de s'arroger certains droits en quelque sorte épiscopaux, que des laïques pourraient à grand'peine exercer en cas de nécessité au milieu de populations païennes. « Eh bien ! répondit le comité, c'est notre cas, c'est le cas de l'Angleterre, car ses contrées devenues païennes ne tiennent plus aucun compte de l'Eglise établie, dont une partie s'est livrée à l'oisiveté, dont une autre partie gravite vers Rome, et dont enfin la troisième partie est accablée de travail[2]. » Voilà ce qu'a gagné l'Angleterre en s'émancipant de Rome ; elle y a gagné la brutale ignorance du peuple anglais ! L'Eglise établie, malgré ses immenses richesses, n'a pas même su donner l'instruction religieuse à ce peuple. Comme il n'y a rien de plus démocratique que l'aristocratie anglaise, il n'y a rien de

[1] Le 20 août 1854.

[2] Voyez la *Gazette ecclésiastique* protestante de Berlin, 1er septembre 1856.

plus aristocratique que l'Eglise anglicane. Elle est toute aux classes aisées, et n'honore pas même d'un regard les gens du peuple. Il lui est aujourd'hui impossible de réparer ses fautes, parce que plus de la moitié des 28,000 églises d'Angleterre appartiennent aux dissidents, et que la multiplication des sectes est un obstacle invincible à l'organisation des écoles nationales. En effet, comme l'a dit sir Pakington, les sectaires laissent souvent leurs enfants dans l'ignorance, par la crainte qu'ils ne lisent le catéchisme d'une autre communion.

Nous voilà naturellement amenés à parler de la religion de Londres. Bien qu'elle se rapporte aussi à la moralité du peuple, nous la considérerons comme agissant sur son intelligence, celle-ci étant la faculté qui dirige la puissance aveugle qu'on appelle volonté. Les désordres moraux ont toujours leur source dans le manque d'éducation et d'instruction religieuse. « L'ignorance dans les classes indigentes de la métropole d'Angleterre, disait le cardinal Wiseman, c'est la honteuse et brutale ignorance du vice et de la dépravation[1]. » Cette ignorance a quelque chose de particulier à Londres, et l'anglicanisme ne peut rien inspirer à ses ministres pour la guérir. Le petit nombre de ceux qui y mettent la main, échouent dans leurs efforts, malgré toute leur bonne volonté. Ce fait imprime une tache indélébile sur le front de la religion anglicane, dont les conséquences ont été ténèbres et erreur, tandis que le mot religion implique l'idée de vérité et lumière. Voyons donc ce que c'est que cet anglicanisme, qui a si mal réussi en Angleterre.

[1] *Bishop Wiseman's pastoral* en faveur du *Catholic poorschool committee*, 1849.

CHAPITRE VII.

LE PAPE ET LA PAPESSE, OU LA RELIGION DE ROME ET LA RELIGION DE LONDRES.

Rome ou l'incrédulité, voilà les deux termes où aboutit l'anglicanisme. — Ce que c'est que l'Eglise établie. — Le clergé anglican reconnaît la reine comme papesse, contrairement à la Sainte Ecriture qui prescrit le silence aux femmes dans l'Église. — La papesse règle la liturgie. — Exemples. — Commande le jeûne. — Tranche les dogmes. — Question du curé Gorham. — Bassesse de l'évêque d'Exeter. — L'idéal d'une église chrétienne. — Telle n'est pas l'église anglicane. — Où donc est la civilisation anglaise? — De l'avenir de l'anglicanisme. — De la religion de Rome. — Ce que c'est que le pape. — La bénédiction papale.

Là où ne règne pas la religion de Rome, c'est-à-dire le catholicisme, on tombe peu à peu dans les ténèbres et dans les vices de l'infidélité. « Rome et l'incroyance sont manifestement les deux centres vers ou dans lesquels se précipitent en tourbillons, par un mouvement plus ou moins accéléré, toutes les autres formes de la pensée religieuse, » a dit Faber, anglican converti[1]. « Le premier pas vers la séparation de l'Eglise romaine, est le premier pas vers l'incrédulité, » a dit Green, protestant anglais[2]. « Le protestantisme se résout en un rationalisme pur et simple, » a dit l'américain Browson[3]. Depuis le seizième siècle, des peuples catholiques ont passé du catholicisme à l'incrédulité, et de l'incrédulité au catholicisme : pas un seul n'est devenu protestant, a dit l'historien Macaulay[4].

[1] Dans une lettre qu'il a écrite à un ami partisan de la Haute-Eglise, lettre qui a pour titre : *Grounds fort remaining*, etc., ou *motifs pour rester dans la religion anglicane*.

[2] *Extracts from the Diary of a lover of litterature.*

[3] Browson's, *Quarterly Review*, n° 11, juillet 1846, article *protestantism ends in Transcendentalism.*

[4] *Revue d'Edimbourg*, octobre 1840.

Et cela est aussi vrai pour les individus que pour les nations[1]. Pour les individus, qu'il suffise de citer l'exemple de Blanco White. En 1826, cet homme embrasse l'anglicanisme, afin de professer *un culte plus évangélique;* en 1835, il renie publiquement et pour toujours le Seigneur qui l'a racheté; un an après, par une conséquence logique, il attaque la Bible et l'inspiration des livres saints; en 1837, il ne veut plus admettre *une divinité extraordinaire,* et en 1838, il en vient jusqu'à nier toute existence personnelle de l'homme après la mort! A Turin, un de ceux qui combattent Rome en est arrivé à imprimer récemment : « Il ferait une œuvre méritoire, celui qui publierait un court commentaire de la Bible, écrit d'une manière simple et clair, et mis ainsi à la portée du peuple. Ce travail devrait mettre en évidence pour tous l'*absurdité et l'immoralité de ce livre* (la Bible!), sur lequel s'appuie pourtant la religion d'une si grande partie du genre humain[2]! » Par rapport aux Etats, l'Angleterre est une preuve évidente qu'il n'y a pas de milieu entre Rome et l'incrédulité. Georges Antony Denisson écrivait au *Times,* il y a peu d'années : « Quand l'Etat aura graduellement dépouillé l'Eglise anglaise, chose qui est en voie de très-prompte exécution, le peuple d'Angleterre n'aura plus d'autre choix à faire que *Rome ou l'incrédulité*[3]. A l'heure qu'il est, on peut diviser les Anglais en trois classes sous le rapport religieux : les *romanistes,* comme on appelle les catholiques; les incrédules par ignorance : et les incrédules par malice. L'Eglise anglicane n'est pas encore dépouillée, c'est pourquoi elle subsiste toujours de nom.

[1] Le révérend Guillaume Palmer, après avoir voyagé en Prusse, en Écosse, en Russie, en Turquie, en Grèce, en Syrie, etc., n'a trouvé la paix et la vérité qu'à Rome. Voyez l'*Univers* du 9 mai 1855. *Le Correspondant du nord de l'Allemagne,* l'un des plus violents recueils protestants, s'écriait, vers la fin de 1851 : *Wohl auf zu Rome!* en avant, à Rome!

[2] *Memorie autografe di un ribelle,* par G. Ricciardi. Turin, 1857, pag. 364. Un prêtre séparé de Rome, Ausonio Franchi, était *heureux de pouvoir approuver ces idées sans aucune restriction.* Voyez *la Ragione,* 26 septembre 1857, n° 154.

[3] *The Times,* novembre 1850.

Elle s'appelle Eglise établie (*established Church.*) La reine en est la papesse, et l'archevêque de Cantorbéry le primat. La papesse, couronnée à Westminster le 28 juin 1838, a juré de « maintenir de tout son pouvoir les lois de Dieu, la *vraie* profession de l'Evangile et la religion protestante, comme elle a été établie par la loi. » Dans la vingt-sixième année du règne de Henri VIII, il fut établi en vertu d'un statut que les rois d'Angleterre porteraient le titre de *chef terrestre* de l'Eglise. Le clergé anglican avait été convoqué et consulté à ce sujet. Dans sa facile condescendance au désir du monarque impétueux, il crut sauver la substance de la foi chrétienne et le principe de son indépendance spirituelle, en apposant à la concession qu'il lui faisait cette clause dirimante : *Pour autant que le permet la loi de Jésus-Christ et seulement dans cette limite*[1]. Mais ce clergé a vraiment progressé depuis trois siècles dans sa condescendance aux prétentions de la cour ! Il a fait savoir de nos jours au Christianisme, surtout dans deux questions, que le gouvernement suprême des Anglais, en matière ecclésiastique, n'appartient qu'à la majesté de la reine d'Angleterre non-seulement en titre, mais en fait. Ces deux questions sont celles de la validité du baptême et de la hiérarchie catholique. Il suffira de les indiquer pour donner une idée de l'anglicanisme.

[1] Sur la suprématie royale en Angleterre, il faut lire les *Notes on the nature and extent of the royal supremacy*, etc., ou *Notes sur la nature et l'extension de la suprématie royale dans l'Eglise anglicane* de David Lewis. Londres, 1847. Voici un extrait de cet ouvrage, pour confondre une calomnie souvent répétée : « On a dit que c'était l'injuste sentence d'excommunication lancée contre la reine Elisabeth par le pape Pie IV, qui avait rompu l'union entre l'Angleterre et l'Eglise catholique. Rien ne peut être plus loin de la vérité. Dès la première année de son règne, la reine avait remis en vigueur les lois de son père contre le Saint-Siége, et proscrit l'ordre du culte divin usité sous le règne de sa sœur ; elle avait chassé de leurs siéges les prélats catholiques et mis à leur place des hommes imbus des maximes protestantes ; elle avait soumis aux peines du crime de lèse-Majesté l'affirmation de la *suprématie pontificale* en certains cas, et député des commissaires pour juger en causes d'hérésie ; et tout cela, avant que l'excommunication papale eût été fulminée. Cette excommunication fut publiée le 27 avril 1570, dans la douzième année du règne d'Elisabeth, alors que ses actes contre l'ancienne religion étaient déjà depuis quelque temps en pleine vigueur.

Vingt-neuf évêques anglicans, c'est-à-dire tous, excepté ceux d'Exeter et de Saint-David, envoyèrent, en décembre 1850, une adresse à la reine, pour protester contre l'établissement de la hiérarchie catholique en Angleterre. Dans cette adresse, la reine est saluée papesse, et les *archevêques* et *évêques* disent qu'à elle *seule appartient le suprême gouvernement d'Angleterre en matière ecclésiastique et civile;* et plus loin, ils ajoutent que la *suprématie* sur l'Eglise anglaise est *une prérogative constitutionnelle, qui n'appartient à personne, si ce n'est à sa Majesté.* D'après les anglicans, le Pape qui a nommé les évêques catholiques a *usurpé* la primauté de la reine, de sorte que celle-ci est à l'anglicanisme ce qu'est Pie IX au catholicisme. C'est pourquoi les pétitionnaires priaient la reine « de repousser par tous les moyens constitutionnels les prétentions et les usurpations de l'Eglise de Rome, laquelle fomente les discordes religieuses, et met obstacle aux efforts par lesquels le clergé anglican cherche à répandre la lumière de la vraie religion parmi les populations confiées à ses soins. » Et pendant que les archevêques et évêques de l'Eglise d'Angleterre déclaraient qu'à une femme *seule appartient le gouvernement suprême du royaume en matière ecclésiastique,* ils osaient affirmer que « l'Eglise anglaise est une vraie branche de la sainte Église catholique du Christ, dans laquelle on prêche *la vraie parole de Dieu,* et dans laquelle on administre *dûment* les sacrements d'après les institutions du Christ. »

Je ne puis comprendre comment cela s'accorde avec la sainte Ecriture, qui me dit dans l'Ancien Testament : « ne donnez pas pouvoir à la femme sur votre ame[1], » et qui dit dans le Nouveau que « *c'est honteux* pour une femme de parler dans l'Eglise[2]. » Saint Paul écrivant aux chrétiens de Corinthe, a fait d'avance aux évêques anglicans, une réponse sans réplique possible : « Que les femmes, dit-il, se taisent à l'Eglise, car il ne leur est pas permis de parler, et elles doivent rester soumises, comme dit la loi[3]. » Et dans une lettre à Timothée, il répète

[1] *Ecclésiastique*, ch. IX, v. 2. [2] SAINT PAUL, I *ad Corinth.*, cap. XIV, v. 35.
[3] *Genes.*, cap. III, v. 26 ; SAINT PAUL, loco cit

comme suit le même commandement : « Que la femme apprenne en silence avec toute sujétion. Je ne lui permets pas d'enseigner, ni de dominer son mari, mais je veux qu'elle reste en silence, car c'est Adam qui a été formé le premier, et Ève n'est venue qu'après lui[1]. » Et ailleurs : « L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme[2]. » Comment tout cela s'accorde-t-il avec le *gouvernement suprême* de Sa Majesté sur l'Eglise anglicane[3]? Et n'est-il pas ridicule de voir des évêques reconnaître la suprématie d'une femme et accuser en même temps l'Eglise romaine d'*erreurs et de corruption*, en déclarant « qu'elle continue à suivre des pratiques contraires à la parole de Dieu, qu'elle enseigne des fables injurieuses et des supercheries pleines de danger ? » N'est-il pas absurde que les anglicans se jettent aux pieds de la reine Victoria, eux qui refusent de s'incliner devant la Mère du Sauveur[4]? N'est-il pas solennellement contradictoire qu'on reconnaisse en Angleterre une femme comme papesse, et qu'après cela on refuse aux autres femmes certains droits politiques? Pour moi, je trouve qu'en présence de cet état de choses, la raison est du côté des dames Woodford, Wats et Wingfield qui se sont réunies dans une salle de Londres, en juillet 1857, pour soutenir que les femmes sont égales aux hommes, et pour combattre les lois et les habitudes sociales qui mettent encore des distinctions entre les deux sexes[5]. C'est l'évêque d'Oxford

[1] Saint Paul, *ad Timoth.* I, cap. II, v. 11, 12, 13.

[2] I *ad Corinth.*, cap. XI, v. 9

[3] L'anglican qui lit la Bible et son livre de prières avec attention, ne peut s'empêcher de reconnaître la fausseté de l'Anglicanisme. Voyez *A protestant converted to catholicity by her Bible and Prayer Book*, de mademoiselle Fanny Maria Pittan. Londres, Jones, 1847.

[4] Une adresse de la convocation du clergé dans la province de Cantorbéry fut présentée à la reine, en mars 1853. Arrivés au Buckingham-palace, les membres du comité furent introduits en présence de S. M. assise pontificalement sur son trône. L'archevêque se mit à genoux et présenta l'écrit à sa papesse, qui l'accueillit en termes courtois, et qui loua le zèle avec lequel le prélat maintenait l'harmonie dans l'Eglise anglicane, la sainteté de ses doctrines, et surtout la suprématie qui est due à la souveraine de l'Angleterre dans les affaires ecclésiastiques. L'archevêque fut ensuite admis au haut honneur de lui baiser la main. Spectacle sublime! Un archevêque à genoux aux pieds d'une femme! Mais elle est papesse, et cela dit tout.

[5] Voyez le *Daily-News*, 21 juillet 1857.

UNIVERSITAS O. M. OTTAWA

qui a eu tort de s'opposer à leurs droits dans la Chambre des lords, après avoir reconnu la suprématie de la reine !

Mais l'épiscopat anglican concède tout au puissant et refuse tout au faible, malgré les termes exprès de la sainte Écriture. L'Eglise d'Angleterre est gouvernée par la reine, qui règle la liturgie, commande les jeûnes, prescrit l'humiliation, décide jusqu'aux dogmes. Lisez le livre de la prière commune[1], et vous y trouverez un décret de la reine Victoria, qui dit : « C'est notre volonté et bon plaisir que ces quatre formules de prière et de service, faites pour le 5 novembre, le 30 janvier, le 29 mai, et le 20 juin, soient sans plus imprimées, publiées et annexées au commun livre de prière et liturgie de l'Eglise unie d'Angleterre et d'Irlande, pour être employées chaque année aux jours indiqués, dans toutes les églises cathédrales, collégiales et chapelles, dans toutes les chapelles, colléges et salles de nos universités d'Oxford, Cambridge et Dublin, et de nos colléges d'Eton et Winchester, et dans toutes les églises paroissiales et chapelles comprises dans les parties de notre royaume-Uni qu'on appelle Angleterre et Irlande[2]. » Dans la suite de son règne, comme elle l'avait fait l'année où elle monta sur le trône, la reine Victoria n'a cessé de prescrire à son gré des prières, de corriger la liturgie,

[1] *The book common prayer and administration of the sacraments, and other rites of the Church, according to the use of the united Church of England and Ireland.* Oxford, 1839.

[2] Kensington, 21 juin 1837. Par ordre de S. M. J. Russell. — La prière du 5 novembre a pour objet l'heureuse délivrance du roi Jacques I, et des trois Etats d'Angleterre de l'explosion de la poudrière, et aussi l'heureuse arrivée de S. M. le roi Guillaume en ce même jour, et la délivrance de notre Eglise et nation. — La prière du 30 janvier, jour du martyre du bienheureux roi Charles I, a pour but d'implorer la miséricorde de Dieu, afin que ni l'effusion de ce sang sacré et innocent, ni les autres péchés par lesquels Dieu fut provoqué à nous livrer nous et notre roi entre les mains de cruels tyrans, n'appellent à l'avenir les divines vengeances sur nous et sur notre postérité. — La prière du 29 mai, pour remercier Dieu d'avoir mis fin à la grande rébellion, rétabli la royauté et la famille R. et restauré le gouvernement, après plusieurs années d'interruption. Cette ineffable miséricorde s'accomplit merveilleusement le 29 mai 1660. C'est en mémoire de cela que, par acte du Parlement, ce jour doit être tenu chaque année comme sacré. — La prière du 30 juin a pour fin de remercier Dieu, parce que c'est le jour où S. M. a commencé son heureux règne.

d'ordonner au clergé de se soumettre à ses *volonté et bon plaisir*. Et pour ne parler que des faits arrivés de nos jours, chacun sait qu'en 1855, quand les affaires de la guerre d'Orient prirent une tournure défavorable aux Anglais, un ordre de la reine fixa au 21 mars un jour de jeûne et de prière pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, afin d'implorer la bénédiction du Ciel sur l'armée de Crimée, et le prompt rétablissement de la paix[1]. Deux ans après, quand il plut à la gracieuse reine de nommer *prince conjoint* son mari le prince Albert, elle adressa un décret aux archevêques et évêques pour les inviter à changer la liturgie et à insérer ce titre dans les prières[2]. Et enfin, vers la fin de septembre 1857, une proclamation de la reine Victoria[3] fixait au 7 octobre, un jour de jeûne et de prière, *afin d'obtenir de la Providence la bénédiction des armes anglaises, et le rétablissement de la tranquillité dans les Indes*. « Nous recommandons, disait la papesse, et ordonnons sérieusement que ce jeûne soit rigoureusement observé par nos bien-aimés sujets d'Angleterre et d'Irlande, parce qu'il a pour but d'attirer sur nous les faveurs de la divine Providence ; et afin que ce jour puisse être régulièrement observé, nous avons adressé des instructions aux révérendissimes archevêques d'Angleterre et d'Irlande, pour qu'ils rédigent une formule de prière appropriée aux circonstances. » L'ordre de la reine fut exécuté. Le lord Maire de Londres publia aussitôt un avis aux citoyens pour les inviter à fermer les boutiques pendant le jour d'humiliation, et le lord Maire, avec le Conseil municipal de la *City*, se rendirent à pied et en

[1] Voyez la *Gazette de Londres*, supplément du 28 février 1855. A cette occasion les journaux de Londres nous ont dit que l'ordre part du Ministère, lequel juge du besoin que l'Angleterre peut avoir d'un jeûne ou d'une prière. En 1855, un *meeting* se réunit à Liverpool pour protester contre ces jours de pénitence commandée. Plusieurs orateurs firent observer que ces jeûnes sont contraires à la liberté religieuse. D'autres remarquèrent, avec plus de sagesse encore, que ces jours nuisent au travail des ouvriers, les seuls qui jeûnent réellement. Lisez *The Times*, mars 1855.

[2] *London, Gazette* of friday, 26 juin, 1857.

[3] Donnée de notre Cour à Balmoral, le 24 septembre de l'an du Seigneur 1857, dans la vingt-unième année de notre règne.

procession à Saint-Paul, où furent célébrés deux *services complets*[1].

Les Italiens ont-ils quelque chose à envier aux Anglais sous le rapport religieux? Les Romains seraient-ils désireux d'être soumis aux ordres et aux décisions d'une femme, de s'humilier, de jeûner, de se mettre en procession de pénitence, quand elle le prescrit?... Cette femme fait plus encore, elle tranche et décide les dogmes les plus vitaux du Christianisme, comme disent les Anglicans. Ce n'est pas la reine en personne qui le fait, mais son Conseil privé tout composé de laïques. Cela n'empêche pas que le Conseil n'agisse et parle au nom de la reine, et que l'autorité ne réside en elle. Que si d'autres l'exercent en son nom et si elle joue le rôle d'un instrument, ce fait n'excuse pas le système, mais il l'aggrave encore. A ce sujet la question du curé Gorham est célèbre dans l'histoire contemporaine.

Georges Gorham, ministre anglican, fut en 1847 proposé par la reine à la cure de Bampford-Speke, dans le diocèse d'Exeter. L'évêque M. Philippots lui refusa l'institution canonique, parce qu'il considérait comme hérétiques ses doctrines sur l'efficacité du baptême. Gorham en appela à la cour ecclésiastique de Cantorbéry, où il fut également condamné. Il s'adressa alors au Conseil privé de la reine, qui annula les deux sentences précédentes, et ordonna qu'on laissât à M. Gorham, quels que fussent ses sentiments sur l'efficacité du baptême, la libre possession de la paroisse qui lui avait été assignée par l'indéclinable volonté de la reine. Cette sentence fut un coup de foudre, qui jeta l'épouvante chez tous les membres les plus zélés de l'Eglise anglicane. Ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'un tribunal séculier se constituât juge de croyances religieuses; ils ne savaient pas si le lendemain ils ne devraient pas renoncer à la foi de leurs ancêtres sur l'in-

[1] Newman, dans son ouvrage *Loos and gain*, Ire partie, chap. X, nous dit ce que c'est que le jeûne en Angleterre, par le récit qu'il nous fait d'un jeûne observé à Oxford par un *bon et scrupuleux anglican*. Ce jeûne consistait en un déjeuner fait avec des œufs, du beurre, des côtelettes, du jambon, et en un dîner composé de *beefsteak*, gigot, *pudding*, etc!

jonction d'un laïque ignorant ou incrédule ; après un coup si fatal, ils ne voyaient pas où pourrait s'abriter l'autorité de leur hiérarchie. Les académies ecclésiastiques, en particulier celle d'Oxford, les divers clergés, les différentes associations de croyants protestèrent par des *meetings*, des adresses, des réclamations dans les journaux, contre cette usurpation inouïe, contre cet indigne abus d'autorité, contre ce mépris de toute foi. Mais le Conseil de la reine tint ferme, parce qu'il était sûr de l'adhésion de plus d'un prélat, de l'adhésion même du primat d'Angleterre. L'ardent Philippots s'en prit à ce dernier, et après lui avoir jeté à la face les plus amers reproches d'hérésie, de mauvaise foi, d'erreurs grossières, il protesta solennellement contre le Conseil de la reine, contre ce qu'il avait fait, contre la possession conférée à un hérétique, et déclara *devant l'Église d'Angleterre, devant la sainte Église catholique, en face de son divin Chef*, qu'il ne pouvait rester en communion avec quiconque abuserait ainsi du mandat qu'il avait reçu de Dieu. Il prédisait que *peut-être un grand nombre de membres de l'Église anglicane iront à Rome, laquelle leur promet le repos pour avoir cherché la vérité*[1]. Il réussit enfin à ramener l'affaire devant les tribunaux, en appelant du Conseil privé de la reine à la *cour de l'Echiquier*, mais le lord premier baron se prononça contre l'évêque après trois jours de longs débats[2]. Si bien que l'hérétique Gorham, qui niait l'efficacité du baptême, fut déclaré curé, et un journal lui recommanda avec une fine ironie de prendre pour texte de son premier discours à sa paroisse : « *Celui qui n'est pas entré dans la bergerie par la porte, mais par toute autre voie, est un escroc et un larron*[3]. » Cependant, les deux archevêques anglais et celui de Dublin adhérèrent à la sentence avec onze évêques. Un autre voulut qu'on acceptât la sentence par obéissance *légale*. Trois évêques répondirent d'une manière évasive. Quatre se déclarèrent

[1] La protestation de l'évêque d'Exeter fut publiée par les journaux anglais en juin 1850.

[2] Ils eurent lieu le 29 juin, le 1 et le 2 juillet 1850.

[3] *Churchman*, juillet 1850.

contre la sentence. Un cinquième dit qu'il ne voulait ni l'approuver ni la blâmer. Six autres gardèrent le silence. Les deux Universités s'abstinrent de la controverse, mais le quart des docteurs d'Oxford protesta. Sur 15,000 ministres, 2,000 environ blâmèrent la mesure, de sorte que 13,000 prêtres de l'Eglise anglicane déclarèrent ne pas croire au baptême. Voilà le fruit qu'on recueille, quand on rejette l'autorité du pape ! Il suffit d'un édit pour mettre l'Eglise en confusion, diviser le clergé, faire disparaître les anciens dogmes, et en établir de nouveaux !

Cependant, on attendait ce qu'allait faire M. Philippots, évêque d'Exeter. On espérait beaucoup de celui qui avait défendu la saine doctrine sur le baptême avec tant de force et d'énergie, que cela suffisait pour lui concilier la sympathie de l'Europe. On disait qu'il excommunierait M. Gorham, et qu'il donnerait à un autre ecclésiastique, sinon le bénéfice, du moins le titre de curé de Bampford-Speke. D'autres assuraient qu'il intenterait au nouveau curé un procès d'hérésie, en se fondant sur un libelle publié par lui. Ces espérances empêchaient de voir encore clairement la servitude de l'Eglise anglicane, et la nécessité de retourner à l'Eglise catholique. Tels étaient les sentiments de deux ou trois mille membres du clergé anglican, réunis à Londres, le 23 juillet 1850. Mais l'évêque abandonna le terrain avec une prodigieuse lâcheté. La crainte des conséquences que pouvait avoir sa résistance le fit capituler. Il se résigna à accepter M. Gorham pour curé, quoiqu'il ne crût pas au baptême, et écrivit dans ce sens à ses fidèles de Bampford-Speke, en leur envoyant pour curé celui qu'il venait de menacer d'excommunication. Il était certain, disait-il, que leur futur curé était hérétique, parce qu'il niait l'efficacité du saint baptême. Mais comme la loi lui ordonnait de le leur donner pour curé, et qu'il courrait risque d'être poursuivi par les tribunaux s'il ne l'approuvait pas, il ne voyait pas d'autre moyen d'en sortir que de l'approuver, comme il le faisait par les présentes.

Ce fait, pris entre mille du même genre, suffit à lui seul

pour nous donner une idée de l'anglicanisme, et pour confirmer la justice des plaintes que ne cessent d'élever les Anglicans, dont le cœur peut bien résister aux impulsions de la vérité, mais dont l'intelligence ne peut se former à la vive lumière qu'elle fait briller à tous les yeux. Il nous prouve que l'anglicanisme est sorti du Christianisme, en niant indirectement l'efficacité du baptême, qui est la porte de la foi. Il nous prouve que l'anglicanisme n'obéit pas à la parole de Dieu, mais à la loi de l'homme ; qu'il ne se soumet pas à la révélation, mais à la sentence des magistrats. Il nous prouve qu'il n'a pas d'unité, pas d'esprit de sacrifice, pas de sentiment du devoir, mais qu'il s'appuie uniquement sur l'intérêt.

M. Ward, membre du collége de Balliol à l'Université d'Oxford, a étudié l'*Idéal* d'une église chrétienne et trouvé qu'elle devait remplir dix fonctions principales : inculquer une doctrine orthodoxe ; seconder les aspirations et les sentiments de l'homme ; protéger les pauvres ; dénoncer les vices des riches, instruire les classes supérieures de leurs obligations intellectuelles et politiques. Mais c'est en vain qu'on cherche dans l'Eglise anglicane l'accomplissement de ces devoirs. M. Ward nous la dépeint privée de tout système de discipline morale pour les riches et pour les pauvres, coupable d'une négligence absolue dans l'accomplissement de la tâche qui lui incombe de protéger les mœurs et d'enseigner les doctrines orthodoxes, essentiellement inhabile à atteindre le but que doit se proposer toute Eglise[1]. « Nos populeuses cités, disait le docteur Pusey, nos ports, nos mines, nos fabriques, sont plongés dans une immense désolation ; ce sont, sauf la suspension de la peine, des *types de l'enfer*[2]. » Et le *Churchman*, journal anglican, ajoutait : « Non-seulement nos possessions étrangères, mais la moitié des paroisses d'Angleterre vivent dans un semi-paganisme[3]. Et un statisticien anglais observait, en parlant des maîtres d'école de la société nationale, que « presque tous dépeignent la population dont ils sont entourés comme

[1] *The ideal of a Christian Church*, etc. Londres, chez Toovey, ch. II et VI.
[2] *Entire absolution of the penitent*, page 63. [3] *Churchman*, 22 mai 1846.

horriblement dépravée et irréligieuse, stupide, égoïste, et insensée, sinon turbulente et portée à mal faire[1]. » Et l'évêque d'Exeter, dont nous parlions tantôt, avait déjà déploré « qu'un paganisme absolu, et plus que cela, une haine intense contre la foi chrétienne, allât se propageant en beaucoup d'endroits de l'Angleterre[2]. Et enfin, le docteur Blomfield, évêque de Londres, est allé jusqu'à s'exprimer comme suit, dans une pastorale : « L'Eglise anglicane doit avant tout se vouer à l'œuvre des missions : le peuple a besoin d'être instruit *dans les fondements du christianisme*, et avant cette instruction, il faut commencer par faire connaître en général l'*existence* du christianisme comme fait ; il est nécessaire de réveiller le sentiment religieux ; et les obstacles contre lesquels le clergé aura à lutter sont plus grands, sous certain rapport, que ceux *d'un missionnaire envoyé parmi les peuples sauvages du paganisme*. Quand plusieurs générations ont vécu dans une complète ignorance de la religion, il se passera encore plusieurs générations, avant que le peuple en revienne à la conscience religieuse. »

Venez, après cela, nous parler de la civilisation de Londres, pendant que son évêque anglican vous déclare, dans une pastorale, que le peuple *ignore les fondements du christianisme*, et n'en connaît pas même l'existence *comme un fait!* Allez, renégats italiens, célébrer les merveilles de l'Angleterre, quand l'évêque de Londres compare ceux qui doivent l'instruire au *missionnaire envoyé parmi les peuples sauvages du paganisme!* Au surplus, le docteur Blomfield a beau dire au clergé anglican qu'il doit se consacrer aux missions, ce clergé est, par ses divisions, la plus grande cause de scandale. « Ces nombreuses divisions entre nous, a dit le célèbre docteur Pusey, ces débats sur des points fondamentaux, ce fréquent reproche d'hérésie appliqué même au don du Seigneur dans le baptême, cette impossibilité de nous comprendre l'un l'autre, ou de nous faire comprendre, ressemble, hélas! bien

[1] Derwent Coleridge, seconde lettre sur l'institution de Stanleygrove.
[2] Dans sa pastorale de 1843, p. 56.

plus à la confusion de Babel, quand Dieu mit obstacle à la construction de la ville, qu'à la cité qui est une en soi et à laquelle a été promise une seule langue et une seule voix[1]. » Et peu après, le docteur Pusey ajouta : « Nos gens du monde n'ont jusqu'ici aucun guide vivant ; les lèvres du prêtre ne leur enseignent pas la science. Des maîtres qu'ils respectent également donnent un enseignement contraire, et l'une des deux grandes classes leur dit bien souvent que l'autre est dans l'erreur. Qui peut être surpris, si le peuple trouve difficile à reconnaître une Eglise si divisée, comme représentant cette Eglise qui est la colonne et le fondement de la vérité ? » Il avait déjà écrit dans une autre lettre : « Nos schismes menacent de nous rendre un terme de moquerie et de mépris pour tout le monde. Nous portons la honte avec nous partout où nous allons, et nous courons risque de devenir une tache de pestilence au nom chrétien, au lieu d'être, comme nous le pouvions, une des plus grandes communions et la plus florissante de toutes les Eglises[2]. » Nous reviendrons plus au long sur ce sujet.

Chacun voit qu'une Eglise, dans un si déplorable état, ne peut exister que de nom, et l'existence nominale de l'Anglicanisme est due à deux causes principales : à l'appui que lui prête le gouvernement tout en la dominant, et aux richesses excessives qui retiennent le clergé dans ses rangs par amour du bénéfice. Et ces deux causes sont en train de disparaître, car les Anglicans aux mœurs pures et austères commençent à demander la séparation, comme elle existe déjà en Écosse. Cette séparation ne sera proclamée ni aujourd'hui ni demain, mais elle viendra en son temps, et le gouvernement actuel a déjà commencé à en préparer la voie, quand il a accepté dans le bill sur le divorce l'amendement d'après lequel les ministres de l'Eglise peuvent refuser de célébrer des mariages que la loi déclare légitimes. Il faut en dire autant de l'immense patrimoine du clergé. Lord Palmerston, après s'en

[1] Doct. Pusey, *Lettre à l'archevêque anglican de Cantorbéry.*
[2] Doct. Pusey, *Lettre à l'évêque anglican d'Oxford.*

être servi pour récompenser des amitiés politiques, pourrait juger encore plus opportun de les employer à couvrir les grandes dépenses de la guerre des Indes, ou les pertes qu'occasionnera l'interruption du commerce. Si l'Eglise anglicane était séparée de l'Etat, on verrait se briser par le fait même beaucoup de liens qui rattachent d'innombrables familles à cette Eglise à cause des immenses avantages que leur assure son union avec l'Etat. Si ses richesses étaient diminuées par suite d'une incamération quelconque, ce serait la chute d'un second obstacle à la conversion d'un très-grand nombre de prébendés et de leurs familles. Le prestige du pouvoir et de l'or une fois effacé, la vérité catholique brillerait d'un éclat insolite aux yeux de presque tous les Anglais, et il ne serait plus nécessaire de s'imposer tant de sacrifices pour venir à elle. Adorons les décrets de Dieu et attendons avec patience.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur Rome et sur le pape. Là, le catholicisme est toujours plein de vie. A Rome, il y a aujourd'hui encore, sur la fin de 1857, un pape comme il y en avait un au temps de Néron, quand le Christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les bêtes féroces. L'Europe a trois fois changé d'aspect; l'antiquité s'est éteinte; le moyen âge a disparu; mais la sublime institution de la papauté est demeurée debout. Les trois empires de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon se sont écroulés l'un après l'autre, et le pape a survécu. A cette réflexion, Eugène Robin se sentait devenir catholique : « Au milieu de la versatilité des événements humains, il n'y a qu'une ville et qu'un homme qui présentent à notre esprit, par leur immutabilité dans l'océan du temps, une image de succession et de perpétuité : *C'est Rome et le pape.* » Qui a créé le premier pape? Nous savons qui a créé Charlemagne premier empereur; nous savons qui a nommé les rois et les reines d'Angleterre chefs de l'Eglise anglaise; mais qui a créé le premier pape? L'histoire ne le dit pas, mais la foi le dit. Saint Pierre vint à Rome, et le pape nous vint. D'autres papes ont succédé à Pierre jusqu'à Pie IX, qui est le deux cent cinquante-huitième.

Mais qu'est-ce que le pape? Je répondrai à cette question en essayant de décrire la bénédiction papale donnée par Pie IX le jour de Pâques 1856, bénédiction à laquelle j'ai eu le bonheur d'assister. Transportez-vous par la pensée sur la place Saint-Pierre; contemplez ces collines qui s'abaissent afin que la coupole de Michel-Ange s'élève plus haut, cet obélisque qui représente les siècles, ces limpides fontaines, antique emblème de la purification, ces rues qui aboutissent au centre de tous les voyages et de toutes les pensées du monde catholique, ce majestueux portique circulaire qui protége le lieu consacré par le premier sang des martyrs, ce cirque de Néron où se sont agenouillés Constantin et Charlemagne, l'Orient et l'Occident, pleins de vénération pour Saint-Pierre, ce grand forum du Christianisme cent fois plus noble que l'ancien forum romain. Un nombre immense d'étrangers de toutes les langues et de tous les costumes remplit ce lieu. Pie IX paraît à la loge du Vatican : pas d'applaudissements, pas de cris, mais un silence parfait. Londres est dans son beau, quand le commerce fait résonner ses rues d'une rumeur extraordinaire. Rome se montre dans toute sa majesté pendant ce silence solennel qui précède la bénédiction du pontife. Un grand tumulte, observe un philosophe, ne révèle que la présence de causes multiples ou du nombre; le silence qui lui succède tout à coup suppose l'intervention de quelque principe d'unité. La plus grande rumeur n'annonce directement qu'une grande puissance matérielle, et si elle cesse soudain, cela veut dire qu'une grande puissance morale est apparue.

Pie IX, le visage inspiré, hausse la voix, lève les mains et bénit le monde. L'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, s'il en avait l'envie, ne pourrait bénir que le Royaume-Uni sans démentir son titre. Pie IX, évêque universel, bénit l'univers. La bénédiction lui est toute propre : la papesse anglaise n'a jamais songé à bénir, parce que la bénédiction est l'œuvre de la paternité divine. Dieu a béni le monde après l'avoir créé, et il clôturera la série des siècles en bénissant ses

élus. Entre ces deux grandes bénédictions se placent les bénédictions du Vicaire de Jésus-Christ. Il les répand sur tous les assistants, juifs, hérétiques, païens, incrédules, et montre qu'il y a à Rome, à côté de l'intolérance absolue contre l'erreur, la plus grande tolérance envers les errants. Le fruit de la bénédiction c'est le pardon, et la conséquence de l'un et de l'autre c'est l'allégresse qui a pour symbole le son joyeux des cloches et de la musique.

Cette cérémonie que Pie IX accomplit avec tant de dignité répond à la question : Qu'est-ce que le pape? Elle exprime l'idée de la paternité morale et du suprême pouvoir spirituel, en mêlant à cette idée les doux sentiments de famille transportés dans l'ordre religieux. L'humilité et la grandeur sont les deux ornements du pontife, comme c'étaient les deux vertus du Fils de Dieu. Toutes les cérémonies, tous les usages du pontife tendent à représenter ce double caractère, qui inspire au cœur des fidèles le respect et la confiance, la vénération et l'amour. Avant de donner la bénédiction papale, Pie IX lave les pieds des pauvres. Les papes et les papesses d'Angleterre l'ont-ils jamais fait? Pie IX prononce du Vatican ses oracles infaillibles, mais il se déclare en même temps le serviteur des serviteurs de Dieu. Les Anglicans obéissent-ils à un chef aussi humble en face du Seigneur? Pie IX ceint bien la majestueuse et riche tiare; mais il signe ses décrets avec l'anneau du pêcheur. La papesse Victoria en fait-elle peut-être autant? Oh! remercions le Seigneur, qui nous a fait naître au sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine! Et que Rome célèbre le moment où la divine Providence l'a ôtée au conquérant qui tue, pour la donner au pontife qui bénit.

CHAPITRE VIII.

LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE ET LA CATHÉDRALE DE SAINT-PAUL, OU LES ÉGLISES DE ROME ET LES ÉGLISES DE LONDRES.

Les Églises sont le berceau de la civilisation. — Les Anglicans ont mis en guerre Saint-Pierre et Saint-Paul. — Les deux églises. — Théologie, poésie, histoire, politique qu'on apprend en contemplant la basilique de Saint-Pierre. — Nudité glaçante de Saint-Paul de Londres. — C'est une école de paganisme. — Monuments qui l'ornent. — Contradictions entre saint Paul, apôtre, et Saint-Paul de Londres. — Ce dernier est dédié *ignoto Deo*. — Cérémonies qu'on y célèbre. — La *Pollution du temple* déplorée par le docteur Pusey. — Description du culte anglican faite par le docteur Newman. — Les Anglicans envient le culte catholique. — Procès devant la cour consistoriale de Londres, en 1856. — Paroles de l'évêque d'Exeter. — La prière est un moyen de civilisation. — On prie beaucoup à Rome, très-peu à Londres. — Des prêches qu'on fait aux Anglais dans les *bazars*. — Les églises sont les maisons des pauvres. — A Rome, le catholicisme appelle les pauvres à la jouissance des grandeurs terrestres. — Saint-Pierre est, sous le rapport de l'art, un palais magnifique ouvert à tous.

La civilisation est née, en majeure partie, sur le seuil des temples, à la voix des prêtres, sous les inspirations des hymnes sacrés. Les noms mêmes des plus anciennes villes nous apprennent ce fait historique, et Héliopolis, Diospolis, Hermopolis, Apollonopolis et d'autres noms du même genre nous rappellent les sanctuaires autour desquels se sont élevées de vastes cités. Ce qui est arrivé sous le paganisme, en tant qu'on avait alors certaines idées naturelles de Dieu, que Tertullien appelle les *témoignages d'une ame naturellement chrétienne*, doit bien mieux se vérifier chez les peuples qui ont reçu le bienfait de la révélation, qui connaissent le vrai Dieu et le culte qui lui est dû. Comme la prière

est chez eux l'un des facteurs les plus actifs de la culture sociale, de même le lieu public de la prière est le plus splendide monument de la civilisation dont ils jouissent. Ce livre n'est pas destiné à des recherches abstraites. C'est pourquoi je me dispense de démontrer la première partie de cette thèse, dont la seconde est la conséquence légitime. Je me bornerai à dire qu'un profond philosophe, Louis Taparelli, l'a prouvée avec une entière évidence dans sa dissertation *sur la prière catholique considérée dans ses rapports avec la civilisation des peuples*[1], où il a fait voir combien était grande l'influence de la prière pour civiliser les individus et les sociétés. C'est ainsi que ceux qui vont à Rome et qui y rencontrent à chaque pas des basiliques, des églises, des chapelles, des lieux de prières, bien loin d'en rire comme si c'étaient des rendez-vous d'oisiveté, ou des obstacles au progrès, doivent y voir l'indice d'une haute civilisation, un peuple qui fréquente les églises et converse avec le ciel étant nécessairement un peuple fort civilisé. Ici, je comparerai Rome et Londres au point de vue des temples qui s'élèvent dans l'une et l'autre capitale, des sentiments qu'ils inspirent, des cérémonies qu'on y célèbre, des prêtres qui accomplissent les actes du culte, du peuple qui y assiste : très-vaste sujet que je me contenterai d'effleurer à peine, m'en rapportant le plus possible aux témoignages d'autrui.

Saint-Pierre et Saint-Paul sont deux temples qui dominent, le premier à Rome, le second à Londres. Ces deux glorieux princes de la terre se sont aimés pendant leur vie et ne se sont pas séparés après leur mort. Mais le schisme, l'hérésie, la haine anglicane les a séparés et la cathédrale de Saint-Paul de Londres a été élevée pour être opposée à Saint-Pierre de Rome, c'est pourquoi elle lui tourne grossièrement le dos[2]. Les Anglais ont rêvé pour eux une *église Pauline*, entièrement indépendante de Rome, et dans leur désir de faire la

[1] Dissertation prononcée à Rome, le 7 juillet 1846, dans l'Académie de religion catholique.

[2] Saint-Pierre de Rome regarde l'Orient, et Saint-Paul de Londres l'Occident.

guerre au pape, ils l'ont faite aussi à Saint-Pierre[1]. L'ancienne cathédrale catholique fut détruite par le fameux incendie du 2 septembre 1666. L'érection de la nouvelle cathédrale protestante fut confiée à sir Christophe Wren, qui conserva les fondements de l'ancien édifice. La première pierre fut posée le 21 juin 1675, sous le règne de Charles II et la dernière en 1710. « Ainsi, remarquent avec complaisance les Anglais, tout l'édifice n'a coûté que trente-cinq ans de travail, sous la direction d'un seul architecte, et durant la vie d'un seul évêque de Londres, le docteur H. Compton ; tandis que pour Saint-Pierre de Rome, il a fallu cent quarante-cinq années de travail et la surveillance de vingt architectes successifs[2]. » C'est la seule comparaison possible, sous le rapport matériel, entre Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres ; car il serait ridicule de comparer ces deux édifices en ce qui concerne la magnificence, l'architecture, la richesse[3]. Examinons les deux églises sous le rapport religieux, car c'est par là qu'elles doivent contribuer directement à la culture, à l'amélioration, à la civilisation du peuple.

Winckelman, devant l'Apollon de Belvédère, *prit une attitude noble pour le contempler avec dignité*[4]. A bien plus forte raison devons-nous prendre un air pieux et recueilli, pour contempler la basilique de Saint-Pierre. Mais à peine avons-nous mis le pied sur le seuil, que tout nous invite au respect et à l'adoration[5]. La foi nous dit, que c'est la maison de Dieu et

[1] Cette erreur a été réfutée par Waterworth, dans son livre *England and Rome*, London, 1854, p. 127. *Refutation of the assertion of a Pauline Church.*

[2] Lisez : Cummings, *Guide de l'étranger dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres.* La chambre de Londres a payé en dix ans, pour la construction de la cathédrale de Saint-Paul, 126,000 sterlings (3,150,000 frs.) et l'on frappa un impôt sur le charbon de terre, qui produisit un revenu de 4,000 sterlings (125,000 frs.). On assigna par an à l'architecte 200 sterlings (5,000 frs.).

[3] Saint-Paul de Londres a 418 pieds de long, 312 de large ; Saint-Pierre a 575 pieds de long et 419 de large.

[4] *Histoire des arts chez les anciens,* tom. III, liv. VI, ch. VI.

[5] De Wette, après avoir contemplé la cathédrale de Strasbourg a écrit : « A cette vue, mon ame resta sous l'empire d'une puissance inconnue ; j'étais absorbé dans la contemplation et transporté dans d'ineffables délices. Ce monument durera aussi longtemps que l'amour de l'Esprit-Saint qui l'a inspiré. (*Ueber den Müaster zu*

que son fils unique y demeure dans le sacrement ; et l'art, de concert avec la foi, nous exhorte à donner nos meilleurs sentiments au Créateur, comme il a réuni, pour honorer sa majesté et le lui dédier, tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le monde. Là, tout nous parle au cœur : ces majestueux bassins remplis d'eau lustrale nous avertissent que nous avons besoin d'être purifiés, et ces innombrables confessionnaux nous disent que la miséricorde de Dieu est infinie et qu'elle nous attend comme ce prêtre catholique qui est le ministre. Les autels que nous rencontrons à chaque pas indiquent combien de saints sacrifices sont chaque jour offerts au Seigneur, et confirment la promesse qu'il avait faite de demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles. Ces cent lampes qui brillent à la confession de Saint-Pierre prouvent comment brûle toujours en ce lieu et au sein du catholicisme le feu de la charité, et comment reluit le flambeau de la vérité. La peinture et la sculpture s'unissent à la religion pour exciter nos sentiments, et entonnent dans la sublime basilique un hymne au catholicisme qui a divinisé les beaux-arts. La *Pietà* de Michel-Ange, qui représente Marie tenant son divin fils sur ses genoux, est une des premières scènes qui se présentent à vos regards. Une foule de pensées vous viennent au cœur en contemplant cette œuvre admirable, et l'artiste vous ravit dans sa conception religieuse en se faisant oublier lui-même. Vous voilà près de la chapelle où le souverain Pontife lave les pieds aux pauvres, à cette chère portion du genre humain que Jésus-Christ a laissée en héritage à ses apôtres, en leur disant : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous.* Après, la compassion de son vicaire ! Et puis, la magnifique mosaïque représentant la barque de saint Pierre sur le point d'être submergée, et le Sauveur qui se lève pour commander aux vents et à la mer, sublime leçon de terreur pour les ennemis de l'Église et de confiance pour ses enfants : « Observez, dirai-je avec un protestant, tous ces travaux des grands maîtres, contem-

Strasbourg. Avec combien plus de raison, ces paroles ne sont-elles pas applicables à la basilique de Saint-Pierre ?

plez tous ces tableaux de saints, et vous ne pourrez vous empêcher de vous sentir l'ame touchée par une grâce spirituelle[1]. Les images qu'on admire à Saint-Pierre sont la Bible illustrée du peuple, un sermon muet de la plus persuasive éloquence. Cette basilique est un traité de théologie, c'est un cours d'histoire, c'est le sublime poème de la religion; poème, histoire, théologie que tous lisent, que tous admirent, ignorants et savants, parce que le catholicisme est pour tous. Devant la confession de saint Pierre, chacun doit fléchir les genoux, sans excepter l'empereur ni le pape[2]. Voilà la vraie égalité. Cette *Confession* vous dépeint l'Église militante. Fondée par les apôtres, soutenue par les martyrs, elle s'élève sur les débris du paganisme vaincu, appelant à elle les élus de Dieu dispersés aux quatre vents du ciel, dominant le monde avec la croix et élevant sa tête auguste jusqu'aux portes des cieux. Mais ce n'est là que la première partie de l'existence de l'Église, laquelle règne, comme son divin fondateur, au ciel et sur la terre. Et ici, le génie de Michel-Ange, inspiré par le catholicisme, a lancé dans l'air cette admirable coupole, vrai prodige d'architecture, où la mosaïque, peinture immortelle, représente avec les plus splendides couleurs le dernier terme de la *Confession* de saint Pierre, l'Église triomphante avec ses glorieuses hiérarchies : d'abord les saints, puis la reine des saints et des anges, puis l'auguste Trinité, puis l'infini, puis la Croix qui domine l'éternité et l'immensité, comme elle domine le temps et l'espace.

L'Eglise militante a son armée qui combat par la parole, par l'exemple, par l'abnégation, par le sacrifice de soi-même. Vous contemplez cette armée à Saint-Pierre, dont la nef du milieu est ornée à droite et à gauche des statues colossales de tous les fondateurs des ordres religieux, ces grandes ames, envoyées de siècle en siècle pour secourir l'Eglise, ces illustres généraux dont les phalanges ont défendu et défendent avec tant de gloire la vérité, la vertu, la civilisation, formant

[1] Von Herder, *Vorrede zu den Legenden.*
[2] Décret de la sacrée Congrégation des Rites, 10 octobre 1594.

une longue galerie, et comme une double chaîne qui se prolonge jusqu'au milieu du temple, et aboutit à la chaire infaillible, centre unique de l'unité, et lampe ardente de lumière et de charité catholique. Abaissez le regard, et vous apercevrez la statue de saint Pierre assis sur son trône, monument de reconnaissance de saint Léon-le-Grand. Ce dernier, au dire des érudits, la fit fondre avec les débris de la statue de Jupiter Capitolin, en l'honneur du glorieux apôtre qui, plus puissant pour protéger Rome chrétienne que Jupiter pour défendre Rome païenne, avait sauvé la ville éternelle des fureurs d'Attila[1]. Unissons-nous à la foule des fidèles, et baisons et touchons du front les pieds du grand apôtre, en signe de notre affection et de notre soumission à l'Eglise.

Loin de moi la pensée d'avoir cru donner au lecteur, par ces quelques faibles paroles, une description de Saint-Pierre de Rome. J'en ai à peine indiqué quelques beautés, quelques idées, pour faire sentir la nudité glaçante de Saint-Paul de Londres. « Il n'y a pas d'analogie, pas de parallèle possible entre ce temple nu, mélancolique, muet, et celui où tous les arts se sont réunis pour accumuler des chefs-d'œuvre qui vivifient toutes les splendeurs du culte[2]. » Toutefois, entrons. Ici Dieu n'est réellement présent ni en corps ni en ame ; il n'y est qu'en figure ; et quelle figure! De cette chaire ne descend pas la parole vivante de l'Homme-Dieu, de la bouche d'un ambassadeur auquel il ait été dit : *Allez et enseignez ;* mais la Bible, parole morte, que l'orateur cherche à vivifier par le charme de l'éloquence. Pas de confessionnaux, ni lieux de miséricorde, pas de crucifix qui inspire tant de confiance et de consolation, pas de peinture qui rappelle les exemples des saints, et excite à la vertu. On sort catholique de Saint-Pierre de Rome, on sort païen de Saint-Paul de Londres. Oui, certes, si ce temple dit quelque chose au cœur,

[1] Voyez Torrigio, *de Cryptis Vaticanis*, pag. 126 ; Id. *Sacri trofei romani*, pag. 149. Fr. Maria Phlebeus, *De identitate Cathedræ D. Petri*. Diss., pag. 38 ; Ciamp., *Monim. vet.*, tom. III. pag. 57 ; Gaume, *Les trois Romes*, tom. II, pag. 12. Paris, 1857.

[2] Bard, *Une semaine à Londres*, pag. 11

cette chose est toute païenne. Pour le prouver, prenons le *Guide* de Cummings, et lisons. Le premier mot de ce livre est celui-ci : *Prix d'entrée !* Le premier monument, c'est la Renommée qui console Britannia sur la perte de ses héros. Les souvenirs qu'il vous rappelle sont les souvenirs d'une guerre sanglante. Argent, mythologie, sang, voilà la première prédication de Saint-Paul de Londres. Et quel fruit civilisateur peut résulter de ces trois éléments, qui sont les trois fruits de la barbarie païenne ? Quel rapport y a-t-il entre la sublime doctrine de l'Evangile et un si étrange spectacle ? Sur le seuil du Dieu de paix, la guerre ; le mensonge vous introduit dans l'asile de la vérité ; et si vous voulez entrer dans la maison du Dieu des pauvres, on vous dit : *payez !*

Les Anglicans ont senti tout le tort fait aux églises par les iconoclastes, et pour le réparer en quelque manière, ils ont entouré l'intérieur de Saint-Paul, de monuments civils. L'idée païenne se dessine dans tous ces mausolées. Celui de William Ponsonby, mort à Waterloo, le 10 juin 1815, vous présente la Victoire qui couronne le héros. La Victoire et la Renommée soutiennent de leurs mains les deux médaillons en l'honneur de James Robert Mosse et d'Edward Rion, morts à l'assaut de Copenhague. Dans le monument de John Gaspard Le Marchant, mort à la bataille de Salamanque, Minerve montre le héros à un aspirant militaire, pour lui inspirer l'amour de la gloire. Dans le monument de Nelson, Britannia propose l'amiral comme exemple à deux jeunes marins, et les allégories de la mer du Nord, de l'Océan, du Nil, de la Méditerranée, racontent ses exploits. Les représentations allégoriques de la Grande-Bretagne et du Bengale, forment le monument du marquis Cornwallis. Plus loin, Britannia pleure la mort du capitaine Cooke, et deux de ses fils, pour la consoler, lui offrent son trident et son casque. Sur le sarcophage du capitaine Duff, Britannia dépose un médaillon et l'entoure de lauriers, et ainsi du reste. Après cela, les évêques et les écrivains anglicans viendront se plaindre que le peuple soit devenu païen ! Mais comment pourrait-il en être autrement,

quand la première église de Londres est d'un bout à l'autre une école de paganisme?

Dans toutes les inscriptions, il n'y a pas une pensée chrétienne : on ne parle que de *l'intérêt et de l'honneur du pays,* comme dans celle du marquis Charles Cornwallis. Et notez bien, d'abord l'*intérêt* et puis l'*honneur!* L'inscription latine qu'on lit sur la tombe de l'architecte de Saint-Paul, sir Christopher Wren, se termine ainsi : « *Lector, si monumentum requiris, circumspice.* » Nous pouvons faire à l'anglicanisme une juste application de cette pensée. Si vous voulez savoir ce que c'est que la religion anglicane, entrez dans Saint-Paul de Londres et regardez autour de vous. Aucun emblème religieux, parce que l'anglicanisme n'existe que de nom; aucune image du ciel, parce que l'anglicanisme est chose toute terrestre; aucune idée de Dieu, parce que l'anglicanisme est l'œuvre de l'homme. L'intérêt et l'honneur sont les deux vertus qui l'ornent; la prison et l'hôpital rappelés par le monument de John Howard, sont les deux fruits qu'il a introduits à Londres et dans l'Angleterre, c'est-à-dire, la misère et le délit. On voit la statue d'un évêque anglican, Réginald Heber, qui avait été à la tête d'une mission, prêcher la foi aux Indes orientales. Mais quel est l'éloge que lui fait la légende? Dit-elle peut-être qu'il a retiré quelques païens des ténèbres de l'idolâtrie? Non, elle déclare à sa louange, qu'*il se fit aimer et vénérer par tous ceux qui le connurent, quelle que fût leur religion.* Bel éloge pour un missionnaire prêchant la foi, qui sait plaire aux Mahométans et aux Bramines!

Il n'est pas vrai que Saint-Paul de Londres soit muet, comme il a été dit tantôt. Il parle, mais c'est comme l'Aréopage à l'Apôtre et non comme l'Apôtre à l'Aréopage. L'Apôtre des gentils se levait pour combattre le paganisme, en montrant les décrets de Dieu accomplis dans la *plénitude du temps,* par son Christ, principe et fin de l'histoire du genre humain; il contemplait l'avenir, soulevait le voile qui couvre les destinées futures de toute l'humanité[1], et en donnait la solution

[1] *Ad Romanos*, cap. XI.

définitive, par cette profonde et énergique sentence : *Tout est de lui, en lui et par lui*[1]. *Dieu sera tout en tout*[2]. Saint-Paul de Londres prêche le paganisme, ne s'occupe pas de Dieu, et n'en prononce pas le nom, il oublie tout à fait Jésus-Christ et n'en montre pas l'image, pour penser aux progrès de la navigation, à l'homme qui vogue sur l'océan guidé par les étoiles, à la boussole inventée plus tard pour le diriger, et enfin aux instruments de guerre dont il se sert pour les conquêtes[3]. Saint-Paul de Londres vous parle de Neptune qui ouvre les bras pour recevoir les officiers mourants[4], vous parle des sphynx et des emblèmes de l'Egypte[5] ; il vous parle de la compagnie des Indes et des gains faits par l'Angleterre[6]. Mais est-ce bien là le saint Paul de l'Evangile? mais est-ce bien là le saint Paul qui a civilisé les gentils? le saint Paul qui va à Jérusalem pour y voir Pierre, et être reconnu par lui comme apôtre? qui voyage dans l'île de Chypre, dans la Pamphilio, dans la Pisidie, dans la Lycaonie, qui écrit aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains, à Tite, à Timothée? Aucune de ses admirables doctrines ne s'apprend dans le temple que Londres lui a dédié : ce n'est pas un temple, mais un cimetière ; c'est une réunion de tombeaux où reposent des gens dont on ignore quelles ont été les croyances, et qui ont été recueillis, après leur mort, par des dieux faux et menteurs. Saint-Paul de Londres est dédié *Ignoto Deo,* parce qu'aucun Dieu n'y habite, parce que rien n'y parle de Dieu, et qu'on ne sait à quel Dieu il est dédié.

Pour faire une éloquente comparaison entre Rome et Londres, entre la civilisation catholique et la civilisation païenne, il suffirait d'insister sur la comparaison des deux temples, et d'en continuer l'examen sous tous les rapports, comme il suffit à un homme de sens et de cœur, de mettre le pied dans l'un et dans l'autre pour comprendre l'énorme diffé-

[1] *Ad Romanos*, XI, 36. [2] *I Ad Corinth*, XV, 28.
[3] Monument de l'amiral lord Collingwood.
[4] Monument du capitaine Faulknor. [5] Monument de sir Ralph Abercrombie.
[6] Monument de sir William Jones.

rence qui existe entre l'anglicanisme et le catholicisme. Mais nous devons aller plus avant, et étudier Saint-Paul et les églises de Londres au moment de leurs *services*, comme on appelle les cérémonies sacrées qu'on y célèbre[1]. Nous laisserons les anglicans nous en parler eux-mêmes. Dans la seconde série des publications des Puseyistes[2], il y en a une intitulée *la pollution du temple*. On y lit avec étonnement, une éloquente et vigoureuse description des déplorables effets produits dans le bas peuple d'Angleterre, par le culte protestant. L'auteur déplore l'absence du sacrifice, l'usage blâmable de tenir les églises fermées tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et la scandaleuse négligence des ministres qui n'y prient ni le jour, ni la nuit. Il affirme que le culte divin est mutilé au point de se réduire à la seule lecture d'un beau sermon, privé d'onction et d'efficacité. Il exhale, en ces termes, l'amertume de son cœur : « Il n'y a plus d'adoration ; la vénération et le respect ont disparu ; plus d'humilité, plus d'obéissance ; la mortification, l'abnégation de soi-même et la croix ont été délaissées. Les règles sacerdotales, les bénédictions sacerdotales, les fonctions sacerdotales n'existent plus ; la parole de Dieu est corrompue, les sacrements ont été changés en vains signes, et le sacrifice de chaque jour est supprimé. »

Je ne sache pas avoir jamais lu plus belle page sur le culte anglican, que celle-ci du docteur Newman[3]. « Un rituel foulé

[1] Il ne sera pas désagréable au lecteur d'avoir sous les yeux les officiers de la cathédrale de Saint-Paul de Londres. Outre l'évêque de Londres, il y a un doyen, puis quatre chanoines, puis un *precentor*, chef du chœur, un *chancellor*, chancelier, un *treasurer*, trésorier ; viennent ensuite l'archidiacre de Londres, l'archidiacre de Middlessex, vingt-sept *canons not residentiary*, un *divinity lecturer*, douze *minor canons*, un *commissary registrar and chapter clerk*, un *deputy registrar*, un *receiver and steward*, six *vicars choral*, un organiste, sept chapelains de l'evêque de Londres, deux *examining chaplains*, un chancelier des dioceses, un secretaire de l'évêque de Londres, un *registrar*, un *deputy registrar*, en tout soixante-douze officiers. Voyez *City directory*, dans le *Post office London directory*, pour 1856, pag. 2354.

[2] *Sermons for the Times.*

[3] Article de la *Revue de Dublin*, sur la *Lyra innocentium* du docteur anglican Jean Heble, article anonyme, mais qui a été aussitôt reconnu comme appartenant au docteur Newman.

aux pieds et déchiré pièce à pièce ; des prières lacérées, rapiécées, déchiquetées, composées au hasard et sans ordre, au point de rendre méconnaissables leur sens primitif et le but qui avait présidé à leur composition ; de sorte que des offices qui avaient toute la beauté de la poésie, ne sont même plus de la prose correcte : des antiennes, des hymnes, des bénédictions, des invocations jetées à la pelle ; des leçons d'Ecriture sainte transformées en chapitres : partout un je ne sais quoi de languissant, de lourd, d'engourdi, tandis qu'au même endroit, les rites catholiques avaient, pour ainsi dire, les ailes, la vivacité, le feu d'un esprit. Les ornements sacrés éliminés, les lumières éteintes, les pierres précieuses enlevées ; le nombreux cortége des lévites dispersé, et le long ordre des processions supprimé. Quelque chose d'effrayant vous glace le cœur. Vous diriez d'un socinianisme commençant, qui attaque en même temps l'œil, l'oreille, les narines mêmes de l'adorateur : une odeur de poudre et d'humidité qui a remplacé l'encens ; une rumeur confuse de ministres protestants, qui récitent des prières catholiques, et de clercs de paroisse, qui fredonnent des cantiques catholiques : les armes royales à la place du crucifix ; de grandes loges ou chaires de bois destinées aux prédicants, qui penchent tristement sur la tête des assistants, au lieu de l'autel des divins mystères : de longues nefs désertes entourées de balustrades, qui font l'effet d'enfermer comme dans des sépulcres les débris de ce qui n'est plus ; et quant à l'orthodoxie, une dogmatique froide, dure, triste, qui ne vous aide en rien, qui ne peut expliquer sa raison d'être, et qui ne souffre néanmoins aucun autre enseignement, qui contiendrait un dogme de plus, ou un dogme de moins. » Quelle civilisation peut donner à un peuple un culte de cette espèce ?

Ces choses ont été hautement comprises par beaucoup d'Anglicans, qui se sont appliqués à orner leurs temples à la manière des catholiques. Mais on leur en a fait un très-grand crime. C'est ainsi qu'au commencement de 1856, le pasteur de Knightsbridge fut dénoncé par une partie de ses parois-

siens, comme coupable d'avoir introduit dans son église des usages papistes. En effet, le pasteur était réellement coupable d'avoir employé les ornements de l'autel, une croix, quelques chandeliers, et une crédence placée près de la sainte Table, ce qui provoqua un bruyant procès devant la cour consistoriale de Londres, qui condamna tous ces *signes de superstition*. Le docteur Lushington, appuyé sur le sentiment populaire, décida contre le pasteur de Knightsbridge, que les nappes, les chandeliers et la crédence ne pouvaient se trouver dans une église anglicane sans une énorme illégalité, décision qui provoqua de nouveau les plaintes stériles du vieil évêque d'Exeter. Ce dernier, blessé des erreurs énormes dont regorgeait le jugement du docteur Lushington, écrivit une lettre très-remarquable, dans laquelle il prouvait au célèbre jurisconsulte, que tout ce qui se pratiquait dans la paroisse de Knightsbridge, était conforme à la coutume des plus beaux jours de la Réforme. Plusieurs inventaires de ce temps, publiés par l'évêque, justifient le curé et prouvent l'ancien usage des ornements et des meubles qu'on lui impute à crime. L'évêque d'Exeter insiste spécialement sur l'usage de la petite crédence placée près de l'autel, laquelle est nécessaire pour célébrer convenablement le saint sacrifice ; il fait beaucoup de citations curieuses, dont une démontre qu'aux funérailles de Henri VIII, la croix était sur l'autel de la chapelle de Saint-Georges, et qu'on portait également la croix devant l'archevêque qui officiait. L'évêque d'Exeter termine sa lettre en disant, qu'il ne se serait pas donné la peine de l'écrire, si les tables de l'autel, la croix, les ornements d'église avaient été seuls en cause. Mais une plus grave considération, ajoute-t-il, m'a déterminé à remplir ce devoir, c'est qu'il faut défendre la grande doctrine catholique, et montrer que l'*oblation des éléments* est nécessaire. Je sais très-bien que le seul mot *oblation*, entendu dans son vrai sens, fait mal à beaucoup de monde. Ce mot sonne aux oreilles des associations protestantes et des alliances protestantes de notre siècle éclairé, comme une abomination pure.

Mais je n'écris pas pour eux, ni pour ceux qui leur ressemblent ; je ne m'adresse qu'à ceux qui cherchent la vérité avec un esprit d'humilité et de charité chrétienne. » Et ici, le prélat fait observer avec douleur, que dans presque toutes les églises, même dans les cathédrales, le saint sacrifice est célébré avec la plus coupable négligence, en dépit de toutes les lois ecclésiastiques. Il adresse un chaleureux appel aux dignitaires chargés de surveiller le culte divin, et les supplie d'établir dans leurs diocèses des cathédrales et des églises modèles. Puis, faisant allusion à l'impopularité des pratiques qu'il recommande, il finit par les paroles suivantes : « On nous dira que ces pratiques rencontrent de l'opposition de la part des nobles, des personnages puissants, et même d'un nombre considérable d'hommes d'état du jour. Je sais que le protestantisme se plaît à bafouer ceux qui sont attachés à ces pratiques, et qu'il pousse l'ignorante multitude à manifester son mécontentement. Bref, on dira que ces choses sont très-impopulaires. Mais l'Eglise aurait-elle à s'occuper de popularité? La popularité serait-elle la meilleure preuve de sa fidélité et de ses avantages? »

Nous avons dit en tête de ce chapitre, que la prière était l'un des plus puissants facteurs de la civilisation. Eh bien ! je défie qui que ce soit d'aller dans une des nombreuses églises de Rome sans y trouver à une heure quelconque des personnes qui prient, tandis que la majeure partie des temples restent fermés pendant toute la semaine, et que ceux qui le voudraient n'y peuvent aller prier. Ils s'ouvrent le dimanche, mais pas avant le temps fixé, qui est onze heures du matin. Les onze heures étaient sur le point de sonner, et je tentai en vain d'entrer, un dimanche, à Saint-Giles *in the fields;* le bedeau me défendait l'entrée par la raison qu'onze heures n'étaient pas encore sonnées. J'avais résolu, ce jour-là, de faire une visite aux divers temples de Londres, afin de voir combien de personnes prenaient part au *service*. J'avais lu dans des auteurs protestants, de fortes plaintes sur le vide qui règne continuellement dans leurs églises. Le docteur

Ludwig Börne disait de l'Allemagne hétérodoxe : « On forçait autrefois les juifs à venir tous les dimanches dans les églises chrétiennes, pour y entendre le sermon, et il était expressément défendu, sous des peines graves, de s'endormir. La police devrait aujourd'hui employer cet expédient contre les chrétiens, afin d'empêcher l'action somnifère du sermon, laquelle n'est parfois pas moins puissante que celle de l'opium[1]. » J'ai trouvé qu'il en était de Londres comme de l'Allemagne : des églises vides et de rares assistants prêts à s'endormir. Je pus visiter dix églises dans l'espace d'une heure, et je n'en trouvai pas une seule où il y eût cent fidèles : deux douzaines était le nombre ordinaire. Voyant que le peuple de Londres n'allait ni à l'église ni au sermon, savez-vous où l'on a songé à prêcher? Dans les *bazars*. Et comment? De la manière suivante. On place entre des jouets, des lorgnons, des crinolines, un étui plein de feuillets sur lequel il est écrit : *Prenez-en un gratis*. Et dans l'étui, il y a quantité de petits sermons moraux. J'en ai pris deux dans le *bazar* de *Soho square*[2]. Les guides de Londres disent que dans ce bazar, la vente est faite par des dames très-élégantes. C'est naturellement pour attirer les gens. Celui qui y va, trouve à choisir à volonté. Veut-il des prêches? Il a des prêches. Veut-il les grâces? Les grâces non plus ne lui font pas défaut. Désire-t-il les uns et les autres? Il peut les avoir également. C'est ainsi qu'à Londres, on attire les hommes à Dieu! Rien, en effet, n'attire à la chapelle anglicane, ni le sentiment de dévotion, ni la splendeur du culte, ni le besoin d'ouvrir ses misères au Christ. Le *Times* a menacé le Pape, il y a peu d'années, d'une église anglicane, et même d'une cathédrale au beau milieu de Rome. Si l'anglicanisme avait exécuté cet

[1] D. Ludwig Börne, *Der ewige Jude*, pag. 7.

[2] Un de ces feuillets était ainsi intitulé : « Kark ! (écoutez). Young or old, your time here must be short ; and then comes ETERNITY ! » L'autre feuillet portait pour titre *The wrong road* (la fausse voie). Et commençait : « My friend, you are travel-» ling the journey of life : there are two roads lead through this world ; the end of » the one is everlasting life, and of the other everlasting misery. It is a serious » question. Are you in the right, or the WRONG ROAD? »

attentat, il n'aurait abouti qu'à mettre ses hontes en évidence devant les peuples qu'il cherche à séduire. Quiconque met le pied dans un temple protestant en sort le cœur vide, l'ame mécontente, et j'en appelle à tous ceux qui ont eu le malheur d'y entrer. Au contraire, une heure de prière passée devant l'autel consacré à la très-sainte Vierge, vous donne une joie de paradis. On ne connaît, on ne sent la suavité de Dieu que dans l'Église catholique.

Cette énorme différence entre les églises de Rome et les églises de Londres, que nul ne voudra contester, est de la plus haute importance et donne une idée de la félicité des deux peuples. En effet, l'église est un lieu de prière ouvert à tous sans distinction, mais particulièrement aux pauvres et au petit peuple, qui sont la portion préférée de la Providence. Au milieu des humbles chaumières d'un village, s'élève le temple majestueux, qui est la maison de tous, par cela même qu'il est la maison de Dieu, et le petit enfant et la petite fille des champs en voient et en admirent la magnifique façade, la noble coupole, la grande corniche, le chapiteau corinthien. Là, vient de son atelier poudreux, de sa chétive habitation, le pauvre artisan, la pauvre mère qui mène avec elle le jour de fête, ses petits enfants vêtus de leur plus blanche petite robe. Ils se voient les égaux du prince, du chevalier, et prennent une sainte fierté, parce qu'ils sont leurs frères devant le Christ. Ils y acquièrent, en même temps, comme un nouvel être, ils y respirent un air plus pur et se trouvent pour ainsi dire dans un autre monde. Là, l'indigent inondé du parfum des fleurs et de l'encens bénit, voit briller l'or, l'argent, les pierreries dans les ornements sacrés, et il n'éprouve, ni envie, ni regret d'en être privé. Il admire, avec étonnement, la blancheur des linges, les parements et les broderies des habits sacerdotaux, pendant que l'orgue harmonieux se fait entendre, et que tout l'air résonne des cantiques du Seigneur. Il est incroyable quelle influence doit exercer tout cet appareil sur l'ame d'un simple paysan, d'un enfant du peuple, d'une fille de dix ans, qui seraient peut-être

passés sur la terre sans jamais voir ni entendre rien de semblable! Dans l'ivresse de ces impressions, il leur est très-facile de s'élever à Dieu, et c'est là l'unique motif pour lequel l'Eglise a recours aux pompes du culte. Qui ne voit cependant, combien ils doivent être ennoblis, purifiés, relevés à leurs propres yeux, quand ils retournent à leurs occupations terrestres[1]!

Ces spectacles, ces célestes délices sont inconnus au peuple de Londres et à cette immense multitude de pauvres dont ses rues sont remplies. Jamais cette ville n'est réjouie par une fête de l'Eglise dans laquelle on réunit tout ce qu'il y a de plus splendide pour honorer le Créateur. S'il arrive qu'on veuille célébrer quelque solennité, et chanter un hymne à Dieu avec toute la magnificence dont l'homme est capable, on le fait dans un lieu fermé, où l'on ne peut pénétrer qu'après avoir payé largement son billet d'entrée. C'est ainsi qu'on chante à Londres une touchante musique religieuse, le magnifique *Oratorio* de Handel, *Israel in Aegypt,* mais c'est dans l'enceinte du *Crystal palace,* et il faut solder une guinée pour y être admis[2]. De cette manière, le pauvre ne prend aucune part aux joies du riche, et n'éprouve jamais les heureux effets de la fraternité évangélique. Est-ce le seigneur et le mendiant, il y a toujours un mur insurmontable, que la religion même ne peut abaisser un seul instant. L'anglican ne fléchit pas les genoux devant Dieu, c'est pourquoi le riche et le pauvre ne deviennent jamais égaux dans la maison du Père commun. A l'un, toujours les splendeurs de l'or et les riches lambris; à l'autre, le sombre aspect de la misère et les haillons souillés.

Le Romain, au contraire, à quelque condition qu'il appartienne, peut admirer à toute heure du jour, les merveilles et les intimes beautés d'un palais cent fois supérieur au palais de cristal. C'est la basilique de Saint-Pierre, propriété commune

[1] Lisez la *Divinazione* de Curci, vol. II, ch. X.

[2] Une société s'est établie à Londres en 1832, pour propager la musique sacrée, *Sacred Harmonic society.* La préparation des *Oratorio,* et leur direction est confiée à un italien, le maestro Costa.

qui accueille indifféremment le prince et l'indigent, qui déploie devant leurs yeux les magnificences de l'art, et qui les enivre chaque jour des célestes mélodies de la musique sacrée. Même en laissant de côté l'idée religieuse et se plaçant au point de vue d'un plaisir légitime, on voit bien que Rome a pensé au pauvre comme au riche, en leur ouvrant un rendez-vous commun de saintes délices où l'ame se nourrit de la contemplation du beau et jouit des trésors que Dieu a daigné répandre dans le sein de la terre. Ce monument seul suffirait pour illustrer une ville, et l'on ne peut mettre en doute la civilisation d'un peuple qui sait l'admirer, et qui peut chaque jour s'y rendre librement.

CHAPITRE IX.

DU CLERGÉ ANGLICAN DE LONDRES, ET DU CLERGÉ CATHOLIQUE DE ROME.

Comment se forme le clergé anglican. — Les évêques, les prêtres, les diacres sont-ils ecclésiastiques ou laïques? — Nullité des ordinations anglicanes pour cinq raisons. — Le fait prouve que le clergé anglican n'a pas reçu la grâce du sacrement. — Ce qu'il croit. — La haute. — La basse. — La large Église. — Chacune de ces trois Églises se divise en trois autres. — Impossibilité d'énumérer toutes les fractions de l'anglicanisme. — Ce que fait le clergé. — Aveux des journaux. — L'évêque de Bangor. — Les Recteurs de Londres. — Le marquis de Blandford. — Comparaison du *Weekly Dispatch* entre le clergé anglican et le clergé catholique. — Vente des bénéfices. — Annonces dans les journaux. — L'évêque de Rome et l'évêque de Durham. — Une discussion de la Chambre des Communes en juillet 1856 — En présence de Simon le Magicien.

Commençons par dire en peu de mots, comment se forme le clergé anglican, avant d'indiquer ce qu'il croit et ce qu'il fait. Les anglicans ne reconnaissent d'autres ordres, que le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat. Dans l'article XXV, ils nient nettement que l'ordre soit un sacrement[1]. Ils ont toutefois, pour le conférer, un cérémonial qui ressemble en beaucoup de points à la liturgie romaine, à laquelle il a été visiblement emprunté. Par exemple, l'archidiacre présente les ordinands à l'évêque, qui lui demande *s'ils sont dignes* d'être

[1] « There are two Sacraments ordained of Christ our Lord in the Gospel, that is to say Baptism, and the Supper of the Lord. Those five commonly called Sacraments, that is to say Confirmation, Penance, *Orders*, Matrimony, and Extreme Unction are not to be counted for Sacraments of the Gospel *Articles agreed upon by the archbishops and bishops of both provinces, and the whole clergy in the Convocation holden at London in the year 1562.*

ordonnés, et qui leur fait, après avoir reçu une réponse affirmative, une longue admonition dans laquelle il les informe de la charge qu'ils vont assumer, et des devoirs qu'ils auront à remplir. On chante ensuite ou on lit les litanies, dans le cours desquelles l'évêque appelle d'une manière spéciale les bénédictions de Dieu sur les ordinands. On chante aussi ou l'on récite le *Veni Creator*, on dit des collectes, qui sont en substance les mêmes que celles du Pontifical romain, on lit l'épître et l'évangile, on fait la consécration de la cène du Seigneur à laquelle l'ordonnant et les ordonnés doivent participer. Dans l'ordination du diaconat, l'ordonnant seul impose les mains ; dans celle de la prêtrise, ont lieu deux impositions des mains : l'une de l'ordonnant et de tous les ministres présents qui gardent le silence, l'autre de l'ordonnant seul, qui récite en même temps une formule ; enfin, dans l'ordination de l'évêque, les évêques assistants imposent les mains en même temps que l'ordonnant qui dit une formule. Il n'y a aucune transmission d'instruments, si ce n'est dans l'ordination de l'épiscopat, où on présente la Bible au futur évêque.

Mais les évêques, les prêtres, les diacres anglicans sont-ils réellement tels après leur ordination, ou bien restent-ils toujours simples laïques ? C'est là une question qu'on a beaucoup agitée et qu'on agite encore. L'Église catholique n'a prononcé sur ce point aucune définition dogmatique. Mais elle a déclaré, après mûr examen, que les ordinations anglicanes doivent être considérées comme nulles, et que tout anglican converti à la foi catholique, qui est promu aux ordres sacrés, doit être envisagé comme laïque, quand même il aurait été évêque, et ordonné simplement sans condition. Cette question ne peut avoir aucun sens pour la grande majorité du clergé et du peuple anglicans, niant la présence réelle et toute faculté de remettre les péchés dans les ministres de l'Église, et prétendant par conséquent aussi que leurs ministres ne reçoivent dans l'ordination, aucun pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, et d'absoudre des péchés. Demander si les ordinations anglicanes sont valides, c'est demander unique-

ment si elles confèrent le double pouvoir indiqué. La question n'a donc de portée que pour le très-petit nombre d'anglicans, qui croient à la présence réelle et à la faculté de remettre les péchés. La solution négative s'appuie sur cinq raisons très-solides que nous allons exposer.

I. La prétendue Église anglicane nie la présence réelle aux articles XXVIII et XXIX[1], et, à l'article XXXV, refuse à la Pénitence la dignité de sacrement, c'est-à-dire la rémission des péchés par sa vertu. Elle nie aussi, comme nous l'avons remarqué, que l'Ordre soit un sacrement de l'Évangile. Cela posé, chacun sait que la formule des sacrements, pour être *valide*, doit exprimer leur effet d'une manière explicite, ou du moins implicite. Or, la formule employée dans la liturgie anglicane, n'exprime pas *explicitement* l'effet du sacrement de l'Ordre, qui est, dans la prêtrise, la faculté de consacrer et d'absoudre, et dans l'épiscopat, le pouvoir de conférer cette même faculté. Dans cette formule, on fait bien mention de la fonction d'évêque, de prêtre, de diacre, mais il résulte du reste du cérémonial et des *articles de religion* que ces fonctions, loin d'impliquer, excluent positivement toute idée de consécration et d'absolution. D'où il suit que la formule en question n'exprime pas même *implicitement* l'effet de l'Ordre.

II. Une formule hérétique et contraire à l'effet du sacrement, ne peut être valide, et telle est la formule anglicane. En effet, l'évêque demande d'abord à l'ordinand s'il se croit appelé de Dieu à exercer la fonction de diacre, de prêtre ou d'évêque *suivant les prescriptions du royaume britannique*, en d'autres termes, à enseigner, entre autres erreurs, qu'il n'y a pas de présence réelle, ni de faculté d'absoudre, et s'il est prêt à la remplir de cette manière. Sur sa réponse affirmative, l'ordonnant prie que l'Esprit-Saint (horrible blasphème !) l'aide à remplir tout ce qu'il a promis, après quoi, il lui confère, par l'imposition des mains, la grâce pour la fonction d'évêque, de prêtre ou de diacre, dans le sens exprimé plus haut. Or, qui

[1] *Articles of religion.* XXVIII of the Lord's supper; XXIX of the wicked, which eat not the Body of Christ in the use of the Lord's supper.

ne voit que cette formule est implicitement hérétique et contraire à l'effet du sacrement de l'Ordre.

III. L'intention de ne pas conférer un sacrement, quand elle est expresse ou *extérieure,* est un obstacle au sacrement même. Tel est précisément le cas qui nous occupe, car l'Église anglicane nie publiquement que l'Ordre soit un sacrement, et l'évêque, comme l'ordinand, déclarent publiquement que, dans ce rite, ils entendent se conformer entièrement à leur Eglise. Ils déclarent donc en même temps, et par le fait même, qu'ils n'ont pas l'intention de conférer ou de recevoir un sacrement, mais bien d'accomplir une pure cérémonie religieuse.

IV. Il est ensuite fort douteux que Parker, le premier archevêque de Cantorbéry créé par Elisabeth, et par qui ont été ordonnés tous les autres évêques anglicans ; il est fort douteux, dis-je, que Parker ait été réellement ordonné. On sait de science certaine que Parker et ses adeptes étaient de francs calvinistes qui ne croyaient nullement à la nécessité de l'ordination. En outre, les catholiques de cette époque leur reprochaient de ne pas être ordonnés et les anglicans ne produisirent jamais l'extrait de leur ordination, lequel ne fut publié que soixante ans plus tard. Supposons, d'ailleurs, que Parker ait été réellement ordonné, il est douteux que Barlow, qui lui aurait conféré l'ordination, ait été autre chose que simplement *nommé* ou *élu* du temps d'Édouard, car on n'a jamais pu retrouver les actes de sa consécration.

V. En laissant enfin de côté toute autre considération, les ordinations anglicanes seraient toujours douteuses, parce qu'il est douteux que les ordonnants et les ordonnés aient été validement baptisés. En effet, qui peut dire que le baptême soit valide dans une Eglise qui ne croit pas à sa nécessité ? Or, telle est précisément la croyance de l'Église anglicane, comme nous l'avons prouvé plus haut[1]. On peut donc légitimement

[1] Voyez le livre du Rév. Capel Molyneux intitulé *Baptismal regeneration opposed both by the word of God and the Standard of the Church of England.* London 1857, *Partridge and co.*

conclure que le clergé anglican n'existe que de nom, que les archevêques, les évêques, les prêtres, les diacres sont de simples laïques en présence du Seigneur. L'effet le prouve d'ailleurs clairement, car ils ne font guère voir qu'ils ont reçu la grâce du sacrement.

Une des premières choses qui se présente à l'esprit quand on parle du clergé anglican, c'est l'irrémédiable division qui le déchire. Racontons : ce clergé se partage en trois classes principales : l'Église-Haute (*high Church*), l'Église-Large (*broad Church*), et l'Église-Basse (*low Church*). Chacune de ces trois classes se divise elle-même en trois autres, qu'on ne peut d'ailleurs caractériser en termes précis et qui s'approchent et s'éloignent l'une de l'autre par des gradations indéfinissables et des nuances pour ainsi dire imperceptibles. Les membres de la *Haute-Église* ont beaucoup conservé de l'esprit catholique. Ils respectent la tradition, donnent l'interprétation la plus catholique possible aux trente-neuf articles de religion, qui sont la profession de foi prescrite par la reine Elisabeth, sont attachés à la liturgie, laquelle est toute pénétrée de l'esprit catholique, croient le baptême nécessaire au salut, professent la présence réelle, bien qu'ils rejettent la transsubstantiation, admettent en conséquence que l'ordination confère un pouvoir surnaturel à celui qui la reçoit, et estiment qu'une Église, pour être vraie, a besoin de la succession apostolique, laquelle ne consiste pourtant, à leur avis, que dans la réception et la transmission du pouvoir sacerdotal.

Les membres de la Haute-Église ne sont pas d'accord entre eux et se divisent en trois classes principales. Les premiers qui sont au sommet de l'échelle et qui s'appellent *Puseystes*, rejettent entièrement ou restreignent beaucoup la suprématie de la reine, et reconnaissent le pouvoir de l'Église, dont ils investissent les évêques et les patriarches pour ce qui concerne les définitions dogmatiques[1]. Ils attribuent au pape une

[1] *Sur le système des Anglicans dits Puseystes*, Charles Baggs, ancien recteur du collége anglais à Rome, a lu, il y a plusieurs années, une très-belle dissertation dans l'Académie de la Religion catholique. Les Puseystes prétendent n'être pas protestants,

primauté d'honneur, croient aux sept sacrements, à la présence réelle, au sacrifice eucharistique, à la confession [1], ne prient pas les saints, mais en font mémoire, récitent la partie scripturale de l'*Ave Maria*, prient pour les morts, bien qu'ils aient des idées très-confuses sur le purgatoire ; ils protestent de leur respect pour l'autorité de l'Église, mais en pratique ils croient à leur propre jugement. En effet, comme ils rejettent la suprématie du pape, et qu'ils ne trouvent pas dans la majeure partie des conciles œcuméniques le nombre d'évêques nécessaire, à leur avis, pour représenter l'Église, ils se bornent à croire, après les articles contenus dans le symbole de Constantinople, uniquement ce qu'ils jugent avoir été cru dans l'ancienne Église, avant que le moyen-âge, comme ils disent, y eût introduit, avec ses ténèbres, de nombreuses erreurs. Ils exposent et défendent leurs opinions dans le journal l'*Union*, qui date du commencement de 1857, et c'est merveille de voir combien ils s'approchent déjà de la doctrine catholique [2]. Les seconds respectent l'autorité de la reine, mais ils se plaignent de ce que le gouvernement ne laisse aucune liberté aux ministres de l'Église. Ceux-ci rejettent la transsubstantiation, ceux-là se content de ne pas en parler ; ni les uns ni les autres n'admettent la nécessité de la confession ; bref, ici commencent les subdivisions des subdivisions des premières divisions, et l'on entre dans un labyrinthe dont il est impossible de trouver le fil conducteur. Les troisièmes

le protestantisme étant, d'après l'auteur d'un *Petit traité de plus :* » Un terme absolument négatif, qui suppose le manque total de toute foi. » Page 52.

[1] Voyez, par exemple, *Little Manual of the holy Eucharist from the devotional writings of Taylor, Comber, Ken, Andrews, Johnson*, etc., London e Oxford 1855. Il est dit de la confession, pag. 3 (Appendice.) : « Yet there is no *absolute* of the Priest's ritght hand : still it is of so great benefit to the heavy laden, that they, who carelessly and causelessly neglect the same, are neither lovers of peace of conscience, nor are careful for the advantage of their souls. »

[2] Dans l'*Union*, juin 19, 1857, n° 25, p. 400 on lit la Revue bibliographique d'un livre d'Ambrose Lisle Philipps intitulé : *On the future Unity of Christendom*. L'auteur conclut en manifestant le désir que tous les dissidents récitent la prière du Canon autorisée dans l'Église romaine, *Domine Jesu Christe, qui dixisti Apostolis tuis*, etc., pour obtenir la grâce de l'union. C'est un très-saint désir que Dieu daignera exaucer tôt ou tard.

ne croient qu'aux sacrements de Baptême et de la Cène, n'ont aucune foi au sacrifice eucharistique, et gardent une idée très-vague et très-incertaine de l'autorité de l'Église. Le *Morning-Post* passe pour être l'organe de la *Haute-Église*. Il est bien loin toutefois de représenter le système des *Puseystes*, et quoiqu'il exprime souvent les opinions des anglicans de la seconde et de la troisième classe, il est à peu près impossible de dire quelle est la profession de foi de ce journal multiforme. Les évêques anglicans appartiennent en partie à la *Haute-Église*, mais il n'en est peut-être aucun qu'on puisse appeler *puseyste* dans toute la rigueur du mot. C'est ainsi que les disciples de Pusey voient leur système répudié par leurs propres évêques et se trouvent réellement entre le marteau et l'enclume, repoussés qu'ils sont par les catholiques qui ne veulent pas les reconnaître comme frères, et détestés par le reste du clergé anglican. Tous les membres de la Haute-Église croient qu'on ne peut faire son salut que dans l'Église catholique, mais ils prétendent que l'Église anglicane en est une branche, et ils s'appellent eux-mêmes *Anglo-Catholiques*.

Passons à l'*Église-Large*. On lui a donné cette dénomination, parce que tous ceux qui en font partie ouvrent les portes du ciel à quiconque croit au Christ, et élargissent ainsi l'Église de manière à en faire l'arche de Noé qui renfermait toute espèce d'animaux. Ils professent les trente-neuf articles, mais sans exclure du paradis ceux qui les rejettent ; ils récitent le symbole d'Athanase, mais ils estiment que le premier et le dernier verset sont exagérés. Cependant, il y aussi de graves dissentiments dans cette Église, qui accepte tout et qui a les bras si larges. En effet, les uns croient le baptême nécessaire, et professent que leurs ministres reçoivent dans l'ordination une sorte de pouvoir surnaturel ; les autres estiment que le baptême est utile, sans doute, mais non nécessaire ; il y en a enfin qui pensent qu'on peut arriver au salut éternel sans le baptême, et qui soutiennent que les ministres sont après tout comme les laïques, et qu'ils n'ont d'autre pouvoir que celui qui leur vient de la reine. Il y a plus, ces derniers n'ont pas

d'idées nettes ni de foi déterminée sur le péché originel et sur la divinité de Jésus-Christ.

L'*Église-Basse* se distingue des deux précédentes, spécialement en ce que ceux qui la composent s'attachent au principe de la justification par la foi seule, sans les œuvres : ils sont rationalistes et suppriment expressément ou implicitement tout ce qui est surnaturel, de manière à n'en garder que le mot. Le principe de la justification par la foi seule, est bien l'un des trente-neuf articles, mais les partisans de la *Haute-Église,* surtout les *Puseystes* rejettent cet article ou lui donnent une interprétation catholique. Les partisans de l'*Église-Large* l'admettent en théorie, mais le rejettent en pratique. Les partisans de la *Basse-Église* le proclament et en font leur doctrine propre, comme le prouve le journal le *Record* qui est leur organe, d'où leur est venu le nom de *Recordites*. Ils s'appellent aussi *Évangéliques*, parce qu'ils prétendent enseigner le pur Evangile. Toutefois, ils diffèrent aussi entre eux. Les premiers disent que la foi seule justifie, quand c'est la vraie foi, et que la vraie foi ne peut jamais manquer de produire les œuvres. Les autres enseignent que si la justification ne dépend pas des œuvres, celles-ci pourtant ont leur mérite, et qu'il est bon d'en être pourvu. Les derniers enfin poussent le principe jusqu'à prétendre que le plus grand scélérat du monde est sûr de faire son salut, s'il croit fermement au lit de la mort qu'il est sauvé par les mérites du Rédempteur. Au contraire, l'homme le plus saint est perdu, s'il meurt avec le seul *espoir* d'être sauvé, sans en faire un acte de foi. Ils diffèrent aussi entre eux par rapport à la divinité de Jésus-Christ. Les uns n'osent dire clairement qu'il n'est pas Dieu et homme, bien qu'ils ne croient pas réellement que le Fils de Dieu ait pris la nature humaine ; les autres protestent ouvertement que Jésus-Christ est Dieu et homme, mais ils se gardent bien d'affirmer qu'il ait souffert et qu'il soit mort pour nous. Enfin, le dernier point sur lequel se partage l'Église-Basse, c'est qu'elle se déclare plus ou moins nestorienne. Les partisans de cette Église placent deux personnes en Jésus-Christ, commencent par nier la Trinité des personnes

et finissent par dire que Jésus-Christ n'est qu'un homme; uni par grâce avec Dieu d'une manière ineffable, ou bien ils n'admettent pas en lui la réalité de la nature humaine. Interrogez-les, pressez-les tant qu'il vous plaira, vous ne leur ferez jamais avouer que Jésus-Christ est en même temps Dieu et vrai homme. Ils s'entendent tous d'ailleurs pour refuser à Marie le titre de *Mère de Dieu* et pour incriminer les catholiques à ce sujet. Ils manifestent encore le vil désir d'une réforme de la liturgie pour lui enlever tout ce qu'elle conserve de catholique, et c'est à contre-cœur qu'ils récitent le symbole de Constantinople et même celui des apôtres.

Ces indications sur les divisions de l'Église anglicane, viennent de l'*Edinburgh Review*, journal protestant, et m'ont été communiquées par un prieur, savant et zélé prêtre de Turin, qui a sacrifié honneur et fortune pour entrer dans l'institut de la Charité et se livrer à l'évangélisation de l'Angleterre. Ce prêtre étudie, avec beaucoup d'ardeur, les vicissitudes de l'anglicanisme dans les livres et dans les journaux, passe sa vie au milieu des protestants, et se trouve fréquemment aux prises avec ce qui l'a mis à même de connaître à fond leurs diverses opinions. Il m'a assuré, après de nombreuses informations, que le parti de la Basse-Église, c'est-à-dire le parti le plus incrédule, et qui tourne au rationalisme est celui qui a le plus d'extension. Le lecteur se tromperait grandement toutefois, s'il croyait que je lui eusse signalé toutes les sectes que renferme la secte anglicane, ou les diverses opinions qu'elle professe. En effet, l'ecclésiastique dont je parlais tantôt m'a dit avoir appris de la bouche des protestants et par ses nombreuses observations particulières, que, sur vingt-quatre mille ministres anglicans, il ne s'en trouve pas deux qui soient pleinement d'accord sur les doctrines dogmatiques. De sorte que j'ai à peine esquissé les divisions culminantes, qu'il faudrait subdiviser à l'infini pour acquérir une juste idée de l'état des choses.

Nous avons vu comment se forme le clergé anglican; nous savons en gros ce qu'il pense. Il nous reste à rechercher ce

qu'il fait. Nous nous bornerons sur ce point à quelques citations. Le *Times* disait, il y a peu de temps : « Le quart de nos évêques ne font rien, ou s'ils font quelque chose, mieux vaudrait qu'ils ne le fassent pas[1]. » Le *Times* était indulgent envers l'épiscopat, en ne portant ce jugement que sur le quart des évêques. Mais on conçoit bien que les journaux anglicans ne disent pas tout. En effet, le *Morning-Post* a déploré en 1856 la publication dans les feuilles de Londres de la correspondance qu'un prélat anglican, l'évêque de Bangor, avait eu avec plusieurs de ses plus zélés diocésains. Les révélations contenues dans ces lettres étaient vraiment curieuses. Elles nous ont appris que, dans la majeure partie de ce diocèse, le clergé croit faire beaucoup en célébrant un service et en lisant un sermon chaque dimanche. L'évêque approuve la tempérance de ce zèle, et pense qu'il serait inutile de faire davantage. Quelques-uns, animés d'un excès de religion, prétendaient que ce n'était pas assez, et se plaignaient de ce que les habitants d'une paroisse, ne pouvant se rendre au service à la même heure, fussent forcés pour la plupart d'aller au service et au sermon des dissidents. « C'est ainsi, faisait observer le *Morning-Post,* que l'Église manque à ses devoirs, en négligeant de pourvoir aux besoins de ses propres membres. Au lieu de tenir tête aux dissidents, elle pousse ses fils par son inaction et sa froideur à aller chercher chez ces derniers ce qu'ils devraient trouver dans leur paroisse[2]. » L'évêque de Bangor a répondu aux auteurs de ces plaintes en les taxant de *présomption et de folie !* Mais quel est cet évêque qui accuse de folie les prétentions si raisonnables de ses diocésains ? Le *Morning-Post* va nous le dire : « Chargé d'années et de titres au respect, il est considéré depuis longtemps par les membres de l'Église avec toute la vénération qu'il mérite à bon droit. » Si, c'est ainsi qu'agissaient parmi les anglicans les évêques *vénérables,* que doivent faire les autres ? Les journaux de Londres, du 24 mai 1857, ont publié la lettre d'un évêque

[1] *The Times,* juin 1856.

[2] *Morning-Post,* 31 mars 1856.

anglican, qui se déclarait empêché d'accomplir certains devoirs dans un jour donné, parce que c'était un jour de courses de chevaux et qu'il ne pouvait laisser les chevaux pour les affaires épiscopales. C'est déjà un fait grave que de pareilles choses se passent, mais que des évêques les publient eux-mêmes, c'est ce qui touche à l'incroyable. Henri Mayhew dit en parlant des catholiques et des protestants de la capitale : « Les *Costers* de Londres habitent très-souvent les mêmes cours et les mêmes rues que les pauvres Irlandais. Or, si l'un de ces derniers tombe malade, il est certain de voir s'approcher de lui le prêtre, les sœurs de charité et quelques autres bonnes ames. Ah ! les sœurs de charité, voilà des femmes ! Mais combien de personnes non catholiques ne restent-elles pas à pourrir (*has rotted*) et ne meurent-elles pas, sans que pas une ame vienne les assister ! Sachez disait à Mayhew une personne digne de foi, qui avait été longtemps *Costermonger*, sachez que j'ai vécu longtemps dans le quartier de Lambeth, et qu'il n'y avait pas un *Coster* sur cent qui connût seulement de nom notre recteur M. Dalton, *bien que ce soit un brave homme* [1].

En mai 1852, le marquis de Blandford tonna dans la Chambre des Lords contre la fainéantise du clergé anglican. Il rappela l'inventaire des biens ecclésiastiques, qui avait été décrété en 1843, pour constater quelle était la proportion entre leurs fonctions et leurs émoluments, inventaires, d'après lequel on avait trouvé qu'on distribuait chaque année dans la seule Angleterre six millions et demi de francs à environ trois cents bénéficiers simples, c'est-à-dire exempts de toute charge par une très-longue coutume. Le marquis s'éleva avec force contre ce système. Etendant ces accusations à tout le clergé, il se plaignit de ce que l'Église établie n'embrassait pas le peuple dans sa sollicitude, de ce que l'esprit des ecclésiastiques était plus porté au mercantilisme qu'aux nobles et augustes fonctions de son état, et de ce que, par une consé-

[1] *London labour and London poor*, tom. I, pag. 21.

quence naturelle de ces deux désordres, s'accréditait l'opinion que l'épiscopat et le clergé étaient un hors-d'œuvre par leur oisiveté, et une charge par leurs revenus[1]. Le marquis de Blandford fit mention du mercantilisme, auquel les ministres anglicans s'appliquent de préférence. C'est un point qui mérite quelques éclaircissements. Voici un article publié par le *Weekly-Dispatch* au commencement de 1857. Il m'a été présenté à Londres en réponse à une question que j'avais faite touchant les occupations du clergé anglican[2].

« L'aspect général de l'Église établie d'Angleterre est si essentiellement mondain, qu'on donne au pasteur le nom d'*incumbent*, à une cure d'ames celui de *revenu* (living), qu'on appelle une translation *préférence*, et l'office d'un apôtre *jouissance*. On peut encore dire que la mission cléricale est dans un certain sens un pur métier, un honnête trafic; que les pasteurs négocient en théologie, comme le droguiste en thé, ou bien qu'ils donnent des avis sur l'ame, comme le médecin sur le corps, ou l'avocat sur le procès ; que ce sont les ouailles qui font les offres, et que le culte est l'article qu'ils achètent. L'office pastoral est chaque jour mis à l'encan, acheté et vendu. On le donne à bas prix, comme une réversion, avec charge d'une annuité viagère, on le recherche comme une rente, l'estimateur l'apprécie d'après la petitesse du troupeau, la grandeur du revenu, l'amabilité de la société, la commodité

[1] En 1853 il s'est publié à Londres un livre très-curieux intitulé : *The adventures of a Gentleman in search of the church of England*, London, John Chapman, où l'on demande à la pag. 5 : « Que font les évêques en Angleterre? » Et où l'on répond : « Rien que se chamailler comme des chiens pour un os (*Quarrelling like dogs over a bone*), tout en laissant l'Église tomber en ruine. Il n'y a pas d'absurdité aujourd'hui qui ne trouve des soutiens d'un côté ou de l'autre. » (*There is not an absurdity in the present day which will not find support from one party or another*). On lit à la page 35 : « Il est prouvé par les papiers publics, que les évêques ont entre eux d'aigres correspondances. Depuis mon retour, les points les plus sérieux de la foi ont été portés devant les tribunaux... et je rougis de devoir dire que leur décision, qui a condamné une partie des Révérends, a été reçue par l'autre avec autant de joie que pourrait en procurer la nouvelle d'une victoire aux courses des chevaux. »

[2] Je dois beaucoup de reconnaissance à un très-savant Anglais connu à Londres sous le nom de sir Oscar Oliphant, Kt. Cet excellent ami m'a donné de précieux renseignements, en me dirigeant dans mes recherches. Il venait de publier *China : a popular history*. London, James Blackwood, 1857.

de la maison, et des terres paroissiales. Les aspirants disent *nolo episcopari*, au moment même où ils jettent feu et flamme pour être promus à un siége. Ils jurent qu'ils n'ont pas d'autre office, quand ils en ont déjà beaucoup, et s'éloignent habituellement de leurs paroisses en dépit de leurs serments. C'est très-heureux, quand c'est dans cet esprit qu'on peut regarder un office, quand la presse et le peuple doivent le considérer comme un métier pour vivre, quand on est porté à trouver sot un évêque, qui ne fait pas son profit du bénéfice, quand on ne doit pas juger sa renonciation au monde et sa propre abnégation comme la vraie préparation au ministère prophétique. Car alors la religion est pur enthousiasme et pieux transcendentalisme, et nous croyons réellement que le temps est venu d'y renoncer, comme à une plaisanterie, à une solennelle hypocrisie ; et que la nation ferait mieux de garder son argent en poche, puisque c'est une affaire d'argent. Il ne s'agit pas de soigner une ame comme on soigne l'hydropisie, en payant le curé qui est le médecin ; et l'on ne doit pas inspirer la piété et réformer le vice uniquement à force d'argent. Il est juste, à vrai dire, que les ministres de la religion soient nourris par leur troupeau, mais chaque fois qu'un ministre vous dit : *Que voulez-vous me donner pour faire de vous un chrétien?* Soyez assuré qu'il ne peut vous faire chrétien. Chaque fois qu'on part de cette pensée que le culte divin est une rente, et l'appel des pécheurs à la pénitence une affaire d'argent, la religion devient une imposture, tant chez les pasteurs que chez le peuple, et ils ne font que crier et se tromper réciproquement dans un château enchanté. »

La *Weekly-Dispatch* établit ensuite une comparaison entre le clergé anglican et le clergé catholique. « La première leçon qu'apprend un prêtre catholique, c'est de renoncer aux choses de la terre, et de s'oublier soi-même. S'il pense aux affaires du monde, il ne doit y penser que pour son Église, afin que le monde l'honore, et ne s'occupe jamais que de sa mission et des ames. C'est pour cela, que le prêtre catholique a tant de pouvoir sur le peuple. Il peut bien être un mendiant lui qui ne

demande pas pour soi, il peut parler avec vérité des choses de Dieu, lui qui est en soi-même un vil monument de renonciation aux attraits de la terre, lui qui brave la pestilence pour entendre les confessions des moribonds, qui se mêle chaque jour aux pauvres, anime leur condition et partage leur sort. Nous voyons que le révérend M. Gurnay publie un rapport, qui est considéré comme une très-poignante accusation contre le clergé anglican sur sa détestable manière de prêcher. Il se plaint, dans ce rapport, qu'on ne paie pas les prédicateurs, comme on paie la défense d'un avocat et la recette d'un médecin ; et il ajoute que c'est ce qu'on doit faire pour rendre le pays chrétien, c'est-à-dire qu'il faut ouvrir une bourse pleine d'écus et la faire sonner aux oreilles des *bons chiens*, les bien payer pour qu'ils sauvent les ames, et leur inspirer un vif zèle par le moyen du profit qu'ils pourront en retirer ! Nous répétons que si un pasteur n'a pas d'autre vocation que celle-là, et s'il ne se sent pas mu par une impulsion plus forte que celle de l'argent, et par un sentiment qui le pousse à renoncer à toute espérance d'agrandissement humain, pour entreprendre la glorieuse mission d'élever la société des sens à l'esprit, il est totalement impropre à prêcher avec fruit la réforme des mœurs. Le Christ a dit : *Vends tout ce que tu as.* Socrate, Zénon, Diogène conformaient leur vie à leur enseignement. Paul subvenait à ses besoins par le travail de ses mains, pour ne pas être à charge au troupeau, alors même qu'il affirmait que l'ouvrier est digne de son salaire. Le prêtre catholique se prive de toute propriété privée et s'abandonne au peuple. A moins que les ministres ne prouvent au peuple qu'ils mettent leur devoir au-dessus de leur profit, jamais ils ne pourront faire que leur Église soit l'Église du genre humain. »

Le *Mair's enonthly Register and ecclesiastic*, etc., de janvier 1857, pouvait s'appeler au jugement du *Times, la circulaire du commerce de l'Église*[1]. On voit, par ce document, écrit le

[1] *The Church's trade circular*. Article publié en février 1857, sous le titre de *Spiritual traffic*.

Times, la grande masse d'affaires qui se font sur le soin des ames. Il indique si les bénéfices haussent de prix, et s'il y a baisse dans les vicariats. Il vous dit comment les dîmes vont sur le marché et si le *puseysme* est en deçà ou au-delà de sa valeur nominale, si les *évangéliques* sont en voie d'augmentation. Il paraît que la crainte de la simonie n'effraie personne[1]. L'usufruit du bénéfice est froidement calculé et la paroisse hausse dans la balance de la propriété en proportion que le ministre baisse dans celle de l'âge[2]. Dans le numéro du *Mair's Monthly Register*, dont parle le *Times*, il y avait environ 120 bénéfices annoncés en échange, et presque la moitié de ce nombre en vente, et un nombre presque égal de vicariats vacants, et même des curés qui désiraient un office, sans compter diverses autres publications pour seconder ce commerce : c'est-à-dire une maison régulière de placement, comme il y en a pour les ouvriers ; et le compte rendu des transactions, qui se font en particulier (*under the rose*). « Et nous nous bornons, dit le *Times*, aux seules indications, de ce qui se passe dans une des parties du grand commerce clérical, dans ce puissant marché, où les évêchés et les cures, les dîmes et les offrandes pascales, les ames et les corps, les mariages, les funérailles, et un tas d'autres choses appartenant à ce monde et au monde futur, au ciel, à l'enfer, au purgatoire, aux choses visibles, et invisibles, sont négociées en gros, en détail, et pour l'exportation[3]. »

Et puisque nous sommes sur ce sujet, il ne sera pas inutile de rapporter quelques-unes de ces annonces, afin de nous faire une idée des bénéfices de l'Église anglicane : « Un recteur a une population de 280 ames : la rémunération est de 220 livres

[1] « The fear of simony does not appear to be before the eyes of anybody. »

[2] « Incumbent's lives are very coldly appraised and the parish rises in the scale of property just in proportion as the parson sinks in that of age. »

[3] « Our attention is restricted to only on indication of what is doing in only one department of the great clerical exchange, that mighty mart where bishopries and curacies, tithes and easter offerings, souls and bodies, marriages and funerals, and a host of other things belonging to this world and the world to come, to heaven, hell and purgatory, to the visible universe and the invisible, are dealt in wholesale, retail and for exportation. »

sterlings net (5,500), revenus principalement en terres, qui peuvent se louer au meilleur prix avec une maison de dix chambres et offices. — Un autre rectorat : population 170, proche de Londres, presque une sinécure ; émoluments nets 183 sterlings (4,575) et maison commode avec neuf chambres et offices. — Un troisième corectorat dans un bel endroit avec bonne société : *In a prethy counthy, society good;* à la distance de cinq milles du chemin de fer et de la ville, revenu net 199 sterlings (4,975), avec maison de huit chambres, population 120 ames. » Dans d'autres avis, la disproportion est encore plus grande. Par exemple : « Population 212 ames, revenu 337 sterlings (8,425) ; population 212 ames, revenu net, avec maison, 655 livres sterlings (16,375) ! » Le *Galignani's Messenger,* journal anglais qui se publie à Paris, a donné au commencement de 1852 un curieux article sur l'organisation de la vente des bénéfices en Angleterre. D'après ce journal, le dernier numéro de l'*Ecclesiastical Gazette,* qui est généralement lue par le clergé anglican, contenait vingt-deux annonces de bénéfices mis en vente en même temps et citait comme exemples les trois suivants :

« *Cession d'un riche bénéfice.* Un fertile terrain d'environ cent ares en très-belle position dépendant du bénéfice. Les dîmes sont reçues en argent, et la vente totale, y compris l'usufruit du presbytère et des terres adjacentes, peut être calculée à 1200 sterlings (30,000) par an. La population est très-nombreuse et le bénéficier actuel est dans sa septante-cinquième année. Le vendeur n'aurait pas de peine à établir des intérêts sur le prix, jusqu'à la mort du possesseur actuel du bénéfice. On peut voir une carte de ses dépendances et un plan du presbytère au bureau de M... Le prix demandé est très-honnête. » Voici une autre annonce un peu plus modeste : « Vente d'un bénéfice situé dans un bel et délicieux endroit du midi de l'Angleterre. Il ne vaut pas moins de 200 sterlings (5,000) par an. La population est peu considérable et l'on peut prévoir une très-prochaine vacance ». Enfin, le *Galignani,* cite cette troisième annonce, qui surpasse les précédentes :

« *Avis aux possesseurs de bénéfices.* Si quelqu'un désirait vendre un bénéfice de peu de valeur dans un district rural, il trouverait un acheteur, en s'adressant par lettre affranchie au révérend E. C. Tison à Wakefield, Yorksgire. On désire qu'on ne soit tenu qu'à un service par jour, que la maison se trouve en bon état, et qu'on puisse entrer en possession sans retard. On voudrait en outre un petit ruisseau fournissant des huîtres (*a trout stream*) ! »

En juillet 1856, le Parlement anglais s'occupa des pensions des évêques de Londres et de Durham. Le docteur Blonfield, évêque anglican de Londres, avait 70 ans et était paralytique, et le docteur Maltby, évêque de Durham, en avait 86 et était aveugle. Tous deux demandaient d'être mis à la retraite, mais il voulait qu'on établît à leur profit sur leurs menses une pension annuelle de 10,500 livres sterlings (262,500 francs). Les Anglais trouvèrent la demande exorbitante et firent observer que le président des Etats-Unis touchait à peine cinq mille livres sterlings par an, que le Souverain Pontife n'en avait que mille cinq cents, et que les cardinaux en recevaient à peine quatre cents. En regard de ces chiffres, placez les six cent vingt-huit mille livres que l'évêque de Londres a reçues durant son épiscopat, et les 345,000 empochés par l'évêque de Durham ! Mais le vieil évêque de Londres s'était marié deux fois, et chacune de ses deux femmes avait été féconde à l'excès. Comme elles étaient veuves, elles avaient introduit dans la maison conjugale une progéniture du premier lit riche d'appétit, de désirs et d'ambition. Il est vrai, qu'outre ses 22,000 livres d'appointement annuel, il disposait de 97 cures et paroisses, qu'il distribuait d'ancienne date à ses nombreux parents. Mais tout cela ne suffisait pas à la famille et aux besoins du vieil évêque ; c'est pourquoi il demandait 10,000 livres de pension ! La Chambre décida de n'accorder que 6,000 sterlings, à l'évêque de Londres, et 4,000 à celui de Durham.

Pendant la discussion, il se passa un curieux épisode, par lequel je mettrai fin à ce chapitre. Il y avait alors à Londres l'un de ces nombreux nabab, ou princes indiens, détrônés et

dépouillés de leurs états par la compagnie des Indes. Ce nabab désirait voir le spectacle de la Chambre des communes et le hasard voulut qu'il s'y rendît précisément quand la demande des deux évêques anglicans était à l'ordre du jour. Le prince indien, pour aller à la Chambre, crut devoir prendre ses plus riches habits et se couvrir de tous les bijoux qu'il avait pu soustraire à la rapacité britannique. A la vue de ce personnage si splendidement vêtu, les députés furent très-étonnés. Ils étaient bien habitués à rencontrer dans cette enceinte des princes, des souverains et des empereurs, mais ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu tant de magnificence, de sorte qu'ils s'imaginèrent avoir sous les yeux quelque chose d'extraordinaire. Pendant qu'ils étaient à se demander ce que ce pouvait être, ils songèrent au faste des évêques catholiques dont ils avaient souvent entendu parler, et notamment au scandale que donne le clergé romain, en introduisant dans le culte de Dieu, la variété de l'or et des pierres précieuses, contrairement à l'esprit de la Bible qui dit qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. Il ne leur en fallut pas davantage pour croire que le *nabab* indien était un évêque ou un cardinal qui assistait aux débats de la Chambre, vêtu de ses habits pontificaux. Tous les yeux étaient tournés vers la tribune du mystérieux personnage. Le président lui-même, cédant à la curiosité commune, s'adressa à un député catholique pour savoir ce qui en était et lui dit, en se penchant un peu vers lui : « Vous qui êtes catholique, voudriez-vous avoir la bonté de me dire quel est ce personnage qui attire les regards de tous? » Le député répondit aussitôt d'un air grave : « C'est Simon-le-Magicien, qui savait qu'on discutait à la Chambre les intérêts de deux d'entre ses meilleurs disciples, et qui a voulu assister à ce débat, pour prendre part à la joie ou à la douleur que la décision de la Chambre inspirera à ses fils de prédilection. » Le mot piquant fut répété de bouche en bouche et excita une grande hilarité dans toute l'assemblée.

CHAPITRE X.

LES ORATEURS DE LONDRES, ET LES PRÉDICATEURS DE ROME.

Les sermons des Anglicans. — La prédication protestante. — Le *fashionable preacher*. — Les prédicateurs de Londres le 7 octobre 1857, jour d'humiliation et de jeûne — Excitations à la vengeance contre les cipayes. — Anciennes prédications semblables contre les Français. — Le clergé de Rome. — Son union. — Londres triomphe des éléments, mais elle ne parvient pas à concilier les cœurs. — L'union est le pivot de la civilisation. — Pie IX, ses occupations, sa charité. — Le Collége des Cardinaux. — Les prélats, et le reste du clergé. — Prédications, missions, exercices. — Le clergé anglican envie la chaire catholique.

La charge principale d'un ministre anglican consiste dans le sermon. Le sermon, disait un ministre, est la matière principale de notre service divin. Et le protestant Clausen demandait : « Un service divin, qui ne veut édifier que par la parole, qui cherche sa puissance dans l'exclusion de toute influence esthétique sur l'ame, porte-t-il le vrai cachet du christianisme? La parole avait sans doute une puissance merveilleuse dans la bouche du Rédempteur, et cependant il fallut à cette parole la force miraculeuse des œuvres, pour réveiller les ames de la torpeur où elles languissaient. Que peut jamais être cette parole morte dans la bouche d'un ministre ? » Les anciens prédicateurs protestants de 1620 à 1700, conduisaient, sauf quelques exceptions, leurs auditeurs dans les déserts arides de la polémique et de la dogmatique, si bien que ces derniers, après y avoir erré pendant plusieurs heures, s'en retournaient aussi affamés de la parole divine qu'avant leur arrivée. Plus tard, les protestants se jetèrent dans l'excès contraire. Séparant la croyance de la morale, ils exclurent la première

et prêchèrent la seconde avec aridité et une sécheresse qui pétrifiaient le cœur. Leurs sermons n'avaient de chrétien que le texte, qu'ils récitaient en commençant pour le laisser ensuite dans l'isolement comme l'épigraphe d'un chapitre ou d'un livre. Enfin, la prédication hétérodoxe fit un troisième pas et remplaça la polémique captieuse et l'aride morale par des préoccupations exclusivement terrestres, prenant les sujets de ses sermons dans la physique, la médecine, l'économie rurale et la politique.

Voici un exemple des prêches que font en Amérique les ministres protestants. M. Henri Ward Beecher, l'un des plus éloquents prédicateurs protestants de New-York, parla comme suit à sa congrégation, le dimanche 11 octobre 1857 : « Chacun doit prendre le plus grand soin de son corps, parce qu'un homme sans corps est comme un canon démonté. Si votre corps s'affaiblit, tout dépérit, et il ne faut pas qu'il perde sa vigueur dans ces circonstances critiques. Vous devez être attentifs sur la qualité des aliments et sur le repos. Le sommeil est la nourriture de votre cerveau, comme l'eau l'est de votre corps. Nous avons des citernes destinées à conserver l'eau pendant plusieurs jours, mais Dieu a disposé la citerne de notre cerveau de telle sorte qu'il ne peut en contenir assez pour résister pendant vingt-quatre heures. Dans le cas où quelqu'un ne puisse pas dormir, il faut qu'il laisse tout travail, et qu'il se confie aux soins d'un médecin, car s'il ne peut dormir, il n'est pas en état de se soigner lui-même et moins encore ses affaires. Quant à la nourriture, vous ne devez pas perdre l'appétit, parce que vous avez perdu de l'argent. (*Les États-Unis se trouvaient alors dans une terrible crise financière.*) Si votre corps ne peut manger, vous devez lui dire : Je veux, moi, que tu manges. Prenez une nourriture abondante et choisie, ne minez pas votre corps, parce que les affaires semblent être embarrassées. Gardez-vous de l'excitation nerveuse : si vous vous échauffez le cerveau, vous ressemblerez à une chandelle placée sur un chandelier ardent, laquelle se consume d'un côté et se liquéfie

de l'autre. Parlez peu, car l'usage trop fréquent de la parole fait du mal. Ne faites pas de votre esprit un peigne destiné à ranger et à rajuster chaque jour vos affaires. Quand vous quittez votre bureau le soir, laissez-y aussi vos pensées, et ne les portez jamais avec vous, et moins encore dans votre famille. Prenez un bain quand vous rentrez chez vous ; il fera très-grand bien à beaucoup d'entre vous. Multipliez vos récréations et cherchez à jouir le plus possible des *comforts* de cette vie : ainsi soit-il. » Un autre ministre, M. Bolsh, de l'Église universaliste, répétait chaque dimanche ces paroles : *Eat, drink aud be married ;* c'est-à-dire : mangez, buvez et mariez-vous ; ce qu'il expliquait en disant en substance : jouissez, prenez du plaisir, et ne vous inquiétez pas du reste, comme si l'ame ne réclamait aucun soin. Aussi oubliait-il que lui-même avait à s'occuper des ames des autres, car il dit aux assistants, dans un *speech* qu'il prononça dans une solennité funèbre : « Voyez, messieurs, l'ame du défunt est restée à côté de son corps jusqu'à ce que je fusse arrivé pour l'envoyer en paradis. »

Voilà comment, en Amérique, les ministres protestants parlent à leurs auditeurs ; voilà les principes qui les guident dans leurs discours. Ils ne parlent que rarement de la morale chrétienne, et, quand ils le font, ils s'efforcent de la rendre aussi facile que possible. S'il leur arrivait de blesser leurs auditeurs par la sévérité de leurs principes, ou s'ils prêchaient une doctrine incompatible avec le relâchement et l'immoralité de ces derniers, on les congédierait et l'on choisirait d'autres ministres à leur place. Il n'en est pas de même des prêtres catholiques. Ils reçoivent leur mission de Dieu et des évêques qui le représentent, et non de la congrégation des fidèles de telle ou telle Église. C'est pourquoi, en Amérique comme partout, ils prêchent la même doctrine du Christ, s'élèvent avec une force égale et sans égard contre tous les vices, et condamnent tous les principes, toutes les maximes contraires à l'Évangile et à la moralité. C'est pour cette raison qu'on voit le dimanche tant de protestants dans les églises catholiques.

Ils y vont pour entendre la vraie morale de l'Évangile, celle qui a toujours été prêchée et qui sera toujours prêchée dans la vraie Église de Dieu.

C'est ainsi qu'à la fête de Noël, il y eut des prédicateurs protestants qui, à l'occasion de la naissance du Christ dans une étable, traitèrent de la meilleure manière de nourrir les animaux. Il y en eut d'autres qui, le sixième dimanche après la Trinité, prirent pour toute la culture des prés et des fourrages. D'autres se mirent à parler de l'inoculation de la vaccine, ou de sujets semblables, et ceux qui s'élèvent aujourd'hui au-dessus de la matière, ne le font que pour se lancer dans les champs envenimés de la politique, ou pour monter dans les nuages du rationalisme [1].

Dans un livre imprimé depuis peu à Londres par un protestant très-rigide, je trouve, sous le titre *The fashionable preacher* [2], un chapitre destiné à dépeindre le prédicateur anglican. « Le révérend *Gentleman* (M. Mild) monta en chaire. J'avais vu son portrait chez tous les libraires de Londres. Il portait un gros toupet sur le front et paraissait excessivement satisfait de sa personne. Il tenait une petite Bible dans la main gauche, son foulard de lin blanc était placé sur un coussin à gauche de la chaire, et de l'autre côté se trouvaient ses gants neufs. Il promena son regard tout autour de l'église, devant et derrière lui... Quand tous les yeux furent dirigés vers la chaire, l'honorable et révérend M. Mild ouvrit la Bible en vingt endroits divers, et en parcourut rapidement de l'œil une suite de pages. Enfin, il leva la tête et fit signe qu'il avait trouvé ce qui convenait à sa congrégation, car il improvisait ses sermons. Il annonça le chapitre et le verset, dont il avait tiré son texte, du ton et de la voix d'un homme qui indiquerait en grande hâte à un autre quelque chose qu'il cherche le

[1] Les citations et les preuves de ce que j'avance sur la chaire hétérodoxe se trouvent dans l'admirable ouvrage de Hoeninghaus, intitulé : *La Réforme contre la Réforme, ou retour à l'Unité Catholique par la voie du Protestantisme,* tom. II, chap. X. *Influence funeste du Protestantisme sur le culte.*

[2] *The adventures of a Gentleman in search of the Church of England.* London, 1853, chap. II, pag. 11 et suiv.

long d'une rue. — *Tournez à droite, puis à gauche et près de l'angle vous trouverez votre affaire.* Après cinq minutes consacrées à ces manœuvres (*in these manœuvres*), Mild prit son foulard, feignit de se moucher, et commença d'une voix haute, et en s'interrompant par des pauses fréquentes : « Mes chers amis[1], où trouvons-nous ces mots? Dans la Bible. Dans la Bible... Et puis, car je ne veux pas le suivre à la piste dans les écarts de son discours, il s'attacha à expliquer les différentes significations que peut avoir ce texte, l'un des plus beaux et des plus clairs du livre sacré. Après avoir tenté en vain pendant quarante minutes de saisir une conclusion, il ajouta qu'il était évident que ce texte ne pouvait avoir d'autre signification que celle que comporte sa construction grammaticale, chose que tous, avec un grain de bon sens, pouvaient bien savoir avant même qu'il eût ouvert la bouche. Ensuite, il nous raconta une petite anecdote sur un boucher d'Essex, qu'un de ses amis avait converti par le même témoignage, puis il en vint sans preuves et sans raisons à nous dire ce que les catholiques veulent que ce texte signifie et commença contre eux une violente invective qu'ils n'avaient pas provoquée (*and commenced an unprovoked and wholesale attack*). Enfin, après une heure et quart, il termina tant bien que mal. On chanta un hymne dédié à la comtesse de Turnsaint et nous fûmes congédiés. »

Mais voyons les prédicateurs de Londres à l'œuvre dans leurs sermons prononcés le 7 octobre 1857, jours de jeûne, d'humiliation et de prière par ordre de la papesse, la gracieuse reine. Les *days of humiliation,* sont des jours de triomphe pour les ministres anglicans ; tous se taisent, eux seuls parlent en liberté. A Saint-Philip's Church Regent-Street, prêcha le révérend Bellew, le prédicateur du beau monde, ou, comme dit un journal parisien, *l'enfant gâté des dames*[2].

[1] Aux doux noms de *fils* et de *frères* employés par le prédicateur catholique, les anglicans substituent celui d'*ami*. *My dear friends!*

[2] Voyez une correspondance de Londres signée Weller et publiée dans le *Courrier de Paris*, n° 181, 10 octobre 1857.

Voici comment M. Weller décrit cet orateur : « Bien qu'il soit très-jeune, il a des cheveux blancs, qui donnent à sa physionomie régulière et expressive, la beauté d'un contraste inattendu. Homme de société, il a des manières aimables, auxquelles il sait unir, quand il est en chaire, toute la gravité requise. Sa diction est très-pure, et son geste est tout ce qu'on peut attendre d'un élève de Macready. Il est éloquent, d'une éloquence à vrai dire un peu mondaine, mais très-littéraire, ce qui suffirait pour lui assigner un rang à part parmi ses confrères. Bref, entre les prédicateurs de Londres, c'est celui qui a l'auditoire le plus choisi. » Voici comment M. Bellew commença son discours : « *A nation is at prayer to-day... Are we in earnest, or is this a solemnel mockery.* Une nation se livre aujourd'hui à la prière... Est-ce une chose sérieuse, ou une solennelle plaisanterie ? » Et il désapprouva solennellement les cris de vengeance contre les Cipayes. Le révérend Cowie prêcha dans la cathédrale de Saint-Paul devant le lord Maire et les autorités civiles de Londres, et rappela ces paroles d'un homme d'Etat anglais : « Si nous perdons les Indes aussi vite que nous les avons gagnées, nous n'y laisserons aucune trace pour indiquer que ce vaste pays ait jamais été soumis au pouvoir d'une nation chrétienne. » Le révérend David Thomas, prédicateur à New-Chapel de Stokwell, l'un des faubourgs de Londres, dit : « Si l'Angleterre ne veut pas s'avouer coupable, son humiliation sera une vraie dérision. Il est absurde et impie de prétendre que la Providence ait donné les Indes aux Anglais. Ils y sont allés uniquement pour des motifs mercenaires et égoïstes, et non pour améliorer l'état de la nation indienne. Les Cipayes sont hommes et soldats : ils repoussent l'oppression et aspirent à l'indépendance. » A Surrey-Chapel, le prédicateur rappela que les gouverneurs généraux des Indes avaient récemment permis aux autorités d'employer les tortures dans le recouvrement des impôts. Dans l'église du *Caledonian-Road*, le révérend Davies protesta contre les annexions successives des territoires, et raconta les injustices commises par

les héros de l'Angleterre, les Clives, les Warren Hastings, etc. Un autre orateur fit observer comme un fait providentiel, que la révolte avait éclaté dans les districts du Bengale, où l'on cultive l'opium.

Mais les orateurs ne s'entendirent pas même sur ce point, quoiqu'il n'y fût question ni de dogmes ni de théologie. Pendant que quelques-uns critiquaient le gouvernement et péroraient en faveur des Indiens, dont ils trouvaient les soulèvements parfaitement motivés, d'autres tonnaient contre les cipayes en faveur du gouvernement, de sorte qu'on entendait le même jour et dans le même lieu, la condamnation et l'apologie de la même action, signe évident que l'Église anglicane n'a ni règles de foi, ni fermes principes de morale. Le docteur Cumming, représentant du presbytérianisme orthodoxe, ne se fit pas scrupule de dire : que les cipayes armés contre l'autorité anglaise, devaient être exterminés tous jusqu'au dernier. Belle prédication pour un jour d'humiliation ! C'est bien le cas de répéter avec le révérend Bellew : *Cessez vos prières et fermez vos Bibles!* D'autres parlèrent comme le docteur Cumming, et surtout le fameux Spurgeon, dont on montre le portrait dans toutes les librairies de Londres. Cet orateur jouit d'une immense popularité, malgré son calvinisme rigide. Il prêcha dans le *Crystal palace,* et sa prédication devint un objet de commerce[1] pour la société du palais et pour la voie ferrée. Il eut 23,654 auditeurs ! Raison de plus pour déplorer la dureté de son langage. A l'entendre, ce qui se passe en Angleterre n'est pas une guerre, les cipayes ne sont pas des ennemis, et l'on ne peut invoquer en leur faveur les lois de la guerre. L'Inde n'a pas été conquise, mais elle s'est donnée d'elle-même aux Anglais ; les cipayes ne sont que des sujets rebelles et méprisables, dont le crime mérite l'extermination[2]. Spurgeon fut plus juste, quand,

[1] Depuis plusieurs jours, on lisait dans les rues de Londres d'immenses placards, dont les mots les plus apparents étaient ceux-ci : *Crystal palace, Spurgeon, et un schelling !* Le schelling ne manque jamais en Angleterre, pas même les jours d'humiliation et de jeûne.

[2] *Men, whose crimen merited the unmitigated punishment of death their utter destruction.* O *douce* doctrine de Calvin, je te reconnais bien à ce langage !

recherchant les causes du rude châtiment qui pesait sur l'Angleterre, il en trouva la raison dans l'accumulation de méfaits dont s'était rendue coupable la nation anglaise ; dans le gouvernement qui laissa longtemps subsister *Holy-Well*, et permit que les passants fussent assiégés dans les rues par le péché vêtu en courtisane ; dans les lords du coton, qui ne donnent qu'un très-faible salaire et laissent mourir leurs ouvriers d'inanition ; dans les marchands qui trompent l'acheteur, et qui feront revivre, si l'on n'y met bon ordre, les mots de *perfidious Albion;* dans les ministres de l'Église qui se perdent en fleurs de rhétorique et sont des guides aveugles et des chiens muets : *Blind guides aud dumb dogs*[1].

Les excitations à la haine et à la vengeance ne sont pas des choses sans exemple dans la bouche des prédicateurs anglicans. Quand l'Angleterre se trouvait en guerre avec la France on prêchait contre les Français, comme on prêcha contre les cipayes le 7 octobre 1857. M. Withbread s'est plaint dans le Parlement, il y a longtemps, de ce que les ministres protestants poussaient à l'assassinat. M. Bathurst, ministre d'État, se contenta de répondre que c'était un *zèle indiscret*. Le maréchal Pillet a écrit : « J'ai entendu moi-même un de ces sermons à Ashburn dans le Derbyshire, et l'orateur était à peine descendu de la chaire que deux français furent assassinés[2].» M. Proby, ministre de Litchefield, disait entre autres choses dans son sermon : « Massacrer un Français partout où il se trouve, est une œuvre agréable à Dieu ; » et ce fut alors que l'archevêque de Cantorbéry envoya la prière sui-

[1] Les sermons de Spurgeon se vendent à Londres à très-vil prix dans un recueil intitulé : *Penny Pulpit. The New Park Street Pulpit.* J'en connais deux : l'un *The uses of the law,* prêché, ou comme disent les Anglais *delivered*, le samedi 19 avril 1857 dans la *music Hall, Royal Surrey Gardens ;* l'autre intitulé : *Peter's Danger and Peter's Safety,* prêché le 29 mars dans la *Finsbury Chapel.* On publie aujourd'hui à Londres un recueil de sermons pour les ouvriers : *Sermons for the working classes.* Un du révérend Montagu Williers, lord évêque de Carlisle, prêché le 24 mai 1857 et intitulé : *Que dit la loi?* Un autre prêché le 31 mai 1857 par le révérend Cadman recteur de Saint-Georges, a pour titre : *L'Ethiopien peut-il changer sa peau?* Un troisième du révérend Capel Molineux : *Que pensez-vous du Christ?* Une aridité désolante règne d'un bout à l'autre de ces sermons.

[2] *L'Angleterre vue à Londres,* chap. 43, pag. 368.

vante à toutes les paroisses, avec ordre de la lire chaque dimanche : « Seigneur Tout-Puissant, donnez-nous le pouvoir de détruire jusqu'au dernier ce peuple perfide qui a juré de dévorer vivants vos fidèles serviteurs. » On voit comment on inspire aux Anglais la cruauté et les haines, et l'on s'explique comment ils ont pu manifester, durant l'insurrection indienne, des désirs tellement atroces qu'on aurait peine à les concevoir chez les peuples les plus barbares. Nous l'avons déjà signalé et il importe de le répéter encore : la civilisation naît surtout dans l'Église, laquelle est la vraie et presque la seule école du peuple.

Mais quel fut le résultat des sermons du 7 octobre? Le jour d'humiliation fut un jour de comédie; les réunions dans les Églises ne furent que des *meetings* religieux, et le fruit des prêches des ministres anglicans fut égal au fruit que produit un discours dans le Parlement. En effet, on classa les orateurs d'après les termes parlementaires, et il y eut les *prédicateurs wighs*, les *prédicateurs tories* et les *prédicateurs radicaux*. Les uns blâmaient, les autres louaient la politique anglaise. On applaudissait d'un côté à l'insurrection, de l'autre à l'extermination, et nulle part on n'entendit le noble et doux mot de paix et de charité, que Rome ne cesse de rappeler, ce mot sublime qui inspira jadis la *Trève de Dieu*. J'ai dit que l'humiliation se convertit en comédie, et voici le fait. Dans le palais de Cristal, Spurgeon prêcha pendant trente-cinq minutes; puis on chanta l'*Alleluia* et la *Bénédiction*, après quoi l'on donna la permission de manger et de boire. Alors ces vingt-trois mille personnes se précipitèrent sur les comestibles. Les tables préparées pour trois furent assiégées par plus de vingt à la fois, si bien que, comme dit le *Morning-Post*, le jour de jeûne fut littéralement changé en un jour de fête : *The day of fast was literally turned into a day of feast*. Ainsi, s'écrie l'*Univers*, jeûnent et s'humilient les Anglais [1]

Reportons maintenant un instant nos regards sur la Rome

[1] *Univers*, 12 octobre 1857. Le *Punch* de Londres, dans son n° du 10 octobre, avait déja chansonné cette *humiliation*.

catholique. Là, l'Ordre est un des sept sacrements, et celui qui s'en approche, s'il a un grain de religion, doit nécessairement être saisi d'une crainte salutaire et de la plus profonde vénération. Le nombreux clergé vit fixé dans une seule foi et dans une merveilleuse unité. Guillaume Henri Anderdon, vicaire de Sainte-Marguerite à Leicester, se convertit au catholicisme en 1850, mû principalement par l'unité de Rome, et le spectacle des divisions du clergé de Londres : « Je me trouvais, écrivait-il à ses anciens paroissiens, dans un corps qui n'était uni ni avec le reste de la chrétienté, ni avec lui-même... Je voulus chercher l'unité, au moins chez nous, au sein de cette communion séparée ; et je vis qu'elle n'avait pas même deux prédicateurs licenciés qui crussent et enseignassent la même chose. Je trouvai que tout était un chaos changeant d'opinions ; que l'un avait pris des Pères ce fragment de vérité, un autre celui-là ; et qu'on n'observait d'autre loi, pour interpréter ces Pères, que celle des opinions individuelles ; que l'un proposait son système avec certaines limitations, jugées peu heureuses par un autre ; que pendant qu'un troisième ignorait entièrement l'antiquité, un quatrième la déclarait une vieillerie, et un cinquième la méprisait comme trompeuse. Je sus davantage encore que cette confusion était essentielle et sans remède, quand je vis que les formulaires, oracle de chaque parti, donnaient une réponse ambiguë, et écrite à dessein pour qu'elle aboutît à ce résultat. Et les autorités vivantes, auxquelles on pouvait faire appel, n'offraient que leurs propres interprétations du *Livre des prières,* ou renvoyaient aux théologiens antérieurs qu'elles suivaient, sans pouvoir donner aucune réponse qui s'élevât au-dessus de leur opinion individuelle. » Que trouve, au contraire, à Rome le vicaire de Sainte-Marguerite? Ecoutez-le : « Je trouvai dans les évêchés unis avec la chaire de Saint-Pierre ces signes caractéristiques que la foi et la raison, l'Écriture et les Pères m'assuraient appartenir à la vraie Église, s'il existait une vraie Église. L'unité romaine fut le miracle constant de tous les temps. Que le Verbe fait chair, qui est

miraculeux dans ses saints, ait opéré des guérisons par le moyen de leurs reliques mortelles et ressuscité des morts, c'est un sujet d'adoration pour les fidèles. Mais ne semble-t-il pas que c'est un mystère plus grand encore qu'il ait réuni ensemble dans un même cœur et un même esprit des intelligences si diverses, des volontés naturellement si discordantes, des intérêts qu'aucun pouvoir, si ce n'est le pouvoir divin, ne saurait empêcher d'entrer en conflit, de rompre le lien de l'unité, et de manifester ainsi la fausseté de leur commune prétention? N'est-ce pas une chose merveilleuse de voir des multitudes innombrables, de voir le corps prépondérant de ceux qui professent le christianisme, sans distinction de nation, de race, de peuple et de langue, quels que soient leur degré de culture et leur élévation d'esprit, *professer encore la même règle et penser encore la même chose*, après le cours de dix-huit siècles, après la naissance et les progrès des hérésies, après la formation et l'extinction des écoles, et demeurer unis dans les liens d'une foi définie et commune, en repoussant quiconque la contredit, comme au jour où les disciples se réunirent pour la première fois dans le cénacle de Jérusalem[1]? »

Chose admirable! Londres a fait et continue à faire des merveilles dans l'ordre matériel. Elle a vaincu le cours des fleuves par le *Thames tunnel*, large voie de 1300 pieds, qui passe sous la Tamise. Elle a vaincu les fureurs de la mer par le *Britannia tubular bridge*, ou par le pont tubulaire qui unit l'île d'Anglesey à l'Angleterre[2]. Aujourd'hui, elle construit sur le rivage d'un fleuve, et bientôt elle lancera dans la mer le *Great Eastern*, prodigieux bâtiment auquel travaillent chaque jour 1,500 hommes, et qui pourra avoir la force de 11,500 chevaux[3]. Eh bien! cette Londres si industrieuse, si riche, si

[1] Cette lettre porte la date de Rome, vigile de Noël 1850, et a été publiée en entier dans l'*Amico Cattolico* de Milan, février 1852.

[2] Ce pont a nécessité une dépense de 601,865 livres sterlings. Voyez-en les détails dans le *Tourist's Guide to Britannia bridge*, 1856.

[3] Voyez *The Great Eastern steam ship : a description of Mar Scott Rupell's great ship, now building at Millwall, for the Eastern steam navigation company*. London, H. G. Clarke, etc. Co.

puissante, ne peut tenir deux seuls de ses anglicans unis, ne peut les amener à croire le même dogme, à se soumettre aux mêmes autorités ! Et Rome, qui n'a ni *tunnels*, ni ponts tubulaires, ni vapeurs gigantesques, Rome, par une seule parole, tient unis depuis dix-neuf siècles autour de la chaire de Saint-Pierre deux cents millions de fidèles, qui se prosternent avec respect devant ses oracles ! Je méditais ces choses en admirant certaines grandeurs de Londres qu'on ne peut contester, et je bénissais Dieu d'avoir permis, dans sa providence, que la Rome catholique ne fût matériellement ni grande ni puissante comme la Rome ancienne, car dans ce cas l'œuvre toute-puissante de sa main n'eût pas été aussi visible, et l'on aurait pu attribuer à des moyens humains la domination spirituelle de la nouvelle Rome. Supposons qu'elle soit ce qu'est aujourd'hui Londres, ne verrait-on pas des motifs d'intérêt dans la soumission que lui prêtent les gouvernements ? Ne l'attribuerait-on pas à des raisons peu nobles, soit à la crainte de la vengeance et du châtiment, soit à l'espérance d'un avantage quelconque? Le Seigneur a agi tout autrement. Il a voulu que la Rome papale fût faible, afin de mieux faire briller la force de Celui qui l'assiste. Et cette immense force morale, on l'admire surtout dans l'union de Rome avec elle-même d'abord, et plus encore dans l'union de l'univers avec Rome.

Nul ne voudra nier, sans doute, que l'union soit l'un des grands facteurs de la civilisation, et que la discorde en soit la pire ennemie. En effet, l'union est l'essence même de la société et une communauté humaine est d'autant plus parfaite que les éléments dont elle se compose sont plus unis entre eux. Par la raison contraire, le principe de la discorde est une cause de dissolution non-seulement pour la civilisation, mais pour la société, de sorte qu'elle est en opposition directe avec le fondement même de la civilisation. Cela posé, chacun devra reconnaître que le clergé de Londres ainsi que le clergé de Rome constituent une grande et importante partie de l'une et de l'autre cité ; d'abord par ce que le clergé est en lui-même, ensuite parce que c'est lui d'ordinaire qui forme le peuple et le

façonne à son image. Mais quels avantages peuvent résulter d'un clergé divisé, en guerre avec lui-même, incertain dans ses croyances, tel enfin que le clergé de Londres s'est montré à nos regards? Et par contre, que n'a-t-on pas droit d'attendre des prêtres de Rome, fermes dans une même foi, dévoués au même chef, liés entre eux par la grâce et les devoirs du ministère?

Voyons à l'œuvre le clergé romain. Il a pour chef le Souverain Pontife, qui est en même temps l'évêque de Rome. Quel zèle, quelle charité, quelle vertu dans ce grand prêtre! J'en parlerai, en empruntant les termes d'un journal de la Grande-Bretagne[1] : « La figure de Pie IX, rendue familière à une foule de gens par le moyen des portraits et des sculptures, se distingue surtout par l'amabilité, la douceur et la bienveillance. Je ne saurais me représenter un aspect plus digne que le sien, soit qu'il siége sur son trône entouré des princes de l'Église, soit qu'il se lève pour entonner les vêpres, soit qu'il donne la bénédiction apostolique. J'ai vu ailleurs des prêtres très-pieux, lorsqu'ils remplissaient leurs fonctions sacrées, mais je n'ai jamais observé un maintien qui exprimât mieux une profonde piété, et qui fût si bien environné de cette divine lumière, qui manifeste au dehors l'intime opération de l'esprit. Son cœur, sa pensée, son ame, semblaient et étaient réellement absorbés dans les cérémonies auxquelles il assistait, et son attention n'était pas détournée une seule seconde de ses dévotions. Dans trois ou quatre autres conjonctures, j'ai eu le bonheur d'être présent, quand le Pape assistait à diverses cérémonies de l'Église plus ou moins solennelles et majestueuses. Chaque fois, j'ai été frappé de la même piété, du même recueillement, de la même expression de cette sainteté qui brillait sur sa face comme un rayon de lumière.

» Jugez donc maintenant, continue le journal anglais, par la vie journalière de ce saint homme, combien est loin de la vérité le portrait que les préjugés et les fausses relations ont fait en

[1] *The Cork Examiner*, 24 novembre 1856, n° 2264.

Angleterre du Pontife actuel. Il se lève vers six heures, et célèbre sa messe chaque jour de l'année. Non content de cet acte quotidien de dévotion, il entend chaque jour une autre messe. Il donne ensuite audience à son secrétaire d'Etat pour ce qui regarde les affaires publiques, et à son majordome pour les affaires qui concernent l'intérieur de sa maison. Après cela, il reçoit les lettres qui lui sont adressées, et je puis vous dire qu'il y en a de tous les genres. Il les lit avec soin et les remet à son secrétaire privé, afin qu'il les lise et y réponde au besoin. A dix heures commencent les audiences proprement dites, lesquelles durent d'ordinaire jusqu'à deux. C'est alors qu'à lieu son dîner, qui consiste dans les plus simples mets. A trois heures, il a l'habitude de monter en carrosse, et ses excursions durent jusqu'à cinq. Après cela, reviennent les audiences qui se prolongent communément jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Les audiences finies, il récite son office comme tout autre prêtre et va dormir avec la simplicité du plus humble étudiant de Rome. Outre les audiences extraordinaires qui surviennent à tout moment, chaque jour de la semaine est destiné à une espèce particulière de réceptions, et à l'examen d'une classe déterminée d'affaires, dont quelques-unes concernent l'administration intérieure des Etats du Pape, et dont les autres appartiennent à des matières non moins graves qui réclament les méditations quotidiennes du Souverain Pontife. » Ici le *Cork examiner* énumère ces audiences, dont je donnerai l'ordre parmi les documents, après quoi il fait observer qu'entre tous les souverains du monde, le Pontife suprême est celui qui est le plus accessible à ses sujets. « Il n'y a pas d'homme appartenant à la plus infime condition qui ne puisse approcher de sa personne sacrée, ni de méchant scélérat dans son royaume, auquel soit refusé le privilége de lui envoyer une pétition. »

La charité de Pie IX est une vertu dont bien des gens ont éprouvé les effets, une vertu que tous connaissent et admirent. M. Maguirre en a parlé longuement aux Anglais dans son récent ouvrage sur Rome et son gouvernement. Qu'on me

permette encore une citation : « Peu après le retour du Pape à Rome de son exil momentané de Gaëte, la reine d'Espagne lui envoya, comme signe de son respect, une splendide tiare, évaluée à 50,000 écus, somme très-considérable, même quand on la compare à la monnaie anglaise. Le Pape accepta ce présent princier, mais il donna aussitôt l'ordre de distribuer la valeur de la tiare aux pauvres, aux vieillards, aux infirmes. J'ai entendu raconter (M. Maguirre, membre de la chambre des communes, se trouvait à Rome à la fin de 1856) un très-grand nombre d'exemples touchant la générosité extraordinaire avec laquelle Pie IX avait répondu à ceux qui faisaient appel à sa compassion, et chacun de ces exemples prouve la charité sans bornes à laquelle il est enclin. Il y a un mois, une pauvre famille se trouvait à l'étroit par suite de la maladie de l'un de ses membres principaux, et dans la douloureuse impossibilité de faire face aux dépenses dans lesquelles elle était nécessairement engagée. Dans son affliction, elle eut recours au Pontife. A peine eut-il reconnu la vérité de la situation, qu'il répondit par un don immédiat de 50 écus. Il lui arrive chaque jour, et même chaque heure, de semblables suppliques qui produisent de semblables et de plus grands résultats. Il y a peu de temps, une personne priait le Saint-Père de lui conférer un office de certaine importance, qui devait lui être très-utile dans la triste position où elle était ainsi que sa famille. Malheureusement cet office, qui dépendait de la grâce souveraine, avait déjà été promis. Mais Pie IX, sentant ce qu'il y aurait de douloureux pour ces malheureux dans son refus, l'accompagna d'un don de mille écus... Je remplirais bon nombre de pages, si je voulais raconter tous les faits authentiques qui prouvent la tendre et compatissante disposition de ce Pontife, considéré sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, par tous ceux qui le connaissent, comme un type et un modèle de la plus noble des vertus chrétiennes. » A M. Maguirre, qui écrivait pour les Anglais, il pouvait être nécessaire d'indiquer des faits ; mais pour nous, qui écrivons en Italie et pour les Italiens, ce serait chose inutile, car la charité de Pie IX est un point qui n'a pas

besoin de preuves[1]. Nous en trouvons des exemples récents dans son dernier voyage à travers ses Etats, durant lequel il n'a pas touché un seul endroit sans y imprimer de larges traces de sa bienfaisance. Les Romains, après le retour de Pie IX, disaient avec gaieté, qu'il avait laissé son *temporel* hors de Rome, faisant allusion à sa caisse privée qu'il avait distribuée tout entière aux autres populations.

Le sacré collége des cardinaux est à la hauteur de ce Pontife. Tous ses membres sont appliqués à des entreprises du plus grand intérêt social et religieux. Le doyen des cardinaux, Vincenzo Macchi, a dans ses attributions la propagande pour les affaires de la Chine, l'archi-hôpital du Saint-Esprit en Saxe, la congrégation de Sainte-Ive en faveur des plaideurs et cent autres instituts de piété et de bienfaisance. Mario Matthei, préfet du tribunal de la Segnatura, examine les synodes, veille à la correction des livres de l'Eglise orientale, pourvoit aux études, protége l'hôpital de Castel Rigone, la corporation des Cordonniers à Gubbio, des Barbiers et des Libraires à Rome. Constantino Patrizi, vicaire-général de Pie IX, préside les congrégations des rites et des résidences des évêques, protége les écoles Pies, le collége de Nazareth, les maisons de refuge, les prisonniers. Il en est de même des autres cardinaux de l'ordre des évêques qui tous se consacrent à des œuvres de bienfaisance et de charité, à Rome et hors de Rome. Ainsi des cardinaux de l'ordre des prêtres. Pour en citer deux, Ugo Pietro Spinola de Gênes est visiteur apostolique de l'Orphelinat de Ferni, de l'église et de l'hôpital de Saint-Jean des Génois à Rome, protecteur de Saint-Jérôme de la Charité, de Saint-Joseph des Flamands et de Saint-Joseph des charpentiers, à Rome; François Gaude appartient à la congrégation des études, et à celle pour l'examen des évêques dans la théologie sacrée et les saints canons, et soutient de sa protection de nombreux établissements, parmi lesquels le collége des mar-

[1] Le *Cork examiner* a annoncé en octobre 1857, que Pie IX avait envoyé en Angleterre 2.000 livres sur sa cassette privée pour les victimes de l'insurrection indienne.

L'école anglaise qui fait tant d'efforts pour revêtir l'anglicanisme d'une forme catholique, de rites catholiques, de musique catholique, d'architecture catholique, n'a pas tardé à reconnaître la supériorité de la prédication catholique sur la prédication protestante. Aussi a-t-elle commencé à vouloir imiter la première dans les pensées, les expressions et les sentiments, tentative dont nous avons des exemples, pour ne citer qu'un seul, dans le Révérend M. Caswel [1]. Cet orateur, dans ses sermons adressés à une congrégation de paroisse rurale, s'attache à imprimer dans l'esprit des chrétiens les motifs qui doivent les porter à agir dans la vie présente et dans ce petit monde visible en ayant toujours les yeux fixés sur la vie future du monde maintenant invisible : idée capitale de la morale catholique, entièrement opposée à la morale protestante qui a attaché l'Anglais à la terre, de manière à ne lui laisser rien voir au delà de l'or et de l'argent. Mais on ne put la planter dans un terrain hétérodoxe sans qu'elle en souffre, comme le prouvent bien les sermons du Révérend Caswel. Il a beau dire d'excellentes choses au fond, elles paraissent en grande partie forcées, violentées, inefficaces, en désaccord avec le système théologique et toute la constitution de son Eglise, et c'est avec raison qu'on peut dire que cette Église n'a ni la volonté, ni le secret, ni le pouvoir de prêcher l'Evangile. Quelle civilisation dès lors peuvent en attendre les Anglais?

[1] *Sermons on the seen*, etc., ou *Sermons sur le visible et l'invisible.* Londres, chez Burns.

CHAPITRE XI.

LATRAN ET WESTMINSTER OU LES CONCILES DE ROME ET LES CONGRÈS DE LONDRES.

La Basilique et le Palais de Latran. — Conciles qu'on y a célébrés. — L'ancien exemple renouvelé dans la définition de l'Immaculée. — Les Conciles à Londres combattus par les évêques.— Les synodes réprouvés par les ministres, au nom de la liberté. — Une comédie à Westminster, en 1852.— Assemblée ecclésiastique, en 1857. — L'Abbaye de Westminster et ses monuments catholiques. — Des Conciles de Londres avant la Réforme. — Les Anglicans à l'alliance évangélique de Berlin, en septembre 1857. — Discours et anecdotes sur le Piémont et sur Rome. — Les associations catholiques de Pie IX, à Salzbourg. — Discours de Maurice de Lieber. — Rome ne connaît ni *droite,* ni *gauche ;* ni *centre droit,* ni *centre gauche.* — Le Parlement de Londres.

Aux deux extrémités de Rome s'élèvent les deux plus solennelles basiliques du monde. Le peuple romain, chantait Prudence, méprise l'autel de Jupiter souillé de sang, et va soit au Vatican pour y vénérer les cendres de son père, soit à l'édifice de Latran pour y recevoir le sacré caractère que lui imprime l'onction royale[1]. Nous avons déjà écrit quelques mots sur Saint-Pierre en le confrontant avec Saint-Paul de Londres. Nous allons maintenant parler très-brièvement de la basilique et du palais de Latran, en les confrontant avec le palais et l'abbaye de Westminster. Ce sont des monuments tout

1 Post hinc ad populum converte oculos : quota pars est,
Quæ Jovis infectam sanie non despuit aram?...
Aut Vaticano tumulum sub monte frequentat,
Quo cinis ille latet genitoris amabilis hospes;
Cœtibus aut magnis Laterani accurrit ad ædes,
Unde sacrum referat regali chrismate signum.
PRUDENTIUS, *contra Symmach.* lib. I, 579

L'école anglaise qui fait tant d'efforts pour revêtir l'anglicanisme d'une forme catholique, de rites catholiques, de musique catholique, d'architecture catholique, n'a pas tardé à reconnaître la supériorité de la prédication catholique sur la prédication protestante. Aussi a-t-elle commencé à vouloir imiter la première dans les pensées, les expressions et les sentiments, tentative dont nous avons des exemples, pour ne citer qu'un seul, dans le Révérend M. Caswel[1]. Cet orateur, dans ses sermons adressés à une congrégation de paroisse rurale, s'attache à imprimer dans l'esprit des chrétiens les motifs qui doivent les porter à agir dans la vie présente et dans ce petit monde visible en ayant toujours les yeux fixés sur la vie future du monde maintenant invisible : idée capitale de la morale catholique, entièrement opposée à la morale protestante qui a attaché l'Anglais à la terre, de manière à ne lui laisser rien voir au delà de l'or et de l'argent. Mais on ne put la planter dans un terrain hétérodoxe sans qu'elle en souffre, comme le prouvent bien les sermons du Révérend Caswel. Il a beau dire d'excellentes choses au fond, elles paraissent en grande partie forcées, violentées, inefficaces, en désaccord avec le système théologique et toute la constitution de son Eglise, et c'est avec raison qu'on peut dire que cette Église n'a ni la volonté, ni le secret, ni le pouvoir de prêcher l'Evangile. Quelle civilisation dès lors peuvent en attendre les Anglais?

[1] *Sermons on the seen*, etc., ou *Sermons sur le visible et l'invisible*. Londres, chez Burns.

CHAPITRE XI.

LATRAN ET WESTMINSTER OU LES CONCILES DE ROME ET LES CONGRÈS DE LONDRES.

La Basilique et le Palais de Latran. — Conciles qu'on y a célébrés. — L'ancien exemple renouvelé dans la définition de l'Immaculée. — Les Conciles à Londres combattus par les évêques.— Les synodes réprouvés par les ministres, au nom de la liberté. — Une comédie à Westminster, en 1852.— Assemblée ecclésiastique, en 1857. — L'Abbaye de Westminster et ses monuments catholiques. — Des Conciles de Londres avant la Réforme. — Les Anglicans à l'alliance évangélique de Berlin, en septembre 1857. — Discours et anecdotes sur le Piémont et sur Rome. — Les associations catholiques de Pie IX, à Salzbourg. — Discours de Maurice de Lieber. — Rome ne connaît ni *droite,* ni *gauche ;* ni *centre droit,* ni *centre gauche.* — Le Parlement de Londres.

Aux deux extrémités de Rome s'élèvent les deux plus solennelles basiliques du monde. Le peuple romain, chantait Prudence, méprise l'autel de Jupiter souillé de sang, et va soit au Vatican pour y vénérer les cendres de son père, soit à l'édifice de Latran pour y recevoir le sacré caractère que lui imprime l'onction royale[1]. Nous avons déjà écrit quelques mots sur Saint-Pierre en le confrontant avec Saint-Paul de Londres. Nous allons maintenant parler très-brièvement de la basilique et du palais de Latran, en les confrontant avec le palais et l'abbaye de Westminster. Ce sont des monuments tout

1 Post hinc ad populum converte oculos : quota pars est,
Quæ Jovis infectam sanie non despuit aram?...
Aut Vaticano tumulum sub monte frequentat,
Quo cinis ille latet genitoris amabilis hospes ;
Cœtibus aut magnis Laterani accurrit ad ædes,
Unde sacrum referat regali chrismate signum.
PRUDENTIUS, *contra Symmach.* lib. I, 579

opposés : l'un représente la parole courageusement contenue, l'autre la parole orageusement déchaînée. Qui dit Latran rappelle Plautius Lateranus, qui fut massacré secrètement par un Tribun et qui mourut, écrit Tacite, *plein d'un invincible silence*[1]. Qui nomme Westminster réveille l'idée de la liberté de la parole, qui est la substance du gouvernement de Londres. La Providence a voulu qu'au lieu désigné par le nom de celui qui sut y mourir en se taisant, fussent célébrés beaucoup de ces conciles qui mettent fin aux discussions, imposent silence à la parole et établissent la foi : sublime et féconde clôture des controverses qu'on chercherait en vain hors de Rome ! Londres, qui s'est révoltée contre elle, s'est trouvée en proie aux éternelles divisions de l'anglicanisme, et aux stériles disputes du parlementanisme. Tâchons de bien développer cette pensée.

La majeure partie des souvenirs relatifs à la promulgation des divers points de la doctrine chrétienne se concentre à Rome dans un seul monument, divisé en deux parties, la basilique de Saint-Jean de Latran et le palais dit *Patriarchium*, qui était uni à l'église. A Rome, la foi est toujours féconde en œuvres, c'est pourquoi on exerçait la plus généreuse charité dans le patriarchium de Latran, en même temps qu'on y définissait les dogmes. *Cent de nos frères pauvres* et plus, s'y réunissaient chaque jour pour recevoir l'aumône, comme l'avait établi le pape Adrien I[2]. Six conciles ont été tenus dans le palais de Latran, le premier sous le Pape Melchiade, au quatrième siècle, et le dernier, au onzième, sous le Pontificat d'Alexandre II. Dans la basilique ont été célébrés plus de vingt autres conciles, parmi lesquels cinq généraux : le premier au quatrième siècle sous le Pape Jules I, et le dernier sous Jules II et Léon X. Dans ces conciles furent condamnées notamment les erreurs dogmatiques et les maximes immorales

[1] « Manu Statii tribuni trucidatur plenus constantis silentii. » *Annal.*, lib. XV, cap. LX.

[2] « Ut omni die centum fratres nostri pauperes etiamsi plures aggregentur in Lateranense patriarchium. » ANAST. bibliot., in *Vita Adriani*.

des Manichéens du moyen-âge, et de plusieurs sectes qui ressemblaient aux Manichéens ; le système pathéistique d'Amaury de Chartres, l'hérésie de Bérenger sur le dogme eucharistique, et certaines doctrines panthéistes et matérialistes du quinzième siècle, qui combattaient les grands principes de la création, de la personnalité de chaque individu, de l'immortalité de l'ame. Latran enseigna au monde la science de Dieu et de l'homme ; et le monde catholique écouta avec empressement la grande leçon qui lui était donnée, inclina humblement la tête, et crut. Et ces points solennellement définis ne furent plus mis en discussion ; ils forment encore aujourd'hui l'objet de la croyance universelle.

Les temps, les hommes, les choses, ont changé, mais cette force surnaturelle de Rome, qui fermait les débats par un mot, n'a pas cessé et ne cessera pas aussi longtemps que l'univers existera : « *Se l'universo in pria non si dissolve.* » Nous l'avons vu de nos jours, dans la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie. Dès que le Pontife, entouré des évêques de l'univers catholique, eut prononcé sur ce privilége extraordinaire, la raison humaine s'inclina devant l'infaillible autorité de l'Église, et tout le monde fut dans la joie. Depuis que Rome a parlé, chaque catholique a su la vérité sur ce point et toute la vérité. Dès ce moment, les investigations de l'intelligence sont devenues inutiles et ont cessé, pour faire place aux sentiments du cœur. Pourquoi l'anglicanisme ne met-il jamais fin aux divisions qui le déchirent par un concile ? Pourquoi ne tente-t-il pas de réunir tous ses membres dans une seule profession de foi, et les laisse-t-il flotter entre l'*Église-Haute*, l'*Église-Large* et l'*Église-Basse?* C'est parce qu'à Londres les concordats et les synodes sont impossibles, la foi et la charité ayant été remplacées dans cette ville par l'hérésie et le schisme.

Le 11 juillet 1851, lord Redendal demanda dans la Chambre des Lords d'Angleterre qu'une réunion de l'Église anglicane fût ordonnée par le Parlement. « Les affaires de l'Église, dit-il, ne peuvent demeurer dans l'état où elles se trouvent.

L'Église est et doit être gouvernée par les partis extrêmes, quand il n'y a pas pour elle de représentation réglée. L'agitation et les *meetings* sont les seuls moyens valides d'action. Ce système tend à faire croire que l'Église d'Angleterre est arrivée à un état de division qui n'existe pas en réalité[1]. » Mais les deux plus éminents dignitaires de l'Église établie, les archevêques de Cantorbéry et de Dublin, en connaissaient un peu mieux les plaies que lord Redendal, et ils s'opposèrent à sa motion. L'archevêque de Cantorbéry répliqua : « J'ai reçu beaucoup de pétitions qui demandent l'assemblée du clergé, mais j'ai répondu que je ne pouvais être de l'avis des pétitionnaires. *La convocation d'un synode augmenterait le désaccord de l'Église.* » Et l'archevêque de Dublin ajouta : « J'ai demandé il y a seize ou dix-sept ans, la convocation de l'Église. Je crois que beaucoup de ceux qui ont abandonné sa cause lui seraient restés fidèles, s'ils avaient eu à leur disposition un moyen de faire connaître leurs sentiments. *Mais j'estime que dans l'état présent des choses, la réunion d'un synode serait une mesure injuste en même temps qu'inutile.* » Il résulte de ces paroles que, tandis que les conciles et les synodes sont considérés dans l'Église catholique comme une preuve de sa vie et de sa force ; tandis qu'elle les a toujours désirés et favorisés, et qu'elle les célèbre comme des fêtes et des triomphes, l'Église anglicane en est arrivée, de l'aveu de ses premiers chefs, à une telle division et à une si grande confusion, que l'idée seule d'un synode est considérée comme un immense péril[2] !

Cette haine qu'on porte en Angleterre aux conciles généraux de toute l'Église, on la porte aussi aux synodes particuliers des divers diocèses. Nous avons parlé plus haut de la controverse de l'évêque d'Exeter avec le curé Gorham. Cet évêque avait convoqué un concile diocésain pour le 25 juin 1851, afin d'y discuter si le baptême était oui ou non un vrai sacrement, chose que les Anglicans ne savent pas encore avec certitude,

[1] *The Times*, 12 juillet 1851.
[2] Voyez *l'Ami de la Religion*, 1851, tom. 153, pag. 155.

et sur laquelle ils se partagent en opinions diverses et opposées. Mais le journal intitulé : *The Plymouth Herald*, publia une protestation de quarante-trois ministres anglicans du diocèse d'Exeter, qui déclaraient ne pas vouloir prendre part aux élections et aux travaux du synode, attendu qu'il était déjà établi qu'on était libre de croire ce qu'on voulait par rapport au baptême, et que cette assemblée n'aurait d'autre résultat que de susciter une opposition schismatique. Et ici on ne sait ce qu'il y a de plus à déplorer, de la révolte des ministres contre leur chef ou de l'inconséquence du protestantisme, qui ne cesse d'entretenir en soi une haine incessante contre l'Église romaine, et qui ne prend nul soin de savoir rien de certain, pas même sur le baptême de ses enfants.

Si cependant les synodes anglicans ne se tiennent pas en réalité, on fait semblant de les réunir, et l'on célèbre depuis longtemps une ridicule réunion, que la Grande-Bretagne, fidèle comme elle l'est aux vieux usages, a voulu conserver scrupuleusement jusqu'à nos jours. Cette assemblée ecclésiastique des prélats anglicans se réunit à Westminster le jour qui suit l'ouverture du Parlement, et ne dure pas plus d'une demi-heure en tout. A peine les dignitaires sont-ils assis sur leurs siéges, qu'un hérault public vient immédiatement suspendre l'assemblée, et proroger à un temps indéfini sa faculté de pouvoir se réunir. En novembre 1852, après un mortel sommeil de plusieurs siècles, l'épiscopat anglican sembla se réveiller de sa profonde léthargie, et donner à ses réunions un caractère sérieux, qui pût tourner à l'avantage de l'Église nationale. Mais quand le ministre Walpole eut vent de l'affaire, il fit savoir que cette fois encore la cérémonie s'accomplirait suivant l'usage et rien de plus. Alors les seize évêques de la chambre haute, avec une audace sans exemple dans leurs annales, ourdirent ensemble et tramèrent certaine machination pleine d'habileté. D'abord, ils firent en sorte que le Parlement fût inondé d'un déluge de pétitions qui arrivaient de tous les points du royaume, et qui roulaient les unes plus, les autres moins, sur des questions religieuses. Ensuite l'évêque d'Oxford,

saisissant l'occasion de certain amendement à introduire dans l'*adresse*, insista sur la nécessité de secouer une bonne fois l'épiscopat de l'inertie dans laquelle il sommeillait. Il parla de l'Église divinement instituée, divinement envoyée pour prêcher, et divinement pourvue des moyens nécessaires à sa propagation. De là, il déduisait le droit qu'avaient les évêques de se réunir pour délibérer, droit qui n'était pas contraire à l'acte de soumission fait à Henri VIII, si l'épiscopat s'abstenait de rien décréter. Enfin, il proposa de demander à la reine la faculté de s'assembler en conciles pour discuter et proposer des lois ecclésiastiques, et de la prier, en outre, d'établir une cour d'appel pour prononcer dans les procès en matières dogmatiques, afin de ne plus devoir désormais, comme cela avait lieu dans l'affaire Gorham, confier au jugement du conseil privé la question de savoir s'il était permis de rejeter la doctrine de la régénération baptismale. Voilà ce que firent l'évêque d'Oxford et ses collègues ; mais leurs projets ne purent arriver à maturité ; tout se réduisit en paroles que dispersa le vent !

Si nous réunissons ces faits pour en déduire la pratique générale, nous trouverons qu'il y a d'ordinaire trois empêchements qui s'opposent à la convocation de l'Église anglicane en concile. L'un provient des chefs de cette Église, c'est-à-dire des évêques, qui s'opposent aux synodes, parce qu'ils mettraient en évidence certains vices, dont le premier, le principal de tous, est qu'ils ne s'entendent pas, qu'ils ne savent ou ne peuvent s'entendre. L'autre dérive des ministres inférieurs qui ne veulent pas se déranger, et qui, après s'être donné la peine de chercher un bénéfice avec un seul service par jour, ne se sentent aucune envie d'aller gaspiller en séances synodales un temps qu'ils passent plus délicieusement à la pêche des truites. Ils aiment la liberté, liberté de pensée et liberté de vie, liberté politique et liberté religieuse ; c'est pourquoi ils n'aiment pas les réunions, car on pourrait y définir un point de doctrine, enchaîner leur esprit, ou du moins leur langue à cette définition, et ainsi supprimer leur liberté. Enfin, un troisième obstacle naît du gouvernement,

qui est très-satisfait d'avoir en mains la direction des affaires religieuses, et qui ne veut pas s'en dessaisir, ni permettre que l'Église tente de se régénérer, dans la crainte qu'en se vivifiant et en se réorganisant, en quelque manière, elle n'arrive à échapper à sa suprématie et à se soustraire à sa domination, ce qui finirait par le dépouiller d'un puissant instrument de pouvoir.

Toutefois, en février 1857, le clergé anglican tint une espèce d'assemblée dans la vieille abbaye de Westminster, mais plus pour singer l'institution fondamentale du pays, c'est-à-dire le Parlement, que pour se conformer à l'ancienne discipline de l'Église. Comme le Parlement, le clergé se divise en chambre haute et en chambre basse, la première composée des membres du haut clergé qui siégent parmi les Lords, et la seconde de ceux qui n'ont droit qu'à la représentation par vote électoral. Voici ce qu'écrivait, le 6 février, un correspondant de Londres [1] : « cette assemblée législative pour rire a déjà tenu deux séances. Je puis bien l'appeler ainsi, car, si ses membres discutent des propositions, votent des *bills* et les croient passés à l'état de lois, il n'en est pas moins vrai que le clergé est complétement soumis en tout aux volontés du gouvernement, qui se soucie peu ou point de tous ses vains discours. C'est ainsi que les comices ecclésiastiques, qui portent le nom de *convocation du clergé de la province de Cantorbéry*, font quelque chose de moins que les *meetings* ordinaires. C'est au point que leurs votes ont beaucoup moins d'importance, et attirent beaucoup moins l'attention, que les votes prononcés et émis dans les congrès scientifiques, philanthropiques, littéraires et autres semblables. » Le fait est que la réunion ne fit rien, n'établit rien, ne réforma rien, et laissa l'Église comme elle l'avait trouvée : incertaine, désunie, esclave, ridicule.

L'abbaye de Westminster, où le clergé s'était assemblé, est l'un des plus beaux souvenirs catholiques qui existent à Londres. Elle fut jadis dédiée à saint Pierre comme la cathé-

[1] *Gazette de Milan*, 11 février 1857, n° 36.

drale à saint Paul, et formait un des plus riches monuments de la capitale d'Angleterre. « Les brigandages de Henri VIII, (je cite les paroles du Guide) et les pillages qu'elle subit durant les commotions politiques, détruisirent en grande partie son ancienne beauté [1]. » On y admire, entre autres raretés, une mosaïque que fit construire, l'an 1260, Richard de Ware, abbé de Westminster, après avoir fait venir de Rome les pierres et les ouvriers [2]. Les dessins des figures représentaient le temps de la durée du monde, ou le *premier mobile* d'après le système de Ptolémée, lequel était expliqué par une inscription en vers qu'on pouvait lire autrefois sur le pavé [3]. La cérémonie solennelle du couronnement des souverains d'Angleterre a lieu au milieu du *sacrarium*, où est érigé le trône, et les Lords y rendent hommage au nouveau roi, ou à la nouvelle reine. Quand le couronnement est fait, les Lords et leurs épouses mettent aussi leurs petites couronnes, et un signal est donné du haut de l'abbaye à la tour de Londres, qui tire le canon. Il y a encore à Westminster beaucoup de choses qui rappellent la Rome catholique, et qui reprochent à Londres son apostasie. Il faut noter les vitraux peints de trois fenêtres du côté de l'est : la fenêtre à gauche vous montre le Sauveur et sa sainte Mère [4], Édouard-

[1] *L'Abbaye de Westminster, ses monuments et ses curiosités.* Londres, James Truscott, pag. 2.

[2] Loco cit., pag. 3. Il ne sera pas désagréable au lecteur d'avoir ici sous les yeux les officiers actuels de l'Abbaye de Westminster, d'après le *Post Office London* de 1856. Il y a un doyen, le révérend Guillaume Buckland, un sous-doyen, lord John Thynne, puis viennent sept prébendes, puis un *Precentor*, chef du chœur, puis cinq chanoines mineurs, et enfin l'organiste. *Post Office London*, pag. 2356.

[3] Le lecteur sera curieux de connaître cette explication. La voici : Il y avait trois aires, qui représentaient trois ans, chaque aire restant un an ; un chien, représentant neuf ans, sa vie ordinaire ; un cheval qui pour la même raison représentait 27 ans ; un homme 81 ; un cerf 243 ans ; un corbeau 729; un aigle 2187; une grosse baleine 6561 ; le monde 19,683 ; et chaque figure successive exprimait un nombre d'années trois fois plus grand que la précédente, temps présumé de leur continuation *L'Abbaye de Westminster, ses monuments et ses curiosités*, pag. 4.

[4] Tandis que l'abbaye de Westminster est une preuve du culte dû à Marie, les protestants (chose horrible à dire) en ont brûlé la sainte image à Londres, il y a peu d'années. L'évêque de Southwark avait consacré à Greenwich, en décembre 1851, une chapelle à la Vierge, sous le titre d'*Étoile de la mer*. Greenwich sur la Tamise,

le-Confesseur, Henri III, saint Augustin, et Mélite évêque de Londres. Ceux qui visitent cette abbaye ne sentent pas le froid qui règne dans les temples protestants. Ici tout vous parle encore à l'esprit et au cœur, et le caractère catholique se montre imprimé dans ce monument d'une manière ineffaçable. Parmi les diverses chapelles, c'est celle de Saint-Édouard-le-Confesseur qui attire surtout les croyants. Mais les catholiques de Londres doivent acheter la permission d'aller la visiter, comme jadis les juifs durent payer le droit de pleurer sur les ruines du Temple[1]. Au centre, vous voyez le reliquaire de saint Édouard, érigé par Henri III, en 1269, pour y déposer les reliques du saint confesseur. Il a été mutilé et brisé par la piété des fidèles qui voulurent posséder ou un fragment, ou un peu de poussière de cette pierre. Autour d'Édouard sont rangés Edithe, Mathilde, Henri III, Élisabeth Tudor, Éléonore et Henri V, dont la statue jadis couverte d'argent, est aujourd'hui tronquée et dégradée, et rappelle les brigandages et le vandalisme du règne d'Élisabeth. La réforme n'a su que voler et détruire ; Westminster vous montre ses œuvres, et ne laisse pas que de proclamer les gloires des monastères catholiques, en vous montrant, sous la pierre dite *Long Meg*, la tombe de vingt-six moines de Westminster, tombés victimes de leur charité dans la terrible peste de 1349. Le protestantisme aussi a mis ses tombes dans Westminster avec ses inscriptions. Il y a le

près de Londres, peut s'appeler le faubourg des matelots. Là, se trouve une grande maison d'invalides, merveille de somptuosité et de grandeur, un populeux établissement de pauvres, un hôpital flottant pour les marins. Rien de mieux placé qu'une église consacrée à la Vierge. Quelques jours après la consécration, voilà une procession de protestants qui portent en effigie la Vierge, le card. Wiseman, Mgr. de Southwark. Après de longs parcours, la vénérable image de la Mère de Jésus-Christ et les portraits des deux prélats sont jetés dans un bûcher, préparé à dessein, au milieu des cris, des sifflets, des hurlements et des applaudissements de tout genre. Voyez la belle civilisation !

[1] On défend aux catholiques de prier dans cette chapelle, et le jour de la fête de saint Edouard 1856, on lisait affiché sur la porte de Westminster : *Entrée interdite.* Ce qui distingue présentement l'Église anglicane, c'est *la peine des idées catholiques.* Voyez l'*Univers*, 19 novembre 1856.

cénotaphe de Shakspeare[1], qui dit que tout doit être englouti par l'océan des âges, comme les hautes tours se perdant dans les nues ; il y a Milton et Gray qui crient avec orgueil, du sein de leur poussière sépulcrale : *To Britain let the nations homage pay :* « Nations, rendez hommage à l'Angleterre ; » il y a le satirique Spencer, le mordant Butler, le poète diplomatique Prior, le splendide Thompson, le spirituel Addison, le prolixe Richardson, etc., et jusqu'à Garrick, acteur comique, qui a obtenu à Westminster les honneurs de l'apothéose.

Revenons aux synodes ecclésiastiques. S'ils sont aujourd'hui impossibles, inutiles ou ridicules, ils étaient faciles, fréquents et majestueux durant la période de temps que nous rappelle l'abbaye de Westminster, c'est-à-dire, quand l'Angleterre professait le catholicisme. L'histoire ecclésiastique mentionne un très-grand nombre de conciles de Londres (*Concilium Londinense*). Dans l'un de ces conciles, le 8 septembre 948, Turquetel, après avoir refusé deux épiscopats qui lui étaient offerts par le roi, fut élu abbé de Groesland. L'an 1065, dans un concile de Londres, le roi Édouard accorda une pleine immunité au monastère de Westminster. En 1075, toute l'Église d'Angleterre, réunie en concile dans l'église de Saint-Paul sous la présidence de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, condamna les superstitions, les divinations, les sortiléges. Un autre concile , tenu dans l'église de Saint-Pierre par saint Anselme, l'an 1102, condamna la simonie et déposa six abbés, qui en avaient été convaincus. Le célibat ecclésiastique fut soutenu par le concile de Londres de 1108. Les besoins de l'Église et de l'État furent discutés, en présence du roi Étienne, dans le concile de Londres de 1136. Le trafic des moines et des clercs fut solennellement prohibé par le concile de Londres de 1175, présidé par

[1] L'incrédulité anglicane n'a pas même épargné Shakspeare ! En novembre 1856, se faisait à Londres, à Beethoven-Rooms, une curieuse lecture de Guillaume Henri Smith, qui voulait dépouiller Shakspeare de tout son théâtre, pour le restituer à Bacon, qui, d'après Smith, en serait le vrai père. Ce critique avait publié deux mois auparavant un opuscule intitulé : *Bacon est-il l'auteur des œuvres de Shakespeare ? Lettre à lord Ellesmere, président de la société schakspearienne.*

Richard, archevêque de Cantorbéry, en qualité de légat du Saint-Siége. Dans le concile de Londres de 1261, on rédigea quelques nouveaux règlements sur l'état des Eglises d'Angleterre, et l'on envoya des députés à Rome pour y assister à un concile convoqué par le Pape. Jean Pecham, archevêque de Cantorbéry, dans le concile de Londres de 1286, condamna plusieurs propositions erronées sur le corps de Jésus-Christ. Guillaume de Courtenay, dans le concile de Londres de 1382, anathématisa dix propositions de Wicleffe comme hérétiques; et ainsi des autres conciles. Mais aujourd'hui, on peut appliquer à l'Angleterre ces mots du Prophète : *Quomodo mutatus est color optimus!* Les erreurs renaissent à chaque pas, et nul les condamne ; les abus augmentent chaque jour, et nul ne les réprime. Les évêques et les clercs n'existent que de nom, et la haute direction des affaires religieuses est aux mains du Parlement.

Toutefois, au mois de septembre 1857, l'Église anglicane, incapable de s'unir avec elle-même et de tenir un synode chez elle, alla se réunir à Berlin avec toute espèce de sectes protestantes, dans un congrès intitulé : *L'Alliance évangélique*. Qu'est-ce que cette *Alliance évangélique?* Vous allez l'apprendre de Krumacher, docteur en théologie et prédicateur de la Cour à Berlin : « L'Alliance évangélique, née en 1845, par les soins de frères de diverses sectes d'Ecosse et d'Angleterre, a été fondée : 1° pour démentir par la démonstration pratique de l'unité de tous les Évangéliques, le reproche sans cesse répété par la *Romaine* (l'Église catholique), que les Églises protestantes ne représentent pas l'Église Une ; 2° pour rappeler à la vie la Communion des Saints. » Ainsi parlait le docteur [1], en annonçant la réunion universelle des chrétiens évangéliques de tout le monde, fixée au 10 septembre 1857. Deux réunions générales semblables avaient été tenues, l'une à Paris en 1855, et l'autre à Londres, en 1856. On en convoquait une troisième, ce qui impliquait

[1] Le 7 mai 1857, à Berlin, dans la *Salle des Frères*, ainsi nommée, rue Guillaume, n. 136, pendant qu'on y célébrait la réunion trimestrielle de l'Alliance évangélique.

l'aveu que les deux assemblées antérieures n'avaient abouti à rien, quant au but d'établir l'unité parmi les Évangéliques. Au contraire, on ne verra jamais plus se réunir à Rome un nouveau congrès d'évêques pour définir l'Immaculée Conception de Marie, ni un autre pape, après Pie IX, juger nécessaire une nouvelle promulgation de ce dogme; et cela en vertu de l'union des catholiques, pour lesquels la question est finie quand Rome a parlé. Le docteur Krumacher, en annonçant le grand congrès, porta à la connaissance de ses auditeurs que ce jour-là, 7 mai, il était arrivé d'Angleterre au comité de Berlin, comme préparation à l'assemblée de septembre, une adresse couverte de 2422 signatures, laquelle adresse exprimait la plus cordiale sympathie aux tendances des amis de l'Alliance évangélique prussienne ; qu'il se trouvait parmi les signataires beaucoup d'hommes éminents, beaucoup de membres de l'Église épiscopale et presbytérienne, entre autres, l'archevêque de Cantorbéry, et que plusieurs évêques anglicans avaient donné leur assentiment au contenu de l'adresse. D'après tout ce qu'on peut prévoir, dit Kuntz, la réunion de Berlin donnera l'image de l'unité d'une Église universelle encore plus parfaite que celle que nous présente maintenant l'Église romaine, si fière de son unité. Mais le *Volksblatt de Halle* fit remarquer que la future diète n'ayant d'autre but que de montrer l'unité protestante en présence de l'unité de Rome, en d'autres termes, de faire voir que toutes les sectes hétérodoxes sont unies dans la haine de l'Église catholique, se proposait un but purement négatif, qui ne suffit en aucune manière à fonder une société religieuse. « Ces deux mots : *Libre pensée et phariséisme*, disait le journal cité, résument l'esprit qui anime les promoteurs de l'Alliance, esprit aussi contraire à l'Église luthérienne et à l'Église anglicane, qu'à l'Église catholique [1]. »

Le grand congrès eut lieu, l'Église anglicane y fut représentée, et tous les non-catholiques d'Europe et des autres

[1] *Volksblatt de Halle*, journal protestant, juillet 1857, n. 52.

parties du monde s'accordèrent dans le principe de *combattre le papisme* et de s'attacher à la *défense de la plus ample liberté religieuse*[1] ; c'est-à-dire que les anglicans et tous les autres protestants de la terre résolurent de combattre ceux qui croient et de défendre ceux qui ne croient pas. Belle unité vraiment ! Il valait bien la peine que les anglicans allassent jusqu'à Berlin pour la décréter ! Ne serait-il donc pas vrai que les impies sont unis depuis le premier péché pour attaquer le bien et favoriser le mal ? Dans les séances de l'Alliance évangélique, on parla beaucoup de l'Italie et principalement de Rome. Le pasteur Kind fit l'éloge du Piémont et de la politique suivie par le ministère Sarde, en ajoutant cependant que dans tous les autres États d'Italie, le protestantisme était dépourvu de tout secours spirituel. Le conseiller Besler de Dantzick se glorifia d'avoir *délivré un dominicain de la haine contre les Luthériens,* pendant qu'il voyageait avec lui de Rome à Naples. Le professeur Heppe de Marbourg démontra la nécessité de combattre le *Romanisme,* « en faisant connaître aux fidèles évangéliques les *infirmités* que renferme l'Église romaine. » Le conseiller Besler parla une seconde fois pour raconter une anecdote relative à Rome, qui mérite d'être rapportée textuellement : « Me trouvant à Rome, dit-il, je rencontrai, près de la colonne Trajane, un homme du peuple qui me reconnut comme ecclésiastique. Il me pria d'aller près de ses parents moribonds, auxquels le Speziale[2] avait refusé les sacrements de l'Église. Je me déclarai pasteur protestant, ce qui n'empêcha pas le Romain de continuer à me prier d'exercer mon ministère auprès de ses parents[3]. »

[1] Les salles de l'*Alliance évangélique* à Londres sont dans *Adam Street.* C'est là que se réunirent, le 26 juin 1857, les prétendus amis de la liberté religieuse, pour s'occuper de quelques condamnations prononcées par des magistrats piémontais contre plusieurs tumultueux sectaires. « Le noble comte de Shaftesbury fut chargé d'aller trouver l'ambassadeur sarde, pour l'informer des sentiments des chrétiens anglais, et le prier d'agir auprès de son gouvernement, afin que les sentences susdites ne fussent pas exécutées, et qu'on prît des mesures pour les empêcher de se renouveler à l'avenir. » Voyez *Unione,* 15 juillet 1857, n° 195.

[2] Pour comprendre toute la portée de l'anecdote, il faut savoir que le mot italien *speziale,* signifie en français pharmacien, apothicaire.

[3] *Alliance évangélique,* séance du 15 septembre 1857.

Voilà comment les hétérodoxes parlent de Rome! A les entendre, ce sont à Rome les *speziali*, c'est-à-dire les apothicaires, qui refusent les sacrements!

James Lord recommanda en anglais, à ses confrères de l'*Alliance évangélique*, « d'envoyer des missionnaires en Italie et dans les autres États catholiques, comme on l'a fait avec succès en Irlande. » Le prédicant Wilsord de Cantorbéry, dit que l'Angleterre, après avoir noué de nouvelles amitiés politiques avec l'Allemagne, venait maintenant la convier à une alliance sur le terrain de la religion ; et dans le mariage du prince royal de Prusse avec la princesse royale d'Angleterre, sa Révérence *voyait le mariage de la théologie allemande avec la théologie anglaise*[1]. La plume se refuse à continuer le récit de pareilles inepties. Peu après l'Alliance évangélique de Berlin, se tint à Salzbourg la neuvième réunion générale des associations catholiques de Pie IX (*Pius verein*). Beaucoup de personnages distingués de l'Allemagne s'y rendirent, et S. M. l'Impératrice Caroline-Augusta prit part à la séance du 22 septembre. M. Maurice de Lieber, conseiller de légation et président de l'assemblée, dit un magnifique discours dans lequel il parla précisément des deux buts que s'était proposés peu auparavant l'Alliance évangélique de Berlin, et en particulier de celui de combattre Rome. « L'assemblée, dit-il, de tous les chrétiens non catholiques venus à Berlin de tous les pays d'Europe et des autres parties du monde, a proclamé, par ses organes publics, que son but principal était de *combattre le Papisme, et de prendre la défense de la plus ample liberté religieuse*. Quant au premier point, je crois que nous nous glorifions tous d'appartenir au Papisme, et que nul d'entre nous ne trouvera injurieuse une semblable dénomination. Nous pouvons considérer comme non avenue la résolution de l'Alliance évangélique, parce que le péril ne sera ni grand, ni nouveau. La Papauté a été assaillie dès son origine par les plus horribles tortures d'une persécution trois

[1] Voyez deux numéros de l'*Univers* de Paris, 29 septembre et 1er octobre 1857.

fois séculaire. Comme saint Pierre le premier pape, trente de ses successeurs tombèrent victimes de la rage de Rome païenne, qui gouvernait le monde avec une main de fer. Mais cet empire si puissant s'écroula ; les Césars cédèrent la ville éternelle à la Papauté, qu'ils avaient persécutée si longtemps avec tant d'acharnement, et se retirèrent à Constantinople. La Papauté fut assaillie par les empereurs grecs avec l'arme de l'hérésie. Je ne vous rappellerai que l'arianisme qui avait conquis la moitié du monde. L'empire grec languit victime des luttes qu'il favorise, et tombe enfin, pendant que la Papauté poursuit la route que lui a tracée la Providence. Plus tard, ce sont les migrations des peuples, qui menacent, par des guerres continuelles et barbares, de porter malheur au siége de Rome ; mais la Papauté sait adoucir les mœurs des hordes sauvages et introduire, au milieu de ces peuples et de ces rois, les formes bien ordonnées de constitutions sociales qu'inspire le Christianisme, et nous voyons le Pape devenir, peu de temps après, leur conseiller et leur vénéré médiateur. Ensuite, quand les empereurs allemands exhumèrent l'idée païenne de concentrer les deux pouvoirs dans leur personne, nous trouvons la Papauté luttant avec force et succès contre ces usurpations, surtout pendant la longue guerre des investitures ; et, la guerre finie, la Papauté vivait encore, suivant la prévision du Fils de Dieu. Enfin, quand les flots de l'Islamisme se déversèrent sur l'Europe, ne fut-ce pas contre la Papauté que les fils de Mahomet tournèrent leurs colères, en lui déclarant une guerre à mort ? Et aujourd'hui, l'Islamisme est devenu l'*homme malade,* et la Papauté est florissante et forte.

» A côté des ennemis extérieurs, la Papauté compte des adversaires non moins terribles dans ces esprits orgueilleux, qui se sont insurgés contre ce qu'ils appellent *papisme,* et Dieu sait combien de fois ils lui ont prédit sa mort prochaine ! Mais nous le voyons, à travers les siècles, se rire des tempêtes et des combats, nous le voyons victorieux sans vieillir jamais, sans jamais rien perdre de cette fleur de santé qui contraste

avec la langueur de son ennemi terrassé. Nous sommes par conséquent en droit de dire avec confiance que ces paroles du Sauveur : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* se vérifieront par rapport à l'*Alliance* soi-disant *évangélique,* et que les nations futures raconteront comment l'Église, en marchant à travers les siècles, rencontra un jour cette *Alliance* sur son passage.

» J'arrive au second but de l'*Alliance évangélique,* qui est *de favoriser la plus universelle liberté religieuse.* Il semble qu'on ne conçoive pas clairement comment il faut entendre cette liberté religieuse. Cependant les chefs de l'*Alliance* ont établi neuf articles, qui sont le *minimum* de leur confession, sur lesquels il doit y avoir unité, et sur lesquels néanmoins les membres des diverses sectes représentées dans l'*Alliance* se sont prononcés en sens contraire. Les uns trouvent que, les articles de foi sont insuffisants, les autres les déclarent trop nombreux, et prétendent que toute confession, formulée avec une vérité quelconque, est nuisible à l'intensité de la foi : ils deviennent ainsi les avocats d'une foi sans dogmes positifs et d'une croyance sans objet. Il est difficile à nous, plus encore qu'aux hommes de l'*Alliance évangélique,* de nous former une idée de ce système. Nous sommes habitués, quand on nous demande l'ensemble de notre croyance, de répondre avec la simplicité d'un enfant qui fréquente le catéchisme : *Je crois ce que Dieu m'a révélé et que l'Église me propose.* Si, dans cette respectable assemblée, je me tourne vers la *droite* je sais, messieurs, que tous vous croyez ce que je crois ; si je m'adresse à la *gauche,* tous vous êtes également disposés à me dire : votre foi est la nôtre. Il n'y a pas ici une *droite,* qui croit plus, ni une *gauche* qui croit moins. Nous ne connaissons ni *centre gauche* ni *centre droit ;* nous n'avons qu'un centre indiqué par Dieu même, centre qui est le gardien de la vérité, le Saint-Siége apostolique, et nous savons qu'en nous attachant fermement à ce gardien de l'unité, nous trouverons la vraie liberté de conscience ; mais que si nous venions à l'abandonner, nous tomberions dans la servitude inévitable de

l'esprit, et nous deviendrions esclaves des opinions et des maximes de l'homme.

Les allusions faites par Maurice de Lieber dans ce passage de son discours à la *gauche* et à la *droite,* au *centre droit* et au *centre gauche,* nous ramènent au Parlement de Westminster, que nous avons dit être le seul concile ecclésiastique, que conserve encore l'Église anglicane[1]. Je devrais donc parler ici et des élections, et des discussions et des bills du Parlement, mais la matière est trop vaste pour que je songe à m'y engager. Je me bornerai à quelques indications sur la corruption électorale. Pitt considérait déjà de son temps le droit de suffrage *comme une propriété en quelque sorte matérielle* entre les mains de ceux qui en jouissaient. C'est pourquoi, en demandant que les petits bourgs en fussent dépossédés au profit des localités plus importantes, qui ne participaient pas encore aux élections, il proposait d'assigner aux premiers une *indemnité pécuniaire*[2]. Et en cela, Pitt ne faisait que suivre les indications de Chatam, qui n'avait pas autrement compris la réforme. Le système de Pitt fut rejeté, mais son idée resta chez beaucoup d'électeurs et de candidats, de sorte que les élections, en Angleterre, sont presque toujours un marché. Voici comment, d'après les rapports officiels, le droit électoral s'exerçait « dans le bourg de Saint-Alban, une *localité modèle!*

[1] Les Anglais trouvent très-ancienne l'origine de leur Parlement. Dès les temps de Jules-César, il y avait le *commune concilium* de la Bretagne. Le mot *Parlement,* est beaucoup plus moderne que la chose, est d'origine française, ayant été appliqué en France, sous Louis VII, à l'assemblée générale des États. Ce mot se rencontre pour la première fois dans le préambule du Statut de Westminster I, 3. Edouard I, A. D 1272. Lisez Edward Walford *House of commons for* 1857, London R. Hardwicke.

[2] Le droit électoral en Angleterre est encore capricieusement réparti. En voici une preuve. Dans l'Yorkshire, il y a trois bourgs, dont chacun envoie deux membres au Parlement, ce sont : Knaresborough, population électorale 212 ; — Richemond, population électorale, 340 ; — Ripon, population électorale 353. Total 905. Or, il y a trois autres bourgs qui envoient au Parlement un nombre égal de députés, et dont la population électorale monte à 56,176. Ces bourgs sont : East-Riding, population électorale 7,538 ; — North-Riding, 11,319. — West-Riding, 37,319. Il y a donc des Anglais cinquante fois plus souverains que d'autres Anglais. On peut inférer de là quelle doit être l'influence des hauts seigneurs sur les corps de quelques centaines d'électeurs.

Les électeurs de Saint-Alban vont au nombre de 483. L'enquête faite par ordre du Parlement révéla que, vers la fin de 1850 trois cents de ces honnêtes bourgeois avaient été mis en vente et achetés comme du bétail. Il y a là des hommes qui font ouvertement le métier de courtiers électoraux. Quand M. Bell voulut se faire nommer, il s'adressa à un certain Edouard, qui valait un trésor dans ce genre de marché. Les conditions de l'achat établies, le courtier se mit à l'œuvre. Il fit venir par petites bandes les notables de Saint-Alban et fixa le prix pour chacun d'eux. En général, ces *gentleman*, ne coûtaient pas cher. Pour 125 à 200 francs par tête, ils assuraient leurs votes, pourvu qu'il n'y eût pas d'autres candidats, car alors s'ouvraient les encans, et la victoire devait rester au plus offrant. Cet édifiant commerce se pratiquait de père en fils, et avait si bien passé dans les habitudes du pays, que quand les commissaires s'y rendirent pour leur enquête, les bonnes gens de Saint-Alban ouvrirent de grands yeux, tout étonnés de voir les commissaires se scandaliser de la vente des voix. « Le sentiment de la pudeur, dit un écrivain très-ami du parlementarisme, était complétement éteint en eux, et ils ne croyaient avoir fait que ce qu'ils étaient parfaitement en droit de faire, et qui se pratiquait partout dans la Grande-Bretagne[1]. »

Ce ne sont pas seulement les électeurs, mais encore les représentants qui donnent l'exemple de cette corruption. M. Bell, représentant de Saint-Alban, voyant que ces marchés scandalisaient la Chambre, se leva et parla en ces termes : « Je suis allé dernièrement visiter une maison de correction. Il y avait là dedans cent et cinquante malfaiteurs, et ils m'assuraient qu'il ne serait pas difficile de trouver hors de ces murs quarante mille individus qui peut-être valaient moins qu'eux. Si ces quarante mille scélérats pouvaient tenir un *meeting* et faire voter une résolution qui porterait que, pour sauver leur réputation, il serait urgent de faire pendre leur cent cinquante

[1] *Annuaire des deux mondes*, 1851-52, pag. 399.

frères arrêtés et détenus en prison, ils ne faisaient que ce que veut faire la Chambre par rapport aux électeurs de Saint-Alban. » Et comme la Chambre se livra à un éclat de rire : « Oui, messieurs, reprit l'orateur, je n'ai fait que suivre d'illustres et nombreux exemples. N'est-il pas vrai que tel d'entre vous a payé son élection 60,000 sterlings? Qu'un autre avoue l'avoir payée 50,000? Que le plus modeste parle de 40,000? Et que ceux qui n'ont dépensé que cinq ou dix mille sterlings, regardent la chose comme une bagatelle dont il n'y a pas même lieu de parler? Eh bien! moi, tout compte fait, je n'ai dépensé pour la carte de mon élection que 4,300 sterlings (107,500 francs). c'est une misère : pourquoi s'en occuper[1]? » Et ici, je pourrais raconter beaucoup de petits faits de ce genre pour prouver comment se forme ce grand congrès de Londres, qui se compose d'athées et de gens de toute religion pour juger ensuite et gouverner l'Église protestante[2]. Mais pourquoi étendre ce chapitre déjà assez long? Robert Walpole ne disait-il pas qu'il connaissait le prix de chaque Anglais, parce qu'il n'en était pas un dont il eût marchandé le vote? Que d'autres louent, s'ils le peuvent, une pareille civilisation et qu'ils lui donnent ce nom. Pour moi, je la déteste, et je m'en vante.

[1] La relation de la séance des Communes du 17 février 1852, atteste l'authenticité de ces aveux. Et, s'il faut ajouter foi à sir Lacy Evans, les choses seraient allées plus loin encore à Harwich!

[2] Dans les élections de 1857, quelques électeurs du comité de Londonderry, voulant, par on ne sait quelle *étrangeté*, voter suivant leur conscience, en demanderent la permission en ces termes au marquis de Waterford, leur maître : « Les soussignés prennent la respectueuse liberté de demander à Votre Seigneurie la permission de pouvoir voter dans les prochaines élections suivant les inspirations de leur conscience, et la supplient à cette fin de vouloir donner ordre à son agent, de les protéger dans le religieux et fidèle exercice de leurs droits électoraux. » Voici la réponse qui leur fut donnée : « Ashbrook, 3 avril 1857 : Le marquis de Waterford me charge de vous accuser réception de votre lettre, ainsi que de la note que lui ont envoyée quelques habitants du comté, et de vous dire que son désir est qu'ils votent pour M. Clark et sir H. Bruce » Telle est la liberté dont jouissent les pauvres Anglais.

CHAPITRE XII.

DE L'UNITÉ CATHOLIQUE A ROME ET DE LA MULTIPLICITÉ DES SECTES A LONDRES.

Ceux qui veulent l'unité politique de l'Italie, doivent apprécier l'unité religieuse de Rome. — Laquelle manque à Londres. — Où un *habit noir* suffit pour fonder une nouvelle religion. — Impossible de dire combien il y en a. — Raisonnement par induction. — La religion des haricots — L'église des haricots cuits, et des haricots crus. — Guerre des Puseystes pour les chandelles allumées. — Statistique des sectes de Londres, tirée du *Post Office* pour 1856. — Contre la multiplication des sectes, il n'y a qu'un seul remède : Rome. — Paroles d'un journal irlandais sur l'Unité catholique de l'Italie.

Je ne dépenserai pas beaucoup de paroles pour prouver, comme je l'ai déjà indiqué, que l'unité est un grand bien, et la division un suprême malheur. J'écris dans un temps et dans un pays où l'on ne fait que parler d'unité, où l'on prêche l'union, où l'on veut rendre l'Italie une. Que si l'unité est bonne en politique, elle doit être excellente en religion, car sans religion, il ne peut y avoir de bonne politique, et les cités ne sauraient subsister, comme le dit Plutarque. Et en effet, pour peu qu'on entre dans le cœur de l'homme, on reconnaît facilement qu'il est impossible, par exemple, que deux familles soient cordialement unies entre elles quand elles prient à des autels différents, et que l'une blasphème le Dieu que l'autre adore. L'union dans ce cas ne peut avoir lieu que si chacune renonce à sa croyance particulière, et que si, séparées aujourd'hui en fait de culte, elles ne s'unissent demain dans l'athéisme. C'est à quoi ne tend que trop cette *Alliance évangélique* dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. En définitive, cette *Alliance* n'a d'autre vue

qu'un pur et franc rationalisme qui puisse réunir les divers peuples dans la même infidélité, tant en faisant la guerre au Catholicisme qui voudrait les voir unis dans la fraternité d'une même foi. Pense-t-on peut-être, que, quand tout élément surnaturel sera arraché du cœur des peuples, la charité et l'union seront encore possibles? Ne verrons-nous pas plutôt se vérifier le mot de celui qui a dit : *Homo homini nascitur lupus?* Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir poser en axiome que l'union religieuse, comme l'union politique, est un très-grand bien et par contre, que la division dans chacun de ces deux ordres, est le plus grand des maux.

Cette douce union religieuse, Rome en jouit, et ce n'est pas à l'action d'une étrange force matérielle qu'elle doit ce bienfait, car on ne saurait enchaîner les ames, et nous voyons dans les États pontificaux une portion presque imperceptible de juifs et d'hétérodoxes, qui sert à prouver qu'il pourrait y en avoir plus, s'il en naissait plus. Rome jouit de l'union religieuse par la salutaire influence du catholicisme, lequel a pour but l'unité, Jésus-Christ étant venu parmi les hommes *ut unum sint,* et ayant adressé dans ce but une très-fervente prière au Père éternel. Londres, au contraire, quand elle eut abandonné Rome, c'est-à-dire le centre de l'unité, dut nécessairement tomber dans la multiplicité des sectes. Nous avons déjà parlé des innombrables divisions de l'Église anglicane. Cette Église n'est pourtant qu'une très-faible partie de Londres. La masse de sa population n'appartient pas à la croyance qui a été proclamée par les trente-neuf articles[1].

[1] Il y a présentement, à Londres, 371 églises de dissidents, et 57 églises catholiques, en tout 428. L'anglicanisme possède à Londres, 365 églises, de sorte qu'il aurait les cinq douzièmes des oratoires publics. Mais il ne faut pas croire que le nombre des Anglicans soit à celui des autres sectes comme 5 est à 12, car ils sont beaucoup moins nombreux. S'ils possèdent beaucoup d'églises, c'est que, outre les anciennes églises catholiques, ils peuvent en construire tant qu'ils veulent, étant riches et favorisés par le trésor public. Mais il résulte du recensement fait en 1853, par ordre du Parlement, que les Anglicans en donnant ce nom à tous ceux qui appartiennent d'une manière quelconque à l'*Eglise établie* ainsi nommée, bien qu'ils ne croient que peu ou rien de ses doctrines, dans toute la Grande-Bretagne, ne dépassent pas le chiffre de cinq millions et demi, tandis que les indépendants sont au nombre de six millions. Cinq millions et demi ne mettent jamais le pied dans aucun

Nous tâcherons maintenant de donner quelque idée de la multiplicité des sectes qui règnent dans la capitale de la Grande-Bretagne. Nous disons quelque idée, parce que si l'on voulait les nommer toutes, il faudrait un registre d'un millier de pages pour les inscrire, et un très-patient recensement de toutes les têtes pour les découvrir. Un journal anglais a dit, il y a longtemps : « On ne saurait énumérer sans rougir seulement la moitié des sectes qui, en Angleterre, disputent à l'Église épiscopale le gouvernement des ames[1]. Et il observait que tous les genres de croyance et d'incrédulité trouvent à Londres des partisans et des défenseurs, de sorte que telle est aujourd'hui la disposition des esprits, que tout homme en état d'acheter un *habit noir* et de s'en vêtir peut former autour de lui une congrégation. Un journal catholique[2], sur l'autorité d'un document parlementaire publié à la demande de M. Bright, sous le titre de *Dissenter's Places of Worship,* a donné une longue file de noms des sectes qui se trouvent en Angleterre. Il y en a une quarantaine. Mais le document n'énumère que les sectes principales et nous dirons les plus remarquables par le nombre et la richesse des adhérents. Si nous voulons juger par induction des sectes que possède Londres seule, nous pouvons poser ce principe que dans deux cités également protestantes, le nombre des sectes doit être en raison directe de la population. Ce principe admis, un journal de New-York nous a donné, en juillet 1857, la liste des sectes que renferme cette ville, et qui montent à 74[3]. Quel nombre énorme nous aurons pour Londres en appliquant la règle de proportion !

lieu de culte, de sorte qu'on ignore quelle religion ils professent, s'ils en professent une. Environ huit millions sont catholiques, trois autres millions se répartissent en presbytériens, wesleyens, et autres sectes, y compris les Juifs. Les habitants de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse réunis, montant à 28 millions ; de sorte que dans la Grande-Bretagne, il y a beaucoup plus de catholiques que de protestants de l'Eglise anglicane, qui est injustement l'Eglise de l'Etat. Les Anglicans sont à toute la population comme 3 est à 14.

[1] *Monthly Review,* juin 1830, pag. 204.

[2] *The Dublin Review,* n° 67, 1853.

[3] *The Church Journal.* Voici cette curieuse liste : Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes

Dans la capitale de la Grande-Bretagne, tout peut servir à tous pour faire une religion. On y a vu naître, il y a peu d'années la religion des haricots. C'est-à-dire qu'une poignée de protestants prétendit avoir découvert un texte de la Bible, qui condamne l'usage de la viande et prescrit les légumes. C'est pourquoi, ils formèrent la secte dite des *légumistes* (*vegetarian society*), décidés qu'ils étaient à ne plus désobéir à la parole de Dieu interprétée d'après leur sens privé, lequel est la règle de foi des protestants. Et comme ce qui se trouve dans la Bible ne peut qu'être éminemment social, les *légumistes* se mirent à débiter dans leurs banquets pythagoriciens de nombreux discours, par lesquels ils démontrèrent jusqu'à l'évidence que la société ne sera sauvée qu'à la condition de ne plus manger de la viande ; d'autant plus, disait un orateur de la congrégation, « qu'il est contraire à la dignité humaine de se nourrir de végétaux transformés en chair par l'action digestive des animaux, tandis que ceux-ci les mangent tels que les produit la nature. » Ce raisonnement nous montre déjà deux partis dans la société biblique des *légumistes :* le parti des haricots et le parti des haricots cuits. Car enfin, si l'homme doit imiter les animaux qui mangent les végétaux *tels que la nature les produit,* et qui n'emploient ni feu ni

libéraux, baptistes pacifiques, baptistes enfants, baptistes gloires, halleluyah, baptistes chrétiens, baptistes du bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites (frisés), daléites, cambellites ou réformés, dunkers ou tunkers, libres penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs, chrétiens bibliques, glapites ou sandémaniens, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais congréganistes, quakers ou amis, tremblants, unitariens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes, wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes méthodiques, français, premiers connexistes, nouveaux connexistes, swédenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellyites, nuggletoniens, romaniens perfectionalistes, rogessiens, seeklers, universalistes, marcheurs, witfieldistes, disciples, amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands, ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français.

En tout 74, sauf erreur ! Et cela, dans une seule ville ! en ne parlant que de sectes *protestantes !* Encore, le *Church Journal* assure-t-il qu'il doit avoir fait quelques oublis !

marmite pour adoucir leur nourriture, il en résulte que l'homme doit faire comme les animaux et supprimer l'usage du feu et de la marmite. Ce qui fait peine cependant dans tout ce système, c'est que l'homme soit le disciple et l'animal le maître ; solennelle humiliation infligée par Dieu à l'orgueil en révolte contre le divin enseignement de Rome catholique !

Pour dire quelque chose des sectes qui sont à Londres, j'en présenterai au lecteur le tableau tiré du *Post Office London* pour 1856, dans cette partie du *City directory* où il énumère les églises et chapelles de la métropole. Viennent en première ligne les *églises de l'Église établie d'Angleterre.* Il y en a 375 appartenant soit à l'*Église-Haute,* soit à l'*Église-Large,* soit à l'*Église-Basse.* Il arrive souvent que plusieurs partis se rencontrent dans une seule église, et que les *fidèles* se battent entre eux, parce que les uns veulent le service avec des chandelles allumées, et que les autres n'en veulent pas[1]. Outre ces églises, il y a encore à Londres 72 chapelles appartenant à l'Église établie. La compagnie des Indes, par exemple, a sa chapelle (*East India Co's Chapel*), située dans *Poplar High street,* mais je ne saurais dire quel Dieu on y adore ! Viennent ensuite les *Baptistes,* qui ont à Londres 94 chapelles, dont la plupart portent le nom de la rue où elles sont bâties, et qu'ils appellent *tabernacles*, comme *Hoxton Tabernacle*, *Islington Tabernacle, Surrey Tabernacle.* Il y a encore, parmi les chapelles des Baptistes, le *Carmel,* le *Mont Sion,* le *Paradis,* etc. Les *Baptistes* se divisent en vingt sectes : il y a les anciens et les nouveaux Baptistes, les Baptistes libres, séparés, rigoureux, libéraux, pacifiques, enfants, chrétiens, généraux, particuliers, et que sais-je encore[2] ? Outre les *Baptistes,* il y a à Londres les *Chrétiens de*

[1] Le correspondant de Londres de la *Gazette de Milan,* a fait le récit des désordres qui avaient éclaté dans une église de puseystes, parce que le temps étant nébuleux, le sacristain avait allumé les chandelles. Voyez *Gazetta di Milano,* 21 novembre 1856.

[2] Les *Baptistes* descendent des anciens *anabaptistes,* mais ils n'ont conservé que deux de leurs dogmes : le refus du baptême aux enfants, et le baptême donné aux adultes arrivés à l'age de trente ans. Ils administrent ce Sacrement en soumettant,

la Bible, qui ont deux chapelles, dont l'une est appelée *Ebenezer*. Le *Post Office* ne peut dire qui est le ministre de cette chapelle, parce qu'on y rencontre autant de ministres et autant de religions qu'il y a de personnes qui la fréquentent ; aussi se tire-t-elle d'affaire en écrivant *various*. Ce mot se trouve très-souvent dans le catalogue, et il faut y faire attention, parce qu'il prouve l'impossibilité de tracer un tableau exact des sectes qui vivent à Londres. Ainsi, après les *Chrétiens de la Bible*, nous avons les *Calvinistes*, mais qui pourrait dire combien d'espèces il y en a ? Ils ont sept églises, et pour l'une d'entre elles il est également dit : *ministers various*. Le *Post Office* parle d'une espèce de *Calvinistes*, ce sont les Calvinistes méthodistes auxquels il attribue quatre églises à Londres, dont l'une, appelée *Sion*, possède *ministers various*. Le catalogue parle ensuite des catholiques, auxquels nous consacrerons un chapitre séparé. Après eux, nous trouvons les partisans de l'*Eglise d'Ecosse*, qui ont cinq églises à Londres. L'*Eglise libre d'Ecosse* a deux chapelles. La secte des *Danois* possède une seule église. Les *Français protestants* ont la *French protestant church*, établie par une charte du roi Édouard VI. Il y a les *Grecs*, dont deux espèces : les *Grecs* proprement dits et les *Russes*. Puis les *Indépendants* qui forment un vrai labyrinthe de sectes. Le *Post Office* cite cent treize chapelles, d'où l'on peut conclure qu'il y a cent treize espèces d'*indépendants*, auxquels appartiennent les *wicleffites*, les *congrégationalistes*, la *nouvelle Église des congrégationalistes* et le reste[1]. Viennent les *Irvingites*, ainsi appelés

par trois fois, le récipiendaire à une immersion totale. Après avoir été persécutés par Henri VIII et par Elisabeth, ils obtinrent la liberté en Angleterre avec les autres dissidents en 1689. La fraction des Baptistes qui, malgré la sévérité de sa discipline, est arrivée peu à peu à rallier le plus grand nombre d'adhérents, c'est la secte des *Particulars Baptists*, qui introduisit l'usage du chant dans son culte au milieu du XVIIIe siècle. Sur les Baptistes, on peut consulter Crosby *History of the English Baptists from the Roform to the reign of Georges I* : quatre volumes : et Freiney *A History of the English Baptists*, deux volumes, Londres 1811.

[1] Les *Indépendants* sont une filiation des *presbytériens*. D'après leur doctrine, chaque Église ou congrégation particulière doit posséder en elle-même radicalement et substantiellement tout ce qui lui est nécessaire pour sa conduite et pour son gouvernement. En conséquence elle retient tout pouvoir ecclésiastique et toute juri-

du nom de leur fondateur Édouard Irving, prédicateur de l'Église écossaise à Londres en 1822, et qui propagea la nouvelle religion par la prédication [1]. Les *Irvingites,* d'après les sept étoiles dont il est parlé dans l'Apocalypse, forment sept communes dirigées par sept présidents appelés *anges.* Mais ces messieurs les *anges* ne s'entendent pas entre eux, et savent à l'occasion se mordre comme des *démons.* Ils ont à Londres six églises, qu'ils appellent d'ordinaire *catholic, apostolic Church,* et dans l'une d'elles *ministers various* [2]. Après les Irvingites voici venir les juifs avec dix synagogues, la *grande synagogue,* la synagogue espagnole, la portugaise, et ainsi de suite.

Arrivons aux *Latter day Saints,* ou bien aux *Mormons.* Ces derniers, avec leur religion toute charnelle, font des progrès en Angleterre, et le *Times* l'avouait dernièrement lorsqu'il disait : « Le mormonisme, bien qu'il soit né en Amérique, est propagé et soutenu en Angleterre; et nous ne savons s'il peut exister un plus affreux signe des temps que les triomphes de cette hideuse imposture au milieu d'une population instruite et civilisée... Le portrait que le juge Drummond nous fait de ces abominations, montre que la tyrannie, par une conséquence naturelle, vient au secours de la fraude du prosélytisme, et que les prosélytes, quand ils sont enrôlés, ne peuvent plus se repentir impunément. » Ces paroles du *Times* sont citées de la *Revue britannique,* laquelle ajoute : « Nous sommes certains que les Mormons

diction, ne se soumet ni à une ni à plusieurs Eglises, ni à leurs députés, ni à leurs synodes, ni à aucun évêque. Les Indépendants considèrent les décisions synodales comme de simples conseils d'hommes sages et prudents. Ils admettent également qu'une Eglise puisse venir en aide à une autre Eglise, par ses biens, ses avis, et même ses réprimandes, mais ils ne reconnaissent à personne le droit d'une autorité supérieure, ni le pouvoir d'excommunier.

[1] Voyez *Oracles of God,* London, 1822, et *Sermons, lectures and Speechly.* London 1828.

[2] Les *Irvingiti* croient à la présence réelle, à la Messe, à la Confession, ont les églises complètement ornées suivant l'usage catholique, avec des autels, des chandeliers, des lampes allumées, des confessionnaux, des croix, etc. Ils s'appellent eux-mêmes l'*Eglise catholique apostolique,* mais ils haïssent le Pape, ne parlent pas de la très-sainte Vierge, et détestent les vrais catholiques.

recrutent plus de femmes en Angleterre qu'en Amérique. Les émissaires de Brigham-Young viennent chercher des filles d'un âge tendre pour les élever dans la foi mormonne. C'est ce qui se pratique en Turquie pour le sérail[1]. D'après le *Post Office*, les Mormons ont quatre églises à Londres, dont l'une appartient à la *Société du Millennium*, qui est une division des *Mormons*. Après eux viennent les Luthériens, dont il y a beaucoup d'espèces, Luthériens Allemands, Allemands réformés, etc., et qui ont cinq églises à Londres. Nous voici aux *Méthodistes*, secte fondée par quelques étudiants en théologie de l'Université d'Oxford, c'est-à-dire par les deux frères Wesley, Morgam et Kirkham, dégoûtés du scepticisme et de la légèreté de l'Église anglicane[2]. Les méthodistes ont réduit les trente-neuf articles à vingt-cinq. Il y a parmi eux de très-nombreuses nuances d'opinion : il y a les nouveaux méthodistes, secte particulière très-nombreuse née au commencement de ce siècle, les *Church methodist*, les *primitive methodist*, aussi appelés *jumpers* ou *ranters*, c'est-à-dire *sautants* ou *fanatiques;* l'association méthodiste de Londres, les *Shakers*, la *secte de la nouvelle lumière*, les *Whithefieldiens*, qui suivent Georges Whithefield, et professent les sévères doctrines de Calvin sur la prédestination, et les *Wesleyens* dont nous parlerons tantôt. Ceux qu'on appelle *Methodist new connexion*, ont trois églises à Londres. Les frères *Moraves* ou *Bohèmes* n'en possèdent qu'une seule. C'est une secte née à Prague et qui est issue des Hussites rigides. Ils s'appellent *frères de la loi du Christ* et *frères de l'Unité*, mais leur unité est nominale et nullement doctrinale.

Je ne finirais pas de sitôt, si je voulais parler de toutes les sectes en particulier. Il y a dans Londres la secte qu'on appelle *New Christian Church*, nouvelle Église chrétienne, et qui dans son titre de *nouvelle* porte sa propre condamnation,

[1] *Revue Britannique*, nº 5, mai 1857, pag. 225.

[2] Lisez SOUTHEY, *Life of J. Westley, origin and progress of Methodism.* Il a paru à Londres en 1857, un ouvrage curieux intitulé : *Methodisme as it should to be ; or opinion on the constitution of a Christian Church in accordance with divine Scriptures, addressed to the people called methodist.*

attendu qu'en religion ce qui est nouveau est faux. Il y a les *New Church Christians*, chrétiens de la nouvelle Église, qui ressemble très-peu à la précédente. Ils possèdent à Londres un temple appelé la *Nouvelle Jérusalem*. Il y a les *Plymouth Brethren* avec une chapelle dans *William street*. Il y a les presbytériens sectateurs de Jean Knox, qui possèdent à Londres six chapelles, dont l'une intitulée *John Knox's church*. Entre les presbytériens, se distinguent les Anglais, *Presbyterian English*, avec deux chapelles; et les libres Anglais, *Presbyterian free English*. Nous revenons aux nouvelles fractions de méthodistes, et nous trouverons les *Primitive methodist* avec cinq églises; puis les Baptistes écossais, *Scotch Baptist* avec une chapelle intitulée les *Salem*; puis de nouveau les presbytériens écossais unis, *Scotch United Presbyterian* avec trois chapelles; puis la société des Amis, *Society of friends*, dont les chapelles se nomment *Friend's meeting House* et sont au nombre de sept[1]; puis les *Protestants suèves*, les *Protestants suisses* et les *Unitaires*. Ces derniers ont à Londres sept églises, dont l'une dite *Domestic Mission*. A la fin de la liste, nous trouvons les *Wesleyens*, qui sont une

[1] La *Société des Amis* est la secte des quakers ou *trembleurs*, qui naquit en Angleterre, vers le milieu du XVIIe siècle. Ils pensent que le vrai culte de Dieu doit être purement intellectuel et indépendant de toute cérémonie extérieure. Ils n'emploient dans leurs assemblées ni autel, ni chaire, ni images, ni chant, ni musique. Ils s'assemblent sans que le son de la cloche les appelle, et attendent silencieusement le Seigneur jusqu'à ce que l'un d'entre eux se sente inspiré à prêcher ou à prier. Il arrive quelquefois que plusieurs prêchent en même temps : quelquefois ils se séparent, après plusieurs heures d'attente, sans qu'une syllabe soit prononcée. Leur morale est très-rigide, et défend entre autres choses de prêter serment, et d'entrer dans la milice, ce dont ils sont dispensés en Angleterre. Ils ne désignent pas les jours de la semaine comme nous, mais par voie de simple numération. Quand ils veulent contracter mariage, ils annoncent leur intention aux assemblées respectives d'hommes et de femmes, qui examinent s'il n'y a pas d'empêchements. S'il n'y en a pas, le mariage se contracte et l'on donne aux mariés un certificat signé par tous les assistants. Les *quakers* se divisent en beaucoup de sectes. Ceux qui sacrifient aux nécessités de la vie quelques-unes de leurs singularités, s'appellant *quakers mouillés*, et les plus rigides se nomment *quakers secs*. Le petit nombre de ceux qui tiennent le service militaire pour licite portent le nom de *quakers libres* ou *combattants*. Enfin, ceux qui professent le pur déisme, s'appellent *Hicksites* du nom d'Elia Hicks, leur apôtre, et font opposition aux *Evangelical Friends*, *Amis Evangéliques*.

branche des *méthodistes* et qui admettent, contrairement aux *Withefieldian*, une prédestination universelle à l'éternelle félicité. Le jour du nouvel an, tous les *Wesleyens* de Londres se réunissent dans le *Tabernacle* de Morfields, et y célèbrent l'anniversaire de la fondation de la société. Ils sont très-nombreux dans la capitale de l'Angleterre, et y tiennent ouvertes soixante-cinq chapelles. Toutefois, il existe parmi eux beaucoup de dissidents qui forment un autre corps nommé *Wesleyan dissenting* avec dix églises particulières, qui tirent leur nom de la réforme introduite dans la secte primitive, comme *Wesleyen association*, *Wesleyen reform*. La majeure partie des églises *Wesleyennes* sont desservies par les *ministres various ;* d'où l'on peut conclure qu'il y à peu près autant de sectes particulières que de chapelles.

Maintenant que le lecteur réunisse toutes les indications que nous avons données jusqu'à présent, et qu'il compte, s'il le peut, la multitude des sectes qui se trouvent à Londres ! Elles sont la conséquence inévitable du protestantisme, du principe de la liberté de croire, de l'interprétation de la parole de Dieu laissée au sens privé. Les chefs de la Réforme ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs innovations conduisaient à cette Babylone. Luther lui-même écrivait déjà à Zwingle : « Vu la diversité des interprétations de la Bible, il sera bientôt nécessaire, dans l'intérêt de l'unité religieuse, que nous recourions de nouveau aux décisions des conciles ; » et Calvin à Mélanchton : « N'est-ce pas une chose honteuse qu'en guerre avec le monde, nous soyons désunis au commencement de la Réforme ; » Mélanchton à Calvin : « L'Elbe n'a pas assez d'eaux pour effacer les misères de la Réforme ; On met en doute les choses les plus importantes : le mal est incurable. » Mais l'Italie a guéri, elle a même empêché ce mal dans son sein, par le seul remède et par le seul empêchement possible, qui est le Catholicisme. Rome, ou la multiplicité des sectes : il n'y a pas de milieu. Les Anglicans eux-mêmes l'ont compris, et les théologiens de l'Église ont dit aux dissidents, il n'y a pas longtemps, qu'ils verraient sous peu *le petit doigt de Rome*

montrer plus de force que le bras de Cantorbéry[1]. Aussi le docteur Appleyard, dans son opuscule publié en novembre 1851, ne sut-il suggérer d'autre remède aux dissensions de l'anglicanisme, rendues plus vives à cette époque par les deux questions vitales du baptême et de la mission épiscopale, *que le retour de l'Angleterre à l'union avec Rome*. Grâces à Dieu, nous possédons ce grand bien, et ceux qui tentent de nous l'enlever visent à nous enlever la vérité, l'unité, la charité. Pourront-ils jamais avoir les Italiens pour fauteurs ou pour complices? Qui pourrait supposer, demandait en 1853 un journal du Royaume-Uni, que l'Italie puisse nous envier nos milliers de sectes, et préfère une Babel de religions à l'Église unique qui règne dans ses Etats? Serait-il plus conforme à l'intérêt de ses habitants d'avoir la société d'instruction chrétienne d'Aikkin, les Bacstériens, la société d'union de Bethel, les chrétiens de la Bible, les Brianites, les religieux Chartistes, les fils de Sion, la société de la Ligue italienne, les Pèlerins chrétiens, les Restaurateurs chrétiens, la Persuasion des comtesses de Huntingdon, les Disciples du Christ, les Évangéliques-Unis, les Partisans de la paix, les Chrétiens libres-penseurs, la Société amicale, l'Église sainte et apostolique, les Huntingtoniens, les Chrétiens de la Bible indépendants, les Millénaires indépendants, les Mormons, les Néogyérosolimites, les Calvinistes particuliers, les Philadelphes, les frères de Plymouth, les Chrétiens dissidents primitifs, la Société d'union de la Providence, les Extravagants ou Enragés, les Religieux rationnels, la communauté des Revivants, les Sandernaniens, les Schiloïtes, les autres fils de Sion, les Sudcottiens et les Universalistes? Nous ne croyons pas, disait le sage recueil, que l'Italie puisse se pâmer d'amour pour un pareil *embarras de richesses*, ni qu'elle veuille préférer une semblable cargaison spirituelle à cette unité qu'elle est habituée à regarder comme marque infaillible de la vérité et comme signe caractéristique de son Église[2].

[1] *Cautions for the Times*, 1851.

[2] *The Dublin Review*, 1853, n° 67. Ce journal fait observer que les sectes indiquées ne sont que quelques-unes des dénominations spécifiées, *specified denominations*, remises au Régistrateur général.

CHAPITRE XIII.

LONDRES ROMAINE OU ÉTAT ACTUEL DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

Statistique catholique de l'Angleterre. — La hiérarchie. — Les institutions catholiques en présence de la loi. — Leurs revenus. — Education du clergé. — Ecoles catholiques. — Les pauvres. — La classe aisée. — Les demoiselles. — Population catholique en Angleterre. — Nombre des églises. — Des prêtres. — Des religieux. — Attaque contre les couvents en 1853-54. — La guerre d'Orient les sauve. — Enumération d'autres institutions catholiques. — Les mariages. — Les cimetières. — Le catholicisme plus libre en Angleterre qu'en Piémont. — Prohibition de la loi anglaise envers les catholiques. — Droits qu'elle leur accorde. — Habit ecclésiastique, cloches, processions, prisons, hôpitaux. — Statistique de Londres catholique. — Charité romaine, ou catholique, à Londres.

Dans le chapitre précédent, en parlant du nombre infini des religions que possède Londres, je me suis réservé de m'occuper spécialement du catholicisme, et je vais donner la statistique de la religion catholique en Angleterre, et dans la principauté de Galles, telle qu'elle résulte du directoire pour 1857[1]. Je commence par la hiérarchie ecclésiastique. Il y a en Angleterre un archevêque et douze évêques, et une seule province ecclésiastique, qui porte le titre de Westminster, ville jadis séparée de Londres, mais qui en fait aujourd'hui partie[2]. Chaque siége épiscopal possède un chapitre de onze chanoines, de sorte qu'il y a treize chapitres en Angleterre. Le chef des chanoines s'appelle Prévôt, mais vu le petit nom-

[1] *The Catholic Directory* 1857. London, Burns and Lambert.

[2] Les dix siéges épiscopaux sont, d'après leur ordre alphabétique, Beverley, Liverpool, Northampton, Newport, Menevia, Birmingham, Hexham, Southwark, Salford, Shrewsbury, Nottingham, Plymouth et Clifton. Toutefois, après Westminster, c'est Southwark qui tient en quelque sorte le premier rang, comme faisant partie de Londres dont il n'est séparé que par la Tamise.

bre de prêtres et le manque de prébendes canonicales, les chanoines ne sont tenus au chœur qu'une fois par mois, et ils sont le plus souvent attachés au service de quelque église dans le diocèse. Ils exercent néanmoins tous les droits et tous les devoirs qui leur sont assignés par les sacrés canons. C'est ainsi qu'en cas de vacance de siége, ils nomment le vicaire capitulaire, et présentent au Souverain Pontife une liste des trois candidats qu'ils croient aptes à remplir le poste vacant, en déclarant lequel ils jugent *très-digne*, lequel *plus digne*, et lequel simplement *digne*.

La nomination de l'archevêque et des évêques appartient au Souverain Pontife, qui s'est réservé le droit de nommer même en dehors de la triple présentation faite par les chanoines. La nomination des chanoines appartient partie au Pape, partie à l'archevêque, et partie au chapitre, suivant les règles des sacrés canons. La charge de prêcher et d'administrer les Sacrements aux fidèles d'une circonscription donnée s'appelle *mission*, titre que l'on donne aussi à l'église où se font les offices, et à la communauté des fidèles compris dans la circonscription [1]. Avant le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre, toute autorité et juridiction paroissiale était seulement temporaire, et pouvait être révoquée *ad nutum* par l'Évêque. Mais maintenant le premier synode de Westminster a statué qu'on établirait, autant que possible, des rectorats de paroisses perpétuels. C'est ainsi qu'on a déjà nommé en divers endroits des recteurs (Missionary Rectors) qui sont précisément comme nos curés.

En Angleterre, les églises et les instituts catholiques, écoles, hôpitaux, confréries, etc., peuvent posséder des biens meubles et immeubles, mais toute église ou Œuvre pie doit être représentée par trois fiduciaires (*Trustees*), et quand l'un de ces derniers cesse, les deux autres nomment son successeur. Il a été publié dernièrement une loi qui impose une taxe

[1] Voyez par exemple : *The catholic Handbook containing a history of the missions and descriptions of one hundred Churches and Chapels of the dioceses of Westminster and Southwaak*, by N. W. Hodges, 1857.

sur les immeubles chaque fois qu'un nouveau fiduciaire entre en fonction. Cette loi n'est pas encore appliquée aux catholiques, mais elle le sera aux premiers jours. Malgré le droit laissé à l'Église d'acquérir des meubles et des immeubles, tous les legs qui lui sont faits pour des usages que la loi civile appelle *superstition*, dans son langage impie, surtout pour la sainte Messe, sont réputés seuls et tombent dans la gueule du fisc. La loi, *littéralement* prise, est ambiguë sur ce point, mais la chancellerie l'a interprétée contre le Catholicisme. On a même poussé l'injustice au point de mander les légataires au nom de l'Église, et de les forcer à jurer que le legs n'avait pas des messes pour objet, bien que l'acte ne fît pas mention de cette condition ! Quand le legs prescrit d'autres usages, tout en indiquant des messes à célébrer ou d'autres pratiques réputées *superstitieuses*, il est respecté en partie, et annulé en proportion. C'est ainsi que l'Église a perdu même depuis le temps de l'émancipation, beaucoup des biens qui lui avaient été légués, biens qui sont tombés dans les griffes du fisc, ou qui ont péri, par suite de l'ignorance ou par d'autres causes, entre les mains des dépositaires privés, à la bonne foi desquels ils avaient été confiés sous la garantie des formalités légales.

Bien que bon nombre d'églises et d'institutions catholiques en Angleterre possèdent quelques propriétés, le patrimoine principal du culte catholique consiste dans les oblations des fidèles. C'est avec ces dons volontaires qu'on élève très-souvent de nouvelles églises, qu'on conserve, restaure et embellit les anciennes ; qu'on procure aux évêques et aux prêtres un traitement nécessaire et généralement convenable ; qu'on érige des écoles et qu'on paie les maîtres et les maîtresses ; qu'on construit des monastères et des couvents, et qu'on donne le pain de la charité aux religieux des deux sexes, dont le nombre augmente sans cesse ; qu'on ouvre des colléges pour la jeunesse, qu'on crée des hôpitaux, des orphelinats, des refuges, qu'on vient en aide aux convertis, quand leurs parents protestants les jettent sur le pavé, ou quand ils ont besoin de secours pour un motif quelconque ; qu'on fournit enfin au

prêtre catholique les aumônes qu'il distribue aux pauvres. C'est ainsi que le catholique anglais, auquel le Ciel a donné la richesse, est souvent mis à contribution pour quelque œuvre pie, et il donne de très-bon cœur, parce qu'il est profondément pénétré de la stricte obligation qui incombe à tout chrétien d'employer une partie de sa fortune au soutien de la religion et des œuvres de charité.

Le clergé catholique fait son éducation en partie dans les divers colléges qui existent maintenant en Angleterre, dont aucun n'est exclusivement destiné au clergé, et en partie dans les colléges anglais de Rome, Douai, Lisbonne et Valladolid[1]. Ce clergé se montre en général très-zélé pour la cause de l'Église, plein d'affection et de dévouement envers le Saint-Siége, déteste le gallicanisme, témoigne de l'énergie et du courage, aime la splendeur du culte, se livre à l'instruction de la jeunesse, et juge très-sévèrement la conduite des ministres piémontais[2]. Mais ce clergé est loin de suffire à la tâche ; les vocations à l'état sacerdotal sont très-rares jusqu'à présent, bien qu'elles aillent aujourd'hui en augmentant[3]. Pour l'instruction de la jeunesse, il y a, à côté de presque chaque église, des écoles pour les enfants des deux sexes, divisées en plusieurs classes, d'après les besoins, et l'on a établi dans beaucoup d'endroits des écoles du soir et du dimanche, et ouvert des asiles pour l'enfance. Le gouvernement anglais, voyant le besoin très-urgent de promouvoir l'instruction et l'éducation des enfants, surtout de la basse classe, et ne pouvant d'autre part établir des écoles nationales pour la grande Babylone des sectes religieuses, a embrassé le parti de subsidier chaque croyance. En vertu de cette loi, les catholiques aussi peuvent

[1] Le collége anglais de Lisbonne, qui porte le nom de Saint-Pierre et Saint-Paul, fut fondé en 1621, et celui de Douai, dans le département du Nord, en 1611. Sur l'origine de ces colléges, voyez l'*Angleterre* du P. Daniello Bartoli.

[2] Me trouvant à Manchester, dans la maison paroissiale du curé de Saint-Augustin, savant homme, très-pieux et très-aimable, mes regards tombèrent sur un livre intitulé : *Collationes theologicæ diœcesis Salford, anni* 1857. Le cas du 24 mars était *De censuris*, et avait pour objet un prêtre qui s'accuse au confesseur *se nuper manum dedisse gubernio sardicensi ad spoliandà bona ecclesiastica, ac tandem ab ordinario suspensum in Angliam venisse cum aliis profugis.*

[3] A Manchester, où il y a plus de 150 mille catholiques, il n'y a que 24 prêtres !

obtenir le tiers de l'argent nécessaire pour construire une école et la garnir de meubles, et le tiers du traitement nécessaire aux maîtres. Mais pour jouir d'une pareille subvention, il faut que le plan de l'école à ériger soit approuvé par le gouvernement, et les maîtres doivent se former sous des maîtres approuvés pour cela, subir des examens, et permettre que les inspecteurs du gouvernement visitent les écoles [1]. On accorde cependant toute liberté, non-seulement en fait de religion, mais encore pour le choix des méthodes et des livres. On ne tient qu'à une chose, c'est que les enfants et les jeunes gens s'instruisent. Pour mieux pourvoir à ce besoin

[1] Le gouvernement anglais a dû reconnaître le grand bien que font en Angleterre les écoles catholiques, et l'a prouvé par les larges subsides qu'il leur a payés dans ces dernières années. Sur la fin de 1856, on a publié sur ce sujet une statistique officielle, dont je donnerai un résumé, d'abord parce que la justice ne permet pas qu'on ne voie et qu'on n'écrive que le mal qui existe chez ses adversaires; ensuite, parce que ces subsides accordés aux écoles catholiques font le plus grand honneur à nos institutions, et sont le plus bel aveu en faveur des doctrines romaines. Le tableau qui suit ne comprend pas les nombreuses écoles catholiques dont les instituteurs ou les institutrices n'ont pas obtenu de diplôme, ni celles qui n'ont pas encore pu satisfaire à toutes les conditions voulues par la loi. Il ne comprend pas non plus les subsides pour livres et autres objets classiques, ni le traitement ordinaire des instituteurs et institutrices. Il indique seulement, 1° le nombre des écoles subsidiées dans chaque diocèse; 2° l'augmentation du traitement des instituteurs et institutrices; 3° le subside accordé aux élèves instituteurs (*pupils-teachers*).

TABLEAU OFFICIEL *des subsides fournis aux écoles catholiques durant l'année 1855-56 en augmentation des traitements des instituteurs diplômés, et pour l'éducation des élèves instituteurs.*

DIOCÈSES.	ÉCOLES.	INSTITUTEURS.			ÉLÈVES INST.		
Westminster	19	sterl. 101	schell. 10		sterl. 1,054	schellings.	
Southwarck	7	» 45	»		» 166	»	
Beverley	11	» 138	»	10	» 666	»	
Birmingham	24	» 396	»		» 1,007	»	
Clifton	6	» 33	»		» 220	»	
Newport	1	» 0	»		» 106	»	
Northampton	0	» 0	»		» 0	»	
Liverpool	30	» 345	»		» 2,976	»	
Nottingham	5	» 111	»	10	» 259	»	
Plymouth	1	» 0	»		» 15	»	
Saalford	10	» 115	»		» 577	»	
Hexham	13	» 281	»		» 637	»	
Shrewsbury	4	» 56	»		» 112	»	
Ecosse	16	» 155	»		» 1,104	»	10
		Total. sterl. 1,777	schell. 10		sterl. 8,899	schel. 10	

Subside total aux instituteurs et institutrices : sterl. 10,669, c'est-à-dire, plus de deux cent soixante-six mille francs.

très-important, l'épiscopat catholique a établi une commission de catholiques laïques, qui s'appelle *Poor School Committee*, parce qu'elle est spécialement chargée des écoles des pauvres. Des personnages très-considérables par leur noblesse et leur savoir font partie de cette commission, qui est en rapport avec le gouvernement pour tout ce qui concerne les écoles, reçoit les dons des fidèles qui sont spécialement recommandés deux fois l'an dans toutes les églises par des lettres pastorales, dons qu'elle distribue suivant les besoins, et s'occupe des maîtres et de la bonne marche des écoles mêmes[1].

Pour les jeunes gens de la classe aisée et de la noblesse, il y a en Angleterre les colléges de Saint-Edmond, *Old Hall Green*, près Hertford, érigé en 1795 : de Saint-Cutbert, à Ushaw, près Durham, fondé à Crook Hall en 1749, et transféré à Ushaw, en 1808 ; de Sainte-Marie, à Oscott près Birmingham ; de Stonyhurst, près Whalley, dans le comté de Lancashire, ouvert en 1794 et dirigé par les Jésuites, lequel compte plus de 120 étudiants de Saint-Laurent, près Angleforth, comté d'York ; de Saint-Grégoire à Downside près Bath ; de Saint-Édouard à Liverpool ; de l'Immaculée Conception à Ratcliffe, près Longhborough, comté de Leicester ; le collége dirigé par l'institut de la Charité de Mont-Sainte-Marie, près Chesterfield ; de Saint-Beun dirigé par les jésuites ; de Sedgley-Park, près Wolverhampton, comté de Staffordshire, et de Sainte-Marie à Woolhampton près Newbury. Tous ces colléges sont dirigés par des ecclésiastiques. A Clapham (Londres), les Frères des écoles chrétiennes ont ouvert dernièrement un pensionnat semblable à celui qu'ils ont à Turin. A Hanpstead, Edmonton (près Londres), Windsor, Kingsdown, Richmond, Appleton, Lytham, Brorsgrove, Hathersage, Broadwood, Walsall et Park-Place, il y a des

[1] Comme les maîtres et les maîtresses, pour obtenir du gouvernement le tiers du traitement, doivent se former sous des maîtres approuvés pour cela, afin de faciliter la formation de maîtres approuvés, on a ouvert pour les garçons à Hammersmith (Londres) un college-pensionnat (*Training school*), qui coûte 200,000 frs. Les sœurs de Notre-Seigneur à Liverpool ont ouvert leur couvent pour les filles, et les sœurs du Saint-Enfant Jésus à *S. Leonard's on-sea*, en ont fait autant dans le même but.

pensionnats dirigés par des laïques, mais sous la surveillance du clergé, où l'on reçoit les enfants de quatre à douze ans et même plus, pour les préparer à la carrière du commerce, ou aux cours de l'Université.

Pour les jeunes personnes nobles ou aisées, il y a en Angleterre trente-un pensionnats attachés à des couvents de religieuses. Ces pensionnats sont situés à York, Hammersmith (Londres), Winchester, Somerset, Newhall, Spetisbury, Stanbrook, Oulton, Scorton, Roehampton, Princethorpe, Norwood, Islewoorth, Claughton, Liverpool, Birkenhead, Londres, Manchester, Clapham (Londres), Richmond, Blackburn, Longhborough, Manor House], Oxford, Brompton (Londres), Banbury, Northampton et Jersey. Il y a en outre sept pensionnats dirigés par des dames, sous l'inspection du clergé, à Londres, Southport et Durham. Beaucoup de demoiselles catholiques anglaises vont faire leur éducation en Belgique et en France, dans des couvents ou pensionnats religieux, à Bruges, Ypres, Maeseyck (province de Limbourg), Moorslede près Roulers, Bruxelles, Thildonck près Louvain, Anvers, Venloo dans le duché de Limbourg, Paris, Jouarre, Boulogne-sur-mer, Saint-Omer, Gravelines, Dunkerque, ou bien dans des pensionnats laïques sous la surveillance du clergé.

Il est très-difficile et peut-être impossible de déterminer avec précision le nombre des catholiques qui sont en Angleterre, et cela à cause des émigrations et immigrations continuelles des Irlandais, et parce que, pour faire le recensement d'une population disséminée parmi les protestants dans la proportion de 1 à 14, il faudrait un clergé beaucoup plus nombreux que le clergé anglais[1]. Cependant, il paraît qu'on peut affirmer avec grande probabilité, qu'en Angleterre et dans le pays de Galles, le nombre des catholiques s'élève à

[1] Le recensement fait en 1853, par ordre du Parlement, fixe le nombre des catholiques, beaucoup au-dessous du chiffre réel, parce qu'il s'appuie sur une base très-incertaine, c'est-à-dire sur le nombre de ceux qui allèrent à l'église dans l'un des dimanches de mars 1853.

un million deux cent mille[1]. Il y a plus de 730 églises et chapelles, et il en est très-peu qui aient été construites avant la fin du siècle dernier. Beaucoup d'entre elles ont été érigées après l'émancipation, et la plupart ont été enlevées pendant ces dix dernières années. On en construit chaque année de nouvelles. De toutes les églises bâties avant la prétendue *Réforme*, les catholiques ne possèdent que celle de Saint-Léonard à Halzewood, comté d'York, érigée en 1286, et qui n'a jamais été profanée. Les villes et villages où se trouvent des églises ou chapelles catholiques sont au nombre d'environ 658[2].

Le nombre des prêtres catholiques monte à environ 990. Plus d'un tiers d'entre eux sont Irlandais, car il est naturel que les prêtres irlandais suivent leurs compatriotes dans leurs émigrations. Il se trouve en Angleterre 24 communautés religieuses d'hommes[3], et 106 communautés religieuses de femmes[4]. Les Bénédictins sont les seuls religieux qui n'ont jamais cessé de résider en Angleterre, on peut dire depuis le temps de saint Augustin en 596. Les jésuites allèrent s'y

[1] La population catholique se compose en grande partie d'Irlandais. Il y a très-peu d'Anglais catholiques qui descendent d'anciennes familles catholiques. Ils se trouvent principalement dans le comté de Lancaster, où l'ancienne foi s'est mieux conservée qu'en aucune autre partie de l'Angleterre.

[2] Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, en ont plusieurs; dans quelques autres villes on en voit deux à trois.

[3] Bénédictins, 2; Jésuites, 10; Passionistes, 3; Prêtres de l'Oratoire, 2; Maristes, 1; Frères de la Miséricorde, 1; Frères des Écoles chrétiennes 2; Capucins, 1; Conceptionistes, 1; Institut de la Charité, 2; Cisterciens, 1. Il faut observer cependant que beaucoup de prêtres et de religieux appartenant à ces divers ordres, sont disséminés en beaucoup d'endroits et ont la charge de plusieurs églises ou écoles. On dit que les Bénédictins seuls comptent plus de 100 prêtres.

[4] Bénédictines, du Bon Pasteur, Petites sœurs des Pauvres du Saint-Sépulcre, Sœurs de la Miséricorde, du Saint-Enfant-Jésus, Ursulines, Franciscaines, Sœurs de Notre-Dame-des-Douleurs, Filles du Cœur Immaculé de Marie, les servantes de Jésus et de Marie, du Saint-Cœur de Notre-Seigneur des Orphelins, de Notre-Dame, Sœurs de la Retraite chrétienne, Dames de la Retraite, Thérésiennes de Sainte-Marie, Notre-Dame de la Paix, Oblates de l'Immaculée Sœurs de Charité de Saint-Paul, Fidèles compagnes de Jésus, de la Sainte-Famille, de la Présentation, de Notre-Dame de Lorette, de la Providence (fondées par l'ab. Rosmini), Sœurs de la Charité, Dominicaines, de la Visitation, Augustiniennes, Cisterciennes, Sœurs de la Pénitence, de Saint-Dominique, Sœurs de la Charité, du Précieux Sang. Il y a aussi beaucoup de religieuses dispersées pour diriger des écoles, où elles sont au nombre de trois, quatre ou cinq.

établir sous Élisabeth, peu d'années après que cette méchante femme eut fait approuver par le Parlement, seulement à la majorité de *trois voix*, le *bill* pour le rétablissement du protestantisme. Les Dominicains y sont rentrés depuis longtemps, mais en petit nombre. Quelques ordres de religieuses se sont aussi établis en Angleterre dès le siècle dernier, mais ce n'est qu'après l'émancipation des catholiques que l'immense majorité des ordres religieux y ont pris résidence. Ces corporations religieuses n'existent que par le droit commun d'association, et loin d'être approuvées elles sont positivement interdites, à l'exception peut-être des couvents de femmes, auxquels il n'est pas clair que la prohibition légale puisse s'appliquer. Il est surtout défendu aux jésuites de se fixer en Angleterre, car la loi d'émancipation contient un article qui exclut expressément cet ordre. Si les lois encore existantes étaient observées, quiconque admettrait une personne à faire des vœux de religion, serait par cela seul condamné à six mois de prison. Mais c'est l'usage en Angleterre que les lois tombent en désuétude avant d'être positivement abrogées; c'est pourquoi la loi susdite n'inspire aucune crainte. On a même déjà introduit l'usage de faire des vêtures et des professions religieuses dans les églises publiques, ce qui pique au plus haut degré la curiosité des dames anglicanes.

En 1853, quelques protestants, voyant avec beaucoup de peine ces progrès des institutions catholiques dans la Grande-Bretagne, tentèrent d'y mettre obstacle. Ils commencèrent par raconter dans les journaux et les pamphlets mille petites histoires de leur invention sur des jeunes filles qu'on forçait à se faire religieuses, qu'on amenait à se dépouiller de leurs biens, et qui devenaient autant de malheureuses, semblables au type de Gertrude tracé par Manzoni dans les *Fiancés*. En mai, l'attaque se produisit en plein Parlement. L'archevêque anglican Whately, secondé par l'évêque de Norwich, fit sa première motion à la Chambre des Lords, pendant que M. T. Chambers proposait à la Chambre des communes un *bill* qui donnait au gouvernement la faculté de surveiller,

visiter, rechercher, *inspecter* toute maison ou couvent où seraient réunies des religieuses pour vivre en communauté. A leur point de vue protestant, ces messieurs ne pouvaient comprendre qu'une jeune fille, dans la fraîcheur de l'âge, dans l'ardeur des passions, fût capable de dire adieu au monde, de se fiancer à Jésus-Christ et de s'enfermer dans un cloître. N'ayant aucune idée des sages prescriptions ecclésiastiques établies pour assurer la pleine liberté des choix, ils attribuaient à la violence un fait qu'ils ne pouvaient nier. Le Parlement rejeta le bill de Chambers, et ce furent principalement les raisons alléguées par John Russell qui formèrent sa conviction. Les considérations que John Russell fit valoir contre ce bill peuvent se réduire à ceci : Les couvents n'étant pas reconnus légalement en Angleterre, ce ne sont que des simples maisons privées où se réunissent librement, pour y vivre en communauté, des personnes adultes, ou si elles sont mineures, avec le consentement de leurs parents. Le gouvernement ne pourrait donc s'arroger le droit de visiter ou d'*inspecter* un couvent, sans s'attribuer le même droit à l'égard de toute autre maison privée, de sorte que l'inviolabilité de domicile cesserait d'exister. Mais Chambers ne se donna pas pour battu. Il reproduisit son *bill* sous une autre forme, en demandant à la Chambre des communes[1] de procéder à une enquête sur l'état des institutions monastiques dans la Grande-Bretagne, leurs progrès, leurs tendances, et les lois qu'il conviendrait d'établir à leur égard. Et cette fois, quoique le gouvernement, par l'organe de lord Russell, eût combattu cette proposition comme inopportune et injurieuse aux catholiques, la Chambre l'approuva[2].

[1] Séance du 28 février 1854.

[2] En ce temps, les archevêques, les évêques et les catholiques d'Irlande crurent devoir publier une déclaration dans laquelle, après avoir protesté de la conformité de vues qui les unissait à leurs concitoyens dans les matières civiles et politiques, après avoir exprimé leur profond déplaisir de se voir forcés, comme une classe séparée de la société, à reprendre la défense de leurs droits religieux, après avoir déploré qu'une intolérance vexatoire et corruptrice les obligeât à se tenir en garde et à se concerter pour repousser des mesures prises à leur égard avec dédain et mépris de leur opinion et de leurs sentiments, les évêques et les catholiques

Mais la Providence de Dieu veillait sur les cloîtres, et elle permit que l'Angleterre se trouvât engagée dans la mémorable guerre d'Orient, ce qui mit fin à cette persécution et à tant d'autres. En effet, après le rétablissement de la hiérarchie catholique, la rage protestante avait juré de tirer vengeance du catholicisme, et d'employer le froid calcul de la politique pour arrêter, par des lois et des décrets, l'élan que les idées catholiques avaient pris depuis quelque temps dans le royaume. Ce dessein se révélait par plusieurs indices : la loi contre les titres ecclésiastiques, le décret qui interdisait les processions publiques, le procès contre le R. P. Newman, comme calomniateur de l'intègre Achilli, celui contre les religeuses de Nowood comme cruelles envers l'une de leurs élèves, plusieurs sentences frappant de nullité des legs faits en faveur de l'Église catholique, l'accusation gratuite d'escroquerie contre une religieuse, sœur d'un évêque, l'agitation en faveur des Madiai et de Miss Cunningham, et autres petites affaires sans importance. Mais, comme je l'ai dit, la guerre d'Orient engagea le ministère et le Parlement à ne pas irriter davantage les catholiques et spécialement les Irlandais, dont on avait besoin pour grossir les troupes. Cette guerre les força même à demander l'assistance des sœurs catholiques pour le service des hôpitaux. Les religieuses se vengèrent glorieusement en Crimée des offenses que leur avaient faites Chambers et consorts, en consacrant leurs fatigues et leur propre vie à soigner les protestants blessés et moribonds!

parlent en ce sens des communautés religieuses de l'Irlande : « Nos concitoyens protestants ne peuvent comprendre quels sentiments de reconnaissance et de respect nous avons pour les membres des communautés religieuses : mais ils pourraient au moins savoir que les pieux habitants de ces maisons sont les bienfaiteurs loyaux du pauvre, et qu'ils répandent d'incalculables bienfaits moraux, intellectuels, industriels, au milieu des populations parmi lesquelles ils mènent leur sainte et laborieuse vie. Nous reconnaissons avec plaisir qu'ils sont les instruments les plus efficaces pour la conservation et la propagation de la foi catholique, et que c'est là le motif principal de l'acharnement avec lequel on les combat. Nous regardons donc comme un devoir sacré de les protéger contre cet assaut provocateur par tous les moyens que permet la constitution de l'empire.

Outre les communautés religieuses, les colléges, pensionnats et les écoles, il y a en Angleterre diverses autres institutions catholiques, comme trois maisons de corrections pour les jeunes délinquants catholiques condamnés par les magistrats civils à y passer un temps qui ne dépasse pas cinq années[1]; un hôpital, trois orphelinats pour garçons, quatre pour filles, une maison de retraite pour femmes âgées, trois maisons de miséricorde pour domestiques sans occupation, une maison de refuge pour les filles repenties, deux maisons pour former les filles pauvres au service, une pour apprendre aux garçons abandonnés la confection des dentelles, un asile pour les aveugles, deux refuges pour les pauvres, quatre sociétés et fonds pour assister les prêtres vieux ou infirmes. Il y a des sociétés de dames pour pourvoir les églises pauvres de meubles sacrés, beaucoup de confréries du Saint-Sacrement, de la Doctrine chrétienne, du Saint-Rosaire, pour le soulagement des ames du purgatoire, et portant d'autres titres; la commission pour les écoles catholiques des pauvres, déjà mentionnée, la société de Saint-Vincent-de-Paul répandue en Angleterre comme en France et en Italie, et la société des jeunes gens, qui s'occupe d'organiser des récréations nocturnes, afin de soustraire la jeunesse aux dangers qui l'entourent, surtout pendant les heures de la nuit[2].

Pour compléter ce sujet, je dois ajouter ici quelques indications sur les mariages et les cimetières. Les mariages des catholiques et les mariages mixtes peuvent se célébrer dans les églises catholiques et en présence du prêtre[3], à la condi-

[1] Une de ces maisons, située à Hammersmith, est confiée aux soins des Frères de la Miséricorde, et doit sa fondation au révérend Scheppers, chanoine de Malines; l'autre est sur le mont Saint-Bernard, comté de Leicester, soignée par les Cisterciens de l'ancienne observance; la troisième près de Market-Wirghton, comté d'York, sous la direction de l'Institut de la Charité.

[2] Il y a dans beaucoup d'églises des collections de livres de piété, d'histoire et de littérature qu'on prête à très-bas prix pour quinze jours à ceux qui les demandent.

[3] Notez bien cependant que les églises où le mariage se célèbre, doivent être autorisées par le gouvernement, lequel ne refuse jamais cette autorisation.

tion que l'officier civil chargé de cette fonction (*register*) se trouve présent. Cet officier doit être prévenu trois semaines d'avance du mariage à célébrer, afin qu'il puisse le publier sur un tableau affiché dans son antichambre. Cependant, ceux qui voudraient le célébrer une semaine seulement après l'avis, peuvent le faire, à la condition de payer trois sterlings. Tout prêtre qui, en Angleterre ou dans le pays de Galles, bénit un mariage sans la présence de l'officier civil est condamné à la *déportation*. Quant aux cimetières, les catholiques en ont dans divers lieux qui leur sont exclusivement propres, mais personne ne peut y être enterré sans qu'on paie une taxe, parce qu'ils servent comme de fonds pour soutenir quelque œuvre pie. La loi leur accorde la faculté de se pourvoir à leur frais de cimetière partout où ils le veulent, pourvu qu'ils observent les règlements établis sur la matière. Dans beaucoup de villes, ils ont obtenu des municipalités une portion de terrain dans le cimetière public, qui n'en est séparée que par quelques bornes en pierre, et là le clergé peut accomplir publiquement les rites funèbres. Ils ont aussi obtenu dans quelques endroits l'érection d'une chapelle aux frais de la municipalité dans le terrain destiné au cimetière des catholiques. Mais dans ce cimetière, il faut qu'on paie pour chaque enterrement une taxe à la municipalité même, ou à la société qui a la charge des cimetières.

Tout bien considéré, l'Église catholique jouit d'une plus grande liberté en Angleterre qu'en Piémont, et j'en dirai brièvement les raisons. D'abord les nominations aux dignités ecclésiastiques de tous les degrés n'y dépendent en rien du gouvernement ; les catholiques peuvent ériger autant d'églises qu'ils veulent ; il leur suffit pour cela d'une permission qui n'est jamais refusée, pourvu qu'on paie quelques schellings ; il y a pleine liberté de parole pour le prêtre en chaire, et la plus entière liberté de presse, de sorte que chacun peut attaquer à son gré l'autorité spirituelle de la reine, contester la justice de toute loi civile, et critiquer la conduite gouvernementale du ministère de vive voix ou par écrit. Il n'existe

en Angleterre aucun *exequatur* royal qui enchaîne le clergé ; la liberté d'enseignement y est absolue ; par suite de l'absence de la levée militaire, le clergé et les corporations religieuses ne sont ni vexés ni arrêtés dans leur carrière par la conscription ; le prêtre catholique peut librement accorder ou refuser les sacrements suivant les lois canoniques ; enfin, il est beaucoup plus facile en Angleterre que parmi nous d'empêcher les irrévérences graves dans les églises, car tout individu, qui montrerait du mépris ou qui troublerait la congrégation d'une manière quelconque, serait solennellement puni. Aussi n'a-t-on jamais eu à déplorer chez les anglais les outrages et les insultes sur lesquels on a trop souvent à gémir en Piémont.

Il est bien vrai qu'il est défendu aux prêtres dans la Grande-Bretagne de paraître dans les voies publiques avec des habits *exclusivement* catholiques, mais cela n'empêche pas que nos prêtres ne puissent se montrer en public avec des habits sacrés, et d'accomplir les rites sacrés dans les lieux qui leur appartiennent et dans les propriétés privées, pourvu qu'ils aient la permission du propriétaire. Ils peuvent en outre porter l'habit court, le collet romain, et même la soutane si cela leur fait plaisir, car ce n'est pas un habit exclusivement catholique. Il est permis d'y faire des processions publiques et même d'y porter la croix et des étendards avec des images, des inscriptions et des emblèmes catholiques, pourvu qu'il n'y ait pas de prêtres en surplis. On voit chaque année de ces processions à Manchester, Liverpool, Birmingham et dans d'autres villes, qui comptent quelquefois jusqu'à dix mille hommes. La loi défend aux catholiques de faire usage des *cloches*, et ils ont commencé par en mettre *une seule* dans leurs clochers, en soutenant devant les magistrats que la loi voulait parler de plusieurs cloches et non d'une seule ; et ils ont si bien fait qu'ils en ont aujourd'hui plusieurs en certains endroits, comme à Birmingham.

Après avoir dit ce que la loi défend aux catholiques, nous dirons ce qu'elle leur permet La loi donne maintenant à toute

personne détenue en prison la permission d'appeler le prêtre catholique, et de recevoir de lui tout genre d'assistance spirituelle; mais elle n'accorde pas encore au prêtre le droit d'entrer dans la prison, quand il le jugerait à propos, pour inviter les catholiques, qui y sont renfermés, à ne pas négliger leurs devoirs de religion. La loi permet au prêtre catholique libre accès aux dépôts de mendicité, pour y assister les catholiques, pourvu qu'il observe les heures; mais elle ne lui assigne aucun traitement pour cela, quand même les catholiques déposés s'élèveraient à plusieurs centaines[1]. Enfin, la loi permet au prêtre catholique d'entrer dans les hôpitaux, quand le malade le demande, mais elle ne lui donne pas le droit de s'y introduire sans cette condition. Aujourd'hui cependant, en recourant au gouvernement, on obtient ordinairement la faculté de pénétrer dans les prisons et dans les hôpitaux sans demande préalable des prisonniers et des malades. Quant aux hôpitaux maintenus par des souscriptions privées, et il y en a beaucoup de ce genre, si les prêtres ou bon nombre de catholiques font partie des souscripteurs, le clergé peut y entrer à son gré.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent concerne les conditions du catholicisme dans toute l'Angleterre, et maintenant nous avons à parler de Londres en particulier. Cette ville immense est aujourd'hui le siége de deux évêques catholiques : l'archevêque de Westminster qui, n'ayant encore aucun palais archiépiscopal, habite une maison louée, *8, Yorck-Place, Portman Square*[2], et l'évêque de Sonthwark, dont la cathédrale, ouverte

[1] Les mendiants ne peuvent changer de religion aussi longtemps qu'ils restent au dépôt.

[2] Nicolas Wiseman, cardinal et archevêque de Westminster, est né le 2 août 1802. Qui ne connaît de réputation ce grand apôtre d'Angleterre, cette lumière de l'Eglise ? Il tient chaque semaine à Londres, en diverses saisons de l'année, une soirée, à laquelle assistent les catholiques distingués par la noblesse, les dignités et le savoir Dans l'une de ces soirées, j'ai pu rendre mes hommages au grand cardinal, et connaître de près ces illustres personnages qu'on appelle Mannings, Bawyer, Maguirre. Puisque je suis à parler des conditions du catholicisme dans Londres, je mentionnerai ici une très-belle lettre écrite, sur ce sujet, en 1841, par Wiseman, et adressée à lord Shrewsbury, laquelle se terminait ainsi : « Grâces à Dieu, la manne ne nous manquera pas, comme nous ne manqueront ni l'espérance, ni la

en 1848, a été dédiée à Saint-Georges. Elle est très-ample et bien ornée. Près de l'église se trouve la demeure épiscopale, laquelle est assez commode. L'archidiocèse de Westminster ne possède aucune église métropolitaine. Pour le moment, le siége archiépiscopal est érigé dans l'église Sainte-Marie construite en 1820, non loin de Saint-Paul, l'ancienne cathédrale catholique, dans un lieu appelé *Moorfields*. Le terrain fut cédé par la municipalité, comme faible dédommagement pour les chapelles catholiques détruites par les protestants en 1780, dans les désordres suscités par lord Gordon, lorsque les catholiques avaient exprimé le désir d'être émancipés. Ce dédommagement toutefois devint onéreux, car le terrain cédé étant fangeux comme son nom l'indique (*champs marécageux*), les fondements absorbèrent des sommes immenses. L'église Sainte-Marie est peut-être la première église catholique publique, qui ait été bâtie à Londres depuis la prétendue *réforme*. Pie VII en fut si content qu'il lui donna un calice et des ampoules d'or. Les églises et chapelles catholiques dans la ville et les faubourgs s'élèvent maintenant à cinquante-sept, et leur nombre augmente chaque année[1]. Londres renferme au moins deux cent mille catholiques, c'est-à-dire plus que Rome. Il

confiance en Dieu, Seigneur d'Israël. Nous porterons avec nos frères le poids des travaux et de la fatigue ; nous combattrons, nous prierons avec l'Eglise de Dieu, et nous laisserons en ses mains bénies le bon succès et la récompense. Après tout, notre chemin ne saurait être, ni plus fatigant, ni plus difficile que celui des apôtres qui nous ont précédés ; ni notre sentier plus épineux que celui du Seigneur. Or, le disciple n'est pas au-dessus du maître.» Cette lettre fut imprimée dans l'*Univers* de Paris, 14, 15, 27, 31 octobre et 2 novembre 1841. En 1851, quand il était menacé de mille persécutions, Wiseman proféra ces paroles mémorables : « Eh bien ! je serai l'archevêque des pauvres, des infirmes et des prisonniers.» Ainsi parle l'archevêque romain. Un evêque anglican a-t-il jamais parlé comme cela ? Vous trouverez la Biographie de Wiseman dans le premier volume des *Biographies contemporaines*, Turin, 1853. De Agostini.

[1] Les principales eglises sont : Saint-Georges, *S. George's fields ;* Sainte-Anne, à *Spitafields;* Saint-Jacques, *Spanish place;* de l'Immaculée, dans *Farm street*, desservie par les Jésuites; Très-Sainte Trinité, *Hunney mith;* Sainte-Marie, Sainte-Hélene, à *Bayswater;* Notre-Dame, à *Grove road, San John's wood;* Saint Jean-Evangéliste, à *Islington;* Sainte-Marie et Saint-Joseph, à *Poplar;* Sainte-Marie et Saint-Michel, à *Commercial-road;* Notre-Dame Immaculée des Victoires, à *Clapham*, desservie par les Rédemptoristes; Notre-Dame Etoile de la mer, à Greenwich. Ces églises et les deux cathédrales feraient honneur à tout pays catholique.

s'y trouve cent vingt prêtres et Jésuites, Passionistes, prêtres de l'Oratoire, Maristes, Rédemptoristes, Capucins, l'Institut de la Charité, les Frères des écoles Chrétiennes, les Frères de la Miséricorde, ensemble neuf maisons de religieuses. A Bayswater, on est en train de former une congrégation de prêtres séculiers tous convertis, sous la direction du célèbre Manning, ancien docteur d'Oxford, et l'on y construit actuellement un ample et commode édifice. Quant aux religieuses, il y a à Londres les Bénédictines, les Sœurs du bon Pasteur, du Saint-Sépulcre, les petites Sœurs des pauvres, les fidèles compagnes de Jésus, les Sœurs de la Miséricorde, de l'enfant Jésus, les Ursulines, les Franciscaines, les Sœurs de Notre-Dame de la Compassion, les Filles du Cœur Immaculé de Marie, les Servantes de Jésus et de Marie, du Sacré Cœur de Notre-Seigneur, des Orphelins, de Notre-Dame, Sœurs de la Retraite Sacrée, Dames de la Retraite, Sœurs de la Charité.

La charité de Rome, ou la charité catholique, se montre sublime à Londres. Il y a un hôpital, sous le titre de Sainte-Elisabeth, soigné par les Sœurs de la Miséricorde[1], dans lequel on reçoit aussi les protestants; une maison de correction pour les jeunes délinquants catholiques, soignée par les Frères de la Miséricorde[2]; deux Orphelinats pour hommes et deux pour femmes; un abri pour les femmes âgées, qui reçoit aussi les protestants, confiés aux soins des petites Sœurs des pauvres; une maison de refuge pour les filles repenties dirigée par les Sœurs du bon Pasteur, deux asiles pour les pauvres, et deux maisons dites de miséricorde pour les domestiques hors de service[3] Il peut y avoir environ cinquante écoles pour les jeunes gens des deux sexes, y compris diverses écoles pour l'enfance, sans compter les écoles pour ceux qui peu-

[1] *Great Ormond S.* Les sœurs qui y sont attachées sont celles qui ont servi les soldats en Crimée Je les ai visitées, et leur vertu m'a profondément édifié. Miss Nightingale, qui fut dans la guerre d'Orient un rare et merveilleux exemple parmi les femmes protestantes, fréquente souvent cet hôpital, et se recommande aux prières des Sœurs pour que Dieu lui accorde la grâce de se convertir au catholicisme.

[2] Elle renferme plus de 80 détenus.

[3] L'une dirigée par les Sœurs de la Miséricorde, et l'autre par les filles de l'Immaculé Cœur de Marie.

vent payer une rétribution, et divers pensionnats et les écoles sans pensionnats pour l'éducation des filles de condition aisée, toutes institutions dirigées partie par des religieuses, partie par des dames, mais sous la surveillance du clergé. Non loin de Londres est le collége de Saint-Edmond, associé à l'Université de Londres, où l'on prépare les jeunes gens au commerce et à la carrière universitaire. A Hammersmith est un collége pensionnat où l'on forme des maîtres pour les écoles élémentaires. Il y a la société de Saint-Vincent-de-Paul, qui prospère beaucoup, une institution dite *Medical benevolent institution* pour procurer des médicaments aux malades pauvres; la *for catholic servants* pour chercher de l'emploi aux domestiques catholiques ; une librairie catholique (*Metropolitan catholic library*) ; rue *Bishopsgate*, deux *clubs* catholiques l'un dit *the Islington Popular club*, et l'autre *the Strafford catholic club*, et dans ce dernier se trouve l'association pour la Propagation de la foi, qui dépend de Lyon, mais qui imprime les annales à Londres, traduites en langue anglaise[1]. Il existe à Londres, depuis plus de cent cinquante ans, une institution qui a pour but de recueillir des offrandes pour secourir les ecclésiastiques vieux ou infirmes. Son principal revenu consiste dans les taxes qu'on paie pour l'inhumation dans le cimetière catholique[2]. On est maintenant en train de former une société pour favoriser l'impression des livres catholiques à bon marché (*The catholic pubblishing and bookselling company*)[3], et l'on a déjà obtenu l'autorisation civile. Il se trouve à Londres des imprimeurs qui ne publient presque que des choses catholiques[4] ; des libraires largement pourvus de

[1] *Annals of the propagation of the faith*, published every alternate month, for the benefit Institution.

[2] Il y a deux cimetières catholiques, à Londres, l'un près de l'église Sainte-Marie et Saint-Michel (*Commercial road East*), l'autre à Chelsea ; mais comme ils sont aujourd'hui fermés par ordre du Parlement, on a déjà acheté deux pièces de terrain à l'est et à l'ouest de Londres, à la distance voulue par la loi, lesquelles seront consacrées sous peu.

[3] Elle se compose d'actionnaires qui contribuent à former un capital d'un million de francs divisé en 40,000 actions de 25 frs. chacun.

[4] Comme celle de M. Dolman, 22 Paternoster Row, près de Saint-Paul.

tout genre de livres catholiques, anglais, français, latins et même italiens[1]; et des négociants qui tiennent des objets de dévotion, images, croix, médailles, rosaires, de quoi satisfaire la piété tant des riches que des pauvres, et toute espèce de fournitures pour les églises. Bref, Londres romaine est une oasis au sein du protestantisme.

[1] Comme Burns et Lambert, 17, Portman Street, et Richardson, 147, Strand, une des principales rues de Londres.

CHAPITRE XIV.

DES CAUSES QUI FONT TRIOMPHER ROME A LONDRES.

Triomphes de Rome avoués par les Anglicans. — Causes principales qui les produisent : 1° L'étude. — 2° Les discordes. — 3° Parallèle entre protestants et catholiques. — 4° Splendeur du culte catholique. — 5° Rapprochement entre catholiques et protestants. — 6° Zèle des prêtres catholiques envers les infirmes. — 7° Les prières. — 8° La liturgie anglicane. — Rome subsiste au cœur de l'anglicanisme. — Fêtes anglicanes. — Prières du matin et du soir. Sainte communion. — Baptême, Confirmation, assistances des infirmes. — Confession. — Origine du puseysme. — Il établit la logique dans l'Université d'Oxford. — La logique mène à Rome.

Le lecteur se sera déjà aperçu que je prends les mots *Rome* et *Londres* dans un sens très-large, non comme les simples noms de deux grandes capitales, mais plutôt comme représentant deux idées, deux religions, deux civilisations. Et cette manière d'entendre *Rome* n'est pas arbitraire, car elle trouve son fondement dans la terminologie anglicane, d'après laquelle les triomphes du catholicisme s'appellent triomphes du *Romanisme*[1]. C'est ce qui excite les plaintes des journaux protestants, qui ne cessent de répéter que le protestantisme s'en va pour céder la place dans Londres à Rome ou à l'athéisme. Le *Morning-Post*[2] reconnaissait dernièrement les triomphes de

[1] Le vingt-deuxième des trente-neuf articles de religion appelle la doctrine catholique *The Romish Doctrine*.

[2] Septembre 1857. L'*Opinione* de Turin a montré le dépit que lui inspiraient les aveux du journal de Londres, dans son n° 258, 20 septembre 1857. Le *Morning-Post* avait déjà écrit, en 1850 : « La vigueur que prend ici l'Église catholique romaine forme depuis plusieurs années un des traits les plus remarquables de la situation sociale de l'Angleterre. C'est là un trait digne de grande réflexion, et qui devrait

Rome dans les termes suivants : « Peu à peu, même dans ces temps libéraux et civilisés, l'Église romaine va fortifiant un pouvoir qui, s'il est temporellement plus faible, pourra devenir spirituellement plus fort qu'il n'ait été au moyen âge. » Il y a quelques années, tous les autres organes de la presse à Londres étaient d'accord pour admettre ces triomphes de Rome : « Oui, nous devons le dire avec honte et chagrin, le nombre des catholiques romains augmente réellement en Angleterre. Ce sont les Universités qui ont donné les premiers et les plus brillants exemples. » Ainsi parlait le *Daily-News*. « C'est un spectacle bien triste de voir notre Église perdre irrévocablement les services et le dévouement d'hommes, dont quelques-uns figuraient, il y a peu de temps encore, parmi ses enfants les plus zélés. » Ainsi parlait le *Guardian*[1]. « Je suis épouvanté du spectacle des émissaires de Rome, qui prêchent par les rues et par les chemins. » Ainsi parlait le docteur Vilson[2]. « Plusieurs évêques ont reçu l'invitation de débarrasser au plus vite leurs diocèses de certains hommes d'église dont les tendances romanistes sont devenues un scandale public... Et nous ajoutons que si les évêques hésitent à se débarrasser des romanistes, on trouvera le moyen de se débarrasser d'eux. » Ainsi parlait le *Morning Advertiser*.

Mais pourquoi le romanisme est-il si terrible, si redouté, si contagieux dans Londres? En d'autres termes, quelles sont

pousser les membres de l'Eglise établie à déployer un zèle et une activité égale à celle des catholiques romains.

[1] *The Guardian*, n° du 16 avril 1851 Le même journal avait écrit en 1850 : « Nos lecteurs se seront attristés en apprenant que des hommes, dont nous ne pouvons écrire les noms sans douleur, ont abandonné notre église. Il faut l'avouer, l'église anglaise est appauvrie.

[2] Dans un récent appel à ses coreligionnaires anglicans. Voici les progrès du catholicisme dans Londres, seule, depuis 1819, jusqu'en 1826. D'après un rapport officiel présenté en 1828 à la Chambre des communes, le nombre des catholiques de Londres s'est augmenté dans la proportion suivante : 1819, cath. 79,560 ; 1820, 83,340 ; 1821, 86,280 ; 1822, 95,570 ; 1823, 103,200 ; 1824, 115,410 ; 1825, 123,930; 1826, 133,110. Maintenant, il y a à Londres plus de 200,000 catholiques! La moyenne des conversions est évaluée à 600 par an, dans un rapport à la Propagande de Rome, *Status districtus londinensis*, rapport dans lequel on lit : « Conversi sunt quotannis (1837-1842) ex hæresi ad fidem catholicam circiter 600. » Dans les années postérieures, cette moyenne s'est élevée à 800.

les causes qui promeuvent en Angleterre les triomphes de l'Église catholique romaine? J'ai adressé cette question à des hommes instruits, pleins de l'esprit apostolique, appelés par leur état à passer leur vie au milieu des protestants et connaissant parfaitement ce qui agit avec le plus de force sur leur esprit et les attire vers Rome. Ils m'ont répondu que ces causes étaient multiples et que l'efficacité de chacune d'elles dépendait du caractère, du penchant, de l'inclination, de l'éducation des divers individus. Ils m'en ont indiqué les principales, et je vais les exposer l'une après l'autre, parce qu'elles prouvent la vérité de ma thèse. En effet, si beaucoup et les meilleurs d'entre les anglicans passent de Londres à Rome, c'est qu'ils jugent que celle-ci vaut mieux que celle-là, et ce sur un point du plus haut intérêt, qui est la religion. C'est pourquoi nous devons remercier le Seigneur de nous avoir fait naître dans le sein de l'Église romaine.

La première cause de conversion dans la classe instruite des Anglicans, c'est l'étude de l'antiquité, c'est-à-dire des saints Pères et de l'Histoire Ecclésiastique. Bossuet a dit que l'Angleterre reviendrait au catholicisme et qu'elle y serait ramenée par l'amour de l'antiquité sacrée, qui vit dans ses Universités d'Oxford et de Cambridge. Cette prophétie a commencé à se vérifier, car c'est cet amour qui a réconcilié avec Rome, en moins de dix ans, plus de deux cents ministres anglicans, sans compter un bon nombre d'avocats, de médecins, d'architectes, de lettrés, qui ont presque tous été élevés dans ces universités[1]. L'antiquité est la grande ennemie des novateurs. Le jeune lord Spencer se trouvant à Rome, conçut des doutes très-graves sur les origines de l'*Église établie;* s'entretenant avec un vieil évêque anglican, il lui dit : « Pour obtenir un peu de calme j'ai résolu de lire les Pères. — Je ne vous le conseille pas, ajouta l'évêque : tous ceux qui ont étudié les Pères se sont faits catholiques. » Cet aveu, raconte lord Spencer, fut pour moi un rayon de lumière, et

[1] Voyez CHEVE, *Dictionnaire des Conversions*. Paris, 1852.

je dois bénir la Providence d'en avoir fait le motif déterminant de mes études et le principe de ma conversion [1].

Une seconde cause, ce sont les sectes toujours plus nombreuses, et l'incrédulité qui fait en Angleterre des pas de géants. Nous avons déjà parlé longuement de ces deux points. Beaucoup commencent à s'apercevoir que l'anglicanisme n'a pas assez de force en soi pour faire cesser les guerres intestines ni pour soumettre la raison à la foi. Ils sentent le besoin de croire, et ne savent ce qu'il faut croire, parce qu'il leur manque une autorité dirigeante. Les grandes questions religieuses sont discutées par une *Chambre d'incroyants* [2], et ne sont jamais décidées. Les hommes sincères passent d'un système à l'autre et ne trouvent la paix dans aucun. Ils demandent alors aux catholiques s'ils éprouvent, eux aussi, tous ces doutes dans leur esprit, et comme ils leur répondent qu'ils sont fixés dans la plus ferme certitude, et qu'ils seraient disposés à donner leur sang pour tout point dogmatique, ces hommes sincères se mettent à étudier le Catholicisme, et finissent par embrasser cette foi dans laquelle seule ils peuvent trouver le repos du cœur et de l'esprit. C'est ainsi, pour ne pas parler de tant d'autres, que s'est converti dans les incertitudes suscitées par l'affaire Gorham, le docteur Manning, qu'on appelait autrefois le Fénelon de l'Anglicanisme, et qui est maintenant l'Ange du Catholicisme.

Une troisième cause des conversions des anglicans, c'est que, quand on compare les catholiques et les protestants pris en masse, on s'aperçoit, comme ils disent, que les premiers prennent beaucoup plus au *sérieux* que les seconds les choses de la religion, de l'éternité, de l'ame. Il est évident, en effet, que, dans la piété, dans la fréquentation de l'église, dans l'exercice des pratiques religieuses, les catholiques surpassent de beaucoup les hétérodoxes. Dans les jours non fériés, les églises des dissidents sont toujours fermées, et

[1] Gaume, *Les trois Rome*, tom. I, Paris, 1857, pag. 232.
[2] *Morning-Post*, mai 1857.

celles des anglicans ne s'ouvrent d'ordinaire qu'une seule fois pendant la semaine pour une demi-heure environ, tandis que les églises catholiques, à part quelques exceptions, s'ouvrent chaque jour, et que bon nombre de fidèles accourent à la Messe, au Rosaire, au *Chemin de la Croix,* etc. Il est bien vrai qu'à Londres un certain nombre d'églises anglicanes célèbrent chaque jour un service religieux, mais on a fait des observations qui prouvent que, bien que le nombre des catholiques dans cette capitale soit aux protestants comme un est à douze, le nombre des protestants qui vont chaque jour à l'église n'est pas aux catholiques comme un est à quatre. Dans les jours de fête, la disproportion est moindre, sans doute, mais elle est toujours très-notable, comme il conste par la statistique dressée en 1853, par ordre du Parlement. De ce document, il résulte que, si l'on abattait la moitié des églises protestantes, il en resterait encore assez pour tous ceux qui les fréquentent ; et qu'au contraire, les catholiques auraient besoin que le nombre de leurs églises fût doublé. Il faut remarquer d'ailleurs que les protestants n'ont qu'un seul service pendant la journée, et qu'ils arrivent en même temps au temple : tandis que les catholiques vont successivement à l'église dans les endroits où l'on célèbre plusieurs messes[1]. Quant aux communions des catholiques, elles sont plus nombreuses, non-seulement proportion gardée, mais en réalité que celles des protestants, bien que ces derniers ne doivent pas communier à jeûn, ni se confesser au préalable. Toutes ces choses, jointes à la piété, au recueillement, à la prière de nos frères en religion, peuvent beaucoup sur l'esprit des hérétiques, et beaucoup de convertis ont déclaré que c'était au bon exemple des catholiques qu'ils devaient leur conversion.

Une quatrième cause des triomphes du Catholicisme en

[1] Saint Paul de Londres peut contenir 30,000 personnes, et il n'y en a que 400 à 500 qui s'y rendent dans les jours les plus solennels ! Dans toutes les anciennes cathédrales, bâties par les catholiques, et qui sont maintenant entre les mains des protestants, les fidèles, même quand l'affluence est la plus grande, n'occupent jamais d'autre espace que celui qui était occupé jadis par le clergé.

Angleterre, c'est la décence et souvent la splendeur des cérémonies sacrées. C'est ici un grand titre d'éloges pour les Anglais. Non-seulement ils pourvoient à ce que les églises soient enrichies de meubles précieux, mais ils font apprendre les cérémonies à leurs enfants petits et grands, et les envoient grossir les rangs du clergé vêtus de la soutane et du surplis, ce qui rehausse beaucoup la solennité de la fête et contribue à la rendre singulièrement imposante. C'est un usage très-ancien en Angleterre que les laïques revêtent le surplis et servent à l'autel. Thomas Morus, étant grand chancelier, c'est-à-dire le premier personnage après le souverain, avait l'habitude de porter le surplis chaque dimanche et d'assister au chœur. Un lord son ami lui ayant un jour demandé s'il ne craignait pas de mécontenter Henri VIII par cette conduite, il répondit franchement que son roi ne pourrait jamais se plaindre de lui voir rendre hommage à Celui devant qui sujets et souverains ne sont que poussière. Cette belle coutume est aujourd'hui rétablie, et l'on voit quelquefois plus de trente jeunes gens d'un aspect angélique assister à l'autel dans une attitude profondément recueillie. C'est là une prédication très-éloquente pour les protestants qui comparent les sublimités de nos cérémonies avec le *néant* de leurs églises, s'attendrissent, pleurent, réfléchissent et passent enfin au Catholicisme qui seul sait parler en même temps à toutes les facultés de l'homme.

Une cinquième cause de conversions, c'est le rapprochement des protestants avec les catholiques, et principalement avec le clergé. L'anglicanisme se soutint d'abord par la violence, puis par la tromperie. Quand les *Papistes* eurent été chassés de l'Angleterre, on ne saurait dire combien d'atroces calomnies furent débitées sur leur compte! Les Anglais acceptaient comme de l'or en barre les mensonges de leurs ministres, et nourrissaient contre Rome une haine mortelle. Mais vers la fin du siècle dernier, quand la France révolutionnaire eut comblé la fatale mesure, et qu'elle ne fut plus digne d'être foulée par les pieds des Saints, ses

prêtres passèrent en Angleterre[1], où, soit charité, soit politique, ils furent admirablement accueillis. Ce bel accueil produisit un double résultat. D'abord le gouvernement fut forcé de mettre fin aux persécutions légales contre les sujets britanniques, qui professaient un culte dont les martyrs et les confesseurs recevaient une généreuse et louable hospitalité. C'est ainsi que les lois pénales furent relâchées et qu'on vit paraître comme l'aurore de l'émancipation catholique. Ensuite ces prêtres, profitant de la bienveillance qu'ils rencontraient parmi les Anglais, remplirent le rôle d'apôtres, et firent évanouir, plus par leur exemple que par leur parole, la plus grande partie des préjugés qui alimentaient la haine des anglicans contre le catholicisme[2]. Il arriva ainsi, que la révolution française, sans le savoir et sans le vouloir, renouvela pour l'Angleterre l'expédition apostolique du grand saint Grégoire. Les conversions qui se firent alors se renouvellent aujourd'hui pour le même motif, et il y a des protestants qui en faisant la connaissance personnelle de l'un de nos prêtres, changent aussitôt d'opinion et s'aperçoivent que leurs ministres les avaient induits en erreur. A Pantasaph, près de Holywell dans le North Wales, il y a un couvent avec quatre

[1] En ce temps, près de huit mille prêtres, deux mille laïques et plus de six cents religieuses, vinrent chercher sur le sol britannique un refuge contre les fureurs révolutionnaires de France. Ces victimes d'une autre révolution reçurent de la nation protestante le plus fraternel accueil. Le roi, l'aristocratie et le clergé, oubliant toutes les dissidences de foi, favorisèrent un appel au pays au profit des religieuses et des prêtres fugitifs, et ce fut le protestant John Wilmot, membre du Parlement, qui se mit à la tête du mouvement. En 1793, les souscriptions s'élevèrent à 33,775 livres sterl., 15 sch. 9 1/2 d.; en 1794, une seconde liste, en tête de laquelle figurait la signature de Georges III, produisit 41,304 livres, 12 sch., 6 1/2 d., et le Parlement même vota une somme annuelle pour les prêtres, les religieuses et les émigrés. Ces diverses souscriptions atteignirent, le 7 juin 1806, le chiffre de 1,864,825 livres 9 schel. 8 d. frs. 416,620,635, capital colossal pour cette époque.

[2] En octobre 1857, les journaux de Londres reprochèrent aux catholiques l'accueil qu'ils avaient reçu des protestants vers la fin du siècle dernier, et rétractèrent ainsi ce bienfait, puisqu'un bienfait reproché est un bienfait rétracté. Les catholiques cependant n'avaient pas tardé à manifester leur reconnaissance aux Anglais, et le jésuite Barruel avait dédié à la nation britannique son livre sur la *Persécution du clergé en France*, en disant : « L'histoire de leurs maux *des Catholiques*, ne cesse d'être une au souvenir de vos bienfaits. C'est donc à vous qu'elle doit être consacrée. » 10 août 1793

capucins italiens. Il a eu pour fondateur un illustre converti, lord Fielding, qui avait fait commencer l'église, étant encore protestant, avec l'intention d'élever un temple au protestantisme. Toutefois le recteur, ou chef des *parsons*, pressentant ce qui arriverait, ne voulut pas prendre part à la cérémonie de la première pierre, parce qu'elle lui paraissait trop sentir le papisme. Cette église n'était pas encore construite à moitié, que lord Fielding, devenu fervent catholique, la destina au catholicisme, et ordonna que la maison bâtie pour le ministre protestant fût convertie en un couvent de capucins J'ai visité ces bons pères en juillet 1857, et ils m'ont raconté qu'il s'était rassemblé dans les environs, peu de jours auparavant, un *meeting* contre les *Romanistes*, dans lequel le ministre anglican s'était livré à une féroce invective contre les prêtres catholiques. Un inculte mais bon protestant en fut dégoûté et dit au ministre en l'interrompant : « Vous calomniez, je connais les capucins de Pantasaph, et je sais que ce sont les plus braves gens du monde[1].» De même, à Londres, il y a peu de temps, un médecin distingué était de très-mauvaise humeur au sujet d'une de ses filles qui s'était faite catholique. Appelé cependant pour assister la supérieure d'un monastère, il eut l'occasion de connaître le Catholicisme, et il en fut si

[1] Je saisis cette occasion pour recommander ces bons capucins à la charité des Italiens. Ils voudraient construire un cloître pour unir la maison à l'église, car cet édifice ayant été primitivement destiné a être l'habitation d'un *parson*, il n'a rien qui ressemble à un couvent et est très-incommode. Lord Fielding donne 500 sterl. pour cette appropriation, et en promet autant d'autres centaines qu'on pourra en recueillir ailleurs dans le même but. Catholiques et Italiens, concourons à une œuvre aussi sainte. Ces braves Capucins font un bien immense. En 1857, le P. gardien Emidius a prêché le mois de Marie à Liverpool. Voici une lettre qui les recommande beaucoup mieux que tout ce que je pourrais dire.

« Le très-révérend P. Emidius, supérieur de l'Église et mission des Capucins à Pekham, a fait de grands efforts pour répandre la religion parmi les catholiques du voisinage ; et s'il pouvait bâtir une petite maison pour ses religieux (et une école pour les pauvres), le bien déjà très-grand effectué par les capucins s'étendrait et se consoliderait dans un endroit où les catholiques sont pauvres et nombreux. L'ordre de Saint-François, dont il est membre, a rendu d'éminents services aux missions dans les Indes anglaises, et promet beaucoup de bien dans ce diocèse (et dans celui de Shrewsbury où l'on doit établir une autre maison de Capucins).

» Saint-Georges, 26 juin 1856.

» TOMM. GRANT. »

touché qu'il refusa tout honoraire, et qu'il fit même un don pour agrandir l'édifice, se déclarant plein d'admiration pour sa malade et disant qu'il n'avait jamais vu *une modestie aussi exempte d'affectation (such unaffected modesty)*. Il y a une infinité d'aveux semblables, et les catholiques et le Catholicisme gagnent immensément rien qu'à être connus.

Une sixième cause des conversions, c'est l'assistance que les prêtres catholiques donnent aux malades. Cette assistance, quand on la compare à la négligence trop commune des ministres protestants, fait toucher du doigt la différence qui existe entre la religion des premiers et celle des seconds. Que le lecteur se rappelle tout ce que nous avons cité d'Henri Mayhew sur les *Costermongers* de Londres. Les *Costers* de Londres habitent fréquemment les mêmes cours que les Irlandais. Ceux-ci, s'ils tombent malades, voient aussitôt arriver leur curé, tandis que ceux-là meurent sans qu'un chien vienne les assister. C'est pourquoi quelqu'un qui avait été *Costermonger* disait : si les *Costers* devaient embrasser demain une religion quelconque, ils deviendraient tous, jusqu'au dernier, catholiques romains[1].

Enfin, outre les prières continuelles qu'on fait au Ciel pour la conversion de l'Angleterre, une cause qui y coopère puissamment, ce sont les nombreux restes du Catholicisme qui surpassent de beaucoup en nombre et en importance dans l'Église anglicane ceux qu'on retrouve dans les autres sectes protestantes. J'ai déjà touché ce sujet ailleurs, mais je dois le développer davantage ici pour prouver que Londres doit en grande partie à Rome ce qu'elle conserve encore de beau et de bon. Le protestantisme fut imposé à l'Angleterre par le gouvernement contre la volonté manifeste de la nation. Il lui fut imposé d'abord par Édouard VI, enfant de dix ans, ou pour mieux dire, par son oncle et tuteur ; ensuite par Élisabeth qui, pour avoir la majorité des voix au Parlement, fit emprisonner trois catholiques disposés à voter contre ses désirs.

[1] *London Labour*, ecc. Tom I, pag. 21.

L'apostasie ainsi établie, il y eut trois partis en Angleterre : le *gouvernement* qui voulait se délivrer du pape et se rendre maître de la religion par convoitise de richesses et amour du despotisme ; les *calvinistes* qui, endoctrinés par les nouveaux docteurs de Genève, cherchaient à tout prix à introniser le pur Évangile, comme ils appelaient par impiété leur hérésie ; les *catholiques* qui formaient l'immense majorité, mais qui, sauf quelques exceptions, étaient faibles et sans courage, croyant à un Catholicisme sans pape. Le gouvernement, pourvu qu'il obtînt la plénitude du commandement et la possession des richesses, était d'ailleurs incliné à conserver le dogme catholique, soit par nécessité, soit par amour de la tradition. Les calvinistes, au contraire, criaient à plein gosier contre les superstitions, les idolâtries, les absurdités du *Papisme*. On en vint à une conciliation. Le gouvernement invita les calvinistes et les catholiques à s'unir pour formuler la nouvelle profession de foi que devrait adopter toute la nation, et pour rédiger un nouveau rituel et un nouveau catéchisme. De cette ligne étrange sortit un mélange de calvinisme et de despotisme gouvernemental, avec divers ingrédients catholiques, ayant pour but de contenter tout le monde, en laissant le champ libre à toutes les interprétations[1]. Aussi les trente-neuf articles de religion, qui forment comme la partie dogmatique, sont-ils pour la plupart les principes de Calvin accommodés à l'anglaise[2], dans le but apparent de n'abolir que les erreurs de l'Église romaine, et de ne détruire aucun point de la doctrine catholique. Le

[1] « L'église anglicane, a écrit le puseyste M. Ward, manque à l'un de ses principaux devoirs, celui d'attester clairement et directement la vérité catholique. » Un autre puseyste, le révérend M. Oakeley, a avoué que : « Les réformateurs anglais n'étaient pas versés dans les grandes controverses de leur temps. »

[2] Les trente-neuf articles furent principalement tirés des *quarante-deux* propositions rédigées par Cranmer, archevêque protestant de Cantorbéry, et par Ridley, évêque de Londres. Les deux chambres de *convocations*, ou le concile général du clergé anglican, approuvèrent les *trente-neuf* articles en janvier 1562. Ils furent publiés par ordre d'Elisabeth *pour éviter les diversités d'opinions* (*for the avoiding of diversities of opinions*). En les jugeant par les effets, on pourrait les appeler, comme disait la *Revue de Dublin*, le *quadragenas una minus* de S. Paul, 2 Corint., chap. XI, vers. 24.

catéchisme resta catholique pour autant que le peu qu'il contient dans ses six petites pages peut aisément s'interpréter dans ce sens ; et il fut en même temps hérétique, parce qu'il ne contient pas tout ce qu'il faut enseigner au chrétien. Quant à la liturgie, bien qu'elle ait été tronquée et altérée d'une manière barbare, elle a encore conservé assez d'éléments catholiques pour être en opposition flagrante avec les trente-neuf articles, et pour être l'idole et la gloire de tous les protestants anglais qui veulent absolument passer non pour des protestants, mais pour des anglo-catholiques. Voici un court exposé de cette liturgie qui est comme la pierre d'attente entre Rome et Londres.

Outre les dimanches, l'anglicanisme a retenu les fêtes de la Nativité, Circoncision, Epiphanie et Ascension de notre Seigneur ; les fêtes de la Purification et Annonciation de la sainte Vierge, celles de Saint-Jean-Baptiste, des Apôtres et Évangélistes, de la conversion de Saint-Paul, de Saint-Etienne, des saints Innocents, de Saint-Michel, de la Toussaint[1]. Cependant on n'observe comme fêtes de précepte que les dimanches, Noël, le Vendredi-Saint, et ce dernier n'est qu'un jour d'amusement et de récréation Dans le calendrier se trouvent mentionnées les fêtes de la Conception, Nativité et Assomption de la Vierge, et conservés, dans le calendrier, s'entend, les jeûnes du carême, des quatre-temps, des vigiles, des fêtes principales et des trois jours des rogations ; et l'abstinence de tous les vendredis, si ce n'est quand Noël tombe ce jour-là[2]. Les fêtes mobiles sont réglées d'après le

[1] Dans les collectes du service assignées pour les fêtes des apôtres et autres saints, on a exclu toute idée d'invocation ou d'intervention de leur part : cependant dans celle de la fête de saint Michel on reconnaît l'assistance que les Anges prêtent aux hommes, en disant : « Dieu éternel, accordez que comme vos saints Anges vous seront toujours dans le ciel, ainsi par votre destination, *ils nous assistent et nous défendent sur la terre, par J.-C.*

[2] J'ai déjà parlé plus haut de la manière dont les Anglicans entendent le jeûne, en m'occupant du jour de jeûne, de prière et d'humiliation célébré par ordre de la reine, le 7 octobre 1857, pour obtenir la fin de l'insurrection des Indes Mais puisque j'en trouve de nouveau l'occasion, j'ajouterai ici la manière dont ce jeûne du 7 octobre a été observé au dire de deux journaux de Londres. Voici d'abord comment le *Standard* en a parlé :

calendrier grégorien. Anciennement, la Messe était une partie si essentielle de toute fête religieuse, qu'elle entrait dans la composition de son nom, lequel subsiste encore aujourd'hui. Ainsi Noël s'appelle *Christmass*, la Purification *Candlemass*, la fête de saint Michel *Michaelmass*, de saint Martin *Martinmass*, c'est-à-dire la messe du Christ, des Chandelles, de saint Michel, de saint Martin. Le jour de l'Annonciation se nomme vulgairement *Lady-day*, jour de Notre-Dame, et dans presque toutes les églises, jadis catholiques, maintenant protestantes, on montre le *Lady-Chapel*, la chapelle de la Madone.

« Le jour de l'humiliation est passé ; et ce qui nous manquait de sobriété intérieure a été compensé (au moins en apparence), par une journée humide, fangeuse, et très-misérable. Si nous n'avons pas pris le deuil dans le cilice et dans la cendre, nos pieds humides l'ont certainement pris; nos parapluies, ruisselant d'eau, l'ont porté, et bon nombre de toux et de froids à la tête seront attribués à notre jeûne et à notre humiliation. Ceux qui sont très au courant des nouvelles de l'Inde affectaient du sérieux, parce que cela était convenable : d'autres s'abstenaient de montrer de la joie, parce que l'attitude générale demandait de la tristesse ; d'autres, parce qu'ils commençaient à sentir quel inconvénient, c'est d'avoir sur le dos des habits mouillés; d'autres étaient d'humeur noire, parce que le mauvais temps avait dérangé la tranquille promenade qu'ils se promettaient... Il n'y a pas eu assez de pénitence : humiliation, jeûne, aumônes, pour compenser la perte de travail et de profit correspondant, durant un jour entier, dans cette saison de l'année. M. Spurgeon lui-même (le grand-prédicateur libéral du jour)... n'a pas paru trop pénétré d'affliction pour ses péchés et pour ceux des autres. Le jeûne n'a pas eu de vogue... Serviteurs en cravates blanches et en jabots rouges étaient prêts pour courir çà et là avec des bouteilles de bière et de liqueur et tout autre genre de confort, quand les prières et les sermons finis, viendrait l'heure canonique de dîner. Ce jour se montrait comme un jour de plaisir, non pas entièrement gai, mais le contraire de la tristesse. C'était une humiliation qui récréait. C'est, en vérité, un spectacle d'édification, de voir une grande nation en deuil pour ses péchés. Mais une nation qui s'afflige sur des bouteilles de bière et de liqueur n'est pas un petit paradoxe. »

Le *Sun*, autre journal protestant, a écrit ce qui suit : « Nous avons eu l'occasion de voir comment le jour de *jeûne et d'humiliation nationale* est observé par un grand nombre d'habitants de Londres. Les boutiques en général sont fermées, bien qu'on travaille activement à l'intérieur. Les cloches sonnent à la volée et le service religieux se fait en divers lieux du culte, bien que les réunions des fidèles ne soient pas trop nombreuses. Beaucoup de gens des deux sexes, vêtus, de leur mieux, sont sortis en quête de divertissement, avec tout autre chose que la mélancolie dans les traits, ou la componction et l'humiliation dans le cœur. Les manifestations principales étaient celles du vif plaisir et de l'expansion d'ame qu'excitait cette suspension inattendue des travaux journaliers. Il y avait bien certaine expression de regret ; mais elle procédait évidemment du manque de moyens pour jouir le mieux possible de ce jour, la grande pauvreté et non le bon vouloir faisant observer le jeûne. Probablement, la tristesse de beaucoup avait pour cause la pluie, qui mettait en danger leurs habillements. »

La liturgie, toute en langue anglaise, prescrit à l'Église anglicane d'avoir un service religieux, *chaque jour*, le matin et le soir. Mais cette loi n'est observée, que dans les cathédrales, et dans un très-petit nombre de paroisses quant au matin. Le service du matin se compose principalement du *Confiteor*, moins l'invocation des Saints, d'une absolution semblable à notre *Indulgentiam*, etc.; du *Domine labia mea*, etc.; du *Deus in adjutorium*, etc.; du *Venite exultemus*, de quelques autres psaumes, distribués de manière que le Psautier soit parcouru en entier dans le cours du mois, en disant le *Gloria* à la fin de chaque psaume; et d'une leçon tirée de l'Ancien Testament, avec une distribution telle, qu'il puisse être lu tout entier et par ordre, pendant l'année, depuis le 1er janvier, jusqu'à la fin de novembre. En décembre, on lit Isaïe. Il est à observer qu'après les livres protocanoniques, on lit les deutérocanoniques. Après la leçon, vient le *Te Deum*, ou bien le *Benedicite;* puis une leçon du Nouveau Testament, avec une distribution telle, qu'on puisse lire trois fois pendant l'année les quatre Évangiles et les Actes des apôtres. On récite ensuite le *Benedicite* ou le *Jubilate*, le *Credo* des apôtres, et dans certaines fêtes le symbole de saint Athanase; les prières, c'est-à-dire *Dominus vobiscum*, *Kyrie eleison*, *Pater noster;* les répons que les prêtres catholiques disent à *Prime*, la *Collecte* (sic) propre du jour, et les autres prières : *Deus auctor pacis, D. D. omnipotens qui ad principium hujus diei* etc.; et enfin, les prières pour la reine, pour la famille royale, pour le clergé et pour le peuple.

Le service du soir ressemble à celui du matin avec les différences suivantes : on omet le *Venite exultemus;* les leçons du Nouveau Testament sont tirées des Épîtres, distribuées de manière qu'elles soient lues trois fois pendant l'année; l'Apocalypse est laissé de côté, bien qu'il soit reconnu authentique avec les autres livres deutérocanoniques du Nouveau Testament. A la place du *Te Deum*, il y a le *Magnificat* ou le psaume 98, et au lieu du *Benedicite* le *Nunc dimittis*, ou le *Deus misereatur*, ou la collecte *Deus a quo sancta desideria*. Chacun voit Rome dans tout cela, c'est-à-dire un reste de

l'office canonique catholique depuis *Matines* jusqu'à *Complies*. Il faut remarquer que présentement les psaumes et les hymnes sont désignés par les premiers mots latins, comme le *Beatus vir*, le *Dilexi quoniam*, le *Quicumque vult*; que dans le calendrier l'office du matin s'appelle encore *Mattins*, ou *Matines*, et celui du soir *Eveningsong*, synonyme de vêpres ; et que dans les premières vêpres des dimanches et fêtes avec vigile, on récite la collecte du jour suivant. En certains jours, on dit les litanies, qui sont en grande partie nos grandes litanies, moins l'invocation des Saints. Les Anglicans ont aussi des collectes pour la pluie ou le beau temps, pour les époques de disette, de guerre, d'épidémie, en faveur de ceux qui doivent être promus aux ordres sacrés dans les Quatre-Temps, pour le Parlement durant la session, et pour toute condition de personnes.

D'après les canons de l'Église anglicane, on doit recevoir chaque dimanche et fête la sainte communion, *Holy Communion*. Cette loi est généralement tombée en désuétude, et n'est observée dans les cathédrales qu'une fois par mois, et dans les églises paroissiales seulement trois fois par an en général. Le service de la communion est une mutilation de notre Messe. Il commence par le *Pater* et la collecte *Deus cui omne cor patet*. On lit ensuite les Commandements, après chacun desquels on demande pardon à Dieu. Suivent les collectes, l'épître et le symbole de Constantinople[1]. Ensuite, le ministre fait le

[1] Les collectes, épîtres, évangiles varient d'après les dimanches et fêtes. Les Anglicans commencent l'année ecclésiastique à l'Avent, et distribuent tous les dimanches comme suit : quatre de l'Avent, un ou deux après Noël, six après l'Epiphanie, Septuagésime, Sexagésime, Quinquagésime, six de Carême, Pâques, six après Pâques, la Pentecôte, la Trinité, vingt-cinq après la Trinité. Les collectes qu'on fait dans ces dimanches, et dans les fêtes du Seigneur sont pour la très-grande part littéralement celles de la liturgie romaine, comme elles le sont, toutes en substance. Dans tous les dimanches et fêtes susmentionnés, sauf peu d'exceptions, on lit les mêmes épîtres et les mêmes évangiles que ceux qui sont prescrits par la liturgie romaine, laquelle était aussi l'ancienne liturgie de l'Angleterre avec cette seule différence que le premier dimanche après la Trinité des Anglicans étant notre second dimanche après la Pentecôte, les épîtres et les évangiles de nos dimanches ne peuvent correspondre le même jour avec les épîtres et les évangiles qu'on lit dans l'église anglicane.

sermon et publie les mariages, les fêtes, les vigiles, les excommunications, les ordres de la reine ou de l'évêque. La communion commence avec l'offertoire, qui consiste à recueillir les aumônes de la congrégation, à les mettre sur la table de communion, et à réciter une longue prière *pour tout l'Etat de l'Église du Christ militant sur la terre ;* un des ministres dit au nom de tous une formule de *Confession générale* (sic), et l'officiant une formule de générale *absolution*, après laquelle il récite une préface, » comme celle du jour correspondant dans le rite catholique, et qui lui ressemble presque littéralement, dans les solennités de Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité. L'officiant, constamment appelé *priest* (prêtre), fléchit le genou en disant : « Accordez-nous, Seigneur, de *manger* la chair de votre cher fils Jésus, et de *boire* son sang de manière que nos corps, souillés de péchés, puissent être purifiés par son corps, et nos ames lavées par son très-précieux sang. » On met ensuite sur la table la *patène* (paten) renfermant le pain, qui doit être usuel, et le calice ou plusieurs calices et vases pleins de vin ; l'on dit la prière de la *consécration* (sic), laquelle est en contradiction avec la précédente et avec elle-même : « Accordez-nous qu'en recevant *vos créatures de pain et de vin ici présentes*... nous puissions participer à votre corps et à votre sang bénis. » Suit le romain *Qui pridie quam pateretur* jusqu'au *Hæc quotiescumque feceritis*, etc., inclusivement. En récitant ces paroles, l'officiant prend la patène, rompt le pain, sur lequel il étend les mains, puis le calice, sur lequel il étend également les mains ; communie lui-même, met un petit morceau du pain qu'il a consacré en main à chacun des communiants, lesquels doivent être agenouillés autour de la table, en commençant par les évêques, les prêtres, les diacres, s'il y en a, et dit : *Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ donné pour vous, garde votre corps et votre ame dans la vie éternelle.* Et un autre ministre apporte le calice à chacun, en disant : *Que le sang de notre Seigneur Jésus-Christ donné pour vous, garde*, etc. On récite en com-

mun le *Pater*, et quelques prières tirées en substance de la collecte catholique de remercîment, et l'on finit en donnant la bénédiction au peuple[1].

Le baptême, d'après la liturgie, doit être administré par *immersion*, et quand cela n'est pas possible, par *aspersion*. On a supprimé les exorcismes, les insufflations, le sel et toute onction, mais on a conservé la désignation d'un parrain et d'une marraine, les renoncements au démon, la profession de foi, le signe de la croix[2] tant moqué par les protestants, sur le front du baptisé, et beaucoup de prières du rituel romain. La confirmation, dont il est dit dans le XXIVe article de religion, que *ce n'est pas un sacrement*, est administrée par le prétendu évêque tous les trois ans. Ce dernier ne fait pas l'onction du crême, et ne donne pas le léger soufflet à la joue du confirmé, mais à part cela, il récite presque toutes les prières du Pontifical romain, étend les mains sur chaque récipiendaire agenouillé devant lui, et prie pour que la grâce de l'Esprit-Saint augmente chaque jour en lui, après quoi il ajoute : *Que le Seigneur soit avec vous*. Nous parlerons ailleurs du mariage et des rites funèbres. Je dois dire encore deux mots ici sur l'assistance des infirmes, laquelle est prescrite d'une manière et avec des prières en tout semblables à ce qui se trouve dans le rituel romain. Mais ce qui mérite surtout attention, c'est que le ministre non-seulement doit *exciter* (move) le malade à lui faire une confession *spéciale*, mais encore *absoudre* ce dernier, *s'il le désire humblement et de cœur*, en disant : « Par l'autorité (de Jésus-Christ) qui m'a été confiée, je vous *absous* de tous vos péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen[3]. » Et cependant le IXe art.

[1] Voyez *The Order of the administration of the Lord's supper, or holy communion* dans *The Book of common prayer*. Dans les dimanches et fêtes, où il n'y a pas de communion, on fait le dit service jusqu'à l'offertoire, et l'on finit par la collecte *Dirigere et sanctificare*, ou par d'autres, en donnant la bénédiction.

[2] « Here the Priest shall make a cross upon the child's forehead. » *The ministration of publick baptism of infants, to be used in the Church.*

[3] « Here shall the sick person be moved to make a special confession of his sins if he feel his conscience troubled with any weighty matter after which confession the Priest shall absolve him, if he humbly and heartily desire it. » *The order for the visitation of the sick.*

de religion appelle une doctrine *très-salutaire* et pleine de consolation, celle d'après laquelle nous serions justifiés *uniquement* par la foi, et l'article XXIVe dit que la pénitence n'est pas un sacrement ; et jamais on ne cesse de persiffler, calomnier et abhorrer la confession et la foi des catholiques sur le pouvoir de remettre les péchés que Jésus-Christ a laissé à ses ministres !

La liturgie anglicane étant encore catholique dans tant de ses parties, et si pleine de l'esprit de Rome ; et les trente-neuf articles, même quand ils condamnent les dogmes de l'Église romaine, laissant encore quelque voie à une interprétation plus ou moins catholique, il n'est pas étonnant que l'Église anglicane ait toujours renfermé nombre de théologiens très-attachés aux données catholiques. A toute époque, depuis Elisabeth jusqu'à nos jours, il s'en rencontre parmi les anglicans des personnages très-considérables par leur génie, leur doctrine, leurs fonctions ecclésiastiques ou civiles, qui ont défendu par des écrits publics, tantôt tel dogme catholique, tantôt tel autre, comme la tradition, l'infaillibilité de l'Église, la présence réelle, le sacrifice eucharistique, le pouvoir de remettre les péchés et la confession sacramentelle, le culte des saints et des images sacrées. En ce siècle, c'est-à-dire vers 1833, les éléments catholiques, qui abondent dans l'anglicanisme, ont pris un développement inattendu, grâce au célèbre Pusey, mais surtout au docteur Newman, alors professeur à Oxford, aujourd'hui catholique, fondateur des prêtres de l'Oratoire en Angleterre, et recteur de l'Université catholique de Dublin, lesquels ont formé dans l'anglicanisme cette école ou secte déjà mentionnée par nous, qui s'appelle le *Puseysme*[1], du nom de son fondateur. *Tendimus in Latium*, crient-ils ; ou, comme s'exprimait un *Puseyste :* « Nous som-

[1] On les appelle aussi *Trattariani*, parce qu'ils ont répandu leurs doctrines, à l'aide de *Petits traités*, dont le premier a été publié à Oxford, en 1833. Les premières œuvres puseystes ont été le *Critique Britannique*, journal religieux de Newman ; ses prédications et discours sur le romanisme, les *Restes* de feuille, comme on les appelle, le *Traité sur l'Eglise du Christ*, l'histoire de cette église, les *Origines liturgicæ* de Palmer, etc.

mes sur la voie Appienne. » Ils ont commencé par établir dans l'Université d'Oxford, l'étude de la logique purement scolastique de Whately et le syllogisme a été le premier pas des Puseystes vers Rome[1]. La logique leur a fait retrouver en tout un argument en faveur du catholicisme et a préparé ce mouvement qui a déjà produit des fruits si abondants, et qui en promet davantage encore. « Toute chose bonne et mauvaise, a écrit le docteur Pusey, a contribué à produire ce mouvement : la poésie, les arts, l'architecture, la morale chrétienne ou païenne l'ont préparé ou ont accéléré son progrès ; nos rapports rétablis avec les Églises étrangères, et beaucoup plus les maux de notre Église, la suppression de nos évêchés, les assauts des dissidents, la froideur des adhérents, la colère des ennemis, la tiédeur ou l'hostilité de l'État, tout ce qui est profond, réel, saint ; les actes de charité, de bonté, de sévérité ; toute disposition et habitude d'esprit même la plus éloignée, la plus improbable, la plus contraire ; le libéralisme ou la tendance au scepticisme, tout y a contribué. Il est certain que le mouvement est venu de Celui qui commande à tout, et qui fait tout concourir à l'accomplissement de sa volonté. La tendance au romanisme même n'est qu'un phénomène parmi les faits divers de ce temps plein d'événements, et n'est en fin de compte que la profonde aspiration de l'Église (anglicane) empêchée d'être encore ce que le Sauveur a voulu qu'elle fût, *une et unique*[2]. » Le

[1] Il faut remarquer, sur ce sujet, deux articles de deux journaux protestants, le *Morning Herald* et le *Morning Chronicle* : « Quel a été, dit le premier, l'effet historique de la logique scolastique ? N'aurait-elle pas été le grand instrument, par lequel s'est perpétué le papisme dans les siècles intermédiaires ? N'a-t-elle pas été l'arme préférée des prêtres papistes et des Jésuites ? N'est-il pas vrai qu'on l'étudie avec soin à Maynooth et dans toutes les universités papistes ? N'est-il pas vrai, que c'est surtout par les subterfuges, le mécanisme, et les tours de passe de cette logique, qu'on défend encore la transsubstantiation ? Il ne reste plus à cette logique déshonnête que de venir détacher le clergé des sobres doctrines de la réforme, et tout sera perdu ; » à quoi le *Morning Chronicle* a répondu : « Le syllogisme est, d'après l'*Herald*, une astucieuse invention du papisme, et sans doute, c'est Aristote qui a fondé la Propagande ! Ce n'en est pas moins un fait que l'université d'Oxford, dans la révision de son système, a voulu conserver toutes les abominations du syllogisme. »

[2] Pusey, *Lettre à l'archevêque de Cantorbéry*, page 30.

romanisme a fait des pas de géant en Angleterre, parce qu'il est né au sein de sa meilleure université. « Nos difficultés, observait le docteur Newman avant sa conversion, sont beaucoup plus grandes dans un lieu comme cette université où il y a une quantité de personnes d'un esprit exercé qui tirent toujours, même sans mauvaise volonté, les dernières conséquences de nos principes, et nous obligent à affirmer ou à nier ce que nous voudrions ne pas envisager ou ne pas décider[1]. » C'est une bien grande gloire pour Rome, de voir se rapprocher de cette ville éternelle ceux qui suivent le chemin de l'étude et de la logique, et de la voir toujours attirer à elle les meilleurs esprits et les ames les mieux faites et les plus honnêtes ! » Je terminerai ce chapitre par les belles paroles que le regrettable Charles Baggs adressait aux Puseystes : « Venez et réunissez-vous à la communion de Rome, à cette Rome heureuse sur laquelle les deux grands apôtres Pierre et Paul ont répandu leur doctrine et leur sang. Vous trouverez ici la communion des saints, la puissante protection des apôtres et des martyrs, et de cette Vierge bénie, dont vous commencez déjà à confesser la grandeur et la beauté. Ici vous ne craindrez plus de la reconnaître pour votre mère céleste, et vous n'hésiterez plus à lui dire . *Mater amabilis, ora pro nobis*, expression dont vous admettez déjà la légitimité. Venez donc *ad civitatem Dei viventis, Jerusalem cœlestem, et multorum millium angelorum frequentiam, et Ecclesiam primitivorum qui conscripti sunt in Cœlis et judicem omnium Deum, et spiritus justorum perfectorum, et Testamenti novi Mediatorem Jesum*[2]. »

[1] Newman, *Lettre à l'évêque d'Oxford*, page 17.
[2] S. Paul *ad Hebræos*, cap. xii, vers. 22.

CHAPITRE XV.

DES OBSTACLES QUI S'OPPOSENT A DE PLUS GRANDS TRIOMPHES DE ROME DANS LONDRES.

Préjugés du peuple anglais contre le catholicisme. — Haine des protestants contre Rome. — Injustice du gouvernement Britannique contre les catholiques. — Les protestants se prévalent de leur misère. Imposteurs qui prêchent. — Dames qui font de la propagande. — Vie orageuse des Anglais. — Scandales de quelques catholiques. — Mariages mixtes. — Deux sentences de la Chancellerie royale en 1857. — La condamnation du P. Newman.

Quelque grands et signalés que soient les triomphes du romanisme, ou de la religion catholique sur la religion anglicane dans la capitale et dans le reste de la Grande-Bretagne, ils seraient beaucoup plus grands encore, si la vérité n'était forcée de surmonter en ce pays mille obstacles, et de résister à un nombre infini d'ennemis. J'ai conçu la pensée de raconter brièvement ici la guerre sourde qu'on fait au Catholicisme en Angleterre, pour montrer les ombres du tableau tracé dans les chapitres précédents et faire ressortir toujours davantage le prix de la victoire par l'énumération des obstacles qu'elle doit vaincre. Ce récit ne m'éloigne nullement de mon sujet principal, car en prouvant que le peuple anglais est le jouet de mensonges, de calomnies, d'égarements, d'hallucinations, qui obscurcissent son jugement, lui cachent la vérité, l'empêchent de revenir au Christ, je prouverai par cela seul que la civilisation dont on le dit le très-heureux possesseur est illusoire et chimérique. Je laisse les préambules et je dis que ceux qui connaissent quelque peu l'Angle-

terre ne me nieront pas que le gros de la population de ce pays est dominé par les plus sots et les plus abominables préjugés contre l'Église catholique, préjugés qui dérivent de la malveillance du gouvernement et de beaucoup de protestants de mauvaise foi : préjugés contre les dogmes, la morale, la discipline, le culte et l'influence du Catholicisme et de ses ministres. Combien de mensonges ne débite-t-on pas contre Rome ! On dit et l'on prêche que les catholiques achètent en confession à beaux deniers comptants la faculté de commettre n'importe quel péché ; que tout ce qu'impose le confesseur, fût-ce de tuer ses parents, doit être ponctuellement exécuté ; que le Pape est l'antechrist ; que le Catholicisme déteste à mort tout progrès, la liberté, la science, les beaux-arts ; qu'il défend jusqu'à la lecture de la Bible [1], et que si Londres devenait catholique on verrait allumer des bûchers sur toutes les places et envoyer les non-croyants à la potence. On dit et l'on prêche par contre que du protestantisme dérivent la prospérité, la liberté, la moralité, et cette primauté que les Anglais pensent posséder sur toutes les nations civilisées ; et que c'est dans la religion anglicane que doit résider la raison de cette puissance, que l'Angleterre croit avoir reçue de Dieu, en récompense de sa révolte contre Rome. Ces erreurs sont chaque jour répandues dans la masse du peuple, qui s'en nourrit avidement et qui conçoit en même temps une telle aversion contre tout ce qui est romain, qu'il ne veut plus même en entendre parler. Il suit de là que les populations se

[1] Les protestants ne cessent de nous calomnier comme ennemis de la Bible ; et cependant, sans parler de beaucoup d'autres éditions catholiques, qui en ont été faites en langue anglaise dans différentes parties de l'Angleterre et de l'Irlande, on en a publié récemment une à Dublin, avec l'approbation de l'épiscopat anglais et irlandais, qui a été tirée à 40,000 exemplaires ; et cette édition étant déjà presque épuisée, on en fera bientôt une autre qui sera de nouveau tirée à 40,000 exemplaires. La traduction catholique anglaise du Nouveau Testament a été publiée à Reims, en 1582; celle du Vieux Testament a vu le jour à Douai, en 1609. Depuis ce temps on n'a pas cessé d'en faire de nouvelles éditions dans tout genre de format. Il n'y a presque pas de catholique qui ne possede la Bible dans sa langue maternelle. Cela n'a pas empêché le *Morning-Post* de publier, il n'y a pas longtemps, en gros caractères, que les prêtres papistes défendent aux laïques de lire la sainte Ecriture, sous *peine d'excommunication*. Voyez *The Morning-Post*, 28 janvier 1857.

mettent à ridiculiser et à détester les personnes et les choses du Catholicisme, et prêtent aisément foi à tout ce qu'on imprime contre les catholiques ; qu'elles fuient nos églises et nos prêtres comme de grands dangers ; et qu'elles ne lisent pas les livres écrits pour la défense de notre religion, eussent-ils pour auteurs les écrivains les plus renommés, comme un Lingard, un Newman, un Wiseman.

Et si de l'esprit nous passons au cœur, celui d'une infinité de protestants se trouve en proie à une haine très-vive contre le catholicisme, haine qui met obstacle à la conversion non-seulement de celui qui la nourrit dans son sein, mais encore de tous ceux qui dépendent de lui. C'est ainsi que beaucoup de parents empêchent leurs enfants de se rendre catholiques, les menaçant de leur colère, de les chasser loin d'eux comme des coupables, ou de les déshériter comme ingrats, déloyaux et traîtres, tandis qu'ils les laissent libres de sortir de l'anglicanisme et d'embrasser une autre secte, ou de négliger toute pratique religieuse et de vivre dans le déréglement[1]. Beaucoup de maîtres en agissent de même avec leurs serviteurs, ainsi que les officiers avec leurs inférieurs, considérant comme un très-grave délit, leur seul fait d'étudier la religion de Rome, ou même simplement d'en parler. Et enfin, c'est cette haine profonde contre l'Église catholique qui inspire à beaucoup de membres du Parlement les plus envenimés discours pleins d'injures, d'outrages, de calomnies contre ce qu'ils se plaisent à nommer le *papisme,* discours qui sont ensuite publiés dans tous les journaux et répandus dans le peuple, qui en fait ses

[1] Les journaux catholiques de la Grande-Bretagne doivent prendre de grandes précautions pour annoncer des conversions au catholicisme. Qu'on lise les lignes suivantes du *Weekly Register,* n° du 17 octobre 1857 : « Nous recevons la consolante nouvelle que MM. V. I. Hill. et V. I. Fenwich, passés docteurs dans l'université de Cambridge et W. I. B. Richards, passé docteur à Oxford, et une demoiselle fille majeure d'un officier de marine habitant Rye, sont entrés dans le sein de l'Eglise catholique. On parle de différents autres personnages qui ont abandonné le protestantisme pour se rendre catholiques, mais il ne convient pas pour le moment de publier leurs noms. Les journaux protestants répandent depuis quelque temps des bruits de beaucoup de conversions très-prochaines. »

délices, et qui y puise chaque jour un surcroît de colère, de mépris, d'abomination contre les doctrines catholiques[1].

L'injustice du gouvernement britannique est aussi un très-grand obstacle aux triomphes de Rome en Angleterre. En effet, il fait élever par des protestants dans les orphelinats et dans les asiles les fils des militaires, ou dans les prisons et les maisons de correction les fils des catholiques qui y sont recueillis ou renfermés, et il y en a tant, que dans Londres seule on les compte par milliers. Il vient d'être parlé beaucoup de cela dans les journaux, quand l'éminent Mgr. Cullen, archevêque catholique de Dublin, a envoyé de Rome à son vicaire général les instructions relatives à la part que les catholiques devaient prendre à la souscription pour les familles des militaires morts dans l'insurrection indienne. Se souvenant de l'usage qui avait été fait des fonds recueillis par une souscription semblable durant la guerre d'Orient, l'illustre prélat approuvait bien que ses diocésains prissent part à cet acte de charité, mais il voulait ôter aux protestants le moyen de se servir de l'or des catholiques pour corrompre leurs enfants et les entraîner dans l'erreur. Ses très-justes précautions soulèvent contre lui tant de rage et tant d'insultes qu'on se fût cru revenu aux premiers jours de la Réforme. Et ce qui est grandement à déplorer, c'est qu'on a vu les journaux libéraux du Piémont et la feuille officielle elle-même faire chorus avec les anglicans contre la demande si raisonnable du prélat irlandais[2].

[1] Je citerai comme exemples les injures grossières, lancées contre la religion catholique par un certain M. Enry Drummond, dans la séance de la Chambre des Communes, du 20 mars 1851. Le *Times* même fut obligé d'avouer qu'on avait laissé de côté, dans cette séance, *l'ordre, la décence et la dignité de la chambre*. Le noble lord Arundel se leva pour faire rappeler à l'ordre l'insolent orateur; mais en vain! Plus tard, au mois de mai 1853, lord John Russell bafoua indignement le clergé catholique d'Irlande, l'accusant d'être gouverné par un souverain étranger, et de tendre des embûches au gouvernement britannique. MM. Keogh, *solliciter* général pour l'Irlande, Sadlell et Monsell, secrétaires du trésor, hautement indignés des paroles de Russell, se séparèrent immédiatement du cabinet. — Pendant que je revois cette feuille, je reçois un article du *Morning-Post* novembre 1857, contre les *efforts agressifs de l'Église Romaine*, qui veut ôter la couronne à tous les rois! Et l'*Opinione* de Turin publie cette calomnie de l'anglicanisme comme tant d'autres semblables! Voyez *Opinione*, 15 novembre 1857, n. 314.

[2] Le 11 octobre 1857, se tint à Londres, dans le district paroissial protestant de

Notons aussi l'extrême misère d'un grand nombre de catholiques, misère souvent accompagnée d'une fatale négligence de la part de beaucoup de parents qui laissent dans l'abandon leurs enfants, lesquels se mettent à mendier et à vagabonder dans la ville, et deviennent souvent la proie des protestants. J'ai assisté à la séance de la Chambre des communes du 17 juin 1857, dans laquelle on discutait un *bill* sur les écoles industrielles. Par ce bill, on voulait attribuer au gouvernement la faculté d'arrêter tous les enfants qui demandaient l'aumône sur la voie publique et de les enfermer dans les écoles. Ceci avait précisément pour but la perversion des catholiques, car ces enfants sont ordinairement des Irlandais, et les écoles

Marylebone, une assemblée des habitants du district à laquelle prit part le recteur protestant de l'endroit et à laquelle furent aussi invités le cardinal Wiseman, et son vicaire-général, le chanoine O'Neal, comme habitants du même district. Le but de cette réunion était de recueillir des fonds pour secourir les sujets anglais qui avaient eu tant à souffrir dans les Indes de la barbarie des *Cipayes*. Le cardinal écrivit au président pour s'excuser de ne pouvoir y assister, et envoya une offrande de 10 sterlings (250 frs. . Le vicaire s'y rendit, et comme on l'invita à prendre la parole, il commença par recommander hautement cette œuvre de charité, puis il éleva de fortes plaintes contre le *Times* qui avait outragé les archevêques de Westminster et de Dublin. Il posa comme un fait incontestable que la moitié des soldats qui combattaient dans les Indes professaient le catholicisme ; il rappela que le gouvernement avait bien invité dix à douze prêtres catholiques à les suivre, mais avec le simple traitement de 250 frs. par mois, tandis qu'il en paie 1,500 aux protestants ; qu'on avait eu beau faire auprès de lui des instances réitérées, afin qu'il leur donnât une solde anticipée pour les dépenses de première nécessité, qu'il avait répondu négativement. Or, ces dépenses y compris celle de l'autel et de ses accessoires, s'élevant à 1,250 pour chacun, il était bien juste que le cardinal établît pour conditions : que le premier usage que l'on ferait de l'argent offert par les catholiques serait de subvenir à ces dépenses si urgentes, dont le total montait à environ 15 mille frs. ; qu'après cela, on devrait venir en aide aux couvents brûlés ou détruits dans les Indes. Le vicaire ajouta que, s'il restait un surplus, le cardinal n'avait pas dit un mot, qui tendît à défendre de soulager d'autres infortunes. Par rapport à l'archevêque Cullen, le vicaire fit observer que bien que les catholiques eussent largement contribué par leur argent aux *fonds patriotiques*, pour les veuves et les orphelins des soldats morts en Crimée, fonds qui s'étaient élevés à 37 millions et demi, et bien que la moitié de ces soldats fussent catholiques, et que les orphelins soutenus avec ces fonds fussent au nombre de *sept cents*, ils étaient cependant tous, à l'exception de *huit*, ou élevés dans des orphelinats protestants, ou forcés d'une manière quelconque à recevoir une éducation protestante. Voyez *The Weekly Register*, n° du 17 octobre 1857. Le duc de Norfolk, dans une lettre du 7 octobre, publiée par le *Times*, déclare que : « Les dispositions prises par les administrateurs du fonds patriotique ont été extraordinairement contraires à la juste attente des catholiques. » Voyez *The Times*, 3 octobre 1857.

industrielles ne doivent être que protestantes. Aussi Georges Bowyer, catholique très-fervent, combattit-il le bill avec beaucoup d'éloquence et d'habileté, et s'il ne parvint pas à le faire retirer, il obtint cependant que la discussion en fût ajournée.

Ajoutez encore les impostures de certains missionnaires qui vont répandre par toute l'Angleterre les plus révoltants mensonges contre la religion romaine. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1854 circulait un certain individu qui se faisait passer pour ancien catholique et chef de l'inquisition, et qui déclarait en avoir exercé l'office pendant trois ans en France, et torturé de ses mains plusieurs hérétiques. Cet ex-inquisiteur attestait qu'à Paris les prêtres violent les femmes sur l'autel, que les couvents catholiques sont des maisons d'infamie, que les Irlandais font payer à chaque fidèle trois schellings par semaine, etc. Et les Anglais, si haut placés dans la civilisation, avalent ces contes grossiers, applaudissent et maudissent! Et il se trouve, pour notre honte, des Italiens renégats, qui prêtent les mains aux protestants dans ce sale métier à Londres et ailleurs, parmi lesquels il doit me suffire de nommer Gavazzi[1]! Qu'on ajoute

[1] Sur la fin de l'année 1856, trois Italiens, coupables d'homicide sur un vaisseau anglais, furent exécutés à Winchester. Avant la sentence, ces trois malheureux s'étaient déclarés catholiques, et avaient reçu avec plaisir l'assistance d'un zélé prêtre catholique anglais nommé Stone. Mais quand la sentence capitale eut été prononcée, le chapelain protestant des prisons mit tout en œuvre pour pervertir et perdre éternellement l'ame de ces misérables. Outre des bibles protestantes et des écrits anticatholiques en langue italienne, qu'il leur distribua en grande quantité, il eut recours à un certain Ferretti, italien et catholique renégat, qui se fit passer auprès d'eux pour un personnage important, et leur laissa confusément entrevoir la promesse qu'en se faisant protestants, ils adoucissaient leur sentence. Il ne réussit que trop à éloigner l'esprit de ces victimes infortunées de la foi dans laquelle elles avaient été élevées. Cependant le bon prêtre Stone ne perdit pas courage, et fit tant auprès du gouvernement et des magistrats qu'il parvint à obtenir un peu de liberté d'action. Assisté par T. Faa de Bruno et par un autre prêtre italien, Baldacconi, il put ramener à la foi et à un repentir sincère, deux des condamnés. Le troisième, nommé Petricci, mourut, à ce qu'il paraît, trompé par ces deux ministres de l'enfer. Qui ne se sent frémir d'indignation en voyant trois catholiques sur le point de se présenter au tribunal qui doit décider de leur sort *éternel*, et qui auraient par conséquent besoin d'être assistés dans leurs ames, exposés au danger d'être trompés, séduits et pervertis dans la foi, parce qu'ils ont le malheur d'être au pouvoir d'un gouvernement protestant? Le révérend Stone eut beau représenter aux magistrats que ces trois condamnés s'étant déclarés catholiques, le chapelain protestant ne devait plus être admis à exercer aucun office de religion à leur égard, ou du moins qu'il

la propagande que font les dames protestantes, lesquelles, poussées par le fanatisme, et avec un zèle que c'est pitié de voir si mal employé, entrent dans les taudis du pauvre les mains pleines de pièces de monnaie et de petits livres, donnent les unes et les autres; font certaines instructions hérétiques, et finissent par faire promettre aux parents d'aller au temple, et d'envoyer leurs enfants à l'école protestante. Et les Anglicans ont de grands moyens pour cette propagande, le gouvernement, l'argent, les emplois, les écoles, la presse et mille ressorts. Tout cela réuni forme une barrière qu'aucune force humaine ne saurait surmonter ; d'autant plus que les catholiques manquent de tout, notamment de ce dont ils auraient le plus besoin, c'est-à-dire des prêtres. Ces derniers sont en si petit nombre, qu'ils peuvent à peine suffire pour les convertis, et qu'ils n'ont ni le temps ni les moyens de s'occuper de ceux qui sont hors du bercail. Ils m'ont raconté qu'il était arrivé plus d'une fois que des protestants, touchés de la grâce de Dieu, avaient cherché un prêtre catholique pour les instruire, et qu'ils n'avaient pu en trouver aucun, tant le peu qu'il y en avait était accablé d'occupations.

devait être interdit à Ferretti d'aller les troubler. On lui répondit qu'aux termes de la loi le chapelain des prisons *avait le droit* de visiter tout prisonnier quelconque, et de conduire avec lui toute personne qu'il jugerait apte à l'aider dans son ministère. Bien plus, Petricci ayant déclaré qu'il n'entendait plus accepter les services du prêtre catholique, on défendit à ce dernier de le visiter. De sorte que le ministre protestant avait toujours pleine liberté de se rendre auprès des pauvres condamnés, même contre leur gré ; tandis que le prêtre catholique ne pouvait les visiter qu'après avoir été appelé. Tels sont les moyens dont usent les protestants d'Angleterre, pour tenir debout leur Église, qui tombe de toute part en lambeaux. Dans cette circonstance, le révérend Stone a pu se convaincre que les prisonniers catholiques sont souvent forcés de prendre part aux cérémonies religieuses des protestants, qu'on met en jeu mille moyens pour les pervertir, et qu'on défend au prêtre catholique de les visiter, même après des instances pressantes et réitérées. Les documents qui prouvent la réalité de ces injustices ont été publiés dans divers journaux. L'inique prosélytisme, employé à Winchester au détriment de ces trois condamnés excita l'indignation même de quelques journaux protestants. L'*Union* le blâma en termes sévères. Ce journal loua le zèle de Mgr. Grant, évêque de Southwark, qui était allé confirmer l'un de ces malheureux, et fit ironiquement observer que si ce dernier avait été protestant, et s'il avait demandé à être confirmé par l'évêque du diocèse, le prélat lui aurait fait répondre d'attendre jusqu'en 1858, année dans laquelle il devait administrer sa confirmation *triennale !*

Il faut voir un autre genre d'obstacles aux triomphes de Rome à Londres dans les richesses dont abondent tant de protestants ; dans la sensualité et la mollesse à laquelle ils se livrent; dans le négoce et le tumulte d'affaires qui absorbent la grande majorité de la nation ; dans les besoins matériels auxquels doit chaque jour passer la classe immense des ouvriers et des pauvres, de sorte qu'on peut affirmer que, sous ce rapport, l'Angleterre est entre toutes les nations protestantes la moins disposée à se convertir. En effet, la conversion est l'œuvre de la grâce, et le Seigneur, pour parler au cœur, aime la solitude. Le célèbre Palmer, qui s'est converti à Rome, il y a deux ans[1], a dû cette faveur signalée aux exercices de saint Ignace ; et l'on trouvera difficilement quelqu'un qui se soit rendu catholique au milieu des fracas du monde. Oh ! quel puissant secours surnaturel il faut à la plupart des anglicans pour renoncer à l'anglicanisme ! Les ministres, par exemple, doivent d'abord se priver de leurs grasses prébendes qui leur donnent par an de dix à cinquante mille francs et plus, perdre ainsi bien souvent leur unique soutien et celui de leurs femmes et de leur nombreuse famille, se réduire à l'extrême pauvreté, et se mettre dans la nécessité de se livrer à un genre de vie trop au-dessous de la position qu'ils occupaient auparavant. Aussi arrive-t-il que beaucoup d'entre eux, bien qu'ils sentent le vide de l'anglicanisme et la vérité du catholicisme, n'osent pas même mettre en examen l'idée de se convertir, idée qu'ils chassent de leur esprit comme une terrible mélancolie, se tenant éloignés des études sérieuses, parce qu'ils redoutent de trop graves tentations. Il faut en dire autant de beaucoup de négociants et d'artisans qui, s'ils passaient au catholicisme, verraient disparaître les acheteurs et diminuer le travail, unique soutien de leur vie.

[1] Il fit son abjuration le dernier jour de février 1855, entre les mains du révérend P. Passaglia, dans une chapelle privée du collége romain. Il appartenait comme *fellow* al *Magdalen College*, un des vingt-quatre colléges et *Halls* dont se compose ce noble athénée, où il avait contracté d'étroites relations d'amitié et d'études avec les esprits les plus distingués de l'anglicanisme. Voyez *Civiltà Cattolica*, série II, tom. IX, page 690.

Il est de même d'une foule innombrable de pauvres, qui, en rentrant dans le bercail de Pierre, ne jouiraient plus des aumônes des protestants, sans pouvoir espérer beaucoup des catholiques, parce qu'ils sont peu nombreux et relativement très-pauvres eux aussi. Toute conversion qui s'accomplit en Angleterre peut donc être considérée comme un grand miracle, un de ces miracles que Rome seule peut opérer, et qu'elle opère continuellement malgré tous les obstacles.

Il y a encore en Angleterre deux obstacles aux triomphes du catholicisme, que nous ne pouvons omettre, c'est la déplorable conduite de certains catholiques et le trop grand nombre de mariages mixtes. Comme en Italie, il y a aussi en Angleterre un certain nombre de personnes qui renient par leurs œuvres la foi immaculée qu'ils professent, et qui scandalisent les protestants au point de rendre inutiles les prédications les plus convaincantes. Ces derniers, en effet, concluent, de ces scandales, qu'une religion ainsi profanée par ses propres enfants ne saurait être vraie, conclusion misérable, qui n'a rien de solide, mais qui fait néanmoins grande impression sur l'esprit des faibles. D'autre part, les mariages mixtes, bien qu'ils amènent souvent la conversion de l'époux protestant, sont trop fréquemment cause que l'époux catholique apostasie, ou que les enfants sont élevés dans le protestantisme. Ce danger s'aggrave dans deux cas principaux : l'un, quand la femme est protestante et le mari un peu négligent ; il arrive alors que ce dernier devant s'adonner au négoce, aux devoirs de sa charge, et à ses autres occupations, sa femme reste seule pour soigner les enfants, et leur fait sucer l'hérésie avec le lait ; l'autre, quand l'époux catholique est enlevé par la mort, et que l'épouse protestante se remarie avec un autre protestant. Lorsqu'on compare les pertes aux gains, on trouve celles-là beaucoup plus grandes que ceux-ci, c'est pourquoi le Saint-Siége a vivement recommandé de déconseiller aux catholiques de contracter de semblables mariages.

Je trouve ici l'occasion de raconter en détail deux faits récents arrivés en Angleterre, et deux décisions judiciaires

qui ont fait beaucoup de bruit dans la Grande-Bretagne et dans toute l'Europe. C'est d'abord la sentence définitive prononcée par la Chancellerie anglaise, le 10 février 1857, dans l'affaire d'Alice Race. Alice Race est une fille de dix ans. Son père protestant mourut près de Sébastopol, où il combattait dans la guerre d'Orient. Sa mère est irlandaise et catholique. Quelle qu'en eût été la cause, celle-ci a permis, ou n'a pu empêcher que sa fille unique Alice et son fils unique, maintenant âgé de cinq ans, fussent baptisés (si toutefois ils l'ont été validement) par le ministre anglican. Le père, quand il allait à son église les jours de fête, conduisait avec lui sa fille Alice ; mais en même temps, il ne s'opposait pas à ce que sa mère lui apprît les prières du chrétien. Avant de mourir, il écrivit du camp de Sébastopol une lettre très-affectueuse à sa femme, dans laquelle il lui recommandait d'avoir soin des enfants et de les élever dans la crainte salutaire de Dieu. La mère, quand elle eut appris la mort de son mari, céda à l'invitation de sa belle-mère, et alla habiter avec elle. Comme il n'y avait là ni église, ni école catholique, elle eut la faiblesse d'écouter les conseils de la famille, toute protestante, de fréquenter avec elle le temple anglican, et d'envoyer ses enfants à l'école des hérétiques. Cependant elle eut recours à qui de droit pour avoir part aux subsides, qu'on donne aux veuves et aux enfants des soldats morts dans la guerre d'Orient sur les fonds recueillis par des souscriptions volontaires (auxquelles les catholiques ont contribué largement). On lui offrit pour ses enfants de les admettre dans les orphelinats, où ils seraient entretenus à l'aide des fonds susdits. La mère imprudente accueillit cette proposition, sans réfléchir que dans ces orphelinats ses enfants seraient élevés par les hétérodoxes.

Quelque temps après, vivement touchée de remords pour le mal qu'elle avait fait à l'ame de ses enfants, elle se présenta à l'orphelinat des garçons, réclama son fils en alléguant des motifs de santé, et son fils lui fut aussitôt rendu. Elle se présenta ensuite à l'orphelinat des filles pour redemander son enfant. Mais comme elle laissa percer son désir de la voir élevée dans

la foi catholique, cela suffit pour susciter un incendie de zèle chez les directeurs de l'institut, qui opposèrent un *non* catégorique à la demande qui leur était faite. La mère recourut au juge de l'endroit, lequel se déclara incompétent à résoudre la question, et ordonna en conséquence l'état de possession, c'est-à-dire que l'enfant devait demeurer où elle se trouvait. On appela au banc de la reine, et lord Campbell, après deux longues séances, décida que la fille devait être remise à sa mère. Le magistrat donna pour raison que, depuis l'émancipation, la loi est la même pour les catholiques que pour les protestants, et que par conséquent le père, ayant chargé la mère de la tutelle des enfants, et n'ayant fait aucune prescription de les élever dans la religion protestante, ni aucune défense de les élever dans le catholicisme, s'en était rapporté au jugement de sa femme pour leur éducation religieuse. D'où résultait pour elle le droit de ne pas être molestée sur ce point. Comme l'avocat de la partie adverse insistait à l'aide de diverses arguties, le juge lui ferma la bouche en lui demandant comment il voudrait qu'on décidât l'affaire, en supposant le père défunt catholique et la mère protestante. Il est bon de remarquer que, dans cette cause, dont les frais furent très-grands, les directeurs de l'orphelinat payèrent avec l'argent des contribuables, tandis que la pauvre mère dut payer de ses propres deniers !

A peine la sentence eut-elle été prononcée, que les avocats de la mère insistèrent pour obtenir des directeurs de l'orphelinat la consignation immédiate de l'enfant. Cette consignation fut exécutée publiquement, mais il fallut que lord Campbell déclarât quatre ou cinq fois qu'il voulait être obéi sur-le-champ. La cause paraissait finie, les droits de la mère semblaient suffisants. Mais non : Satan voyait avec peine Alice lui échapper, et il mit aussitôt en œuvre un artifice qui lui réussit. En Angleterre, la Chancellerie royale assume d'office la tutelle de tous les mineurs qui possèdent quelque propriété, et veille à ce que celle-ci soit bien administrée. De la tutelle des propriétés elle passe, comme corollaire, à la tutelle de la

personne, et décide sur l'éducation morale à donner au mineur, faisant ainsi de l'éducation morale un accessoire de la propriété matérielle. Que chacun juge avec quelle logique et quelles détestables conséquences ! Mais Alice est pauvre, donc elle ne peut jouir de la tutelle de la grande Chancellerie : non ! Le jour même où lord Campbell la fait rendre à sa mère, Alice reçoit de je ne sais quelle source 20 sterlings, ou 500 francs, qui donneront un revenu d'environ 15 francs par an. Dès ce moment Alice, qui ne peut refuser cette donation, doit passer sous la surveillance de la Chancellerie. Celle-ci, après trois séances, une publique et deux privées, décide que la fille doit être élevée dans les principes de l'Église d'Angleterre jusqu'à l'âge de vingt et un ans, et lui assigne pour tuteurs un capitaine et un ministre anglican, afin qu'ils veillent à l'exécution de son jugement. Je laisse au lecteur à décider si c'est la logique, la justice, ou le bon sens que ce jugement choque le plus. Voilà donc une fille de dix ans, recommandée par son père aux soins de sa mère catholique, qui doit être élevée dans l'erreur jusqu'à l'âge de vingt et un ans, et cela parce qu'elle n'a pas pu refuser un don de 500 francs, qui lui a été fait évidemment dans le but d'éluder la sentence prononcée par le banc de la reine en faveur de la mère. Pendant onze ans, Alice ne peut embrasser la foi catholique, parce qu'elle ne peut refuser une rente de 15 francs par an !

L'autre sentence fut prononcée par la Chancellerie royale, le 17 mars 1857, et cette seconde sentence est aussi étrange, aussi injuste que la première. En 1847, mourut l'honorable John Stourton, catholique, et peu de mois après sa mort, sa femme Caroline, aussi catholique, donna le jour à un fils. Cette dame s'est séparée, il y a quelques années, de l'Église catholique, et a voulu faire élever dans le protestantisme son fils unique, maintenant âgé d'environ dix ans. L'oncle paternel, Lord Carl, tenta de s'opposer à cette résolution, et recourut à la Chancellerie royale pour obtenir que son neveu fût élevé dans la foi de ses ancêtres. Voici sur quelles raisons il se fondait. Quand le père mourut, la mère professait le

catholicisme, et il n'y avait aucun motif de supposer qu'elle voulût abandonner sa religion. Le père ne pouvait donc concevoir la crainte que son fils posthume dût être élevé dans le protestantisme. Autrement, il aurait certainement pris des mesures expresses pour faire donner à son fils une instruction catholique. Le devoir très-grave qu'ont les parents catholiques d'élever leurs enfants dans leur foi, ou de pourvoir à ce qu'ils y soient élevés, devoir reconnu implicitement par la mère quand elle avait contracté son mariage, attendu qu'elle était alors catholique, et l'attachement de John Stourton à sa religion, donnaient toute raison de conclure que l'intention de la mère d'élever son fils dans le protestantisme, était tout à fait contraire à l'intention du père défunt.

Depuis que la Chancellerie royale avait décidé dans l'affaire d'Alice Race, que l'enfant *doit être élevé dans la religion du père,* chacun s'attendait à ce que les raisons de Lord Stourton seraient approuvées, et que son neveu Jean serait placé par sentence du grand chancelier, dans quelque collége catholique, et confié à des instituteurs catholiques en dépit de sa mère devenue protestante. Mais non, le 17 mars, on passa solennellement sur tout ce qu'on avait défini un mois auparavant, et l'on décida que la mère Caroline Stourton ne devait être troublée en rien dans la tutelle de son fils, et qu'elle devait être laissée libre de l'élever dans le protestantisme, si telle était sa préférence. Les juges abdiquèrent non-seulement la justice, la logique et la pudeur, mais même tout sentiment de gravité, car ils se livrèrent à des plaisanteries sur les jésuites, sur leurs colléges et sur ceux qui y envoient leurs enfants. Telle est la pratique de la justice en Angleterre, et ces gens-là ont le front de parler et de prononcer sans rime, ni raison, sur les prétendues injustices du gouvernement papal. Un excellent avocat démontra, par des documents authentiques, que, depuis la prétendue Réforme jusqu'à nos jours, la Chancellerie anglaise n'avait jamais contrarié les mères par rapport à l'éducation de leurs enfants, si ce n'est quand il s'est agi de deux mères catholiques.

Je pourrais citer d'autres faits qui prouvent qu'on emploie tous les moyens en Angleterre pour combattre le Catholicisme, et arrêter les triomphes de Rome. Je me bornerai à rappeler le procès de Newman en 1852, et sa scandaleuse condamnation qui indigna le *Times* lui-même. Après avoir déploré qu'on cherchât le triomphe de l'Église anglicane dans l'infraction des droits les plus sacrés de la moralité et de la justice, de sorte que l'Angleterre paraissait reculer deux siècles en arrière, à cette époque barbare, où la faute d'être catholique permettait aux magistrats tous les actes de la plus insigne partialité, le *Times* formulait ainsi sa conclusion : « Nous pensons qu'une terrible brèche a été faite par cette sentence à l'administration de la justice en Angleterre, et que les catholiques romains auront à l'avenir de trop justes raisons d'affirmer qu'il n'y a pas de justice pour eux ici, dans toutes les causes où les passions protestantes des juges et des jurés sont en jeu [1].»

[1] *The Times*, juin 1852.

CHAPITRE XVI.

LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE LONDRES ET LA PROPAGANDE DE ROME.

Panégyrique de la Société biblique de Londres, imprimé à Turin. — Nécessité d'en parler. — Sa comparaison avec la *Propaganda fide* de Rome. — Origine de celles-ci. — Congrégation et collége. — Eloges décernés par les protestants. — C'est une des plus belles gloires du catholicisme. — Comment et quand naquit la Société biblique de Londres. — Stérilité des missions protestantes. — Aveux du *Times* et du *Morning-Post*. — Les évêques des Colonies. — L'Angleterre propage les idoles. — C'est un gouvernement sans conscience, témoin la société des missions ecclésiastiques.— La Societé biblique devrait travailler dans Londres et non, en Italie, ni en Irlande. — L'archevêque Catholique de Dublin et sa lettre pastorale de 1856. — La Société biblique ne croit pas. — Elle fait avant tout une propagande politique. — Dieu ne bénit pas ses travaux et ses dépenses, comme il bénit les sueurs et les missions de Rome catholique.

Avant de finir ces comparaisons entre le Catholicisme et l'Anglicanisme, il me reste à parler de deux institutions établies à Rome et à Londres, qui, au premier coup d'œil, se proposent le même but, mais qui n'obtiennent pas le même résultat, je veux dire la Propagande et la Société Biblique. Cette dernière a trouvé de chauds panégyristes en Piémont, et est venue parmi nous pour corrompre les Italiens, pendant qu'elle laissait en paix les idolâtres, et un journal de Turin a osé écrire : « Si ce n'était la haine que l'Église romaine a pour la Bible confiée entre les mains des laïques, qui y trouvent une Église toute différente de celle du Pape, elle devrait favoriser, au lieu de la traverser, l'entreprise de la Société Biblique, car elle n'est pas moins utile aux missionnaires catholiques qu'aux missionnaires des diverses communions

protestantes[1]. » Nous parlerons d'abord de la *Propagande* de Rome, et puis nous discuterons les prétendus bienfaits de la Société Biblique de Londres, ainsi que ses actes récents.

La *Propagande* de Rome fut instituée en 1622 par le souverain Pontife Grégoire XV[2], et a pour but, comme son nom l'indique, de répandre l'Évangile dans le monde entier. Elle se compose d'une congrégation et d'un collége. La première est formée d'un cardinal avec le titre de préfet, de plusieurs autres cardinaux, et protonotaires apostoliques interprètes des langues étrangères. A elle aboutissent toutes les affaires qui concernent les missions, et elle a la surveillance de tous les séminaires et colléges destinés à fournir des missionnaires. Elle se réunit chaque semaine en présence du Saint-Père, et tient ses autres séances dans le collége de la Propagande, sur la place d'Espagne[3]. Ce magnifique établissement s'appelle le

[1] *L'Unione*, du 5 juin 1857, n° 155. Nous avons montré plus haut que l'Église ne hait pas la Bible, qu'elle en favorise même l'étude, mais avec les précautions nécessaires. Du reste, qu'est-ce que cette lecture de la Bible, parmi le peuple anglais, sinon un jeu et une profanation? Le rapport pour l'année 1855, de la société dite *Church Pastoral aid society*, cite, à la page 24, le témoignage d'un ministre anglican qui dit, que le peuple, en lisant la Bible, s'amuse à la déchirer : *pulling the Bible to pieces.* « Tel est, observe, à ce sujet, Mgr. Cullen, archevêque de Dublin, le déplorable effet de la distribution de la Bible, faite sans discernement parmi des personnes qui ne sont ni préparées à recevoir avec respect la parole de Dieu, ni capables d'apprécier les oracles du ciel. Outrager la doctrine de la Bible, se moquer de ses enseignements, et en lacérer les feuilles, telle est leur occupation le dimanche. Pourquoi répandre tant de millions de Bibles parmi des populations ainsi disposées à mettre en question les doctrines mêmes de la revélation? Oh! combien est plus sage la discipline de l'Église catholique, qui protége la parole de Dieu contre l'insulte et la profanation, en recommandant de ne la propager que parmi les fidèles disposés à la recevoir avec tout le respect qui lui est dû » *Lettre pastorale, du 2 février 1856.* Sur le zèle avec lequel l'Église catholique fait traduire et répand la Bible, il faut lire le bel ouvrage de WATERWORTH, intitulé : *Origine and developements of anglicanism.* London, 1854. Le chap. 10, page 345 et suiv., roule tout entier sur ce sujet; il est très-riche en documents et témoignages des protestants mêmes.

[2] A vrai dire, l'origine de la Propagande se trouve déjà dans une ordonnance de Grégoire XIII, qui chargea un certain nombre de cardinaux de la direction des missions dans le continent, et décreta l'impression du catéchisme dans les langues les moins connues. Voyez COCQUELINES, *Préface à Maffei, Annales de Grégoire XIII*, page 5. Lisez aussi, LÉOPOLD RANKE, *Histoire de la papauté*, Paris, tom. IV, page 115.

[3] La congrégation *de Propaganda fide* se compose d'un préfet général, qui est

Collége Urbain de la Propagande, du nom du pape Urbain VIII qui le fonda en 1627, et est destiné aux jeunes gens des nations étrangères, et surtout des nations orientales, qui se préparent à l'état ecclésiastique. Ces jeunes gens, envoyés à Rome en très-grande partie par les missionnaires, ne dépensent pas un centime ni pour le voyage, ni pour le séjour, ni pour l'éducation, ni pour le retour. La charité apostolique subvient à toutes les dépenses, et eux, réunis à l'ombre du Vatican, glorifient Dieu et prouvent que c'est la Rome catholique qui rend au monde une seule langue. J'ai sous les yeux le programme d'un concert que les élèves donnèrent le 12 janvier 1852, concert dans les quarante-quatre langues qu'il y a maintenant dans le collége, et dont la pensée était de témoigner la reconnaissance de toutes les nations envers l'enfant Dieu Rédempteur, qui les appelait dans la personne des saints Mages à former son Église. Toutes ces langues, monument de l'ancien orgueil désigné par la tour de Babel, se trouvent moralement réunies à l'école de l'humilité évangélique, discordantes dans les sons physiques, mais toutes en harmonie avec la foi apostolique dont Rome les anime [1]. Aussi un élève eut-il l'heureuse idée de prendre pour sujet de ses strophes les vers suivants :

Rome du monde entier la mère et la patrie,
Aux yeux des nations es le soleil de vie [2]?

aujourd'hui le card. Alexandre Barnabo, d'un préfet de l'économie, card. Marini; de 21 cardinaux; d'un secrétaire, et d'un protonotaire apostolique. Outre un bon nombre de consulteurs, qui sont présentement 19, quatre rédacteurs, un archiviste, un sous-archiviste, un computiste. Voyez *Notizie par l'anno 1857*. Roma, tip. della Rev. Cam. Apost. pag. 229.

[1] « *Pœna* linguarum dispersit homines, *donum* linguarum dispersos in unum populum redegit. » Cette remarque est de Hugue Grotius, Annot. *ad Act. Apost.* cap II, vers. 8. remarque qui avait déjà été faite par S. Jean Chrysostôme *Hom.* II, *in Pentecost,* e *Homil.* XXXV *in* 1a *ad Corinth.* — E. S. Augustin : « Ideo Spiritus Sanctus in omnium linguis gentium se demonstrare dignatus est, ut et ille se intelligat habere Spiritum Sanctum, qui in unitate Ecclesiæ continetur, quæ linguis omnium loquitur. » *Serm.* 268, nº 1 et 2.

[2] *Roma, del mondo intero e madre et patria.*
Tu l'astro additi ai popoli diversi.

Je ne crois pas devoir employer beaucoup de paroles pour louer cette congrégation d'hommes cosmopolites, dont il n'y a pas d'exemple ni ancien, ni moderne, et qui a excité l'admiration et l'envie du plus illustre conquérant qui ait vécu depuis bien des siècles [1]. Elle représente l'esprit de conquête qui est resté dans Rome, mais sanctifié par l'Évangile, esprit par lequel la Cité sainte tend à conquérir les intelligences à la vérité, et les cœurs à la vertu, en les disposant par l'innocence à jouir sur la terre d'une félicité vertueuse, et à goûter dans le ciel les joies de la vraie patrie. Un protestant fameux ne pouvait s'empêcher d'admirer les glorieuses entreprises de la Propagande. « Elle envoie, disait-il, de nombreux missionnaires dans les parties les plus éloignées de la terre ; elle répand une grande quantité de livres pour faciliter l'étude des langues étrangères et barbares ; elle fournit aux nations les plus lointaines des ouvrages de piété imprimés dans leur langue et avec leurs caractères ; elle construit des maisons où sont nourris et instruits de jeunes idolâtres envoyés à Rome, afin qu'à leur retour ils puissent enseigner leurs compatriotes et les tirer de l'aveuglement où ils gémissent. Je ne dirai rien des établissements charitables destinés au soulagement de ceux qui ont été exilés de leur pays, ou qui ont éprouvé d'autres malheurs à cause de leur attachement à la religion romaine ou de leur zèle à soutenir la gloire de ses pontifes. Tels sont les vastes desseins que la Propagande est chargée de poursuivre ; mais là ne s'arrête pas sa sollicitude, ses vues sont grandes et ses entreprises presque incroyables [2]. »

La Propagande, ses travaux et ses conquêtes sont une

[1] L'empereur Napoléon, auquel plaisaient les choses qui pouvaient remuer le monde, voulut conserver la Propagande en se l'assujettissant... Elle pouvait encore admirablement seconder la diplomatie et la politique. Elle avait plu à Napoléon, par cela surtout qu'un seul chef dirigeait et faisait mouvoir un nombre infini de subalternes, placés dans toutes les parties du monde. Cette conception parut belle à Napoléon, et il n'était pas homme à négliger d'en tirer parti. Comme il s'était servi de la religion pour arriver à dominer en France, il voulait également se servir de la Propagande pour étendre sa domination sur le monde. Carlo Botta, *Storia dell'Italia dal 1789 al 1814*, Livre XXIV.

[2] Mosheim, *Hist. Ecclesiast.*, trad. Maestricht, 1776, tom. v, page 2, 3.

preuve invincible en faveur de Rome, car la gloire de l'Église dans les missions forme sa plus splendide apologie. Et cette apologie, ce ne sont pas des paroles disposées avec art qui la font, mais les œuvres que le Seigneur daigne accomplir par son moyen[1]. En effet, quand on contemple l'Église romaine dans l'activité de son apostolat, dans la sublimité qui s'y révèle, dans la bénédiction qui l'accompagne, on est vraiment forcé de déclarer solennellement que Dieu est avec elle et que l'Esprit-Saint l'assiste. La Providence a voulu que quand Rome fut abandonnée par beaucoup d'enfants ingrats aux temps de la prétendue *Réforme*, la force du Tout-Puissant, qui l'assiste et la soutient, se manifestât le plus clairement. Ce fut alors en effet qu'on vit, de la manière la

[1] Voici en résumé la *liste des Vicaires délég. et préfets apostoliques du Saint-Siège, établis dans chaque partie du monde, sous la direction de la S. Cong. de Propaganda fide.* Elle est tirée des *Notizie di Roma* pour 1857 : Europe : Anhalt-Kœten, Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernburg, Bosnie, Erzégovine, Constantinople, Allemagne septentrionale et Danemark, Gibraltar, Grèce, S.-Maurice, Mesolcina, et Calanca, Misnie, Lusace, Moldavie, Luxembourg, Rhétie (Grisons), Saxe, Ecosse, trois Vicariats apostoliques, Sophia, Suède et Norwège, Valachie. Asie : Aden en Arabie, Alep, Asie Mineure, Chine et royaumes adjacents, trente-trois vicariats apost. et trois Préfectures, cad. Xensi, Xansi, Hu-pé, Hu-nan, Sut-Chuen (N.-O.), Sut-chuen (S.-E.), Kouei-Kou. Lassa, Ko-Konor, Yun-nan, Fokien-Nankin, Pékin (vic. sept.), Pékin (vic. mérid.), Pékin (vic. orient.), Tche-Kiang, Kiang-si, Leao-tung, Mongolie, Xan-tung, Honan, Siam (occid.), Siam (orient.), Cochinchine (or.), id. (occ.), id. (mérid.), id. (centrale), Corée, Japon, Hon-Kong, Kuang-tong. Kuang-si, etc. Labuan et adjacentes, Indes orientales, 20 vicariats apost. et une préfecture, card. Ava et Pegù, Bombay (mis. sept. et mérid). Bengale (occid. et orient.) Colombo, Jafnapatam, Madras, Hyberabad, Visagapatam, Pondichéry, Maysour. Coimbatour, Sardhana, Agra, Patna, Verapoli, Canarà, Quilon, Maduré, Mésopotamie, Kundie et Arménie mineure, Syrie, Perse. Afrique : Abyssinie, Gallas, Afrique cent., Cap. de Bonne-Espérance (distric. or. et occid.) Congo, Egypte (Latins), id. (Coptes), Guinées (sup. et infér.), Iles Seichelles, Nossi-bè, Natal, Sénégal, Tripoli en Barbarie, Tunis. Suivent *les missions de diverses corporations en aide des évêques résidents*, cad. : Amérique septentrionale : Curaçao, Jamaïque avec les Lucayes et Bahama et la colonie anglaise de Honduras, S.-Pierre et Miquelon, Territoire à l'est des montagnes rocheuses, Péninsule supérieure de l'État Michigan. Amérique méridionale : Cayenne, Guyane anglaise, Surinam. Les Mineurs observantins ont des colléges dans la Bolivie, le Mexique, le Chili, le Pérou, Panama, où demeurent des religieux attachés aux missions, dirigées, par un préfet. apost. Océanie : Batavia, Malaisie, Micronésie, Iles Marquises, Océanie centrale, Nouvelle Calédonie, Navigateurs (Archipel), Nouvelle Hollande, Iles Sandwich, Thaïti. Rome répand la lumière de la foi dans les régions les plus reculées.

plus évidente qu'il n'y a que la Rome catholique qui puisse s'accommoder à tous les climats, à toutes les nations, à tous les genres de civilisation, et accomplir ainsi l'éternelle mission confiée au Christianisme, d'étendre son action sur tout le genre humain. Ce fut alors que Rome porta son empire parmi les grossiers Cannibales et les Indiens amollis, parmi les peuples sauvages et les Chinois immobiles. Ce fut alors que la barbarie et la culture efféminée, la stupidité et l'orgueil, le fétichisme et l'idolâtrie ne purent résister à l'esprit catholique de Rome, laquelle trouva toujours accès dans les climats chauds et les froides régions, dans les terres pauvres et les contrées fertiles, produisant les plus riches fruits en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, en un mot parmi les hommes de toutes les races. Trois causes principales séparaient les peuples de Rome : l'état sauvage, la civilisation dégénérée et l'orgueilleuse apostasie. Et c'est au milieu de ces trois classes de peuples qu'on a vu et qu'on voit se répandre les missionnaires de Rome, ici élevant d'abord l'homme avant de le faire chrétien ; là, s'approchant de l'esclave de l'idolâtrie pour le retirer de l'abîme ; parlant enfin au cœur du malheureux égaré et le reconduisant au bercail. Et par quels moyens? Par des moyens insignifiants si on les compare à ceux des protestants qui dépassent toute imagination, tant ils sont surabondants[1]. Et cependant quels fruits recueillent ces derniers? Ils les comptent non par le nombre des personnes qu'ils éclairent et convertissent au Christ, mais par celui des Bibles qu'ils répandent.

En 1804, s'établit à Londres la *Société Biblique* britannique et étrangère, dans le but de propager partout la Bible traduite dans toutes les langues[2]. Un journal de Turin s'est chargé

[1] Qu'on lise sur ce sujet, le bel ouvrage du docteur WITTEMAN, intitulé : *La Gloire de l'Eglise dans ses missions, ou une histoire universelle des missions catholiques dans les trois derniers siècles.*

[2] *The Bristish and foreign Bible society.* Vers la fin de 1802, un ministre du Nord du pays de Galles, se rendit à Londres, disant que l'ignorance de la Bible était la cause de la rudesse des populations galloises. Il fut bien accueilli par une Société de missionnaires anglais, créée depuis 1796, et sur la proposition de Hugue

d'en chanter les gloires, et voici en quoi elles consistent. De 1804 à 1855, la Société Biblique de Londres a disséminé plus de vingt-neuf millions d'exemplaires de la sainte Ecriture, soit en tout, soit en partie, c'est-à-dire les deux Testaments réunis, ou le nouveau Testament seul. Elle a, en outre, fourni des subsides aux autres sociétés bibliques, de sorte que toutes ces sociétés réunies ont répandu dans le monde plus de cinquante millions d'exemplaires de livres bibliques, dont plus de dix-neuf millions dans les diverses langues qui sont parlées dans le vaste empire britannique, lequel, comme chacun sait, étend ses bras en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie ; plus de dix-sept millions en Europe ; environ onze millions par les sociétés bibliques américaines ; et un peu moins de trois millions parmi environ huit cents millions de Mahométans, de Juifs et d'idolâtres. Il est facile de concevoir qu'une entreprise si vaste et si coûteuse exige de grands capitaux, et pour s'en faire une idée, il suffit de citer ce seul chiffre. Du commencement d'avril 1856 à la fin de mars 1857, la Société a distribué 1,517,858 exemplaires de Bibles complètes et de Nouveau Testament ; elle a encaissé, chiffre rond, francs 3,468,740 : elle en a dépensé 3,474,630 ; et a eu par conséquent un *déficit* d'environ 6,000 francs, *déficit* bien faible, et qui sera immédiatement couvert par d'abondantes souscriptions, comme l'ont été les *déficits* beaucoup plus grands des années antérieures. Ainsi parlait le journal de Turin[1], en soutenant la

de Battersea, il se forma, en 1803, une société ayant pour but de propager la Bible, société qui fut définitivement établie le 4 mars 1804. On créa ensuite des sociétés auxiliaires (*auxiliary societies*) et des affiliations à celles-ci (*branch societies*) dans les lieux de moindre importance. Dans la Grande-Bretagne, il y a 3,249 affiliations, et 498 dans les colonies britanniques. Les Anglais nous disent que la société travaille activement dans le nord de l'Italie : *Actives measures have also been in progress for the diffusion of the scriptures in the north of Italy.* Sampson Low, *The charities of London in 1852-5*. London, 1854, page 191.

[1] L'*Unione* du 5 juin 1857. — En automne, de cette année 1857, la *Société Biblique anglaise et étrangère* Branche d'Exmouth, tint à Exmouth son trente-deuxième congrès annuel. Au commencement de la société, il y a 54 ans, on calcula qu'il n'y avait que 4 millions de Bibles répandues dans le monde entier. Mais dans la suite, la seule société biblique d'Angleterre, fit distribuer 32 millions d'exem-

cause de la Société Biblique qui avait envoyé ses émissaires en Piémont pour pervertir nos populations catholiques. En effet, c'est en Irlande, en Italie et dans les lieux où l'on professe le Catholicisme que travaillent de préférence les propagandistes protestants, qui cherchent à pervertir et non à convertir. Parmi les Mahométans et les idolâtres, ils se donnent très-peu de peine. Ils y jettent une Bible au hasard, et leur tâche est accomplie [1]. Aussi avons-nous pu lire l'aveu suivant dans le *Times*, il n'y a pas longtemps : « Tout bien considéré, le nombre des convertis au protestantisme est étonnamment petit. Dans la présidence de Bombay, il y a cinquante missionnaires, et l'on n'entend jamais parler de conversion. Dans l'île de Bombay, il n'y a qu'une demi-douzaine de protestants ; et cependant, il y a dans cette île 500,000 habitants, qui sont depuis deux siècles sous le gouvernement anglais. Ce résultat est trop décourageant, poursuivait la feuille anglicane, quand on le compare au

plaires, des Écritures traduites en diverses langues. Il fut un temps où la Société se faisait un mérite d'être arrivée à produire *une Bible toutes les neuf minutes*, en supposant dix heures de travail par jour, et cinq jours par semaine ; mais aujourd'hui, c'est bien différent, puisqu'il sort des presses de la Société *neuf Bibles par minute*. Toutefois le révérend M. *Foncs* a fait sentir la nécessité de redoubler d'efforts en montrant combien 32 millions de Bibles est peu de chose en comparaison de la population du globe.

[1] Outre la Société Biblique, il y a dans Londres, beaucoup d'autres associations de propagande pour pervertir ou bavarder dans les *meetings*. En voici quelques-unes : *African civilization Soc.*, *British Society for the Propagation of the Gospel among the Jews*, cad. pour la conversion des Juifs ; la société pour l'évangélisation chinoise *Chinese Evangelization Society* ; la Société des missions dans les Colonies ; les missions de l'Église anglaise aux catholiques romains (*English Church missions to the roman Catholics* dans le but d'ôter la foi à nos coreligionnaires ; *Evangelical Alliance ; Evangelical Continental Society ;* Société des missions pour pervertir l'Irlande, Société évangélique irlandaise, Société des missionnaires de Londres ; Société pour promouvoir le Christianisme parmi les Juifs : *Naval and military Bible society*, Société nationale pour élever les pauvres dans l'église protestante, Société de livres religieux pour l'Irlande, Société pour la propagation de l'Évangile dans les parties extérieures, société pour l'évangélisation des étrangers à Londres, Société pour explorer et évangéliser l'Afrique centrale, etc. Toutes ces sociétés font quelques athées et rien de plus ! Le *Post-Office London Directory* en indique la liste parmi les *soap powder makers*, fabricants de la poudre de savon et les *soda merchants*, marchands de soude. Les sociétés bibliques et évangéliques sont écrites parmi les objets de commerce dans le *Trades' Directory*.

rapide, grand et durable succès obtenu par les missionnaires catholiques[1]; » lesquels missionnaires catholiques, ajouterons-nous, n'ont pas deux millions de livres sterlings par an, somme qui est allouée aux bienheureux missionnaires anglicans pour ne rien faire d'autre que se livrer au commerce dans les colonies anglaises, avec leurs femmes et leurs enfants, sous la protection du canon des forteresses.

Malgré cela, le *Morning-Chronicle* eut un beau jour le courage d'écrire les lignes suivantes sur les missions anglicanes : « Il serait en même temps inconvenant et insensé de comparer l'Église de nos jours à celle des temps apostoliques, n'oublions pas cependant que nous avons récemment montré quelque chose de la foi et des travaux de la primitive Église[2]. » Le journal anglican émet cette étrange opinion à l'occasion d'une assemblée qui avait eu lieu pour l'extension des évêchés anglicans, c'est-à-dire pour créer quatre nouveaux siéges épiscopaux à 250,000 francs chacun. Quatorze évêques anglais avaient assisté à ce *meeting*, et l'archevêque de Cantorbéry l'avait présidé[3]. » Le révérend M. Hawkins, secrétaire de l'association pour la propagation de l'Évangile, présenta aux membres de cette réunion un rapport dans lequel, au lieu de dire les fruits obtenus par le zèle et par la foi des anglicans, il se contenta de calculer combien avait coûté l'établissement d'un évêque et la subvention nécessaire pour sa famille. Mais le *Morning-Chronicle* lui-même nous a donné une courte indication de ces fruits, et ses paroles peuvent très-bien être placées à côté de celles du *Times* citées plus haut. Voici ce qu'a écrit le *Chronicle*, en parlant de la société fondée à Londres pour la conversion des juifs, et de la mission de Jérusalem : « La mission de Jérusalem est non-seulement une cause de faiblesse pour l'Église à l'intérieur, mais un témoignage très-clair de son impuissance au dehors. Après vingt ans de travaux et de constructions qui

[1] *The Times*, août 1851. [2] *The Morning-Chronicle*, mai 1853

[3] Le lieu du *meetings* avait été très-bien choisi, car c'était la salle pour danse et concerts, connu sous le nom de *Willis's Room*. La réunion eut lieu le 20 avril 1853.

ont coûté plusieurs fois cent mille sterlings, cette mission dirigée par un évêque, soutenue par les sacrifices des protestants de la Prusse et de l'Angleterre, n'a opéré que trente-deux conversions. Durant toute l'année 1852, ses travaux n'ont abouti qu'à la conversion d'un seul juif[1]. » L'évêque qui avait converti ce seul juif avait cependant dépensé dans cette année 112,700 francs.

L'Angleterre, bien loin de propager la foi et de convertir les idolâtres, fabrique des idoles et les envoie vendre aux païens. J'ai sous les yeux l'annonce commerciale d'une fabrique d'idoles établie à Birmingham, dont voici la traduction littérale : « Yamen, *Dieu de la mort,* au bronze fin, fabrique avec beaucoup de goût. Nirondi, *roi des démons,* modèles très-variés. Le géant sur lequel il monte est un des plus hardis dessins, et son sabre de goût moderne. Varonnin, *Dieu du soleil,* plein de vie. Son crocodile est en bronze, et son fouet en argent. Couberen, *Dieu des richesses.* Ce Dieu est d'un travail admirable et le fabricant y a mis tout son art et tout son talent. On trouve aussi dans cette fabrique des demi-dieux et des démons inférieurs de toute espèce. On ne fait pas crédit. Escompte sur le payement au comptant. » On frémit en lisant ces lignes et en voyant ainsi toute foi prostituée à l'amour du gain. Un journal protestant de Paris a fait observer qu'on ne trouvait dans aucune autre partie de l'Europe une fabrique d'idoles comme en Angleterre[2]. J'ai pu voir une de ces idoles de fabrique anglaise dans la maison d'un missionnaire catholique qui l'avait rapportée des Indes. Là, le gouvernement lui-même s'est déclaré et montré en fait le soutien du paganisme, en gouvernant les Indes *comme s'il n'avait pas de conscience.* Cette phrase est tirée d'un manifeste publié en octobre 1857 par la société des missions ecclésiastiques de Londres, dont je donne le résumé suivant d'après un journal anglican[3].

D'abord la société des missions ecclésiastiques demande

[1] *The Morning-Chronicle*, 16 mai 1853. [2] *Archives du Christianisme*, sept. 1855.
[3] *The Morning-Post* octobre 1857.

que, quand l'ordre et l'autorité seront rétablis, le gouvernement se déclare ouvertement chrétien, et agisse comme tel. C'est là, sans doute, un solennel devoir. Nous ne prétendons pas que le gouvernement entreprenne des missions, ni qu'il prête un appui illégal à une intervention oppressive dans les affaires religieuses pour violer les consciences des indigènes; mais nous ne pouvons comprendre qu'une nation chrétienne puisse s'abstenir de se montrer chrétienne dans son gouvernement[1]. Si le gouvernement de l'Inde parle et agit en chrétien, ce sera une première preuve que l'Angleterre a une conscience. Cette profession de foi religieuse n'exclut pas absolument la tolérance, mais elle empêchera d'encourager les rites abominables de la superstition indienne. En second lieu, la société propose que le gouvernement intervienne, au nom de la morale publique, pour extirper les scandaleuses indécences qui forment une si grande partie des rites religieux de l'Inde. Quand le gouvernement se sera montré chrétien, il aura le droit et le devoir d'empêcher tout ce qui sera contraire à la morale, et cette suppression de l'immoralité préparera la voie au christianisme dans l'Inde[2]. Le troisième point, c'est

[1] Les fautes reprochées au gouvernement anglais retombent sur l'Église anglaise qui ne fait qu'une seule chose avec le gouvernement. Je l'ai déjà dit ailleurs, mais je le répète ici et le confirme par l'autorité d'un journal protestant *The Weekly Dispatch,* du mois d'octobre 1857 : « L'Église d'Angleterre, écrit-il, quoi qu'en disent les membres de l'*High Church,* est une institution légale plutôt que spirituelle. C'est une théologie d'État; non une religion nationale. Ses ministres sont de purs employés salariés par le gouvernement pour le service de certaines doctrines... Un ministre de religion, qui devrait *une ame libre parlant à l'homme libre,* est changé par notre politique en un avocat payé pour annoncer non la vérité, mais indistinctement tout ce que lui insinue son client. Comme les *clowns* (paillasses) d'Hamlet, qui ne doivent pas dire un mot de plus que ce qui est écrit dans leur rôle, de même les augures de l'Etat doivent avoir le plus grand soin de ne pas s'aventurer au-delà de la lettre de leurs instructions. »

[2] Voici un échantillon de ces immoralités d'après ce qu'en a écrit le *Morning-Post,* dans les premiers jours d'octobre 1857. « Les Kondi, qui habitent un territoire de deux cents milles de longueur et de cent soixante-dix de largeur, au nord-ouest de la baie du Bengale, sacrifient, en l'honneur de leurs divinités, des victimes humaines, qu'ils appellent *merias.* Ces victimes sont choisies dans la population qui vit dans la plaine, et sont prises à leurs proches, soit de vive force, soit moyennant échange avec un porc, un mouton ou du gibier. Toute victime humaine est agréable à la déesse Kali, mais elle affectionne particulièrement les enfants. Le sacrifice dure trois jours. Le premier est celui des libations, des chants et des danses. Dans le

que le gouvernement permette d'enseigner la Bible dans les écoles indigènes ; ce qui semble d'autant plus raisonnable que les indigènes n'y opposent aucun genre de difficulté. On propose, en quatrième lieu, de faire de nouveaux efforts pour réorganiser l'œuvre des missions sur une plus large échelle ; et enfin de prendre des mesures pour répandre dans l'Inde la littérature chrétienne. [1] »

La simple lecture de ce résumé suggère à l'esprit une sérieuse question. La société des missions ecclésiastiques avoue que le gouvernement anglais ne se montre pas chrétien dans les Indes, qu'il n'a pas encore prouvé qu'il avait une conscience ; qu'au lieu de s'opposer à l'immoralité des rites indiens, il les tolère et les fomente ; et qu'enfin il ne veut pas permettre l'enseignement de la Bible aux indigènes. Cela posé, nous sommes naturellement amenés à demander :

second la victime est attachée à un pieu et reçoit des offrandes de fleurs, d'huile et de safran. Le troisième jour, le prêtre égorge la victime avec un couteau, et aussitôt la multitude la met en pièces au milieu de cris horribles et d'une musique infernale. Les heureux possesseurs de ces reliques courent les offrir à leurs dieux domestiques. Dans quelques districts, la victime est plongée dans le sang de porc, puis coupée en morceaux, comme on vient de le voir. On ne saurait compter le nombre de ces sacrifices. Pendant l'espace de six mois, dans une petite vallée, les Anglais ont sauvé sept de ces victimes. L'infanticide est répandu dans l'Inde, principalement dans la race du Rajipoot. Les petites filles sont égorgées par leurs mères, sans même consulter le père et sans aucune cérémonie, comme nous tuons un poulet. Parfois, elle les noient dans le lait ; d'autres fois, elles leur font prendre du poison, dont elles frottent le bout de leurs mamelles, et les plus inhumaines abandonnent leur progéniture sur la voie publique à la rapacité des tigres et des vautours. La compagnie des Indes a stipulé des conventions avec les princes Indiens pour l'extirpation de l'infanticide ; mais ces princes ne s'empressent pas de les faire exécuter.

[1] Quelques militaires anglais dans les Indes ont tenté, à défaut d'autres, de se faire missionnaires. A Belfast, en octobre 1857, la *Hibernian Bible Society* tint une réunion solennelle, dans laquelle un certain Graham, vicaire de Bonn, déclara que, depuis sept ans déjà, le général Havelock faisait partie, avec sa femme et sa fille, de la société de mission dont le nom vient d'être indiqué, et que, quand il voyageait dans les Indes, il ne manquait jamais d'arborer tous les dimanches (jours de halte pour le soldat anglais) la bannière de Bethel, et de prêcher la Bible, en invitant les soldats et les gens du pays à assister à ses prêches. Il baptisa très-fréquemment des Indiens. Cet excès de zèle religieux déplut à la Compagnie des Indes, et l'on s'adressa à lord Gough, alors gouverneur, afin que Havelock reçût quelques observations sur sa conduite peu militaire et désordonnée (*un military and disorderly*). Ces épithètes se trouvent dans la feuille de Belfast.

pourquoi donc les missionnaires anglais ne pensent-ils pas à convertir d'abord leur gouvernement? Pourquoi ne lui prêchent-ils pas Jésus-Christ? Pourquoi ne le réconcilient-ils pas avec les saintes Ecritures, et ne lui font-ils pas sentir l'obligation qui incombe à tout homme de les connaître et de les méditer? Pourquoi ne lui proclament-ils pas que le paganisme est contraire à l'Evangile, et que tout fidèle est tenu, autant qu'il est en lui, de le déraciner? Il est manifeste que les missionnaires anglicans auraient beaucoup à faire dans leur propre pays, avec leurs supérieurs, avec ceux qui, à tort, ou à raison, ont la haute main sur l'Église anglaise. Comment ne s'occupent-ils pas de cet apostolat si digne de leurs pieux efforts? Pourquoi négligent-ils leurs concitoyens, et vont-ils prêcher les Irlandais et les Italiens[1]? Impossible de rien comprendre à cette contradiction, qui empêchera toujours les anglicans de produire quelque fruit chez les étrangers. Ces derniers répondront au prêche par un sourire, tant qu'ils ne verront pas le gouvernement, qui est le chef de la religion anglicane, agir en chrétien. C'est par là qu'il faut commencer, par la conversion de lord Palmerston et de ses amis. Ce résultat important obtenu, les missionnaires protestants pourront songer à évangéliser et civiliser l'Afrique et les autres parties du monde.

C'est à peu près ce que disait aux anglicans l'archevêque catholique de Dublin, dans sa lettre pastorale sur le prosélytisme[2]. Les protestants non contents d'avoir appauvri l'Irlande, cherchaient à lui enlever son meilleur trésor, la foi catholique, et avait établi dans ce but un nombre infini d'associations[3]. Cet éminent pasteur, après avoir examiné briève-

[1] Dans l'été de 1857, j'ai trouvé à Turin, étalés chez des libraires plusieurs petits livres de la propagande anglaise, faits à dessein pour pervertir le Piémont, et répandus parmi nous à des milliers d'exemplaires. Ils sont écrits, cela s'entend, en langue italienne, et l'un a pour titre : *Courte exposition des doctrines générales des réformés proposée à ceux qui voudraient connaître la foi des protestants.* Londres, W. Tarn, 1853. — Un autre : *Une certaine idée de la Bible.* — Un troisième : *La Bible et le chercheur.* Londres 1855. [2] Publié en juin 1856.

[3] Mgr. Cullen en comptait 21 qui avaient établi, en 1856, leur quartier-général à Dublin : « Société des missions de l'Église d'Irlande, Société pour défendre les droits

ment l'état de l'Angleterre, et rapporté plusieurs aveux, où il était dit que la *masse du peuple gémit dans une immense dégradation morale et religieuse*[1] ; que l'immoralité et l'irréligion y *abondent d'une manière effrayante*[2] ; que *cinq millions de créatures humaines vivent en Angleterre sans Dieu*[3] ; que les paysans anglais *sont plus ignorants, plus mal élevés, plus immoraux que ceux d'aucun autre pays*[4] ; il ajoutait : « Tel est donc l'état d'une grande partie du peuple anglais, comme l'attestent les plus graves autorités. Des rapports qui portent la signature de vingt évêques protestants l'avouent, et les plus illustres champions du protestantisme en conviennent. Et cependant, aveuglés par leur haine contre le catholicisme, la plus grande partie des hommes qui ont signé ces rapports, oublient l'état dégoûtant de leurs concitoyens et dirigent tous leurs efforts vers la destruction de la foi catholique[5]. » Il est

de conscience, conseil des écoles d'Érasme Smith, Association pour étendre la connaissance et la pratique de la religion chrétienne. Association pour encourager les écoles protestantes en Irlande, Société de Dames pour les écoles irlandaises des filles, Société pour l'éducation des pauvres, — pour l'éducation ecclésiastique, — de l'Irlande et des côtes d'Irlande, — Irlandaise, — Irlandaise auxiliaire des dames, — des écoles du dimanche pour l'Irlande, — des écoles pauvres, — des visiteurs de la paroisse, — des lectures de l'Écriture, des fonds supplémentaires pour l'Irlande, — pour venir au secours des protestants pauvres, — des méthodistes Wesleiens, des missionnaires des méthodistes, Wesleiens primitifs, — pour protéger les prêtres, institutions de Claremont pour les sourds-muets, et beaucoup d'autres, dit Mgr. Cullen, qu'il serait trop long de nommer. »

[1] Rapport de la *Pastoral aid society*, pour 1855, signé par vingt évêques protestants, page 33. [2] Rapport de la *Pastoral aid society*, page 39.

[3] Chanoine Woodsworth, discours prêché dans l'abbaye de Westminster, le 20 août 1854. [4] J. Kay, de l'Université de Cambridge, compte rendu de 1850.

[5] Voici quelques autres aveux qu'on peut joindre à ceux que cite Mgr. Cullen. En 1853, parut à Londres, chez Nisbett et compagnie, un livre intitulé : *Un coup d'œil sur la moralité et la religion de l'Angleterre*, écrit par M. Vanderkiste, missionnaire protestant dans la capitale de la Grande-Bretagne. « La majeure partie des personnes de mon district, dit Vanderkiste, étaient *païennes et infidèles* (p. 116). *Le paganisme est la religion de la métropole* (p. 14). M. Islington, distingué curé protestant de Londres, a écrit : « Le socialisme, l'infidélité, le rationalisme, l'indifférence règnent avec une épouvantable extension dans chaque quartier de la ville. » D'après Vanderkiste, on ne pouvait évaluer, il y a dix ans, qu'à 400,000 le nombre des habitants de Londres qui allaient à l'église, cad. 1 sur 5 : et la plupart sont des personnes considérables par leur naissance ou leurs fonctions, sur lesquelles l'opinion publique exerce une puissante influence ; par contre, les pauvres négligent tout *culte religieux*. Dans la paroisse de Clerkenwel, qui compte 50,000 ames, il n'y a que 180 pauvres qui aillent à l'église, et presque tous uniquement pour avoir

impossible que ces hommes soient croyants et sincèrement animés de l'esprit religieux. Ce sont avant tout les passions les plus effrénées qui les font agir. « Les sociétés propagandistes, continue le primat d'Irlande, comptent parmi leurs membres des ministres de l'Église établie, qui, poussés par un zèle aveugle ou par un désir intéressé d'avancement, se livrent à un métier indigne de leur rang et de leur éducation ; mais la plus grande partie de leurs agents sont des hommes pauvres, ignorants, qui ne veulent pas gagner leur pain à la sueur de leur front, et qui travaillent à insulter et à décrier notre sainte religion pour dix à quinze schellings par semaine, et qui sont aux gages de l'iniquité pour s'adonner comme mercenaires à cette œuvre de perdition. Quand nous pensons à leur vie précédente, souvent empreinte d'immoralité, quand nous considérons l'insolente effronterie avec laquelle ils emploient comme armes l'insulte et le mensonge, nous ne pouvons nous empêcher de demander : qui pourrait se laisser tromper au point de croire que de tels hommes soient les apôtres de notre doux et charitable Rédempteur [1] ? »

l'aumône ; car il n'y a que le pain qui puisse attirer les pauvres à l'exercice du culte et les y rendre assidus. Les journaux protestants, entre autres le *Times*, ne cessent de recommander l'aumône pour attirer les pauvres aux cérémonies de l'église, et quand ils y vont, pour assurer leur persévérance, car, quand le pain fait défaut, l'église est délaissée. Et cependant, malgré cet appât si puissant sur les affamés, il n'y en a, au dire de Vanderkiste, qu'un sur cinquante, qui se rende à l'appel. Et les autres, que font-ils les jours de fêtes ? « Ils les passent, écrit notre missionnaire, à godailler, à dormir, à parler politique, à lire les journaux, à prendre des rats, à se battre avec leurs femmes ou avec leurs compagnons, à rester couchés dans une parfaite oisiveté, et à bâiller, plongés comme dans une espèce de léthargie hebdomadaire. » Il y a trois ou quatre ans, sur 1905 personnes qui habitaient l'Union-House, à Sheffield, 1047 refusèrent de déclarer à quelle religion elles appartenaient, 13, plus impudentes, dirent qu'elles n'en avaient *aucune*.

[1] Dans un livre écrit par un chaud et fanatique protestant, M. Robert Haldane, intitulé : *Review of Bible societies*, à la page 113, se trouve une curieuse liste des présidents des Sociétés bibliques : le duc de.. (on a supprimé le nom pour éviter d'être condamné en diffamation) est un ennemi du Christianisme ; sir... est un homme sans religion généralement connu comme un incrédule ; lord... est un socinien déclaré d'un caractère très-dissipé ; M. C... est considéré par tous comme un infidèle ; le marquis de... est si bien connu qu'il suffit de le nommer ; le vicomte... est célèbre par son outrageante inconduite (*for his outrageous profligacy*), accusé de... et mis en surveillance pour tel délit, etc. Voyez *The Catholic Telegraph*, 16 mai 1857.

Par ce que nous avons dit jusqu'à présent il est manifeste que la propagande de Rome diffère de celle de Londres dans les motifs, dans les moyens, dans les fruits. Rome va parmi les infidèles, pour leur porter la lumière de la foi. Aucun but humain ne la pousse aux missions, et aucun profit terrestre ne pourrait compenser les souffrances qu'on y endure. Ecoutez comment parle François-Xavier : « Les nations moins sauvages et moins cruelles ne manqueront pas de prédicateurs. Les îles du Mûrier sont pour moi, parce que personne n'ose en approcher. Ah ! si elles contenaient des mines d'or, des bois odoriférants, des richesses précieuses, les chrétiens sauraient bien trouver le courage d'en affronter les périls. Comme il n'y a que des ames à gagner, ils n'ont pour cela qu'indifférence, crainte et lâcheté. La charité sera-t-elle moins courageuse que la convoitise et l'ambition? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer, ou par le poison. Ah ! si j'avais le bonheur de mourir de leurs mains, peut-être ils adoreraient tous le nom de Jésus. Depuis l'origine de l'Église, l'Evangile a bien plus fructifié, dans les terres incultes du paganisme, par le sang des martyrs que par les sueurs des missionnaires. Il n'y a donc rien à craindre pour moi dans les îles du Mûrier. D'autre part, Dieu m'appelle, et les hommes ne m'empêcheront pas d'obéir à sa voix[1]. » A-t-on jamais vu tant d'héroïsme parmi les protestants? Ce n'est pas l'Evangile qu'ils vont propager, mais la religion de l'Angleterre[2]. C'est-à-dire qu'ils sont guidés par des raisons humaines et des raisons politiques, et ils le font bien voir dans leurs missions par les moyens qu'ils emploient et par les fruits insignifiants qu'ils recueillent.

[1] C'est ainsi que S. François Xavier, répondit au gouverneur de Fernate, don Giordano de Freitas, qui ne voulait pas lui permettre de s'exposer à la cruauté des habitants de la Malaisie. Il avait fait publier un édit, qui menaçait des peines les plus sévères, le capitaine qui recevrait à bord le P. François, en destination pour les îles du Mûrier, édit que la fermeté de l'Apôtre parvint à faire retirer.

[2] Dans la 153e assemblée annuelle, que la Société protestante pour la *Propagation de l'Evangile*, tint à Londres, le 21 juin 1854, l'archevêque de Dublin proposa d'échanger le titre de *Société pour la Propagation de l'Evangile*, contre celui de *Société pour la Propagation de l'Église d'Angleterre*. Cet évêque anglican sentait toute la différence qu'il y a entre l'Anglicanisme et l'Evangile.

Les païens eux-mêmes ne tardent pas à s'en apercevoir et à distinguer entre les missions des catholiques et celles des protestants. Au mois de mars 1855, le roi de Siam transmit à tous les missionnaires catholiques de Bangkok, capitale du royaume, l'ordre de se présenter à la cour. S. M. étant occupée, dans le jour indiqué, à recevoir le serment de fidélité des mandarins, elle chargea son premier ministre Kalahone de faire en son nom les premiers honneurs aux missionnaires, et ce ministre leur parla ainsi : « S. M. voit avec plaisir les missionnaires catholiques dans le royaume. Elle m'a chargé de vous manifester toute sa satisfaction pour la conduite sage qu'ils ont toujours tenue. Il y a environ deux cents ans qu'ils vivent dans ce royaume, et leur unique but a toujours été de propager la religion chrétienne, et d'inspirer au peuple la vertu et l'obéissance envers le souverain. Ils ne se mêlent en rien des affaires politiques et sont fort différents de ces ministres américains qui viennent s'établir ici pour enseigner, disent-ils la doctrine du Christ, à laquelle il semble qu'eux-mêmes ne croient pas. Ces ministres ne pensent qu'à leurs intérêts personnels, et s'immiscent dans la politique du pays[1]. Une telle conduite est indigne de ceux qui s'appellent les ministres de la religion. » Ensuite, le ministre s'adressant aux missionnaires : — S. M., ajouta-t-il, me charge de remettre à chacun de vous la somme de 20 ticals[2], et désire que vous l'acceptiez comme un témoignage de son estime, et un encouragement à continuer le bien que vous faites au milieu de son peuple[3]. Il est facile de juger par là comment les missions catholiques doivent être abondantes en fruits très-précieux, et les missions protestantes d'une désolante stérilité. Les

[1] La propagande religieuse des sociétés bibliques est en même temps une propagande politique, et a pour l'Angleterre des résultats politiques dont cette nation cherche à tirer profit. Le comte de Shaftesbury en fit l'aveu, quand la Société biblique, célébra à Londres, en 1853, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Dans un *meeting* présidé par le *lord Mayor*, le comte prononça ces paroles : « La circulation de nos Bibles a été suivie de résultats politiques très-précieux, parce que la propagation de la Bible entraîne tôt ou tard avec elle la liberté religieuse, et de libres institutions. » [2] Le *tical* siamois, vaut fr. 1-87.

[3] Tiré du journal protestant *Singapore-free-Presse*, reproduit dans l'*Univers*, du 21 février 1856.

premières sont bénies de Dieu et des hommes, et les secondes sont odieuses aux hommes et à Dieu. Les anglicans convertissent un juif en une année, et l'on compte par centaines les païens que les catholiques convertissent chaque jour. Déjà François-Xavier écrivait de Cochin : « Pour vous donner une idée de la sollicitude de ces peuples à recevoir le baptême, je vous dirai que je baptise souvent en un seul jour des populations entières, que les bras me tombent de fatigue, et qu'à force de répéter le symbole et les prières, ma voix s'éteint complétement et je tombe d'épuisement[1]. » Jean de Brito, jésuite lui aussi, martyrisé à 45 ans, avait converti un peu moins de 45,000 personnes, dans le Maduré et parmi les Maravas. Et pour parler de ce qui se passe de nos jours, qui ne connaît l'histoire des îles Gambier, des îles Wallis, et spécialement de l'île Futune, fameuse dans les annales de l'anthropophagie et de la Nouvelle-Zélande ? En août 1834 et en 1837 quelques prêtres catholiques se sont jetés sur ces côtes plus redoutables que les côtes fabuleuses des Cyclopes. Seuls, sans armes, un crucifix à la main, ils se dirigent vers la cabane du roi ; sur la table ils voient jusqu'à quatorze victimes humaines égorgées et fumantes. Ils ne comprennent pas un iôta de la langue du pays, et nul ne comprend un iôta de la leur. Cependant leur visage, leur attitude, leurs signes suffisent pour adoucir le roi anthropophage. Il s'était à peine écoulé neuf mois, que deux îles arborèrent la croix sur les ruines même de la plus monstrueuse et la plus horrible idolâtrie, et en peu d'années ces îles ont été tellement renouvelées, qu'on a pu les appeler avec raison la plus vive image de l'Église aux temps des apôtres, les îles des Saints. Telles sont les merveilles de la propagande de Rome.

[1] Lettre à la Compagnie de Jésus, sous la date du 12 février 1544.

CHAPITRE XVII.

LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE A ROME ET LA BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE BRITANNIQUE A LONDRES.

Sollicitude des premiers Pontifes pour recueillir les livres. — La Bibliothèque Pontificale et son histoire. — Ce qu'ont fait les derniers Pontifes pour la Bibliothèque Vaticane. — Dons de Pie IX à cette Bibliothèque. — Son règlement. — La Bibliothèque vaticane est la plus ancienne de l'Europe. — Haine de l'Anglicanisme contre les livres. — Dévastation des monastères et des librairies. — La seule Bibliothèque publique de Londres et les onze de Rome. — La capitale du catholicisme est la ville des archives de l'Univers. — Des travaux récents faits à la Bibliothèque du Musée Britannique, sous la direction d'un Italien. — Règlement.

De la propagation de la foi nous passons à celle des sciences, et ici encore nous trouvons que Rome est de beaucoup supérieure à Londres. Pour faire toucher du doigt cette supériorité, nous parlerons, dans ce chapitre, du zèle des pontifes pour la conservation et la diffusion des livres ; nous signalerons la Bibliothèque Vaticane, qui est la première du monde, et nous la comparerons avec la Bibliothèque du Musée Britannique. Dès les premiers siècles du Christianisme, il y avait des bibliothèques dans les églises catholiques, et les Ariens les saccageaient[1]. Outre les annales ecclésiastiques que le pape saint Clément I fit recueillir avec sollicitude par des notaires, qu'il avait établis au nombre de sept dans le quartier de Rome ; outre les soins apportés à ces annales par le pape Anthère, par saint Silvestre, par Jules I, nous trouvons, au Ve siècle, le pontife saint Hilaire, qui fonda deux

[1] « *Bibliothecas in ecclesiis Christianorum fuisse librosque magna cura conservatos.* » S. Athanase.

bibliothèques à Latran. Ses successeurs poursuivent cette œuvre avec le plus grand zèle. Saint Jérôme et l'historien Eusèbe[1] rapportent que déjà de leur temps, on recourait de toutes les parties du monde à la Bibliothèque pontificale, quand il fallait résoudre quelque difficulté, expliquer quelque canon, ou corriger des textes corrompus. Le pape Gélase I invita tous les fidèles à envoyer des livres et autres écrits à la librairie apostolique, et excommunia les corrupteurs des livres saints, et les falsificateurs de toute écriture. Une nouvelle bibliothèque, plus grande que toutes les autres, fut ensuite établie dans le Patriarchium de Latran. Grégoire II, avant d'être pontife, en fut quelque temps gardien, et le pape Zacharie l'augmenta d'un grand nombre de volumes. La Bibliothèque apostolique sortit de Rome avec Clément V et y rentra avec Nicolas V, qui la mit en ordre et l'enrichit d'une manière extraordinaire. « Il envoya secrètement des messagers et des négociateurs dans la partie de l'Europe et de l'Asie soumise aux Turcs, pour rechercher et acheter des manuscrits grecs, sans épargner ni peine, ni argent[2]. » Le pape Callixte III son successeur, pendant que les barbares étaient occupés à saccager et à piller la Grèce, consacra quarante mille écus d'or pour sauver des manuscrits grecs de ce naufrage[3]. Sixte IV accomplit le dessein de Nicolas. Après avoir augmenté la Bibliothèque Vaticane d'un grand nombre de volumes, « il la consacra à la gloire de l'Église, à l'agrandissement de la foi catholique, à l'honneur et à l'avantage des hommes savants[4]. » Jules II et Léon X employèrent

[1] S. Jérôme, *Epistola*, 52. Eusèbe, livre XVIII, chap. II.

[2] Francesco Filelfo (contemporain), *Epist.* lib. XIII, feuille 267.

[3] Assemani, *Bibliothecæ orientalis*, tom. I.

[4] Mederus, *De Bibliothecis*, page 99. Les principales œuvres accomplies à Rome, par Sixte IV, sont exprimées dans les vers suivants, écrits dans une fresque de la Bibliothèque Vaticane :

Templa, domum expositis, vicos, fora, mœnia, pontes,
Virgineam Trivii quod repararis aquam,
Prisca licet nautis statuas dare commoda portus,
Et Vaticanum cingere, Sixte, jugum.
Plus tamen Urbs debet. Nam quæ squalore latebat,
Cernitur in celebri Bibliotheca loco.

beaucoup d'efforts et d'argent à recueillir des livres. Voici ce qu'on lit dans un Bref de ce dernier : *Nulli parcendum ducimus impensæ, ut veteres scriptores ubique gentium diligenter inquirantur et ad nos deferantur*. Léon X consigna aux gardiens de la Bibliothèque pontificale, le livre *Assertio septem Sacramentorum* que lui avait envoyé Henri VIII, comme nous l'avons déjà raconté[1]. Cet ouvrage, richement relié en or, tomba entre les mains des soldats du prince d'Orange, qui avait succédé au duc de Bourbon dans le commandement suprême. Ces barbares arrachèrent la couverture et laissèrent le livre, qu'on voit encore au Vatican modestement relié en parchemin[2]. La Bibliothèque Vaticane subit alors de grands dégâts, et perdit des documents remarquables qui auraient été d'une grande lumière pour les sciences[3]. Mais ces dégâts furent bientôt réparés par Paul III.

Mon intention n'est pas de tracer ici l'histoire de la Bibliothèque Vaticane, histoire qui vient d'être savamment écrite et publiée à Rome par un de mes bons amis dont je mets à profit l'érudition dans ce chapitre[4]. Ne voulant pas refaire ce qui a été fait, je ne parle pas de Sixte V et de son nouveau local pour la bibliothèque de Clément VIII, de Paul V, d'Urbain VIII, d'Alexandre VII, de Clément XII, de Benoît XIV et de tant d'autres insignes protecteurs des sciences et des belles-lettres. Je dois cependant rappeler les pertes essuyées par la Bibliothèque Vaticane après le traité de Tolentino, que

[1] Voici le titre exact de cet ouvrage : *Assertio septem sacramentorum adversus Martinum Lutherum, edita ab invictissimo Anglicæ et Franciæ rege et domino Hiberniæ, Henrico ejus nomine octavo; apud inclitam urbem Londinum in ædibus Pynsonianis, 1521, 4 idus Julii, cum privilegio a rege indulto.* En tête de ce livre, on lit les mots suivants : *Anno Domini 1520, die 12 oct., Sanctiss. in Xto p. et dux Leo divina Providentia papa decimus consignavit nobis, Laurentio Parmenio et Romulo Mammecino pontificiæ bibliothecæ custodibus, hunc librum in eadem bibliotheca cum aliis asservandum et custodiendum.*

[2] Près du livre *Assertio* d'Henri VIII, on conserve dans la Vaticane quelques-unes de ses lettres autographes à Anne de Boleyn, lesquelles prouvent la vérité de ce que disait un Evêque français : *C'est toujours le cœur qui fait mal à la tête.*

[3] Voyez les *Annales de* Rainald, à l'année 1527.

[4] *La Bibliotheca Vaticana dalla sua origine fino al presente,* par Domenico Zanelli, Rome, Typographie des Beaux-Arts, 1857.

les plénipotentiaires sardes ont osé invoquer à Paris en 1856. Ce traité imposa au pontife Pie VI, outre la somme de vingt millions de livres tournois, l'obligation de consigner cent chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, et cinq cents des plus précieux codex et manuscrits de la Vaticane[1]. C'est ainsi qu'on enlevait alors à Rome et à l'Italie sa nationalité, sa langue, ses trésors, son pape; et des ministres piémontais ont osé désirer le retour de ces temps! Outre la Bibliothèque Vaticane, on pilla aussi, à cette époque, le magnifique médaillier, dont s'étaient tant occupés les papes Benoît et Clément IV. On alla jusqu'à priver le pauvre Pie VI de sa bibliothèque particulière, qu'on vendit ensuite à un libraire pour 13,000 écus, comme le rapporte Tavanti[2]. Si la Bibliothèque du Vatican n'éprouva pas de plus grands dommages sous la république française à Rome, il faut en savoir gré à l'abbé Gaetano Marini; et les papes l'en récompensèrent. Quand Pie VII eut été rétabli à Rome au milieu de l'allégresse générale, il s'empressa, parmi les travaux de réorganisation qui l'absorbaient, de revendiquer les objets précieux qu'on avait enlevés aux musées, aux archives et à la Bibliothèque du Vatican pour les transporter à Paris, et les demandes du souverain Pontife furent appuyées par les potentats de l'Europe alors réunis dans la capitale de la France. Le comte

[1] De ces codex, 42 étaient chinois; 40, éthiopiens; 35, coptes; 7, chaldéens ou syriaques; 9, hébreux; 444, latins; 206, grecs. Si l'ensemble surpasse le nombre de cinq cents, c'est qu'un codex en contenait plusieurs. Parmi les codex grecs qui furent consignés, se trouvaient l'Iliade d'Homère, avec une paraphrase grecque, l'Anthologie, les Discours de Socrate, les Vies parallèles de Plutarque, Appien d'Alexandrie, les Œuvres astronomiques de Ptolomée, les Œuvres de Platon, d'Euclide et de Xénophon, les Tragédies de Sophocle, l'Odyssée d'Homère, les Histoires de Thucydide, le Banquet de l'empereur Julien, etc. Parmi les codex latins, la Pharsale de Lucain, les livres de Valère Maxime, les Antiquités Juives de Flavius Josèphe, les livres moraux d'Aristote, traduits par Léonard Aretin, les Fastes d'Ovide, les Philippiques de Cicéron, l'Iliade, traduite par Ange Politien, les Commentaires de Jules-César et les livres de l'Histoire naturelle de Pline, etc. Il fut laissé un reçu de tous ces codex, par un billet du 17 juillet 1797. Il y eut encore consignation de 185 livres imprimés par le Vatican, Pétrarque, (1470), Dante (1771), Boccace (1472) et un Virgile manuscrit en parchemin du VIIe siècle. Voyez *Catalogue et table des manuscrits que Pie VI a cédés en 1797* Leipsick.

[2] Tavanti, *Les Fastes du pape Pie VI*, tom. I.

d'Artois, principalement sur l'instance du prélat De Gregorio, qui fut ensuite cardinal, émit un décret, en vertu duquel on devait rendre à Rome les archives, les parchemins, les papiers, et tous les codex et livres qu'on avait enlevés à la capitale du monde catholique. Mais, comme il est facile de le concevoir, on ne put récupérer le tout, bien que Pie VII y eût mis ses soins et tout le zèle dont il était animé pour la gloire de l'Italie et l'éclat des sciences.

Ce grand Pontife augmenta par sa munificence la Bibliothèque Vaticane de nouveaux codex et médailliers, et fit venir de Milan en 1819, le miracle d'érudition qui s'appelait Angelo Maï, pour le constituer premier gardien de la dite Bibliothèque[1]. Léon XII enrichit la collection des papyrus égyptiens par l'acquisition de divers autres papyrus très-précieux, et la bibliothèque, en y adjoignant celle du comte Leopoldo Cicognara, toute composée de livres d'art et d'antiquité. Grégoire XVI donna à la Vaticane non-seulement des gemmes, des médailles et des peintures, mais des livres très-rares, imprimés et manuscrits, et appela de Bologne pour l'en constituer premier gardien, le célèbre Mezzofanti,

[1] Angelo Maï fut ensuite créé bibliothécaire, par Pie IX. Qui ne connaît ce prince des philologues? né à Schilpario, pays montagneux de la province de Bergame, Maï fut d'abord disciple de saint Ignace de Loyola. Forcé plus tard de rentrer dans sa patrie, il entra comme docteur dans la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, où il se mit à compulser papyrus et parchemins, à examiner des palimpsectes confus et compliqués, et découvrit des choses très-précieuses. Les premiers fruits de ses patientes recherches, fut le discours de Socrate *De permutatione,* quelques fragments d'Homère très-anciens, divers discours de Cicéron, les écrits inédits de Fronton, d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurèle et d'Appien; les nombreux fragments inédits de Plaute, d'Isée, du Philosophe Themistius, deux livres des Chroniques d'Eusèbe et autres ouvrages. Appelé à Rome, en 1819, Maï trouva un champ beaucoup plus vaste ouvert à ses investigations. Il tira de la Bibliothèque Vaticane et publia les six livres *de la République* de Cicéron, qu'on croyait perdus, et beaucoup d'autres écrits inédits d'auteurs grecs et latins, sacrés et profanes, qu'il fit imprimer de 1827 à 1838, en dix tomes, et divers ouvrages de saints Pères et d'écrivains ecclésiastiques, dont il publia six volumes. Pendant que Maï était occupé à tirer de la Vaticane d'autres précieux trésors, il fut atteint à Albano d'une colique inflammatoire, qui l'enleva dans la nuit du 9 septembre 1854, au très-grand regret de tous les savants d'Europe. Ses restes reposent dans l'église de Sainte-Anastasie, où s'élève un monument majestueux, exécuté par l'habile sculpteur Benzoni, compatriote de Maï.

qui a émerveillé l'Europe par le nombre infini des langues anciennes et modernes qu'il parlait. Le pontife régnant Pie IX ne l'a pas cédé à ses prédécesseurs, et a contribué par sa munificence à l'accroissement et à l'éclat de la grande Bibliothèque pontificale, laquelle *Omni cultu instauravit*, comme dit l'épigraphe. Désirant que cette gloire du pontificat romain répondît à sa célébrité, il y a fait faire d'importantes restaurations et des rénovations considérables. Il l'a ornée des fresques très-anciennes, découvertes sous terre en 1852 dans la Voie gracieuse, et représentant les voyages d'Ulysse décrits par Homère, dans les livres X^e^ et XIe de l'Odyssée [1]; il lui a donné le magnifique prie-Dieu, dont lui avait fait cadeau la province de Tours; une grosse masse de malachite soutenue par un groupe de trois figures en bronze, exécutées par l'habile Pietro Paolo Spagna; une croix également de malachite, œuvre précieuse donnée au Pontife par le prince Demidoff; un vase grandiose d'albâtre d'Égypte; et la grande coupe ou baptistère de porcelaine envoyé à Sa Sainteté par l'empereur Napoléon III. Au Musée chrétien, il a ajouté un tableau avec des verres de cimetière retrouvés dans les catacombes, une croix de bois très-finement découpée; un disque de bois historié de sculptures; un camée avec le portrait de saint Pie V, monté en cristal de mont guilloché; une croix d'argent historiée; deux tableaux du Giotto représentant le passage de la Vierge Marie, une belle lampe chrétienne en bronze; trois sculptures représentant la passion de Jésus-Christ, et une magnifique croix de cristal du mont, œuvre de Vincentino de Bellis. Au Musée profane, il a donné deux ovales en argent ciselé, une sculpture en sardoine de Louis Plicher, un globe en stuc, ancien ouvrage grec de très-beau style, quatre camées du XVe siècle, et un fragment de toile d'amiante. Il a enrichi la collection d'estampes des photo-

[1] Ces peintures détachées de murs anciens ont été reproduites avec grand talent dans un volume, par l'abbé Pietro Matragna, sicilien, qui était écrivain de grec à la Vaticane et qui est mort dernièrement. Voyez ZANELLI. *La Bibliotheca Vaticana*, Rome, 1857, pag. 112.

graphies de tous les évêques qui avaient pris part à Vienne, en 1856, aux conférences sur le concordat entre le Saint-Siége et l'Autriche, et du recueil complet des gravures de la Chalcographie du Louvre à Paris. Il a augmenté la bibliothèque de nouveaux codex, manuscrits et livres, entre autres, des codex orientaux possédés par Molza et par Maï, d'un Alcoran en papier basin avec dorures, du dictionnaire de la langue *thaïle* ou Siamoise, ouvrage de Pallegoix, évêque et vicaire apostolique siamois, des manuscrits de la bibliothèque Brignole. Il a en outre acheté la bibliothèque du cardinal Angelo Maï, composée de 6950 ouvrages et de 292 codex et manuscrits, évaluée à 19,733 écus.

A cela ne se sont pas bornés les soins de Pie IX pour la Bibliothèque Vaticane. On avait enlevé à son médaillier en 1848 un grand nombre des plus rares et plus précieuses médailles anciennes et modernes, le généreux pontife a réparé cette grande perte en y ajoutant une précieuse collection de monnaies pontificales d'or, d'argent et de cuivre, qui commence à Grégoire II en 731 et finit avec le pontificat de Grégoire XVI. Pie IX acheta cette collection en 1851 et en fit aussitôt don à la Bibliothèque Vaticane. Il acquit ensuite et y ajouta la collection abondante et choisie des anciennes médailles romaines consulaires et de familles, de M. Francesco Sibilio, collection qui contient 3239 médailles d'argent, 976 en bronze et les autres en or. Et enfin, il a enrichi le médaillier de la Vaticane de beaucoup d'autres monnaies et médailles frappées en Belgique depuis le commencement du régime actuel jusqu'en 1855; de quatre volumes de numismatique française du moyen âge, et d'un volume de sceaux. Il a voulu, en dernier lieu, pourvoir au règlement intérieur de la Bibliothèque même « qu'on a toute raison de considérer comme la première des bibliothèques par les trésors immenses de tout genre, de manuscrits très-anciens, de médailles, de monuments antiques, et d'autres objets que nos prédécesseurs y ont rassemblés dans une pensée très-sage, et que nous avons accrus, parce qu'ils

servent à illustrer les sciences et les arts[1]. » Je ne m'arrêterai pas davantage à parler de la Bibliothèque Vaticane, seulement, je dois ajouter que c'est la première du monde tant par les trésors qu'elle renferme que dans l'ordre du temps. Si les bibliothèques Laurentine de Florence et Impériale de Vienne remontent à 1440 ; de Malaterta à Césène, à 1452 ; de Saint-Marc à Venise, à 1468 ; Ambrosienne de Milan, à 1609 ; Mazarine de Paris, à 1629 ; Royale de Munich, à 1595 ; de l'Université de Turin, à 1436 ; d'Oxford, à 1480 ; de Copenhague, à 1483 ; de Francfort-sur-Mein, à 1484 ; la Bibliothèque Vaticane est toujours la plus ancienne, parce que, comme bibliothèque des papes, elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise, et, sous le nom de Vaticane, à 1417, époque à laquelle Martin V, après le schisme d'Occident, la fit reporter d'Avignon à Rome et placer, non plus à Saint-Jean de Latran, comme auparavant, mais au Vatican, où les pontifes avaient fixé leur résidence[2].

L'Anglicanisme, bien loin de rassembler les livres, commença par saccager et brûler les bibliothèques. Sous Henri VIII, la découverte de tout livre ou traité en faveur de la primauté pontificale constituait un crime de lèse-majesté et l'on jetait le volume aux flammes. Nous avons déjà remarqué combien l'histoire a eu à souffrir de ce vandalisme qu'on a appelé *une horrible et éternelle infamie pour l'Angleterre.* A cette époque, les acquéreurs des propriétés monastiques se servaient des livres pour envelopper le poivre, les viandes, les chandelles, ou pour en orner leurs chaussures, les déchiraient, les jetaient à la mer, les envoyaient vendre au dehors, de sorte que les documents britanniques ont eu plus à souffrir des faux réformateurs que des invasions des Danois et de

[1] *Motuproprio,* du 20 octobre. 1831. Dans ce *motuproprio,* Pie IX a prescrit la plus exacte observance des lettres apostoliques, de Clément XII, du 24 août 1739, de Benoît XIV, du 4 octobre 1751, et la cédule du *motuproprio* de Clément XIII, fait le 4 août 1761.

[2] Consultez *Statistical view of the principal public libraries of Europe and America.* London, 1848.

[3] Voyez LINGARD, *Histoire d'Angleterre.*

Normands[1]. Avant la Réforme, a écrit un évêque protestant, il y avait dans chaque abbaye considérable une grande salle, nommée *Scriptorium,* dans laquelle divers écrivains s'occupaient exclusivement à copier des livres pour l'usage de la bibliothèque. C'étaient en général les Pères de l'Église, les classiques, les historiens, etc. Jean Wethamssed, abbé de Saint-Alban, fit copier de cette manière plus de quatre-vingts livres, l'art de l'imprimerie n'étant pas encore connu de ce temps-là. Un abbé de la Classenbury en fit copier cinquante-huit. Dans les grandes abbayes, il y avait en outre des personnes chargées de consigner les événements les plus remarquables qui arrivaient dans le pays et d'en dresser les annales à la fin de chaque année. On faisait inscrire dans les abbayes les constitutions du clergé décrétées par les conciles nationaux et provinciaux, et, après la conquête, les actes mêmes du Parlement. C'est ainsi qu'on conservait dans ces maisons religieuses les annales et les plus précieux documents du royaume. On envoya dans une abbaye de chaque comté une copie de la charte de liberté concédée par Henri I, appelée *Magna charta ;* on déposa dans le prieuré de Bodirim des papiers relatifs au comté de Cornouailles, et l'on conserva dans l'abbaye de Leicester et dans le prieuré de Keniworth un grand nombre de documents jusqu'à Henri III. Edouard I ordonna de rechercher dans toutes les maisons religieuses, dans toutes leurs chroniques, et tous leurs registres, afin de découvrir ses titres à la couronne d'Ecosse, et *de les établir de la manière la plus authentique.* Reconnu roi, il envoya des lettres à l'abbaye de Wincomb et au prieuré de Norwich pour les faire insérer dans leurs chroniques. Il en fut de même d'autres rois et d'autres documents C'est ainsi que le savant Selden a pu tirer des registres monastiques les preuves les plus authentiques des droits de souveraineté de la Grande-Bretagne sur les petites mers[2]. Mais tout cela fut détruit par l'anglicanisme qui

[1] Lisez, *Declaration on Leland's journal,* année 1549, apud FULLER, C. H., vol. VI, pag. 335, et WATERWORTH, *England and Rome.* London, 1854, pag. 126.

[2] Ainsi parle Tanner, ancien évêque protestant de Saint-Asaph, sous le règne de

prétend avoir éclairé et civilisé la Grande-Bretagne. « Les brigands de Cromwel (nous laissons parler un autre protestant pénétrèrent dans les couvents, abattirent les autels pour en arracher l'or et l'argent, pillèrent les châsses, les armoires, les coffres des moines et des religieuses; déchirèrent les couvertures des livres, qui étaient ornées de précieux métaux. Ces livres consistaient tous en manuscrits, et il avait fallu la moitié d'une longue vie pour copier un seul de quelques-uns d'entre eux. Des bibliothèques entières, qui ne s'étaient formées que dans le cours de plusieurs siècles, et qui avaient coûté d'immenses sommes d'argent, furent bouleversées par ces brigands d'enfer, après qu'ils eurent arraché aux couvertures des livres leurs riches ornements[1] ».

De là vient la rareté et la pauvreté des bibliothèques en Angleterre. A Londres, il n'y a qu'une seule bibliothèque publique, celle du Musée britannique, qui est d'une date fort récente[2]. Les bibliothèques des établissements publics de Paris contiennent environ deux millions de volumes, et plus de cent mille manuscrits, tandis que la bibliothèque publique de Londres ne dépasse pas les deux cent mille volumes, et les vingt mille manuscrits[3]. On trouve, il est vrai, dans la capitale de l'Angleterre, des bibliothèques appartenant à des instituts scientifiques : il y a la bibliothèque de *Russell institution*, établissement fondé en 1819, mais les livres ne circulent que parmi les souscripteurs, et la souscription est de trois guinées par an. Il y a la bibliothèque de la Société Royale, celle de l'Institution des protestants, de la Société Asiatique, com-

Georges III, dans un livre écrit pour donner *une notice de toutes les abbayes, prieurés, confréries, qui existaient anciennement en Angleterre et dans le pays de Galles*

[1] *Histoire de la réforme protestante en Angleterre et en Irlande*, par W. Cobbet.

[2] L'origine de la Bibliothèque du Musée Britannique est due à sir Hans Sloane, qui mourut, en 1753, et laissa au Parlement sa riche collection de livres, manuscrits, objets d'histoire naturelle et œuvres d'art. Le Parlement accepta ce legs, et l'on décréta *Act of 26 Geo. II*, la construction d'un édifice pour y déposer ces trésors et ceux qu'on se procurerait à l'avenir. Voyez *Sinopsis of the contents of the British Museum*, London, 1856.

[3] *Londres*, par Albert Montemont, pag. 277.

posée principalement d'œuvres orientales, de la compagnie des Indes, du collége du Temple, la bibliothèque de Jurisprudence, celle du collége des Sion, etc., mais ce sont autant de collections particulières qu'on doit considérer comme des bibliothèques privées. Nous trouvons au contraire à Rome, outre les nombreuses et grandes bibliothèques des couvents, jusqu'à onze établissements de ce genre ouverts au public, ce sont : la *Vaticana*, la *Casanatense*, l'*Angelica*, l'*Alessandrina*, la *Lancisiana*, l'*Aracœlitana*, la *Barberina*, la *Corsini*, la *Chigi*, la *Vallicellana*, et l'*Albani*. Comme l'ancienne Rome conservait les faits saillants de l'histoire des nations dans le *Tabularium*, au Capitole, ainsi l'on peut dire que la Rome catholique conserve dans ses bibliothèques, dépositaires de tant de milliers de manuscrits, de papiers, de documents religieux, politiques et scientifiques, les archives de tout l'univers. Cependant la Rome païenne cachait ses trésors dans une forteresse, tandis que la Rome catholique ouvre les siens à quiconque veut y puiser, avec une affabilité et une courtoisie qui a toujours excité les plus signalés éloges[1].

Je dois cependant parler ici avec avantage des nouveaux travaux récemment accomplis à la bibliothèque publique du *Britisch Museum* de Londres, et je le fais d'autant plus volontiers que c'est un nouveau titre de gloire pour l'Italie. Ces travaux ont été commencés, il y a trois ans, sous la direction de l'italien M. Panizzi[2] et ont exigé une dépense d'environ 3,750,000 francs. Cet habile architecte a su disposer la bibliothèque à merveille, non pas sous le rapport du luxe, mais bien sous celui du *confortable*. La bibliothèque a été construite au centre d'une immense cour intérieure.

[1] Sur la courtoisie des attachés aux Bibliothèques de Rome, voici ce qu'a écrit le regrettable Ozanam, dans ses *Documents inédits pour servir à l'Histoire littéraire de l'Italie*, Paris, 1850 : « Je vis leur condescendance égale pour tous les étrangers, sans distinction d'origine et de confession religieuse. Nous n'étions que cinq, deux Français, et, je crois, trois Allemands ; cependant MM. les Bibliothécaires sacrifièrent huit jours, sur quinze de leurs vacances de Pâques, pour ne pas interrompre les études de ce petit nombre de lecteurs. »

[2] Panizzi est *Principal Librarian and Secretary*.

où croissaient alors des herbes inutiles. La salle de lecture est ronde, couverte d'une coupole, d'environ 42 mètres de diamètre, et haute de 32 mètres. Elle a été construite presque exclusivement avec de la fonte, du fer et des briques. Par un ingénieux procédé de ventilation, l'air corrompu est continuellement éliminé et remplacé par un air froid ou chaud à volonté. Il y a de la place pour 350 lecteurs, et chacun a une table, un encrier, un porte-plume, un pupître, qu'il tire de la table, ou qu'il y repousse quand il n'en a plus besoin. Les pieds reposent sur un tapis d'une substance particulière, qui écarte non-seulement toute humidité, mais qui amortit encore le bruit des pas. Il y a de plus deux tubes, l'un placé sous la table, l'autre sur les rayons, qui transmettent à volonté de l'air chaud ou froid, de sorte que chacun peut former autour de soi la température qui lui convient le mieux. Le service des livres se fait avec une rapidité extraordinaire. « J'ai vu, dit M. Mérimée[1], un lecteur assidu, qui a reçu en une seule fois 250 volumes. » Il y a pour cela un train monté sur des roues et l'on ne doit pas attendre d'ordinaire plus de cinq minutes pour avoir les livres demandés. Et l'amélioration principale consiste dans la faculté laissée au lecteur de prendre lui-même dans les rayons inférieurs, sans que personne ne l'aide ou l'assiste, certains volumes au nombre de vingt mille, appelés *livres de bibliothèque*. Ce sont des livres que l'expérience et la sagacité d'un érudit consommé ont pu reconnaître comme étant ceux qui sont le plus communément demandés. Du reste, personne, pas même un employé supérieur, ne peut emporter aucun volume, et le règlement sur ce point est inflexible. Cependant nul ne s'en plaint, tant la salle de lecture est commode à tous égards. Il est plutôt à regretter que cette unique bibliothèque publique ne soit ouverte que le lundi, le mercredi et le jeudi, et que, pour y entrer librement, il faille demander une permission en faisant connaître son nom et sa profession, et obtenir

[1] Dans un article, publié dans le *Moniteur* de Paris, en août 1857.

une lettre de recommandation de l'un des administrateurs. Alors on reçoit une carte qui est renouvelée après six mois. C'est avec l'une de ces cartes que m'avait cédée un ami que j'ai visité la bibliothèque du Musée Britannique, mais après avoir visité les bibliothèques de Rome je n'y ai trouvé que peu de nouveau, et rien de rare.

CHAPITRE XVIII.

LE TIMES ET LA CIVILTA CATTOLICA, OU LE JOURNALISME A ROME ET A LONDRES.

Un puissant moyen de Propagande pour les Anglicans, c'est le journalisme qui a paru d'abord en Italie. — Premiers journaux en Angleterre. — Etat présent du journalisme anglais. — Le *Times*. — La composition et l'impression du *Times*. — Sa morale. — Sa critique. — Sa religion. — Ses nouvelles. — Un mot sur les autres publications de Londres. — L'abondance des journaux n'est pas un bien, mais un mal. — Ce qu'a été Rome en 1848-49 avec *soixante-dix* journaux — La civilta Cattolica. — Son système, ses progrès, ses mérites.

Un des plus puissants moyens de propagande pour les Anglicans, c'est le journalisme, et je dois en dire deux mots. On a attribué l'invention des journaux à l'Angleterre, mais c'est à tort. S'il y a quelque mérite en cela, il revient principalement à l'Italie, c'est-à-dire à Venise, qui, pendant la guerre avec les Turcs en Dalmatie, en 1563, a vu pour la première fois circuler dans ses rues des papiers manuscrits dans lesquels le gouvernement faisait donner des nouvelles des opérations militaires, papiers qu'on appelait *Gazzette* (gazettes), du nom de *gazzetta*, pièce de monnaie pour laquelle on les vendait. Les premiers essais de journalisme n'apparurent en Angleterre qu'en 1611 et 1613. Les nouvelles s'écrivaient auparavant par lettre, et l'on trouve la note suivante dans les comptes de famille de la maison de Clifford de l'Yorkshire : « Au capitaine Robinson, par ordre de Mylord, pour écrire des lettres de nouvelles à sa seigneurie, traitement d'un semestre cinq sterlings (125 francs). » Le 7 novembre 1665, com-

mença de paraître à Oxford, où se tenait alors la Cour, une gazette imprimée, qui devint ensuite la *London Gazette*. En 1709 on publia à Londres, trois fois par semaine, l'*Evening-Post ;* et la même année parut le *Tattler*, qui fut bientôt remplacé par le *Spectator*. D'autres journaux vinrent ensuite, et dès son berceau, le journalisme anglais excita des craintes sérieuses, car il existe un message de la reine Anne adressé au Parlement, qui signale au pouvoir législatif « ces feuilles séditieuses qui propagent de dangereuses nouvelles. » Le Parlement établit un droit de timbre d'un demi-*Penny*, et ce fut la mort de plusieurs publications. Peu après, le journalisme se releva mais plein de craintes et de défiances. Il ne trouvait pas de quoi remplir ses colonnes, sans avoir un compte à rendre au gouvernement. En 1750, quand tant d'évènements importants retentissaient en Europe, le *Leicester Journal*, qui s'imprimait à Londres, en était réduit à publier des fragments de la Bible, pour ne pas donner en blanc une partie de la feuille, et commençant par le premier chapitre de la Genèse, il continua ainsi, verset par verset, jusqu'au dixième chapitre de l'Exode. Quelle différence entre l'Angleterre d'alors et l'Angleterre d'aujourd'hui !

Les journaux de Londres et de la grande Bretagne sont maintenant très-nombreux. J'en donnerai la statistique officielle la plus récente, tirée du *Post-Office, London Directory*[1]. Leur somme totale pour tout le Royaume-Uni, s'élève à 714 et se répartit ainsi : Pour Londres, journaux quotidiens, (*Daily papers*) *dix-neuf ;* c'est-à-dire *neuf* journaux du matin, (*Daily Morning papers*)[2]; *six* du soir, (*Daily Evening papers*)[3]; *quatre* feuilles lithographiées qui avertissent les commerçants et donnent les arrivées des bâtiments ; journaux hebdomadaires pour Londres, *quatre-vingt-sept ;* mélanges, *quarante-sept ;* en tout, il y a à Londres *cent cinquante-trois*

[1] *Periodical publications and London and provincial News-papers.*

[2] *Morning-Advertiser , Morning-Chronicle , Morning-Hérald , Morning-Post , Public Ledger, The Times, Commercial daily List, Daily News, Daily Telegraph.*

[3] *Express, Globe, London Evening, News and Reporter, News-paper, Shipping Gazette, Standard, Sun.*

publications. Dans les provinces d'Angleterre, il y en a *trois cent cinquante-deux ;* dans le canal d'Islande et l'île de Man, *treize ;* en Ecosse, *quatre-vingt-treize ;* en Irlande *cent trois*[1]. Le *Times*, qui est le roi des journaux de Londres, a été fondé en 1788, et c'est surtout à M. Walter, fils de son fondateur, qu'il doit son importance. Il possède la plus puissante machine à vapeur qui ait été inventée pour la presse[2]. Avant 1814, il s'imprimait à la main avec la presse commune et se tirait à environ trois cents exemplaires par heure. En 1813, Donkin et Bacon proposèrent de disposer les caractères sur un prisme et introduisirent la composition cylindrique (*Composition rollers.*) En 1814, Koening construisit la première machine et l'on en plaça deux dans l'atelier du *Times*, qui produisirent 1800 feuilles par heure. On continua ainsi jusqu'en 1827. Alors Cowper et Applegath inventèrent la machine à quatre cylindres. Enfin, en mai 1848, le même M. Applegath éleva dans l'imprimerie du *Times* une machine verticale qui produit le nombre énorme de dix mille feuilles par heure. Voici la statistique relative à la composition et à l'impression de ce journal. « Le 7 mai 1850, le *Times* et son *supplément* contenaient 72 colonnes et 17,500 lignes, composées d'environ un million de lettres. De toute la matière nécessaire à cette impression, deux cinquièmes environ avaient

[1] Sur les progrès du journalisme en Angleterre, je trouve les statistiques fort curieuses que voici :

Journaux publiés en	1782	1790	1821	1833	1857
Angleterre et Galles	50	60	135	135	568
Ecosse	8	27	31	31	125
Irlande	3	27	50	50	119
Total dans le Royaume-Uni	61	114	216	369	812

	1833	1857
Londres journaux quotidiens	13	17
Deux ou trois fois la semaine	9	6
Une fois la semaine	36	102

Voyez *The Newspaper Press reviewed.* London, C. Dolman, 1857, pag. 14 ; et *The Newspaper Press, Directory and advertiser's Guide,* by Charles Mitchell, revised for 1857. London, Charles Mitchell 1857.

[2] Voyez *Description of Applegath and Cowper's horizontal machine and of Applegat'h vertical machine, for printing the Times.* London 1851.

été écrits, composés et corrigés depuis sept heures du soir. Le supplément fut mis sous presse à 7 heures et 50 minutes de relevée, la première forme du journal à 4 heures et 15 minutes du matin et la seconde à 4 heures et 45. Ce jour là, 7,000 numéros furent publiés avant 6 heures 15 minutes, 21,000 avant 7 heures et demie, et 34,000 avant 8 heures 45. Le plus grand nombre des feuilles tirées en un seul jour a été de 54,000, et c'est le 1er mars 1848 qu'a paru la plus grande quantité de matière imprimée dans un seul numéro. Ce jour-là, le papier employé pesait 7,000 kilogrammes, tandis que son poids ne dépasse pas d'ordinaire les 4,500 kilogrammes. La superficie imprimée chaque nuit, y compris le supplément, représente trente acres. Le *Times* occupe 110 compositeurs et 25 pressiers [1].

Laissant à d'autres le soin d'étudier la presse périodique de la grande Bretagne sous le rapport matériel ou statistique, j'en dirai quelques mots au point de vue moral, ou plutôt, d'après mon système, qui est de recueillir les jugements les plus autorisés, je mettrai sous les yeux du lecteur ce que la *Quaterly Dublin Review* a écrit en 1857 sur le journalisme britannique. Et d'abord cette *Revue* déplore amèrement les maux faits à la religion et à la moralité par la liberté sans frein de la presse journalistique, et soutient qu'un Anglais, tout attaché qu'il soit à la liberté, ne voudrait jamais appeler *intolérante* l'autorité « qui arracherait la plume des mains d'un infidèle, et arrêterait ses coupables efforts pour séparer

[1] John Weale's *London and its vicinity*.— *Description of The Times, machines*.— Il y a peu d'années, le *Times* a fait connaître que la contribution annuelle, payée par lui montait à 95,000 sterlings, soit 2,375,000 francs, contribution qui se répartissait comme suit : droit sur le papier 16,000 sterlings; — Droit de timbre 60,000 sterlings; — Droit sur les annonces 19,000 sterlings : Total 95,000 sterlings. On voit par là que trois taxes pesaient sur le journalisme anglais, la taxe sur le papier, la taxe du timbre d'un *penny*, (10 centimes), ou d'un demi-*penny*, suivant les dimensions, pour un journal sans supplément ; et, enfin la taxe sur les annonces, laquelle fut réduite à un schelling et *6 pences*. A partir du 5 juillet, le nombre des journaux qui ont payé la taxe des annonces en 1849, à Londres seulement, a été de 160. Le nombre des annonces publiées, par ces journaux, fut de 886,108, et le montant du droit perçu de 66,458 sterlings, soit environ 1,700,000 francs.

la moralité de la religion, pousser les chrétiens à l'apostasie, fomenter le mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, défendre l'athéisme au nom de la vertu, bafouer la religion sous prétexte de haute moralité. Les résultats de la licence de la presse périodique dans la grande Bretagne sont visibles partout, continue la Revue de Dublin, dans les maisons des grands et dans les chaumières, parmi les riches et parmi les pauvres, chez ceux qu'on appelle religieux et chez ceux qui sont des impies déclarés. Les richesses matérielles ont fait pénétrer l'indifférentisme dans l'ame même de la nation. Si le bon sens et le bon goût de notre peuple doivent régler le ton et la conduite de la presse, nous pouvons déjà prévoir trop clairement quel sera le résultat. La presse est esclave du caprice populaire. Elle est soumise, non à un, mais à plusieurs *inquisiteurs* arbitraires, et s'appuie sur leur majorité pour le bien comme pour le mal. L'effet est palpable. Nous descendons à grands pas dans cet abîme où le *mécanisme* devient Dieu. La *science morale* n'est qu'une fable dans l'estime du peuple, et la *science physique* est la grande idole dont chacun attend les bienfaits. Toute l'énergie de l'intelligence n'élève plus tout le cœur à ces hautes pensées, qui cherchent leur centre dans le ciel. Chacun s'applique à respirer les principes pestilentiels qu'une presse libre est trop inclinée à inculquer. Que sera-ce si cette licence arrive à produire tout le mal dont elle est capable? Si elle nous mène au point de nous livrer corps et ame aux soins de faire de l'argent et aux principes qui déshonorent Dieu? Si elle fait tomber la nation de sa dignité sous le poids de son éphémère grandeur, et tomber pour ne plus jamais se relever? Que sera-ce?. . Il y aurait prudence à prédire la chose comme possible, et comme n'ayant rien d'improbable [1]. »

Après avoir jugé la presse périodique de la grande Bretagne sous le rapport moral, la *Quaterly Dublin Review*, la considère sous le rapport de la science, et voici ce qu'elle

[1] *The Newspaper Press reviewed, by a Quarterly reviewer.* London, G. Dolman, 1857.

dit des critiques que publient les journaux de Londres : « On lit très-peu d'articles dans les journaux les mieux conduits qui méritent le nom de *revue* et qui aient droit à ce caractère. Le criticisme journalistique ne révèle que des talents médiocres... En règle générale la critique périodique de la foule commune se contente d'un coup d'œil jeté sur la préface, et peut-être se borne-t-elle à examiner le titre de l'ouvrage, sur lequel elle formule aussitôt ses jugements. Le *nom* de l'auteur décide quel sera le sens de la critique, et en adoptant cet injuste système, l'écrivain agit communément d'après les préjugés, qui sont le caractère de son *public spécial*, et quelquefois il concentre sa rage sur une personne ou sur un principe contre lesquels il souhaitait peut-être depuis quelque temps de trouver l'occasion de décharger sa colère. Mais il y a pis. La critique d'un journal ne sera pas toujours juste, même quand elle le voudrait, parce que la colère des lecteurs tient toujours sa main despotique sur la tête de l'écrivain, et en retirant leur concours les abonnés montrent leur puissance et la dépendance du journaliste. Supposé que le critique d'un journal populaire ait reçu un ouvrage du cardinal Wiseman à examiner, pensez-vous qu'il voudrait ou pourrait publier ce qu'il penserait de son mérite intrinsèque ? » Il y a cependant des exceptions à faire, parmi lesquelles le *Times* doit être placé au premier rang. Bien que ses critiques dépassent parfois d'une manière effrayante les limites marquées par la justice, et qu'une fantaisie maladive fasse trop souvent irruption dans ses thèmes littéraires, et qu'il mêle fréquemment la louange et le blâme de façon à se perdre dans de vagues généralités, il faut dire cependant que les lois de la critique obtiennent souvent du *Times* le respect qui leur est dû [1]. Toutefois, quelle est la moralité et le caractère de ce journal ?

Voici comment répond la *Revue de Dublin* : « Il y a environ

[1] Après le *Times*, ont droit aux exceptions, le *Morning-Post*, le *Daily-News*, le *Spectator*, *The Leader* et *The Press*, c'est-à-dire que ces journaux font *quelquefois* des critiques judicieuses.

soixante-dix ans que le *Times* a commencé sa carrière, et il est maintenant arrivé à une prospérité sans exemple. Combattre par des armes nouvelles tous les anciens empêchements, mépriser les plus pressantes difficultés, se débarrasser de tout principe stable, détacher son cœur de toute tradition de parti, cacher ses convictions intimes, quand il y avait avantage à ne pas les montrer, pousser ses lecteurs dans telle direction particulière vers laquelle ils étaient déjà tout disposés à se porter, diriger tel courant d'idées qui paraissait irrésistible, tourner toujours avec le vent de l'opinion, frayer avec les *Torys* ou avec les *Whigs*, avec les patriotes, ou avec les hommes de place, avec les saints ou avec les pécheurs, toujours d'accord avec l'opinion dominante, tels sont les moyens par lesquels le *Times* a trouvé le *plantureux* secret de gagner une influence illimitée. Après avoir formulé, avec une tactique incomparable, le *principe de n'avoir aucun principe*, qui a si grandement triomphé dans son cas particulier, ce grand politique a appelé à son aide un groupe imposant d'hommes de talent et a continué de fasciner le public par des sentences sonores et une précieuse souplesse. L'ambition du *Times* s'est proposé de réussir à tout prix, et en perdant tout droit à l'honneur d'avoir des principes, il s'est lancé de tout cœur dans une entreprise fort périlleuse, et maintenant il fleurit comme un utile exemple de cette vérité que *les enfants du monde goûtent la fortune du monde.* Après avoir survécu à toute hostilité, après être sorti sans brûlure des flammes de la critique, le *Times* n'a rien à craindre. Il peut nous accabler de son courroux ou de son ironie, ou marcher fièrement avec une impudence philosophique sans daigner nous honorer d'un regard de son orgueilleuse hauteur journalistique[1]. La faiblesse de l'idée populaire peut devenir la

[1] Nous avons entendu parler, dit la *Revue de Dublin*, d'une combinaison pour faire tomber les plumes à messire *Times*. De riches marchands de Londres recherchent maintenant les moyens de toucher le *Cœur d'or* du lord journal, au point de le faire tomber sur son trône même. Ils sont protestants, et même protestants dans l'ame, mais ils sont imbus d'une certaine haine mercantile contre le *grand organe*, et disposés à risquer des milliers de sterlings dans la tentative d'affaiblir le journal le plus fortuné de l'Europe.

force du *Times*, chaque fois qu'il trouve profitable de faire des recherches pour ses articles de fond (*leading articles*), il n'hésite jamais de recourir à l'idée populaire et dominante pour prendre le ton et la tendance qui doivent diriger ses écrivains. Si cette idée prend douze formes en douze semaines ou en douze jours, on verra le *Times* danser autour de chacune d'elles successivement, ou même simultanément, si l'occasion l'exige... Jusques aux catholiques trouveront leurs droits défendus, et par des écrivains catholiques, dans un article de fond du *Times*, si ces droits assument ou menacent d'assumer une popularité suffisante pour assurer l'avantage d'une pareille protection. » La *Revue* continue sur ce pied à examiner les titres du patriarche des journaux, qui affecte une honnêteté d'or, mais qui n'a aucun droit à la considération, car *il n'y a pas d'épithète suffisante pour flétrir un journal basé sur un principe de dissolution.*

Il est deux points encore sur lesquels nous devons connaître le *Times* : la religion qu'il professe, et les nouvelles qu'il répand. « Quelques-uns soupçonnent le *Times* de détester intérieurement le protestantisme anglican. Quant à nous, écrit la *Quaterly Dublin Review*, nous sommes convaincus qu'il ne perd aucune occasion d'attaquer l'Église nationale. Il y a réellement lieu de croire que le *Times* s'est en partie donné la tâche de déchausser l'Église établie, et de préparer la voie à une nouvelle phase du puritanisme de Cromwell. Le *Times* poursuit cette tâche de la manière la plus habile, et le but auquel il tend n'est peut-être pas aussi éloigné que le croient ceux qui ont confiance dans la stabilité de l'anglicanisme. » Quant à la feuille d'annonces (*advertisements*) publiée chaque jour par le *Times* avec sa feuille politique, elle n'est pas aussi inoffensive qu'elle le paraît de prime abord. En effet, ce ne sont pas seulement des renseignements commerciaux, mais des déclarations d'amour, des propositions, des offres, des acceptations de tout genre, publiques et clandestines, le tout imprimé à sa place avec les indications nécessaires, afin qu'on ne perde pas trop de temps à chercher. Les

avis mystérieux sont ordinairement imprimés dans la seconde et la troisième colonne de la première page, et toujours dans la partie supérieure[1]. Parfois ces avis ressemblent à des énigmes politiques, et ont l'air d'un mot d'ordre qui n'est intelligible qu'aux initiés. La *Gazette du Midi* a publié en octobre 1856, une correspondance de Londres, dans laquelle il était assuré que le *Times* servait ainsi d'intermédiaire pour annoncer aux affiliés des sociétés secrètes, répandus par tout le monde plus ou moins civilisé, certains changements politiques prochains, ou certains mouvements révolutionnaires qui sont sur le point d'éclater. Ainsi sans lettres dangereuses qui pourraient être saisies par la police, et sans qu'il soit nécessaire d'expédier des envoyés infidèles ou imprudents, seulement par trois lignes en très-fin caractère, l'avis se transmet promptement et sûrement en défiant les plus experts censeurs[2].

[1] En voici un exemple, que nous avons sous les yeux et qui se trouve le n° 22,715 du 24 juin : *Saloon-All right. G. D.*

[2] En octobre 1856, le *Times* a publié l'avis suivant en français : « 20. *A Gardienne. Depuis lundi déjà les nouvelles de Madrid sont très-bonnes. Soyez tranquille. O'Donnell n'est plus qu'un cadavre ; son nom seul appartient à l'histoire.* — Le *Times* s'est beaucoup employé pour souffler la révolution en Espagne ; mais le ministère espagnol a fini par lui interdire l'entrée du pays par une circulaire qu'il sera bon de rapporter ici.

« *Circulaire du ministre pour la prohibition du* Times, *en Espagne.* Les ennemis de la paix de l'Espagne, ne trouvant pas dans notre noble pays des individus disposés à violer chaque jour les lois de la décence publique et à attaquer ce qui est vénéré ici comme un objet de culte, ont cherché dans des terres étrangères des plumes qui se prêtassent à leurs coupables desseins. Depuis quelque temps on voit avec indignation que les articles d'un journal anglais, intitulé *The Times*, semblent avoir pour but inique et honteux d'attaquer et d'outrager systématiquement les objets les plus chers aux Espagnols. Un pareil scandale ne peut être toléré plus longtemps, la dignité publique le réprouve, le sentiment monarchique du pays, le repousse avec horreur, la liberté même en rougit comme d'un spectacle dégoûtant qui souille et compromet sa belle cause. Porter immédiatement un remède à ce mal, et le porter d'une manière publique et solennelle pour attester en tout temps combien est vif en Espagne le sentiment de la dignité nationale offensée, ce n'est pas seulement remplir un haut devoir de gouvernement, c'est encore satisfaire à une aspiration grande et généreuse, à défaut de laquelle on demanderait en vain le respect aux autorités constituées, la stabilité et le repos des États. Pour ces raisons que j'ai eu l'honneur de soumettre à S. M., la reine a daigné ordonner qu'on défende en Espagne, dans les îles et possessions adjacentes, et aussi dans ses États d'outre-mer, l'entrée, la circulation et la lecture du journal anglais, intitulé

Après le *Times*, les principaux journaux de Londres sont : le *Morning-Advertiser*, qui n'a de principes fixes ni en politique ni en religion, et qui est le dernier des journaux qui se publient dans la capitale de la grande Bretagne quant au mérite littéraire[1]. — Le *Morning-Chronicle* dont les principes appartiennent au système dit *libéral conservateur* : dévoué pendant longtemps à l'opinion *whig*, il s'est ensuite rangé parmi les partisans de sir Robert Peel[2]. — Le *Morning-Post*, qui est aujourd'hui devenu le journal de la classe noble et polie, et qui est aussi *libéral conservateur*, bien qu'il sache modifier ses principes d'après l'occasion. Il est maintenant partisan de l'Église établie, parce qu'elle est en faveur auprès de l'aristocratie, mais quand les circonstances le demanderont, il n'hésitera pas un seul moment à changer son *credo*[3]. — Le *Morning-Herald*, journal grognard et stupide *a nativitate*. Il a en haine tout ce qui est catholique, et a excité un vif désir de réformes précisément par son opposition systématique à tout genre de progrès[4]. — Le *Daily-News* est libéral, indépendant et latitudinaire en religion. Il combat l'Église nationale comme telle, mais il fomente ses doctrines puritaines[5]. — Le *Star* est le journal le meilleur marché. Il ne coûte qu'un *penny* par numéro (10 centimes) et les Anglais lui promettent une brillante carrière, car il en est encore à ses débuts. — Le *Globe* soutient les principes

The Times. Cette mesure sera appliquée à tout autre journal et à toute publication étrangère qui manquerait à la considération due aux très-hauts objets que notre nation catholique et monarchique, par excellence vénère depuis des siècles par esprit de légalité, par reconnaissance, par instinct et aussi par une inspiration chevaleresque propre à la noble race espagnole et digne d'elle. Par ordre de la reine, je vous le communique pour votre gouverne et à tous les effets que de raison.

EGANA.

Saint-Ildephonse, 27 août 1853.

[1] Le *Morning-Advertiser*, a été fondé, le 8 février 1793. Il veut l'abolition de la peine de mort, et est la propriété d'environ 3,000 personnes.

[2] Le *Morning-Chronicle*, est né en 1770.

[3] Le *Morning-Post*, a été fondé en 1772.

[4] Le *Morning-Hérald*, établi en 1781, a été l'un des plus ardents adversaires de sir Robert Peel.

[5] Le *Daily-News*, est un journal jeune. Il ne date que de 1846.

Whigs de lord Palmenton, et est assez modeste et modéré [1]. — Le *Standard* participe du piétisme et du fanatisme de l'*Herald*, et est l'organe des conservateurs évangéliques [2]. — Le *Sun* est libéral en politique, mais il prétend que ses lecteurs deviennent esclaves de ses opinions. Il défend le systeme de ceux qui veulent que toute dépense pour le culte soit supportée par des offrandes volontaires. Il est aussi soumis à une influence anticatholique, bien qu'il soit moins insolent que les autres journaux en matière de religion [3].

Parmi les journaux qui ne paraissent qu'une ou deux fois par semaine, *The Athenaeum* est presque exclusivement littéraire; mais il ne jouit pas de la confiance des catholiques, parce qu'il déverse parfois le ridicule sur notre saint culte. Peut-être est-il trop fertile en censures, ce qui ne l'empêche pas d'occuper une position qui impose même à ceux qui se plaignent le plus amèrement de ses partialités. *The Atlas* est un *libéral* d'un caractère *illibéral*. Il soutient les révolutionnaires réfugiés en Angleterre et est conduit avec beaucoup d'habileté ; mais ses mauvais et dangereux principes lui ôtent le droit d'inspirer à devenir un journal de famille. Nous avons déjà donné à nos lecteurs un échantillon du *Weekly dispatch*. Il est aussi opposé à l'Église anglicane qu'à l'Église catholique, et l'on peut presque dire qu'il est antichrétien, et de principes radicaux. *The English Churchman* était jadis l'organe des *Puseystes*, mais il ne l'est plus, et son mérite a beaucoup baissé depuis que Newman a cessé d'écrire dans ses colonnes. L'*Examiner* soutient les principes, *Whigs* cherche souvent l'esprit, mais le trouve bien rarement. Le *Guardian* est écrit sous l'influence de M. Gladstone, et appartient au parti *Peel* en politique, au *Puseysme* en religion. Son champion était l'honorable M. Georges Bowyer, qui l'a quitté depuis plusieurs années, après être entré dans l'Église catholique. *John Bull* est le défenseur du haut *torysme* aussi bien en religion qu'en politique. Autrefois nul ne pouvait lui disputer

[1] Le *Globe*, naquit en 1811.
[2] Le *Standard*, a été fondé en 1827.
[3] Le *Sun*, fut établi le 1er octobre 1792.

la palme en fait d'habileté et de fanatisme ; mais aujourd'hui son fanatisme est resté, son habileté a disparu et son esprit est descendu dans le sombre empire. Toutefois, il conserve encore assez de capacité pour faire honneur à ses gloires précédentes. Le *Leader* prétend être le guide et comme l'étoile polaire de quiconque aime les réformes, et les démocrates du Piémont citent et traduisent très-volontiers ses articles. Le *Lloyd's Newspaper* jouit d'une réputation et d'une prospérité qui sont une preuve douloureuse du plus mauvais goût. Ennemi fanatique du catholicisme, il n'aspire qu'à se rendre populaire et bourre ses feuilles du samedi et du dimanche de toute sorte de nouvelles, bonnes et mauvaises, morales et immorales, religieuses et profanes accumulées sans discernement. La *Press* au contraire est considérée comme un des meilleurs et plus courageux journaux hebdomadaires de Londres. C'est l'organe du *Conservatisme modéré* et d'Israeli en est l'ame. Il défend le collége de Maynooth au risque de devenir suspect à ses partisans. Le *Record*, comme nous l'avons déjà dit, est le journal de l'*Église-Basse* et du parti évangélique, mais il est si puritain, qu'il ferait parfois honte à son héros Cromwell. Il ne s'occupe de politique que par rapport à la religion, hait mortellement les catholiques et n'est habile qu'à soulever des conflits religieux. Il est au dernier rang comme journal, et ses articles sont un puissant soporifique. Il cite la Bible à tort et à travers, et fait un tel abus des Saintes Écritures, qu'il fait horreur à quiconque a le sentiment chrétien. *The Saturday Review*, plus littéraire que nouvelliste a l'esprit indépendant et promet beaucoup. *The Sentinel* est un recueil écrit par un furibond théologien protestant, et inspiré par l'*Orangisme*. *The Union* est sortie des cendres de la *Church and state Gazette*. C'est un journal habile, franc, qui touche aux frontières du catholicisme. Il jouit d'une immense faveur auprès d'une classe d'anglicans et favorise ouvertement et de son propre aveu, la tendance à la réunion avec l'Église romaine. Le *Weekly Register* est catholique, aujourd'hui sous la direction du célèbre et très-

savant converti Wilberforce. Les catholiques ont en outre à Londres un journal pour le peuple appelé *Lamp*[1], un recueil bimestriel, le *Rambler*, et la publication intitulée *Dublin Quaterly Review* qui se publie aussi à Londres. Le cardinal Wiseman écrit de temps en temps dans cette dernière revue, et ses articles ne manquent jamais de faire sensation à Londres et même dans toute l'Angleterre[2]. Si nous voulions classer les journaux de la capitale de la grande Bretagne au point de vue de la religion, nous aurions à dire que, parmi les journaux quotidiens six sont systématiquement hostiles à l'Église établie, et six la soutiennent. Parmi les journaux qui paraissent deux fois la semaine, cinq sont pour l'*Église-Basse* et un seul la combat constamment. Parmi les journaux hebdomadaires, vingt-trois attaquent l'Église établie, et dix la défendent. Les autres n'ont pas de système particulier. On peut donc dire que l'anglicanisme a en tout pour lui vingt-neuf journaux, les *dissidents* dix, les infidèles huit, les déistes deux, les catholiques quatre[3].

[1] *The Lamp, a weekly and monthly journal for the people, of literature, science and the fine arts with frequent illustrations. Sixteen large pages, price one penny.*

[2] Comme exemple de ces articles sortis de la plume du card. Wiseman, on peut citer celui sur les *courents* intitulé : *A Review of the rev. M. Hobart Seymour's lectures,* imprimé dans la *Dublin Review,* du mois de décembre 1852, et publié à part, par Richardson. C'est à cette même *Revue,* que j'ai emprunté la plupart des jugements portés sur les journaux de Londres.

[3] Le *Moniteur* de Paris, du 16 janvier 1853, a publié un article sur le journalisme anglais. Après avoir dit, comment l'état présent de la France avait arraché des éloges même à ses ennemis les plus acharnés, il regrette que tous n'aient pas payé ce tribut à la vérité. Il cite entre autres le *Morning-Chronicle,* le *Times,* et en particulier, le *Morning-Advertiser.* Malgré toutes les protestations de l'empereur pour la paix, malgré la reduction de l'armée, d'après ces journaux : « La France et son chef ne respirent que la guerre et n'attendent que l'occasion de tomber sur l'Europe ; une nouvelle *ligue* est nécessaire pour tenir tête à *cette* insatiable ambition. » D'après eux, le peuple français, en acclamant empereur Louis Napoléon, s'est montré *le plus méprisable et le plus vil de tous les peuples ;* les hommes d'État, les généraux, l'armée ; tous ceux qui ont pris part au 2 décembre, ne sont que de *misérables esclaves, ou d'avides instruments de tyrannie.* « Le bonapartisme, dit le *Morning-Chronicle,* du premier janvier, sans gloire militaire et sans agrandissement territorial, est un *non sens*... Partout règne une profonde défiance envers Louis Napoléon, sentiment qu'il faut attribuer en partie à son caractère, en partie à ses actes, mais surtout aux souvenirs de l'empire... L'usurpateur, conseillé par une bande d'*aventuriers,* a voulu réorganiser le gouvernement impérial, etc. » Le *Times,* du 2 janvier, après

Si le journalisme était la marque et la condition de la civilisation d'un peuple, je me trouverais ici en main une bien mauvaise cause dans le parallèle que je suis en train de faire entre Rome et Londres. En effet, tandis que cette dernière nous montre un déluge de journaux de toutes les espèces, c'est beaucoup si la première peut en réunir une demi-douzaine. Mais je ne crois pas que les Romains s'en affligent. Il fut un temps où Rome, toutes propositions gardées, pouvait défier Londres en fait de journalisme, et ce n'étaient pas des jours de civilisation, de liberté, de science, mais des jours de barbaries, de tyrannies, de bavardages, de vols et de délits. Ce fut alors que Mazzini s'achemina vers la ville éternelle et monta vainqueur au Capitole. Durant ces mois déplorables, on ne saurait dire combien de journaux de toutes les couleurs, de toutes les langues et de tous les formats se publièrent à Rome, qui était redevenue une vraie Babylone[1].

avoir présenté le tableau des *usurpations* de Louis Napoléon, ajoutait : « Un sénat plus *lâche* que celui de Tibère a conféré à l'empereur le plus exorbitant pouvoir et supprimé d'un seul coup toutes les garanties qui restaient à la nation. Des favoris gorgés d'honneurs, des fonctionnaires sans conscience, des impôts inouïs, voilà le gouvernement. Mais le châtiment se prépare, déjà l'Europe est en éveil... et l'année ne passera pas sans qu'il n'éclate quelque chose de terrible. » Le *Morning-Advertiser*, du 7 janvier, disait : « Rien sur la superficie du globe ne peut être comparé au *despotisme qui pèse sur la France et à la dégradation dans laquelle elle est plongée.* Les libertés de ce pays sont foulées sous les talons des bottes de Napoléon, dont le nom est synonyme d'oppression et de tyrannie... Louis Napoléon n'est que le plus *grand tyran*, le parjure le plus coupable qui ait foulé la terre, le monstre le plus abominable qui ait couvert l'humanité de plus de honte. Bientôt les Français seront ensevelis dans une telle barbarie que rien ne leur ressemblera dans l'histoire des nations. » Le *Moniteur* répondit que le gouvernement français était au-dessus de ces basses injures, parce qu'il connaissait *les sentiments des hommes d'État d'Angleterre ; il sait que la masse de la nation est animée des plus sympathiques dispositions pour la France*, et il a la confiance *que le bon sens du peuple anglais fera justice de la presse, dont il suffit de soumettre les excès à l'opinion publique pour qu'ils soient condamnés.*

[1] Voici les noms des principaux journaux, publiés à Rome, pendant la dernière révolution. — 1. Le *Banditore*, appelé ensuite *Commercio*. — 2. La *Riforma* — 3. Le *Contemporaneo*. — 4. Le *Costituzionale*. — 5. Le *Casotto dei Burattini*. — 6. Le *Cicerone*. — 7. La *Commedia*. — 8. La *Conversazione di alcuni giovani*. — 9. La *Cronaca dell' Assemblea*. — 10. Le *Cassandrino*. — 11. Le *Cassandrino vero*. — 12. Le *Cassandrino republicano*. — 13. Le *Diavolo zoppo*. — 14. La *Democrazia*. — 15. Le *Diavoletto*. — 16. La *Donna bizzarra*. — 17. Le *Didascalico*. — 18. Le *Mentore*. — 19. La *Donna italiana*. — 20. L'*Epoca*. — 21. La

Mais quand l'ordre fut rétabli et le pouvoir du Pape restauré, tous ces journaux cessèrent ; il ne resta pour la politique que le journal officiel. On créa ensuite la revue intitulée *Civiltà cattolica* fondée et écrite par les Pères de la Compagnie de Jésus. Je suis bien loin de vouloir la mettre en parallèle avec le *Times* quant à la partie matérielle, au tirage, à la puissance politique ; elle ne crée ni ne renverse les ministères, elle n'a pas de vapeurs qui volent dans la mer des Indes en quête de nouvelles, mais elle a une grande pensée qu'elle développe avec constance, elle a une conscience qu'elle place au-dessus de ses intérêts, tandis que le *Times*, de l'aveu de tous, n'a ni conscience, ni principes, et n'est qu'un léger papillon qui voltige autour de cette flamme qu'on appelle l'opinion publique. La *Civiltà cattolica* honore ceux qui l'écrivent [1], la ville où elle se publie, et la belle langue italienne qui lui sert d'organe. Elle a su convertir en instrument de bien, de vérité, de

Speranza. — 22. L'*Educatore*. — 23. Le *Labaro*. — 24. Le *Fanfulla* — 25. La *Frusta* — 26. Le *Giornale dei dibattimenti*. — 27. La *Guardia Nazionale*. — 28. La *Gazza Ladra*. — 29. L'*Italia*. — 30. L'*Indicatore*. — 31. L'*Interesse nazionale*. — 32. L'*Italia libera*. — 33. L'*Italia del popolo*. — 34 La *Locomotiva*. — 35 L'*Unione*. — 36. Le *Monitore romano*. — 37. Le *Menimpippo*. — 38. Le *Messaggiere*. — 39. L'*Elettrico*. — 40. La *Miscellanea istruttiva*. — 41. Les *Misteri di Roma*. — 42. Le *Nipote di Cassandrino*. — 43. Le *Nemico del Diavolo Zoppo*. — 44. L'*Osservatore romano*. — 45. La *Pallade*. — 46. — *Don Pirlone*. — 47. Le *Popolare*. — 48. Un autre *Popolare*. — 49. *Pasquino*. — 50. Le *Peridico Municipale*. — 51. Le *Positivo*. — 52. Le *Pallone volante*. — 53. Le *Panorama*. — 54. Le *Pappagallo*. — 55. La *Rivista*. — 56. Le *Rogantino*. — 57. Le *Saggiatore*. — 58. La *Speranza d'interessi sociali*. — 59. Le *Somaro*. — 60. Le *Scontento*. — 61. Le *Tribuno*. 62. — Le *Tevere*. — 63. La *Torre di Babele* elle aurait mérité d'être le journal officiel. — 64. Le *Tedesco*. — 65. Le *Viminale*. — 66. La *Voce di un populano*. — 67. La *Voce del Campidoglio*.— 68. La *Capitale*. — 69. La *Correspondance de Rome*. — 70. *The Roman advertiser;* et il est probable que j'en aurai oublié plusieurs.

[1] Je me plais à rapporter ici un morceau de lettre qu'a écrit la belle ame de Silvio Pellico, sous la date de Turin, 20 janvier 1851 : « Ce journal, la *Civiltà Cattolica*, est vraiment fait par des esprits bien distingués ; on ne peut nier leur haute capacité ; leurs ennemis mêmes la sentent. Chose étrange ! que cet institut si inepte, si dégénéré, si indigne du siècle des lumières, agisse, pense, prêche, écrive avec tant de puissance ! Que Dieu ait pitié de vos sots ennemis ! — J'en sais qui reconnaissent en frémissant que les articles de la *Civiltà Cattolica* sur la philosophie, sur la politique, sur les questions de droit sont très-remarquables ; ils sont tout étonnés que vous vaillez quelque chose. »

restauration le journalisme qui est de sa nature une plaie de la religion, de la politique et de la littérature, elle rend à l'Italie un service signalé ; elle redresse les faux systèmes, apprend à penser et à raisonner à un siècle léger ; elle prépare des matériaux précieux pour l'histoire de notre temps ; elle réfute énergiquement les écrivains impies, fait connaître les bons ouvrages, se tient au courant de la science, des antiquités, de l'archéologie, de la physique ; bref, c'est un recueil qui devait nous venir de Rome et qui ne pouvait nous venir d'ailleurs. Il a été loué par les personnes les plus savantes et les plus pieuses, en tête desquelles se trouvent Pie IX [1], puis des cardinaux, des archevêques, des évêques, et cent autres personnages très-illustres. Le nombre des abonnés à la *Civiltà cattolica* est déjà grand en Italie, surtout si l'on tient compte des sujets qu'elle traite, lesquels ne sont pas faits pour le vulgaire, et de sa marche au-dessus des partis, ce qui lui donne un incomparable mérite, mais la prive de ce qu'il y a de plus excitant dans le journalisme [2]. Plus l'esprit révolutionnaire s'efface dans ma chère patrie, et plus l'amour du beau, du vrai, et du bon y regagne de terrain, plus le recueil romain voit croître le nombre de ses partisans et de ses amis, car il a reçu la mission de régénérer réellement notre péninsule envahie par des idées païennes et des sentiments libertins. Il y a maintenant huit années que la *Civiltà cattolica* travaille sans relâche à ce but, et déjà elle peut compter dans ses fastes beaucoup de pré-

[1] Lisez le bref de Pie IX, à ses chers fils les rédacteurs de la *Civiltà Cattolica*, sous la date de Rome, près Saint-Pierre, 20 octobre 1852. « Sacræ et civilis societatis interest, dit Pie IX, gliscentes hujus nostri temporis errores ac nefaria scripta strenue et considerate refellere. Idcirco pergite in hanc curam, quæ quidem multi est operis alacriter incumbere, omnique zelo et caritate contendite, ut ephemeris vestra, quæ brevi in Italia nostra celebrari cœpit, in ædificationem fidei, ac salutarem populi instructionem magis ac magis, Deo dante, proficiat. »

[2] Voici les progrès des abonnements à la *Civiltà Cattolica*. La première année, en 1850, elle compta 7433 abonnés ; la seconde, 8164 ; la troisième, 9266 ; la quatrième, 11,807. Maintenant elle est arrivée à 14,000, et elle a dû rééditer ses premiers cahiers. Domenico Villani appliquait à la *Civiltà cattolica* ces deux vers du poète :

Parva metu primo : mox se se attollit in auras :
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.

cieuses conquêtes. Tout son système religieux et politique se résume dans le petit texte qu'elle a pris pour épigraphe, et ses trente-deux volumes sont la plus belle démonstration théologique, philosophique, historique de cette vérité, que le bonheur d'un peuple consiste à obéir sincèrement à Dieu son Seigneur : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

CHAPITRE XIX.

ROME ET LONDRES CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT DES BEAUX-ARTS.

Il y a deux villes dans Rome, l'ancienne et la moderne. — Bienfaits de Rome catholique à Rome païenne. — Pourquoi celle-ci n'est pas morte. — Un discours récent de Wiseman sur Rome ancienne et moderne. — Rome après le veuvage d'Avignon. — Edifices et ouvrages des Papes. — Dommages faits par les Mazziniens à Rome monumentale. — De ce qu'a fait Pie IX pour Rome ancienne et moderne, sous le rapport de l'art. — Pauvreté de Londres, quant aux monuments. — Enumération de quelques-uns. — Paroles de Byron sur Rome.

Rome catholique est la grande conservatrice de l'art ancien. Destinée à recueillir ce que l'antiquité regardait comme le type du beau, pour le révéler plus tard au monde, elle a rendu les plus signalés services à Rome païenne, en la faisant revivre dans ses souvenirs et dans ses monuments. Nous voyons s'élever sur le Tibre une nouvelle cité d'un aspect noble et grandiose, à l'endroit où avait existé une cité plus vaste et plus riche. C'est un fait dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire des nations. Les rives du Nil sont parsemées des débris en marbre des statues de Memnon, et des membres épars des sphynx gigantesques, mais ces restes gisent dans la solitude, et les villes, dont ils étaient l'ornement, se sont évanouies. Quelques décombres couverts d'herbe indiquent dans les plaines stériles de l'Assyrie le lieu où s'élevaient les palais et les temples de l'altière Ninive et de l'impure Babylone. Les belles colonnes de l'Acropolis sont encore sur pied, mais elles ne sont entourées que des plus humbles édifices. Ce n'est qu'à Rome que l'art moderne

s'est marié à l'art antique, et qu'une nouvelle cité, digne de la première, s'est élevée sur les ruines de l'ancienne. Le Caire a succédé à Thèbes; Bagdad à Babylone; Jérusalem même a changé de place après sa destruction; Tusculanum est descendue de ses rochers pour venir s'ensevelir au milieu de la verdure; Albe, entièrement ruinée, s'est transportée sur l'autre rive de son lac: Rome reste toujours, elle reste où elle était, et ses monuments sont la merveille du génie moderne comme ils avaient été le prodige du génie antique.

Le cardinal Wiseman a récemment exprimé par une très-belle comparaison les rapports artistiques entre Rome ancienne et Rome moderne. « Les deux cités, dit ce grand génie, peuvent être comparées à un manuscrit palimpseste, c'est-à-dire à un parchemin dont on aurait effacé la première écriture pour y substituer une nouvelle. L'œil exercé d'un savant antiquaire, par exemple le cardinal Mai, de regrettable mémoire, arrive à découvrir l'écriture primitive sans détruire les caractères nouveaux, et cela à l'aide d'un très-petit nombre de moyens artificiels[1]. » Les Papes ont bâti Rome moderne et découvert Rome ancienne. C'est grâce à eux qu'on voit sur le Tibre deux cités avec un seul nom : Rome classique, mais païenne d'un côté; Rome artistique, et chrétienne de l'autre. L'une est la Rome de Cicéron, de Virgile, de Tite-Live qui a inspiré à l'Europe son goût exquis et lui a imposé la langue; l'autre est la Rome de Raphaël et de Michel-Ange, qui conserve encore aujourd'hui les modèles du beau et du grand, et qui en dicte les lois au monde. Rome ancienne vit toujours dans Rome moderne au point de sembler indestructible; et Rome moderne se trouve tellement liée à Rome ancienne, qu'elle peut y retrouver sa première origine. « On dirait, observe Wiseman, deux nobles statues, placées l'une à côté de l'autre, et réunies par l'ancienne figure du Tibre couronné de joncs,

[1] *Rome ancienne et Rome moderne*, discours du Cardinal Wiseman, archevêque de Westminster. Milan, typ. Bonardi-Pogliani, 1857, page 18.

qui verse également son urne à leurs pieds : l'une, vêtue de son armure, est assise pensive et repentante sur les ruines de ses temples renversés ; l'autre, debout près d'elle, la regarde d'un air de majesté et d'ineffable douceur, et repousse de ses trésors dispersés la main jalouse du temps. Les salles de marbre du Vatican ont recueilli les plus belles reliques de l'art ancien, et le Capitole porte au front le symbole du triomphe du christianisme. »

La religion s'est vengée et se venge à Rome des persécutions du paganisme, en conservant ses grandes et merveilleuses conceptions artistiques. Allez au Colisée le vendredi et le dimanche à trois heures et demie de relevée ; et vous rencontrerez une procession qui s'avance lentement vers les arches d'entrée, précédée d'un crucifix et de deux acolytes. Un religieux franciscain, couvert de laine grossière, les sandales aux pieds, marche entre deux membres d'une confrérie, vêtus de sac. Après eux viennent les autres confrères et les femmes. Ils sont d'ordinaire une centaine. Quand ils ont entendu un sermon touchant du bon religieux sur Jésus crucifié, ils visitent tous dévotement les stations de la *Via Crucis*[1]. Amants de l'art, bénissez cette prédication, ce religieux, ces stations : ce sont les gardiens du Colisée, le plus surprenant de tous les monuments de Rome païenne. La religion a consacré ce sol, en proclamant que la plus sublime page de l'histoire de l'Église chrétienne avait été écrite dans l'enceinte de ces murailles ; les Papes l'ont converti en temple, pour le rendre toujours plus vénérable ; la Croix le sauve des vandaliques profanations de l'homme, et les trésors de Pie VII, de Léon XII, de Grégoire XVI et de Pie IX l'ont protégé contre les redoutables ravages du temps.

En conservant Rome ancienne, les Papes ont créé Rome moderne. Les invasions, la barbarie, les guerres intestines, et surtout le veuvage d'Avignon avaient rendu déserte la ville des sept collines. Quand les Papes y retournèrent, elle

[1] Voyez les lettres de G. F. Maguirre, sur Rome, dans *The Cork Examiner* de décembre 1856.

n'était peuplée que de gardeurs de troupeaux descendus des collines inhospitalières dans les plaines qui bordent le Tibre, et nichés là dans de pauvres cahutes, séparées par des rues, étroites, fangeuses, obscures. Les anciens édifices tombaient en ruines ; les chèvres paissaient sur le Capitole ; les génisses erraient dans le Forum romain, d'où les noms encore existants de *Monte Caprino, Foro Boario, Campo Vaccino ;* et, de Saint-Silvestre à la porte du Peuple, il n'y avait que des jardins et des marécages, où l'on allait chasser des canards sauvages[1]. Nicolas résolut d'abord d'orner Rome d'édifices en rapport avec sa double majesté ancienne et moderne ; et ses successeurs marchèrent sur ses traces, surtout Jules II et les Medicis. De nouvelles bâtisses peuplèrent les deux rives du Tibre, que Sixte IV avait réunies par le pont qui porte son nom ; pour faire les merveilles du Vatican et de la Chancellerie, on peut dire que Jules II a rebâti la ville basse et la *via Giulia*, parallèle à la *Lungara ;* cardinaux et princes élevèrent à l'envi des palais ; et ceux des Riario, des Chigi, des Farnèse, des Orsini, rivalisèrent avec les constructions anciennes en beauté, et les surpassèrent en commodité[2]. Le sac de Rome et la peste la dépeuplèrent complétement, mais sous Pie IV les bâtisses recommencèrent. Sur l'ancien Capitole trôna le palais des conservatori, œuvre de Michel-Ange, qui éleva aussi sur le Quirinal, Sainte-Marie des Anges, en y adaptant les magnifiques restes des thermes de Dioclétien ; sur le Quirinal, s'ouvrit la Porta Pia, et les nouvelles basiliques ne le cédèrent pas aux anciennes. Sixte V conçut un hardi projet,

[1] Ranke, *Histoire de la Papauté,* tom. I. Lisez aussi Josh Miley, *History of the papal states,* chap. 29. L'illustre Miley travaille avec beaucoup de talent et de patience à faire connaître Rome aux Anglais. Outre cette *Histoire des Etats du Pape*, il a publié deux volumes intitulés : *Rome under Paganism and the Pacacy ;* et un ouvrage très-récent sur la souveraineté temporelle des Papes : *The temporel sovereignty of the Popes ; its origin ; the vicissitudes through which it has passed, from S. Peter to Pius IX ; is it the life of Rome, the glory of Italy, the Magna Charta of Christendom ?* Discussed historically by the very Rev. Canon Miley D.D. Rector of the Irish college Paris.

[2] *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*, editum a Francisco Albertino, 1515.

digne des anciens maîtres du monde et conduisit à une distance de vingt-deux milles l'Acqua Felice qui, comme a dit le Tasse, après avoir parcouru un sombre et long sentier, jaillit pleine de joie pour contempler Rome, telle qu'Auguste l'avait vue. Les ouvrages de Sixte V sont innombrables ; il nivela le terrain près la Trinité des Monts, et prépara l'escalier qui l'unit à la place d'Espagne ; il ouvrit la rue Felice, et les autres rues qui défilent à Sainte-Marie-Majeure ; il ôta aux deux colonnes Trajane et Antonine leur caractère profane en plaçant à leur sommet saint Pierre et saint Paul, afin qu'ils semblassent veiller de ces hauteurs sur la ville des triomphes ; il éleva l'obélisque égyptien au Vatican et y fit incruster un morceau de la Croix, afin que les monuments de l'impiété fussent placés sous le symbole de la foi à l'endroit où tant de martyrs ont souffert pour elle[1]. Clément VIII construisit quelques-unes des plus belles chapelles de Saint-Jean et de Saint-Pierre, et fonda la nouvelle résidence au Vatican. Sous Paul V, « les chapelles publiques s'élevaient comme des basiliques, les basiliques comme des temples, les temples comme des montagnes de marbre[2]. » Ce Pontife conduisit l'*Acqua Paolina* du Janicule à une distance de trente-cinq milles, et il mit la dernière main à la basilique de Saint-Pierre. Le nom d'Urbain VIII s'est conservé non-seulement dans les églises de Sainte-Bibiane, de Saint-Quirique, de Saint-Sébastien sur le Palatin, mais surtout dans les palais et les fortifications. Innocent X, Alexandre VII et les autres Pontifes postérieurs ont tous travaillé à l'embellissement de Rome. C'est ainsi que Spon, qui s'y rendit en 1674, a dû s'écrier : « Oh ! il faut être bien disgracié de la nature pour ne pas trouver de quoi se satisfaire dans l'une des mille variétés de cette ville mystérieuse ! »

Le zèle dont les anciens Pontifes ont fait preuve pour la conservation de Rome ancienne et la magnificence de Rome

[1] Voyez CANTU, *Histoire universelle*, XVe Epoque. *Les Papes après le concile de Trente.*

[2] *Vita Pauli V compendiose scripta*, manuscrit, cité par RANKE, vol. IV, p. 346.

moderne s'est montré de nos jours dans l'immortel Pie IX, comme on a vu se renouveler dans les Mazziniens envahisseurs de Rome en 1849, le vandalisme des lansquenets imbus de l'esprit de Luther, qui convertissaient en cuisine les salles enrichies des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Jules Romain[1]. Le général Oudinot de Reggio, après avoir délivré Rome des républicains, le 14 juillet 1849, institua une commission chargée d'examiner les dégâts faits par les armées belligérantes aux monuments et aux établissements artistiques de Rome[2], d'autant plus que le gouvernement de Mazzini avait osé mettre ses propres méfaits sur le compte de l'armée française[3]. La commission trouva, que les républicains avaient commis des actes inouïs de pillage dans les souterrains de la basilique de Saint-Pierre, dans les jardins du Vatican, détruit la fontaine sur la place de Borgo Saint-Ange, que Paul V avait fait construire d'après le dessin de Carlo Mademo, endommagé Porta Angelica, Villa Ceva, Villa Altaviti, le Ponte Cestico de Gratien, la grande fontaine de l'*Eau Pauline*, la Villa Spada, la Villa Patrici, la basilique de Saint-Jean de Latran, le palais Farnèse, les murs de la ville et bien d'autres monuments. En résultat, les dommages inévitables causés à Rome par les assiégeants s'élevèrent à 101,750 écus, et ceux que la cité sainte eut à souffrir de la part des Mazziniens montèrent à 333,055[4].

Quand Pie IX fut rétabli dans sa ville, il ne tarda pas à mettre tout son zèle, sans épargner ni peines ni dépenses, à réparer les maux de la révolution passée, découvrir de nouveaux trésors de l'ancienne Rome, et embellir la Rome

[1] Voyez Gibbon, *Hist. of the decl. and fall etc.* chap. 31, pag. 139. London. 1825.

[2] La commission était composée de MM. Alaux, directeur de l'Académie de France à Rome : Campana, archéologue ; Durantini, professeur de l'Académie de S.-Luc ; Defabris, directeur des galeries et musées pontificaux ; Kolb, consul général de Wurtemberg ; Leblanc, lieutenant-colonel du génie français ; Lemoyne, de l'académie de Saint-Luc ; Magrini, attaché à la légation des Pays-Bas ; Orioli, professeur ; Salvi, professeur ; Vespignani, architecte ; Visconti, commandeur.

[3] Voyez le *Monitore romano*, des 30 mai, 20 et 23 juin 1849.

[4] Voyez *Rapport de la Commission mixte instituée à Rome*, etc.

moderne de nouveaux monuments. J'aurais beaucoup à dire sur ce sujet, mais je ne m'y arrêterai pas, parce que j'en ai déjà parlé longuement dans un ouvrage antérieur, et aussi parce qu'il a été très-bien traité en Angleterre, il y a peu de mois, par un membre de la Chambre des Communes, M. Maguirre[1].

Quant à Londres, chacun conviendra facilement qu'en fait de beauté et d'édifice, elle ne saurait soutenir sous aucun rapport la comparaison de Rome. Cowper appelait Londres *la première cité du monde pour la richesse commerciale*[2]; mais pour les beautés artitisques on ne pourrait pas même dire que c'est la dernière cité de l'Italie. Son principal caractère consiste dans la grandeur géométrique et dans son immense population plus que dans ses palais, qui sont en très-petit nombre, et presque tous de très-mauvais goût. Albert Montémont a écrit que les édifices de Londres étaient « un mensonge d'architecture, comme la constitution est un mensonge de liberté, la religion une simagrée de piété, et les mœurs un mensonge de pruderie[3]. » D'autres voyageurs ajoutent : « Sous le rapport de l'art monumental, Londres laisse beaucoup à désirer, l'incendie de 1666 a fait disparaître presque toutes les splendeurs lapidaires du moyen âge, et quand on a cité la fameuse Tour de Londres, Westminster et Saint-Paul, il reste bien peu de chose à signaler[4]. Un beau monument, c'est le palais où se réunit le Parlement (*Old Palace Yard.*) Les anciennes chambres furent détruites par l'incendie qui éclata dans la nuit du 16 octobre 1834, et l'on entreprit, d'après le plan de M. Barry, la construction d'un nouveau palais, vraiment digne de l'Angleterre. *Fear God, homour the queen,* c'est-à-dire *crains Dieu et honore la reine,* est l'inscription qu'on lit

[1] Voyez dans le *Cork Examiner* de novembre 1856, sa troisième lettre écrite de Rome et intitulée : *Ce qu'a fait Pie IX, pour les antiquités romaines* et son tres-remarquable ouvrage : *Rome, its Rule and its institutions.* London, 1857, du chap. 30 au 33.

[2] *Such London is, by wealth, proclaim'd. — The fairest capital of all the world.*

[3] Londres, par ALBERT MONTÉMONT, pag. 33.

[4] *Londres tel qu'il est,* par LAKE et RICHARD. Paris, 1852. pag. 35.

souvent dans la salle des Législateurs. *Somers et house*, plan de Williams Chambers, est un édifice très-remarquable, comme aussi le Musée britannique, l'un des plus beaux et des plus riches établissements de ce genre qui existent en Europe. Le palais de la reine, dit *Saint James's Palace*, ne ressemble en rien aux résidences royales du continent, et ne peut soutenir la moindre comparaison ni avec les Tuileries ou le Louvre de Paris, ni avec le palais impérial du czar, ni avec ceux de tout autre prince italien. C'est un médiocre édifice que Henri VIII fit élever sur les ruines d'un ancien hôpital. Charles I y fut détenu prisonnier comme Louis XVI dans le temple, et après avoir été décapité comme lui, on montra au peuple son cadavre ruisselant de sang[1]. La reine a un meilleur palais à *S. James's Park*, dit *King's new palace in S. James*. Whitehall, la Banque, l'Hôtel de Ville, la Bourse, le Palais de la Compagnie des Indes, la Trésorerie, la Douane, l'Hôtel des monnaies, Temple-Bar, et les sept ponts sur la Tamise sont tout ce qu'il y a à visiter à Londres, et pour la description, je renvoie le lecteur aux guides, qui surabondent. En peu de jours, on peut facilement parcourir la capitale de l'Angleterre et voir toutes les raretés qu'elle renferme, mais Rome exige plusieurs mois. Pistolesi donne la *chronologie des artistes* qui ont fleuri ou travaillé à Rome depuis la renaissance jusqu'à nos jours, et les principaux peintres sont au nombre de 219 ; les plus fameux sculpteurs de 43 ; et les plus célèbres architectes de 66[2]. Edouard Quinet[3] a fait cet aveu, que : *Nul ne peut habiter Rome qu'il ne se sente grandir d'une coudée ;* et lord Byron a écrit de Rome, à Murray : « Je suis enchanté de Rome, comme je le serais d'un bel écrin antique ; c'est une belle chose à voir... Dans son ensemble ancien et moderne

[1] Un poète anglais s'est servi de la pauvreté de ce palais pour célébrer la démocratie de l'Angleterre ; et il a chanté : *The poor the palaces Great Britain brings, Saint James's hospital will be for kings*, c'est-à-dire : *L'Angleterre loge ses pauvres dans les palais, et ses rois dans un hôpital.* Mais l'histoire nous dit qu'Henri VIII vola aux pauvres l'hôpital et ses revenus pour en faire le palais de Saint-James.

[2] *Descrizione di Roma* di Erasme Pistolesi. Roma, 1856.

[3] *Le catholicisme et la révolution française*, leçon VI, pag. 135.

elle surpasse la Grèce, Constantinople et tout, du moins tout ce que moi j'ai vu[1]. » Et lord Byron avait vu bien des choses ! Et la plus belle ville du monde, l'unique ville qui ait deux vies dans une seule, une vie antique, que le temps épargne, une vie nouvelle, que la papauté lui communique, sera invoquée contre le catholicisme, tandis qu'elle en est la gloire, et citée comme preuve que la religion catholique s'oppose aux progrès de la civilisation, tandis qu'elle démontre solennellement le contraire ? O Rome catholique ! l'artiste qui ne te vénère pas, est un inepte ou un ingrat ; il a l'esprit bien petit ou le cœur bien pervers ; et l'Italien qui te maudit renie ses plus splendides gloires et se rend coupable de crime de lèse-patrie.

[1] Voyez *Lord Byron*, discours de César Cantu.

CHAPITRE XX.

LES GLOIRES DE ROME CATHOLIQUE DANS LE PALAIS DE CRISTAL ET A L'EXPOSITION DE MANCHESTER.

Une course à Sydenham. — Origine du palais de cristal. — Description. — C'est une collection des merveilles de l'art et de la nature. — Modèles pris à Rome, sous le patronage du cardinal Wiseman. — Un coup d'œil aux salles antiques. — Les divers genres d'architecture. — L'art dans l'Angleterre catholique. — Les gloires d'Italie dans les salles de la renaissance. — L'*Italian court*. — Sans Rome et sans la papauté le palais de cristal n'aurait pas été possible. — L'industrie représentée dans le palais. — Gloires d'Italie même sur ce point. — Les inventions. — Les Anglais n'ont su rien inventer pour consoler le peuple. — Histoire naturelle. — Les sauvages — Rome et Londres au milieu des barbares. — A Manchester. — L'idée de l'exposition. — Maux faits aux beaux-arts par l'anglicanisme. — Les anciens maîtres. — Les maîtres modernes. — Si Rome et l'Italie ne sont plus aujourd'hui qu'un simple musée ?

Pour récompenser le lecteur de la patience avec laquelle il a suivi mes comparaisons, je vais le conduire à Syderham et à Manchester, où nous visiterons les beautés et les raretés artistiques de l'Angleterre. En 1851, on éleva à Londres dans *Hyde-Park*, pour l'exposition universelle, le célèbre palais de cristal, qui était la propriété de ses constructeurs Fox et Henderson. Une société l'acheta en 1852 et le fit transporter sur une petite colline à peu de milles de Londres dans le comté de Surray, district de Syderham près la ligne ferrée de Brighton. Un capital de 500 mille sterlings (12,500,000 francs) fut recueilli au moyen de 100,000 actions de *cinq* sterlings chacune, et il n'en fallait pas moins pour accomplir une aussi grande entreprise. Le but était « d'accroître les jouissances et les amusements du peuple anglais, et surtout de fournir aux

habitants de Londres le moyen de se donner une récréation facile et peu coûteuse, à l'air salubre de la campagne parmi les beautés de la nature et les trésors de l'art qui élèvent l'ame, et les merveilles instructives de la science, récréation qui remplacerait les plaisirs abjects et nuisibles auxquels se livre la population agglomérée dans la métropole[1]. Cependant cet édifice est fermé les dimanches, c'est-à-dire quand le peuple pourrait le plus aisément le visiter, et ce qu'il faut payer pour le chemin de fer et le billet d'entrée n'est pas sans avoir quelque importance pour les gens des classes peu fortunées.

La première colonne de l'édifice de Sydenham fut érigée le 5 août 1852, et pour orner le palais le plus richement possible on envoya des députés en France, en Italie, en Allemagne et dans d'autres pays pour y prendre des modèles et des copies des œuvres d'art les plus renommées, quelque grandes qu'elles fussent. Et pour réussir plus facilement en Italie, on eut recours au patronage du cardinal Wiseman[2], qui avait été cette même année le point de mire du fanatisme protestant. Les travaux se continuèrent avec la plus grande vigueur, et l'on y vit quelquefois occupés ensemble jusqu'à 6,400 ouvriers venus de presque tous les pays d'Europe. Les fondements de l'édifice sont en briques et en chaux et presque tout le reste en verre et en fer. Son style pourrait s'appeler *anglais moderne*. L'unité et la simplicité jointes à une majesté et à une beauté surprenantes règnent dans toute l'architecture. Il suffit de le voir pour reconnaître que ni les constructions de la Grande-Bretagne, ni celles de France ou d'Allemagne ne pouvaient en inspirer l'idée, mais seulement les monuments grandioses d'Italie. On ne remarque partout que des lignes droites et demi-circulaires.

On dit qu'en entretenant le fer constamment en couleur, cet édifice peut durer autant et même plus que s'il était en pierre.

[1] « *Substitute for the injurious and debasing amusements of a crowded metropolis.* » SAMUEL PHILLIPS, *Guide to the crystal, palace and Park.* Crystal palace library, 1857, pag. 17.

[2] SAMUEL PHILLIPS, *Guide*, etc., pag. 21.

Comme il s'élève sur un terrain incliné, sa façade est plus élevée à l'est qu'à l'ouest. Sa longueur est de 1,608 pieds anglais[1], sa plus grande largeur de 384, sa largeur ordinaire de 312, son aire de 603,072 pieds carrés. L'architecte du palais est sir Paxton, celui des deux tours sir Brunccl. En effet, aux flancs de cet immense palais, il y a deux galeries terminées par deux tours hautes de 202 pieds, aux sommets desquelles se trouvent deux grands bassins en cuivre. Ces bassins se remplissent d'eau, par le moyen de tubes et de pistons mis en mouvement par une force équivalente à celle de 320 chevaux, et cette eau livrée à son propre poids rejaillit dans le jardin voisin en délicieuses girandoles mêlées de petits et de gros jets. L'intérieur de l'édifice vu de l'une des extrémités se présente comme une immense nef à voûte semi-circulaire qui s'élargit aux deux bouts. Au milieu il y a deux bras qui forment comme trois nefs à travers la principale, celle du centre s'avance un peu au delà de la ligne de l'édifice et s'élève au-dessus des autres avec un gracieux aspect. Aux côtés de la nef principale, il y a comme deux nefs carrées divisées en un grand nombre de salles. Tout l'édifice est en verre, tant les parois que la voûte, et quand on y entre, cette immensité de lumière ravit d'étonnement.

Comme ce palais avait pour but de procurer à ceux qui le visitent la plus ample connaissance des diverses beautés et richesses de la nature, des arts et de l'industrie, on s'est attaché à faire bien ressortir tant les commencements, les progrès, les perfectionnements, la renaissance de l'architecture et des beaux-arts chez les différentes nations du globe, que les richesses que la nature produit dans ses trois règnes animal, minéral et végétal. C'est ainsi qu'on a rassemblé dans le palais de cristal les merveilles de la nature et de l'art en autant de modèles très-parfaits qui transportent le spectateur à l'endroit même où existe l'objet réel. Et pour apprendre quelque détail, veuillez entrer et faire un tour avec moi, en commençant par

[1] Le pied anglais n'arrive pas au tiers d'un mètre ; 1,608 pieds anglais donneraient un peu plus de 500 mètres.

le côté du nord à main gauche. Nous avons ici les salles égyptiennes où sont les restes les mieux conservés des temples, des palais et des sculptures d'Egypte. Suivent les salles grecques, où l'on admire la façade du Parthénon, partie d'un Forum, d'un temple et d'une colonnade grecque, et 250 statues et bustes de poètes, orateurs, personnages mythologiques de la Grèce, modelés sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque qui se trouvent dans les plus célèbres musées d'Italie, France, Allemagne, Angleterre. Viennent les salles romaines, et nous nous voyons à Rome, au temps des empereurs, introduits dans les somptueux palais d'il y a seize ou dix-sept siècles. Au moins 220 bustes et statues nous donnent un échantillon de la sculpture romaine. Nous sommes ensuite introduits dans les salles de l'Alhambra, et nous pouvons nous asseoir dans les fastueux appartements que les Sarrasins bâtirent et décorèrent en Espagne. Ici le style moresque, fils du byzantin, considéré comme le successeur du roman, déploie ses caprices, sa pompe orgueilleuse et ses prodigieuses richesses. Nous passons dans les salles d'Assyrie, et nous y rencontrons les ruines et les débris des palais et des sculptures des temps de Nabuchodonosor, de Darius, et de Xerxès, et l'orgueil, la vanité, la mollesse, le despotisme, la cruauté de ces jours. Et le Piémontais lit avec une complaisance légitime le nom de M. Botta, consul français à Massoul, qui a tant contribué à la découverte de ces ruines éloquentes.

En traversant la grande nef, nous entrons d'abord dans les salles byzantines et romanes où il y a une telle collection de monuments architectoriques, qu'une heure suffirait à peine pour passer en revue les divers styles qui ont fleuri du sixième au seizième siècle, styles tous inspirés de l'idée chrétienne, sous l'influence de laquelle ils se sont formés en très-grande partie. Les édifices et les églises d'Italie, les châteaux et les églises de l'Allemagne, les palais municipaux de la Belgique et de la France, les cathédrales catholiques d'Angleterre ont envoyé au palais de cristal leurs plus rares beautés. Ici l'on commence à sentir l'action bénie de Rome sur l'art chrétien,

art qui se serait étiolé dans son berceau, si le protestantisme avait glacé l'esprit et le cœur des Européens six siècles plus tôt. Remarquez dans les salles anglaises du moyen âge l'art et la magnificence de l'Angleterre inféodée à Rome. Le style anglais issu du normand, bien qu'on prétende que ce dernier descend du lombard ou roman, a pris en Angleterre un caractère tout à fait propre, qui frappe ceux qui ont visité les monuments du moyen âge en Italie, en France et en Allemagne. Outre les très-hautes voûtes, les arches hardies, les aiguilles qui s'élancent dans les nues[1], et les tours qui cachent leurs sommets dans les airs, il y a à profusion des statues de la B. Vierge, des Anges, des Saints, des bas-reliefs ayant trait à des cérémonies catholiques, des vitraux coloriés qui représentent les croyances catholiques, des inscriptions qui les confirment, et toute sorte de pratiques religieuses approuvées par l'Église romaine, et le Rosaire, et la prière pour les morts, et l'eau bénite, et le reste. Tout reproche à Londres son apostasie, et proclame les gloires de Rome, au point que plus d'un architecte protestant s'en est senti ému, et s'est rendu à la vérité[2]. Les modèles qu'on voit dans ces salles viennent des abbayes de Guisborough et de Westminster, des cathédrales de Worcester, Lincoln, Rochester, Wells, Winchester, Hereford, Salisbury, Lichfield, Armagh, Canterbury. Les presbytériens d'Ecosse ont senti avec combien de solennité ces monuments déposaient en faveur de Rome, c'est pourquoi la haine du Catholicisme leur a fait abattre presque toutes les anciennes églises et construire à leur place des salles carrées. Les Anglicans eux-mêmes ont aboli l'ancien anglais et ont construit toutes les nouvelles églises en style baroque. Ce n'est que depuis quelques années, et pour imiter les catholiques, qu'ils ont repris le gothique ou le normand.

Les gloires d'Italie sont célébrées dans les salles de la Renaissance, lesquelles prouvent qu'on doit aux Italiens la

[1] Les voûtes, les arches, les aiguilles ne se voient pas dans les salles, mais dans les photographies placées dans les galeries qui se trouvent au-dessus d'elles.

[2] Entre autres le célèbre Pugin.

résurrection de l'architecture et de la sculpture vers la fin du moyen âge. L'hôpital des pauvres à Pistoie, le palais ducal de Venise, la Chartreuse de Pavie, le palais Doria et autres monuments de Gênes, le musée et le baptistère de Florence, la cathédrale de Lucques, la salle de change à Pérouse, fournissent en grande partie ce qu'il y a de mieux relativement à cette époque. Les salles d'Elisabeth prouvent que le style qui porte ce nom naquit cent ans après que l'Italie eut exhumé l'art classique des anciens. Ce style fut employé exclusivement dans les palais et dans les habitations civiles, et quant aux églises, dans les seuls monuments funèbres. Il n'eut qu'une vie éphémère comme la gloire de celle qui lui donna son nom et qui fut la honte de son sexe par ses dissolutions et ses hypocrisies. Il y a d'autres salles assignées exclusivement à l'Italie et qui portent le nom d'*Italian court*. On y voit l'ancien style grec, et le style gréco-roman, ou roman, ravivé et adapté aux goûts et aux besoins des temps modernes. Le palais français à Rome, la fontaine des Tortues, les Loges de Raphaël, la Basilique du Vatican, le palais de la Chancellerie, et plusieurs autres monuments de Venise, Milan, Pavie, Gênes, ont fourni les modèles des merveilles renfermées dans ces salles. C'est ainsi qu'on pourrait appeler le palais de cristal une apologie de Rome et une réfutation du protestantisme au point de vue de l'art. Sans Rome, ce palais n'aurait pas été orné des sublimes productions de Giotto, Brunelleschi, Sangallo, Michel-Ange, Pisano, Ghiberti, Landini, Raphaël, Bernini, Sansovino, Luini, Bramante, Busti, Pierre Lombard, Donatello, Benvenuto Cellini, Torrigiano, Perugin, et cent autres qui forment une légion de génies italiens, tous inspirés par le catholicisme. Sans Rome, on ne trouverait pas dans ce palais les salles byzantines, allemandes, anglaises, françaises, et italiennes du moyen âge; on n'y trouverait pas les très-anciennes croix d'Irlande; la Grande-Bretagne n'aurait presque rien de propre en fait d'architecture qui pût attirer les regards des étrangers. L'orfèvrerie, la ciselure, la sculpture en ivoire et en bois ne feraient pas grande figure si Rome n'avait fait

servir ces arts à enrichir les églises et les monastères d'une infinité de calices, de reliquaires, et de tout genre de vases et meubles sacrés. En vain, l'on chercherait les modèles des plus belles statues qui élèvent l'esprit et touchent le cœur, comme le Sauveur, la Vierge et l'Enfant, la Pitié et le Moïse de Michel-Ange, et l'Addolorata de Bernini, et l'autel de Sainte-Marie de la Scarpa dans l'église Saint-Marc à Venise, et la tombe de saint Pélage martyr à Gênes, et le sacrario de la chapelle de Sainte-Madeleine dans la Chartreuse de Pavie, œuvre sublime de Sansovino et Donato. Il est impossible que Londres tente de réunir une collection de beautés artistiques sans recourir à Rome et sans rappeler à ses concitoyens la ville éternelle. Et pendant que les Anglais sont obligés de payer pour pouvoir admirer à Sydenham les modèles des beautés de Rome papale, les Romains peuvent se délecter à leur gré dans la contemplation des originaux ; et l'on est en droit de demander si le Romain qui crée doit passer pour barbare alors que l'Anglais qui copie passe pour civilisé ? Oh ! allez à Sydenham, vous qui dénigrez la Papauté, et qui dites qu'elle est la mort de Rome et de l'Italie ; sans le Pape les gloires italiennes ne feraient pas les délices et l'admiration de Londres, et nous ne serions aujourd'hui que les simples tributaires du commerce anglais.

Les deux autres parties dont se compose le palais de cristal, c'est-à-dire l'industrie et l'histoire naturelle ne vont guère à mon sujet ; j'en dirai cependant un mot pour satisfaire la curiosité du lecteur. En traversant diagonalement le centre de la grande nef, et en commençant à droite, on trouve les cours destinées à l'industrie. Il y en a une où figurent des objets de chancellerie ou relatifs à l'art de la librairie (*The stationery court*) et là, vous voyez une presse avec laquelle quatre ouvriers vous frappent sous vos propres yeux les médailles du palais de cristal. Vous passez ensuite dans la cour des nouvelles inventions, et vous admirez les inventions de Birmingham et de Sheffield, où il y a des instruments, des ustensiles, des meubles de tout genre, de toute matière, pour toute espèce

d'usage domestique. Plus loin vous rencontrez les salles des manufactures, et dans celle-ci des ouvrages en verre et en cristal de Bohême, de Bavière, d'Angleterre ; dans celle-là, des porcelaines et statuettes de marbre de Paros, et dans une troisième toute espèce de vaisselle en terre des temps anciens et modernes, et dans une quatrième, une immense multitude d'articles de fantaisie (*Fancy manufactures*). En montant sur la galerie principale qui fait tout le tour du palais, vous trouvez des ouvrages en or et en argent, des photographies françaises et italiennes, des arts représentés dans les salles d'en bas, des tissus en soie, laine, chanvre, lin, coton, peau ; des brocarts de tous les genres, des parfums, des tapisseries en papier, des jouets d'enfants, et autres articles de ce genre, réunis là en si grande abondance qu'ils donneraient le vertige même à ceux qui ont l'habitude de visiter les magasins de Londres. Et l'on a eu la bonne pensée de placer ici une très-belle collection appelée *produit cru ou brut* (*raw produce,*) divisée en trois classes ; l'une de toutes les formations géologiques de la croûte terrestre dont se sont formés les terrains fertiles ; l'autre, de tous les produits du sol *direct* et *indirect,* c'est-à-dire les végétaux et les animaux, qui servent comme nourriture ou comme matière de travail, et les produits de cette classe viennent de l'étranger aussi bien que de l'Angleterre ; la troisième classe montre l'usage qu'on fait de ces produits, les diverses transformations par lesquelles passent ces substances, les derniers résultats qu'on en obtient et les instruments qui servent à les transformer.

Dans les galeries qui se trouvent au-dessous du palais, il y a des machines de toute nature pour les fabriques et pour l'agriculture. Il y en a pour convertir les grosses balles de coton brut en toile très-fine et très-blanche, pour travailler le fer pour ainsi dire avec la rapidité de la pensée, pour ensemencer et fumer les terres, pour battre le grain et hacher la paille, et des maisons mobiles et diverses espèces de moulins, et que sais-je encore. Quand on examine cette partie du palais de cristal, il se présente à l'esprit deux considérations, l'une

sur les sources de la grandeur actuelle de l'Angleterre, qui sont le commerce et l'industrie, moyens susceptibles de progrès subits et merveilleux, mais qui dépendant trop des circonstances extérieures, et qui, en enchaînant les petits peuples à l'Angleterre, la font à son tour dépendre d'eux ; de sorte qu'il suffit d'une insurrection dans les Indes pour mettre en danger ses destinées. L'autre considération est qu'on a beau circuler parmi les appareils et les machines du palais de cristal, on n'en trouve aucune pour essuyer les larmes, calmer les soupirs, répandre un baume sur les cœurs déchirés par l'infortune. Et cependant, c'est à peine si le peuple, le vrai peuple a besoin d'autre chose. Car l'invincible nécessité des choses ne lui destine pour ainsi dire, dans le court passage de la vie, qu'un grand héritage de fatigues, de souffrances et de privations. Cette machine précieuse, ce doux parfum, cet arôme salutaire qui guérit les plaies du cœur, on le trouve à Rome et ce sont ces croix, ces statues de la Vierge de Douleur, cette gloire des saints qu'on voit aussi dans le palais de cristal, mais qui ne sont d'aucun avantage au peuple anglais, parce que l'anglicanisme lui a arraché du cœur ces consolations en les lui dépeignant comme des superstitions ; et en lui enlevant cette source de saints encouragements, il n'a su lui donner d'autre moyen pour échapper aux souffrances que l'ivresse et le suicide.

On admire les œuvres de la nature au palais de Sydenham, en commençant par l'extrémité de la nef vers le sud, où l'on a représenté au vif, dans toute son étendue, divers échantillons d'histoire naturelle : des arbres naturels et vivants, des figures humaines en plâtre si bien coloriées qu'elles semblent vivre, et des animaux la plupart embaumés. On voit des Mexicains qui s'avancent contre un jaguar blessé d'une flèche, et le *Cervus rufus,* et l'autruche du Brésil, quelques lamas et alpacas, et le tapir, et le castor, et la grande fourmi dévorante, font là le plus bel effet. Suivent les Botocudos de l'Amérique du Sud regardés comme les sauvages les plus féroces entre les peuples américains. Ils vous effraient par leur peau jaune, leurs longs cheveux, leurs petits yeux et leurs mâchoires proéminentes. L'Amérique du nord y figure par un groupe

d'Indiens de couleur rousse, qui exécutent une danse militaire, et qui sont entourés de plantes de leur pays. Viennent ensuite des hommes, des animaux et des plantes de l'Amérique centrale, et des habitants de la Guiane suivis d'un groupe d'Amazones et de groupes de Caribes. Les régions arctiques présentent des figures de Samoyèdes, des habitants du Groënland, des oiseaux vivants de ces lieux glacés, et des ours blancs, des renards, des chiens des Esquimaux, des cerfs proprement embaumés. L'Afrique a envoyé ses représentants au palais de cristal ; celle du sud Zulu, des Caffres, des Bosjemans, et des hommes vivant dans des cavernes ; l'Afrique de l'est un hippopotame, les lapins du cap Hyrax, et des Danakiles conduisant boire des chameaux ; l'Afrique de l'ouest les nègres de la Guinée, et trois spécimens du Chimpanzée, animal semblable à l'orang-outang de Sumatra, mais plus petit, plus une grande multitude d'animaux de ces contrées. En continuant le voyage on arrive à l'Asie, et nous voilà dans l'Inde, en Chine, en Sibérie. Viennent ensuite l'Australie, la nouvelle Guinée, l'île Bornéo, où les Dyakes et les Papouans éveillent la surprise du visiteur. Enfin quelques échantillons d'animaux européens ferment l'exposition d'histoire naturelle. Cette exposition raconte aussi les gloires de Rome à qui l'interroge et rappelle les nombreux missionnaires et martyrs qu'elle a envoyés parmi ces peuples barbares, et ses conquêtes qui ont commencé au temps des apôtres, qui continuent encore et qui couvrent de honte la stérilité bien connue de l'anglicanisme.

A côté du palais de cristal, il y a un délicieux jardin d'une exquise beauté. Je laisse à une plume plus exercée le soin de le décrire et je conduirai mon bon lecteur à l'*Art Treasure's Exhibition* de Manchester. Manchester est la métropole industrielle de l'Angleterre et se compose de deux villes réunies en une seule, qui compte 401,321 habitants et 68,546 maisons habitées[1]. Cette pensée d'orgueil qui est la passion dominante

[1] D'après le recensement de 1851, Manchester a 316,213 habitants et 53,204 maisons habitées. Salford a 85,108 habitants et 15,342 maisons habitées.

de la Grande-Bretagne, orgueil noble jusqu'à un certain point, alliée au principe commercial, a porté une société de Manchester à faire une exposition de tout ce que le Royaume-Uni possédait en fait de beaux-arts. Pour réaliser ce projet on a aussitôt fondé une société, réuni un meeting le 26 mai 1856, et souscrit en actions un fond de 71,000 ster. (1,775,000 frs.) Cette exposition a eu lieu, en 1857, et le lecteur, sous les yeux duquel je vais mettre le catalogue des ouvrages exposés, décidera si c'est l'Angleterre ou l'Italie qui en ont retiré le plus d'honneur. Il y avait d'abord les peintures dites des anciens maîtres (*paintings by ancient masters,*) dont on fait descendre l'époque jusqu'après le milieu du dernier siècle. Ces peintures s'élevaient à environ 1120, et leurs auteurs à 400 et plus, dont 140 italiens, les autres espagnols, flamands, hollandais, français : seulement quatre anglais [1] ! Ces mêmes tableaux, en représentant pour la plupart des sujets sacrés, indiquent la raison pour laquelle la peinture n'a pas fleuri en Angleterre. Précisément quand brillait en Italie le siècle d'or de la peinture, commençait en Angleterre sous Henri VIII ce vandalisme qui continua sous Edouard VI, Elisabeth, Jacques I, Charles I, détruisant toutes les peintures sacrées dans les églises, dans les monastères et dans les Universités. Aujourd'hui que l'anglicanisme s'en va, la peinture commence à poindre en Angleterre. Les ouvrages modernes (*paintings by modern masters*) c'est-à-dire du siècle actuel, réunis à Manchester, étaient au nombre de 689, et avaient pour auteurs 220 peintres, la plupart anglais ou irlandais. C'était en majeure partie des portraits, des vues, des paysages, des sujets mythologiques, peu de sujets religieux, et ces œuvres, sauf un petit nombre d'exceptions, restaient toutes dans la médiocrité.

On montrait en outre à Manchester une collection de 386 portraits, représentant des personnages anglais; les plus anciens appartenaient à des peintres étrangers, Antoine

[1] L'école italienne, qui occupe la première place dans le catalogue, est représentée par 374 tableaux italiens. Voyez *Catalogue of the Art Treasures of the united Kingdom colleted et Manchester in 1857.*

Vandyck, Frédéric Zucher, Holbein et Rubens. Les modernes étaient généralement sortis du pinceau anglais. On admirait dans cette exposition une très-belle collection d'aquarelles au nombre de 969 ; quelques-unes appartenaient au XVIe siècle, d'autres aux deux siècles suivants, la plus grande partie à notre siècle et à des auteurs anglais. Les ouvrages de sculpture montaient à 140 et quelques-uns étaient dus à Canova, Fontana, Vittoria, Marocchetti, à l'école de Bemini, ou à d'autres sculpteurs italiens. Beaucoup sortaient du ciseau anglais. Parmi les sculpteurs irlandais de notre époque figure aujourd'hui au premier rang un certain Hogau, dont les sculptures ornent plusieurs églises en Irlande. Après les tableaux et les statues, on montrait à Manchester des collections d'ouvrages en verre et en cristal, la plupart des anciennes fabriques de Venise, peu d'Angleterre ; des émaux de diverses classes, la plupart italiens ou français ; des porcelaines de fabrique française et anglaise ; des faïences travaillées et peintes à merveille, et les précieuses, c'est-à-dire les anciennes, de fabrique italienne ; et des ouvrages en or, en argent, en bronze, soit du moyen âge, soit de l'époque dite de la renaissance, et ces ouvrages attestaient aussi la primauté italienne. Parmi les ciselures tous admiraient les chefs-d'œuvre de Benvenuto Cellini ; parmi les ouvrages en bronze les très-belles productions de Torrigiano. Entre les armes anciennes, l'Angleterre avait reçu d'Italie les meilleures pour la perfection des ornements. Notre péninsule se distinguait à l'exposition de Manchester par ses ouvrages en terre cuite, par ses médaillons et glyptiques des XVe et XVIe siècles, par ses sculptures en ivoire. Le cardinal Wiseman et les colléges catholiques de Stonghurst et d'Oscott avaient contribué à enrichir cette exposition. Qu'on vienne maintenant nous dire que le catholicisme a abruti l'Italie et que nous devons nous former à l'école des Anglais ! Voudrions-nous nous faire leurs disciples, quand ils sont obligés de nous reconnaître pour maîtres ?

Mais Rome et l'Italie sont aujourd'hui *un musée*, et ses écoles de Florence, de Rome, de Venise n'ont plus d'élèves.

Ce blasphème a été publié dans le *Moniteur* français par Théophile Gauthier[1]. Mais le *journal de Rome* n'a pas tardé à pulvériser cette assertion[2], en montrant combien il y avait d'injustice à ne juger l'Italie que par les ouvrages envoyés à l'exposition de Paris[3]. Rome, Milan, Florence, Venise, ne prétendent pas avoir des Léonard de Vinci, des Buonarroti, des Raphaël, des Corrége, des Titien, ou d'autres artistes de ce nom, parce qu'il n'est pas dans l'ordre naturel qu'il en naisse tous les jours Cependant l'Italie conserve encore aujourd'hui le privilége d'être supérieure aux autres nations dans les beaux-arts. Si la France se glorifie des Ingres, des Vernet, des Delacroix, des Descamps, l'Italie leur oppose les noms de Grigoletti, Lipparini, Bezzuoli, Palagi, Hayez, Coghetti, Podesti, Capalti, Agricola, Minardi, Consoni, Gagliardi, Chierici. Ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre n'ont des sculpteurs qui puissent lutter contre Tenerani, dont la *Descente de la Croix*, le *Printemps*, la Psyché, le monument du comte de Karoly de Hongrie, auraient éclipsé tous les ouvrages modernes qu'on voyait à Paris et à Manchester. Et Tenerani n'est pas le seul sculpteur de grand renom qui ait illustré l'Italie à notre époque. Sans parler de Cacciatore et de Sangiorgio de Milan, de Ferrari de Venise, de Vela de Turin, de Costoli, de Florence, les seuls sculpteurs de Rome prouvent à l'évidence que la statuaire fleurit encore dans notre péninsule. Bensoni, Revelli, Tadolini, Rinaldi, Jacometti, attestent que Rome est la cité du génie où les artistes naissent toujours l'un après l'autre. Ceux qui sont grands parmi les étrangers sont devenus tels à Rome, parce qu'ils s'y sont formés au contact des grandes idées catholiques, sous l'inspiration de la merveilleuse métropole du catholicisme[4].

[1] *Moniteur Universel*, n° 139, 1855. [2] Supplément de juin 1855.

[3] Toutefois il ne faut pas croire que les *Etats pontificaux* aient fait mauvaise figure à l'exposition universelle. Lisez De Monluisant, *Notice sur les produits des Etats pontificaux à l'exposition universelle*, Paris 1855.

[4] Dès le commencement de ce siècle, quelques jeunes peintres, qui s'appliquaient à Rome à l'étude de l'art, reconnurent cette vérité, trop oubliée par beaucoup, que dans le catholicisme se trouve l'unique et vraie source de civilisation et de pro-

CHAPITRE XXI.

LA MORALITÉ A ROME ET A LONDRES.

Plaintes des Anglais sur l'augmentation des délits. — Statistique criminelle de Londres en 1856. — Les vagabonds. — Les délinquants. — Chronique criminelle d'un jour à Londres. — Faussetés sur les homicides de Rome, débitées en 1853, par Hobart-Seymour. — Une belle réponse du *Rambler*. — Population des prisons dans les États-Pontificaux. — Diverses déductions à faire pour en juger sainement. — La déportation à Londres. — Il n'est pas vrai que le peuple romain soit un peuple immoral.

Despite our array of schools, and prison chaplains, and refined systems of penal discipline, and large army of police, besides the vaste increase of churches and chapels, our felon population increases amony us as fast as fungi in a rank and fœdid atmosphere. Ces paroles ont été écrites et publiées à Londres, il y a peu de mois, par Henry Mayhew[1], et en français elles signifient que « en dépit du grand nombre de nos écoles (en

grès non-seulement pour la vie sociale, mais encore pour l'avancement des sciences et des arts. Ils voyaient avec peine l'art donner des marques de décadence en s'attachant aux mythes et aux fausses écoles, et ils unirent leurs efforts pour le ramener sur la vraie voie, qui est de prendre l'histoire et la religion pour sujets, à la source pure pour l'exécution qui se trouve dans les grands maîtres du XVe au XVIe siècle. Ils ont réussi dans leur projet, l'Europe admire aujourd'hui les œuvres de ces anciens jeunes peintres, Overbeck, Veit et Cornélius, le premier d'entre eux. En Allemagne, en France et en Angleterre, on les appelle les réformateurs de la peinture et les créateurs de l'art chrétien. Cornélius vient de terminer à Rome son tableau de *la Pietà*, œuvre tout à fait nouvelle, par la composition, parfaite par l'exécution.

[1] *The great world of London* by Henry Mayhew *autor of London labour and the London Poor*. London, 1857. David Bogue, 2e partie, pag. 96. *The London convict prisons and the convict population.*

Angleterre) et des chapelains des prisons, et du système raffiné de discipline qui y règne, et de l'innombrable armée des agents de police, et de la grande augmentation d'églises et de chapelles, notre population criminelle *se multiplie comme les champignons dans une atmosphère fétide.* » Deux autres Anglais exhalaient dès 1852 des plaintes semblables, et c'étaient des chiffres qui prouvaient que les délits progressaient en Angleterre d'une manière vraiment épouvantable[1].

De 1836 à 1843 les arrestations ont augmenté de cinquante pour cent en moyenne. Dans les districts manufacturiers de Lancaster, York, Warwick, de cent pour cent! Dans la seule année 1842 elles ont augmenté dans plusieurs districts de quinze pour cent; dans les meilleurs districts de onze pour cent. De 1842 à 1844 les divers délits ont été en augmentant dans la proportion suivante par rapport à leur nombre relatif des cinq années antérieures : homicides et tentatives d'homicides, quatre-vingt-neuf pour cent; incendies cent vingt-quatre pour cent; pillages et autres attentats contre la propriété cent quinze pour cent; vols trente-trois pour cent. De 1846 à 1850 le nombre des délits a augmenté comme suit, dans le seul canton de Dorset (Angleterre méridionale) : en 1846 il s'en était commis 796; en 1847 il s'en commit 821; en 1848 ils s'accrurent jusqu'à 950, et en 1849 ils allèrent jusqu'à 1,300. Sur une population de 115,000 ames, il résulte qu'il y a un coupable sur soixante habitants![2]. Henry Mayhew

[1] *Journal of the statistical Society of London*, janvier 1852. *Summary of the moral statistics of England and Wales.* London 1852.

[2] Voyez les deux ouvrages cités plus haut. Henry Mayhew donne la statistique suivante de la population des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles : 1846, pris 123,236. — 1847, pris 131,949. — 1848, pris 160,369. — 1849, pris 166,942. *Fifteenth Report of prison inspectors*, partie 34. Henry Mayhew, *The great world of London 1857*, page 103. « Dans quelques parties de l'Angleterre, le progrès de l'immoralité a été si extraordinaire et si épouvantable que, d'après les rapports présentés au Parlement, le nombre des délits s'est accru de 1810 à 1837 de 89 à 3,176, augmentation sans exemple en Europe jusqu'à ce jour. » Alison, *England as it is*, chap. VIII. Il ajoute au chap. X : « Sur cinq ans l'augmentation des délits a été dans le Middlessex de 17 pour 100; dans le Surrey de 18 pour 100; dans le Devonshire de 17 pour 100; dans le Dorset de 8 pour 100; et il y a eu une augmentation analogue dans le Cumberland, le Northumberland, Durham, Cambridge, Huntington. »

démontre cette progression des délits en Angleterre par des chiffres officiels, lesquels prouvent d'après lui qu'en Angleterre et dans le pays de Galles les délits ont augmenté de 20-5 pour cent de 1834 à 1853, et dans les dix dernières années de 8-0 pour cent. « Malgré la diffusion de l'éducation parmi nous, répéta-t-il, malgré l'augmentation des églises et des chapelles, malgré la plus grande activité des ministres de toute dénomination et le développement rapide des sociétés de bienfaisance et de religion, y compris les missions intérieures et les travaux de réforme, les délits se sont accrus de vingt pour cent dans ce pays, et en tenant compte du progrès de la population (12-6 pour cent) il n'y aurait à déduire que quatre pour cent[1]. Je trouve dans la statistique criminelle de Londres, publiée en 1857 par la police de la métropole, que dans l'année 1856 le nombre des personnes arrêtées pour crime à Londres s'élève au chiffre énorme de 73,260[2], d'où il résulte que sur trente habitants de la capitale de l'Angleterre, il en est un au moins qui a dû passer par les mains de la police et subir la prison. Ce fait serait grave partout, mais il est surtout grave à Londres, où il n'existe pas de ministère public, et où l'on ne peut arrêter personne sauf les cas de flagrant délit, à moins qu'un citoyen ne se constitue partie plaignante et ne livre l'accusé à ses risques et périls à la garde du *policeman*. Sur ces 73,260 arrêtés il y avait 45,941 hommes, et 22,299 femmes[3]. Le nombre des délinquants comparé au chiffre des années antérieures indique une rapide augmentation. Pour les dix-sept dernières années le chiffre moyen des personnes arrêtées à Londres ne

[1] « Despite the spread of education among us, and increase of churches and chapels, together with the greater activity of the ministry of all denominations and the rapid development of benevolent and religious Societies, including *Home missions* and *reformatories,* despite all these appliances, we say, the crime of the country has increased no less than *twenty* per cent., within the last twenty years whilst considered relatively to the increase of the population, we find that it has decreased only to the extent of *four* per cent in ten years. » *The great world of London.* London, 1857, pag. 106. [2] *The criminal Return,* etc. 1856.

[3] « A Londres, sur le nombre total des arrestations, les femmes figurent pour 30 sur 100, tandis qu'à Paris la proportion n'est que de 14 ou 15 sur 100. » Eugène Rendu, *De l'instruction primaire à Londres.* Paris. 1853. pag. 16.

dépassait pas 67,000, et dans l'année 1845, il ne fut que de 59,123 : de sorte qu'il y a eu une augmentation entre 1845 et 1856 de 14,137 arrestations[1] ! Il ne faut pas croire pourtant qu'avec toutes les garanties constitutionnelles on n'arrête à Londres que les coupables : car le *criminel* Return nous dit que des 73,260 citoyens et citoyennes arrêtés à Londres en 1856, 36,551 furent renvoyés chez eux après un court examen devant les tribunaux de police, 33,451 furent sommairement poursuivis, et 3,238 de ces derniers furent envoyés par la police à un tribunal supérieur pour être jugés. Le sexe féminin est au sexe masculin quant aux délits dans la proportion de 3 à 5, et en faisant la taxe voulue, c'est-à-dire en ne tenant compte que du reste des délinquants, dont le sort est remis à la décision des assises des hautes cours criminelles, le nombre des femmes est à celui des hommes dans la proportion de 1 à 3 1/2.

Examinant maintenant les accusés traduits devant le grand jury, nous trouvons que, dans 111 cas, les prisonniers ont été renvoyés absous faute de preuves même avant de comparaître devant les juges ; dans 540 cas, les accusés ont été déclarés innocents, et, dans 2,587, condamnés. Par amour de la vérité, je dois avertir que du volumineux rapport résulte une diminution dans les plus graves délits, comme l'atroce assassinat[2] ; en revanche les crimes moins grands ont démesurément augmenté. Par exemple, de 1847 à 1852 il n'y avait eu à Londres que 434 vols avec effraction et escalade, que les anglais appellent *burglari ;* tandis que, de 1852 à 1857, on en

[1] Il faut remarquer une particularité de la plus haute importance. En Angleterre, des deux cent mille délits portés annuellement aux cours de justice, un dixième sont commis par des enfants et 50,000 par des individus âgés de moins de vingt ans. Ainsi parle le *Report of the british and foreign Society 1849*. Dans la seule cité de Londres, on arrête annuellement 17,000 délinquants au-dessous de vingt ans. C'est la proportion de 1 sur 100, tandis qu'à Paris, elle est de 1 sur 400. Renzi, *De l'instruction primaire à Londres*, pag. 16.

[2] Il faut dire aussi que cette diminution n'est pas toujours à l'avantage de la moralité, mais au détriment de la police, laquelle ne parvient pas à découvrir les plus graves délits, et ceux qui lisent les journaux connaissent le *Mystère de Waterloo bridge*, découvert en octobre 1857.

compte 538, augmentation très-considérable, si l'on songe que ces délits se sont commis dans l'intérieur de la métropole, au milieu de la population la plus condensée, et sous les yeux mêmes de la police. Les fraudes, les péculats, les abus de confiance, et tous les autres délits que les Anglais appellent *embezzlement,* ont aussi augmenté de 522 à 623 ; et les simples fraudes ont augmenté de 440 à 517. Mais c'est parmi les faux monnayeurs que l'augmentation a été la plus forte. Leur nombre a presque doublé en cinq années de temps ; ayant été de 696 dans la première période, il est de 1341 dans la seconde. Les attaques contre la vie ont diminué, car, en prenant pour termes de comparaison les deux lustres mentionnés plus haut, nous trouvons dans le premier 51 assassinats, et dans le second 21. Les empoisonnements, les coups mortels, etc., ont été de 59 en regard de 54 ; les blessures en traître 330 dans le premier lustre, et 260 dans le second ; les attaques en traître ou en rixe 415 dans l'un, et 382 dans l'autre. Toutefois, les attaques contre la police ont augmenté, car il n'y en a eu que 145, de 1847 à 1851, tandis que de 1852 à 1857, il y en a eu 186.

Des rapports des commissaires pour la loi des pauvres[1], il résulte qu'en 1848 et 1849 il n'y a pas eu moins de 143,064 vagabonds admis dans les maisons de travail, et après avoir consulté les meilleures autorités, on arrive à conclure qu'il y a à Londres 4,030 vagabonds habituels, qui occasionnent une dépense annuelle de 50,000 sterlings, soit un million et 250 mille francs. Les vagabonds sont d'abord mendiants, puis ils deviennent voleurs. Henry Mayhew raconte qu'il a un jour assisté à une réunion de vagabonds au nombre de cent cinquante. Il y en avait de tout âge, depuis six ans jusqu'à 45. Les deux tiers avaient déjà été en prison, qui une, qui plusieurs, qui jusqu'à vingt-neuf fois ! Vingt-deux d'entre eux s'étaient enfuis de leurs maisons parce qu'ils étaient maltraités par leurs parents, et quinze étaient vagabonds parce qu'ils

[1] *Reports of the Poor-law commissioners,* MAYHEW, *The contrasts of London,* page 43.

avaient appris à voler dans les lieux de refuges où ils s'étaient d'abord retirés[1].

En 1853, la police de Londres a dressé la liste des personnes qui vivaient exclusivement de délits[2]. Voici cette liste : *Burglars*, ceux qui volent en s'introduisant dans les maisons, 107; — *Housebreakers*, qui volent dans les maisons par effraction, 110 ; — *Highway robbers*, voleurs de voie publique, 38 ; — *Pickpockets*, coupeurs de bourses, 773;—*Sneaks-men*, voleurs communs, 3,657 ;— *Horse-stealers*, voleurs de chevaux, 11 — *Dog-stealers*, voleurs de chiens, 141 ; — *Forgers*, fabricateurs de fausses monnaies, 3;— *Coiners*, trafiquants en fausses monnaies, 28 ; — *Utterers of base coin*, qui mettent au cours des monnaies hors d'usage, 317; — *Swindlers*, qui volent des objets en trompant par de faux prétextes, 141 ; — *Cheats*, escrocs, 182 ;—*Receivers of stolen goods*, qui achètent des objets volés, 343;—*Habitual rioters*, débauchés habituels, 2,768:— *Vagrants*, filous vagabonds, 1,205; — *Begging letter writers*, qui écrivent des lettres pour extorquer de l'argent, 50; —*Bearers of begging letters*, qui portent des lettres dans le même but, 86;—*Prostitutes*, courtisanes criminelles, 6,371 ;— Outre cela, il y avait encore 470 malfaiteurs habituels vivant librement à Londres, et que la police ne savait comment classer (*not otherwise described*). En tout la *family of criminals* de Londres écrite sur les listes de la police montait à 16,900 malfaiteurs, c'est-à-dire un malfaiteur sur cent quarante habitants ; et l'on a calculé qu'en moyenne on vole annuellement dans la capitale de l'Angleterre 42 mille livres sterlings, c'est-à-dire 1,050,000 francs[3].

Henry Mayhew, que nous avons déjà souvent cité, a tracé, au commencement de ses études sur le *Grand-monde de Londres*, une *classification scientifique* des classes criminelles qui vivent dans la capitale de la Grande-Bretagne : « Une énumération, écrit-il, des divers ordres et espèces de malfai-

[1] *The great world of London*. Londres 1857, 1re partie, pag. 45.
[2] *The Return published by the constabulary commissioners.*
[3] MAYHEW, *The great world of London*, 1re partie, pag. 47.

teurs fera voir au lecteur combien ces classes sont nombreuses, et qu'elles méritent d'être étudiées sous le rapport scientifique comme les variétés des insectes[1]. » Il ne sera certainement pas désagréable au lecteur que je lui mette sous les yeux cette page fort curieuse de Mayhew. Il divise en trois familles le peuple criminel de Londres, c'est-à-dire les mendiants (*the beggars*), les escrocs (*the cheats*), et les voleurs (*the thieves*).

Il y a beaucoup d'espèces de mendiants : 1 *Mendiants de la marine et de l'armée*, comme les marins qui se tiennent aux barrières des rues demandant l'aumône, et les vétérans blessés ; deux *Mendiants ouvriers*, réduits à la misère ou qui se donnent pour tels, comme manufacturiers affamés, jardiniers qui feignent d'être gelés, tisserands frileux, etc. ; 3 *Mendiants respectables*, ceux qui se disent artistes ruinés, pauvres concierges, auteurs besoigneux, pauvres appartenant à d'honorables familles, qui tiennent avec eux des enfants en bavettes très-blanches, au visage bien lavé, et pauvres honteux qui feignent de cacher leur figure avec une supplique : 4 *Mendiants pour désastres*, filous qui se font passer pour naufragés, mineurs qui sont restés victimes d'un éclat de mine, fabricants d'allumettes qui ont été brûlés ; 5 *Mendiants estropiés*, imposteurs qui montrent des plaies vraies ou fausses, des jambes gonflées, ou autres avaries, qui sont manchots, paralytiques, aveugles, sourds, muets, en défaillance, ou qui ont la tête bandée ; 6 *Mendiants affamés*, comme ceux qui écrivent avec du plâtre sur le pavé : *Jam starving*, je meurs de faim, ou qui se tiennent immobiles en portant sur la figure un morceau de papier avec la même inscription ; 7 *Mendiants étrangers*, imposteurs qui vous arrêtent sur la rue et vous demandent si vous savez parler français, de prétendus Polonais besoigneux, des Indiens, des nègres ; 8 *Mendiants colporteurs*, vendeurs de petits livres, d'allumettes phosphoriques, d'estampes, etc. ; 9 *Mendiants musiciens*, qui jouent d'un instrument quelconque, comme prétexte à mendier ; 10 *Dépen-*

[1] *The great world of London*. Londres, 1857, 1re partie. *The Contrasts of London*, pag. 45, 46.

dants de mendiants, ceux qui écrivent des lettres (*shums*), ou des pétitions (*fakements*), ou des référendaires, ou qui laissent des attestations à des mendiants de profession.

La seconde classe criminelle de Londres se compose d'escrocs. Mayhew les divise comme suit : 1. *Escrocs du gouvernement,* comme des *jiggers,* qui fraudent l'accise par les distillations prohibées, et les contrebandiers (*Smugglers*), qui fraudent les gabelles ; 2 *Escrocs du public,* comme les acheteurs qui trompent les marchands, et les marchands qui trompent les acheteurs ; et les *charley pitchers,* ou êtres vils qui trompent au jeu ; et les *bouncers and besters,* qui volent au moyen de paris ; et les *flat catchers,* qui trompent sous prétexte de chercher des objets précieux le long des rues ; et les *bubblemen,* qui vendent des bourdes, et établissent de faux offices de rentes annuelles, ou des compagnies d'assurances ; et les *douceurmen,* qui attrapent les gens avec la promesse d'obtenir des places du gouvernement, ou de fournir du travail aux personnes de service, ou sous le prétexte d'avoir à dire à quelqu'un quelque chose qui doit tourner à son avantage. 3. *Les dépendants des escrocs,* comme les *jollies,* les *magsmen,* les *bonnets* et autres confédérés des escrocs. Notre langue ne me fournit pas des termes équivalents aux mots anglais : mais je ne m'en plains pas, car quand les mots manquent, c'est que les délits manquent, ou du moins qu'ils ne sont pas très-nombreux.

La troisième catégorie criminelle est celle des voleurs, qu'on peut classer ainsi : 1. Ceux qui volent avec violence, comme les *cracksmen,* qui brisent les maisons ; les *ramps-men,* qui arrêtent les gens sur la voie publique ; les *bludgers,* ou *stick slingers,* hommes qui volent en compagnie de femmes viles. 2. Ceux qui volent en rendant *stupides* les personnes qu'ils veulent dépouiller, comme les *drummers,* qui mêlent des drogues aux liqueurs ; et les *bughunters,* qui donnent la chasse aux ivrognes. 3. Ceux qui volent en *cachette ;* et il y en a de beaucoup d'espèces. Il y a les *mobsmen,* qui volent par adresse de main, comme les *buzzers,* qui escamotent les

mouchoirs de poche aux messieurs ; les *wires*, qui volent dans les cabas des dames ; les *prop-nailers*, qui volent des épingles et des bijoux ; les *thumble screwers*, qui dérobent les montres ; les *shoplifters*, qui volent dans les boutiques. Il y a les *sneakmens*, ou petits vils voleurs, qui sont de deux sortes, suivant qu'ils volent des effets ou des animaux. A la première espèce appartiennent les *dragneaks*, qui enlèvent des objets aux chariots et aux carrosses ; les *snoozers*, qui dorment dans les auberges des chemins de fer et s'enfuient le matin avec les effets d'autrui ; les *sawney-hunters*, qui volent lard et fromage sur les portes des charcutiers ; *noisy racket men*, qui volent des porcelaines et des vases de terre en feignant de jouer à la raquette ; les *snow-gatherers*, qui se donnent l'air de recueillir de la neige et enlèvent du linge aux échaliers ; les *cat and kitten hunters*, qui volent des verres dans les grilles des maisons ; les *area sneaks*, qui volent dans les granges ; les *dead-lurkers*, qui volent dans les passages des maisons : les *till frischers*, qui volent de l'argent dans les cassettes des boutiques ; les *bluey-hunters*, qui volent du plomb au toit des maisons ; les *toshers*, qui volent le cuivre des navires ; les *star glazers*, qui coupent les vitres des fenêtres ; les *skinners*, ou femmes ou enfants qui dépouillent les poupards de leurs habits ; et les *mudlarks*, qui enlèvent des bâtiments de la corde, du charbon, du bois. Ceux qui volent des animaux sont voleurs de chevaux, de moutons, de cerfs, de chiens, de coqs, de poules, de chats. Il y a encore une autre classe de voleurs, ce sont les hommes de mauvaise foi qui s'approprient les objets confiés à leur garde. Ce sont des trompeurs qui volent leurs maîtres ; ou des voleurs qui donnent en gage les couvertures et le linge des auberges où ils ont pris logement ; ou des domestiques infidèles qui s'entendent avec les voleurs, et leur permettent d'entrer dans les maisons. Enfin, il y a les *shoful-men*, ou ceux qui volent par contrefaçons, et qui battent fausse monnaie, qui inventent des lettres de change payables à vue, et des obligations et des testaments ; et cette immense famille

de fourbes est aidée par les *fences*, qui reçoivent les choses volées ; et les *smashers*, qui débitent de la monnaie de bas aloi[1].

Un correspondant de la *Gazette de Milan* a eu la patience d'écrire le bulletin des principaux délits qui avaient eu lieu à Londres en un jour de novembre 1856, et qui formaient le sujet de toutes les conversations. Avant la fin de ce jour, Joseph Jenkins, nom supposé, avait subi le dernier interrogatoire sur l'homicide barbare et prémédité qu'il avait commis sur la personne de Cope, bijoutier dans la rue du Parlement ; le soldat Frédéric Voigt avait été condamné à une amende pour attentat à la pudeur ; Jean Williams, jeune homme de dix-neuf ans, était renvoyé devant les assises pour avoir grièvement blessé un gardien de la maison de correction avec intention de le tuer ; on terminait l'audition des témoins dans le procès de Williams Pierce et Jacques Burgess, qui avaient volé 15,000 sterlings sur le chemin de fer de Douvres à Londres ; on avait découvert un vol dans les actions de la voie ferrée *Great-Northern* pour la somme de 200,000 sterlings ; on poursuivait Frédéric Moody pour avoir volé sept cents sterlings à un distillateur ; on attribuait à un membre du Parlement la faute principale de la faillite que *Royal London Bank* avait faite pour 70,000 sterlings ; on terminait l'autopsie du cadavre d'un jeune homme trouvé à Erith, dépouillé par des voleurs, et percé de 16 coups ; et le correspondant passait sous silence « les petits accidents de *garrottes*, de blessures, de vols légers, de suicides, d'infanticides, etc. ! »

Nous ne rappellerions pas toutes ces misères et nous nous contenterions de les déplorer dans le secret de notre cœur, si les Anglicans, les hérétiques et des italiens indignes ne nous y forçaient par leur impudence. En 1853, le professeur Hobart-Seymour osa faire en Angleterre une comparaison entre l'état moral d'un peuple, élevé dans ce qu'il appelait

[1] Ainsi parle Mayhew dans le chapitre *The Charity and the Crime of London.*

religion de la Bible, et la moralité d'une nation soumise, comme l'Italie, à la religion du pape, et il choisit pour ce thème le nombre des homicides ou tentatives d'homicides arrivés dans les deux pays pendant les dix dernières années. Sa statistique était radicalement inventée, et il ne faisait monter qu'à 18 par année le nombre des homicides commis en Angleterre pendant les dix années antérieures à 1853, *nombre énorme*, ajoutait le professeur, *si l'on considère l'état de nos lumières, mais très-modéré d'autre part, si on le compare à ce qui se passe en Italie*. Et à l'appui de son assertion, il établissait comme moyenne des homicides commis chaque année à Rome, le chiffre de 580, sans compter, disait-il, *le reste des Etats-Romains qui offrent encore le chiffre annuel de 146!* Quant aux homicides commis dans les autres parties de l'Italie, M. Hobart-Seymour trouvait difficile d'en donner une idée, mais il ne croyait pas exagérer en calculant que le nombre des vies sacrifiées chaque année dans ce malheureux pays, égalait au moins celui des victimes de la bataille de Waterloo! Quel mensonge! Moi qui écris en Italie et pour l'Italie, je me crois dispensé d'alléguer des preuves pour démentir une statistique si impudente. Elle serait encore au-dessous de la vérité si l'on intervertissait les chiffres, et si l'on donnait par an 18 homicides à Rome, et 580 à l'Angleterre. Il n'arrive presque jamais que l'on ait à déplorer de semblables délits dans la capitale du monde catholique, tandis qu'ils sont très-fréquents chez les Anglais. Et par une heureuse combinaison, le peu véridique professeur fut démenti dans le lieu même où il faisait son cours. En effet, le jour même où il inventait sa menteuse statistique, il y avait parmi les annonces affichées dans la cité, un placard qui attirait surtout les regards par l'ampleur de ses majuscules, et qui disait en caractères flamboyants : *Quatre nouveaux homicides! Nouveaux*, car les feuilles de la semaine précédente avaient enregistré deux atroces délits du même genre. Peu auparavant, la *Gazette de l'Église et de l'État* contenait un article intitulé : *Augmentation de délits*, et commençait ainsi :

« Les assises qui viennent de se clore ont révélé *une augmentation énorme et effrayante de délits capitaux*. A peine avons-nous terminé cette dernière page de nos annales criminelles, qu'une nouvelle page plus épouvantable encore par son extension doit tomber sous nos yeux. Le rapport de l'autre semaine contient six accusations capitales : dans celle qui vient de s'écouler, nous avons à enregistrer sept nouveaux homicides, et des suicides sans nombre. »

Le *Rambler* de Londres fit solennelle justice du professeur et de sa statistique : « Nous ne parlerons pas, dit ce journal, des meurtres atroces de maris et de femmes, de frères et de sœurs, commis la plupart par convoitise, c'est-à-dire pour obtenir le subside que certaines associations donnent aux survivants quand il meurt quelque membre de la famille, meurtres qui ont procuré à deux de nos comtés une fort triste célébrité, le surnom d'*empoisonneurs*. Un journal protestant a constaté, il y a peu de temps, que ce délit devenait presque aussi ordinaire que le vol, et qu'on en pouvait évaluer la moyenne en Angleterre à *trois par jour*. En lisant cet article, notre première impression a été que l'auteur, dans un but de déclamation, avait écrit sur la statistique à la manière de M. Hobart-Seymour. S'il ne s'agit que des cas publiés officiellement, son assertion est sans doute fort exagérée. Mais lorsque nous nous rappelons les faits qui ont été produits récemment devant les cours de la police de Londres à charge d'un membre du clergé anglican et de ses complices ; lorsque nous entendons l'officier public d'une de nos grandes cités manufacturières (Leed), déclarer publiquement qu'il est convaincu qu'il se commet annuellement dans le district de sa juridiction 300 infanticides, soit avant, soit après la naissance ; lorsque nous trouvons qu'un journal de Londres, le *Morning-Chronicle*, donne à ses lecteurs une liste de vingt-deux procès exclusivement pour infanticides, et qu'il est reconnu que cette liste ne contient que la moitié des délits de ce genre commis pendant vingt-sept jours seulement ; lorsqu'enfin nous observons avec quelle chaleureuse

sympathie une de ces mères dénaturées a été accompagnée par la foule des filles du pays qui, au sortir de la Cour d'assises, où la prévenue avait été renvoyée absoute, manifestaient publiquement leur joie en disant : *qu'à l'avenir elles seraient libres d'agir à leur gré ;* lorsque nous nous rappelons ces faits et d'autres semblables, nous craignons que le journaliste cité ne se soit guère éloigné de la vérité dans l'épouvantable tableau qu'il nous a tracé. »

Ici, je regrette que la statistique criminelle des États Pontificaux n'ait pas encore vu le jour, et que je ne puisse prendre mes chiffres à un volume qui soit sous le domaine du public. Toutefois, pour que personne ne puisse m'accuser de partialité je demanderai ces chiffres à un membre de la Chambre des communes, qui a visité Rome, il y a peu de temps, et qui a écrit un très-bel ouvrage sur l'État-Romain. Je parle de M. Maguirre, que le *Morning-Chronicle* vient de louer hautement à Londres pour l'indépendance de son caractère[1]. Voici ce qu'il dit : « En décembre 1854, le nombre des prisonniers dans les États Pontificaux, c'est-à-dire de ceux qui attendaient leur sentence, ou se trouvaient sous la poursuite, ou avaient déjà été condamnés, et expiaient leur peine, était de 12,140. L'année suivante, il y eut moins de délits, car en décembre 1855, le nombre des prisonniers était de 11,656. En 1856, la diminution fut encore plus sensible, car le nombre des prisonniers était en août de 10,885, et en septembre de 10,777.» Les mois d'octobre et de novembre, d'après M. Maguirre, donnaient une diminution plus grande encore[2]. Maintenant, j'ai des raisons de croire que cette diminution s'est continuée pendant les mois de 1857, de sorte qu'aujourd'hui il ne se trouve pas plus de 9,000 prisonniers dans tout l'État Pontifical.

Mais ce chiffre doit encore être réduit à sa juste valeur par suite de quelques considérations particulières aux États du

[1] *As a public man of marked indipendence of character.*

[2] MAGUIRRE, Lettre v, Rome, 22 novembre 1856, publiée en decembre de la même année, par le *Cork Examiner*. A la fin de 1856, les prisonniers des États Pontificaux étaient divisés comme suit : à Rome, 1186 ; à Bologne, 1358 ; à Ancône, 787 ; à Civita-Vecchia, 1591 ; à Ferrare, 299.

Pape. Et d'abord il faut remarquer que le gouvernement Pontifical n'a pas d'établissements pénitenciers pour y transporter la plus mauvaise partie de ses délinquants, comme la France à Cayenne, et l'Angleterre les Bermudes et les établissements d'Australie. Le Parlement anglais fit une loi en 1787, pour décréter la déportation en Australie des condamnés aux travaux forcés. Depuis cette année jusqu'en 1836, c'est-à-dire en cinquante ans, il y a eu 100,000 condamnés transportés là-bas, soit 2000 par année[1]. Les années suivantes, ce nombre s'est accru de telle sorte, qu'en 1853 on a fait une nouvelle loi pour modifier la première[2]; en 1853, il y a eu 700 transportés; en 1854, seulement 280; mais en 1855, il y en a eu jusqu'à 1312[3]. Voilà ce dont il faut tenir compte, quand on veut établir une juste comparaison entre la population des prisons de Londres et la population des prisons de Rome. Il faut en outre faire attention que parmi les prisonniers des États Pontificaux, il y a des condamnés pour de simples délits politiques, bien qu'ils soient en petit nombre; et ces condamnés doivent aussi être défalqués dans la comparaison. Il est également à remarquer qu'il est un délit qu'on punit à Rome et pas à Londres, c'est celui que commettent les femmes de mauvaise vie, lesquelles vont expier leurs séductions soit à Termini, soit à l'institut du Bon-Pasteur, où l'on a adopté divers moyens pour les améliorer, et bien souvent avec d'excellents résultats. Et enfin, il ne faut pas oublier que dans la somme totale des prisonniers des États Pontificaux, on compte tous ceux qui ont été condamnés à la prison perpétuelle, ou pour 15 ou 20, ans avant l'élection de Pie IX.

Si l'on tient compte de tout, comme le veut la justice, et si l'on fait les proportions requises, on trouvera aisément que les délinquants de Rome sont en nombre infiniment moindre que ceux de Londres; et qu'en conséquence le nombre des

[1] Mayhew, *Great World of London*, 2e partie, pag. 92.

[2] 16 *and* 17 *Vict* c 99 Le nombre des délinquants embarqués pour les colonies fut de 2224 en 1851, et de 2345 en 1852.

[3] Mayhew, *Great World of London*. 2e partie, pag. 95.

délits commis dans l'État Pontifical est minime en comparaison de ceux qu'on déplore dans la capitale de la Grande-Bretagne. Et l'on ne peut pas dire que tous les malfaiteurs de Rome ne sont pas en prison, puisque les adversaires prétendent qu'on y emprisonne même les innocents. En admettant pour un instant que ce reproche fût fondé, il y aurait encore à défalquer de ce chef de la population totale des prisons. On peut voir par là ce qu'il faut penser de ceux qui viennent d'imprimer à Turin un livre sous forme d'almanach intitulé l'*Ami de la maison*, livre qui a pour but de prouver qu'il se commet beaucoup plus de délits à Rome qu'à Londres[1]. Ceux qui osent débiter de pareilles infamies ne connaissent pas les villes dont ils parlent, ou bien ils mentent sciemment à la vérité. Je défie tout Anglican de bonne foi de soutenir une absurdité de ce genre. Dans les États Pontificaux, il y a certainement des hommes comme ailleurs, et si Rome s'appelle la *Cité Sainte* tous ceux qui l'habitent ne sont pas saints ; mais si l'on tient compte des temps et des lieux on peut affirmer avec assurance que le peuple romain n'est pas un peuple immoral, et que son gouvernement n'épargne ni zèle ni dépense pour le rendre toujours meilleur[2]. « Nous autres, avouait un protestant,

[1] Voici quelques citations de l'*Ami de la Maison* pour 1858, qui prouveront que mon travail actuel n'est pas hors de propos : « L'hérétique Angleterre ne compte que quatre homicides sur un million d'habitants. » pag. 19. « ... Ce lieu de prostitution est Rome, la cité sainte, la cité des Papes... Sodome et Gomorrhe ne surpassent pas en comparaison la corruption de la ville qui est gouvernée par le soi-disant vicaire de J.-C. Jamais il n'y a eu d'agent d'immoralité aussi actif que l'ultramontanisme, et en thèse générale, ce que les ultramontains appellent hérésie (et pour eux l'hérésie et l'Evangile c'est tout un) est la source de la moralité supérieure des protestants. » L'Ami de la maison, *Almanach populaire pour 1858*. Turin, imprimerie de l'Union typographique. Le *Catholico* de Gênes a écrit deux articles sur cet almanach, l'un dans le nº 2107, et l'autre dans le nº 2424 du 2 novembre 1857.

[2] « Nous pouvons bien dire que quelques faits qui annoncent une absence de religion et une grande dépravation de cœur, sont rares parmi nous (à Rome), sinon tout à fait inconnus. Par exemple, l'infâme usage du duel contre lequel se sont en vain armées, dans d'autres lieux, la religion, la morale, les lois, n'est pas même nommé à Rome. Les suicides, qui sont très-fréquents ailleurs, comme nous l'apprennent les statistiques criminelles, sont rares à Rome ; et quand ils se commettent, c'est plutôt par des étrangers que par des Romains. Nous verrons encore que dans

nous naissons vieux (par suite des vices); tandis que les Italiens, les Espagnols et les Portugais sont toujours jeunes[1].» Nous développerons ce sujet, et nous parlerons en particulier de quelques délits qui contristent Londres, comme le brigandage, la prostitution, etc., et il deviendra toujours plus manifeste que les Italiens n'ont rien à envier aux Anglais. Après les délits viendront les jugements et les prisons.

Avant de terminer ce chapitre, je veux exposer sous les yeux du lecteur, quelques tables statistiques, qui serviront à éclaircir ce que j'ai dit jusqu'à présent. La première contient une comparaison entre l'Angleterre et les États Sardes. Le professeur Hobart-Seymour a compris ces États dans sa réprobation, en désignant en masse l'Italie et tous les pays catholiques. N'ayant pas la statistique judiciaire complète des États Pontificaux, je ne puis opposer le siége principal du Catholicisme au siége principal de l'anglicanisme, c'est pourquoi je me sers de la *Statistique judiciaire pénale des États Sardes* publiée en 1857 :

TABLEAU COMPARATIF DES POURSUITES ET DES CONDAMNATIONS DURANT LES CINQ ANNÉES 1851-1855 DANS L'ANGLETERRE PROPRE ET DANS LES ÉTATS SARDES.

ANGLETERRE ET GALLES, population 17,927,609.

CRIMES.	NOMBRE DES POURSUITES.		CONDAMNÉS
Contre les personnes	10 311	Mort	284
Contre les propriétés avec violence.	9,229	Travaux forcés à vie . .	294
Id. sans violence.	100,296	A temps	12,227
Id. avec ruse . .	1,275	Prison	92,604
Contre la bourse	4,431	Maison de correction. .	70
Autres catégories	8,316	Fouet, amende. . . .	1,078
Total	133,858		106,557

En ANGLETERRE, par rapport à la population, 5,94 pour 100.

le nombre des expositions qui ont en même temps pour cause l'immoralité et la misère, nous Romains, nous sommes au-dessous d'autres peuples, qui passent pourtant pour instruits et civilisés. » Ainsi parle Charles-Louis Morichini dans son livre *Des instituts de charité publique, de l'instruction primaire et des prisons à Rome*, lequel ajoute : « Notre ouvrage indique d'autres faits moraux semblables, dont pourra juger le lecteur. » Vol. 1, pag. 273.

[1] SYLVESTER EZERANOVIUS. *De corruptis moribus utriusque partis, Pontificiorum videlicet et Evangelicorum* s. L. et a. F. 3 ss. Lisez sur ce sujet AUGUSTE NICOLAS, *Du Protestantisme*, etc. vol. II. Paris, 1853, livre III, chap. IV, *Du Protestantisme par rapport aux mœurs*, pag. 337 et suiv.

ÉTATS SARDES, population 4,918,855

CRIMES.	NOMBRE DES POURSUITES.		CONDAMNÉS.
Contre l'ordre public.	829	Mort.	113
Id. les familles	214	Travaux forcés à vie. .	296
Id. les personnes.	501	Id. à temps.	522
Id. Id.	797	Réclusion	3,532
Id. les propriétés.	515	Autres peines criminelles.	44
Autres offenses	4,938	Correctionnelles . . .	3,557
Total	7,794		[1] 8,064

Dans les ÉTATS SARDES, par rapport à la population, 1.64 pour 100.

TABLEAU DES PRISONNIERS QUI SE TROUVAIENT DANS LES PRISONS D'IRLANDE EN 1857, COMPARÉ AVEC LES SIX ANNÉES PRÉCÉDENTES, EXTRAIT DU « REPORT BY THE INSPECTORS-GENERAL OF PRISONS, » PUBLIÉ EN 1857.

NOMBRE DES INDIVIDUS QUI SE TROUVAIENT DANS LES PRISONS D'IRLANDE.

Le premier janvier	1850	numéro	10,967
Id.	1851	»	10,044
Id.	1852	»	8,808
Id.	1853	»	7,604
Id.	1854	»	5,755
Id.	1855	»	5,080
Id.	1856	»	3,561
Id.	1857	»	3,419

Il résulte de ce tableau que la population criminelle diminue d'année en année dans la catholique Irlande, même en tenant compte de l'émigration. (*Voyez le Catholic Telegraph du 18 juin 1857, n° 290.*)

Le missionnaire protestant Vanderkiste, dans son livre publié en 1853, sous le titre : *Coup d'œil sur la moralité et la religion de l'Angleterre,* décerne un éloge mérité à la pudeur des femmes irlandaises. Un autre protestant, M. John Forbes, (*Memorandum in Ireland in the autumn 1852,* London 1853), a reconnu avec une rare candeur la supériorité de l'Irlande sur l'Angleterre en fait de morale, en avouant qu'elle la devait à sa religion, et il a déclaré qu'en Irlande même la

[1] Il y a eu 9,499 individus jugés, dont 1435 ont été absous. Il est à remarquer que ce nombre de condamnés pour tous les États Sardes, où il y a 4,918,855 habitants, est sensiblement moindre que celui de Londres, en prenant le plus haut chiffre de sa population, qui serait de 2,632,236.

pudeur diminue et le vice s'accroît dans ses diverses parties à proportion que le nombre des catholiques est moindre et que celui des protestants augmente : de sorte que la vertu et la corruption sont en raison inverse avec le protestantisme et avec le catholicisme : et il nous a présenté une statistique, dans laquelle nous voyons que le nombre des naissances illégitimes en Irlande est de 1 sur 1647, en Angleterre 1 sur 1,49, Wales 1 sur 0,87. Le protestant Head a écrit qu'il ne pouvait ajouter foi à tant de moralité. Et pourquoi? Parce qu'en voyant une si horrible démoralisation dans la classe pauvre et ouvrière de l'Angleterre, il est *impossible* que les mœurs soient si bonnes de l'autre côté du canal irlandais. Quelle fleur de logique! Quelle ignorance de la vertu de la foi catholique! Quel solennel témoignage de la puissance de corruption dans le protestantisme!

COMPARAISON ENTRE LONDRES ET PARIS.

Léon Faucher, dans ses *Études sur l'Angleterre*, Paris 1856, vol. I, pag. 83, publie la table de comparaison suivante, entre la moralité de Londres et de Paris. Les chiffres pour Londres sont tirés du compte rendu de la police métropolitaine en 1842, et pour Paris du compte rendu de la justice criminelle publié pour l'année 1841.

CRIMES ET DÉLITS CONTRE LES PERSONNES.

AGENDS ET PREVENUS.	LONDRES SANS LA CITÉ.	PARIS
1° Homicide ou tentative d'homicide, assassinat, empoisonnement, etc. . . .	123	24
2° Coups et blessures suivis de mort . .	»	14
3° Sodomie, ou tentative, etc. . . .	35	»
4° Viol, ou tentative	53	33
5° Bigamie	28	»
6° Outrages publics à la pudeur	152	149
7° *Common assaults*.	5,193	1,581
Total	5,584	1,798

CRIMES ET DÉLITS CONTRE LA PROPRIÉTÉ.

ACCUSÉS ET PRÉVENUS.	LONDRES SANS LA CITÉ.	PARIS.
1° Vols qualifiés, etc.	277	360
2° Vols domestiques, etc.	364	244
3° Vols simples, récels, etc.	13,880	3,390
4° Falsifications et faux monnayeurs. . .	1,024	82
Total	15,545	4,076

Si l'on ajoute les délits commis dans la *Cité* à ceux indiqués dans les comptes de la police métropolitaine, le nombre des délits contre les personnes à Londres, s'élève à 8,339, et celui des délits contre les propriétés à 17,794. Léon Faucher s'écrie à cette occasion : « Quelle disproportion entre les deux villes, Londres et Paris ! En tenant compte du nombre des habitants, la proportion serait encore de 3 à 2 dans les crimes communs contre les personnes, et presque de 3 à 1 dans les délits contre les propriétés. La population de Londres apparaît à la fois plus violente et plus dépravée que celle de Paris. L'homicide, l'assassinat, le viol, la sodomie, la violence contre la force publique, les rixes suivies de coups, en un mot tous les excès qui supposent des passions sans frein y ont libre carrière. L'intempérance y produit les mêmes résultats que l'ardeur du climat engendre ailleurs ; et l'on voit en même temps dans tout son développement la corruption qui est particulière aux hommes libres et industriels. Plus de 16,000 cas de vols simples et d'escroqueries dans une seule ville ! 961 cas de faux monnayeurs ! *On voit bien que l'argent est le dieu de cette société,* » conclut Léon Faucher.

Enfin pour donner un échantillon des autres États protestants en dehors de l'Angleterre, je publie la statistique suivante, tirée de la *Voix de la Vérité* de Paris, n° du 27 octobre 1853.

STATISTIQUE CRIMINELLE DE LA SUÈDE.

PROVINCES.	MILLES CARRÉS	POPULATIONS	POUR TOUTE LA PROVINCE		A LA CAMPAGNE		DANS LES VILLES	
			UN ACCUSÉ SUR	UN CONDAMNÉ SUR	UN ACCUSÉ SUR	UN CONDAMNÉ SUR	UN ACCUSÉ SUR	UN CONDAMNÉ SUR
Stockholm ville		88,242						
Stochholm prov	60	113,310	152	175	184	211	22	26
Upsal (prov.	47	87,700	129	146	187	203	31	36
Sharaborg prov.	75	189,106	70	85	88	102	13	18
Kronoberg	86	129,186	143	123	119	163	31	31
Joenkoeping	97	156,988	128	140	182	221	18	19
Westermanland	60	94,850	95	107	152	175	23	26
OEstergottland	96	214,628	112	128	173	216	23	25
Sœdermanland	57	118,664	117	129	223	262	23	23
Elfsborg	114	233,125	120	150	152	192	20	25
Calmar	96	196,116	113	132	134	157	32	37
Stora Kopparberg	278	145,333	149	234	200	286	37	44
OErebro	74	131,722	128	152	163	195	27	31
Wemland	114	209,596	121	135	141	158	22	25
Gefleborg	171	116,175	119	142	217	267	25	28
Westergothland	216	93,775	109	122	167	190	15	16
Westerbotten	668	63,654	184	224	208	261	29	32
Gothland	27	43,268	111	154	135	211	43	46
Malmoehus	40	234,207	104	122	159	175	30	39
Christianstad	55	177,777	155	136	190	228	28	35
Blecking	25	102,332	69	70	101	113	29	35
Bohus Gothemb.	43	176,096	46	57	201	227	9	11
Jaemland	330	49,077	217	234	217	234	pas de	ville.
Norrbotten	751	50,590	219	294	247	338	68	82
Halland	43	100,419	83	94	120	128	15	19

N. B. Ce tableau ne contient pas les cas de police correctionnelle.

Parmi les divers délits, on compte dans les dix dernières années.

	1841	1842	1843	1844	1845	1846	1847	1848	1849	1850
Actes de sortilége	2	3	4	5	1	2	5	2	1	1
Communion en état d'ivresse	5	5	7	5	6	2	8	3	9	2
Outrages au culte	41	41	10	51	65	45	31	27	36	41

Le mille suédois équivaut à 1 myriamètre et 69 mètres, ce qui prouve combien l'agglomération des Suédois est faible, et ce qui devrait faire supposer une moindre corruption. Cette grande dépravation morale unie à la dépravation physique qui s'est manifestée depuis quelque temps en Suède, a

jeté la consternation dans tout le pays. De tous côtés, des pétitions sont arrivées au gouvernement pour porter remède au mal. Comme on croit généralement que l'eau-de-vie en est la cause principale, on a demandé au gouvernement de la supprimer. Le roi, par voie d'exception, a limité à deux mois le temps de la distillation, qui était de six mois. Mais cette mesure n'a servi à rien, parce qu'on a trouvé moyen, en élargissant les vases, de distiller en deux mois autant qu'on le faisait en six. Du reste, la cause principale consiste dans les doctrines de la réforme, qui sont gardées avec la plus grande intolérance. La réforme en multipliant les maux physiques et moraux dans la Suède, inspire aux ministres de la religion de sauver leur peau quand elle est menacée par le choléra, et les pauvres réformés, s'ils ne veulent pas mourir comme des chiens, doivent recourir aux évêques catholiques pour leur demander des prêtres, et recevoir même des jésuites.

CHAPITRE XXII.

LA POLICE ET LES VOLEURS A ROME ET A LONDRES.

Les anciens *Wachtmen* en Angleterre. — Réforme de la police opérée par Peel. — Les *Policemen*. — Ils n'empêchent pas les vols — Quartiers de Londres préférés par les voleurs. — Ecoles de vol. — Harris, professeur de vol à Londres en 1857. — Stratagèmes des voleurs. — Petits vols. — Grands vols. — Si les Anglais peuvent reprocher quelque chose à Rome. — Aveux des journaux de Londres à la fin de 1856.

Une des principales accusations portées par les journaux anglais contre le gouvernement pontifical, c'est qu'à Rome et dans les États Romains il y a des voleurs. Lord Clarendon a touché ce point dans les conférences de Paris[1], et ses paroles ont été longuement commentées par le récit d'une série de vols moitié vrais, moitié faux, tous inconcluants; car s'il y a des voleurs à Rome, il y en a aussi à Turin, à Vienne, à Paris, à Rome moins peut-être en proportion que dans ces capitales, certainement moins, infiniment moins qu'à Londres. Pour bien traiter ce sujet et donner une idée au lecteur de ce qu'est Londres en fait de brigandage, je commencerai par dire quelques mots sur l'organisation de la police dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Pendant très-longtemps, Londres n'a été protégée la nuit que par la vigilance des *Watchmen*, ou veilleurs, lesquels, comme disent les Anglais, savaient *fermer les yeux* quand ils

[1] « M. le premier Plénipotentiaire de la Grande-Bretagne fait remarquer... que les Campagnes (*des États Pontificaux*) sont tourmentées par le brigandage. » *Traité de Paix, avec les protocoles*, Turin, imp. Roy., 1856, pag. 150.

étaient payés pour ne pas voir. Au commencement de ce siècle, un magistrat M. Colquhoun, écrivant sur la police de Londres, a fait monter à un million cinq cent mille livres sterlings au moins la valeur annuelle des objets volés; et l'on peut juger des progrès du mal par ce fait que, de 1780 à 1800, ceux qui donnaient asile aux voleurs se sont augmentés de 300 à 3000. Outre les Watchmen il y avait d'autres individus chargés d'arrêter les voleurs, poussés à cela par des *récompenses parlementaires*, c'est-à-dire par des primes de quarante livres sterlings offertes par le ministre de l'intérieur à ceux qui fournissaient des éclaircissements pour faire condamner les malfaiteurs. Le but de ces agents n'était pas d'empêcher le délit, mais de le provoquer, pour obtenir la récompense promise.

Avec une classe de *watchmen* pleinement inutile comme police préventive et une classe de délateurs intéressés à pousser les malheureux au délit, avec un code draconien qui condamnait encore en 1800 à la peine capitale quiconque aurait renversé un arbre à fruit dans un jardin, la potence demeurait élevée à Londres du commencement à la fin de l'année. Cet état de choses demandait une réforme, et la réforme fut accomplie par M. Peel, lequel établit les *policemen* qui font aujourd'hui la police en Angleterre. Cette innovation eut beaucoup d'obstacles à subir, parce que les Anglais croyaient que la nouvelle police violait la liberté individuelle. Peel fut assailli d'épigrammes, de caricatures, de diatribes, et l'on trouve encore aujourd'hui beaucoup d'estampes où l'on voit dépeint en caricature un *peeler* à l'air menaçant, armé d'un pistolet et d'un sabre formidable.

Les *policemen* ne pouvaient se montrer dans les rues sans être poursuivis par une foule qui les sifflait et leur lançait des sobriquets injurieux. En 1833, une lutte sanglante éclata en Coldbath-Fields entre les *policemen* et la populace, et trois hommes de la police furent tués. Un jury d'enquête rendit un verdict d'*homicide justiciable*, c'est-à-dire que les policiers avaient été justement frappés. Peu à peu cependant, le

peuple de Londres se fit à la nouvelle organisation de la police, laquelle se compose aujourd'hui comme suit dans la métropole : un commissaire en chef, deux sous-commissaires, dix-huit surintendants, cent trente-trois inspecteurs, six cent vingt-cinq sergents et 4,954 policemen, en tout 5784 hommes[1]. Cette force est chargée de surveiller jour et nuit toutes les rues et places de la vaste capitale, de s'assurer que toutes les portes et fenêtres accessibles de ses 400,000 maisons sont fermées, de faire la ronde sur un espace de 90,000 carrés, d'avoir l'œil sur les innombrables voleurs de profession, et de contenir les 40,000 à 50,000 individus qui forment la classe dangereuse de la capitale de la Grande-Bretagne. Les délits des policiers sont sévèrement punis, et dans l'intervalle de 1850 à 1856 on en a chassé 1276, dont 68 ont subi une condamnation criminelle. En effet, les agents chargés de maintenir l'ordre à Londres sont eux-mêmes surveillés attentivement, afin qu'ils ne se liguent pas avec les voleurs.

La besogne de la police de Londres est principalement dans la City, où le mouvement extraordinaire du commerce favorise l'industrie des voleurs. On a observé en 1850, qu'il était passé en un seul jour, devant l'église de Bow, *Cheapside*, 67,510 personnes à pied, et 13,796 carrosses contenant 52,092 personnes, et l'on calcule qu'en moyenne il n'est pas moins de 400,000 individus chaque jour, dans cet espace d'un mille et quart carré. Là se tiennent beaucoup d'agents de police l'œil aux aguets, et non-seulement les *policemen* avec leur costume uniforme, mais encore ces autres hommes de police qu'on appelle *detectives* ou agents secrets, vêtus d'habits bourgeois. Malgré cela, les voleurs infestent terriblement ces lieux et donnent la chasse surtout aux négociants porteurs de papier-monnaie. Si bien qu'aujourd'hui l'on a

[1] Ces hommes reçoivent une solde de 314,500 sterlings, outre les habits et la provision de charbon. Chaque *policemen* marié a droit, durant toute l'année, à 40 livres de charbon par semaine, ceux qui sont célibataires n'ont droit qu'à 30 liv. La solde varie d'après les grades; un sergent gagne de 63 à 81 sterlings par an, un inspecteur de 81 à 200 sterlings. Ils sont, comme on voit, payés à merveille.

l'habitude d'attacher les portefeuilles avec une chaîne à l'habit de ceux qui les portent, comme on attachait jadis les livres aux rayons des bibliothèques; et que l'on a l'habitude aussi, parmi les commis de banque, d'arracher un morceau de tous les billets de la banque d'Angleterre, afin que ces billets ne puissent être négociés que par les personnes munies du morceau arraché.

La langue anglaise, qui est en général très-pauvre, abonde plus que toute autre dans les désignations des voleurs et de leurs diverses familles, ce qui prouve leur surabondance. On reproche à Rome l'intervention étrangère, mais Londres aussi doit subir l'intervention des polices étrangères dans les circonstances spéciales, car la police de l'endroit ne suffit pas à protéger les visiteurs de cette immense capitale[1]. Du reste, les voleurs anglais sont si adroits, si subtils, si instruits, qu'il est quasi impossible d'échapper intact à leurs griffes. Avant de se livrer à la pratique du vol, ils étudient cet art sous de bons maîtres[2]. Il y a à Londres dans *Bond street* (*Boroughroad*), une école tenue par un certain M. Guillaume Harris, où des jeunes gens des deux sexes se réunissent tous les jours en nombre très-considérable pour prendre des leçons de vol. Et la police ne l'ignore pas! Elle sait même que deux ou trois fois la semaine M. Harris va dans les théâtres et dans les lieux publics avec ses élèves, afin qu'ils puissent y faire une sorte de clinique du vol. On connaissait déjà par tradition, écrit le *Morning-Chronicle*[3], le professeur Fagin, un juif; mais ce professeur ne donnait que des leçons particulières, et sa clientèle se renfermait dans une sphère nécessairement restreinte. Mais M. Harris travaille publique-

[1] Comme il est arrivé à l'occasion de l'exposition universelle.

[2] « Il y a à Londres le *pensionnat* du vol. Je suis entré de ma personne, à trois heures du matin, toujours bien entendu sous la protection des policemen, dans un garni exclusivement réservé à des apprentis voleurs : encore un triomphe de la liberté individuelle! » EUGÈNE RENDU, *De l'Instruction primaire à Londres*, chap. I. Paris, 1853, pag. 14.

[3] *The Morning-Chronicle* du 11 novembre 1857; lisez aussi sur ce sujet une correspondance de Londres publiée par le *Nord* de Bruxelles, 14 nov. 1857, n° 318.

ment ; la police connaît son nom, son métier, son but, et elle le laisse parfaitement tranquille. Surpris dernièrement en flagrant délit au moment où il donnait une leçon pratique à son élève au milieu de la voie publique sur la poche d'un pauvre passant, il a été condamné à six mois de prison. Sa peine payée, il reprendra son cours avec le surcroît de science expérimentale que son séjour en prison lui aura donné l'occasion d'acquérir[1]. C'est pour cela, dit Léon Faucher, que non-seulement les voleurs anglais sont les plus adroits de toute la terre, mais qu'ils ont même songé à faire des élèves. « Une lance au moyen âge voulait dire un cavalier avec plusieurs hommes à pied, de sorte qu'une armée de cinq mille lances représentait souvent vingt mille hommes. Les malfaiteurs (à Londres) sont constitués sur le même principe, et cela devait être observé parce qu'on ne voit rien de semblable nulle part sur le continent[2]. »

La *Revue Britannique* a publié, en septembre 1856, un très-long article sur les divers moyens employés par les voleurs de Londres, et j'en tirerai quelques particularités. Il y a de petites sociétés de vol composées de deux femmes et d'un garçon dressé dans son rôle. Une des femmes pousse la victime, et le garçon glisse les mains dans ses poches pendant que l'autre femme cherche à détourner son attention. Si celle-ci s'aperçoit que le jeu est découvert, elle retire brusquement le garçon en lui disant : — Prenez garde, Johnny ; pourquoi poussez-vous ainsi cette dame ? — Faites bien attention quand vous voyez à Londres de semblables Johnny s'approcher de vous. Ils surabondent surtout aux abords des che-

[1] Les écoles de voleurs sont d'ancienne date à Londres ; au moins aussi ancienne que l'anglicanisme. Knight raconte d'une école de voleurs, découverte en 1585, du temps d'Elisabeth : « On trouva, entre autres un certain Wolton, homme de bonne famille, qui avait occupé un haut rang dans le commerce et qui avait fini par faire de très-mauvaises affaires. Il loua une taverne dans le voisinage de *Billings-Gate*, mais il dut la fermer pour certaines contraventions. Alors, il eut recours à une nouvelle invention et recueillit chez lui les coupeurs de bourse de la ville. C'était une école où l'on enseignait aux jeunes gens l'art de voler. »

[2] *Etudes sur l'Angleterre*, Paris, 1856, vol. I, p. 86, *Londres*.

mins de fer. Le coupeur de bourse se trouve toujours dans la foule et marche, comme la truite, contre le courant. Il y a quelques endroits principaux qu'il choisit comme centre de ses opérations, par exemple, *Temple Bar,* les voisinages de Saint-Paul, l'extrémité de *Bishopsgate,* près Shoreditch, Holborn, Cheapside, et les autres points les plus fréquentés de la ville. Les *Omnibus* sont généralement fréquentés par un homme et par une femme. La femme prend place à la droite de la femme la plus élégante qu'elle trouve, et l'homme s'assied en face. Si elle est jeune, il cherche à l'effrayer en la regardant fixement; si elle est âgée, il lie conversation, détourne son attention de l'une ou l'autre manière, et donne à la voisine le loisir de pêcher dans ses poches. L'affaire finie, les deux voleurs décampent à la première occasion[1]. Depuis quelque temps, les vols de ce genre se sont accrus énormément. Les *Pickpockets* vont par bandes, et forment des écoles sous la direction d'un maître, auquel chacun de ses élèves paie d'ordinaire deux guinées par semaine. La *Revue Britannique* parle d'un certain Clarke qui fréquentait les courses gravement vêtu de noir, et entouré d'une troupe de petits garçons qui avaient l'air d'être ses enfants et d'avoir perdu leur mère depuis peu. Cela servait à écarter le soupçon, et ils pouvaient ainsi dévaliser impunément les citoyens.

Beaucoup de voleurs à Londres travaillent aussi dans les églises le livre de prières à la main. Ce sont surtout des femmes vêtues avec élégance qui se livrent à cette besogne,

[1] En août 1856, les journaux anglais ont publié le procès contre un certain Barber, accusé devant le magistrat de *Worship Street,* d'avoir volé la bourse à une dame dans un omnibus de *Stoke-Newington.* Voici comment cette dame racontait le fait : « Elle était entrée dans l'omnibus de *Stoke-Newington,* pour venir dans la ville, et s'était trouvée près d'un monsieur très-corpulent, en habit noir et cravate blanche qui avait l'air d'un ministre méthodiste. Ce monsieur s'était peu à peu rapproché d'elle et avait fini par lui serrer le corps ; mais elle n'y faisait pas attention, parce qu'il était occupé à la lecture de son journal. Cette lecture l'absorbait au point que sa voisine ne voyait pas même les traits de son visage ; car le journal lui couvrait la figure et s'étendait jusque sur la robe de la dame. Peu de temps après, le lecteur descendit de l'omnibus et la dame en descendit aussi ; mais quand elle tâta ses poches pour payer, elle n'y trouva plus sa bourse qui contenait sept sterlings et un peu de monnaie.

pendant que le ministre prêche, ou que la foule se presse pour sortir du temple. Ces femmes volent aussi dans les magasins, et quand quelque dame inconnue entre dans une boutique à Londres, il est étrange de voir les vendeurs se hâter d'écarter tous les objets à portée d'être empochés. C'est qu'ils y ont déjà été pris et que chat échaudé craint l'eau froide[1]. Il y a même des dames de haut rang qui se livrent souvent à ce métier, et il est arrivé plus d'une fois que les marchands, s'étant aperçus du vol et connaissant les voleuses, leur ont envoyé bravement chez eux le compte des choses volées[2]. » Les boutiques des bijoutiers sont exposées de préférence aux coups de main des voleurs. Un individu de la bande s'introduit et lie conversation avec le garçon ; bientôt survient un second qui fait des questions relatives à des objets placés à l'autre bout du magasin ; arrive un troisième qui demande quelque chose en priant d'être promptement servi, parce qu'il est très-pressé, et dans ce va-et-vient et cette confusion les voleurs mettent la main sur tout ce qu'ils peuvent saisir. D'autres entrent, demandent des diamants, des colliers, des bracelets ; puis ils étudient bien la forme de l'étui où ils sont renfermés, et finissent par dire qu'ils repasseront plus tard avec leur dame. Fidèles à leur promesse, ils reviennent, redemandent le même objet, substituent un étui vide à l'étui plein, et l'escamotage est fait[3].

J'ai parlé jusqu'ici des vols qu'on pourrait appeler pacifiques ; mais il y en a d'un autre genre à Londres qui se commettent par voie d'effraction. Ils sont très-nombreux et d'une audace vraiment singulière. On a fait grand bruit de ce qu'en 1857 les voleurs se sont introduits à Rome dans le

[1] Il n'y a pas longtemps une dame richement vêtue demanda de la *valencienne* dans le magasin de MM. Iwan et Edgard. Elle fut surveillée avec beaucoup d'attention, et on la surprit au moment où elle cachait sous son manteau un carton de fine dentelle.

[2] *Revue Britannique*, citée par le *Constitutionnel*, du 23 octobre 1856, n° 297.

[3] Il y a lieu de remarquer ce que dit Eugène Rendu, qu'*il y a à Londres une rue où les revendeuses vendent les mouchoirs volés*. On a la consolation d'y pouvoir acheter son bien ! *De l'Instruction primaire à Londres*, pag. 5.

palais du représentant français, M. de Reyneval, et l'*Annuaire des deux mondes* en fait encore aujourd'hui un chef d'accusation au gouvernement pontifical[1] ! Mais ces faits arrivent très-souvent à Londres. Dans une des dernières nuits de mai 1857, le palais qui avait autrefois servi de résidence à lord John Russell et qui était occupé par lord Panmure, fut envahi par quelques voleurs qui y enlevèrent plusieurs objets très-précieux. Ils dérobèrent l'écrin contenant des bijoux de famille, ainsi que les insignes de divers ordres dont lord Panmure est chevalier[2]. Et avant cela, n'avait-on pas volé à Londres les bijoux de lady Ellesmere, estimés de cinq à six cent mille francs? Et entre le palais de Buckingham et l'abord du Great-Western, n'a-t-on pas aussi volé une caisse d'argenterie appartenant à la reine? Le jour suivant n'a-t-on pas retrouvé la caisse vide dans un champ du quartier de Shoreditch? Y a-t-il donc lieu de crier si haut, parce qu'il se commet des vols à Rome et dans les Romagnes? Est-ce que le gouvernement n'y pourvoit pas, ou permet-il qu'on ouvre des écoles de vol comme à Londres? N'a-t-il pas fait beaucoup, au contraire, pour la police de la ville et des routes, et ce avec le meilleur résultat? La Grande-Bretagne dépense annuellement pour la police 1,350,709 sterlings, c'est-à-dire presque 34,000,000 de francs. La ville de Londres se distingue par le luxe de ses dépenses de police. Jouit-elle pour cela d'une sécurité bien profonde? Demandez-le aux journaux anglais : « Tout citoyen qui a une boutique de bijoux et qui est obligé de sortir la nuit pour ses affaires ou son plaisir, sera-t-il donc forcé de porter à Londres des armes défensives? » Voilà ce qu'a demandé le *Morning-Post*[3]. L'*Examiner* a raconté qu'un locataire de Londres, en prenant congé du propriétaire de la maison qu'il avait habitée pendant trois ans, lui écrivit : « J'ai fait en toute conscience l'épreuve de la localité, car je l'ai habitée pendant trois ans, et durant tout

[1] *Annuaire des Deux Mondes,* 1856-1857, pag. 260.

[2] *The Morning-Chronicle,* du 30 mai 1857. Ce fait a figuré aussi dans la *Gazette piémontaise,* du 4 juin 1857.

[3] *The Morning-Post,* n° du 28 novembre 1856.

ce temps, jamais je ne suis rentré tard sans avoir été battu et dépouillé régulièrement chaque nuit[1]. » Et le journal cité ajoutait : « C'est le cas où se trouvent diverses parties de nos faubourgs. Notting-Hill est en état de siége ; Paddington-Green est déclaré impraticable à la chute du jour ; Park Lane est devenu dangereux. *En réalité, on court beaucoup moins de danger en traversant le grand désert, que tout un quartier de Londres quand il fait nuit*[2].» Ecoutez le *Standard* : « Londres peut se vanter d'être, de ce côté-ci des Alpes, la ville qui offre le moins de sécurité à ses habitants. On dit que rien n'est mieux ordonné que notre police ; mais bien qu'elle soit très-nombreuse, elle ne suffit cependant pas à protéger les citoyens de Londres forcés par leurs affaires à sortir de chez eux après le coucher du soleil. Les voleurs s'entendent à merveille entre eux. Ils épient la police, s'avertissent de ses mouvements et savent profiter de son absence pour commettre des délits[3]. » Et le *Morning-Chronicle* écrivait, dans l'été de 1856 : « La quantité toujours croissante de délits, et l'impuissance de la police à les réprimer, donnent matière à de sérieuses réflexions. Dans l'état présent des choses, notre vie et nos propriétés manquent tout à fait de sécurité. Il est chaque jour question de vols nouveaux commis dans les rues, de maisons assaillies, d'objets de grande valeur volés, et toujours les voleurs restent inconnus ! Nos propres colonnes fournissent la preuve de cette situation, effrayante situation, et cette preuve se trouve aussi dans les correspondances qui nous sont adressées par les victimes, lesquelles ne peuvent obtenir aucune satisfaction. Un écrivain s'est dernièrement donné la peine de faire connaître le mécanisme intérieur de l'organisation de notre police, dans les pages de la *Quaterly Review*, et a exalté l'efficacité de ses moyens d'action, sa vigilance et son habileté. Les éclaircissements lui avaient été fournis par la police même, et par conséquent tout le système devait être montré couleur de rose. Mais il n'en est pas moins

[1] *The Examiner*, cité par l'*Univers* de Paris, 10 janvier 1857.
[2] *The Examiner*, loc. cit.
[3] *The Standard*, janvier 1857

vrai que les vols les plus audacieux sont commis en plein jour, que les portes des maisons sont brisées, que le produit des vols est recueilli au milieu des rues pleines de passants; il n'en est pas moins vrai qu'il se commet des assassinats avec préméditation et guet-apens, et qu'en face de tous ces délits la police demeure impuissante à sévir... Le lecteur doit être frappé de tous ces vols et de ce grand nombre de portes qui sont forcées chaque nuit. Une circonstance redoutable, c'est que cet accroissement de crimes arrive avant que l'été nous ait quittés; si les malfaiteurs qui volent, qui forcent les maisons, qui assassinent, ont des nuits si courtes pour accomplir leurs entreprises, que sera-ce donc au cœur de l'hiver? Il faut dire cependant, pour être juste envers les voleurs, que la clarté du jour ne les dérange pas beaucoup, car un grand nombre de vols se commettent avant l'arrivée de la nuit, ou bien le matin, lorsque son obscurité a déjà disparu. » Et l'impartial *Daily Telegraph* : « Les habitants de Londres lisent de temps en temps le récit de quelque assassinat commis dans les rues de Rome, des vols et des homicides perpétrés au cœur même d'Athènes, des coups de stylet donnés au centre de Madrid; et ils frémissent de cet état social, et de l'effrayante impuissance des législations, qui laissent s'accomplir de tels actes d'assassinat en plein dix-neuvième siècle. Ils relisent ces récits, et laissent tomber le journal de leurs mains, en remerciant leur étoile de ce qu'ils sont nés et qu'ils vivent en Angleterre où *une police intelligente* et efficacement constituée, leur permet de passer à toutes les heures du jour dans les rues, sans crainte d'être molestés et de se mettre au lit le soir sans danger de voir leurs portes enfoncées pendant la nuit, ni d'être assassinés durant leur sommeil. Telle étant en général l'opinion qu'ont les Anglais de leur sécurité comparée à celle des autres pays, nous voulons, pour leur instruction, énumérer quelques-uns des délits commis dans notre capitale seulement depuis quelques jours[1]. » Après ce

[1] *The Daily Telegraph*, du 31 octobre 1856.

préambule le journal de Londres imprime une très-longue liste de méfaits. Le *Times* est d'accord avec ses collègues et demande : « Que signifient pour nous les Russes, les Perses, les Chinois et autres ennemis extérieurs, en comparaison de cette armée (de voleurs) chaque jour plus forte, qui est présentement en possession de notre pays[1] ? » Et peu après, il reprend : « La question est aujourd'hui de savoir si nous pouvons élever et maintenir au cœur d'une population comme la nôtre une armée de voleurs et d'assassins ! » Ces aveux sont si solennels, qu'ils devraient désormais ôter aux Anglais la manie de parler des voleurs de Rome et des Romagnes ; d'autant plus qu'on n'a jamais vu dans les États Pontificaux cette armée de voleurs dont parlent les journaux cités, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

[1] *The Times*, du 31 décembre 1856.

CHAPITRE XXIII.

D'UNE NOUVELLE ESPÈCE DE VOLEURS QUI SE TROUVENT A LONDRES ET PAS A ROME.

Les *Garroters*. — La Garrota en Espagne. — Les *Garroteurs* et les *Chauffeurs* en France. — Les *Tughs* dans les Indes. — Les *Garroteurs* à Londres. — Traits de 1856 et 1857. — Récits des journaux anglais. — Instruments de défense. — Les magasins des frères Mappin à Londres. — D'où sont venus les Garrotteurs. — Les *Ticket of leave men*. — Jugement du *Morning-Post*. — Un *meeting* de voleurs en janvier 1857.

Lord Clarendon avait à peine parlé dans le Congrès de Paris contre le brigandage qui infeste les États Pontificaux, et voilà qu'il s'élève à Londres, au cœur de la haute civilisation anglaise, une bande de voleurs nommés *garroters*, qui consternent la police et dépouillent les citoyens. Les *garroters* se sont chargés de donner au plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, la plus éloquente réponse qu'on pût jamais lui faire. Je raconterai au lecteur les entreprises de ces assassins, dont l'histoire est très-récente, puisqu'il s'agit de faits arrivés au commencement de 1857. J'ai trouvé à Londres les souvenirs de leurs exploits, et j'y ai beaucoup entendu parler de la crainte qu'ils inspiraient. J'ai vu le lieu où ils ont tenu un de leurs étranges *meetings*. Commençons par le nom.

La *garrota*, comme tous le savent, est le supplice employé en Espagne contre les condamnés à la peine capitale. Un major anglais, témoin d'une exécution de ce genre à Grenade, l'a décrite comme suit : « On vit d'abord, au milieu de la *plaza del Triumpho*, un grand échafaud, avec une échelle pour y monter, et sur la droite une *garrota*, supplice

dont le mode d'exécution me frappa. Le patient était assis sur un escabeau ; on lui passa un collier de fer autour du cou, et l'exécuteur en tournant une vis le serra et le tua en un clin d'œil. Il me parut que ce genre de mort devait être fort doux. » Il parut au contraire aux voleurs de Londres que ce genre de supplice pouvait s'appliquer avec grand succès à l'art de dépouiller les citoyens, et ils fabriquèrent certaines *garrotes* à leur usage, avec lesquelles ils parcouraient, pendant la nuit, les rues les moins fréquentées et les appliquaient au cou de tous ceux qu'il leur arrivait de rencontrer. Avec cet instrument, ils serraient la gorge du patient soit pour l'empêcher de crier pendant qu'ils le dépouillaient, soit pour l'obliger à donner tout ce qu'il avait d'argent et d'objets précieux, s'il voulait échapper à *la plus douce* des morts.

Il faut cependant avouer que ce n'est pas en Angleterre que les *garroters* ont fait leur première apparition. Déjà un demi-siècle auparavant, ils avaient jeté la désolation en France sous le nom de *chauffeurs* et de *garroteurs*, de 1795 à 1803. Ils étaient nés, dit H. Audiffret [1], *des habitudes révolutionnaires et de l'indiscipline militaire*. Leurs bandes se composaient des plus vils instruments du régime de la terreur. Ecumes des villes, connus pour avoir volé dans les domiciles où ils allaient apposer les sceaux, ils se livrèrent au métier de vagabonds quand ils ne purent plus servir Robespierre. Ils employaient deux moyens pour prendre l'argent à leurs victimes, c'est-à-dire la *garrote* et le *feu*, d'où leur est venu le double nom de *garroteurs* et de *chauffeurs*. Ils employaient la *garrote* à peu près comme les voleurs anglais de nos jours ; quant au *feu*, voici l'usage qu'ils en faisaient : ils entraient la nuit dans quelque maison isolée, soit en enfonçant la porte, soit en se donnant pour les représentants de la force publique, en saisissaient les habitants et leur mettaient les pieds dans le feu, en les faisant souffrir ainsi jusqu'à ce qu'ils

[1] *Dictionnaire de la Conversation*, tom. V. Paris, 1853.

eussent avoué le lieu où ils avaient caché leurs trésors. Pastoret fit un rapport au conseil des Cinq cents contre les *garroteurs* ou les *chauffeurs*[1] ; le conseil des Anciens approuva aussi un projet de loi contre ces brigands[2], mais tout fut inutile. Quelques députés de cette époque accusaient l'Angleterre de les stipendier[3]. Quoi qu'il en soit, ils ne disparurent de la France que par le supplice de Schinderannes ou *Jean l'écorcheur*, un de leurs chefs, qui fut exécuté à Mayence avec dix-neuf de ses complices, en novembre 1803[4].

Depuis cette époque on ne parla plus des garroteurs en Europe jusqu'au commencement de 1857, lorsqu'ils firent une nouvelle apparition à Londres[5]. Un beau jour la capitale de l'Angleterre se trouva inondée de voleurs de nouvelle espèce qui donnaient la chasse aux passants. Quand il s'en offrait un dans des conditions favorables, l'assaillant le prenait par derrière au moyen de la garrote, lui serrait la gorge de manière à l'empêcher de crier et d'appeler du secours, allant quelquefois jusqu'à le priver de sentiment, et en même temps deux ou trois complices saisissaient la victime par les bras, visitaient et vidaient ses poches.

Cette espèce de vol, dit *assassinat à la garrote*, se multiplia à Londres, à la fin de 1856 et au commencement de 1857,

[1] Rapport du Pastoret, du 7 février 1797.

[2] Proposé le 7 avril et approuvé le 15 mai.

[3] « D'autres députés accusaient l'Angleterre, peut-être avec quelque raison, de stipendier les assassinats que les diverses factions commettaient en France. « H. Audiffret, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, loc. cit.

[4] Lisez *Vie de Schinderannes et autres chefs de brigands, dits chauffeurs ou garroteurs*, ouvrage écrit d'après les documents authentiques ; par Sevelinges. Paris, 1804, 2 volumes in-12.

[5] Dans les Indes se trouve la secte fanatique et féroce des *tughs*, qui ont beaucoup de ressemblance avec les garroteurs anglais. Les *tughs* indiens adorent Kali, la déesse du mal, et professent un seul dogme : l'assassinat et le carnage. Les *tughs* tirent leur nom du verbe *thugma*, qui veut dire tromper, et en effet leur principal moyen d'action est l'astuce. On les voit quelquefois prier très-dévotement devant les pagodes, et si vous allez pour lier conversation avec eux, ils vous jettent au cou un mouchoir au bout duquel se trouve une pince qui retourne dans les mains du *tugh*, lequel vous étrangle. Mais la fonction d'étrangleur est chez les *tughs* une dignité appelée *phasingar*, à laquelle on n'arrive qu'après une longue série d'épreuves.

au point de devenir une calamité publique. Les garroteurs entraient dans les magasins, étranglant et assassinant d'un seul coup. Les colonnes des journaux anglais étaient remplies des récits de leurs méfaits. La seule consolation que trouvait le *Morning-Post* dans la douleur commune, consistait en ce que le mot *garrote* n'était pas anglais, mais d'origine espagnole. Il oubliait toutefois de remarquer qu'en Espagne la garrote est employée contre les brigands, tandis qu'en Angleterre elle servait à leurs forfaits. A part cette consolation fort étrange, toute la presse de Londres et toute la population se trouvaient très-consternées. « La *garrote* est partout, s'écriait l'*Examiner*, et la police nulle part, si ce n'est qu'elle figure très-largement dans la liste de nos impôts[1]. » Et le *Morning-Post*, que nul ne voudra certainement accuser d'exagération, après avoir dit que *Londres gémissait sous le despotisme des voleurs*, rapportait que dans toutes les fabriques de la capitale on faisait des couteaux contre la garrote, *anti-garote knife*, et qu'on plaçait dans toutes les maisons des cloches pour donner avis, et des trappes à hommes, *man-traps*. « Chaque village, dans les voisinages de la capitale, se met en état de soutenir un siége, pendant que la *garrote* va se naturalisant dans nos rues les plus fréquentées. Les personnes qui tiennent à leur gorge disent déjà sérieusement qu'elles vont porter le soir des colliers de fer à pointes aiguës et recourir à d'autres précautions de *noli me tangere*... Les choses sont réduites au point que la loi de la défense personnelle doit être substituée à la loi qui ne nous accorde aucune protection. Il est parfaitement notoire que tous ces scélérats font leurs affaires (*their bussiness*) d'une manière aussi systématique que les tailleurs et les bouchers[2]. » Et le *Times*, qui

[1] *The Examiner*, novembre 1856.

[2] *The Morning-Post*, 28 novembre 1856. Je prie le lecteur de consulter les citations du premier chapitre, où se trouvent les principales attaques des journaux anglais contre Rome. Il trouvera, entre autres choses, que le *Times* du 17 juin 1856, disait : « Le brigandage est arrivé à tel point dans toute la Romagne, qu'il était dangereux de s'éloigner d'une ville de deux ou trois milles, même en plein jour. » On voit par ce que nous écrivons maintenant qu'en novembre 1856, il était très-dangereux de parcourir les rues de Londres, et même de s'enfermer chez soi !

s'était si fort déchaîné contre la police de Rome et ses rigueurs, quand il vit le mal dans ses propres foyers, se plaignit qu'en Angleterre les lois *fussent écrites avec du lait mêlé d'eau*[1].

Le mal ne se bornait pas à la seule ville de Londres. « A moins, disait le *Morning-Herald*, qu'on ne prenne d'énergiques mesures, toute la capitale devra bientôt être en armes. Mais ce n'est pas Londres seulement qui se trouve dans ce misérable état, car les autres districts sont aussi tourmentés de cette plaie plus qu'égyptienne. Toutefois, comme Londres offre plus d'appât et des moyens plus faciles de se cacher, cette ville est naturellement devenue le grand centre où les malfaiteurs viennent faire leurs preuves[2]. Le *Morning-Post* avouait que le brigandage s'étendait aux grandes villes manufacturières, aux districts ruraux, à l'Angleterre tout entière, et qu'*il était impossible d'ouvrir un journal sans y trouver le compte rendu de nouveaux délits*. Partout on élève les mêmes plaintes, du quartier le plus peuplé de la capitale, jusqu'au comté rural le moins peuplé[3].

Des *meetings* se formaient pour étudier les moyens les plus propres *à sauver la vie et la propriété des citoyens*. Dans une assemblée tenue à Sheffield, on adopta diverses résolutions qui avaient pour but l'augmentation de la police. Le *Morning-Herald* observait que les discours prononcés dans cette réunion prouvaient avec évidence que l'effroi était général dans la ville et dans ses environs. Les habitants avaient mis sur pied à leurs frais des gardes nocturnes, et plusieurs orateurs déplorèrent qu'on fût désormais dans l'impossibilité de sortir de chez soi, et que même la plupart des maisons eussent dû garnir leurs portes et fenêtres de gros barreaux de fer. Cela se passait à Sheffield et dans beaucoup d'autres endroits. Une lettre publiée par le *Times* alla même jusqu'à dire qu'il régnait dans les villages une si grande terreur que

[1] *The Times*, 31 décembre 1856. [2] *The Morning-Herald*, novembre 1856.
[3] *The Morning-Post*, du 29 décembre 1856.

les victimes des brigands n'osaient élever des plaintes, parce qu'elles craignaient qu'ils n'en tirassent vengeance. Un journal de Manchester écrivait que « vu la consternation jetée dans l'esprit public par la série des affreux délits qui se commettent, nul ne devrait être surpris si l'on demandait que tous les délinquants fussent pendus[1]. L'avis suivant fut publié par tous les journaux pendant plusieurs mois : « Les couteaux contre la garrote et les sabres domestiques de Mappin sont les meilleures armes de défense. Elles sont fabriquées exprès *pour les exigences de ces temps terribles*. Ces armes sont en vente dans le magasin des frères Mappin, à Londres, et dans leur fabrique de couteaux à Sheffield. »

Il faut reconnaître toutefois que Londres n'est pas toute l'année dans l'affreux état dans lequel elle se trouva à la fin de 1856 et au commencement de 1857. Il y eut alors une irruption extraordinaire de brigands, voleurs, et engeance semblable, irruption qui fut attribuée à la réforme pénitentiaire de 1853, d'après laquelle on accorda liberté provisoire à beaucoup de malfaiteurs, moyennant un billet de permission, d'où leur vint le nom de *Ticket of leave men*[2]. Depuis l'abolition de la déportation aux colonies, les condamnés subissent en Angleterre une partie de leur peine plus ou moins diminuée, suivant la conduite qu'ils ont tenue en prison, après quoi ils sont mis en liberté provisoire. Les prisonniers ainsi libérés restent sous la surveillance de la police et peuvent être incarcérés de nouveau, s'ils se rendent indignes de la faveur qui leur est faite. D'après les calculs de l'inspecteur général des prisons, ces malfaiteurs *licenciés* retournaient au delit dans la proportion de trois pour cent d'abord, puis de six, puis de huit, puis de onze[3]. Mais un magistrat écrivit au

[1] Ainsi parle le *Manchester Examiner*, qui trouvait cependant ce châtiment un peu trop sévère.

[2] « La prodigieuse augmentation de délits peut être attribuée à ce fait que nombre de condamnés ont reçu depuis quelque temps la faculté de rentrer dans la société. » Ainsi a parlé John Pakington dans un discours adressé en 1856 au grand jury des assises de Worcester.

[3] Le colonel Jebb, dans sa lettre publiée par le *Times*

Times que ces calculs ne signifiaient rien; car « quand quelqu'un de ces malheureux a commis ou s'est proposé de commettre un délit, il trouve utile de prendre un autre nom, et de détruire son *ticket of leave,* dont la conservation tournerait à son désavantage. Ces précautions prises, il lui est facile de cacher sa qualité de *ticket of leave men*, pourvu qu'il ne commette pas l'imprudence d'exercer son métier dans les lieux où il a déjà été découvert par la police. En tout cas, quelle que pût être la proportion, il est certain que ce système fort indulgent avait grossi les rangs des garroteurs. Lord Brougham invita un des comités de la société des jurisconsultes, établie à Londres, sous le nom de *Law amendment society,* à étudier ce point[1], et le 12 janvier 1857, la société s'occupa longuement *des moyens pour délivrer le pays des malfaiteurs dangereux,* mais elle ne formula aucune conclusion. Le *Morning-Post* trouva deux raisons du mal : l'insuffisance de la police et les *ticket of leave men,* ou les libérés provisoires Voici ses paroles : « Il y a dix-huit mois que les journaux du soir et du matin dans cette immense capitale sont pleins de délits commis par des voleurs, par des garroteurs, par des bandes d'hommes pleins d'audace, qui escaladent les murs, enfoncent les portes, brisent les fenêtres, dérobent des objets précieux, et tout cela en plein jour, sans que la police leur oppose la moindre résistance. Tous ces faits résonnent affreusement aux oreilles des habitants de notre métropole la plus civilisée et la plus riche du monde ; et malgré tout ce qui se dit sur ce sujet, on n'arrive pas à exprimer l'exacte réalité. Non-seulement la propriété est aujourd'hui cent fois moins garantie qu'en aucun autre temps ; mais nos vies mêmes sont moins protégées que jamais. Depuis trois mois surtout les attaques les plus audacieuses contre les personnes se multiplient dans les voisinages des quartiers les plus peuplés, aussi bien en plein jour que le soir et dans le cœur de la nuit. Une promenade à

[1] Voyez la lettre de lord Brougham à M. Hastings, secrétaire de la Société. Compte rendu de la séance du 17 janvier 1857.

Paddington-Green, à Brompton, à Chelsea, à Hampstead, à Highgate, et même à travers certaines rues et certains *Squares* de Londres, est devenue chose dangereuse. Si vous vous engagez dans ces passages vers la fin du jour, vous vous exposerez à être arrêté par trois ou quatre malfaiteurs qui vous *garroteront*, vous mettront un emplâtre de poix sur la bouche, vous videront les poches et vous laisseront peut-être estropié sur le terrain. Comment, et pourquoi cela? demanderont les timides et les incrédules qui jusqu'à ce jour en sont sortis nets. Cet état de choses est produit par une double cause ; la première, c'est l'insuffisance de la police ; la seconde, c'est le nombre considérable des *ticket of leave men* qui rôdent dans les lieux les plus fréquentés de la métropole et dans ses voisinages... Par pitié pour les honnêtes gens, pour tous ceux qui possèdent quelque chose, ce système ne peut continuer. Il n'y a de sécurité pour la vie, la maison, la propriété de personne[1]. »

Le 27 janvier 1857, pendant que tous proclamaient la croisade contre les *ticket of leave men,* le comte de Carnarvon et Henry Mayhew jugèrent bon de les convoquer à Londres en assemblée générale, pour leur entendre exposer les raisons et les difficultés qu'ils trouvaient à se procurer d'honnêtes moyens de subsistance. Un nombre très-restreint, soixante-dix à quatre-vingts, se rendirent à la réunion. La police n'y était pas représentée, et les individus admis devaient montrer à la porte d'entrée le billet de liberté conditionnelle (*ticket of leave*) comme preuve qu'ils appartenaient à la malheureuse classe des invités et des protégés de lord Carnarvon. Les journaux écrivirent que l'aspect de cette assemblée était vraiment pittoresque. La plupart de ceux qui la composaient semblaient appartenir à la classe équivoque des petits colporteurs. Les bonnets gras et les sales vêtements se trouvaient en majorité, mais on remarquait aussi dans la foule quelques fripons d'une classe supérieure, avec de belles moustaches,

1 *The Morning-Post*, du 31 octobre 1856.

des habits élégants, des anneaux, des colliers, des chaînettes d'or, et fumant le cigare avec une dignité aristocratique. Presque tous paraissaient avoir une trentaine d'années, et ils montraient en général un aspect fort aimable. Le siége de la présidence était occupé par le comte Carnarvon, et à ses côtés se trouvaient Henry et Auguste Mayhew, le révérend Portal, le docteur Mackay et une douzaine d'autres *gentlemen*. Après quelques paroles bienveillantes du président qui recommanda à l'assemblée de maintenir l'ordre le plus parfait, on entendit plusieurs des prisonniers libérés. Ils se déchaînèrent tous contre le *ticket of leave*, et déclarèrent qu'un condamné mis en liberté sous condition a bien de la peine à trouver du travail et qu'il rencontre mille obstacles quand il veut chercher quelque occupation. Plusieurs déclarèrent avoir trouvé de l'ouvrage, grâce à la charitable intervention de M. Henry Mayhew. Celui-ci lut quelques certificats favorables à ses protégés, lesquels leur avaient été délivrés par leurs patrons. Alors, un jeune libéré monta à la tribune et demanda qu'on lui montrât M. Mayhew. Quand il le vit, il lui adressa des paroles acerbes, et l'accusa de réunir ses frères et de les interroger ensuite séparément pour entendre leurs aveux, dans l'intention de les consigner dans ses livres injurieux. Mais l'orateur, loin d'être secondé dans son opposition, fut sifflé par ses confrères, et le président lui retira la parole. On demanda aux membres de ce *meeting* s'ils préféraient la déportation à la libération provisoire, et tous se prononcèrent pour l'affirmative[1]. Ce fut l'unique résultat de cette réunion et les publicistes anglais *prirent acte*, comme on dit, de cette réponse. Si la civilisation consiste à consulter les malfaiteurs avant de rédiger le code pénal, j'admets de bon cœur que cette civilisation ne se trouve pas à Rome, et je passe à autre chose.

[1] Voyez le *Constitutionnel* de Paris, 30 janvier 1857.

CHAPITRE XXIV.

DE LA DÉBAUCHE A ROME ET A LONDRES.

Calomnies contre Rome, imprimées à Turin, sur la fin de 1857. — Débauche à Londres. — Aveux récents de journaux et de publicistes anglais. — Immoralité tolérée par le gouvernement. — Plaintes de lord Campbell en 1857. — Journaux obscènes. — Livres obscènes. — Peintures obscènes. — Institutions à Londres pour la suppression du vice. — Le gouvernement pontifical. — Jugements d'un médecin de l'armée française. — Les enfants trouvés à Rome. — Hospices des enfants trouvés à Rome, à Londres et à Paris.

Je passerais bien volontiers sur ce sujet, si un livre récemment publié à Turin ne me forçait d'en parler pour démentir le plus grand mensonge et la plus fière calomnie qui aient jamais été imprimés. Je fais allusion à l'almanach pour 1858 déjà cité, qui porte le titre modeste d'*Ami de la Maison*, et qui est un traître plein de perfidie. Après avoir fait le panégyrique de l'*hérétique Angleterre*, par rapport à la continence, en disant qu'à Londres on ne compte que *quatre naissances illégitimes sur cent*, il passe au siége du Catholicisme, à Rome, qu'il appelle un *lieu de prostitution*, et écrit : « Sodome et Gomorrhe n'ont pas dépassé en comparaison la corruption de la ville qui est gouvernée par le soi-disant Vicaire du Christ... Les trois quarts des enfants de Rome sont illégitimes, tandis qu'à Londres on ne compte que quatre naissances illégitimes sur cent : Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ! » L'*Ami de la Maison* fait d'autres comparaisons de ce genre, puis il conclut ainsi : « Ce qu'on appelle l'Église est la source de la grande immoralité qui règne dans les pays courbés sous la mître et la crosse des satellites de Rome

papale. En définitive, nous ne pouvons admettre comme bonnes et saintes ces institutions, dont nous voyons jaillir, comme d'une large veine, la licence, la superstition et tous les vices qui souillent le plus la génération humaine[1]. » Cette conséquence est horrible, comme le lecteur le voit très-bien. J'aurais quelque chose à dire sur la théorie renfermée dans ces paroles, mais je dois me borner à combattre les prémices du raisonnement qu'on vient de lire, parce que mon livre est positif de sa nature, et que je choisis de préférence les preuves de fait. La matière que j'aborde est fort glissante, mais je m'efforcerai de la traiter de manière à ne scandaliser personne.

Il a paru au commencement de 1857 deux ouvrages qui me fournissent surabondamment de quoi parler de Rome et de Londres au point de vue de la continence. L'un est du docteur G. Richelot et traite *de la prostitution en Angleterre;* l'autre est du docteur Félix Jacquot, et parle *de la prostitution dans la ville de Rome*. Jacquot a été médecin des hôpitaux du corps d'occupation à Rome, il a habité la ville éternelle pendant quatre ans, et étudié l'Italie sous le rapport de la médecine morale dans plusieurs ouvrages récemment imprimés à Paris[2]. Son écrit peut être invoqué en faveur de Rome sans ombre de soupçon, car ce n'est pas un panégyrique, mais une accusation. Le docteur français veut combattre le système du gouvernement pontifical, qui considère comme délit ce qui est toléré ailleurs. Il est par conséquent conduit à dire le mal tout entier et même à l'exagérer peut-être sur quelques points. Mais il observe dès le commencement, avec une bonne foi qui l'honore, que la débauche qui peut encore se trouver à Rome dérive en grande partie de la révolution de 1849 et de la soldatesque[3].

[1] L'Amico di Casa, *Almanach populaire,* pour 1858

[2] *Mélanges médico-littéraires*. Paris, 1854. *Lettres médicales sur l'Italie, comprenant l'histoire médicale du corps d'occupation des Etats Romains*. Paris, 1857.

[3] «... C'était une ignominie à peu près inconnue à Rome avant la révolution de 1849; elle est née du désordre, et la soldatesque de l'occupation française a quelque peu contribué à prolonger la vie de ce monstre. »

Commençons par Londres et écoutons ce qu'en dit un journal de très-grand mérite : « Dans aucune capitale du continent nous n'avons vu le vice et la débauche dominer sur la société d'une manière aussi dégoûtante que dans notre métropole. *Waterloo Road*, le *Quadrant, Hay Market, Waterloo Place*, pour ne pas parler des théâtres, offrent dans ces derniers temps des scènes telles que nous n'avons jamais vues dans les villes étrangères les plus dissolues[1]. » Un écrivain anglais s'exprime dans les termes suivants : « Quiconque a visité les villes du continent a dû être frappé du contraste remarquable que présente le maintien des filles perdues dans les rues d'Angleterre et dans celles de France et d'Allemagne. *Ici l'on n'observe pas ce qui est habituel parmi nous*[2]. On a calculé qu'à Londres seulement, il y avait plus de 80,000 filles publiques[3]. Il y a plus de 80,000 femmes, écrivait dernièrement un journal, qui gagnent leur vie à Londres par la prostitution, et la police en a arrêté plus de 4,000 l'an passé (1856). Il nous en arrive maintenant des cargaisons du continent, parce que c'est Londres qui présente le plus beau marché. Les philantrophes en théorie ne cessent d'alléguer ces peintures et ces faits pour prouver l'énormité du mal, mais en pratique on n'a rien suggéré ni employé pour arrêter le torrent qui répand l'abomination et la désolation en long et en large. Et l'on apporte pour raison qu'aucun effort ne peut atteindre à la source du mal, ce qui fait qu'aucun obstacle ne peut être opposé à l'impétuosité du courant[4]. » L'énumération des lieux de délit fait horreur. Il y a dans Londres plus de cinq mille boutiques appelées *gin palaces* où les voleuses embrassent les imprudents pour pouvoir ensuite les dépouiller librement. « On a calculé, dit le docteur Ryan, que quatre cent mille personnes à Londres sont directement ou indirectement en relation avec la prostitution et que celle-ci

[1] *The Lancet*, 1853, tom. I, pag. 347.
[2] *The Great sin of great cities*. London, 1853, pag. 32.
[3] Ryan, *Prostitution in London*, pag. 89.
[4] *The Lancet, a journal of British and foreign medicine, 1857*, 30 mai, vol. 1.

donne lieu chaque année dans la métropole à une dépense de deux cents millions de francs ![1]. » Les maisons de péché ne peuvent pas être énumérées, tant elles surabondent.

L'immoralité et la dissolution sont de tous les temps et de tous les pays, mais le vice en Angleterre a quelque chose d'extraordinaire[2]. Il existe à Londres un trafic infâme qui s'exerce sur une grande échelle, pour lequel Londres, ses faubourgs, le Royaume-Uni et le monde entier sont mis à contribution[3]. Depuis un demi-siècle, il y a une diminution de mariages progressive et continue[4]. Il se trouve des mères criminelles qui empoisonnent l'ame de leurs filles dès l'âge le plus tendre et qui font pis que de les tuer. Il y a des troupeaux de séducteurs qui cherchent par tous les moyens à entraîner au méfait, et qui vont jusqu'à voler les filles de huit à dix ans dans les voies publiques. Les devins et les porteurs d'estampes obscènes sont d'ordinaire les agents des grandes compagnies, auxquelles appartiennent quelquefois même d'illustres seigneurs[5]. Le gouvernement et la police doivent nécessairement connaître ces horreurs, et la législation anglaise condamne les *disorderly houses,* mais les magistrats n'ont pas le droit d'y pénétrer pour faire exécuter la loi, à moins qu'il ne s'y passe des faits qui mettent en danger la tranquillité publique[6]. Et puis, quiconque fait une dénonciation, est obligé de déposer une première somme de liv. 500 pour garantie du procès, et en outre liv. 1250 pour la preuve matérielle à fournir, preuve d'ordinaire impossible. L'inviolabilité du domicile en Angleterre est poussée au ridicule. Par exemple, pour ce qui concerne les peintures obscènes, il n'y a pas de délit quand elles sont placées dans l'intérieur des boutiques, quoiqu'elles soient exposées de manière que les passants puissent très-bien les voir à travers les vitres !

[1] Ryan, *Prostitution in London,* page 192.

[2] Trébuchet et Poirat Duval, *De la Prostitution,* etc. Paris, 1857, vol. II, pag. 581.

[3] Ryan, loc. cit. pag. 181.

[4] Voyez les rapports 8 et 9 du *Registrar general.*

[5] Ryan, *loc. sup. cit.*, pag. 176

[6] 5 Geo. IV, chap. 83, 5. 3.

En 1857, lord Campbell se leva dans la Chambre des Lords[1] pour demander au gouvernement s'il se proposait de publier un règlement d'instruction sur la vente des poisons, laquelle se fait maintenant en Angleterre sans la moindre précaution, comme s'il s'agissait d'une drogue innocente. Et de cette question, il passa naturellement à une autre question qui se rattachait, dit-il, à celle-là, à la vente d'autres poisons plus mortels encore que l'acide prussique, que la strychnique, et que l'arsenic, c'est-à-dire les publications immorales, infâmes et indécentes, sur lesquelles il lui était arrivé d'entendre des révélations très-scandaleuses dans un procès qui s'était déroulé peu de jours auparavant en sa présence. Le procès dont parlait le *Lord Chief of justice* avait été intenté à deux libraires de *Holy-Well street* Strange et Dugdale pour deux publications immorales; c'est-à-dire le journal intitulé *Paul Pry*, et le roman *les femmes de Londres*. Le passage de Puits Saint, c'est ce que signifie le nom de *Holy Well street*, est une ruelle qui longe le Straud, et qui est un vrai puits d'obscénité et d'infamie. En effet, il y là quelque chose comme soixante boutiques exclusivement occupées à débiter des gravures et des livres immoraux. De larges montres éclairées au gaz présentent en pleine évidence des livres licencieux, des estampes lubriques, et surtout des titres et des sommaires écrits en majuscules, qui en disent plus que les livres mêmes. Ceux-ci se vendent par paquets cachetés à des prix divers, suivant qu'ils contiennent des figures et que celles-ci sont coloriées ou non. Toutefois les frontispices seuls et les annonces renferment déjà une si profonde immoralité, qu'elle suffirait à justifier la suppression totale de cette place. Mais elle continue plus active que jamais, même depuis les instances de lord Campbell, et il part de temps en temps de Londres d'infâmes colporteurs qui vont à Oxford et à Cambridge pour vendre aux étudiants de ces Universités les livres obscènes dont ils font commerce.

Le *Paul Pry* est un journal hebdomadaire uniquement

[1] Séance du 11 mai 1857.

destiné à fomenter la lubricité, et il se vend dans les rues de Londres pour un *penny*. Il a commencé à paraître dans les premiers jours de 1857, et bientôt d'autres journaux du même genre, comme *The Town* et *The Little Wonder*, sont venus lui faire compagnie. *Paul Pry* ayant offensé des personnes de haut rang, son éditeur fut appelé devant les tribunaux, en même temps que l'éditeur de la publication hebdomadaire, *les femmes de Londres*, et ils furent condamnés l'un à trois mois de prison et l'autre à dix. Le lord chancelier Cranwoth déclara, le 11 mai 1857, à la Chambre des Lords, que la loi en vigueur lui paraissait suffisante pour réprimer la publication des obscénités, et il promit que l'*attorney general* serait invité à faire visiter les boutiques de *Holy well street* par ses agents, afin d'imposer à leurs propriétaires la cessation de cet infâme commerce[1]. Vaines paroles! En juillet, les choses étaient toujours dans les mêmes termes.

A Londres et dans le reste de l'Angleterre, la suppression des abus appartient à l'initiative privée; et nous devons parler ici d'une société, née à Londres en 1802, avec le titre de *Société pour la suppression du vice*[2], qui a donné lieu à beaucoup de dénonciations et de condamnations auparavant sans exemple, parce que, dit M. Prichard secrétaire de la Société, ce genre de délits n'est pas de la classe de ceux pour lesquels les recherches des agents sont rémunérées. Toutefois la société est bien loin de désirer qu'une semblable rémunération soit introduite, parce qu'il pourrait en résulter des dangers pour la liberté. De 1839 à 1853, l'*association pour la suppression du vice* a fait détruire 111,862 peintures obscènes, 12,366 livres immoraux et 4,059 feuilles de chansons, outre les instruments pour publier des immoralités; mais Sampson Low l'accuse *d'apathie et de négligence*[3]. Une autre société s'est établie à Londres, en mai 1835, pour pro-

[1] « Quel étonnement, si l'on savait quelles sont les personnes qui réclament à Londres la propriété de ces antres! » *The Morning Star*, 11 mai 1857.

[2] *Society for the suppression of Vice*. Voyez Sampson Low, junior. *The Charities of London*. Londres 1854, pag. 48.

[3] *Apathy and neglect.*, loc. cit.

téger les jeunes filles et les préserver de la séduction [1]. Depuis l'année de sa fondation, jusqu'en 1853, elle a fait fermer 368 maisons de plaisir, et sauvé 573 fillettes au-dessous de quinze ans ; une goutte d'eau jetée sur un immense incendie. M. J.-B. Talbot, secrétaire de cette association, a écrit d'éloquents rapports, dont il résulte qu'à Londres la misère met souvent sur la voie de la perdition [2]. Mais que peut faire la société avec un revenu annuel de 450 sterlings ?

Ces deux sociétés tendent à prévenir le mal. Il y a dans Londres d'autres institutions qui cherchent à le guérir. Les principales sont : *Magdalen Hospital*, fondé en 1758, qui avait reçu 7759 femmes à la date de 1853 ; le *Lock Asylum* pour recevoir les repenties qui sortent du *Lock Hospital* établi en 1746 ; *London Femal Penitentiary*, institué en 1807, qui n'a pu recevoir en 37 ans que 2,717 postulantes, sur 6,939 qui se présentaient ; *Guardian Society Asylum*, érigée en 1812, et qui a recueilli 2200 femmes perdues en 40 ans ; *British Penitent Femal Refuge*, né en 1829, et qui a recueilli 1123 filles en 23 ans : *South London Institution for the protection of Females*, érigé en 1844, et qui a recueilli 51 femmes dans l'asile, en 1849 [3]. Ces institutions prouvent qu'il y a dans Londres des hommes de bien qui s'efforcent d'apporter quelque remède à la hideuse plaie ; mais les asiles sont de la plus déplorable insuffisance, comme le prouve le fait suivant rapporté dernièrement par un journal. Deux missionnaires du district de *Field-Lane*, cherchant un refuge pour trois repenties, parcoururent pendant un jour tous les quartiers de Londres avec ces malheureuses, sans parvenir à les faire admettre dans aucun des asiles de la métropole, et après une série de démarches faites depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, ils n'avaient pas même obtenu une promesse [4]. Et en effet, tous

[1] *The London Society for the protection of Young Females and prevention of juvenil prostitution*. Samson Low, loc. cit., pag. 51.

[2] C'est ce que dit M Talbot, cité par le docteur Richelot.

[3] Voyez Sampson Low. *Societies for reclaiming the Fallen and reformation of the Criminal*, pag. 53.

[4] *The Lancet*, *1853*, tom. I, pag. 347.

les asiles de Londres réunis ne paraissent pouvoir secourir que 14,000 ou 15,000 de ces malheureuses, et qu'est-ce que ce chiffre à côté de l'effrayante statistique du vice?

Maintenant, je ne dirai pas que Rome puisse être complétement à l'abri de cette peste, mais il est certain qu'elle en est moins atteinte qu'aucune autre capitale. Les infamies d'Adrien, jadis fameuses dans l'ancienne Rome, ont émigré à Paris, dit le docteur Jacquot. Tout bien considéré, *il en résulte une supériorité morale relative pour la capitale de la Chrétienté.* « A Rome un reste vivace de l'ancienne foi s'élève à chaque instant comme un obstacle ou comme un remords. On pèche en se condamnant; on ne retombe qu'après avoir combattu avec soi-même, et il arrive fort souvent qu'on se corrige. C'est pour cela que les asiles ouverts aux repenties, à l'opposé de ce qui se passe à Londres et à Paris, amendent un grand nombre de pécheresses, fait d'une très-haute signification qui résulte de statistiques exactes. » La séduction qui travaille dans les rues de Londres et de Paris, n'est pas tolérée à Rome, et si elle l'était, elle serait contraire aux mœurs romaines. « Nous ne l'y avons pas trouvée, écrit le docteur Jacquot, pas même à notre entrée en 1849, après les désordres de ces temps agités, et l'extrême misère qu'ils y avaient produite. » Le gouvernement Pontifical a adopté les plus importantes mesures pour préserver la pauvreté de la corruption et du vice, et pour la ramener sur le droit sentier quand elle l'a quitté. « Rome a précédé les autres peuples dans cette voie de prévoyance, de moralité et de secours, telles sont ses institutions relativement à sa population et à ses finances, que la capitale du Catholicisme marche toujours en première ligne et que non contente de prêcher la charité, elle en donne un éclatant et perpétuel exemple. »

Je dirai ici un mot à l'*Amico di Casa,* qui prétend que *les trois quarts des enfants de Rome sont illégitimes,* et qui donne en preuve la statistique italienne recueillie par Mittermayer, d'après laquelle il résulte « que le nombre des enfants trouvés

dans la ville de Rome est de 3,160 par an ! » On pourrait d'abord examiner si le nombre des enfants trouvés est un signe d'immoralité, car Gioia le nie et soutient que c'est simplement un indice de misère. Mais je laisse cette question de côté, et je dis que Mittermayer et l'*Amico di Casa* ont imprimé le plus impudent mensonge. Ils ne parlent que des enfants trouvés de Rome, et moi j'étendrai la question à tous les enfants trouvés des États Pontificaux, et aux trente-quatre hospices qu'ils renferment[1]. Eh bien ! le mensonge est encore solennel. Car, bien qu'on évalue à 3000 par an la moyenne des enfants trouvés dans les États romains, il faut cependant toujours en défalquer un très-grand nombre qui sont nés de parents légitimes. Prenons pour exemple la statistique des enfants trouvés à Rome en 1840. Nous en trouvons 469 du sexe masculin et 402 du sexe féminin, soit 922, et non 3,160, comme l'affirme menteusement l'*Amico di Casa*. Et de cette somme, il faut soustraire trente-huit garçons et quarante-huit filles, soit quatre-vingt-six enfants légitimes rendus à leurs parents, sans compter ceux que leurs parents n'ont pas réclamés. Il résulte de là qu'il n'y a pas eu plus de 836 enfants trouvés, et qu'en conséquence l'*Amico di Casa* en a exagéré la statistique au moins de 2,324[2].

Sur ce point cependant, un habile médecin de l'Université de Louvain, qui a écrit en 1857 sur les établissements de charité dans la ville de Rome[3], fait une importante observation : « Malheureusement il existe pour cette capitale une cause sans cesse renouvelée d'immoralité sur laquelle le gouvernement n'a guère de prises. On sait que les désordres

[1] L'Etat Pontifical renferme 34 hospices pour les enfants trouvés, lesquels sont établis à Rome, Ferrare, Bologne, Imola, Ravenne, Forli, Faenza, Cesena, Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Urbin, Gubbio, Fossombrone, Cagli, Città di Castello, Perouse, Spoleto, Todi, Narni, Orvieto, Viterbe, Jesi, Fabriano, Ancône, Fermo, Tolentino, Recanati, Camerino, S. Severino, Ascoli, Treia, et Ponte Corvo.

[2] La moyenne des enfants exposés chaque année à Rome est de 834. Voyez Moricchini, vol. I, pag. 301, et le doct. Jacquot, pag. 865.

[3] *Des établissements de charité dans la ville de Rome*, par F. F. M. Lefebvre, prof. de la faculté de médecine de l'Université catholique de Louvain. Louvain-Bruxelles, 1857, pag. 27.

des mœurs doivent être imputés pour une plus grande part à l'homme qu'à la femme. Or, Rome est un perpétuel rendez-vous de voyageurs. Si les uns sont de pieux pèlerins, des savants pensifs ou de curieux antiquaires, les autres sont des viveurs fatigués qui arrivent les mains pleines d'or et le cœur plein de luxure. Or, les voyageurs de cette catégorie se rencontrent surtout à Rome dans les mois d'octobre, novembre et décembre. Il n'est donc pas étonnant que, contrairement à une loi constatée dans les autres états, le nombre des enfants exposés y soit considérablement plus élevé dans les mois de juin, juillet et août que pendant le reste de l'année.»

La charité romaine ne tarda pas à venir au secours des innocentes victimes du délit. Innocent III, ayant reconnu qu'il se commettait à Rome un certain nombre d'infanticides, fonda, dans la première année du XIIIe siècle, l'hospice du Saint-Esprit qui existe encore. C'est ainsi que Rome fut dotée d'un hospice pour les enfants trouvés avant toutes les autres capitales de l'Europe. Ce ne fut que quatre siècles plus tard, c'est-à-dire en 1638, que saint Vincent de Paul ouvrit à Paris un refuge pour les enfants trouvés, qui se vendaient auparavant sur les marchés, au prix courant de vingt sous[1]. Londres dut attendre une institution de ce genre, jusqu'à l'an 1739, où la philanthropie d'un citoyen privé, Thomas Soram, la dota d'un hospice d'enfants trouvés. Toutefois, l'admission à cet hospice ne fut illimitée et complétement libre que pendant peu d'années, et aujourd'hui encore les exposés n'y sont reçus qu'après une enquête préalable. Il suit de là que la diminution des enfants trouvés à Londres ne saurait être attribuée à un progrès de moralité, mais au manque de moyens de les déposer. Le médecin de Louvain que je viens de citer, a fait observer qu'on arriverait aisément à diminuer le chiffre des enfants trouvés à Rome, si l'on supprimait les tours comme en Angleterre[2], ou si l'on en

[1] Bochard, *De l'état du paupérisme en France*. Paris, 1853, pag. 541.

[2] La croisade contre les institutions des tours a commencé en Angleterre, en 1759, quand Masson publia ses *Observations concerning the foundling hospital*.

restreignait notablement le nombre, comme on l'a fait en France. Mais ce ne serait pas un remède à l'immoralité. Ce serait bien plutôt une excitation à l'infanticide, comme c'est le cas en Angleterre, où les sages-femmes, d'accord avec les parents, traitent souvent les enfants au point de les faire passer pour mort-nés[1]. Le gouvernement Pontifical préfère sauver le nombre des innocents, plutôt que de les faire figurer au prix de leurs vies sur certaines statistiques mensongères.

[1] Chadwich, *Rapport sur l'état sanitaire des classes ouvrières dans la Grande-Bretagne*, cité par Lefebvre, pag. 29.

CHAPITRE XXV.

L'IVRESSE ET LE SUICIDE A ROME ET A LONDRES.

L'ivresse en Angleterre et à Londres. — Un discours du Rév. Owen en 1853. — Résultats immoraux de ce vice. — Autres aveux d'un missionnaire anglican. — Les cabarets à Rome. — Zèle du gouvernement pour empêcher l'ivresse. — Inutilité des sociétés anglicanes. — Fruits merveilleux des prédications à Rome. — Le P. Théobald Mathew en Irlande, à Londres, en Amérique. — La Société de tempérance. — Du suicide à Rome et à Londres.

Il y a deux vices qui dominent en Angleterre et surtout à Londres d'une manière épouvantable, c'est-à-dire l'ivresse et le suicide. Ces deux vices se confondent en un seul avec la simple différence de temps, car l'ivresse est le suicide momentané des facultés intellectuelles de l'homme. Je consacre ce chapitre à quelques citations d'écrivains récents qui signalent ce délit, et le lecteur pourra déduire lui-même les conséquences par rapport à la civilisation et au bien-être d'un peuple qui, pour se soustraire aux peines de la vie, ou pour oublier les ennuis d'une dure journée, va s'empoisonner avec les boissons alcooliques ou se faire sauter la cervelle.

En janvier 1853, le révérend J.-B. Owen de Bilston a prononcé à Londres, dans la société des arts et métiers, un discours sur l'emploi que font de leur argent les classes populaires. J'en prends les extraits suivants, qui se rapportent à l'ivresse dans la Grande-Bretagne : « L'ivresse, dit le révérend Owen, est le démon malfaisant de la Grande-Bretagne.

Depuis le commencement de ce siècle, le peuple a dépensé en boissons enivrantes, deux fois autant d'argent qu'il en faudrait pour payer en entier notre énorme dette nationale[1]. A Londres seulement, il y a 180,000 buveurs d'eau-de-vie, et il s'en consomme annuellement pour 3,000,000 sterlings (75,000,000 francs). Durant les treize dernières années, 249,000 hommes et 183,921 femmes, ont été arrêtés à Londres, pour délit d'ivresse. A Manchester les classes ouvrières dépensent par an plus d'un million de sterlings en eau-de-vie (25,000,000 francs). A Edimbourg, il y a 1,000 vendeurs de boissons spiritueuses, tandis qu'on n'y compte que 200 boulangeries. Sur 27,000 cas de paupérisme, il en est 20,000 au moins, qu'on doit attribuer à l'ivresse. A Glasgow, la taxe des pauvres monte à 100,000 sterlings (2,500,000 francs) par an, et au dire d'Alison 10,000 individus s'enivrent tous les samedis soirs, et se maintiennent en cet état le dimanche et le lundi, à tel point qu'ils ne peuvent se rendre à leur ouvrage que le mardi et même le mercredi. Dans la même ville de Glasgow, il se dépense tous les ans en boissons alcooliques 1,200,000 sterlings (30,000,000 francs), et l'on y arrête annuellement 20,000 femmes ivres, au point de ne pouvoir se tenir debout.

» Et quels sont les résultats moraux de ces épouvantables statistiques? L'aliénation mentale, la misère, la prostitution et le délit. Quant à l'aliénation mentale causée par l'ivresse, l'évêque de Londres a pu se convaincre que, sur 1271 maniaques, dont on a pu connaître la conduite antérieure, 649, c'est-à-dire plus de la moitié, ont eu la raison altérée par les boissons alcooliques. Quant au paupérisme, tous savent que deux tiers des Anglais dans la pauvreté sont directement ou indirectement victimes du même vice. Pour

[1] Le *British Workman*, journal des ouvriers, a pour épigraphe les paroles suivantes : *The Working classes of Great Britain spend twenty five millions of pounds sterling every year in malt liquors, which is about four times as much as the Poor's rates for the entire nation !* N° 31, juillet 1857.

voir combien l'ivresse contribue à provoquer la prostitution, il suffit de se rappeler qu'il y a dans Londres plus de 80,000 femmes de mauvaise vie, et que toutes nos autres grandes villes sont également infectées par d'énormes essaims de ces malheureuses. Nul n'ignore enfin que l'ivresse mène au délit : dans la prison de Parkhunt, outre 500 jeunes détenus, il y en a toujours pour le moins 400 qui ont contracté, dès leur enfance, la funeste habitude de boire. Le chapelain de la prison de Northampton, m'a assuré, dit le révérend Owen, que sur 302 individus qui y avaient été renfermés pendant le dernier semestre (1852), il s'en trouvait soixante-quatre qui avaient dépensé chaque semaine en boissons alcooliques depuis deux schellings et six deniers jusqu'à dix schellings, (de frs. 3,15 à 12,50). Quinze avaient dépensé de dix à dix-sept schellings en eau-de-vie (de frs. 12,50 à 21,25), et dix y avaient consacré tout leur gain[1]. »

En 1853 M. Vanderkiste, missionnaire protestant à Londres, après avoir exercé son ministère pendant six ans, au milieu des classes pauvres et ouvrières, dont il appelle les habitations des *cavernes*, a consigné dans un livre tout ce qu'il avait vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, sur la condition morale de cette misérable population[2]. Le récit qu'il fait est si horrible qu'on ne pourrait y ajouter foi, s'il n'avait pour auteur un témoin oculaire, et qui plus est un protestant. M. Vanderkiste envoya un exemplaire de son écrit à la direction du journal catholique mensuel *The Rambler*, qui s'imprime à Londres, et ce journal saisit cette occasion pour informer ses lecteurs de l'état où se trouvent aujourd'hui la morale et la religion en Angleterre, à l'aide des chiffres fournis par le ministre protestant, auxquels il ajouta quelques autres témoignages empruntés à des écrivains hétérodoxes[3]. Je me sers de ce travail très-

[1] Ce passage du discours du rév. Owen a été publié par tous les journaux de Londres au commencement de 1853.

[2] *Un coup d'œil sur la moralité et la religion de l'Angleterre ;* par le rév. VANDERKISTE. Londres, 1853, chez Nisbett et Ce.

[3] *The Rambler,* livraison de septembre 1853.

important pour compléter la statistique de l'ivresse à Londres et dans le reste de l'Angleterre.

D'après le *Directoire de l'Office postal* à Londres, en 1848, le nombre des vendeurs de liquides enivrants surpassait celui des vendeurs d'aliments nécessaires à la vie, car les bouchers, boulangers, vendeurs de lait, fromage et herbages, les droguistes et les marchands de poissons n'étaient ensemble que 10,790, tandis qu'il y avait 11,000 cabarets[1]. Dans quarante villes de l'Ecosse, il y a une plus grande disproportion encore, car il s'y trouve un débitant de liqueurs sur 150 habitants, un boulanger sur 1,000, un libraire sur 2,300. Dans une partie des paroisses de Clerkenwell (Londres), Vanderkiste rapporte qu'un adulte sur trois est adonné à l'ivresse. De son côté, un autre protestant, M. Kai, affirme que ce vice grandit chaque jour, et menace d'envahir les classes ouvrières d'une façon inconnue jusqu'à présent. La consommation des alcools s'est accrue dans les trente dernières années au delà du double de la population, et l'usage de l'opium a pris un développement considérable, car en 1850, il en avait été importé 103,711 lbs (livres anglaises), et en 1852, il en a été importé 951,792 lbs. Il s'est élevé dernierement entre Glasgow et Edimbourg, une contestation aussi honteuse que ridicule. Il s'agissait de savoir laquelle de ces deux villes s'était le plus signalée dans le vice de l'ivrognerie, et chacune reprochait à l'autre cette ignominieuse supériorité. Il n'y eut pas de sentence prononcée, soit faute d'un tribunal compétent, soit faute d'exactitude dans les chiffres. Mais il résulte des accusations réciproques que, sans compter les cas privés dont le nombre dépasse de beaucoup

[1] Voici un tableau de l'ivresse, dans les diverses classes des habitants de Londres, déterminé d'après les rapports officiels de la police métropolitaine pour l'année 1848. Boutonniers, un individu sur 7,2 ; fabricants d'ustensiles, 1 sur 12,1 ; inspecteurs des travaux, 1 sur 11,8 ; pipetiers, 1 sur 12,1 ; fondeurs en bronze, 1 sur 12, 4 ; batteurs d'or, 1 sur 14,5 ; vernisseurs, 1 sur 17,3 ; musiciens, 1 sur 22 ; journaliers, 1 sur 22, 8 ; marchands de poisson, 1 sur 28,7, cochers, 1 sur 28, 2 ; ouvriers en fer, 1 sur 29,5 ; peintres, 1 sur 66,1 ; médecins, 1 sur 68, 6 ; *Clergymen*, 1 sur 417.

les cas publics, il y a eu en une seule année à Edimbourg 9,318 cas d'ivresse sur 166,000 habitants, c'est-à-dire 1 sur 18; et à Glasgow, 26,000 sur une population de 333.607 habitants, c'est-à-dire 1 sur 13. Plusieurs observateurs voulurent examiner quel nombre de personnes fréquentaient les cabarets les jours de fête à Edimbourg, et après des études attentives faites par eux-mêmes, ils reconnurent que le nombre s'en élevait à 41,796, c'est-à-dire 22,202 hommes et 11,931 femmes, 4,631 garçons au-dessous de 14 ans, et 3,032 au-dessous de 8[1]!

Après avoir rapporté ces chiffres horribles, je n'ai pas besoin de grands efforts pour prouver qu'à Rome les choses n'ont été, ne sont, et ne seront jamais dans une si triste condition. Je ne nie pas que le nombre des hôtelleries ne soit assez grand à Rome, si l'on veut en juger par là. Mais un romain à qui je fis cette observation me répondit dans les termes suivants : « Rome en ceci est dans une condition toute particulière, parce que, sauf le petit nombre des grands propriétaires qui tirent presque tous leur vin de leur terre, les habitants de toutes les autres classes ont l'habitude d'acheter leur vin aux hôtelleries[2]. » Le gouvernement a fait beaucoup pour tirer les Romains des cabarets et des tavernes et leur inspirer le précieux sentiment de l'économie. La caisse d'épargne, instituée le 14 août 1836, est florissante; les domestiques et les artisans accourent y déposer leur pécule. Pie IX a réorganisé les corporations de métiers, afin de rapprocher les ouvriers par l'union fraternelle et de les maintenir dans des habitudes de religion et de tempérance[3]. Associations, prédications, encouragements, écoles, tout est

[1] J'ai sous les yeux un petit tableau des cas d'ivresse recueillis par la police métropolitaine dans les années suivantes : 1831, cas d'ivresse. 19,748 hommes, 11,605 femmes, total : 31,355; 1832, cas d'ivresse, 20.304 hommes, 12,332 femmes, total : 32,636; 1833, cas d'ivresse, 18,268 hommes, 11,611 femmes, total : 29,880.

[2] Voici la statistique des estaminets, cafés, hôtels, auberges qui ont été ouverts à Rome, jusqu'en 1854 inclusivement. Estaminets. 712; — Cafés, 117; — Auberges. 49; — Hôtels, 28. Lisez, ALESSANDRO RUFFINI, *Notices historiques sur l'origine des noms de quelques estaminets, cafés, hôtels et auberges qui existent dans la ville de Rome*. Roma, 1855.

[3] *Motu-proprio*, du 14 mai 1852.

mis en œuvre pour déraciner ce vice. Non pas que je veuille dire qu'il ne reste pas à Rome des excès à déplorer ; mais, ces excès sont beaucoup moindres que dans aucun pays hétérodoxe, et ils subsistent parce que, comme dit Charles Louis Morichini, « il est donné aux hommes de bien de combattre et d'amoindrir le vice, mais non de l'éteindre et de l'anéantir[1]. »

D'ailleurs les Anglicans ont pu voir chez eux l'action de Rome en faveur de la tempérance. Ils avaient tenté d'apporter un remède au mal par leurs sociétés philanthropiques, mais ils n'y réussissaient pas. En 1842, ils fondèrent la société nationale de tempérance qui languit aujourd'hui[2]. Mais l'année suivante, l'évêque anglican de Norwick et plusieurs membres de l'aristocratie supplièrent, de Londres, le père capucin Théobald Mathew, l'apôtre de l'Irlande, de venir dans la capitale de l'Angleterre pour prononcer des discours et appeler le peuple à la tempérance. Ce grand homme a renouvelé de nos jours les merveilles produites jadis par saint Dominique, par saint Antoine de Padoue, par saint François d'Assise. Né à Thomastown, le 10 octobre 1790, il fit son éducation dans le collége de Kilkenny, entra en 1810 au séminaire catholique de Maynooth, et fut ordonné prêtre à Dublin, quatre ans après. Il remplit ensuite les fonctions de curé, dans l'un des plus pauvres villages du sud de l'Irlande, où il fut témoin des terribles conséquences produites par l'abus des liqueurs enivrantes. Dès ce moment, il prit à tâche la guérison de cette peste morale. Il ne tarda pas à se concilier l'estime universelle, et profita de la haute opinion qu'on avait de lui pour faire le bien. Il fonda une association dont les membres s'engageaient, par serment, à s'abstenir de toute boisson spiritueuse[3]. Il commença ses

[1] *Degli istituti di pubblica carità*, ecc., vol. 1. Roma, 1842, pag. 273.

[2] *National temperance Society*. La moyenne annuelle des revenus tous composés de souscriptions volontaires, est de 500 sterlings, preuve qu'elle fait peu d'affaires. Voyez Sampson Low, *The Charities of London*. London, 1854, pag. 47, 48.

[3] Voici quelle est la formule du serment : « Je promets, avec l'assistance

prédications en 1833 à Cork, où il entretenait deux fois la semaine ses nombreux auditeurs des principales causes qui avaient amené la malheureuse condition où se trouvait l'Irlande, et des moyens d'y apporter remède. A sa voix, des milliers de personnes couraient s'enrôler dans la société de tempérance. A Renagh, 20,000 s'enrôlèrent en un jour ; à Galway, 100,000 en deux jours ; et sur la route qui conduit de cette ville à Portumna, plus de 200,000 personnes s'engagèrent dans cette bienfaisante société. Le bon capucin organisait des processions auxquelles accouraient les membres des diverses sociétés de tempérance avec leurs éloquents étendards. Sur l'un de ces étendards, il était écrit : *Soyez fidèles jusqu'à la mort ;* sur un autre on voyait dépeint un ivrogne, entouré de sa femme et de ses enfants, tous dans la misère et le désespoir, avec cette légende : *Effets de l'ivresse ;* un troisième étendard disait : *L'honnêteté est la richesse du pauvre ;* et un quatrième : *Les ivrognes n'entreront pas dans le royaume des cieux.*

Les fruits que produisit le prédicateur catholique romain sont incroyables. Les Anglicans, comme je l'ai dit tantôt, voulurent l'avoir à Londres. L'humble missionnaire hésita d'abord, puis il finit par accepter, en août 1843. Il visita quelques villes de l'Angleterre septentrionale inspirant partout le plus grand amour de la tempérance. Arrivé dans la capitale, les ministres louèrent hautement dans le Parlement son caractère et sa mission. Le lord Mayor encouragea publiquement ses prédications ; et les principaux membres de l'aristocratie britannique se disputèrent l'honneur de l'avoir à leur table. Lord Stanhope et autres nobles de Londres l'accompagnaient dans les *meetings* et se faisaient un point d'honneur de le patronner. Le peuple accourait en très-grande foule ; le

divine, de m'abstenir de toute liqueur enivrante, tant que je serai membre de cette société, excepté le cas de prescription médicale, et d'empêcher les autres de s'enivrer autant qu'il me sera possible par mes conseils et mon exemple. » Ce serment prêté, le P. Mathew imposait les mains sur le nouveau membre, en disant : « Que Dieu vous bénisse, et vous accorde la grâce de garder votre promesse ! »

P. Mathew prêchait, après quoi les personnes disposées à s'abstenir de toute boisson enivrante s'approchaient de lui, s'agenouillaient à ses pieds, prononçaient le serment, et le Père les bénissait en leur donnant la médaille destinée à rappeler cette cérémonie. C'était un spectacle fort touchant de voir à Londres, à genoux devant un prêtre catholique, toutes les classes des personnes, le noble et le riche à côté de l'ouvrier et de l'indigent. Le Seigneur faisait goûter aux citoyens de Londres un peu de cette sainte et vraie démocratie qu'engendre le Catholicisme, et leur faisait toucher du doigt qu'ils ne seront unis que lorsqu'ils retourneront à Rome, dans le sein de leur ancienne mère. Le zèle du Père Mathew ne se renferma pas dans le Royaume-Uni ; il voyagea aussi en Amérique, opérant partout des prodiges, et faisant admirer partout la force surhumaine de la parole catholique. Rentré en Europe en 1851, l'infatigable missionnaire avait dépensé tout ce qu'il possédait et se trouvait réduit à l'extrême misère. Alors, le Parlement anglais lui accorda une pension de 300 sterlings, pension qu'il continua à dépenser pour le bien moral et matériel des populations. Il mourut à Queenstown, au commencement de 1857, chargé d'ans et de mérites.

Le simple nom du Père Mathew me dispense de parler plus longuement sur ce sujet. Il prouve que les doctrines catholiques de Rome produisent un très-puissant effet sur l'esprit des hommes et les retirent des vices. Que si la société romaine ne possède pas toute la vertu et toute la tempérance désirable, la faute n'en est pas aux doctrines mais bien aux hommes qui ne les suivent pas[1]. J'ai dit cependant et je répète que si le mal se trouve à Rome comme partout ailleurs, il s'y trouve dans des proportions infiniment moindres. C'est un fait très-digne de remarque par exemple,

[1] Je suis désolé de devoir signaler à Turin, avec la *Gazzetta Medica*, n° 4, ann. IV, un abus extraordinaire de boissons spiritueuses. Voici comment elle s'exprime : « Nous savons de source positive qu'une augmentation extraordinaire se développe progressivement depuis quelques années dans l'us, l'abus, comme qui dirait, le mésus de diverses liqueurs, dont la base plus ou moins grande est toujours, quant à la distillation, l'alcool porté au delà de ce que chaque estomac ou système ner-

que le suicide qui est si fréquent en Angleterre, en France et ailleurs, est fort rare à Rome, et quand il s'y commet, c'est plutôt par des étrangers que par les Romains[1]. A Londres, au contraire, les suicides sont très-fréquents. Là, dit Léon Faucher, un grand nombre de personnes luttent entre le vice, la misère et la mort, et il en est beaucoup qui choisissent ce dernier moyen. L'économiste français prétend que c'est un titre de gloire pour la race britannique, qui rappelle ainsi l'héroïsme des temps anciens[2]. L'héroïsme consiste à préférer la mort au vice, jamais le suicide à la douleur. Toujours est-il qu'il n'a pas lieu d'envier une civilisation qui a placé un si grand nombre de personnes dans la nécessité de mener une vie pleine d'infirmités, de misères et de douleurs, dans la tentation continuelle de se mettre en vente, ou d'anticiper le terme de leurs jours.

veux d'homme peut subir longtemps sans lésion. Nous donnons ici des statistiques que nous tenons pour certaines. Elles comprennent Turin, ses faubourgs et son territoire :

1852, Janvier

Liquoristes, fabricants et, en même temps, débitants de liqueurs alcooliques potables, en gros et en détail, environ	40
Revendeurs de liqueurs alcooliques potables de qualités inférieures et de ce qu'on appelle *brandevin*, environ	84
Brasseurs, en même temps débitants de vins, la plupart du pays, surtout non mis en bouteilles, et vendeurs de liquides alcooliques potables, environ.	88
Cafetiers, ou vendeurs en seconde main de liquides alcooliques potables, environ	108
Droguistes et autres négociants qui débitent des liquides alcooliques potables, des vins, et des vins-liqueurs, environ.	25
Total.	345

En 1849, l'ensemble des exerçant, sous diverses formes, les arts de liquoriste, cafetier, cabaretier, brasseur, de droguiste, vendeur d'alcools et de vins considérés comme alcooliques, était de 275, d'où il résulte une augmentation de 70 exerçants de 1849 à 1853 ; ce qui équivaut à un cinquième d'augmentation qui a peut-être eu lieu cette année.

Il résulte, ajoute la *Gazette Piémontaise*, du 27 janvier 1853, qu'une semblable augmentation a été remarquée dans plusieurs autres provinces, notamment dans celle de Savone, ce qui rend toujours plus évidente la nécessité de sages mesures d'hygiène. Nous dirons qu'il faudrait penser aux mesures de moralité plus encore qu'aux mesures d'hygiène. Au lieu d'émondèr les branches du mauvais arbre, il faut mettre la cognée à sa racine.

[1] Voyez Morichini, *Degli istituti, ecc.*, vol. I, pag. 273.

[2] *Etudes sur l'Angleterre*, vol. I, pag. 66, 1856.

CHAPITRE XXVI.

LA FAMILLE A ROME ET A LONDRES.

Tristes effets du protestantisme sur la famille. — Comment les anciennes coutumes les ont tempérés en Angleterre. — Usages catholiques conservés dans la célébration des mariages. — La liturgie anglicane. — Est en opposition avec la loi du divorce.— Loi nécessaire après les exemples donnés par Henri VIII.— Ancienne procedure anglaise pour obtenir le divorce. — La nouvelle loi de 1857. — Court expose de ses stipulations. — Quels en seront les effets? — On en juge par les conditions actuelles de la famille en Angleterre. — Cas de bigamie très-fréquents. — Un quadrigame. — Les épouses bâtonnées. — Discussions parlementaires de 1853-56-57. — Les épouses vendues. — Enfants perdus. — Enfants exposés au marché. — Enfants tués par leurs parents. — Tout ce qu'a fait Rome au profit de la Société conjugale.

De tous les pays qui ont abandonné Rome, l'Angleterre est peut-être celui qui a le moins senti les maux de la séparation quant à la famille ; et cela, uniquement parce que le schisme anglais a été moins profond qu'ailleurs. Le principal ennemi de la famille, c'est l'esprit privé, esprit d'individualisme absolu, qui rompt toute dépendance, tout bien, toute hiérarchie. Bien que ce principe se soit aussi introduit en Angleterre, il n'y a cependant jamais été embrassé dans toute sa crudité, ni séparé de tout principe d'autorité. Tandis que les autres protestants se séparaient de Rome et supprimaient le Pape, les anglicans conservèrent la Papauté, en faisant une simple substitution de personnes, c'est-à-dire en transférant la dignité de l'Evèque de Rome au roi de la Grande-Bretagne. De cette manière, tandis que la Réforme allemande et calviniste détruisait la grande famille de l'Église, le schisme angli-

can ne faisait qu'en vicier la constitution. C'est pourquoi, ce dernier, en rompant avec Rome, a conservé une très-grande partie des doctrines et des coutumes romaines, comme nous avons déjà vu, et le clergé anglican a hérité du clergé catholique le devoir et le droit légal de bénir les mariages, et d'en juger sous certains rapports au tribunal ecclésiastique. Si l'on ajoute à cela les usages politiques que les Anglais conservent avec un soin jaloux, et une puissante aristocratie dont la vie et les traditions de famille sont un moyen de puissance politique héréditaire, à l'aide du droit commun de primogéniture et des priviléges transmissibles de caste, on trouve deux digues très-fortes opposées au torrent dévastateur du protestantisme dans l'ordre religieux et politique. Cela n'empêche cependant pas que l'hétérodoxie n'ait aussi, en Angleterre, introduit peu à peu les plus grands maux dans la famille. Je vais passer rapidement en revue quelques excès qui font frémir, et je parlerai d'abord de la législation matrimoniale, ensuite des rapports entre père et fils, entre mari et femme, et enfin du divorce et de la dernière loi approuvée par le Parlement.

Le mariage, que l'Eglise anglicane exclut du nombre des Sacrements[1], est célébré par le ministre qui doit l'annoncer les trois dimanches précédents. La loi reconnaît comme valides tous les mariages contractés devant le ministre anglican, sans que la présence d'aucun officier civil soit nécessaire, comme il est prescrit, sous les peines les plus graves, pour les dissidents et les catholiques. Le rite usité dans la célébration du mariage est à peu près l'ancien rite catholique employé en Angleterre, lequel suppose évidemment que le mariage est un sacrement de la loi nouvelle. Le ministre dit les paroles suivantes à chacun des époux : « Voulez-vous prendre pour épouse cette femme, afin de vivre avec elle suivant la volonté de Dieu dans le saint état du mariage? Voulez-vous l'aimer, l'assister, la respecter, et la

[1] *Articles of religion*, n° XXV, *of the sacraments.*

conserver aussi bien en état de maladie que de santé, et laisser toute autre femme pour rester uni avec celle-ci seule, tant que vous vivrez tous deux. » L'époux répond *I will*, je veux ; et puis il adresse la même demande à l'épouse qui doit donner la même réponse[1]. Alors, l'époux prend dans sa main droite, la main droite de l'épouse et lui dit : « Je vous prends pour femme et je vous posséderai et vous garderai dès ce jour au mieux et au pis aller, soit que vous deveniez plus riche ou plus pauvre, malade ou saine, afin de vous aimer et de vous assister jusqu'à ce que la mort nous sépare d'après la sainte prescription de Dieu, et ainsi je vous engage ma foi. » L'épouse fait et dit la même chose. Seulement, elle ajoute les mots *vous obéir* aux mots *vous aimer et vous assister*[2]. Le ministre unit les mains droites des époux en disant : *Qu'aucun homme ne sépare ce que Dieu a unis.*

Cette liturgie est tout à fait en opposition avec la loi du divorce qui dut être établie en Angleterre, quand le scandaleux divorce de Henri VIII eut donné naissance à l'anglicanisme. Mais jusqu'ici les terribles conséquences de la législation qui permet aux époux de se séparer, et qui *désunit ce que Dieu a uni,* avaient été modifiées par les habitudes, par les dépenses exorbitantes et par les formalités légales qui mettaient de grandes entraves à la séparation des époux. Mais le Parlement a voté, en 1857, un bill sur le divorce[3] qui ouvre une nouvelle série de faits qui auront les plus sérieuses conséquences pour la famille. Je dirai brièvement quelles étaient auparavant les dispositions de la législation britannique sur le divorce, et ce qu'elle a établi par le nouveau bill.

Jusqu'ici, les cours ecclésiastiques avaient le droit d'accorder la séparation *a mensa et thoro,* laquelle pouvait avoir lieu dans le cas d'incompatibilités personnelles entre mari et femme, ou pour cruauté insupportable chez le mari, ou pour infidélité de l'un ou de l'autre époux. Cette séparation avait pour effet de désunir les personnes et non de rompre le

[1] Voyez *The form of solemnization of matrimony.*
[2] *To love, cherish and to obey.* [3] *Bill of divorce and matrimonial causes.*

lien du mariage, rupture pour laquelle il fallait recourir à la Chambre des Lords. Dans ce cas, on obtenait un acte du Parlement qui décrétait le divorce, et en établissait les conditions[1]. Cet acte du Parlement n'était accordé que sur la présentation de preuves judiciaires; c'est pourquoi il fallait le jugement préalable d'une Cour quelconque de justice, devant laquelle le mari adultère était traduit (la présence de la femme adultère étant exclue), afin d'obtenir une réparation en argent de l'offense reçue. Ces jugements préparatoires donnaient lieu à des procès très-scandaleux que l'on indiquait bien par deux monosyllabes[2] pour ne pas blesser la pudeur, mais qui étaient ensuite rapportés par tous les journaux au grand détriment de la morale publique. De cette coutume, est né le tribunal comique de *Coal-Hole Tavern,* qui tient ses séances à Londres pour divertir les spectateurs, en parodiant des jugements de ce genre, avec des épisodes lubriques et des récits obscènes, au point d'inspirer du dégoût à n'importe qui.

La longueur de la procédure, les preuves immenses qu'elle exigeait, et les sommes exorbitantes qu'elle coûtait, rendaient assez rares en Angleterre les causes du plein divorce, et c'était un privilége exclusif des seigneurs. Pour remédier à cette inégalité, on a voté la nouvelle loi de 1857, qui comprend 66 articles. Cette loi supprime la juridiction de toutes les Cours ecclesiastiques en matière matrimoniale, sauf le pouvoir d'accorder des permissions pour contracter des fiançailles. Elle stipule que tous les procès pendants sur cet objet doivent être transférés à une cour spéciale[3], qui en

[1] Le tribunal ecclésiastique en Angleterre, pouvait prononcer qu'il n'y avait pas de mariage, quand il y avait eu auparavant des causes canoniques d'empêchement dirimant. Par la sentence de la cour, ce mariage était déclaré nul et les enfants illégitimes. Mais, même dans ce cas, il fallait la sanction de la Chambre des Lords, devant laquelle devait se présenter le requérant avec les témoins et tous les documents nécessaires à la déclaration de nullité.

[2] *Crim-Com,* ou *Criminal conversation.*

[3] *Matrimonial causes and divorce Court.* C'est une cour de premier ordre, à laquelle doivent assister le *lord haut chancellier,* les *lords chief justices,* et les *chief barons* des trois cours supérieures de droit commun, comme aussi le juge de la nouvelle cour *of probate* (témoignages testamentaires) récemment établie.

jugera comme s'ils avaient été commencés devant elle. Les décrets de divorce *a mensa et thoro* restent abolis. La nouvelle cour prononcera sentence de *séparation judiciaire*, qui aura la même force et le même effet, et qui pourra s'obtenir tant par le mari que par la femme pour cause d'infidélité, de cruautés insupportables, ou d'abandon sans motif justifié pendant deux ans et plus. Les demandes pour obtenir plein divorce avec faculté de contracter un nouveau mariage devront être présentées et discutées devant la *Cour de divorce et de causes matrimoniales ;* mais celles pour la *séparation judiciaire*, pourront être présentées soit à la cour susdite, soit à tout juge d'Assises où la partie plaignante réside, ou a résidé en dernier lieu. Pour plus de promptitude, elles peuvent même être adressées à la Cour des sessions trimestrielles ou au *recorder* de la ville ou bourg qu'habite le requérant. Les autorités ainsi suppliées ont toutes égal et plein droit de décréter une *séparation judiciaire*, en même temps qu'elles peuvent établir la somme congrue payable à la femme par le mari. On peut bien interjeter appel au *juge ordinaire* contre ces décisions, mais cet appel n'empêche pas l'exécution provisoire de la séparation décrétée. La femme abandonnée par le mari peut recourir en tout temps à un magistrat de police ou aux petites sessions civiles et criminelles, pour obtenir un ordre garantissant leurs propriétés et leurs acquêts, et le mari ne peut en disposer, ni dilapider, comme il est arrivé jusqu'à présent, le fruit du travail de la femme et des enfants mineurs[1]. Les femmes, judiciairement séparées des maris, deviennent ce que la loi anglaise définit *Femes soles*.

[1] Jusqu'ici l'épouse anglaise se trouvait dans une condition fort dure. L'*Edinburg Review* a publié en février 1857, un article intitulé : *The rights and habilities of Husband and Wife in England*, où l'on indiquait les trois injustices suivantes : 1° Qu'un mari devienne riche par la fortune de sa femme, et la loi lui permet de léguer toute cette richesse à ses enfants illégitimes, le lendemain de son mariage ; 2° Qu'un mari soit assez méchant pour forcer sa femme à quitter le toit conjugal, et la loi l'autorise à garder tout son bien, et à s'emparer de tout ce qu'elle pourra gagner ou hériter à l'avenir ; 3° que la femme jouisse de rentes abondantes, il est permis au mari de les dilapider, et la femme ne peut sauver une partie de sa fortune pour ses enfants ou pour elle-même.

Le divorce peut s'obtenir à la requête soit du mari soit de la femme. Chaque fois que la partie coupable s'oppose au divorce, et insiste pour qu'on fournisse la preuve du fait reproché, c'est un *jury* qui doit en juger. Pendant le procès, pour éviter les cas de mauvais traitements, les enfants doivent être confiés à une personne spécialement désignée par ordre de la Cour de divorce. Un mari qui se plaint de l'infidélité de sa femme, ne peut obtenir la faveur du divorce s'il est lui aussi coupable d'infidélité, s'il tarde trop à présenter sa demande, ou enfin, s'il a quitté sa femme sans juste motif avant la faute. Sa demande est aussi rejetée, si sa conduite antérieure est reconnue mauvaise, au point d'avoir provoqué l'infidélité de sa femme. Le divorce n'est pas non plus prononcé, s'il est reconnu qu'il y a complicité entre les requérants. Le bill contient beaucoup d'autres stipulations que je crois pouvoir omettre.

Le clergé anglican a fait opposition à cette loi comme étant contraire aux saintes Écritures, et l'on a cherché à calmer ses scrupules par la disposition suivante : « Nul ecclésiastique, muni des ordres sacrés dans l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, ne pourra être forcé de célébrer le mariage d'aucune personne déjà mariée, dont l'union aura été dissoute par le divorce pour cause d'infidélité, et il ne sera soumis pour ce refus à aucune peine, censure, ni procès.» Mais une autre clause pourvoit au cas de refus en décrétant que, bien qu'un ministre puisse refuser de célébrer lui-même de pareils mariages, « il doit cependant permettre à tout autre ministre de l'Eglise, en fonction dans le diocèse, de consacrer le mariage dans la chapelle ou dans l'église paroissiale. » Dans le cours du présent chapitre, je rapporterai un discours de M. Georges Bowyer, membre de la Chambre des Communes, par lequel le lecteur verra ce qu'il faut penser de cette loi. Le temps viendra où l'Angleterre nous en montrera les douloureux effets, effets qu'on peut prévoir dès maintenant, si l'on considère les rapports qui existent dans ce pays entre les maris et les femmes, entre

les parents et leurs enfants. Sur ce sujet, nous avons à enregistrer des faits inouïs dans les pays catholiques.

Les cas de bigamie sont fréquents en Angleterre. A Londres, non comprise la *city*, il y en a eu vingt-huit en une année[1]. On écrivait de Sheffield, comté d'York, il n'y a pas bien longtemps, que deux femmes, l'une de 39 ans, l'autre de 19, avaient été conduites devant le tribunal de police pour s'être battues si furieusement au milieu de la voie publique, qu'elles avaient le visage tout ensanglanté. Le juge leur demanda pourquoi elles s'étaient si fort maltraitées, et elles répondirent qu'elles avaient pour mari un seul et même homme nommé Proud, soldat du 21e régiment d'infanterie, en garnison à Sheffield, et qu'elles s'étaient défiées en duel, à la condition que celle qui parviendrait à terrasser l'autre, aurait la possession du mari, et que la vaincue renoncerait pour toujours à son mariage avec Proud. Celui-ci fut interrogé à son tour, et l'on découvrit qu'au lieu de deux femmes il en avait épousé quatre. « Où donc les avez-vous épousées, lui demanda le juge? » Et Proud répondit en souriant : « Une en Irlande, une en Ecosse et deux en Angleterre. Mon mariage avec Anna Proud a été célébré à Leeds, et celui avec Emma Derby à Sheffield (c'étaient les deux duellistes). J'en ai épousé deux autres dans les comtés de Cork et de Tipperary, dans deux bourgades dont je ne me rappelle pas le nom[2]. »

Le *Journal des Débats* disait dernièrement que s'il faut s'en rapporter aux discussions du Parlement anglais, il est à supposer que presque tous les maris battent leurs femmes. La Chambre des Communes a voté, il y a quelques années, un *bill* en vertu duquel les maris qui maltraitaient trop leurs femmes devaient être condamnés à six mois de prison ; mais ce bill n'a produit nul effet. En avril 1853, M. Fitzroy disait dans le Parlement : « On ne peut lire les journaux sans être constamment frappé d'horreur, tant sont nombreux les

[1] Léon Faucher, *Etudes sur l'Angleterre*, tom. I, Paris, 1856, pag. 83.
[2] Voyez le *Journal des Débats* de février 1853, et l'*Armonia* du 19 février 1853.

exemples de traitement brutal et cruel infligés au sexe faible par des hommes dont les atrocités devraient faire rougir tous les fronts anglais. » Puis il racontait des cas et citait des noms : un Henry Balmel qui avait peu auparavant tiré sa femme par les cheveux et lui avait coupé deux doigts ; un Jacques Coghlan qui avait été sur le point de tuer sa femme le mois précédent avec des pincettes, et Jean Mulot, et Frédéric Gilles, et Jérémie Donovan, et d'autres cruels maris, *dont les compagnes mutilées formeraient un martyrologe matrimonial.* En 1856, on proposa à la Chambre un nouveau projet de loi qui condamnait au fouet les maris coupables d'avoir frappé leurs femmes ; mais comme ce projet donnait aux magistrats la faculté d'appliquer la peine, il fut combattu par quelques membres de la Chambre, lesquels invoquèrent le droit traditionnel et inaliénable qu'a tout Anglais d'être jugé par le *Jury.* En mai 1857, la même proposition fut encore présentée à la Chambre, et ce fut alors que le *Journal des Débats* fit l'observation citée plus haut [1].

Du reste, il ne faut pas être surpris que les maris anglais battent très-fréquemment leurs femmes, puisqu'ils les vendent à très-bas prix. Il y a plusieurs années, à Nottimgham, un certain Hart exposa sa femme en vente pour un schelling [2]. Le 5 décembre 1849 un mari mit sa femme à l'encan pour 3 *pence* (30 cent.) sur une place publique de Lancaster, et l'adjugea au plus offrant pour cinq schellings et 3 *pence* (7 frs. 25 cent.) [3]. Et pour ne pas parler de tant d'autres cas semblables, en août 1857, Thomas Middleton vendit sa femme, Mary Middleton, à Philippe Rostini pour un schelling et une mesure de bière, et il fut demandé acte de cette vente avec la signature des contractants, des témoins et de la femme elle-même [4]. S'il en est ainsi des femmes, jugez ce qu'il en sera des enfants !

Quand l'exposition de Londres fut fermée, en 1851, l'office

[1] *Journal des Débats,* n° du 25 mai 1857. [2] *Ibid.* 5 janvier 1844.
[3] *Lancaster gazette,* citées par le *National,* 26 décembre 1849.
[4] Voyez *Worcester Chronicle,* d'août 1857.

de surveillance publia une note fort exacte des objets égarés dans le palais de cristal, pendant tout le temps de la visite, et il y avait quatre-vingt-dix enfants. Et il ne faut pas s'étonner de voir les parents perdre leurs enfants, dans une ville où ils les vendent sur le marché public. Dans une rue de Londres, le lundi et le mardi, entre six et sept heures du matin, il y a une foire de garçons et de fillettes, que leurs parents exposent en location. « Quand le commerce languit on en trouve jusqu'à trois cents qui attendent des acheteurs, mais si le commerce va bien, on n'en voit que de cinquante à soixante en une fois[1]. J'ai visité, écrit un Anglais, le marché d'enfants, afin d'examiner plus particulièrement les faits dont j'avais entendu parler. J'ai trouvé environ soixante enfants réunis, la plupart accompagnés de leurs parents. A peine arrivé, je fus accablé d'offres. « Voulez-vous un garçon, monsieur? — Une fillette pour le service de la maison? etc[2]. » On ne peut s'empêcher, observe à ce sujet Léon Faucher, d'éprouver un sentiment douloureux, qui va jusqu'à l'indignation, jusqu'à l'horreur. Quoi de plus monstrueux, en effet, qu'un père et une mère conduisant leurs enfants au marché, les criant comme une vile marchandise, les exposant aux regards des passants et les laissant palper corps et ame[3]? Il y a pis encore. Il y a en Angleterre des pères et des mères qui tuent leurs enfants, ce qui se fait de deux manières. Ce sont d'abord les mères pauvres qui doivent travailler pendant la journée, qui ne peuvent rester près de leurs enfants, et qui leur donnent pour les endormir de l'opium, des drogues, ou d'autres narcotiques qu'on appelle *mixture de l'enfant, repos de la mère, sirop dulcifiant*. Le système de donner des drogues aux enfants, dit un ministre anglais, est excessivement commun et l'une des principales causes de la mortalité qui les frappe[4]. Ensuite

[1] Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*, tom. I, Paris, 1856, pag. 13.
[2] *Hand-Loom weavers commission report, by* M. Hickson.
[3] *Etudes sur l'Angleterre*. Londres, page 14.
[4] Le Rev. J. Clay, cité par Ledru-Rollin. *De la décadence de l'Angleterre*, tom. II, Bruxelles, 1850, page 117.

il y a des pères et des mères encore plus dénaturés qui placent leurs enfants dans quelque société d'assurance et qui les laissent mourir lentement pour en retirer un bénéfice. La chose paraîtrait incroyable, si le jury de Liverpool ne nous l'avait certifiée en 1853, et si les journaux anglais ne l'avaient amèrement déplorée[1].

Ainsi, pour résumer ce que nous venons de dire, à Londres et dans le reste de l'Angleterre, la sainteté du mariage est détruite, la bigamie fréquente, la femme non la compagne mais l'esclave de son mari, le lien conjugual dissous, les enfants empoisonnés ou vendus. Telle est la condition de la famille sous l'influence de l'anglicanisme. Et que fait le pouvoir pour y opposer quelque remède? Une loi sur le divorce! Les faits qui se passent en Angleterre, ne sont pas possibles à Rome. Dans la capitale du monde catholique, le mariage est constitué sur les bases les plus saintes et les plus humaines, et toujours les efforts des Pontifes ont eu pour objet d'en faire respecter les lois dans tout l'univers. Les œuvres de Rome catholique, en faveur de la famille, suffisent à elles seules à montrer tout ce que l'Europe doit à la Papauté. « La sainteté des mariages, dit Joseph de Maistre, base sacrée du bonheur public, est surtout de la plus haute importance dans les familles royales, où les désordres d'un certain genre ont des suites incalculables[2]. » Or, pendant que Londres protestante dit aux rois : *Vous pouvez prendre sept femmes et plus si cela vous plaît,* Rome catholique fait entendre aux princes le solennel *non licet*. Cela ne vous est pas permis, écrivait le Pape Nicolas au roi Lothaire, qui avait épousé Valdrade après avoir répudié sa femme légitime. Et quand Lothaire se rendit à Rome, le pape Adrien lui fit intimer ces paroles énergiques : « Si vous sortez de la mauvaise voie où vous êtes engagé je vous admettrai en ma présence, autrement n'attendez de moi que pénitences et châtiments. » *Non licet*, criait Grégoire V au roi Robert, qui s'était uni

[1] Lisez *The Times*, 22 décembre 1853.
[2] *Du Pape*, livre II, chap. VII. Paris, 1841.

avec Berthe contre les lois de l'Église et cet avertissement le ramena à l'observation de la morale. Si l'empereur Henri ne répudia pas sa compagne et ne profana pas la majesté du trône, ce fut par suite de la sage médiation du Pape Alexandre II. Urbain II cita Philippe de France, devant le concile de Plaisance et l'amena à renoncer à un double adultère. Philippe II de France reprit Ingelburge, son épouse légitime, par l'intervention d'Innocent III. La fermeté et la sévérité de Rome catholique corrigea les rois d'Aragon Pierre et Jacques I, qui, aveuglés par la passion, avaient foulé aux pieds les lois de la morale en répudiant leurs compagnes. Et enfin, Clément VII fit entendre à Henri VIII le solennel *non licet* quand, après dix-sept ans d'un heureux mariage béni par la naissance de cinq enfants, il répudia Catherine d'Aragon. « C'est ainsi, observe le comte Scherer, c'est en défendant avec la plus grande fermeté la sainteté du lien conjugal que les Papes ont conservé la morale publique, car la sainteté des mariages est la base de la moralité publique[1]. » C'est ce qui a fait dire au protestant Herder, célèbre philosophe allemand : « Certainement l'évêque de Rome a fait beaucoup pour le monde chrétien. Non-seulement il a conquis un monde en le convertissant, mais il a encore gouverné ce monde, par les mœurs et par les lois, plus longtemps, avec plus de puissance, et avec plus de tendre sollicitude que l'ancienne Rome n'avait gouverné le monde conquis par ses armes. »

Les Papes postérieurs ont suivi ces traditions si nobles. Qui ne connaît les brefs, les instructions, les réclamations, les sollicitudes de Pie VI, Pie VII, Grégoire XVI, dans le but de pourvoir à la sainteté du mariage, et à la stabilité de la famille menacée par la révolution? Je me contenterai de rappeler la lettre magnifique adressée par Pie IX au roi de Sardaigne, quand on voulut introduire le mariage civil en Piémont[2]. « Une loi civile, écrivait le Saint-Père, qui suppose

[1] *Le Saint-Père, considérations sur la mission et mérites de la Papauté.* Paris, 1853.
[2] Projet de loi sur le mariage civil, proposé au Parlement piémontais en juin 1852.

une séparation possible pour les catholiques entre le sacrement et le contrat de mariage, et qui prétend statuer sur sa validité, est en contradiction avec la doctrine de l'Eglise, elle empiète sur ses droits inaliénables et met pratiquement le concubinage sur la même ligne que le sacrement de mariage, en attribuant la même légitimité à l'un qu'à l'autre [1]. » Si le désordre n'a pas été jeté dans les familles du Piémont, c'est à Pie IX que notre pays en est redevable, dette immense que mes concitoyens s'efforceront de payer en partie par leur respect et leur affection envers cet angélique pontife, qui a sauvé parmi eux la société conjugale. *Il est certain,* a reconnu Voltaire lui-même, *qu'en faisant du mariage un sacrement, on faisait de la fidélité des époux un devoir plus saint, et de l'adultère une faute plus odieuse* [2].

Nous donnerons ici le discours si remarquable de Georges Bowyer, membre de la Chambre des Communes, contre le bill du divorce, prononcé dans la séance du 30 juillet 1857.

Comme j'ai parlé déjà de la nouvelle loi sur le divorce qui vient d'être introduite en Angleterre, j'ai pensé qu'il était bon de placer ici sous les yeux du lecteur, le savant discours prononcé à cette occasion par Georges Bowyer, membre de la Chambre des Communes. Voici ce discours, tel que l'a publié le *Times* du 31 juillet 1857.

« Ce projet de loi est présenté à la Chambre sous prétexte de justice et d'équité. On le donne comme un projet de loi pour les pauvres.

» Assurément, si le divorce était permis d'après les principes de religion et s'il n'était pas nuisible aux intérêts de la société, il devrait servir également pour le pauvre et pour le riche. Mais si c'était un projet de loi pour le pauvre, on n'aurait pas présenté contre lui des pétitions signées par 90,000 personnes, tandis qu'il n'en existe aucune en sa faveur. Il y a eu des pétitions de catholiques romains et de

[1] Lettre de SS. à S. M. Victor Emmanuel II, sous la date du 19 sept. 1852.

[2] *Œuvres de Voltaire,* édit de Kell, in-12, publiés par Beaumarchais, tom. XVII, pag. 290.

protestants de toute dénomination qui l'ont condamné, mais je n'ai jamais entendu parler d'aucune pétition en sa faveur. Je pense que le projet de loi ne tournerait pas à l'avantage du pauvre. Le très-honorable membre pour Oxfordshire, a fait remarquer, avec la pénétration qui le distingue, que, malgré sa prétention de donner une administration de justice à meilleur marché, le bill du divorce abolissait nombre de tribunaux locaux, qui rendaient la justice accessible à ceux qui résidaient loin de la métropole. Le mécanisme du projet de loi est compliqué à l'excès. Il paraît étrange qu'un seul juge puisse faire pendre un homme et qu'il faille deux juges présidents et un juge ordinaire pour lui permettre de divorcer. Je doute que le bill, vu son mécanisme, puisse fournir un remède à bon marché. Mais supposé qu'il le fît, il y a une question préalable à décider, savoir si la loi divine permet le divorce *a vinculo;* si la loi divine permet que le lien du mariage soit rompu de manière que les parties puissent se marier avec d'autres personnes. La question a été agitée dans une autre enceinte. Les évêques de l'Eglise établie n'étaient pas d'accord sur ce point. Quatre d'entre eux se sont déclarés contre le divorce *a vinculo*. Un des plus habiles a prononcé un discours, auquel on n'a pas répondu, auquel on ne pouvait répondre (*Ecoutez*). Une grande partie du clergé anglican a déclaré que le divorce *a vinculo* était contraire à la religion chrétienne. Comme je l'ai dit une autre fois, les anglicans traitent fort mal leur église. Je n'appartiens pas à cette église, mais ceux qui en sont membres agissent d'une manière fort incohérente, s'ils ne donnent pas aux docteurs de l'Église plus de temps pour examiner cette grande question. C'est une question théologique, et cependant nous sommes appelés à la traiter comme si c'était une simple législation ordinaire, basée sur des principes temporels. Ici nous n'avons pas à conclure quelque affaire de commerce (*Winding-up-tot*); ni à discuter un projet de loi pour établir des associations avec une responsabilité limitée; ni à voter un bill pour rendre plus prompte et plus facile la

dissolution de compagnies. Il s'agit d'une loi qui a trait au fondement même de la société et aux principes fondamentaux de la loi divine. Telle est la question que la Chambre est appelée à décider, et dans la décision de laquelle pèse sur elle une profonde et solennelle responsabilité. Ce bill doit être pleinement discuté, patiemment étudié, et toute raison qui peut être alléguée doit être examinée avec soin.

» Je ne m'arrêterai guère à parler des effets que la facilité du divorce produirait dans la société, mais je citerai le discours d'une personne qui occupe une haute fonction judiciaire en Prusse, prononcé dans la Chambre, et qui donne une idée des redoutables conséquences qu'engendre dans ce pays la facilité du divorce. Ce personnage a cité des exemples d'hommes qui avaient changé d'épouses, et d'une convention par laquelle une femme avait été vendue. Un riche célibataire s'engageait à payer une forte somme au mari, à condition que le divorce fût proclamé et qu'il pût épouser la femme mariée. On me dira qu'en Prusse le divorce se permet pour plus de raisons qu'il n'y en a dans ce projet de loi. Cela est vrai, mais si nous facilitons le divorce pour cause d'adultère dans l'étendue proposée par cette mesure, on insistera bientôt pour que le divorce soit accordé même dans les cas où il n'y a pas d'adultère. Si nous commençons par abolir le salutaire principe de la loi commune et ecclésiastique d'Angleterre, nous ne saurons plus où nous arrêter et nous ferons naître une immoralité universelle. Lord Stowell, dans l'affaire d'*Evans contre Evans,* a dit que les divorces *a mensa et thoro* ne s'accordaient que dans les cas extrêmes, et que la nécessité où étaient les personnes de rester unies les forçait d'être plus ou moins bons époux. Des personnes qui savaient ne pouvoir se séparer remplissaient leurs devoirs conjugaux mieux que s'ils eussent cru pouvoir s'affranchir des obligations de l'état de mariage. Ces raisons parvenaient presque à prouver que le mariage ne doit jamais être dissous.

» L'honorable et savant procureur-général a dit qu'on

avait permis des divorces *a vinculo* dans les 150 dernières années, et que ce projet de loi ne faisait qu'établir un mode plus facile et moins cher de les obtenir. Que la Chambre examine ce sujet d'une manière simple et conforme au sens commun, et elle verra que cet argument n'est pas fondé. Il est vrai qu'on a accordé des *priviléges* dans des cas particuliers pour séparer mari et femme, mais cela prouve que la loi commune défendait les divorces. Ces lois du divorce n'altéraient pas la jurisprudence du pays, et ne lui étaient pas incorporées. Ce qu'on demande maintenant à la Chambre, c'est d'écarter l'obstacle de la loi, d'altérer la jurisprudence du pays, et d'introduire dans cette jurisprudence, la nouvelle doctrine d'après laquelle le pouvoir judiciaire peut dissoudre le mariage, et mettre les personnes en état de se remarier. Parmi les catholiques romains, il n'y a pas de doute sur l'indissolubilité du mariage. Mon honorable et savant ami a lu un des décrets dogmatiques du concile de Trente, et quelques honorables membres, qui ne l'ont pas compris distinctement ou qui n'avaient pas leur latin présent à l'esprit, peuvent avoir pensé que ce concile avait déclaré le mariage dissoluble et anathématisé ceux qui le disaient indissoluble Comme ce n'était cependant pas le cas, je ne sais pourquoi mon honorable et savant ami l'a lu? Je suis tout disposé à me soumettre aux décrets du concile de Trente, mais comme je porte la parole dans une assemblée principalement composée de protestants, je n'invoquerai aucune autorité qui ne soit admise par les protestants aussi bien que par les catholiques.

» J'établis mes raisons sur les paroles de la sainte Écriture, et je démontre par elle que le mariage ne peut être dissous par aucune autorité humaine. On peut dire que cette Chambre n'est pas un lieu qui convienne aux discussions théologiques, mais si elle entreprend de décider des questions qui dissolvent la loi divine, elle ne peut s'empêcher de prêter l'oreille à la discussion de cette loi (*Ecoutez*). Il y a quatre passages dans l'Ecriture qui se rapportent à cette question ;

un dans saint Marc, un dans saint Luc et deux dans saint Matthieu. Voici ce que dit saint Luc : *Quiconque répudie sa femme et en prend une autre, commet un adultère ; et quiconque épouse celle qui a été répudiée par son mari commet un adultère.* Saint Marc s'exprime comme suit : Et il leur dit : *Quiconque renverra sa femme et en prendra une autre commet un adultère contre elle. Et si la femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.* Ces mots pris en soi déclarent que le mariage ne peut jamais être dissous ; et aucune exception n'est admise même dans le cas d'adultère. On lit dans les lettres de saint Paul plusieurs autres passages qui confirment ceux-ci. Je me dispenserai de les citer pour ne pas fatiguer la Chambre, d'autant plus que les honorables membres ne peuvent manquer de les connaître. Il y a deux passages dans saint Matthieu qui ont trait à cette question, et l'on prétend que ces passages contiennent une exception à la règle générale établie par les autres évangélistes. Cette exception, dit-on, permet le divorce dans le seul cas d'adultère. Le premier passage est celui-ci : *Mais je vous dis que quiconque renvoie sa femme, excepté pour cause d'adultère, la fait devenir adultère; et celui qui épouse la femme répudiée commet un adultère.* Le second passage dit : *C'est pourquoi je vous dis que quiconque renverra sa femme, hormis pour cause d'adultère, et en prendra une autre, commet un adultère.* Il y a ici une contradiction apparente entre les trois évangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. En prenant le texte dans la signification ordinaire de langage, il en est deux qui interdisent absolument le divorce *a vinculo matrimonii*, tandis que le troisième semble admettre une exception dans le cas particulier d'adultère. Voyons maintenant les moyens imaginés pour expliquer cette apparente contradiction. Tous les évangélistes ont été également inspirés, c'est pourquoi l'on ne peut pas dire que l'un a raison, et que les autres ont tort. Il doit y avoir quelque moyen de les mettre d'accord entre eux, et la question à examiner est de savoir comment on peut concilier l'incohérence dont il s'agit.

» Le premier moyen, celui indiqué par le procureur-général, est de lire les Evangiles comme un seul, et d'attribuer à saint Marc et à saint Luc l'exception supposée dans saint Matthieu. Je pense pouvoir démontrer que cette théorie est fausse et qu'on ne peut l'accepter comme le moyen propre à concilier les trois passages en apparence contradictoires. On ne peut pas prendre les Evangiles comme ne formant qu'un seul document. Ils ont été écrits par des auteurs divers, en divers temps, en divers lieux, et dans diverses parties de l'Église. Ils n'ont pas été réunis en un seul volume avant le quatrième siècle. Si la théorie que les trois Evangiles doivent être lus ensemble était juste, il devrait s'ensuivre que ce qui était permis dans une partie de l'Église était regardé dans une autre comme un péché mortel, ce que je tiens pour absurde. Il faut donc trouver quelque moyen de concilier l'apparente incohérence entre les Evangiles, sans adopter la méthode de les lire comme ne formant qu'un seul document. Or, si l'on pouvait démontrer que ce qui était considéré comme une exception dans l'Évangile de saint Matthieu n'était pas une exception, — que jamais l'on n'avait osé prouver par là que le divorce était permis en cas d'adultère, — la difficulté devrait s'évanouir. La question revient donc à savoir quel est le sens des paroles employées par saint Matthieu. Je crois pouvoir démontrer que ces paroles ne permettent pas le divorce pour cause d'adultère, et qu'elles ne forment aucune exception à la règle générale établie par saint Marc et par saint Luc.

» En vertu de la loi judaïque en vigueur dans le temps et le lieu où les paroles des Evangélistes ont été prononcées, l'adultère était punissable de mort. Un honorable membre a dit qu'il y avait une restriction à cette loi, et que la peine de mort n'était infligée que dans le cas où les délinquants étaient pris sur le fait ; mais cette doctrine est contraire à l'opinion des interprètes les plus savants et les plus experts. L'adultère étant punissable de mort, il était tout à fait impossible, — il était absurde, — que les paroles de saint Matthieu signifiassent que le divorce ne devait se permettre que dans

le cas d'adultère, lequel était un délit capital. Je n'entrerai pas dans la discussion des mots, encore moins citerai-je des textes grecs dans cette assemblée ; mais d'après M. Baddeley, autorité compétente, le premier passage de saint Matthieu signifie : *Je ne dis rien quant à l'adultère ;* et le second : *En laissant de côté l'adultère ;* indiquant ainsi que l'adultère n'était et ne pouvait être aucun motif de divorce. Le fait est que l'adultère était punissable par la loi criminelle. Le premier passage s'expliquerait donc ainsi : *Je vous dis que quiconque renvoie sa femme, je ne dis rien du cas d'adultère ; que celui qui épouse celle qui a été répudiée, commet un adultère.* Le second passage signifierait : *Je vous dis que quiconque renvoie sa femme, en excluant le cas d'adultère, je ne dis rien du cas d'adultère, et quiconque épousera la femme répudiée, commet un adultère.* Cette construction est conforme à l'original grec. Ainsi la saine interprétatien de ces passages est celle qui s'accorde avec les paroles des deux autres Evangélistes ; et le contexte de ces deux autres endroits contribue de cette manière à expliquer saint Matthieu.

» Contre la dissolubilité du mariage il y a les plus fortes expressions. *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.* Puis cette fameuse déclaration : *Homme et femme ne sont plus deux, mais une seule chair.* Tout le contexte va contre la dissolubilité du mariage. *Notre-Seigneur a dit aux juifs que Moïse avait permis la dissolution du mariage à cause de la dureté de leur cœur, mais qu'il n'en avait pas été ainsi au commencement.* C'est ainsi que nous avons tout l'esprit des passages évangéliques et de leur contexte, ce qui aboutit à mettre l'évangile de saint Matthieu en parfaite harmonie avec ceux de saint Marc et de saint Luc. Ensuite on demanda à notre Seigneur si le divorce était quelquefois permis. Il répondit en rappelant la première institution du mariage et dit dans les termes les plus énergiques : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.* Dans l'hypothèse d'une exception pour les cas où les délinquants étaient passibles de la peine de mort, il serait absurde de dire que dans ces cas le

divorce était permis. La mort de l'homme ou de la femme coupable dissoudrait naturellement le mariage, et ainsi la loi qui punissait de mort l'adultère, prouvait que le mariage ne pouvait être dissous par aucun autre moyen. « Du reste, la loi anglaise proclame l'indissolubilité du mariage ; car c'est ainsi que la loi ecclésiastique qui fait partie de la loi commune d'Angleterre, interprète la loi du pays. Mais, tout en supposant que la loi ait permis des divorces *a vinculo*, je crois, malgré les arguments de l'honorable et savant Procureur général, qu'il y a pour le moins de graves doutes sur ce point. Les évêques anglicans ne sont pas d'accord. Environ 6,000 membres du clergé protestant ont dit, en substance, que le mariage est indissoluble ; et ils ont déclaré que s'ils sont forcés de marier des personnes divorcées, ils croiront commettre un péché. Je ne puis partager l'avis du Procureur général, qui prétend qu'une loi faite par le Parlement est un guide infaillible. Chacun, sans doute, est obligé d'obéir à la loi, mais il y a des limites au delà desquelles on ne peut exiger des hommes qu'ils agissent contre leur conscience. Il a été dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; » mais ce commandement prouve qu'il y a des bornes que les ordres de César ne doivent pas franchir. Je ne puis m'empêcher de plaindre les ecclésiastiques qui demandent à la Chambre de les décharger de l'exécution de ce qui serait un fardeau pour leur conscience. (*Ecoutez, écoutez.*) Qu'il y ait un doute sur cette importante question, nul ne peut le nier, et l'existence même de ce doute est un motif suffisant pour rejeter ce projet de loi. Pour ces raisons, j'appuie l'amendement proposé par l'honorable membre pour l'université d'Oxford.

CHAPITRE XXVII.

L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE A ROME ET A LONDRES.

La législation anglaise n'est pas la même dans tout le royaume. — Le droit commun. — L'équité. — Les actes du Parlement. — Cercles vicieux. — Multiplicité des lois. — Jugements d'un avocat de Londres sur la juridiction anglaise. — Londres légale. — Statistique. — Le corps judiciaire de Londres — Tableau des magistrats de la capitale. — Les tribunaux de Rome. — Tribunaux civils. — Tribunaux criminels. — Tribunaux pour tout le monde catholique.

Nous avons dit un mot des délits; parlons maintenant des jugements et des peines. On ne cesse de reprocher à Rome, le manque de codes, la lenteur des procès, la multiplicité des tribunaux. Voyons comment les choses se passent à Londres, et si les Anglais ont bien le droit d'articuler un pareil reproche. D'abord le Royaume-Uni n'est pas gouverné par la même législation, car l'Ecosse est régie par des lois spéciales, principalement fondées sur la jurisprudence romaine. La vraie législation anglaise s'étend uniquement à l'Angleterre et à l'Irlande. Elle se divise en deux parties, l'une dite Droit commun (*common Law*), et l'autre Equité (*equity*). A quoi il faut ajouter les actes du Parlement (*statute Law*) pour avoir tout le corps du droit britannique.

Le *Common Law* est le *jus non scriptum*, qui comprend les coutumes générales du royaume, lesquelles se trouvent dans quelques anciens traités, et dans les décisions des cours de justice. Le système anglais est basé sur le principe que le droit commun se trouve dans le cœur des juges des cours

supérieures, et que leurs décisions sont la meilleure preuve du *Common Law*. De là découle un solennel cercle vicieux, attendu que, les juges décident les causes d'après les règles du droit commun, et que ce droit commun est formé par les décisions des juges [1].

L'*Equity* ressemble à l'ancien droit prétorien, ou *jus honorarium* des Romains, avant l'édit perpétuel fait par Salvius Julianus sous l'empereur Adrien. Elle est introduite pour corriger les défauts du *Common Law*. C'est une règle du droit commun que les questions de fait doivent être décidées par les jurés même en matière civile ; mais comme il y a des causes auxquelles le jugement du *jury* pourraient difficilement s'appliquer, ces causes passent naturellement à la grande Chancellerie, qui est la grande cour d'Equité.

Cette cour a une procédure issue du droit canon, en ce qu'elle administre la justice dans diverses classes de causes, auxquelles la procédure du *Common Law* ne peut s'appliquer. Mais dans l'*Equity* aussi se trouve le cercle vicieux que nous avons signalé dans le *Common Law ;* car les juges de la Chancellerie jugent d'après l'*équité,* laquelle *équité* consiste dans les décisions de ces mêmes juges. Les jurisconsultes anglais disent *Equitas sequetur legem ;* mais cela n'est pas toujours vrai, car il se présente souvent un *conflictus legum* entre le droit commun et l'équité. Les inconvénients qui en résultent sont tels que les juges du *droit commun* cherchent de nos jours à se conformer à l'*Equité*. Le Parlement a secondé la tendance qui règne aujourd'hui d'unir les deux systèmes de jurisprudence, nouveauté d'où dérive en attendant pour chacun d'eux un surcroît d'incertitude.

Le *Statute Law,* ou les lois faites par le Parlement forment quarante gros volumes in-quarto, qui contiennent 14,070

[1] Déjà en 1826, ces décisions étaient contenues dans 364 volumes. Ce nombre est maintenant augmenté et augmente chaque jour énormément. Les livres de décisions ont plus ou moins de crédit dans le barreau. Ce ne sont que des recueils faits par divers avocats, sans autorité au tribunal, excepté le recueil moderne des décisions de la Chambre des Lords.

lois, dont 430 concernent exclusivement l'Ecosse et 625 l'Irlande. Cette collection s'accroît chaque année d'un volume, vu que le Parlement vote par an plus d'une centaine de lois[1]. La masse toujours croissante de ces statuts et la confusion qui en résulte ont fait naître le désir d'un code de Statuts. On a même nommé une commission pour cela ; mais la besogne est fort peu avancée jusqu'à présent. On s'applique spécialement à former un code de statuts criminels, travail dans lequel se rencontrent de très-grandes difficultés, parce qu'une grande partie du droit criminel réside dans le droit non écrit (*Common Law*), et qu'ainsi le droit criminel tiré des statuts du Parlement, ne serait pas un corps complet de loi criminelle.

Les lecteurs comprendront facilement le résultat de ce système de législation. Voici comment le juge un habile avocat de Londres : « Ce système produit l'arbitraire dans l'administration de la justice, arbitraire tel qu'il n'en existe peut-être pas de semblable dans aucun autre pays. On pourrait presque dire que dans la majeure partie des causes il n'y a pas de loi, et que tout dépend de la volonté de la Cour. Si la magistrature anglaise était corrompue, la constitution serait bientôt renversée. Mais les magistrats sont largement payés et dans ces temps il n'y a pas même l'ombre du soupçon qu'ils puissent être corrompus par des dons ou détournés de leur devoir par des menaces. Il faut avouer cependant qu'on voit souvent dans les sentences des juges la force des préjugés personnels politiques, et surtout religieux. Les magistrats, même ceux qui sont le plus haut placés, subissent aussi l'influence de l'opinion, du désir de la popularité, et de la voix de la presse. Et comme, sauf les appels dans quelques cas, les causes sont jugées par un seul juge avec le *Jury* ou sans *Jury*, il arrive que ces motifs peuvent influer beaucoup sur l'issue des procès. Les décisions des Cours en Angleterre sont souvent injustes et absurdes. L'esprit exclusif et municipal du protestantisme a très-considérablement con-

[1] En 1856, le Parlement anglais a fait 122 statuts.

tribué à empêcher la formation d'un système complet de jurisprudence fondée sur le droit romain et sur le droit canon, lequel aurait mis un frein au pouvoir arbitraire des magistrats. La législation anglaise demeure donc pour ainsi dire dans un état d'enfance. Les mêmes causes empêchent le développement parmi nous (en Angleterre) de l'étude de la jurisprudence considérée comme science. L'étude du droit canon est chassée par le protestantisme des universités anglaises, et le droit civil passe pour suspect, comme étant chose étrangère et appartenant aux nations catholiques. Ils ont cependant produit l'un et l'autre un effet important sur le développement des lois anglaises, et il existe des chaires de droit civil à Oxford, à Cambridge et à Londres. Néanmoins la jurisprudence anglaise est la plus imparfaite qui existe en Europe. Cependant les Anglais croient bonnement qu'il n'existe dans aucun autre pays des lois comparables à leurs lois, formées sous l'influence du protestantisme. Cette opinion est chose étrange, mais l'erreur religieuse entraîne avec elle une foule d'autres erreurs, et cache ou du moins obscurcit les plus importantes vérités de toutes les sciences morales et politiques[1]. »

Avant de passer à l'énumération des tribunaux qui existent à Londres il sera utile de rapporter la statistique de *Londres Légale*, d'après Henry Mayhew[2]. Il y a dans la capitale de l'Angleterre 47,746 personnes qui vivent de leurs talents, sur 2,362,236 habitants, c'est-à-dire presque la cinquantième partie de la population. La population est pour Londres de 20 sur 1000, ou environ 2 pour 100 ; tandis que dans tout le reste de l'Angleterre elle est de 11 sur 1000. De ces personnes qui vivent à Londres de leurs talents, 5,863 sont avocats ou gens de loi (*lawyers*), 5,631 médecins, 2,393 ministres de religion, avec leurs 11,210 subalternes (*subordinates*), 1,195 lettrés, 17,241 enseignants, 156 professeurs

[1] Voyez la *Civiltà Cattolica*, 3e série, vol. v. Roma, 1857, pag. 122 et suiv.
[2] Great World of London, 1857, IIe partie. *Legal London*, page 71 et suiv.

de sciences, 4,058 architectes et artistes[1]. Londres légale a 1,513 *baristers,* c'est-à-dire juges et avocats défenseurs; 3,418 *sollicitors,* c'est-à-dire avocats procureurs; 772 *layers,* avocats qui donnent des avis, et autres procureurs; 4,340 *law clerks,* employés dans les bureaux d'avocats ou de gens de lois quelconques; 1,096 *law court officers,* officiers des tribunaux, dont 8 sont des femmes; en tout, il y a 11,112 personnes qui composent la famille des légistes de Londres[2]. Dans toute l'Angleterre et Galles, il se trouve 15,377 *layers,* et 11,739 *clerks,* etc., ensemble 27,116 légistes, qui font la proportion de 57 sur 1,000 habitants.

Pour abréger, et donner au lecteur une certaine idée du corps judiciaire de Londres, j'ai formé le tableau suivant, qui présente le nom, la qualité, le nombre des magistrats, leurs attributions et traitements respectifs.

[1] MAYHEW, *Professionnal London,* pag. 69. [2] ID., *Legal London*, pag. 77.

Nom, Attributions et nombre des Tribunaux de Londres.

	NOM DES TRIBUNAUX OU COURS.	ATTRIBUTIONS ET COMPÉTENCES.	NOMBRE ET TRAITEMENTS.
COURS DE PREMIÈRE INSTANCE.	Metropolitan police court [1].	Police et justice de paix.	13 Les juges ont de 25 à 30,000 l.
	County court [2].	En matières civiles et commerciales jusqu'à 1250 l. et plus, avec le consentement des parties.	10 Les juges ont 30,000 l.
	Quarter general session [3].	Pour le jugement de délits non transmissibles aux assises.	2 Sont gratuits.
	Court of Bankruptcy [4].	Commerciales.	1 Les juges ont 30,000 l.
	Court of insolvency [5].	Civiles et commerciales.	1 Les juges ont 30,000 l.
	Court of Queen's bench [6].	Criminelles et civiles pour les causes au-dessus de 1250 l.; elle juge aussi en première instance sur la demande des parties.	5 Le président, a 200,000 l. et les juges 125,000 l.
	Court of Commo-pleas [7].	Identiques à la précédente.	5 Le présid. 175,000. les juges 125,000.
COURS D'APPEL	Court of Exchequer [8].	Identiques aux deux précédentes.	5 175 et 125,000.
	Old Bayley [9].	Spécialement criminelle.	6
	Chancery court [10].	En première instance et en appel, en matières civiles et ordinaires.	5 250,000, 200,000 et 125,000.
COURS DE CASSATION.	Privy Council [11].	En appel des sentences de toutes les autres cours supérieures.	
	Court of the Lords [12].	En appel des sentences de toutes les autres Cours; elle juge en outre souverainement en matière de divorce absolu.	
COURS ECCLÉSIASTIQUES.	Court of the Arches [13].	Matières ecclésiastiques.	
	Court of the faculties [14].	Matières mixtes, soit pour conférer des grades universitaires, soit pour accorder des dispenses relatives aux mariages defendus.	
	Court of the prerogatives [15].	Matières civiles, spécialement en ce qui regarde les successions.	
COURS DE LA CITÉ.	Lord Mayor Court [16].	Matière de police.	200,000 l.
	Sheriff Court [17].	Première instance en matière civile et commerciale.	187,500 l.

Ceux qui connaissent cette filière de tribunaux et qui admirent les institutions de Londres ne voudront certainement pas reprocher à Rome le grand nombre de ses tribunaux. Je ne répèterai pas ici ce que j'ai déjà dit dans les *Victoires de l'Église* sur la législation en vigueur dans les Etats Pontificaux et sur l'excellence reconnue par les adversaires eux-mêmes de quelques magistrats qui y siégent. J'ajouterai seulement quelques indications sur les tribunaux de Rome, qui ne sont pas un labyrinthe inextricable, comme on se plaît à les dépeindre.

[1] Cour de police métropolitaine. [2] Cour des comtés.
[3] Cours des sessions trimestrielles. [4] Cours des faillites. [5] Cour d'insolvabilité.
[6] Cour du banc de la reine. [7] Cour du droit commun. [8] Cour de l'Echiquier.
[9] Constituée avec deux membres de chacune des cours précédentes.

[10] Cour de la Chancellerie. Les causes déférées à cette Cour sont interminables. Les ministres mêmes ne cessent de faire un tableau lamentable du nombre des causes arriérées qui languissent dans les rôles de la Cour de Chancellerie. Elles ont augmenté d'année en année, et l'on a su par un document officiel qu'en 1856, elles s'élevaient déjà à 8356. Il est certain que depuis lors leur masse s'est encore accrue. En outre, les dépenses relatives à l'expédition des causes dans cette cour sont tellement exagérées que lord Brougham lui-même, ancien Grand Chancelier, disait : « qu'une personne de sens ne devait pas intenter un procès dans cette juridiction, si l'importance de l'affaire ne dépassait point 25,000 livres. » Du reste, on ne peut mieux décrire l'horreur que cette Cour inspire aux plaideurs anglais, qu'en citant le paragraphe suivant d'un article du *Times :*

« Le seul nom de Chancellerie éveille partout la terreur. C'est un abîme dévorant, c'est un antre dont il est impossible de sortir quand on y est entré. Demandez pourquoi une telle famille est en ruine? Pourquoi les héritiers d'un homme fort riche sont devenus de pauvres vagabonds sur la terre? Pourquoi les maîtres de maison, les agents, les jardiniers, les serviteurs fidèles d'un maître juste et libéral, sont réduits à vivre avec les subsides des paroisses, bien qu'un testament leur ait assuré une modeste existence? Pourquoi l'on voit des maisons sans fenêtres tomber peu à peu en ruine et leurs portes mêmes s'en aller en morceaux? Pourquoi tel individu s'est noyé? Pourquoi tel autre a fini par se compromettre et se déshonorer? On vous répondra, soyez-en certain, qu'il y a là dessous quelque procès en Chancellerie. L'homme laborieux, rangé, qui à force d'épargnes est arrivé, une année après l'autre, à cumuler un modeste pécule, et s'abandonne à l'illusion naturelle de finir ses jours dans une honnête médiocrité, deviendra pâle et prêt à s'évanouir s'il est menacé d'un procès en Chancellerie... Plaider en Chancellerie, c'est tomber dans un gouffre sans fond et sans issue ; la Cour de Chancellerie est un ogre insatiable! Les notions du juste et de l'injuste y deviennent des enfantillages. Tout est confusion dans les mystérieux procédés d'un procès en Chancellerie! En un mot, c'est une Cour qu'on peut appeler Cour d'iniquité au lieu de cour d'équité. C'est une plaie sociale incurable ; c'est un mal pestilentiel. »

[11] Conseil d'État (formé en comité judiciaire). [12] Chambre des Pairs.
[13] Cour des Arches. [14] Cour des facultés. [15] Cour des prérogatives.
[16] Cour du Maire. [17] Cour du Sherif.

En commençant par les tribunaux civils nous trouvons la *Chambre apostolique* qui s'occupe de l'administration des biens domaniaux et des questions qui s'y rapportent. Le *tribunal civil de Rome,* qui juge les causes civiles et criminelles de Rome en première, seconde et troisième instance. La *Sacra-Rota,* qui remonte au Pontificat de Jean XXII (1316-1324), composée d'auditeurs romains et étrangers. Ce tribunal prouve la sollicitude de Rome pour toute la chrétienté[1]. Autrefois les Souverains Pontifes confiaient à leurs chapelains l'arrangement d'un grand nombre d'affaires soumises à leur jugement. De là s'est formé un tribunal civil, chargé de prononcer en appel sur les procès déjà discutés devant les autres tribunaux. Quand l'Europe n'avait qu'une seule foi, Rome était regardée comme la suprême autorité des nations, même pour beaucoup de questions civiles, c'est pourquoi la Rota possédait des juges appartenant à d'autres pays, et toutes les nations catholiques y avaient leurs représentants, parce qu'elles regardaient Rome comme étant la patrie commune : *Roma communis nostra patria est*[2]. Aujourd'hui encore, la France, l'Espagne, l'Autriche, la Toscane ont le droit de nommer des auditeurs de Rote. Un Français, Charles de la Tour d'Auvergne, et un Espagnol, Emmanuel Rodriguez y Sanchez, font partie de ce tribunal. La corporation des avocats de la Rote prend le nom de *collége des avocats consistoriaux*[3]. Le *tribunal criminel de Rome* juge les délits et crimes qui se commettent dans la Capitale ; et le *tribunal criminel du vicariat* juge les causes relatives aux bonnes mœurs. La *segnatura* est le tribunal de cassation, et le *Camerlengato* est la Chambre des comptes constituée comme en France. Il y a encore trois tribunaux cosmopolites pour les affaires ecclésiastiques ; la *pénitencerie apostolique* régie par les règles de Benoît XIV[4], qui juge les cas de conscience. Ainsi, les catholiques du

[1] Gaume, *Les trois Rome*, vol. II, pag. 43. Paris, 1857.
[2] Modest., lib. *Manumiss.*, etc., Roma, ff. ad municip.
[3] Il y a aussi à Rome un tribunal de commerce.
[4] Constitut. *Pastor bonus*, etc.

monde entier peuvent *toujours* et *gratuitement* obtenir de l'Eglise leur mère, les décisions nécessaires pour mettre leur cœur en paix. La *Daterie,* appelée par les docteurs l'*organe du Pape*[2], dont les attributions sont la collation des évêchés, des bénéfices, des canonicats, les dispenses d'âge, etc. La *Chancellerie apostolique* qui date de Luce III (1182) et traite les affaires ecclésiastiques ordinaires. Elle suit depuis plusieurs siècles une procédure invariable dans ses relations avec le monde catholique. En résumé, il y a dans Rome trois tribunaux qui président aux relations civiles des citoyens ; quatre qui répriment les délits ; et trois qui embrassent les affaires de la Chrétienté.

[1] Conrad. *Praxis benefic.*, lib. xi, ch. ii, 9.

CHAPITRE XXVIII.

LES PRISONS DE ROME ET DE LONDRES.

Ancien état des prisons en Angleterre. — De quelques prisons actuelles de Londres. — Newgate décrite en 1857, par le *Times*.— Cinq systèmes de discipline. — Défauts particuliers de chacun d'eux. — Résultats moraux. — Statistique des récidives. — Deux mots sur chaque prison de Londres. — Pentonville la prison modèle. — La prison des femmes et des enfants. — Les prisons sur la Tamise. — *The Millbank prison*. — Les prisons correctionnelles, nourriture des prisonniers. — Punitions. — Les prisonniers irlandais. — A qui leurs délits sont imputables. — Les prisons de Rome, décrites vers la fin de 1856, par un membre de la Chambre des Communes.

« Autrefois les prisons en Angleterre étaient fort mal tenues sous tout rapport ; mauvaise nourriture, mauvaise ventilation, mauvais écoulement, absence de classification et de séparation des détenus ; chaque prison était un théâtre de disputes, un enfer de cris tapageurs, un cloaque où la fièvre avait élu domicile. C'était de plus un collége où les jeunes délinquants étaient formés au vice dans toutes les règles par les plus habiles professeurs d'iniquité [1]. » A cette époque, les prisons en Angleterre étaient affermées à des individus qui se chargeaient de l'entretien des détenus au prix de trois ou quatre *pence* par jour pour chacun d'eux (30 ou 40 centimes). Le salaire des fermiers chargés de la garde des prisons, consistait dans les économies qu'ils pou-

[1] *A college for young criminals, where the juvenile offender could be duly educated in vice by the more expérienced professors of iniquity.* Howard, *The state of the Prisons in England and Wales*, publié en 1775.

vaient faire dans leur exploitation jointes à l'écot qu'ils faisaient payer aux prisonniers quand ils étaient mis en liberté. Tous les détenus qui attendaient leur mise en liberté devaient payer l'écot, sinon, on les faisait languir en prison [1]. L'emprisonnement en Angleterre équivalait souvent à une condamnation à mort, par suite de quelque horrible maladie ; et toujours le prisonnier avait à subir les dernières extrémités du froid et de la faim. On connut en Angleterre sous le nom de *jail fever,* fièvre de prison, une maladie engendrée par le manque d'air, de chaleur, de nourriture et de propreté. Elle était très-meurtrière et faisait périr chaque année des centaines de prisonniers. Ceux qui échappaient restaient dans un affreux état de faiblesse. Cette maladie était si commune, que les prisonniers ayant un jour été conduits à la darse, ils emportèrent avec eux une atmosphère tellement pestilentielle, qu'elle fit perdre à beaucoup la santé et la vie. Dans *certaines* prisons, hommes et femmes étaient mêlés dans la même chambre, et dans toutes dominaient librement l'oisiveté, l'obscénité et le blasphème. Le gardien n'y prenait pas garde, car son premier devoir était de ne pas laisser échapper les prisonniers et son principal désir d'extorquer de l'argent à leurs parents [2]. Ce système se maintint longtemps, car en 1829, le capitaine Chesterton, entrant en charge comme gouverneur de la prison *Coldbath Fields,* écrivit ceci dans son *Autobiographie :* « Ceux qui connaissaient le mieux la prison, ignoraient complétement quelle horrible extension avait acquise la dissolution qui y régnait. *Se procurer des profits déshonnêtes était l'unique règle observée depuis le gouverneur qui m'a précédé jusqu'au dernier employé...* Il est impossible à l'esprit de concevoir un spectacle plus dégoûtant que l'économie intérieure de ce lieu souillé [3].»

[1] Mayhew, pag. 28, *Condition of the Prisons in the Olden Time.*

[2] Voyez Mayhew, *The Great World of London,* 2e partie, page 98, *of prison discipline.*

[3] *Peace, War and adventure, an Autobiography,* by Charles Laval Chesterton, vol. II, pag. 247.

Voilà pour le passé. Quant au présent, voici comment s'exprimait sir Hepworth Dixon, parlant des prisons de Londres en 1850 : « Il faut avoir perdu tout sentiment de honte pour pouvoir être témoin des abominations de la prison à *Horsemonger Lane*, ou à *Giltspur Street Compter*, et ne pas éprouver une grande indignation. A *Giltspur Street Compter*, les prisonniers dorment dans des cellules qui sont la moitié de celles de Pentonville. Et cependant l'on a considéré ces dernières comme pouvant à peine contenir un prisonnier, avec cela qu'elles sont bien aérées, tandis que les premières ne le sont pas ou le sont mal. J'ai vu cinq détenus, renfermés dans ces cellules à quatre heures du matin, pour y rester jusqu'au jour dans les ténèbres et dans l'oisiveté, satisfaire à tous les besoins de la nature non-seulement en présence les uns des autres, mais comme entassés les uns sur les autres dans ces étroites cavernes[1]. » Le même M. Dixon se plaint que, dans la prison de Londres appelée Newgate, les innocents soient confondus avec les coupables, ce qui fait qu'ils y apprennent à mal vivre, et s'ils sont absous après la preuve de leur innocence, ils ne sortent plus innocents mais initiés à l'art du méfait[2].

En janvier 1857, le *Times* a publié une lettre très-curieuse intitulée : *La prison de Newgate, son passé et son présent.* L'auteur a prouvé par des documents officiels et des autorités historiques que « quelle qu'ait été l'amélioration morale de la métropole, Newgate a continué d'être un centre de pestilence et de dégradation morale. » Sir Richard Philipps, qui était shériff de Londres en 1808, appelait Newgate *un séminaire public de vice, où l'on enseignait l'art de voler*. En 1815, Elisabeth Fry visita Newgate et en sortit le cœur soulevé et déchiré par la saleté qu'elle y avait trouvée, les blasphèmes qu'elle y avait entendus, les délits qu'elle y avait vus. En 1817, M. Poynder affirme que plusieurs des vols les plus classiques commis à Londres, avaient été combinés à Newgate. En

[1] *Londons Prisons*, by Hepworth Dixon, pag. 7-10. La prison de *Giltspur street Compter* est maintenant supprimée. [2] Mayhew, *Of Prison discipline*, pag. 99.

1820, le grand jury de Londres observait « que l'effrayante augmentation des délits dans la métropole, surtout parmi la jeunesse, doit être attribuée à la détestable organisation de la prison de Newgate, où l'on entasse les prisonniers sans distinction de faute, et où les filles et les garçons, emprisonnés pour de légers délits, se trouvent à côté des malfaiteurs les plus vils et les plus endurcis. » Et seize années plus tard, les choses se trouvaient encore dans les mêmes termes, car les inspecteurs des prisons, dans leur rapport de 1836, répétaient les mêmes plaintes et disaient que « l'on ourdit à Newgate toute fraude, tout moyen de dépouiller les imprudents, et on les enseigne à ceux qui n'ont pas encore été initiés dans les mystères du délit. » En 1846, les inspecteurs revenaient à la charge, et écrivaient dans leur dixième rapport : « Un impérieux sentiment du devoir nous a obligé de faire chaque année des remontrances contre Newgate, qui est la plus triste des prisons, et maintenant nous ne pouvons nous empêcher de renouveler nos plaintes contre elle. Sous quelque rapport que nous la considérions, elle nous apparaît comme une école où le jeune malfaiteur se perfectionne dans l'art du délit. » C'est toujours ce que le docteur Dodd disait jadis de Newgate : « Est-ce là le lieu établi par la justice pour y renfermer l'ennemi de l'ordre civil, afin qu'il retourne meilleur à la vie sociale? Cette école d'infamie qui rend ennemi de Dieu et de l'homme endurcit dans tout genre de crime. Le mécréant élevé au sein de cette profonde infection, se couvre tout entier de ses souillures pestilentielles et exhale le poison et la mort partout où il dirige ses paroles contagieuses[1]. » En 1857, M. Rose, ex-shériff, prit le parti de certain John Markham, renfermé à Newgate, quoique innocent, et raconta les abominations de cette prison. « L'innocent John Markham, écrivait-il, a été renfermé pendant deux mois à Newgate avec les coupables qui sont tous dans la même chambre. Il y avait trois homicides, des auteurs d'exploits sanglants, des délits

[1] Dood, *Prison thoughts*, ou *Pensées de prison*.

les plus atroces ; et des *Bulghers*, et des *garroters*, et des brigands a *nativitate*, et des affidés de voleurs, etc. L'amusement de cette tanière infernale consiste à raconter les anciens méfaits, et à ourdir des projets pour en commettre de nouveaux à la première occasion. » Ainsi, observait le *Times* : « Les vers de Dodd en 1777 et la prose de Rose en 1857 sont identiques ; et il est impossible de calculer combien de mal a fait à la société la continuation de cet état de choses [1]. »

Je ne veux pas insinuer que la condition de la prison de Newgate soit celle de toutes les prisons de Londres. Mon but unique est d'établir que le *Times* a tort, quand il ose dire des prisons de Rome que « les horreurs commises dans ces prisons ne peuvent être comparées qu'à ce qui se passait dans les mystères de l'inquisition espagnole, aux plus mauvais temps de ce tribunal.... Il s'agit d'une corruption morale indicible qui enveloppe tout sur cette terre papale [2]. » J'ai peine à comprendre de quelles *horreurs* et de quelle *corruption morale* le *Times* veut parler. Il est certain qu'avant de songer aux prisons des Etats Pontificaux, il devrait s'efforcer d'améliorer les siennes, et se rappeler, par exemple, ce qu'il disait, il y a quelques années : « La prison de Birmingham a été le théâtre de scènes, qui ont été décrites par plusieurs témoins oculaires de manière à faire horreur.... Ces scènes, qui paraîtraient des inventions dans les romans de Dickens, se sont réellement passées dans les prisons de cette ville [3]. » Mais le poète avait bien raison de dire que le fabricateur souverain

> ... Fit pour nos défauts la poche de derrière
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Londres a essayé les systèmes de discipline suivants pour améliorer ses prisons :

1° La classification des prisonniers (*The classification of*

[1] *The Times*, dans une lettre signée J. A., sous la date de Manchester, 13 janvier 1857. [2] *The Times*, 20 septembre 1855. [3] *Ibid.*, 15 septembre 1853.

prisonners) non-seulement d'après le sexe, mais encore d'après l'âge; en distinguant les novices de ceux qui étaient vieillis dans le vice, les degrés de dépravation et les délits commis; et cela pour empêcher le surcroît d'immoralité qu'on avait si vivement à déplorer dans la prison de Newgate. « Ce système, dit Henry Mayhew, malgré les grandes dépenses qu'il exige, n'a produit aucun résultat; les prisonniers de la même classe continuent à s'instruire dans le mal[1]. »

2° Le système du silence (*The silent associated system*), par lequel on interdit aux prisonniers toute communication par paroles, par signes, et par regards, en châtiant sévèrement quiconque tente de violer ces lois. Ce système est appelé *The silent associated system*, parce qu'il n'exige pas la classification mentionnée plus haut, et qu'il permet de réunir diverses classes de délinquants. Il a été introduit à *Coldbath Field Prison*, le 29 décembre 1854; mais il requiert un nombre extraordinaire de surveillants pour maintenir la loi et rend nécessaires d'innombrables punitions[2]. A *Coldbath Fields Prison*, 272 personnes ont été employées pour surveiller 682 détenus; c'est-à-dire 10 sur 25, et 6,794 punitions ont été infligées en une seule année à ceux qui avaient parlé. Ce système produit en outre des effets immoraux sur l'esprit des prisonniers[3].

3° Le système de séparation (*The separate system*), d'après lequel chaque détenu est enfermé dans une cellule séparée, qui sert d'ouvroir, de réfectoire et de doctoir; et cela pour empêcher qu'il ne se dépravе davantage en communiquant avec les autres malfaiteurs, et pour qu'il apprenne par la solitude à rentrer en lui-même et à s'améliorer par la réfle-

[1] *The Great World of London*, 2e partie, pag. 100.

[2] Le nombre des punitions infligées, en une année, par le système du silence a été comme suit dans trois prisons de Londres : *Brixton House of Correction*, prisonniers, 3,285, punitions, 1,171. — *Westminster Bridwell* (Tothill Fields), prisonniers, 5,524, punitions, 4.848. — *Coldbath Fields House of correction*, prisonniers, 9.750, punitions, 13,812. Voyez *Second Report of Inspectors of Prisons fort Home district.*

[3] Mayhew, *The Great World of London*, pag. 101;

xion. On a soin de satisfaire d'une manière convenable aux besoins physiques du prisonnier, en lui procurant de l'air, de la chaleur, de la propreté, et même de l'exercice corporel, et en lui permettant d'aller au grand air une fois par jour. Le chapelain le visite souvent, et les livres ne lui manquent pas. Il doit se rendre chaque jour à la chapelle. S'il est ignorant, on lui procure l'instruction nécessaire ; s'il tombe malade, il a le moyen de faire connaître ses besoins aux gardiens. Les commissaires du gouvernement anglais ont fait de grands éloges de ce système, et affirmé que c'était l'unique base salutaire sur laquelle on pût établir une réforme avec espoir fondé de bon succès[1]. Cependant l'expérience a démontré que ce système engendre la folie et augmente le nombre des aliénés. Il résulte des statistiques officielles que de 1842 à 1849, il y a eu 85 cas de folie par an sur une moyenne de 144,520 prisonniers dans toute l'Angleterre, c'est-à-dire 5-8 sur 10,000 prisonniers[2]. Et les statistiques de la prison de Pentonville, montrent que dans la période du 22 décembre 1842 au 31 décembre 1850, il y a eu, en moyenne, 22 cas de folie sur 443 individus, ce qui donnerait par an 62-0, au lieu de 5-8 sur 10,000 prisonniers[3]. Il y a eu, en outre, dans la même prison et durant le même espace de temps, 22 cas de folie légère et huit suicides. Dans la prison de Millbank, le docteur Baly, qui en est le médecin, a rapporté en 1851, que, dans le cours de huit ans, il y avait eu 65 cas de folie sur 7,397 prisonniers, ce qui donnerait 87-5 cas sur 10,000[4]. En Amérique, ce système avait été introduit en 1821 ; mais, en 1823, seulement après dix-huit mois d'expérience, on trouva qu'il avait produit les plus désastreux résultats, spécialement par rapport à la folie, la

[1] *The result of our entire experience is the conclusion, that the separation of one prisoner from another is the only sound basis on which a reformatory can be established with any reasonable hope of succes.* MAYHEW, *The Great World of London*, pag. 102.

[2] *Fifteenth Report of Prison Inspectors*, pag. 34.

[3] Voyez le Rév. M. BURT, *Results of separate Confinement at Pentonville.*

[4] Docteur BALY, *Report ou separate Confinement.*

majeure partie des prisonniers ayant été frappés de maladie mentale.

4° Le système mixte (*The mixed system of Prison discipline*), qui a été adopté dans la prison de Millbank. Il consiste à combiner le système du silence avec le système de la séparation. Les prisonniers travaillent ensemble en silence pendant le jour, mais pendant la nuit ils dorment dans des cellules séparées.

5° Le système appelé *Mark*, par lequel les malfaiteurs, au lieu d'être condamnés à une certaine durée de peine, sont condamnés à une certaine *quantité* de travail, indiquée par un signe (*Mark*), d'où est venu le nom du système. Ce système n'a été employé jusqu'ici que dans l'île de Norfolk. On l'a appliqué aux plus grands malfaiteurs déportés dans cette île.

Mais quel a été le résultat de tous ces remèdes? A-t-on réduit ceux qui étaient rompus à tout genre d'iniquités? A-t-on réformé les malheureux qui avaient mérité la rigueur des lois, en en faisant des gens honnêtes? La réponse est négative d'après Henry Mayhew, qui rapporte des statistiques criminelles de l'Angleterre déjà citées par nous. De 1834 à 1853, il y a eu en Angleterre une augmentation de délits de 25 pour 100. « En calculant, écrit l'auteur cité, le vaste système de moyens *extérieurs* employés aujourd'hui pour promouvoir la moralité et éclairer l'esprit du peuple, on est forcé de conclure que l'économie *intérieure* de nos prisons a fait bien peu d'impression sur la grande classe des malfaiteurs... Nous découvrons même que nos méthodes de discipline ont complètement avorté, quand nous voyons dans les rapports de 1842 à 1849, que chaque année environ 30 pour 100 des délinquants sont des *récidives*, que le nombre de ces derniers va toujours croissant, et qu'il y en a même qui récidivent jusqu'à quatre fois et plus[1]. »

Mayhew pense que les défauts du système actuel consistent

[1] Mayhew, *of prison discipline*, page 107. Voici le nombre des *récidives* dans

en ce que dans le système du silence on est allé à l'excès contraire, et qu'on a fait du travail une *punition* au lieu de le rendre *agréable;* ensuite, il conclut : « Si donc la société cherche par quelque système de discipline à changer les malfaiteurs en gens honnêtes, il n'y a qu'un *seul* et *sûr* moyen d'y arriver, c'est d'agir conformément aux lois que le Très-Haut a imprimées dans tout être humain. Elle doit donc abandonner tout système de silence et d'isolement,... et cesser de faire du travail une punition ; mais s'efforcer de faire du travail un *plaisir* pour ceux qui sont voleurs, uniquement parce qu'ils ont le travail en aversion. Le système du *Mark* atteindrait ce but si l'on faisait du travail un moyen pour remettre le prisonnier en liberté... Si nous voulons amener les malfaiteurs à travailler comme les autres, nous devons leur persuader qu'en travaillant, ils peuvent se procurer un genre de vie aussi bon et beaucoup plus honorable et agréable que par des moyens déshonnêtes [1]. » Mayhew ne veut pas entendre parler de religion : il prétend qu'en ce monde on ne fait le bien que par l'intérêt qu'on trouve à le faire, de sorte que toute la science concernant les prisons doit se réduire à découvrir l'art de persuader aux malfaiteurs qu'en agissant bien, ils auront des moyens de vivre égaux et plus honorables qu'en agissant mal. Au chapelain de *Pentonville Prison,* qui était d'avis contraire, il demande « s'il voudrait continuer à travailler dans sa vocation, s'il n'y avait pas de salaire attaché à son office ? » J'ai voulu rapporter ces

les années suivantes d'après le *Fifth Report of the Inspectors of Prisons for the Home district* :

ANNÉES	DÉLINQUANTS	RÉCIDIVES
1842	112,927	53,862
1843	112,752	34,383
1844	107,243	34,731
1845	99,049	33,113
1846	98,984	32,458
1847	105,041	32,925
1848	124,342	37,225
1849	129,697	39,826

[1] *The Great World of London*, pag. 112.

idées parce qu'elles révèlent le caractère du politique anglais, qui, après avoir réduit toute chose à l'*utile*, trouve que le principe de l'*utile* est le seul qui puisse diriger l'homme et sauver la société.

Avant de passer à Rome et de dire au lecteur ce que cette ville a fait pour la réforme de ses prisons, il me reste à donner quelques indications sur les prisons particulières de Londres. Elles sont au nombre de 13, dont huit pour les condamnés : *Pentonville*, — *Millbank*, — *Female Convict Prison* (Brixton), — *Hulks* (Woolwich), — *City House of Correction* (Holloway), — *Middlessex Houses of Correction*, (il y en a deux), et *Surrey House of Correction*. Les cinq autres prisons sont pour les prévenus, ce sont : *Middlessex House of Detention* (Clerkenwell), — *Newgate*, — *Horsemonger Lane Jail*, — *Metropolitan Police Cells* et *City Police Cells*. La dépense pour chaque prisonnier à Londres varie d'après les prisons de 17 à 30 sterlings (de 425 à 750 francs), et la dépense des treize prisons réunies pour le seul entretien, c'est-à-dire sans y comprendre les frais de réparations, changements, additions, est annuellement de 158,733 sterlings, ou 3,971,325 francs.

La prison de Pentonville, appelée *The model prison*, fut ouverte en 1842 pour y introduire le système de séparation (*separate confinement*)[1]. Elle a coûté 85,000 sterlings, ou 2,125,000 francs. L'édifice a quatre bras allant se réunir à la chapelle qui en est le centre. Les prisonniers tissent des étoffes, tressent des nattes, font des habits et des chaussures, ou travaillent le fer, non à leur gré, mais d'après l'ordre. En 1854, il y en avait environ 523. Le travail commence à six heures et demie du matin, et continue jusqu'à sept heures du soir, sauf les heures de repas, de la chapelle et des exercices corporels dans les cours. Au déjeuner, les prison-

[1] Il faut observer que les prisonniers de Pentonville font souvent plusieurs ouvrages à la fois, comme balayer les corridors et autres services de l'endroit. Quand ils se conduisent bien, on leur permet, après six mois, de recevoir les visites de leurs parents, et après neuf mois, ils ne sont plus astreints à un état de séparation et d'isolement aussi rigoureux.

niers ont dix onces de pain et 7/4 de pinte de cacao fait avec 6/8 de cacao pur assaisonné avec du lait, de la mélasse, ou de la lie de sucre. Au dîner 1/2 pinte de bonne soupe, 4 onces de viande de bœuf ou de mouton, sans os, 5 onces de pain, une livre de pommes de terre. Au souper une pinte de *gruel,* soupe faite de farine d'orge ou de seigle, assaisonnée avec de la mélasse, et cinq onces de pain. Les punitions infligées aux indisciplinés dans *Pentonville prison* sont la diminution de nourriture, sa réduction au pain et à l'eau, la cellule obscure, et enfin la privation du travail, car c'est une peine très-grave pour le pauvre solitaire, d'être forcé de rester oisif. Quels ont été les effets de ce système? Henry Mayhew en déplore un surtout, que nous avons déjà indiqué, c'est l'augmentation des cas de folie. Tandis qu'il n'y en a que 0-6 sur 1,000 prisonniers dans toutes les prisons de l'Angleterre, à Pentonville il y en a eu 6-0 sur le premier 1,000, 10 sur le second, 4 sur le troisième, et 9 sur le quatrième ; de sorte qu'au lieu de 85 aliénés par an dans toutes les prisons de l'Angleterre, il y en aurait eu 850 si tous les prisonniers avaient été traités comme à Pentonville[1]. Chacun voit assez que ce système qui ôte la raison, est beaucoup plus cruel que celui qui ôte la vie.

Dans la partie méridionale de Londres, dans une direction diamétralement opposée à *Pentonville prison,* se trouve *The female convict prison,* exclusivement destinée aux femmes, lesquelles sont d'abord isolées, puis laissées libres de travailler en commun, mais en silence. Le grand corps des employés à la garde des prisonnières est formé de femmes. Du 24 novembre 1853 au 31 décembre 1854, on a renfermé dans cette prison 664 femmes, dont 104 ne savaient pas lire ; 53 pouvaient lire quelques syllabes ; 192 lisaient imparfaitement[2]. Parmi les prisonnières les mères légitimes ou illégitimes peuvent avoir leurs enfants, pour lesquels il y a

[1] Mayhew, *of the Moral effects of the discipline at Pentonville*, pag. 168.
[2] Ibid., *The Great World of London*, pag. 182.

des chambres spéciales, et auxquels on fournit la nourriture nécessaire.

Les prisons dites *The hulks at Woolwich* sont des vaisseaux flottants sur la Tamise. A Londres, on a commencé, dès le temps de la guerre avec l'Amérique, à convertir en prisons les vieux navires, et l'on continue encore ce système. Ces navires sont appelés *hulks*. Comme les condamnés y sont en communication les uns avec les autres, on y perd tout le bon effet qu'on aurait pu obtenir à Pentonville, et dans les autres prisons ou maisons de réforme[1]. Cette espèce de prisons est très-nuisible à la santé, car du 1er octobre 1840 au 10 mai 1841, sur 608 condamnés, qui est la moyenne du nombre journalier, 354 ont été envoyés à l'hôpital, et 32, c'est-à-dire 5-2 pour 100, ont perdu la vie[2].

The Millbank prison est construite de manière à représenter six pentagones unis entre eux, et formant un hexagone au centre. Cette prison peut contenir jusqu'à 1300 prisonniers. Le système de discipline est celui de séparation, mais un peu modifié. *Millbank prison* est un dépôt pour les condamnés de toute condition. Dans cette prison, il y a une école pour apprendre les condamnés à lire et à écrire. C'est une excellente chose à côté de plusieurs autres. Je suis heureux de pouvoir rapporter un fait que je trouve dans le livre de Mayhew, c'est que les catholiques y vivent dans des quartiers séparés, vont séparément à l'école le mercredi et le samedi, reçoivent des instructions de leurs prêtres le dimanche et le mercredi, et lisent des livres que ces mêmes prêtres leur permettent de lire[3]. En 1854, il est entré dans la prison de Millbank 1513 délinquants, dont 222 n'avaient pas 17 ans, et 301 ne savaient pas lire. La moyenne des détenus est de plus de 700 par jour.

Les prisons correctionnelles (*The correctionnel prisons*) se distinguent des précédentes en ce qu'elles sont pour les

[1] Mayhew, *The Hulks at Woolwich*, pag. 201.
[2] Voyez *Medical report by* P. Bossy, *surgeon to The Warrior for 1841.*
[3] *Millbank Prison*, pag. 257.

condamnés à *terme restreint*, c'est-à-dire de sept jours à deux ans; et l'on cherche à y faire du travail une punition en le rendant dur; tandis que les autres (*convict prisons*) sont pour les condamnés à la servitude pénale, ou à la transportation, et on les fait travailler pour qu'ils gagnent de quoi les entretenir et qu'ils aient une occupation industrielle. Celles-ci sont à charge de l'Etat, et celles-là aux frais du comté. Parmi les prisons correctionnelles de Londres, il y a *Coldbath fields prison* pour les adultes mâles, pouvant contenir 1,450 prisonniers, 919 dans des cellules séparées, et 534 dans des cellules à l'usage de plusieurs individus[1]. Le système de discipline qu'on y observe est celui qu'on appelle *silent associated system*. Parmi les travaux auxquels les prisonniers sont condamnés, il en est quelques-uns de parfaitement inutiles, ce sont : 1° Mettre en mouvement une grande roue, qui par sa masse et les larges ailes dont elle est munie, rencontre une forte résistance dans l'air. Les prisonniers appellent cet exercice *grinding the wind*, moudre l'air. 2° *Crank labour*, c'est-à dire mettre en mouvement une machine qui prend du sable d'un côté et le verse de l'autre. Le prisonnier doit exécuter 10,000 rotations, ce qui en raison de 1,200 à l'heure fait un dur travail pour environ huit heures et vingt minutes. 3° *Shot-drill*, ou transporter de gros boulets de canon d'un lieu à l'autre[2]. Dans la prison correctionnelle de *Coldbath fields* il y a cela de singulier, que ceux qui doivent y rester plus de deux mois reçoivent chaque jour quatorze onces de pain, une pinte de cacao et de *gruel*, trois jours par semaine une pinte et demie de soupe, et quatre jours six onces de viande et huit de patates. Au contraire, à ceux qui ont été condamnés à moins de deux mois, mais à plus de quatorze jours, on ne donne jamais plus de quatorze onces de pain et deux pintes et demie de *gruel*. La raison qu'on apporte de cette diversité

[1] La moyenne par jour est de 1,388 condamnés. En 1854, il y a eu dans cette prison, 7,743 prisonniers.

[2] Voyez Mayhew, *House of correction, Coldbath fields*, pag. 281-308.

de traitement, c'est que plus un individu demeure en prison, plus il s'affaiblit et plus il a besoin de prendre des forces. Les punitions infligées à *Coldbath fields prison* ont été en 1854-55 au nombre de 9,023, c'est-à-dire 8,546 privations de nourriture, et autres châtiments semblables, 470 réclusions dans la cellule obscure, 5 condamnations au fouet et 2 aux menottes, ce qui fait 98-27 pour 100; tandis que dans toutes les prisons d'Angleterre les punitions ont été de 42,856, parmi lesquelles 115 applications du fouet et 70 applications des menottes, ce qui fait 44-11 pour 100[1].

Une autre prison correctionnelle de Londres assignée aux garçons et aux femmes, c'est celle qu'on appelle *Tothill fields prison*. On l'appelait autrefois *Bridwell*, parce qu'elle avait été bâtie à l'endroit où se trouvait un puits dédié à saint Bride, dont les eaux opéraient des guérisons prodigieuses. C'est par suite de cette dénomination que les maisons de correction en Angleterre sont vulgairement et généralement appelées *Bridwell*. La prison de *Tothill fields* est un fort bel édifice bâti en briques, qui présente la forme d'un carré, et qui s'étend par trois côtés en trois demi-cercles. Son emplacement est sain, comparativement aux autres prisons de Londres; mais moins salubre que celui des autres prisons d'Angleterre. En 1853, il y a eu dans cette prison 3,537 cas de maladie, tandis que dans toutes les prisons d'Angleterre, il n'y en a eu que 38,706. Les punitions infligées chaque année aux prisonniers de *Tothill fields* sont en moyenne 6,284 pour les garçons et 2,087 pour les femmes. Cette prison ne sert guère à corriger les délinquants, car sur 1,817 qui y entrent chaque année, 849 ou 46-7 pour 100 sont récidivistes[2]. Le moyenne des prisonniers par jour est de 600 femmes et 270 garçons, en tout 870.

Un grand nombre de délinquants détenus dans *Tothill fields prison* sont Irlandais. Henry Mayhew, qui ne peut être suspecté de partialité, émet sur ce fait les réflexions sui-

[1] Voyez les chiffres officiels dans le *Great World of London*, pag. 351.
[2] Mayhew, *The Great World of London*, pag. 409.

vantes, que je traduis littéralement : « Quelques fanatiques attribuent l'excès de délits qu'on voit dans la nation irlandaise, *directement* ou *indirectement* à l'influence de sa religion ; et il circule parmi les fanatiques qui fréquentent *Exeter-Hall* de petites feuilles où l'on raconte que dans les États qui croient au Pape, le nombre des délinquants dépasse outre toute mesure celui des pays protestants. Toutefois, dans ces documents, la Belgique est oubliée comme d'habitude, car la statistique de ce pays montrerait que dans la réalité, la théorie qu'on cherche à établir n'est pas vraie. M. M'Culloch, dans son *Geographical Dictionary*, montre que le nombre des délinquants dans la Belgique papale, est de 1-9 sur 10,000, et dans la France romaniste (*in Romanist France*) de 2-3, dans l'Angleterre protestante de 12-5[1], et dans l'Ecosse de 87-8[2]. La raison pour laquelle il y a un plus grand nombre de voleurs et de vagabonds parmi les Irlandais est facile à expliquer. Les Irlandais forment la portion la plus pauvre de notre peuple (*the poorest portion of our people*), ce qui fait que leurs enfants sont virtuellement orphelins dans notre pays. On les laisse trotter dès leurs plus tendres années dans les rues et les cours, sans surveillance de la part de leurs parents, leurs pères et mères étant généralement occupés pendant le jour à quelques-unes des formes de travail les plus grossières et les plus dures, ou à quelque métier de rue[3]. »

Mayhew aurait pu faire un pas de plus et nous dire pourquoi les Irlandais sont les *plus pauvres*, pourquoi ils sont condamnés à des travaux si durs et si abjects? C'est là un

[1] Mayhew observe plus loin que le nombre des délinquants pour l'Angleterre, est maintenant de 15 1/2 sur 10,000, pag. 441.

[2] Voici la statistique criminelle que donne M. Culloch. Le lecteur pourra la joindre aux autres statistiques du même genre rapportées plus haut.

PAYS	ACCUSÉS	ABSOUS	CONDAMNÉS	PROPORTION SUR 10,000
Angleterre	16,924	3,556	13,268	12-5
France	7.240	2.954	4,386	2-3
Belgique	766	142	624	1-9

[3] *The Great World of London*, pag. 402, 403.

crime redoutable de l'Angleterre, qui les a dépouillés des trois quarts de leur territoire pour les donner aux protestants ; ce qui pis est, qui les a privés des richesses intellectuelles, en leur interdisant toute école catholique, interdiction qui n'a été levée que depuis un demi-siècle à peine, tandis que ses effets ont duré jusqu'à ces derniers temps. De sorte qu'on peut affirmer en toute conscience, que quand l'Angleterre punit les pauvres Irlandais, elle châtie les descendants de ceux qu'elle a réduits à l'extrême misère pour avoir préféré la foi à la propriété.

Ce que nous avons dit jusqu'ici des prisons de Londres, prouve que l'Angleterre a fait beaucoup sous ce rapport, mais il est également démontré qu'elle est bien loin d'avoir atteint son but, et qu'elle ne peut être en droit de s'ériger en maîtresse et de censurer sévèrement les pays catholiques en général, ni Rome en particulier. J'ai déjà parlé des prisons romaines dans les *Victoires de l'Eglise,* et mon intention n'est pas de me répéter ici. Je ne veux certes pas soutenir que le gouvernement pontifical n'ait rien à faire sur ce sujet ; j'affirme au contraire qu'à Rome comme partout, il y a des améliorations possibles et nécessaires concernant les prisons : mais Pie IX n'a pas attendu que les protestants et les journalistes l'excitassent à se mettre à l'œuvre, car son cœur paternel n'a pas besoin d'excitation. Au lieu de parler moi-même des prisons romaines et de décrire leur situation actuelle, je pense qu'il vaut mieux de reproduire tout ce qu'en a écrit de Rome, sous la date du 20 novembre 1856, un membre de la Chambre des Communes, l'illustre Jean François Maguirre, représentant de Dungarvon. Je place donc ici, comme conclusion de ce chapitre, sa lettre suivante au *Cork Examiner.*

« Il est beaucoup de ces établissements dont je ne pourrais certes parler avec des accents d'enthousiasme, mais il n'y a pas de doute que je puis parler de tous avec des accents d'espérance, car l'œuvre de la réforme a été sérieusement et sincèrement entreprise, et déjà l'on voit paraître les fruits

d'une sage et salutaire politique partout où l'occasion s'est présentée de les faire naître. On peut dire franchement que les prisons de Rome sont dans un état de transition. Le grand but de la réforme des prisonniers n'est jamais perdu de vue, c'est même celui qu'on se propose avant tout, mais pour l'atteindre on s'attache avec persévérance et fermeté à substituer des membres d'ordres religieux aux gardiens ordinaires des prisons romaines. Les geôliers et les seconds, quels que soient, d'ailleurs, leurs mérites, ne sont pas généralement portés à l'accomplissement de leurs devoirs par des motifs vraiment nobles et purs. Ce serait trop attendre de la nature humaine de supposer qu'il en fût ainsi. Mais c'est précisément le contraire qui arrive pour les personnes vouées à la vie religieuse. Leur but unique et exclusif est de servir Dieu en faisant le plus de bien possible à leurs frères, sans se préoccuper des causes qui ont pu les déshonorer, sans envisager l'abîme de misères physiques et de dépravation morale où ils sont tombés. La première prison que j'ai visitée m'a fait voir clairement la différence des résultats produits par les deux systèmes, c'est-à-dire la direction confiée à de simples mercenaires et la direction confiée à des religieux. Je veux parler de la prison de *Termini* où sont renfermées les femmes. La porte fut ouverte par une converse de l'Ordre chargée de la surveillance de cet établissement. Cet ordre est celui des Sœurs de la Providence, l'une des nombreuses congrégations que la catholique Belgique a enfantées dans sa glorieuse fécondité. Il est entièrement consacré au soin des prisons, des hôpitaux et des écoles, et sa glorieuse mission est de convertir les coupables, de secourir et consoler les malades, et d'éclairer les ignorants. J'étais accompagné de plusieurs amis dont quelques-uns portaient un profond intérêt au but de cette visite. J'eus l'avantage d'être présenté à la révérende Mère, qui gagna tout d'abord notre confiance par son air honnête, intelligent et poli. Elle se chargea de nous conduire et nous entrâmes dans l'édifice. Nous passâmes d'abord dans un grand espace découvert où l'on permet

aux prisonnières de se promener et de se récréer à des heures déterminées. Quiconque se serait formé des idées terribles sur les prisons et les cachots d'Italie, aurait eu lieu de se détromper en entrant dans ce vaste cloître qui n'avait pas moins de deux acres irlandaises ; soit environ cent dix mètres carrés, et en voyant combien il était agréable et chaud sous un ciel serein et un soleil splendide. Jamais je n'ai vu un lieu qui ressemblât moins à une prison. Quelques prisonnières circulaient alors dans cet espace découvert : plusieurs étaient dans la chapelle : d'autres confinées dans l'infirmerie ; mais la plupart étaient réunies dans un vaste local disposé à peu près comme nos écoles ordinaires. Là, elles se livraient à divers ouvrages de femme, faisant ou raccommodant des habits pour l'usage de la maison, fabriquant des riches et très-belles variétés de dentelle. Trois ou quatre sœurs présidaient au travail des prisonnières et les surveillaient complètement par leur présence. Quand je visitai les prisons, on n'avait pas encore adopté de costume uniforme, mais on en avait formé le projet qui devait être exécuté dans peu de jours. Quiconque eût été introduit sans connaître d'avance la nature de cet établissement, eût certainement pensé que c'était une école industrielle d'adultes sous la direction d'une communauté religieuse, tant on y voyait peu la peine et même la restriction. Cependant, çà et là, dans les rangs silencieux de ces femmes taciturnes, il y en avait qui avaient teint leurs mains de sang, ou qui expiaient des fautes très-graves commises contre les lois et produites bien souvent par la férocité et des passions soudaines. On m'en indiqua particulièrement deux qui s'étaient rendues coupables d'assassinat, et dont les physionomies opiniâtres et sombres révélaient une terrible harmonie avec leur méfait. Il y a trois ans que les sœurs ont reçu la direction de cet établissement et du travail de deux cents prisonnières, et pour contenir cette troupe de femmes robustes, elles n'ont que leur influence sans appui, et la protection d'une seule sentinelle qui fait la garde hors de la porte. Il y eut d'abord quelques difficultés

et des dangers assez sérieux. En effet, quand les religieuses prirent la direction, il y eut une vraie révolte, et les prisonnières résistèrent ouvertement à leur autorité. Elles allèrent si loin qu'une des sœurs fut jetée par terre et une autre violemment frappée au visage. Heureusement pour la cause de l'ordre et de la paix future de la prison, la présence d'esprit de la sœur qui avait été frappée mit bientôt fin au tumulte. Elle dit tranquillement à la femme furieuse qui lui avait donné un soufflet : « Vous m'avez souffleté une joue, maintenant souffletez l'autre ; » et elle tourna aussitôt le visage vers la furieuse assaillante. En un instant, il y eut deux partis dans la prison, tandis qu'il n'y avait qu'un seul une minute auparavant. La sœur fit appel à leur cœur avec tant d'amabilité et de courage qu'il n'y avait pas moyen d'y résister, et la plupart se rangèrent du côté de l'ordre. Depuis lors, l'autorité des sœurs a été complète et sans atteinte. Au temps de ma visite, une seule prisonnière était renfermée dans un lieu séparé, elle avait mérité cette correction pour avoir frappé une autre prisonnière. Le verrou fut tiré non sans quelque difficulté par la petite main de la sœur qui accompagnait la supérieure. Nous entrâmes dans la cellule qui était bien éclairée, et nous vîmes une jeune femme assise sur un lit peu élevé et faisant une dentelle d'un travail vraiment délicat. Elle se leva aussitôt avec respect, et sourit candidement à la révérende Mère, qui lui adressa quelques mots de reproche d'une manière franche et douce. Ses traits étaient réguliers, et ses yeux ouverts d'une façon particulière révélaient dans sa figure le type des personnes qui se laissent facilement entraîner par les grandes et violentes excitations. L'un d'entre nous intercéda pour elle auprès de la supérieure, et obtint sa délivrance. La prisonnière saisit avec ardeur et respect la main de son libérateur et la baisa suivant l'usage commun en Italie, quand on veut témoigner sa reconnaissance à quelqu'un. Nous demandâmes pour quel délit elle avait été condamnée. En réponse à cette question trop naturelle, nous apprîmes alors qu'elle avait assassiné quelqu'un dans un moment de terrible transport. Mais je sus plus tard que c'était

une femme mariée, qui avait découvert, dans des circonstances particulières et aggravantes, que son mari était infidèle. Elle avait aussitôt saisi le premier couteau qui lui était tombé sous la main et l'avait plongé dans le cœur de sa rivale. Nous ne nous attendions peut-être pas à une pareille révélation ; mais les manières impétueuses et la figure si facilement inflammable de cette femme, faisaient clairement entendre avec quelle rapidité son ame avait pu concevoir et sa main exécuter cette œuvre de sang. Elle remercia la supérieure d'avoir été mise dans cette réclusion solitaire et d'avoir eu le temps de réfléchir ; mais elle ajouta, tant était grand le ressentiment produit en elle par sa dispute avec sa compagne de prison, qu'elle avait frappée, qu'elle n'aurait pu contenir plus longtemps sa passion, et que, si elle n'avait pas été forcée de s'éloigner, elle lui aurait certainement fait quelque mauvais parti. Nous fûmes conduits dans les divers dortoirs ; tous étaient fort spacieux, hauts, aérés et bien éclairés. Dans une pièce carrée de plus de quarante pieds de large, il n'y avait que dix-huit lits disposés avec convenance et propreté et en même temps fort commodes ; et dans une qui avait soixante pieds de long et quarante de large, il n'y avait pas plus de 25 lits. L'infirmerie, la chapelle, le réfectoire, sont tous larges à proportion et tenus en parfaite propreté, conséquence nécessaire de cette surintendance et de cette surveillance dont la sagesse et l'humanité du Saint-Père ont pourvu un établissement si important. Avant l'arrivée des sœurs, les prisonnières étaient dans un état de grande ignorance, la majeure partie d'entre elles ne sachant pas écrire. Mais depuis, elles ont beaucoup gagné dans la lecture et dans l'écriture, comme dans les ouvrages d'aiguille, communs et non communs, et leur conduite a été généralement bonne. La supérieure disait qu'il n'y avait rien de plus édifiant que leur conduite, quand elles assistaient au lit de mort d'une de leurs compagnes de prison, et que leur ardeur à prendre part à ce devoir si solennel. Dans le fait, une douzaine de faibles femmes, uniquement poussées par un sentiment de religion et animées de tendre compassion

envers les misères humaines, dans leur plus pénible aspect, sont arrivées à contenir, sous le plus salutaire des freins, plus de deux cents grossières créatures, leurs semblables, dont un assez bon nombre expiaient les plus énormes forfaits, et qui n'avaient peut-être jamais connu d'autre loi que leur instinct sauvage et déréglé. Il faut dire que la religion a été le moyen puissant par lequel on a pu les rendre douces, obéissantes, et obtenir leur amendement.

» L'influence des religieuses fut mise, le lundi suivant, à une sévère épreuve, lorsqu'elles procédèrent au changement des habits, qui était encore à faire au temps de ma première visite. Auparavant, comme je l'ai dit, les habits des prisonnières auraient pu porter un étranger à supposer que c'était une école ou une fabrique plutôt qu'une prison, et non-seulement beaucoup d'entre elles possédaient des habits particuliers, mais encore beaucoup d'autres objets. Je remarquai spécialement le nombre des cassettes ou paniers, qui étaient dans quelques dortoirs. Le temps pour le changement en question étant venu, on annonça qu'à certain jour les prisonnières devraient désormais cesser de porter leurs vêtements ordinaires, et commencer à revêtir un costume uniforme, et qu'elles devraient également consigner tout ce qu'elles possédaient. Pour préparer ce nouvel état de choses, on célébra le dimanche une fête tant religieuse que récréative, et les actes de piété de ce jour exercèrent la plus heureuse influence sur leurs ames. Bien que quelques-unes de ces malheureuses pleurassent amèrement en se séparant de leurs habits et en consignant leurs petits effets, toutes, sans aucune exception, montrèrent une obéissance parfaite, de sorte que chacune prit l'uniforme et consigna sa cassette et son argent. L'une d'entre elles consigna quatre-vingt-trois écus qu'elle portait sur elle et qu'elle avait tenus cachés jusqu'à ce jour. Les sœurs craignaient d'abord l'introduction de cette mesure, ne sachant pas comment les prisonnières la prendraient, mais, par bonheur, le résultat donna encore une fois un éclatant exemple du pouvoir et de l'influence de l'autorité, alors que

ceux qui l'exercent inspirent affection et respect. Cette prison continue à marcher dans la voie du progrès ; et beaucoup d'autres réformes, spécialement un système de cellules séparées pour dormir, ont déjà été prises en considération, et seront adoptées le plus tôt qu'il sera possible.

» Il y a six mois environ que les Frères de la Miséricorde ont obtenu la direction d'une prison d'hommes dans l'édifice voisin. Plusieurs des anciens employés ont été conservés, mais les trois frères aux soins desquels la prison a été confiée, assurent qu'ils n'éprouveraient aucune crainte, si toute l'administration leur était abandonnée. L'influence d'une discipline douce et bienveillante, mais ferme, est déjà très-admirable, et produit d'excellents résultats dans l'amélioration des manières, du ton et de la conduite des prisonniers. Cette prison, quand je la visitai, recevait des changements considérables, entrepris spécialement pour pouvoir y adopter aisément et promptement un meilleur système. Et autant qu'on le pouvait, dans l'état d'évidente transition où je la vis, l'éducation industrielle et littéraire était déjà l'objet de soins attentifs. Quant à l'amélioration morale du prisonnier, c'est nécessairement le but principal, et jamais on ne le perd de vue en aucune circonstance.

» Les Frères aux soins desquels cette prison est confiée, appartiennent à une communauté belge fondée par un ecclésiastique distingué, le chanoine Scheppers, de Malines, qui, si je ne me trompe, a été récemment nommé Camérier secret de Sa Sainteté.

» Un nombre de ces religieux si dignes d'estime, préside à une institution ayant pour objet la correction des jeunes délinquants et des vagabonds de la pire espèce, c'est la prison de Sainte-Balbine. J'ai vu beaucoup de garçons, dans le lieu destiné au jeu, large espace découvert, dans lequel ils couraient librement et s'amusaient à des jeux innocents, mais toujours sous l'œil vigilant d'un frère, qui savait par ses manières paternelles se concilier en même temps leur confiance et leur respect. Le jour de ma visite, il y

avait en tout quatre-vingt-dix-sept jeunes prisonniers. Je dis *prisonniers*, mais ce mot ne désigne pas exactement leur condition. Ils étaient surveillés et ne pouvaient sortir avant d'en avoir obtenu la permission. A part cela, on leur enseignait à tous la lecture et l'écriture et beaucoup d'entre eux étaient occupés dans une vigne et un jardin près de l'établissement, tandis que les autres se livraient à divers ouvrages mécaniques suivant l'état de vie de chacun. La discipline à laquelle ils se conformaient de bon cœur était considérée comme le meilleur de tous les moyens propres à produire leur réforme. Le système de cellules séparées est introduit en grande partie dans ces prisons. Les longs dortoirs ont été divisés en séries de petites chambres d'environ six pieds sur cinq, fermées par-dessus et par devant avec des grilles de fer, moyen par lequel on a obtenu à la fois la ventilation et la complète séparation. Le même système a été adopté dans la maison de réforme catholique à Hammersmith. Les jeunes détenus préfèrent beaucoup ce système de cellules séparées à celui des larges dortoirs, parce que l'idée que la petite cellule leur appartient, et l'obligation de la tenir en ordre excite en eux jusqu'à un certain degré un sentiment d'amour-propre. Les frères disent « qu'ils peuvent tout obtenir des jeunes gens, tant est grande la nature de l'influence qu'ils possèdent et surtout la confiance que leurs paroles inspirent, même dans les cœurs des plus corrompus. La peine la plus sévère, sauf pour une tentative d'évasion, est la réclusion pour un certain temps, et l'on peut indiquer ici qu'il n'y a qu'un seul gardien, lequel se trouve à la porte extérieure. Les frères sont placés dans cet asile depuis trois ans.

Saint-Michel, l'un des plus grands établissements de Rome, renferme dans son étendue un grand collége, un hôpital, ainsi que plusieurs asiles pour les pauvres et trois prisons. Il y a ici une prison pour hommes dans laquelle le système de cellules séparées est formellement introduit depuis 150 ans, c'est-à-dire depuis le temps de Clément XI. Sous beaucoup de rapports elle est tout à fait semblable aux

modernes prisons militaires d'Irlande dont l'une des plus parfaites et des mieux conduites se trouve à Cork. Le silence est systématiquement maintenu dans tous les temps où il est commandé ; mais il y a des heures où il est permis de parler et il y a aussi des occupations (par exemple l'enseignement d'ouvrage particulier) pendant lesquelles il ne peut raisonnablement être empêché. Les cellules, comme dans la prison militaire que j'ai citée, sont placées en différentes rangées, l'une sur l'autre, et toutes donnant sur la grande salle d'où leur vient la lumière et dans laquelle a été introduit le travail industriel de diverses manufactures. Les prisonniers prennent leur nourriture dans leurs cellules, et lorsque j'entrai dans la grande salle de la prison, je vis qu'ils allaient silencieux et tranquilles de leur cellule à l'endroit où un employé distribuait à chacun une abondante ration de soupe, qui avait bel aspect et qu'un de mes amis plus curieux m'assura n'être nullement désagréable au palais. Chaque dimanche il leur est permis de parler entre eux pendant une demi-heure. Ils se lèvent chaque jour à cinq heures et demie, nettoient et ajustent leurs cellules, entendent la messe à six heures et demie, puis ils déjeunent. A sept heures et demie, ils vont à leurs diverses occupations (qui consistent toujours en ouvrages de manufactures) où ils restent jusqu'à onze heures et demie. Ils reçoivent ensuite leurs dîners et se tiennent dans leurs cellules jusqu'à une heure et demie. Alors ils reprennent leurs ouvrages qui durent jusqu'à cinq heures. Puis ils soupent et vont immédiatement à l'école, où ils restent jusqu'à sept heures et demie. Là, ils reçoivent une instruction religieuse et disent les prières du soir. Ils retournent ensuite dans leurs cellules où ils sont renfermés jusqu'à ce que le lendemain ramène pour eux un nouveau jour de mélancolique servitude, servitude ennuyeuse assurément, mais qui ne manque pas de grands avantages. Quatre religieux ont le soin de cette prison, dans laquelle se trouvent beaucoup de prisonniers condamnés à une peine plus ou moins longue. Quelques-uns

sont même condamnés à vie, mais la plupart de ces derniers si pas tous, ont obtenu une commutation réduisant leur peine à vingt ans à l'occasion du dernier anniversaire de l'élévation du Pape au trône.

« Dans une autre division du même vaste édifice, je visitai la prison où sont renfermés les condamnés pour délits politiques. Dans une vaste chambre, je vis environ dix ou douze hommes, et dans une grande salle, qui était bien éclairée et bien aérée du côté de la rue, débouchaient les cellules, dont chacune est trois fois plus spacieuse que celles des condamnés pour délits communs. Elles étaient en deux ou trois rangées, l'une sur l'autre, et seulement d'un côté de la salle, attendu que l'autre est formé par le long mur de l'édifice dans lequel s'ouvrent plusieurs fenêtres. Il pouvait y avoir dans la salle une vingtaine d'individus. Quelques-uns s'y promenaient ; d'autres causaient entre eux, et d'autres, si j'ai bien vu, faisaient une partie de dominos. Un seul regard jeté dans l'intérieur des cellules de cette prison, faisait assez voir qu'elles différaient des cellules ordinaires sous bien d'autres rapports que celui de l'étendue. Dans l'une, à l'intérieur de laquelle je jetai le regard, se trouvaient des cristaux de divers genre, beaucoup d'ornements et autres articles, qui ne se trouvent pas communément en lieux semblables. Autant qu'un sentiment de délicatesse pouvait le permettre, j'en ai vu assez pour me convaincre que dans cette prison, non plus, il n'y avait rien qui justifiât en quelque manière la description que j'avais lue des cachots italiens. Cette prison est entièrement sous la direction de la police. Au temps de ma visite, il y avait tout au plus cinquante détenus dans cette prison. Une faible portion d'entre eux expiaient la peine de ce qu'on appelle à Rome des délits purement politiques. Une des prisons de Rome les plus parfaites et les mieux gouvernées, c'est celle qui se trouve sous la direction des sœurs du Bon Pasteur. Je me réserve d'en parler dans un article spécial.

» Mais on peut encore parler incidemment ici de la nou-

velle grande prison qui est en voie de construction près de Fossombrone. Elle peut déjà contenir 250 personnes, mais on l'agrandira encore de manière à pouvoir y placer 500 détenus. Elle deviendra le modèle des prisons de l'Etat, et l'on y introduira toutes les améliorations suggérées par l'humanité que l'expérience aura démontrées pratiquables. Dans les autres prisons, on fait des changements et des progrès, mais dans celle-ci on adoptera complétement tous les moyens propres à atteindre le but. Cette prison doit être rangée parmi les autres monuments du zèle avec lequel Pie IX aime à introduire là, où il le peut, toute vraie et solide amélioration.

» Je serais trop long, si je voulais décrire toutes les prisons de Rome, d'autant que j'en ai dit assez pour justifier mon *assertion*, qu'elles sont dans un état de transition, et l'*expression* de l'espérance fondée que bientôt (sauf les frais de leurs construction, changements et direction), elles ne seront nullement inférieures aux prisons si vantées de l'Angleterre, et que sous beaucoup de rapports elles leur seront immensément supérieures dans leurs résultats, surtout en ce qui concerne la grande œuvre de la réforme et spécialement l'amélioration de l'esprit et du cœur, de l'intelligence et de l'industrie de leurs malheureux habitants, dont les fautes, dans l'Etat Romain comme ailleurs, sont souvent produites par la pauvreté et par l'ignorance ou par des tentations contre lesquelles l'ignorance et la pauvreté ne sont qu'un bien misérable refuge. Il n'y a pas d'objet auquel le Pape ait donné plus d'attention, que cet objet très-important du traitement des condamnés. Les changements successifs qui ont été accomplis ou qui sont encore en projet, ont été entièrement inspirés par le zèle et par l'humanité de Sa Sainteté, dont le principal et le plus ardent instrument dans cette belle œuvre, est un camérier secret, Mgr de Mérode, beau-frère du comte de Montalembert. Mgr Talbot, qui est également camérier secret de Sa Sainteté, est aussi très-zélé et plein de feu pour la grande œuvre de la réforme des prisons. Ainsi le Pape à l'avantage de posséder l'appui et la

sympathie de deux hommes qui portent le plus vif intérêt à cette entreprise pleine de grandeur et d'humanité. En effet, tandis que Mgr de Mérode a une connaissance très-étendue du système des prisons de la Belgique, qui renferme à cet égard ce qu'il y a de mieux au monde, Mgr Talbot est profondément instruit de toutes les améliorations récemment adoptées en Angleterre. Le premier, très-respectable personnage, a la charge officielle des prisons, et le second les visite plusieurs fois la semaine, mais dans un but plutôt spirituel Le Pape ne s'est pas contenté de recevoir des rapports sur l'état de ces institutions ; il a voulu les visiter par lui-même, et peu avant la fin de l'année passée, il a visité toutes les prisons de Rome. Les réformes qui ont été récemment introduites, ainsi que celles qui ne sont encore qu'en projet, sont en grande partie le fruit de cette remarquable visite, qui surprit beaucoup les autorités des prisons, et qui excita un intérêt d'autant plus vif, qu'elle n'avait pas eu lieu depuis trente ans. Je répète enfin, que si les prisons romaines ne peuvent certainement soutenir la comparaison avec les coûteux et magnifiques établissements anglais, elles sont néanmoins dans un état de transition dont on peut beaucoup attendre, non pour les frais et la magnificence, mais pour l'effet pratique et le fruit. »

L'honorable M. Maguirre s'était réservé de parler dans une autre lettre des prisons du *Bon Pasteur*. Voici ce qu'il en dit :

« C'est un splendide établissement dont la grandeur est immense et la construction entièrement moderne, car c'est l'un des plus grands monuments érigés par le pape régnant. Il y avait autrefois un institut de femmes repenties, qui choisissaient volontairement un asile contre les misères et les horreurs de la vie perdue, sous la direction d'une communauté de religieuses Augustines, mais dans les trois dernières années, le vaste édifice érigé par Pie IX a été achevé et consigné aux sœurs de l'ordre du Bon Pasteur. Vingt d'entre elles gouvernent et dirigent entièrement ses trois compartiments distincts et séparés, — l'un appelé classe de préser-

vation, — l'autre, les pénitentes volontaires, — la troisième, une prison pour les condamnées à une incarcération plus ou moins longue. Quand je visitai l'établissement, il y en avait 60 dans la première classe, 55 dans la seconde et 65 dans la troisième : en tout 180. Non-seulement il n'y avait pas même de sentinelle placée à la porte, comme c'est l'usage dans tous les établissements où sont renfermés des condamnés, mais on ne voyait dans ces murs aucun homme, ni aucune garde quelconque. La porte fut ouverte par une sœur qui instruisit la supérieure de notre visite. Celle-ci nous fit aussitôt voir tout l'édifice et nous en expliqua tous les détails avec une grande affabilité. Dans le premier grand salon où nous entrâmes, se trouvaient réunies entre trente et quarante filles tenues dans la classe de préservation, et dont l'âge allait de quatorze à vingt ans. Quelques-unes étaient orphelines, d'autres appartenaient à des parents emprisonnés pour délits de divers genres, un petit nombre à des parents mauvais, dont elles avaient été séparées pour être placées dans cet asile. On veillait d'une manière spéciale à ce que les filles d'une conduite réellement mauvaise ne fussent pas placées dans cette partie de l'établissement, dans la crainte qu'elles n'eussent l'occasion de corrompre les autres que leur âge rendait faciles à recevoir l'impression du vice. En effet, pour se former une idée de l'innocence de ces filles, même dans une visite faite par hasard, il suffisait de voir avec quel silence et quel respect elles se tenaient devant une sœur qui leur faisait une instruction religieuse. Elles étaient vraiment toutes d'un aspect agréable, et beaucoup avaient les traits pleins de cette beauté qui est dans le vrai type romain. On apprend les petites et les grandes à lire, écrire, calculer, à faire la lingerie et autres ouvrages d'aiguille, et il n'est pas nécessaire de dire que leur éducation morale et religieuse est le premier soin de leurs aimables et affectionnées gardiennes. Leurs dortoirs sont larges, hauts, gais, très-bien aérés, et tenus dans un état de parfaite propreté. Beaucoup d'entre elles portent un collier de mérite

suspendu au cou, et l'on a confié à quelques-unes la charge d'avertir leurs compagnes. Un beau jardin suffisamment spacieux est annexé à cette partie de l'établissement pour l'usage exclusif de cette première classe. Il est séparé par un haut mur du jardin assigné à la classe des pénitentes volontaires. Ce nom de volontaire ne peut s'appliquer strictement à toute la seconde classe, car beaucoup des filles qui s'y trouvent ont été placées là par leurs parents dans l'espoir de les arrêter dans la carrière du délit. Les autres ont spontanément cherché un refuge dans cet asile, et bon nombre de chacune de ces deux espèces étaient souffrantes dans l'infirmerie par suite de leur vie misérable. Si un père désire placer une fille égarée dans cet asile, il adresse sa supplique au Cardinal Vicaire, sous la juridiction duquel il est placé, et quand il a obtenu son consentement, on peut recourir à la coaction, si la fille tentait de résister. Les sœurs donnent également tous leurs soins à l'éducation religieuse, littéraire, et manufacturière de cette classe, et perçoivent une faible portion du produit de leur travail, afin qu'elles puissent se pourvoir de certaines choses nécessaires ou utiles. Une des sœurs a toujours son lit dans chaque dortoir de l'établissement tout entier, et comme il y a une lumière constamment allumée pendant la nuit, on peut dire que sa vigilance ne fait jamais défaut. Le troisième compartiment de cet institut est une prison qui a sa chapelle, son réfectoire, ses chambres de travail, son hôpital, ses dortoirs, ses écoles et naturellement ses cuisines. Dans l'hôpital, se trouvaient diverses malheureuses femmes de différents âges, qui expiaient par diverses espèces de douleurs physiques leur vie de délit. Les femmes renfermées dans cette partie de l'édifice étaient toutes des prisonnières, ayant été condamnées à la prison par le tribunal du Cardinal Vicaire pour un terme variant de six mois à vingt ans. L'unique femme condamnée à ce dernier terme était remarquable par sa haute stature, et une certaine férocité dans les yeux. Son délit avait été l'infanticide, un délit vraiment rare et exceptionnel dans les États Pontificaux, et qui excite une

horreur particulière lorsqu'il s'y commet. Il faut dire aussi que c'est un de ces délits auxquels les mesures préventives du gouvernement ne laissent aucune sorte d'excuse, car le grand établissement pour les enfants trouvés et divers autres moyens se rapportant à cet objet présentent une manière bien facile de sauver la progéniture illégitime sans devoir recourir à l'assassinat, comme il n'arrive que trop souvent en Angleterre. C'est là une question fort controversée. Quelques-uns prétendent que la facilité de se délivrer du déshonneur et de la nécessité d'entretenir les fruits d'une union illicite est une excitation et une faveur à l'immoralité. D'autres présentent la singulière rareté du terrible délit de l'infanticide comme effet très-évident d'une politique aussi miséricordieuse que nécessaire. Beaucoup de femmes que j'ai vues étaient condamnées à la prison pour cinq ou même pour dix ans. Dans l'infirmerie, il y avait quelques femmes âgées qui avaient été convaincues de tenir des maisons de prostitution et d'avoir embauché des jeunes filles pour leur ruine. Ces misérables pécheresses étaient condamnées à la prison pour une période de cinq ans. Une femme plus dégoûtante que vieille, convaincue d'avoir vendu l'honneur de sa fille, subissait une condamnation de dix ans. Je cite la faute et la peine pour montrer la rigueur du tribunal président par l'Eminent Vicaire, auquel, comme gardien de la moralité, est confiée la connaissance de ces exemples criants de l'infraction à ses lois. Parmi les autres prisonnières, il y a des femmes mariées contre lesquelles l'accusation d'incontinence a été produite et prouvée par leurs maris. Quand on considère quel est le caractère de la majeure partie des prisonnières, on est étonné d'apprendre avec quelle facilité elles sont conduites, et de voir combien sont faibles les serrures qui servent à fermer les portes des dortoirs et des chambres de travail. J'en examinai beaucoup avec curiosité, et je vis en tournant la clef d'une des principales serrures qu'elle avait proprement la grandeur de celles dont on se sert pour la chambre à coucher d'une petite maison d'Angleterre ou d'Irlande. Dans

chaque dortoir est placé le lit d'une religieuse, lequel ne diffère de tous les autres lits que par la courtine. Je comptai dans un dortoir jusqu'à vingt-huit lits, et pour maintenir l'autorité et assurer l'obéissance sur les vingt-huit prisonnières qui les occupaient, il n'y avait qu'une seule sœur sans autre appui que celui d'une gardienne (c'est-à-dire une prisonnière élevée à ce grade par sa bonne conduite) qui peut l'aider en cas de nécessité. Mais, bien qu'il se soit présenté quelques difficultés au commencement, quand l'établissement fut confié aux sœurs, il n'y a plus de crainte à présent, car la grossièreté et la violence du temps passé ont entièrement disparu, et toutes les prisonnières se font remarquer par leur docilité et leur obéissance aux ordres des sœurs. La supérieure déclara qu'il n'y avait pas même eu une seule tentative d'évasion, et comme on lui demanda ce qu'elle ferait dans le cas qu'un certain nombre de prisonnières tentât de s'enfuir, elle répondit très-simplement « qu'il n'y aurait rien à craindre, parce que la majeure partie étant bien disposée se rangerait aussitôt du côté des sœurs. Voilà une dernière preuve de l'admirable influence que les ordres religieux acquièrent sur les prisonniers de toute espèce. Elle est bien propre à confondre l'aveugle folie de ceux qui, pour de méprisables motifs de fanatisme, refusent en Irlande d'accorder au public l'avantage des services si généreusement offerts par des communautés semblables. Dans cette prison, il n'a pas semblé nécessaire d'adopter le système des cellules séparées, parce qu'une religieuse est toujours de garde, et peut en un moment obvier à l'inconvénient qui pourrait résulter de ce grand nombre de prisonnières dormant dans une même pièce. En conclusion, je puis déclarer que sous tout rapport cette prison, — dans laquelle l'éducation manufacturière et littéraire, morale et religieuse est aussi soignée que dans les deux autres sections de l'établissement, — peut soutenir la comparaison avec les meilleures prisons du Royaume-Uni. C'est en outre une gloire admirable de l'esprit ami des améliorations, dont Pie IX est en même temps la source et l'inspiration. »

CHAPITRE XXIX.

LA MAISON DU SAINT OFFICE A ROME ET LA TOUR DE LONDRES.

Un petit livre publié en Piémont par un Vaudois sur la maison du Saint Office en 1852. — Une imposture de la république romaine. — A Rome, on n'a jamais exécuté un hérétique uniquement pour cause d'hérésie. Bienfaisante influence de Rome sur la législation pénale de l'Europe. — Rome et l'inquisition espagnole. — La tour de Londres. — Prisons et tombes. — Noms de quelques martyrs.

Sous le titre de *Casa del santo officio a Roma*, il se débite à Turin un petit livre extrait de la *Presse* de Paris par un certain Henri Muston, et publié à Pignerol sous la date de *Tour vaudoise 16 mai 1852*. M. Muston a voulu prouver par ces pages que *le clergé est resté ce qu'il était au moyen âge, barbare, cruel et avide;* et présenter en même temps à *l'homme du peuple un petit tableau des crimes auxquels la religion et la gloire de Dieu ont servi de manteau*[1]. Dans ce but, il s'est mis à nous raconter les belles entreprises de la république romaine, dont le gouvernement décréta, le 4 avril 1849, que les murs du Saint Office seraient convertis en habitations pour familles pauvres. « Un jour, dit la *Presse* translatée en italien par le vaudois Muston, le gouvernement de la république se voit dans la nécessité, par manque d'un local convenable, de faire préparer des écuries pour l'artillerie de la garde nationale dans l'une des maisons du Saint Office.

[1] *Maison du Saint Office à Rome, Courtes indications, tirées de la* Presse *avec deux lettres sur l'inquisition également tirées de la* Presse et traduites par E.-M. Pinerolo dalla typografia di Giuseppe Chiantore, 1852. pag. 6 et 7.

Le P. inquisiteur dominicain y demeurait encore, car le peuple romain, *en dépit de sa haine invétérée pour les moines*, n'avait jamais eu la pensée de le molester. L'inquisiteur n'opposa qu'une vaine protestation au décret du gouvernement. On laissa protester et l'on prit les dispositions requises. Comme il fallait percer un mur pour placer les chevaux, les ouvriers qui procédaient à cette opération ne tardèrent pas à rencontrer un vide dans l'intérieur du mur et l'on reconnut aussitôt que c'était un *trébuchet*. Le mystère qui avait voilé jusqu'alors tout ce qui se rapportait au Saint Office, devait naturellement piquer la curiosité des assistants. Résolus de pousser plus avant, ils écartèrent les obstacles et descendirent dans un souterrain peu vaste, humide, sans lumière, sans issue, n'ayant d'autre pavé qu'une terre grasse, noirâtre, comme celle des cimetières. Des morceaux de vieux habits étaient éparpillés çà et là, à moitié détruits par le temps. C'étaient les restes des vêtements des malheureux qu'on avait précipités dans ce caveau et qui y étaient morts de blessures, d'angoisses, de terreur et de faim. Une baïoque du temps de Pie VII, retrouvée parmi ces fragments moisis, semblait indiquer clairement l'époque où l'on n'avait pas encore muré ce séjour des ténèbres et du désespoir. En remuant cette terre grasse et humide, on ne fut pas longtemps sans découvrir des ossements humains et des restes de longues chevelures qui avaient appartenu à des femmes. Les personnes qui assistaient à ces découvertes emportèrent un peu de cette terre et de ces cheveux, comme des reliques de la tyrannie cléricale [1].»

Ainsi raconte le barbillon, transcrivant les sornettes de la *Presse*. Mais si nous interrogeons un historien français qui se distingue par une constante impartialité, il nous dira tout ce qu'il y a de vrai dans le fait en question. Ecoutez Alphonse Balleydier [2] : « Le peuple romain fut invité à un singulier spectacle préparé un mois d'avance. On lui ouvrit les portes

[1] *Casa del S. Officio a Roma*, pag. 14, 15.
[2] *Histoire de la Révolution de Rome*, tom. II, Genève, 1851, p. 54.

du palais de l'Inquisition, afin qu'il pût voir et toucher de la main *les preuves de la tyrannie des siècles passés*. Cette scène avait été préparée avec beaucoup de soin. Un ossuaire voisin avait fourni les principales décorations et l'on voyait çà et là de blancs ossements à côté d'instruments de torture. Un squelette de femme orné de magnifiques cheveux noirs produisait surtout un effet prodigieux. Néanmoins, pour peu qu'un homme intelligent eût examiné cette fantasmagorie révolutionnaire, il eût reconnu au milieu de ces ossements humains des cuisses, des épaules et des jambes de chiens, dont la poudreuse carcasse hurlait contre les cruautés de l'inquisition. C'est ainsi que les dramaturges révolutionnaires créaient l'histoire et gaspillaient la fortune du peuple[1] ! »

Tous ces ossements ne pouvaient être qu'une solennelle imposture, car il est prouvé qu'à *Rome on n'a jamais exécuté une sentence capitale sur aucun hérétique récalcitrant, fanatique et dogmatisant tant qu'il vous plaira*[2]. Rome catholique, bien loin de sévir contre les coupables, les traita toujours avec justice sans jamais oublier la charité. Elle a eu la plus grande part dans l'amélioration du droit criminel européen, comme vient de le prouver le cardinal Baluffi[3]. « Ouvrez les livres des philosophes, a dit le protestant Guizot, ceux de Bentham, par exemple, et vous resterez surpris de toutes les ressemblances que vous rencontrerez entre les mesures pénales qu'ils proposent et celles employées par l'Eglise[4]. En Angleterre, principalement, Rome tempérait la législation criminelle, quand la peine de mort n'était applicable qu'au crime de lèse-majesté, sauf le droit au roi de la commuer et

[1] Lisez sur ce point le bel ouvrage de Mgr. Marino Marini, intitulé : *Galileo et l'Inquisizione, Memorie storico-critiche dirette alla romana accademia di archeolegia*. Roma, 1850, pag. 13, 14.

[2] Voyez un très-bel article dans la *Civiltà Cattolica* intitulé : *Esclusività ed intolleranza del Cattolicismo*, série I[a], vol. III, pag. 463 et suiv.

[3] *La Chiesa romana*, etc., chap. XII. *Influenza della carità cattolica nella legislazione criminale*. Imola, 1854, pag. 103 et suiv.

[4] *Histoire de la civilisation en France*. pag. 177.

de se contenter de garants[1]. En cela, la bienfaisante influence de Rome s'exerçait de deux manières, d'abord en améliorant les mœurs des peuples, puis en corrigeant les lois des souverains. Après ce que nous avons écrit ailleurs sur les brigands qui infestent Londres, il est utile de rappeler que, sous Alfred le Grand, le peuple anglais était extrêmement rangé. Ce roi se plaisait à raconter qu'il avait fait suspendre un bracelet d'or sur la voie publique et que nul n'avait osé y toucher, quoique la nuit fût très-obscure et qu'on pût le voler en toute sécurité[2]. Quant à l'Inquisition espagnole, Sixte IV se plaignit au roi Ferdinand de l'extrême rigueur de ce tribunal en Espagne[3] et l'exhorta à l'adoucir par la clémence. Qu'il soit dit à la louange éternelle des Pontifes Romains, jamais ils ne favorisèrent l'Inquisition espagnole, ils eurent même à cœur d'en limiter l'autorité. Léon X voulait l'abolir, et Paul III, Pie IV, Grégoire XIII s'opposèrent de tout leur pouvoir à son introduction dans le royaume de Naples et dans le duché de Modène, domaines possédés par les Espagnols. Un allemand plein de science, le docteur Héfelé[4], a récemment exposé les soins et les sollicitudes de Rome pour ramener l'Inquisition espagnole à son institution primitive, et rendre ses procédés plus doux. Nul homme de bonne foi ne pourra jamais imputer aux Papes, les excès de ce tribunal. Il faut dire cependant que ces excès ont été fort exagérés, et rappeler que Beaumarchais, dans une lettre écrite de Madrid, appelait l'Inquisition espagnole *le plus modéré des tribunaux*[5].

[1] Voyez les *Annales* de Rugger de Hoveden, imprimées dans la collection *Rerum anglicarum, scriptores præcipui*. Francfort, 161.

[2] Baluffi. loco sup. cit. pag. 107. [3] Par la bulle du 1er novembre 1478.

[4] *Vie du card. Ximenès avec une dissertation sur l'inquisition*, par le D. Héfelé.

[5] *Beaumarchais et son temps*, par M. Louis de Loménie, tom. I, notes. Paris, 1856. Voici cette lettre, fort curieuse : Madrid, 21 décembre 1764. — Cette terrible inquisition, sur laquelle on jette feu et flammes, loin d'être un tribunal despotique et injuste, *est au contraire le plus modéré des tribunaux*, par les précautions que Charles III, à présent régnant, a prises contre les abus dont on pouvait avoir à se plaindre. Il est composé non-seulement de juges ecclésiastiques, mais aussi d'un conseil de séculiers dont le roi est le premier des officiers; la plupart des grands de la première classe remplissent les premières places, et la plus grande modération résulte du combat perpétuel des opinions de tous ces juges dont les intérêts sont diamétralement opposés. »

Entrons dans la Tour de Londres, et là nous verrons encore les traces sanglantes de l'Inquisition anglicane. *The Tower,* comme disent les Anglais, fut construite par Guillaume-le-Conquérant en 1078, et ses successeurs, Guillaume-le-Roux et Henri, l'agrandirent beaucoup, comme aussi Richard I, Henri III, Edouard I[1]. Cette forteresse est située sur la rive septentrionale de la Tamise, et se subdivise en plusieurs tours : la tour blanche, *The White Tower,* la tour dite *The Bell Tower,* la tour ensanglantée, *The Bloody Tower.* On a donné ce nom à cette dernière, parce qu'Edouard V et son jeune frère Richard duc d'York y furent étranglés par ordre de Richard III leur oncle, vers l'an 1483. Il y a surtout deux parties de la Tour de Londres qui rappellent les cruautés des auteurs de l'anglicanisme, ce sont l'ancienne prison d'État, et la chapelle consacrée à Saint-Pierre. Dans la première, les victimes ont souffert les plus terribles tourments, leurs os sont ensevelis dans la seconde. C'est là qu'a été renfermé Thomas More, pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie religieuse de Henri VIII. C'est dans la tour de Londres qu'il écrivit l'exposition de la passion de Jésus-Christ, ouvrage qu'il ne put achever parce qu'on lui refusa avec la cruauté la plus raffinée, jusqu'à la consolation d'écrire[2]. Il est beau de mettre en regard le procédé du chef de l'anglicanisme avec celui de More, catholique romain, dont Erasme a écrit : « Ce fut partout la plus grande preuve de singulière clémence, que nul ne fut mis à mort pour les nouvelles opinions pendant qu'il était chancelier[3]. »

[1] Hewitt, *Guide à la Tour de Londres*, publié à la Tour 1857.

[2] Voyez *Thomæ Mori omnia latina opera.* Lovanii, 1566. A la pag. 118 et suiv. on lit : *Expositio passionis Domini ex contextu quatuor Evangelistarum, auctore Thoma Moro dum in arce londinensi in carcere agebat.* Cette exposition va jusqu'au chapitre *de Christi captione;* puis on trouve ces mots : « Thomas Morus in hoc opere ulterius progressus non est ; hactenus enim cum esset perventum omni negato scribendi instrumento, multo arctius quam ante in carcere detentus, non ita multo post prope turrim londinensem loco consueto securi percussus est, secundo nonas julii, anno Domini supra millesimum quingentesimo trigesimo quinto, regis vero Henrici VIII vigesimo septimo. »

[3] Lettre d'Erasme, n° 1811. C'est une réponse à Hume, Bumel, Voltaire.

J'ai encore lu dans cette fameuse tour, le nom de Jean Fisher, évêque de Rochester, mis en prison parce qu'il était contre le divorce de Henri. Paul III lui avait envoyé le chapeau de cardinal, le tyran s'écria : *A moi! Je l'empêcherai bien de trouver la tête qu'il veut en orner ;* et il l'envoya au supplice[1]. On voit encore dans cette terrible prison, près du nom de Fisher, quelques inscriptions que les victimes y ont gravées pour l'instruction d'autrui. L'une d'elles dit : *Deo servire, pœnitentiam inire, fato obedire regnare est.* Et une autre : *Omnes honorate, Fraternitatem diligite, Deum timete.* Sublimes enseignements qu'on peut appeler les reliques de l'ancienne Londres catholique.

Ce fut dans la Tour de Londres que naquit en Angleterre la compagnie de Jésus avant d'en porter le nom au dehors. Là, gémirent ensemble, Thomas Pond, Thomas Mettam, Thomas Cottam, Edmond Campiani, Alexandre Brianti, Jacques Bosgrave, Jean Arto[2], et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Les prieurs des trois Chartreuses de Londres, Axiholm et Belleval, s'étaient rendus chez Cromwell pour lui exposer les difficultés de leur conscience, qui ne leur permettait pas de reconnaître la suprématie royale. Par son ordre, ils furent conduits de sa maison dans la Tour. Cinq jours après, ils subirent le dernier supplice avec deux autres, et furent écartelés vivants, éventrés et coupés en morceaux[3]. Dans la Tour de Londres, ont souffert les frères du cardinal Pole, lord Montague, et sir Geoffroid Pole, Henri de Courtney marquis d'Exeter et sir Edouard Nevil, qui furent tous condamnés à la peine capitale. Là souffrit la mère du même cardinal, qui n'avait d'autre crime que d'être la mère d'un tel fils. Cette dame vénérable fut traînée de la

[1] Non content du supplice de Fisher, Henri fit livrer son corps entièrement nu aux regards de la populace. *Poli apol. ad car.* pag. 69. *Mortui corpus nudum prorsus in loco supplicii ad spectaculum populo relinqui mandaverat.*

[2] Voyez le journal de la *Tour de Londres,* d'Edouard Risthono, dans Bartol d'Angleterre, livr. I, pag. 107.

[3] Voyez *Historia aliquot nostri sæculi martyrum*, par Chauncey. Moguntiæ, 1550, dans Lingard, vol. VI, pag. 348. Roma, 1831.

prison sur l'échafaud, et elle s'écria au moment où on lui tranchait la tête : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour l'amour de la justice*[1] ! Dans la Tour de Londres furent enfermés l'évêque de Chichester et le docteur Wilson, accusés d'avoir secouru ceux qui avaient été mis en prison ! Là, furent renfermés Powel, Abel et Featherstone, coupables d'être catholiques, et Barnes, Garret et Jérôme, coupables d'être protestants. Les premiers furent pendus et écartelés comme traîtres, les seconds livrés au bûcher comme hérétiques[2]. Je pourrais continuer ce martyrologe pendant un volume !

Mais que dire de ces malheureux qui reprochent à Rome sa prétendue cruauté, et de ces anglais qui appellent le cardinal Antonelli *un grand inquisiteur*[3]? Ceux-là sans doute ne connaissent pas l'histoire de Rome, ni celle de leur pays. Il s'est commis en Angleterre des cruautés telles qu'on ne saurait rien trouver de semblable dans aucun pays catholique, si porté aux sévices qu'on le suppose. Nous venons de voir pendant l'insurrection des Indes, des preuves douloureuses de la dureté anglicane, et des racines qu'elle a poussées dans le caractère même des populations. Le prince des journaux de Londres n'a pas hésité à manifester le désir qu'on *massacrât le roi bouffon de Delhi*, trépignant de joie à la pensée de voir les rues de cette capitale gorgées de cadavres, et chaque baïonnette anglaise teinte de sang, et cette ville maudite torturée avec une cruauté au-dessus de tout ce que l'histoire raconte de plus atroce dans les villes prises d'assaut[4]. Le journal de lord Palmerston n'a pas rougi d'écrire : « Il faut tirer une sanglante et solennelle vengeance de ces barbares Indiens et Musulmans, qui n'ont

[1] Le cardinal Pole, écrivant au cardinal de Burgos, parlait ainsi du dernier supplice de sa mère : *quod autem ad me ipsum attinet, etiam honore auctus hujus mortis genere videor, qui deinceps martyris me filium (quod certe plus est, quam ullo regio genere ortum esse) numquam verebor dicere.*

[2] LINGARD, *Histoire d'Angleterre*, vol. VI, pag. 484.

[3] Un voyageur anglais a dit que le cardinal Antonelli était le *grand inquisiteur de Rome*. Voir l'*Opinione*, du 26 juin 1858.

[4] *The Times*, en août 1857.

pas voulu mourir en soldats. La potence et la guillotine seraient avilies en exécutant ces démons sous forme humaine. Nous sommes certains que le bourreau aura peu de chose à faire à Delhi, car à peine les Anglais, qu'ils appartiennent ou non à l'armée, seront en contact avec les démons de Meerut et de Neemuch, ils feront prompte justice de ces monstres[1]. » Un certain Martin F. Tupper a osé écrire au *Daily News* une lettre, demandant avec beaucoup d'insistance que, quand l'armée anglaise se serait emparée de Delhi, « on mît tout à feu et à sang ; que tous les trésors de la ville fussent livrés au pillage, toutes les maisons détruites, et chaque palais réduit en un monceau de ruines[2]. » La soif de sang était alors si générale en Angleterre, qu'un journal écrivit : « Si le pays veut une vengeance et a besoin de victimes, il n'est pas nécessaire pour en trouver d'aller à Calcutta ou à Delhi, car il en a sous les mains[3]. »

Aux paroles se joignirent les faits. Dans le fort de Méridan, cent cinquante hommes furent tués, quarante mitraillés : « A un signal donné, dix canons firent feu, et l'on vit aussitôt lancés dans toutes les directions des bras, des têtes, des jambes, des troncs d'hommes tout baignés de sang[4]. » A Lahore, de vingt-deux soldats, dix furent pendus, et dix mis à la bouche des canons [5]. Pour réprimer la rébellion de quatre régiments de Dinapour, les Anglais firent immédiatement fusiller huit cents hommes, et un journal de Londres eut le courage d'appeler ce massacre une *sage* mesure, déclarant que l'officier qui l'avait ordonné méritait les remercîments de toute la nation[6]. Des faits semblables se sont renouvelés dans beaucoup d'autres lieux. A Cashmire, quelques insurgés étant tombés entre les mains des Anglais, on en fusilla soixante en un jour, et un nombre égal les jours suivants. A Futteypore

[1] *The Morning-Post*, août 1857. [2] Lettre datée d'Albury, 9 septembre 1857.
[3] *The Press*, septembre 1857.
[4] Ainsi parle le *Daily-News*, qui reconnut l'*exemple nécessaire*.
[5] Le *Chronicle* de Lahore. Le *Constitutionnel* de Paris, commentant ce châtiment, faisait observer que l'Angleterre ramène la société aux plus tristes temps de la barbarie. [6] *The Standard*, septembre 1857.

on pendit les insurgés par groupes de quatre ou cinq le long des rues royales. Dans le territoire de Gholab-sing, on tua ou l'on fit mourir à coups de fouet un individu sur six cents. A Allahabad, il y eut tant de pendus et de fusillés, que la population anglaise elle-même en eut horreur et protesta hautement. A Pathna, Hissar, Cawnpore et dans beaucoup d'autres endroits les Anglais pendirent et fusillèrent en masse. A Arrah on pendit les morts et les blessés aux arbres des routes sur une distance de trois kilomètres au moins[1]. Après de tels faits le journalisme de la Grande-Bretagne osera-t-il encore accuser Rome de cruauté et invoquer le *Saint Office* contre les Papes?

Mais on dit : « Si Rome n'ose plus immoler des victimes humaines pour la plus grande gloire de Dieu, au moins ne néglige-t-elle pas aujourd'hui l'exil, la prison, les fers, et le *chevalet,* oui le *chevalet*[2]. J'ai dit ailleurs ce qu'il y a de vrai dans cette accusation, et j'ai prouvé qu'il n'y a rien d'injuste dans tout ce qu'il y a de vrai[3]. Mais les amis et les admirateurs de Londres peuvent-ils reprocher à Rome d'avoir fait usage du fouet contre les brigands dans des cas très-rares? En fait d'instruments de tortures, l'Angleterre en fabrique pour elle et pour les autres. Un journal de Birmingham parlait dernièrement d'un instrument de torture employé par le roi de Delhi : « C'est, dit ce journal, une des plus terribles inventions qu'on ait jamais vues. Elle consiste à renverser et à broyer entièrement la victime sous un poids énorme. » Mais cet instrument avait été inventé et construit à Birmingham[4], où l'on voit en même temps des fabriques d'idoles et des fabriques d'instruments de torture. A Londres, c'est à coups

[1] Voyez une correspondance de Calcutta, 9 septembre 1857, imprimée dans la *Patrie,* de Paris, n° 289, 16 octobre. Il est rapporté dans cette correspondance que l'exacteur anglais n'ayant pu obtenir le paiement de l'impôt dans une localité du Punjab, il attaqua les habitants à la tête d'un escadron, en tailla une centaine en pièces, et obligea les autres habitants à payer non-seulement l'impôt requis, mais encore une amende de 1,000 roupies.

[2] *Casa del Santo Officio a Roma,* Pinerolo, 1852, p. 28.

[3] Voyez les *Victoires de l'Eglise, pendant les dix premières années du Pontificat de Pie IX.*

[4] *Birmingham Daily Post,* décembre 1857.

de bâton, qu'on administre jusqu'à la *charité légale*. La maison de refuge (*workhouse*) de la paroisse de Marylebone donna lieu en 1856, à une enquête officielle qui aboutit à révéler les actes les plus barbares. Un chef et deux gardiens de cette institution furent convaincus de férocités inouïes commises contre des filles au-dessous de vingt ans dans un lieu où tout devrait respirer la compassion et la tendresse. En Angleterre, ce sont des hommes qui sont chargés de la discipline intérieure de la partie du *workhouse*, destiné aux femmes et aux filles. La police s'y fait à coups de poing, de pied, et de fouets tels que la loi, dans sa douceur, ne permet pas d'employer contre les chevaux! Les coups furent si nombreux et si cruels que l'opinion publique s'en émut. On ordonna des investigations officielles et les victimes furent entendues. Le *Morning-Post* et le *Times*, en résumant le procès, rapportèrent qu'une des filles qui avaient été le plus flagellées et maltraitées était âgée de dix-neuf ans, et s'appelait Marianne Sullivan. Il y avait trois mois qu'elle était au *workhouse*, dans le compartiment des filles, où elle souffrit ces mauvais traitements, parce qu'elle n'avait pas eu la force de porter un coffre à l'endroit qu'on lui avait commandé ; elle fut mise en prison, et on l'y laissa depuis une heure de l'après-midi jusqu'à dix heures et demie du soir sans aucun genre de nourriture. Quand on vint la reprendre, elle demanda un verre d'eau. Alors un gardien la saisit par les cheveux, la jeta à terre, et la traîna en la rouant de coups. Survinrent deux autres gardiens pour l'aider, et pendant que le premier tenait la fille, les deux autres se mirent à lui administrer une volée de coups de bâton et de fouet. Après cela, ils l'envoyèrent au lit non sans lui faire sentir sur les escaliers le poids d'une rude lanière. Deux autres filles, l'une Elisabeth Edmons de dix-neuf ans, l'autre Sophie Howard de dix-huit, souffrirent des traitements semblables. Les détails diffèrent très-peu et celles-ci n'étaient pas plus coupables que la première. Le magistrat qui avait entendu Marianne Sullivan, fit appeler ses deux autres compagnes, et prit note de leurs dépositions, lesquelles servirent de base au procès.

Dans une réunion de directeurs et gardiens du Marylebone, on dit les choses les plus étranges du monde. L'un d'eux, M. Ridding, soutint qu'on ne pouvait lui contester le droit de corriger les pauvres à l'aide du fouet, et invoqua à l'appui de son opinion : « Un acte du Parlement (35me de Georges III, sect. 179), qui permet de fouetter les pauvres. M. Potter interrompit l'orateur et lui fit observer que cette loi était abrogée ; mais il ajouta avec une tendresse de sentiment qui fut partagée par tous ses collègues : « Que veut dire tout ce bruit? Il s'agit simplement de recourir à la force physique, quand l'usage de la force morale reste inefficace. Si la force morale ne suffit pas, je suis d'avis qu'il faut employer la force physique, et à la fin des comptes ces filles n'ont eu que ce qu'elles méritaient (*the ghirls got noting more than what they richly deserved.*) Si j'avais été le directeur du *workhouse,* j'en aurais fait autant, j'aurais même agi plus sévèrement. C'étaient des filles fainéantes, de la pire espèce, vivant dans le *workhouse* aux dépens de ceux qui paient la taxe des pauvres ! Mériritaient-elles un autre traitement que celui qu'elles ont subi[1] ? »

Quant aux prisons et à la marine, l'application du fouet y est chose commune en Angleterre[2]. Je trouve dans la statistique de la discipline et des prisons militaires pour 1856, présentée au Parlement en 1857, que tandis qu'en 1855 les délits parmi les militaires avaient diminué de 1,24 pour 100, et les emprisonnements de 0,88 pour 100, les punitions du fouet s'étaient accrues du double. Aussi le

[1] Voyez la *Gazette de France*, octobre 1856 ; et la *Gazetta d Milano,* nº 263, 3 novembre 1856.

[2] D'après Jean Frost, à Van Diemen : « La flagellation est infligée aux déportés pour la seule faute de tenir les mains dans les poches ! » Discours prononcé en septembre 1856, dans un *meeting* à *Tamperance-Hall.* Le même M Frost a dit, dans un *meeting* tenu à Greewich, qu'à Port Arthur, on bâtonne les coupables pour une simple négligence et un oubli apparent, et qu'ils reçoivent de 76 à 100 coups. Il avait vu les pauvres victimes souffrir les plus atroces tortures (*the most excruciating torture*), et souvent mourir pendant l'opération : *and often die under the administration of this dreaful punishement;* punition, disait Frost, qui n'est surpassée, si toutefois elle l'est, par le knout de Russie.

docteur Tuffnell n'hésita-t-il pas à faire le panégyrique du fouet dans les termes suivants : *Flagellation*. Ayant assisté pendant huit ans à beaucoup de parades pour punitions, je puis attester que je n'ai jamais vu en résulter le moindre mauvais effet. Au contraire, j'ai observé la plus sensible différence dans la conduite des hommes après la peine. J'ai vu les caractères les plus furieux, insolents, insubordonnés, désordonnés, qui refusaient d'écouter les conseils du gouverneur et du chapelain, devenir polis et de bonne conduite (après avoir été flagellés), pour le reste de la peine à laquelle ils avaient été condamnés. Quant au dommage produit sur le dos du coupable, il est d'ordinaire de si peu d'importance, que le prisonnier retourne à ses occupations après le troisième jour[1]. » On a aussi présenté à la Chambre des Communes une statistique des personnes flagellées sur les vaisseaux dans les années 1853, 1854, 1855 et 1856, et il en résulte que les flagellations, loin de diminuer, sont en voie de progrès[2]. En voici une preuve.

1853.	Nombre des punitions.	808
	Nombre des coups de fouet	24,959
	Maximum des coups	48
	Minimum des coups	2
1854.	Nombre des punitions	1,214
	Nombre des coups de fouet	35,479
	Maximum des coups	50
	Minimum des coups	1
1855.	Nombre des punitions.	1,333
	Nombre des coups de fouet	42,154
	Maximum des coups	48
	Minimum des coups	2
1856.	Nombre des coups de fouet [3]	44,493
	Maximum	50
	Minimum	1

[1] Rapport de l'inspecteur docteur Tuffnell, pag. 58.

[2] *Return of the number of Persons flogged in the navy in the years 1853, 1854 and 1855; distinguishing each year specifyng the name of the ship, the offence, the sentence, and number of Lashes inflicted, and stating the highest and the lowest number given in each class.* Ce rapport porte la date du 5 février 1857 et est signé par John Jones Dyer.

[3] En 1856, ce fut à bord du *Royal-Albert* qu'on administra le plus grand nombre de coups. 21 marins en reçurent 900. Les coups furent moins nombreux dans

On voit par là que s'il est arrivé, dans des cas très-rares, à quelques brigands d'être fouettés à Rome, ce n'est pas à Londres qu'il appartient de lui en faire un reproche.

Pour compléter ce que j'ai dit concernant la triste influence exercée par l'anglicanisme sur l'esprit du peuple anglais, j'ajouterai ici quelques mots sur l'exécution de la peine de mort, et la manière dont elle se pratique à Rome et à Londres. Lord Palmerston a trouvé de quoi blâmer le Pape, parce qu'à Rome on fait usage de la guillotine pour le dernier supplice[1]! A Londres, l'exécution de la peine de mort est une fête populaire. La nuit qui la précède, le peuple se réunit en foule immense sur le lieu du supplice, pour pouvoir y assister. En attendant, on se livre au divertissement, on chante, on siffle, et ceux qui ont de l'argent s'enivrent. Tous les cabarets voisins restent ouverts et regorgent de monde. Quelques-uns organisent des soupers dans les maisons et les auberges qui entourent l'endroit fatal, et passent la nuit à fumer, à boire, à manger, à ripailler avec la populace. Le moment de l'exécution arrivé, c'est-à-dire vers huit heures du matin, cette tourbe frénétique reçoit le pauvre condamné par des hurlements, des sifflets, des blasphèmes et des injures indécentes. Vous n'entendez pas une prière, vous ne voyez pas un signe de religion dans le peuple. En un mot, la mort d'un homme est pour les habitants de Londres un sujet de divertissement, comme la mort des gladiateurs l'était pour les Romains des temps les plus corrompus. Et ici, je dois rappeler que la Chambre des Lords a nommé, il y a peu d'années, une commission de Pairs, présidée par l'évêque anglican d'Oxford, à l'effet d'examiner la manière dont les sentences de mort s'exécutent en Angleterre. Devant cette commission comparurent diverses personnes considérables qui décrivirent les nombreux abus auxquels donne lieu la publicité de ces exécutions, c'est-à-dire les excès de tout

l'armée. Sur 135 régiments, 35 furent déshonorés par la flagellation. Le nombre de soldats flagellés est de 64, et la somme des coups 2,751. Voyez *Union*, du 18 janvier 1858.

[1] Chambre des Communes, séance du 10 août 1855.

genre, l'offense à la décence et à la morale publique dont les spectateurs se rendent coupables, et l'effet produit sur le peuple par ces sortes de spectacles, qui le rendent toujours plus cruel et plus bestial. La commission déclara dans son rapport, qu'il fallait exécuter les sentences capitales dans les murs des prisons, et devant les seuls témoins destinés à cela. Mais le peuple ne consentira pas facilement à se voir privé d'une pâture si agréable.

Voyons, au contraire, comment s'accomplit à Rome cet acte terrible et cependant si nécessaire de la justice humaine. Dans la capitale du monde catholique, il existe, depuis 1488, une confrérie dite *de la Miséricorde* ou de *Saint-Jean Décapité*, pour assister les condamnés au dernier supplice. Innocent VIII en approuva les statuts en 1490[1], Léon X, Paul III et Pie IV lui accordèrent de grandes faveurs, et saint Pie V en confirma l'institution[2]. Le jour qui précède l'exécution, on affiche des avis dans la ville, pour inviter les citoyens à prier pour le condamné. Quatre frères sont chargés de l'encourager et l'assistent depuis le moment où on lui lit sa sentence jusqu'au dernier soupir. Quand sonne l'heure fatale, toute la compagnie va à la prison précédée du crucifix ; le coupable sort et monte sur le char lugubre ; le prêtre et les consolateurs y montent avec lui et l'embrassent affectueusement. Arrivés au lieu du supplice, le patient descend dans une chambre tendue de noir, appelée *conforteria* (chambre de consolation) et reçoit l'absolution du prêtre. Puis il monte sur l'échafaud, toujours accompagné par ses consolateurs. Ceux-ci lui font prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, le fer tombe et la justice s'accomplit, et tous les confrères prennent le cadavre, le déposent dans le cercueil, le portent à leur église, récitent quelques prières et lui donnent une sépulture décente. Ils couronnent cette œuvre de charité par un acte d'humilité et s'avouent eux-mêmes coupables, en récitant le *confiteor !* Combien cette institution

[1] Bulle *Inter desiderabilia cordis*, 23 août.
[2] Bulle *Cum sicut accepimus*, de l'an 1569.

est sublime! Elle s'empresse de réhabiliter le coupable et rappelle le Précurseur du Christ qui fut aussi décapité. Si la justice humaine est inexorable, Dieu, qui pardonne volontiers, attend l'homme repentant et l'accueille parmi les anges. Celui-là qui meurt infâme sur la terre, peut être sous peu un bienheureux dans le ciel. C'est ce que proclame la confrérie de la Miséricorde, qui donne ses soins au malheureux et ne le quitte pas avant de l'avoir enseveli décemment. La charité lui fait surmonter le dégoût qu'inspire l'infamie du char funèbre, et ne lui laisse voir dans le coupable, qu'un frère malheureux, qu'un membre du corps mystique de Jésus-Christ, racheté par son précieux sang. Sur le gibet du Calvaire fut prononcée la sainte parole du pardon, et le catholicisme veut que les droits de la justice humaine satisfaits, la miséricorde apparaisse aussi sur le gibet des coupables. Joseph de Géramb, parlant des *exécutions à Rome,* avait bien raison de s'écrier [1] :

L'homme pâle et défait au supplice est traîné :
Le ministre du ciel et celui de la terre,
Le prêtre et le bourreau, suivent le condamné ;
La justice de l'homme est fertile en souffrance,
La justice de Dieu féconde en espérance.
Dieu n'abandonne pas ceux que l'homme proscrit,
Le prêtre au criminel tend la croix consolante,
Il exhorte, il pardonne... et la hache sanglante
Frappe un membre de Jésus-Christ.

[1] *Voyage de la Trappe à Rome,* lettre XXIIe pag. 220 et suiv. Parmi les priviléges accordés par les Souverains Pontifes à la Confrérie de Saint-Jean décapité, il faut noter celui que lui accorda Paul III, de délivrer chaque année dans toute prison de Rome un condamné à mort, en lui rendant sa patrie, sa réputation, ses biens, ses honneurs, privilége confirmé par Benoît XIV dans la bulle *Christianae pietatis opera,* 28 avril 1741, et par Pie VII dans la const. *Post Diuturnas,* 30 octobre 1816.

CHAPITRE XXX.

LA PAUVRETÉ DE ROME ET LA MISÈRE DE LONDRES.

Contrastes de Londres. — Le peuple marche sur l'or et souffre la faim. — Londres pendant la nuit. — Aveu de Mayhew. — Les *Docks*. — Processions d'affamés en 1857. — Un article du *Liverpool journal*. — Les pauvres à Rome et à Londres. — Morts de faim en Angleterre. — Le peuple italien ignore la faim. — Sentence de Massimo d'Azeglio. — Falsification des aliments à Londres. — Falsification du pain, du vinaigre, des choux, du café, de la chicorée. — A Rome, on ignore ce progrès de l'industrie humaine.

Henry Mayhew, dans son ouvrage tout récent sur le *grand monde de Londres*, a écrit un chapitre où il décrit les contrastes que présente la capitale de la Grande-Bretagne ; et l'un de ces principaux contrastes, c'est, à son avis, la richesse et la pauvreté de Londres[1]. Il déroule donc tour à tour les magnificences et les misères de cette Babylone. Les rues de Londres, au dire des paysans, sont pavées d'or. En effet, ce pavé coûte 14,000,000 sterl. ou 350,000,000 fr. Il y a en outre sous terre, 1,900,000 tubes pour le gaz, lesquels avec les autres appareils nécessaires à ce genre d'éclairage, coûtent 4,000,000 sterl. ou 100,000,000 fr., et la dépense annuelle pour l'éclairage monte à 500,000 sterl., c'est-à-dire à 12,500,000 francs. « Nous trouvons, écrit Mayhew, qu'il y a une grande somme de richesse ensevelie *dans* et *sous* les rues de Londres, et qu'on a dépensé une énorme quantité d'argent pour chaque *gard* de terre foulée

[1] Première partie, page 28, *the contrasts of London, of the riches and poverty of London*.

par le peuple. La somme de l'argent dépensé, et l'étendue des appareils employés simplement pour éclairer au gaz Londres et les faubourgs, devraient, paraît-il, éloigner toute idée de pauvreté. En effet, d'après le calcul de M. Barlow, le capital dépensé en tubes, réservoirs, becs de gaz et l'ensemble du mécanisme, s'élève de 3 à 4,000,000 sterl., et la dépense pour l'éclairage est de plus de 500,000 sterl. par an, vu qu'il y a 360,000 lumières de gaz qui consument 13,000,000 de pieds cubes de gaz chaque nuit. »

Mais c'est précisément pendant la nuit qu'on voit le mieux les étranges anomalies de la vie de Londres. Le *Morning-Post* a publié, il y a quelques années, une terrible description de Londres pendant la nuit, et ce n'était pas une invention du journal, mais le résultat d'une enquête[1]. Je transcrirai littéralement ce qu'en dit Mayhew : « Pendant la nuit, quand cesse le tumulte de la vie, et que les boutiques s'obscurcissent, on voit ceux qui manquent de toit, et les mendiants comme amoncelés l'un sur l'autre sur les bancs des *parks,* dans les niches des ponts, et sur les planches des marchés. Les seules créatures vivantes qui fréquentent les rues sont les misérables Madelaines, qui tremblent de froid dans leurs oripeaux, en attendant que l'ivrogne atteint du hoquet, retourne chez lui pour le saisir au passage. Là, sur les degrés d'une porte, se tient pelotonné quelque individu aux pieds nus, qui n'a pu mendier assez pendant le jour pour se procurer l'abri d'une nuit. Aux endroits où brillent de grosses flammes de gaz, pour avertir qu'il y a des encombres ou des dangers par suite de restaurations qui se font le long de la rue, une foule de gens en haillons entourent ce feu, les uns endormis, les autres la pipe à la bouche. Puis quand revient la lumière du jour, les pauvres apparaissent dans leur crasse, plusieurs portant de grasses besaces sur les épaules, et se répandent çà et là pour fouiller chaque monceau de poussière et gagner de quoi vivre en

[1] Voyez Ledru-Rollin, *De la décadence de l'Angleterre,* vol. I. livre III, chap. I, *Londres pendant la nuit.*

cherchant des os jetés sur la rue, ou des haillons, ou des morceaux de vieux fer[1]. »

Le revenu annuel des maisons de Londres monte à douze millions et demi de sterlings, soit frs. 312,000,000, de sorte qu'en calculant que le revenu de dix ans égale le capital, leur valeur serait de 125,000,000 de ster. ou 3,125,000,000 frs. La seule propriété *assurée* s'élève à 166,000,000 de sterlings, c'est-à-dire à 4,150,000,000 francs. Mais transportons-nous pendant l'hiver au refuge des misérables à *Playhouse Yard*, et nous y trouverons une grande foule de pauvres sans abri, réunis autour de l'asile à la tombée de la nuit, en attendant qu'on ouvre les portes. Ils sont là, les pieds nus, livides, gercés par le froid, pour avoir marché tout le jour sur la neige et sur la glace des rues. Ils attendent, exposés au vent âpre, qui se glisse à travers leurs haillons pour les torturer. Entendre les cris des affamés, des enfants tremblotants, et les débats de cette avide multitude pour obtenir l'abri d'une nuit et une livre de pain, c'est de quoi mourir de douleur. « Quand nous visitâmes ce refuge, dit Henri Mayhew, il y avait là plus de quatre cents créatures réduites à l'extrême misère qui se pressaient à la porte : des mères avec leurs petits au sein, des pères avec leurs enfants aux côtés, des gens sans amis, sans argent, sans chemise, sans chaussures, sans pain, sans abri, en un mot, les plus pauvres habitants de la plus riche ville du monde... Si nous nous glorifions de nos prodigieuses richesses, *nous devons aussi nous* humilier de notre prodigieuse pauvreté[2].

On évalue a 64,000,000 de ster., ou 1,600,000,000 de fr., le capital dont peuvent disposer tous les banquiers de Londres. En 1841, une seule maison fit des emprunts pour 30,000,000, de sterlings. Si vous visitez les *docks*, vous trouverez sur et sous terre monceaux sur monceaux de trésors que l'œil ne saurait embrasser. Les richesses y apparaissent

[1] *The great world of London*, première partie, pag. 29.

[2] *If, then, we are proud of our prodigious riches, surely we cannot but feel humbled at our prodigious poverty also.* MAYHEW, *The great*, etc. première partie, p. 31.

immenses comme la mer qui les apporte, et l'on éprouve une douleur au cerveau quand on veut essayer d'évaluer l'opulence qu'on a devant soi. Il y a arpents sur arpents de trésors, beaucoup plus qu'on n'en croirait nécessaires pour enrichir tous les habitants du monde. M. M'Culloch fait monter le trafic du port de Londres à la prodigieuse somme annuelle de 65,000,000 de sterlings, ou francs 1,625,000,000 ! « Mais si toutes ces richesses, observe Mayhew, atteignent au sublime par leur incompréhensibilité, la pauvreté qui existe à côté d'elles est aussi incompréhensible et également sublime[1] » Des rives du fleuve et des magasins, passez aux cours et aux rues qui les avoisinent, et vous resterez ébahi à la vue de tant de misère : « Beaucoup, écrit encore Mayhew, viennent pour voir les richesses, peu pour voir la pauvreté qui règne dans la masse de ceux qui habitent le célèbre port de Londres[2]. » Ceux donc qui veulent assister à l'une des scènes les plus extraordinaires et les moins connues de la métropole de la Grande-Bretagne, doivent se rendre aux portes des *Docks* de Londres vers sept heures et demie du matin. Là se dérouleront devant eux des masses de personnes de toute classe, de tout aspect et de toute condition : des bouchers et des boulangers ruinés ; de vieux soldats, des marins, des gentilshommes, de petits légistes en disponibilité, des employés du gouvernement démissionnés, des mendiants, des domestiques, en un mot, tous ceux qui manquent d'une croûte de pain, et qui vont la chercher où chacun peut trouver de l'emploi sans avoir besoin de recommandation et de bonne réputation. Quand il est près de huit heures, la foule qui se presse vers les portes vous apprend que les chefs chargés de distribuer le travail se sont montrés. Alors vous voyez ces gens se pousser, s'apostropher, étendre des mains innombrables pour attirer l'attention de ceux qui, par un signe,

[1] *But if the incomprehensibility of this wealth rises to sublimity, assuredyl the want that co-exists with it is equally incomprehensible and equally sublime.* loc. cit. pag. 35.

[2] *Many come to see the riches, but few the poverty abounding in absolute masses round the far-famed Port of London.* Loc. cit.

peuvent donner du travail. Tous crient à haute voix, et c'est un spectacle à contrister le cœur le plus endurci, de voir ces milliers de personnes se disputant le travail d'un seul jour, et de penser que des centaines de ces malheureux devront passer toute la journée dans la misère d'une oisiveté forcée! Quand on a fixé le regard sur les visages de cette foule famélique, c'est à en garder longtemps le pénible souvenir. « Avant, je cite les paroles non suspectes d'exagération de Henri Mayhew, avant d'avoir vu cette scène de mes yeux, je ne pouvais croire qu'il pût exister une si furibonde avidité de travail, ni un si extrême besoin de travailler au sein d'une telle masse de monde. Rien d'étonnant que ceux qui étaient chargés d'appeler les ouvriers fussent souvent renversés sous les flots pressés de cette multitude cherchant l'emploi de ses mains. Ceux qui ne parviennent pas à s'engager au commencement du jour se retirent dans la cour d'attente derrière *London Dock*. Ils restent là une heure après l'autre dans l'espoir que le vent leur enverra un autre navire, et qu'il faudra de nouveaux ouvriers. Il est triste de voir ainsi tant de misérables qui attendent pour gagner quatre deniers à l'heure. Ils se tiennent couchés sur des bancs prolongés, les uns racontant leurs misères, les autres leurs délits. Il y a plus de 20,000 personnes à Londres qui ne vivent que du travail de la darse, travail qui augmente ou diminue suivant que le vent pousse les navires dans le port ou les retient en mer. Il se trouve ainsi une multitude de gens dont le pain de chaque jour dépend du vent, et ce qu'on n'aurait jamais cru si des témoins oculaires ne l'attestaient, il existe en un seul endroit *deux mille* personnes dont on peut dire qu'elles ne vivent que d'air. Que la nourriture d'un si grand nombre de gens fût aussi peu stable que le vent, c'est une somme de misère telle que nul n'aurait imaginé qu'elle pût exister au sein de tant de richesses [1]. »

En février 1857, d'immenses troupes d'ouvriers se promenaient à Londres le long d'*Oxford Street* en s'écriant à chaque

[1] *The contrasts of London*, pag. 36.

instant d'un ton lamentable : *All out of work!* tous sans travail ; *all starving!* tous mourants de faim ; et ils allaient par la ville en poussant le cri sinistre : *Woe! Woe!* malheur, malheur[1]. Sur quoi un journal protestant écrivit alors : « Il est temps qu'un homme sage et jouissant de l'estime générale, se mette en avant pour encourager et patroner quelques sages mesures afin de retirer du pavé de nos rues tant de milliers de malheureux qui meurent de faim. Lord Shaftesbury, — homme évangélique, — est trop assidu aux représentations du théâtre de Windsor ; le cabinet a trop de tablature avec Hérat, avec Canton, avec Neufchâtel ; mais tous les philanthropes ne doivent pas se trouver au théâtre, ni dans les cabinets ministériels. Qu'il en surgisse donc un de philanthrope, et que la charité en Angleterre se révèle autrement que par de vaines paroles, de ridicules parades ! On a témoigné au *ticket-of-leave men* les sympathies les plus excessives ; pour être bien vu et assisté aujourd'hui, il faut avoir en poche son billet de congé des galères. Montrez-le, et les philanthropes vous embrasseront comme frères, vous voleurs. Mais dites-leur que vous avez neuf enfants, que vous êtes marié légitimement, que la faim a creusé les joues de votre compagne, qu'une fièvre, une typhoïde, par exemple, l'a clouée sur son grabat ; dites-leur que vous n'avez jamais volé la valeur d'un penny, que vous cherchez de l'ouvrage, et que vous ne pouvez en trouver, que les paroisses vous refusent tout secours, et que l'avare charité des *Workouses* vous ferme brutalement la porte au nez, les philanthropes boutonneront leur paletot jusqu'à leur triple menton et vous diront : « Brave homme, prenez Adam Smith et lisez-le attentivement, car c'est un sage et grand écrivain ; il vous prouvera comme deux et deux font quatre, que votre position est inévitable, et qu'elle est dans la nature des choses. » On a poussé des cris par toute l'Angleterre à cause des écoles de réforme (*reformatories*) ; on a poussé ces cris pour *l'income-tax*, des cris pour mille choses

[1] Lisez, sur ce sujet, une importante correspondance adressée de Londres à la *Gazette de Milan*, 11 février 1857, n° 36.

d'intérêt secondaire et individuel. On ferait mieux d'en pousser pour le pain *gratis* ou à bon marché dans les boulangeries. Quoi qu'on en dise, lorsque le pauvre peuple délire de faim, on doit trouver trop cruel le sarcasme, trop cruelle l'hypocrisie de Lord Robert Grosvenor qui circule pour recueillir des souscriptions, afin d'entasser les unes sur les autres des pierres auxquelles il veut donner le nom d'églises nationales[1]. »

Il y avait alors à Londres des milliers et des milliers d'ouvriers sans travail, 9,000 menuisiers, 8,000 badigeonneurs, 16,000 maçons, 2,000 forgerons. Ils se réunirent en demandant du pain à *Smithfield* où Wat Tyler, le fer à la main, avait autrefois proclamé les droits de l'homme[2]. Quoique l'Angleterre dépense beaucoup pour donner du pain à ses pauvres, ceux-ci augmentent d'année en année, dans des proportions effrayantes.

De 1748 à 1848, la population de l'Angleterre s'est triplée ; mais durant ce même laps de temps, le paupérisme officiellement constaté est devenu *huit fois* plus nombreux[3].

Londres a *officiellement* un pauvre sur 8 habitants. *En réalité,* un pauvre sur 4 habitants selon les observations de Robert Pashley ; tandis qu'à Paris, par exemple, sur 16 habitants, il n'y en a qu'un qui reçoive des secours publics[4]. Le paupérisme à Londres et à Rome se trouve dans les proportions suivantes.

LONDRES. Pauvres *in door* (dans les Workhouses). . .	69,000
Pauvres *out door* (secourus à domicile).	238,000
Total. .	307,000

[1] *The Liverpool journal*, 3 février 1837.

[2] Le 18 février 1857, une centaine de familles d'ouvriers sans travail se présentaient mourants de faim dans la cour de police de Clerkenwell disant au juge que chacun d'eux n'avait plus mangé depuis vingt-quatre heures, et que, à la Workhouse du quartier S.-Pancrace, on leur refusait le plus léger secours, un morceau de pain.

[3] M. Robert Pashley.

[4] Recensement de 1853, d'après lequel il est établi que sur une population de 1,053,262 habitants il y a à Paris, 65,264 pauvres.

[5] Chiffre obtenu en 1855. Voyez le rapport au Parlement. D'après des rapports postérieurs, il résulte que, en 1856, le nombre des pauvres secourus dans les *Workhouses*, s'élevait à 77,802.

Chiffre équivalent, comme nous l'avons dit plus haut, à plus du *huitième* de la population.

Rome. La statistique y compte 2,012 indigents et mendiants, chiffre qui constitue à peu de chose près la *quatre-vingtième* partie de la population [1].

On voit par notre travail, dit le chevalier Louis Grifi, que les pauvres ou indigents secourus sont pour les États Pontificaux, où l'on compte 608,280 familles, au nombre de 37,015, et qu'il ne manque pour les secourir, ni hôpitaux, ni hospices, ni surtout bienfaisance chrétienne. Si nous comparons ce chiffre avec ceux que nous trouvons dans les statistiques d'autres pays, nous aurons le droit de nous plaindre d'un écrivain qui ne craint pas d'affirmer que la charité administrée par les ordres religieux et provenant de fondations pieuses, entretient le paupérisme, tandis que nous rencontrons un accroissement de paupérisme, là où il n'existe ni ordres religieux, ni fondations pieuses administrées par eux [2].

Le journal médical anglais le plus répandu, affirme que, sur l'espace d'un an, 21,770 Irlandais sont morts de faim sur les sentiers déserts de leurs montagnes ou dans d'infects bouges. Ce chiffre, nous l'avons pris dans les tableaux annuels du recensement de l'Irlande ; et le *Medical Times* avertit que le nombre officiel de ceux qui sont morts de faim, ne peut être que beaucoup en dessous de la réalité. « D'après les rapports officiels qui nous arrivent sur différents comtés, dit le protestant Cobbett, le public apprend chaque année *qu'un grand nombre d'habitants meurent de faim* [3]. » Les journaux anglais du 19 septembre 1856, ont raconté que la police avait recueilli à Londres, une mère et sa fille au moment où elles allaient se jeter dans la Tamise pour se délivrer de la faim qui les dévorait. Le Times a rapporté l'histoire d'une autre mère et de ses quatre filles mortes de

[1] Statistique de la population des États pontificaux, tableau 9e, Roma, 1857, pag. 319. [2] Introduction à la statistique des états pontificaux pag. 80.
[3] Cobbett, *Lettre sur la Réforme*, Lettre xvie.

faim à Londres[1]. Au mois d'août en 1856, Smart, portraituriste de talent, a été retrouvé mort dans un angle de galerie souterraine, asile de voleurs et d'assassins, et l'autopsie de son cadavre a établi que le malheureux était mort de faim[2]. Le docteur Letheby ayant été chargé de visiter les égoûts et conduits souterrains de la capitale de l'Angleterre, constata dans un rayon très-étroit au bout de trois mois de recherche, cinquante-huit cas de mort par violence ou *par inanition*[3]. Hélas! on en pourrait recueillir par centaines de ces faits affligeants. Au mois d'octobre 1857, les journaux rapportaient qu'une pauvre femme, à Londres, avait lutté pendant quatre jours contre la faim qui la consumait en buvant l'eau grasse et fétide d'un cuvier! Et à Rome et en Italie, est-il arrivé ou arrive-t-il quelque chose de semblable? « Le peuple italien, a écrit autrefois, *Maxime d'Azeglio,* ignore plus qu'aucun autre peuple ce que c'est que la misère, ce que c'est que la faim; on peut le dire, et la faim est la plus puissante cause d'agitation chez les peuples[4]. »

Mais ceux qui ont de l'argent à Londres et qui croient se rassasier de pain, obtiennent-ils réellement du pain pour leur argent? Le docteur Hassal a publié, en 1855, un ouvrage important, où il prouve que l'on altère à Londres le pain, les légumes, les conserves, le poivre, le *ginger,* la moutarde, le thé, le café, etc.[5]. « Si autrefois le pain a été le soutien de la vie, dit un journal anglais, il est devenu maintenant un moyen de destruction[6]. »

Tous les échantillons de pain examinés par le docteur Hassal et pris par lui chez les boulangers de Londres, se trouvaient falsifiés, la plupart au moyen d'alun. L'ingrédient

[1] *The Times*, septembre 1856. [2] *Gazette de Milan,* n° 214, 6 sept. 1856.

[3] Le rapport du docteur Letheby a été publié par tous les journaux de Londres, en avril 1857. [4] Derniers événements en Romagne. Italie 1846, pag. 17.

[5] *Food and its adulterations comprising the reports of the analitical sanitary commission of the Lancet,* by Art. Hill Hassal. M. D. London, Longmans, 1855.

[6] *The Dublin Review*, vol. 39, published in september and december 1855, article *Food and its adulterations,* pag. 60 et suiv.

pour falsifier le pain, se vend chez les droguistes sous le nom de *hards;* c'est un mélange d'alun et de sel. Selon Markham, le maximum d'alun découvert en un pain, a été de 116 grains, et le minimum de 34 1/2. Dix pains analysés ont donné une moyenne de 80 grains. Il est reconnu que cette moyenne peut produire des accidents sur le plus grand nombre des consommateurs et que le maximum pourrait peut-être causer la mort. Voici en quoi consiste le profit du boulanger qui ajoute de l'alun à sa pâte : la grande affinité du sel avec l'eau retient une grande quantité de ce fluide, quantité inutile à la panification ; il s'ensuit que le pain obtient par là un poids supérieur ; en d'autres termes, le boulanger obtient ainsi avec la même quantité de farine, une plus grande quantité de pain ou de ce qu'ils appellent de ce nom. D'autre part, si la farine est de mauvaise qualité ou décolorée, l'alun, par la propriété qu'il a de se combiner avec les matières organiques colorantes, lui rend sa blancheur primitive. Cet emploi de l'alun dans la boulangerie, conclut le docteur Hassall, est très-dangereux et très-commun.

Il y a encore d'autres mets ou comestibles sophistiqués et falsifiés à Londres et en Angleterre. D'après des expériences faites à Londres au commencement de 1858, sur la chair des animaux engraissés pour l'exposition, il résulte que cette chair doit être considérée comme nuisible au plus haut point. Celle des animaux qu'engraisse le prince Albert, a été spécialement signalée comme renfermant des principes mortels[1].

Le chou rouge n'est rien autre chose que le chou blanc teint en rouge par une matière colorante, par un procédé analogue à celui qu'emploie le teinturier. On emploie l'acétate de cuivre pour conserver leur teinte verte aux végétaux, et on a trouvé ce poison sur seize sujets analysés[2]. Pour les conserves, on fait un mélange de vinaigre et d'huile de vitriol ; et sur vingt bocaux analysés, on retrouva dans dix-neuf un mélange de vitriol. Le café n'est pas seulement

[1] *Bien public*, 25 janvier 1858.

[2] Docteur Hassal, *ouv. cit.*, pag. 383.

falsifié au moyen de chicorée, mais encore avec du grain torréfié, des fèves, de la farine de pommes de terre. La chicorée elle-même que l'on emploie pour falsifier le café, est, elle aussi, falsifiée par le mélange de glands moulus, de racines, de carottes, de sciure. Voyez jusqu'à quel point l'industrie et la soif du gain poussent l'homme! Ce progrès est encore inconnu à Rome où le pain est réellement du pain, le café, du café, et le chou, du chou.

CHAPITRE XXXI.

LA CHARITÉ CATHOLIQUE DE ROME ET LA CHARITÉ LÉGALE DE LONDRES.

Discussion récente en Belgique sur la charité romaine. — Comparaison entre Rome et Londres en prenant des chiffres pour base. — Hôpitaux des deux villes. — Ancienneté des hôpitaux de Rome. — Hôpitaux de date récente à Londres. — Institutions de bienfaisance à Rome et à Londres. — Leur nombre proportionnel à la population. — Caractères particuliers de la *Charité catholique.* — Vices et contradictions de la *Charité légale.* — Le paupérisme. — Aveux d'un protestant au congrès de bienfaisance de Bruxelles en 1856. — Les *Workhouses.* — La mendicité à Rome. — L'art de mendier à Londres et cours du professeur Roonay en 1857.

J'aborde un sujet qui a déjà été traité avec étendue et profondeur, il n'y a pas bien longtemps, par des écrivains de talent ; à leur tête se trouvent deux cardinaux du Saint-Siége, Charles-Louis Morichini et Gaëtan Baluffi. Le premier a écrit deux précieux ouvrages sur les institutions de la charité publique à Rome [1] ; et le second a entrepris de soutenir avec une grande érudition cette thèse-ci, à savoir que l'Eglise Romaine se révèle par sa charité envers le prochain, comme la véritable Eglise fondée par Jésus-Christ [2]. En 1857, lorsqu'on proposa en Belgique une loi sur la liberté de la charité, les libéraux qui ne voulaient pas que la charité romaine fût libre dans ce pays, attaquèrent ce projet de loi

[1] *Des institutions de charité publique,* etc. Trois volumes, par Charles-Louis Morichini. Rome, 1842.

[2] *L'Église romaine reconnue par sa charité envers le prochain pour la véritable Église de Jésus-Christ.* Ouvrage du cardinal Gaetan Baluffi, archevêque d'Imola. Imola, imprimerie Galeati, 1854.

plutôt avec des pavés qu'avec des arguments. Attaquée surtout par Jean Van Damme[1], cette loi fut défendue avec talent par M. Malou, frère du savant évêque de Bruges, par l'avocat Lion, par M. de Kerkove, et par l'honorable chanoine de Haerne, dans sa revue intitulée : *le Spectateur Belge*.

Deux écrivains se sont principalement appliqués à faire connaître comme la charité romaine se pratique dans la capitale du monde catholique : ce sont, M. Lefebvre, professeur de médecine à l'Université de Louvain, qui s'est occupé des établissements de charité à Rome[2], et un anonyme qui a entrepris une lutte corps à corps avec Jean Van Damme en révélant les erreurs, les sophismes, les altérations, les stratagèmes de ce publiciste[3]. Il me serait difficile d'apporter quelque chose de nouveau en traitant ce même sujet, je devrai me borner à résumer les ouvrages que d'autres ont écrits ; cette considération m'a déterminé à m'en abstenir pour le moment ; c'est pourquoi, écartant tout argument quelconque, je me contenterai d'établir une simple comparaison de chiffres entre la charité de Rome et celle de Londres. Il résultera, croyons-nous de cette simple comparaison, beaucoup de clarté et quelque avantage.

Voici deux tableaux, d'abord celui des hôpitaux généraux et spéciaux, publics ou particuliers qui se trouvent à Londres, avec la date de leur fondation, le nombre des lits, les dépenses, revenus, etc. ; il est tiré du récent ouvrage de Sampson Low[4].

L'autre tableau renferme les mêmes renseignements à l'égard de Rome ; les chiffres ont été pris dans l'ouvrage déjà cité de Morichi[5]. Nous prions le lecteur de remarquer que depuis 1842, époque où parut la seconde édition du remarquable ouvrage de ce savant cardinal, le nombre des institutions de bienfaisance s'est accru à Rome.

[1] *La main-morte et la charité*, par Jean Van Damme. C'est le pseudonyme de M. Frère-Orban.

[2] *Des établissements de charité dans la ville de Rome*. Louvain-Bruxelles, 1857.

[3] *La charité romaine d'après* Jean Van Damme. Liége, 1857.

[4] Sampson Low, *Charities of London, 1854*. [5] *Institutions de charité publique*.

LONDRES, POPULATION 2,362,639 AMES.

	HÔPITAUX PAR PAROISSES.	EPOQUE DE LA FONDATION.	NOMBRE DE LITS.	MOYENNE DES MALADES RECUEILLIS CHAQUE ANNEE.	MOYENNE DES MALADES SECOURUS A L'EXTERIEUR.	DEPENSES OU RENTES.
						FRANCS.
HÔPITAUX GÉNÉRAUX.	S. Bartolomew . . .	1546	580	5,797	83,191	881,675
	S. Thomas	1732	460	4,305	43,808	625,000
	Westminster. . . .	1709	209	1,581	16,810	120,275
	Guy's hospital . . .	1721	550	4,300	53,734	750,000
	S. George.	1733	344	3,549	10,290	375,000
	London hospital. . .	1740	320	3,051	17,062	262,500
	Middlessex	1745	285	2,328	11,002	175,000
	Charing Cross . . .	1818	128	1,200	16,795	75,000
	Royal free	1828	115	906	30,023	179,625
	Kings' college. . . .	1839	120	707	29,407	124,525
	University	1833	119	1,219	5,135	149,675
	S. Mary	1850	150	1,338	6,019	125,000
HÔPITAUX PRIVÉS.	Bethlem (aliénés). .	1546	400	378		400,000
	S. Luke (id.). . . .	1751	260	390		178,925
	Divers autres . 44	»	1,405	14,243	78,952	1,753,825
	Total. . . . 58		5,445	45,291	414,628	6,176,025
	Dispensary . . . 34				164,621	497,100
					579,249	6,673,125

ROME, POPULATION 176,002 AMES.

HÔPITAUX POUR LES PAROISSES.	EPOQUE DE LA FONDATION.	NOMBRE DE LITS.	MOYENNE DES MALADES RECUEILLIS CHAQUE ANNEE.	DÉPENSES OU RENTES.
				FRANCS.
Saint-Esprit	1204	1616	13,491	410,400
Saint-Sauveur	1216	578	3,054	172,800
Saint-Jacques.	1339	375	2,068	173,600
Sainte-Marie	1190	157	900	63,800
San-Gallicano.	1732	247	546	68,040
Saint-Roch	1500	20	165	13,446
Sainte-Trinité.	1551	488	11,176	198,200
Fate bene fratelli	1581	74	989	80,000
Ordre hierosolymitain.	1841	500	4,165	131,220
Sainte-Marie de Pazzi.		420	493	
Différents hôpitaux				
Privés et spéciaux au nombre de 9. .		56	66	Inconnues.
Total . . . 19		4,531	37,113	1,311,506
Institutions pour secours médicaux à domicile 3				37,800
				1,349,306

Le pontificat de Pie IX si renommé à tant de titres, se fait remarquer surtout dans les annales de l'histoire ecclésiastique, par un exercice non interrompu de la charité. Le Saint-Père en offre chaque jour un noble exemple. Quoique pour le moment les chiffres officiels me manquent, je me suis contenté de chiffres moins récents : ils sont plus que suffisants au but que je me propose.

Maintenant, quelques mots d'explication. En jetant un coup d'œil sur ces deux tableaux, on voit que les hôpitaux de paroisse sont des institutions d'une date beaucoup plus ancienne à Rome qu'à Londres. En effet, tous les hôpitaux de Londres, sauf celui de Saint-Barthélemy, appartiennent au siècle dernier ou à notre siècle, tandis que ceux de Rome ont été fondés au XIIe siècle, au XIIIe, au XIVe, au XVe, etc. Dans toutes les grandes entreprises de charité, Rome a presque toujours pris l'initiative, a formé le projet ou contribué du moins à la fondation d'établissements pieux[1]. La charité est née à Rome avec le christianisme. Les inscriptions des catacombes sont un témoignage des premières œuvres de charité de Rome, du sublime empressement de l'Eglise pour secourir les fidèles et des efforts de ceux-ci pour ne pas être à charge à leur mère[2]. Sous Evariste, quatrième successeur de saint Pierre, nous trouvons déjà établies à Rome les *Diaconies*, maisons hospitalières destinées à recevoir les pauvres[3]. C'est une de ces maisons qui donna naissance à l'hôpital dit de Sainte-Marie. Dès ses premiers jours, la charité romaine a été catholique, et Denis, évêque de Corinthe, rendait au IIe siècle, un éclatant hommage à la charité des Romains[4]; plus tard, la Syrie, l'Arabie, la Cappadoce, la Ligurie, la

[1] Gerbet. *Esquisses de Rome chrétienne*, tom. 2. Paris, 1850, pag. 315.

[2] Voici pour preuve une de ces inscriptions, citée par P. Mancini, *Mon Chrétien*, pag. 98. DAFNEN VIDVA q. Cun Vix ..... ACLESIA NIHIL GRAVAVIT A .....

[3] « *Diaconiæ dicebantur ædes hospitales ad pauperes excipiendos.* » Vittorelli, ad Diacon., *in Hygin*, e Crescimbeni, *De Basil. S. Mariæ in Cosmedin.*

[4] « ..... Tum egentium inopiam sublevatis, tum fratribus qui in metallis opus faciunt necessaria suppeditatis : per hæc quæ ab initio transmittere consuevistis munera, morem institutumque Romanorum a majoribus vestris acceptum Romani retinentes. » Apud Eusebium, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 23.

Sardaigne et l'Afrique, reçurent des secours auprès des papes et envoyèrent à Rome l'expression de leur reconnaissance et leurs remercîments; à tel point, que Ennodius appelait le pape Symmaque : *Parens omnium orbatorum et peregrinorum*. Les païens étaient émerveillés en voyant tant de charité, et s'écriaient : *Voyez comme ils s'aiment*[1] ! En réalité, écrit Voltaire, on ne trouve pas que les anciens Romains aient établi des maisons de charité, où les pauvres et les malades eussent pu être soignés aux frais du public. *Rome moderne a presque autant de maisons de charité que Rome antique avait d'arcs* de triomphes et d'autres monuments de conquêtes[2].

Aujourd'hui, nous voyons par les deux tableaux qui précèdent que :

LONDRES.	ROME.
1° A cinquante-huit hôpitaux pour ses paroisses, c'est-à-dire un hôpital sur 40,735 habitants.	1° A dix-neuf hôpitaux pour ses paroisses, c'est-à-dire un hôpital sur 9,263 habitants.
2° Que les lits de ces hôpitaux sont à Londres de 5,445, c'est-à-dire d'un lit par 434 habitants, environ.	2° Que les lits de ces hôpitaux sont à Rome de 4,531, c'est-à-dire d'un lit par 38 habitants.
3° Que les malades recueillis chaque année dans les hôpitaux de Londres sont au nombre de 45,291, c'est-à-dire d'un malade sur environ 52 habitants.	3° Que les malades recueillis chaque année dans les hôpitaux de Rome sont au nombre de 37,113, c'est-à-dire d'un malade sur environ 4,74 habitants.
4° Que le soin de tous les malades dans les hôpitaux de Londres coûte 6,673,125 fr., c'est-à-dire environ fr. 2,82 par habitant de la ville.	4° Que le soin de tous les malades dans les hôpitaux de Rome coûte 1,349,306 fr., c'est-à-dire environ fr. 7,66 par habitant de la ville.

Rome a donc, eu égard à sa population, environ quatre fois plus d'hôpitaux que Londres, onze fois plus de lits pour les malades que Londres; elle recueille environ onze fois plus de malades que Londres et dépense pour les soins médicaux presque trois fois plus que Londres.

Qu'on me permette ici quelques citations sur les hôpitaux

[1] Vide, *inquiunt*, ut invicem se diligant; *ipsi enim invicem oderunt*. TERTULL., *Apologet.*, cap. 39.

[2] *Œuvres de Voltaire*, édit. de KEHL, tom. 49, pag. 239.

de Rome. M. de Tournon, parlant de l'hôpital le plus difficile à administrer, de celui des aliénés, a écrit : « Tout dans cet établissement est propre, sain, bien distribué et prouve que, bien loin d'être en arrière des autres pays en fait d'institutions philanthropiques, le gouvernement Pontifical rivalise avec eux depuis longtemps et très-souvent de manière à les surpasser[1]. » M. Fulchiron, en parlant de l'hôpital des Benfratelli, s'exprime ainsi : « Certainement, la propreté et l'ordre qui règnent dans les autres hôpitaux romains, les soins prodigués aux malades sont dignes des plus grands éloges, et l'on voit là que la charité qui part du fond du cœur l'emporte sur celle que le devoir impose à l'infirmier qu'on paie[2].» M. Du Mortier, de retour d'un voyage qu'il fit à Rome en 1856, a écrit ceci sur les hôpitaux : « La grande salle du Saint-Esprit était remplie de malades quand je l'ai parcourue; malgré cela, on ne s'y apercevait pas du moindre miasme, de la plus petite odeur... Rien n'est épargné dans cet hôpital pour maintenir la propreté, respecter la décence et prévenir les accidents. » Et, un peu plus bas, en parlant de l'hôpital de la Consolation, il ajoute : « Quant à la manière de tenir les salles, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit en parcourant les autres hôpitaux de Rome, c'est-à-dire qu'il règne dans ces établissements le plus grand ordre et la plus grande propreté[3].»

Enfin M. Maguire qui souvent a été élu membre de la Chambre des Communes visita les hôpitaux de Rome en novembre 1856, et en écrivit à ses amis de la Grande-Bretagne les éloges les plus pompeux et les mieux mérités[4].

Passons à une seconde série d'institutions de bienfaisance, et nous prouverons, chiffres en main, la supériorité de Rome sur Londres. Cette supériorité se révélerait bien plus clairement encore, si nous avions à notre disposition des statistiques

[1] Camille de Tournon, *Etudes statistiques sur Rome*, tom. II, pag. 129.
[2] Fulchiron, *Voyage dans l'Italie meridionale*, tom. III, pag. 311.
[3] *La Belgique*, 2e livraison, août 1856.
[4] Voyez *The Cork Examiner*, nº du 24 novembre 1856 et suiv.

précises et complètes comme il s'en publie à Londres ; cela manque à Rome où, en fait de charité, on professe toujours ce précepte évangélique : *que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite.*

Voici, d'après la statistique de Sampson Low, publiée en 1854, le nombre des hospices, asiles et institutions de Bienfaisance qui se trouvent à Londres. Nous prions le lecteur de remarquer que le mérite de cette charité qui se développe encore chaque jour à Londres revient à Rome qui envoya dans cette île l'Evangile, code et source de la Charité.

LONDRES.

HOSPICES, ASILES ET DIFFERENTES INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE.	NOMBRE DES INSTITUTIONS.	PERSONNES RECUEILLIES OU SECOURUES.	DÉPENSES OU REVENUS.
			FRANCS.
Conservation de la vie, santé et moralité	12		892,925
Maison d'enfants trouvés	1	510	987,150
Asiles de réforme ou pénitenceries.	16	1,370	
Refuge des malheureux en général.	13		458,150
Id. pour certaines classes de malheureux	14		684,675
Secours pour les Juifs	25		250,000
Secours pour les industriels . . .	19		228,100
Société pour les établissements de bienfaisance	12		591,675
Secours pour les ecclésiastiques. .	15		882,525
Fonds de secours pour les professions et le commerce.	32		1,336,675
Secours pour les aveugles, sourds et muets	9		626,250
Retraites pour la vieillesse	126	2,390	2,190,750
Asiles pour les orphelins	13	1,777	1,136,625
Id. pour d'autres enfants . . .	15		2,205,700
Société d'encouragement pour les écoles	21		1,806,175
[1] Total. . . .	343		14,277,375

[1] M. Sampson, dont l'excellent petit ouvrage nous a fourni ces détails, compte à Londres, 530 institutions de bienfaisance (y compris les institutions médicales), et fait monter les rentes aux dépenses réunies à la somme de frs. 45,140,875. Mais il est bon de remarquer, que, pour arriver à ce chiffre et à cette somme, il considère comme institution de charité les caisses d'épargne, les Sociétés bibliques, et celles des missions de propagande.

ROME.

HOSPICES, REFUGES, ASILES ET AUTRES INSTITUTIONS DE BIENFAISANCE.	NOMBRE DES INSTITUTIONS.	PERSONNES RECUEILLIES OU SECOURUES.	DÉPENSES OU REVENUS.
			FRANCS.
Hospice des enfants exposés. . . .	1	3,150	270.000
Id. pour les orphelins	5	919	635,040
Id. pour les vieillards	1	100	
Id. pour les vieilles femmes.	1	100	
Id. pour les sourds-muets . .	1	40	13,284
Id. pour les orphelins des cholériques	1	600	59,400
Institutions pour les aveugles . .	1	40	7.884
Id. de secours avec adjonctions d'ouvroirs	1	1,000	280,800
Abris pour la nuit	3	484	4,320
Aumôneries à domicile	17	18,266	1,273,881
Institution pour doter les filles pauvres	14	1,200	221,882
Refuge pour les jeunes filles. . . .	14	1,294	282,448
Mont-de-piété gratuit	1	inconnu.	486,000
Offices de patronage pour les pauv.	3	id.	4,590
Inst. pour la sépult. des pauvres.	1	id.	
Total.	65	27,193	3,539,729

D'après les deux tableaux qui précèdent il résulte que :

LONDRES.

1° A trois cent quarante-trois institutions de bienfaisance, ce qui revient à une institution par 6,888 habitants.

2° Que Londres dépense en actes de bienfaisance frs. 14,277,375 ; ce qui revient à environ 6 fr. par habitant.

ROME.

A soixante-cinq institutions de bienfaisance, ce qui revient à une institution par 2,707 habitants.

2° Quo Rome dépense en actes de bienfaisance 3,538,729 fr. ; ce qui revient à environ 20 fr. par habitant.

Pour épuiser la matière et faire à Londres la part plus belle, ajoutons aux revenus et aux dons appliqués par elle à des actes de bienfaisance le produit de sa taxe des pauvres. Nous verrons que malgré cet appoint considérable de la charité légale, la somme payée en faveur des malheureux par chaque habitant de cette splendide et si riche métropole, n'atteint pas même celle que la charité catholique, simple et volontaire, obtient des citoyens de Rome.

LONDRES.		ROME.	
Hôpitaux pour les paroisses.	6,673,125	Hôpitaux pour les par. fr.	1,449,306
Autres institutions de bienf.	14,277,375	Autres institut. de bienfais.	3,538,720
Taxe des pauvres (1856). .	34,011,600	Total fr. . .	4,888,035
Total fr. . .	54,011,600	Ce qui fait environ fr. 27,77 pour chacun des 176,002 habitants de Rome.	
Ce qui fait environ fr. 23,26 pour chacun des 2,362,639 habitants de Londres.			

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'examiner le côté matériel de la charité de Rome et de la philanthropie de Londres. Pénétrons pour un moment dans l'esprit de ces institutions et considérons les sublimes caractères de la charité catholique, ou ce qui revient au même, de la charité romaine. La charité à Rome est essentiellement *religieuse* et jamais ne songe à séparer de l'amour de Dieu l'amour du prochain ; elle qui prêche continuellement ce sublime précepte de l'évangile, qui anoblit à la fois et le bienfaiteur et celui qui reçoit le bienfait. La charité romaine est *humble,* et ne s'étale pas à tous les regards dans des statistiques, elle aime, au contraire, à se cacher et ne se révèle au jour que lorsqu'elle s'y voit obligée, pour développer l'esprit de charité par le bon exemple, et pour glorifier notre père commun qui est dans les cieux. La charité romaine est *complète* et celui qui l'exerce ne se contente pas de donner son argent, mais consacre encore au soulagement des malheureux ses pensées, son temps, son cœur. La charité romaine est *universelle ;* elle reconnaît l'image de Dieu dans tous les hommes, et secourt chacun d'eux sans s'informer de sa patrie, de sa croyance ou de sa condition. La charité à Rome entre dans les habitudes de la vie : « Savez-vous, s'écrie un savant médecin belge qui en avait été témoin, savez-vous quelle est la récréation qu'affectionne particulièrement le pape, le souverain le plus occupé de toute l'Europe? Il va visiter les refuges, les hospices et les hôpitaux, il va porter un peu de joie à ceux qui, comme le psalmiste, mangent leur pain dans l'amertume et mouillent leur boisson de larmes[1]. » La charité

[1] *Des établissements de charité dans la ville de Rome*, par LEFEBVRE. Bruxelles, 1857, pag. 154.

romaine est complètement libre : elle a pour sauvegarde d'une part la science, de l'autre l'autorité.

A Londres, il y a la *Charity in door*, la charité sous les verrous, je veux dire, il y a les *Workhouses*, et la philanthropie anglaise a su faire de l'aumône un poids pour celui qui la donne ; une honte, un tourment pour celui qui la reçoit. La charité à Londres est devenue une *taxe* et l'hospice une *prison*. Un journal anglais ne craignait pas d'avancer que, dans les ouvroirs en Angleterre, l'insolence des employés et l'insubordination des internés transformaient cette institution en *un enfer sur la terre*[1]. L'asile de la Charité devrait être le séjour de la paix et de la tranquillité, et il devient un tourment pour celui qui commande, un tourment pour celui qui obéit. *Charité légale :* ce sont là deux mots qui s'excluent, parce que ce qui est charité doit être pleinement volontaire, tandis que ce qui est imposé par la loi est nécessairement forcé. Et ce qui est étrange, c'est que plus l'on dépense en Angleterre pour le soulagement des pauvres, plus ceux-ci se trouvent malheureux.

En 1856, on dépensa sur six mois en Angleterre et dans la principauté de Galles 2,098,655 livres sterlings pour soulager la misère[2] ; et malgré cela plusieurs meurent encore de faim dans la Grande-Bretagne.

La charité légale crée le *paupérisme*. Il y eut, en 1856, un Congrès international de bienfaisance à Bruxelles. Dans la séance du 19 septembre, un protestant de Genève, M. Cherbuliez, fit les aveux suivants : « Avant la réforme, le paupérisme n'existait pas en Suisse, ce qui sans aucun doute doit être attribué à l'organisation de la Société religieuse qui, tout en favorisant la mendicité, empêchait cependant, au moyen des aumônes de l'Eglise, que le peuple ne tombât dans la misère. Quand la réforme eut amené avec elle la sécularisation des biens ecclésiastiques, il arriva chez nous ce qui arriva en Angleterre. La Diète décida que chaque canton, en qualité

[1] *A hell upon earth*. Voyez *The Quarterly Review*, septembre 1855.
[2] *Poor-Law Board*, rapport semestriel de 1856.

d'État, se chargerait du soulagement de ses propres pauvres ; on créa ainsi en même temps un droit pour les pauvres et un devoir pour l'État. Depuis lors le paupérisme a été la grande plaie de la Suisse, surtout du canton de Berne. On essaya tout pour conjurer le mal, mais le mal s'aggravait à chaque révolution politique.... Ce fléau rend horrible l'avenir du canton de Berne ; la population y prend en outre un accroissement inquiétant, elle augmente de onze pour cent depuis quelques années. *Quant au chiffre des naissances illégitimes, mon patriotisme se refuse à en révéler la honteuse réalité*[1]. Eh bien, à côté du canton de Berne se trouve le Jura, moins riche que Berne, et cependant non désolé par le paupérisme, à tel point que les députés du Jura à la Diète refusèrent toute espèce d'allocation ou de subside de l'Etat. *Gardez votre argent,* disent-ils, *et vos lois, et laissez-nous nos pieuses habitudes.* Le contraste est étrange : c'est d'une part un pays catholique, peu industriel, peu fortuné, placé dans des conditions qui semblent rendre la misère inévitable, et ce pays ignore ce que c'est que le paupérisme ; d'autre part, c'est un pays protestant, riche, souriant, favorisé de la nature, mais ruiné par le paupérisme. Il y a là, conclut M. Cherbuliez, un grand enseignement[2]. »

Dans son remarquable rapport sur l'assistance publique, en 1848, M. Thiers ne reconnaît à l'Etat d'autre devoir que de suppléer à la charité privée. Il recommande au gouvernement de la laisser agir, de lui venir en aide et de ne prendre à sa charge que les œuvres dont la charité ne peut se charger. L'Etat même, lorsqu'il donne beaucoup, a tous les défauts du mauvais riche, défauts qui se résument en ces mots : *il n'a pas d'amour pour le pauvre.* En recevant des secours de l'Etat, le pauvre ne se sent pas excité à détruire en lui les causes morales qui engendrent la pauvreté, qui l'augmentent et qui la transforment en misère. Le pauvre a besoin de deux espèces d'aumône, et l'Etat ne peut lui en donner qu'une

[1] Avis à l'*Ami de la Maison,* almanach de Turin pour 1858 !!!
[2] Voyez le *Journal de Bruxelles,* n° du 15 octobre 1856.

seule. « C'est beaucoup, sans doute, dit M. De Cormenin que de donner au pauvre de l'argent, que de lui fournir une maison, un lit, un habit, du pain, des médicaments; mais il faut faire plus pour exercer l'aumône dans le sens chrétien du mot : il faut pour cela se communiquer soi-même, ouvrir son propre cœur aux malheureux, et leur prodiguer, sans réserve, ses propres soins, son temps, sa science, ses consolations, ses prières. » C'est là ce que fait la *charité catholique* de Rome ; c'est là ce que ne fait ni ne pourrait faire la *charité légale* de Londres.

Cette charité de Londres, nous voulons la faire mieux connaître encore au lecteur pour les deux articles qui suivent, empruntés à des journaux très-peu suspects, le *Times* et le *Journal des Débats*[1].

« Durant la crise industrielle qui a affligé Londres au commencement de cette année, 1847, et qui a mis tant d'ouvriers sans travail à la charge de la bienfaisance publique, un contribuable se plaignait, par l'organe du *Times*, d'un tel état de choses, et ne trouvait à cette calamité qu'un seul remède, l'émigration. Voici ce qu'il écrivait : — J'ai deux maisons dans deux paroisses différentes, et je suis responsable pour moi et pour autrui de la taxe des pauvres. La taxe des pauvres me dévore. Je me rends pauvre moi-même, obligé que je suis de secourir les pauvres. Passe encore, si mon argent était consacré à l'invalide, au malade, au vieillard ; mais que font les autorités? elles maintiennent au moyen de mon argent une armée d'effrontées qui brisent les fenêtres du *Workhouse*, où elles mettent le désordre; ou bien cet argent sert à nourrir ceux que l'on appelle avec une admirable simplicité les pauvres valides, des hommes dix fois plus en état que moi de travailler pour vivre, capables de digérer par demi-douzaine de livres le pain et le fromage, puis après leur repas copieux, d'étrangler le premier agent de bienfaisance venu. Et que disent les magistrats à la multitude? « Mais adres-

[1] *Journal des Débats*, n° du 24 août 1857.

sez-vous donc à l'office de bienfaisance ; il n'y a pas la moindre honte à cela. » Il n'y a pas la moindre honte ! mais c'est toujours une honte que de devoir vivre d'aumône. Quand l'ouvrier passe dans la rue, je ne veux pas que le marchand qui le voit puisse dire : « Voilà un seigneur entretenu aux dépens de la paroisse. Le sang de ses veines est un produit de la mendicité, le phosphate de chaux de ses os, un produit de la taxe des pauvres. Ce nez qui est implanté au milieu de ce visage nous coûte un schelling et dix deniers d'impôt à la livre, chaque maison de la paroisse peut réclamer un morceau de son corps; car si chaque contribuable reprenait ce qui lui revient, il ne resterait plus un atome de son corps à ce pensionnaire de tous. »

» Cette terrible éloquence qui ferait envie à Shylak lorsqu'il réclame sa livre de chair à Antoine, ajoute le *Journal des Débats,* exprime avec une grande fidélité ce qu'il y a d'inévitable et de légitime dureté dans la bienfaisance officielle et administrative. Cette bienfaisance-là est obligée devant elle-même de calculer tout, de pourvoir à tout ; son œil vigilant et sa main sévère recherchent et secourent le pauvre, moins pour le pauvre lui-même que pour la société ; intéressée elle-même à la régularité de la distribution de ses secours, elle apporte dans une œuvre toute morale, le discernement et les formalités d'un service public ; cette charité, procédât-elle de l'Evangile, apparaît à quiconque l'étudie, comme une application détaillée à l'économie politique. »

Mais les mendiants et les gueux qui sont à Rome et qui gênent tant les touristes anglais ! « Rome, dit M. de Villeneuve, cette ville que l'on fait passer pour le centre de la mendicité, est bien loin de nourrir dans l'oisiveté autant de pauvres qu'en nourrissent d'autres cités renommées par leur opulence et par leur excellente administration. A Rome, il n'y a pas plus de mendiants que dans les principales villes de la France[1]. » Les pontifes romains, Sixte V, Innocent XII,

[1] *Du paupérisme,* tom. 2, pag. 385.

Léon X et d'autres, ont établi des lois sur la mendicité, afin de l'empêcher de dégénérer en vice. Certainement, on n'adopte pas à Rome le système anglais qui pense avoir supprimé les mendiants, parce qu'il les a retirés de la rue. Dans la capitale du Catholicisme, on n'adoptera jamais ce principe, qui abolit l'aumône et qui fait disparaître les pauvres des places publiques, tout comme on balaie les immondices[1].

A Rome, où la justice et la miséricorde aiment à se donner la main, les rigueurs anglaises, comme l'observe le docteur Lefebvre, s'introduiraient difficilement[2]. Mais, en fin de compte, ces rigueurs-là sont-elles parvenues à bannir de Londres tous les mendiants? Je me contenterai seulement de transcrire un avis, qui, en décembre 1857, fut affiché dans les quartiers pauvres de Londres et qui a été reproduit comme sérieux par le *Weekly Times*[3]. Le voici :

« AVIS. ART DE MENDIER EN SIX LEÇONS.

» Le professeur Lazare Roonay prend la liberté d'annoncer au public, qu'il a fondé un collége pour l'enseignement théorique et pratique de la mendicité dans tout ce qu'elle a de légitime.

» Toute personne honnête, posée et d'une intelligence ordinaire, peut, en un seul cours de six leçons, se mettre en état de vivre à son aise aux dépens du public, sans avoir à craindre aucune révolution politique. Les conditions du professeur sont très-modérées. Il prend aussi, à un prix raisonnable, des enfants en pension. Les enfants confiés à ses soins sont appris, quoique tout jeunes encore, à prendre toute espèce de formes, et cela sans une avarie bien sérieuse du sujet et sans aucune crainte d'altérer leur santé. Moyennant un certain prix, on indique les meilleures rues dans les quartiers charitables.

[1] De Villeneuve, tom. II, pag. 84.

[2] *Des établissements de charité dans la ville de Rome.* Bruxelles, 1857, pag. 15.

[3] Ce singulier avis se lisait en français dans le *Courrier de Paris,* de l'*Indépendant* de Turin, à la date du 20 décembre 1857.

» Le professeur Roonay a une ample provision de certificats, balafres, cicatrices provenant de coups de fusil, ou d'autres blessures, imitées au naturel.

» Les femmes intelligentes et aptes pourront, moyennant une modique contribution journalière, louer des jumeaux appariés très-propres à l'exploitation des rues. Le professeur se charge de fournir des chiens pour les aveugles, des béquilles, des emplâtres et en général tout ce qui est nécessaire pour cette industrie. On expédie en province avec célérité et discrétion. *21, Princess street S.-Gilles.* »

CHAPITRE XXXII.

LE ROI ET LE PEUPLE A ROME ET A LONDRES.

Liste civile du roi de Rome, et des rois d'Angleterre. — Le plus grand dépensier des rois d'Angleterre est celui qui s'est le premier séparé de Rome. — Remarques sur la liste civile anglaise depuis Charles II, jusqu'à la reine Victoria. — Ce que M. Roebuck a dit en mai 1857, sur la liste civile de cette dernière. — Dépenses d'entretien de palais et pensions. — Les taxes directes, indirectes, locales, et paroissiales. — Condition économique de l'artisan anglais vers la fin de 1857. — L'artisan à Rome. — De la mort et des funérailles à Rome et à Londres.

J'ouvre le budjet des Etats Pontificaux pour l'exercice de 1857, et je lis à la page 86 : « Allocation pour le traitement du Souverain Pontife, du Sacré-Collége des Cardinaux, pour les congrégations ecclésiastiques, pour subside et subvention à la propagation de la Foi, pour le secrétariat de l'Etat, pour le corps diplomatique du Saint-Siége à l'extérieur, pour l'entretien des gardes pontificaux du palais, pour les cérémonies sacrées, pour garde et entretien des palais apostoliques et de leur dépendance, des musées et bibliothèques y annexés, pour les frais de transport, réjouissances publiques, et pensions en faveur des employés de la Cour Pontificale, ainsi que pour les dépenses éventuelles, 600,000 écus. »

Pour connaître les différentes répartitions de cette somme, j'ai recours à Mgr Félix Peraldi, qui d'après des renseignements officiels, la décompose ainsi [1] : « Intendance, allocation pour les palais apostoliques, 257,318 écus ; pour le

[1] *Le principat de l'Église romaine au point de vue civil.* Bastia, 1851, pag. 326.

traitement de Sa Sainteté, 4,110 écus; pour les gardes, 54,733 écus; pour les membres composant sa Cour, secrétaire d'Etat, etc., 82,760 écus; pour les chapelles et les cérémonies sacrées, 14,345 écus; réparation et entretien des palais apostoliques, 27,000 écus; le reste est appliqué à la Bibliothèque du Vatican, à l'hospice de Saint-Michel et à une partie des émoluments des auditeurs de rote, etc. Pour les Eminentissimes cardinaux, 134,232 écus; pour les Nonces, internonces, chargés d'affaires, consuls, 65,126 écus; pour les congrégations ecclésiastiques, 32,736 écus; pour les employés attachés aux musées publics, 6,600 écus; pour achats d'objets pour les musées, 5,000 écus. » Voilà à quoi sont dépensés les 600,000 écus qui forment la liste civile du pape qui, en réalité, n'a pour lui que 4,110 écus.

Ces chiffres sont assez éloquents et n'ont pas besoin de commentaire.

Quelle énorme différence entre la liste civile du Pape et celle des autres Souverains[1], surtout des rois d'Angleterre!

Le plus grand dépensier de ces rois fut celui qui le premier se sépara de Rome. Sous le règne de Henri VIII, le Parlement était nul; et loin de modérer les dépenses du tyran, il passait tout son temps à chanter ses louanges. Cromwell protestait en sa présence que *tous les hommes ensemble ne parviendraient pas à décrire les inexprimables qualités du cœur du roi.* Rich comparait Henri VIII à Salomon pour la sagesse, à Samson pour le courage, à Absalon pour la beauté. Audley affirmait que *Dieu l'avait oint de l'huile de la sagesse au-dessus de tous ses égaux, au-dessus de tous les rois de la terre, au-dessus de tous ses prédécesseurs.* Et le Parlement s'inclinait humblement devant la *Très-Sainte*

[1] En France, le Sénatus-consulte de décembre 1852, a fixé la dotation de la couronne à 25 millions, plus un million et demi pour la famille impériale. En Bavière, la liste civile est de 2,350,380 florins; dans les Pays-Bas, depuis la séparation de la Belgique, de 1,425,800 florins; en Belgique, de 3,318,608 fr.; en Suède et en Norwége, de 4,500,000 francs; en Saxe, de 2,500,000 francs; dans le Wurtemberg, de 200,000 francs; dans le grand-duché de Bade, de 1,400,000 francs: en Danemarck, 2,000,000 francs; en Grèce, 3,000,000 de Drachmes.

Majesté de Henri qui dissipait et gaspillait l'argent du peuple. Ce souverain confisqua à son profit tous les biens des couvents dont les revenus annuels s'élevaient à la somme de 142,914 livres sterlings[1].

Mais l'argenterie et les joyaux qu'il avait accumulés en pillant les maisons religieuses et les sommes énormes, produit de la vente à l'encan de tous ces biens, paraissent avoir disparu dans quelque gouffre inconnu. Chaque jour, le roi s'adressait à ses ministres pour avoir de l'argent, et les lois de la patrie, et les droits des sujets, et l'honneur de la couronne étaient également sacrifiés pour satisfaire aux demandes toujours croissantes du trésor royal[2]. En 1543, il obtint un subside presque sans exemple, tant il était considérable. Le clergé lui avait cédé pour trois ans, dix pour cent de son revenu, d'après la suppression des dixièmes que percevait anciennement la couronne ; les laïques avaient consenti à lui payer en différents paiements, tous les trois ans, sur leurs meubles comme sur leurs immeubles, une taxe qui s'éleva insensiblement de quatre deniers à trois schellings par livre

[1] M. Nasmith, dans son édition de la *Notice* de Tanner, nous a donné, d'après le *Liber regis* et d'autres sources, une relation aussi exacte que possible de toutes les maisons monastiques au temps de Henri. La voici :

		REVENUS.		
NOMBRE DES MAISONS.	ORDRES.	LIVRES STERLING.	SHELLINGS.	DENIERS.
186	Bénédictins	65,877	14	0
20	De l'ordre de Cluny	4,972	9	2 1/2
9	De Chartreux	2,947	15	4 1/4
101	De Cisterciens	18,691	12	6
173	D'Augustins.	33,027	1	11
32	De Prémontrés	4,807	14	1
25	De Gilbertins	2,421	13	9
3	De Religieuses de Fontrevault.	825	8	6 1/2
3	» de St-François.	548	10	6
1	» de Ste-Brigitte.	1,731	8	9 1/4
2	Bonuomini.	859	5	11 1/4
	Chevaliers hospitaliers.	5,394	6	5 1/4
	Frères.	809	11	8 1/4
	Total. . . .	142,914	12	9 1/4

[2] Lingard, *Histoire d'Angleterre*, 6e vol. pag. 582, Rome, 1831

sterling[1]. La perception de ces droits régaliens révéla la fortune de chacun, et quelque temps après, tous ceux qui avaient un revenu de 50 sterlings par an, reçurent une lettre royale par laquelle on leur demandait à titre d'emprunt l'avance d'une somme. La plupart crurent que le meilleur parti à prendre était d'obéir, mais ils ne conservèrent pas longtemps l'espoir d'être remboursés; car le Parlement assigna en toute propriété à Henri les sommes reçues à titre d'emprunt de ses sujets, quels qu'ils fussent, depuis la 31e année de son règne[2].

Je résume en un mot toutes les extorsions et prodigalités de Henri VIII, en disant que lui seul enleva à ses sujets pour une somme supérieure la somme totale de tous les impôts perçus pendant tant de siècles en Angleterre avant son règne[3]. Après cela, on peut conclure que la liste civile du premier roi protestant n'avait pour limites que celles de la fortune de tous ses sujets!

On accorda aux rois qui lui succédèrent un supplément pour couvrir l'excédent des dépenses de cour et de gouvernement. Sous Charles II, cette somme s'éleva à 1,200,000 et bientôt après, à 1,900,000 livres sterlings, non compris les revenus particuliers de la couronne. Jacques II eut 47,500,000 francs. Ce fut après la révolution de 1688 qu'apparut pour la première fois dans la législation anglaise ce nom de *liste civile*. On assigna au souverain certains revenus pour leur usage particulier. Ces revenus furent de 700,000 livres sterlings, (17,500,000 francs). Plus tard, de 800,000 livres sterlings. Sous la reine Anne, cette liste civile n'était que de

[1] Stat, 34, Henri VIII. 27. Les paiements étaient :

	SUR LES MEUBLES.		SUR LES BARRES, FIEFS,	ANNUITÉ.	
	SHELLINGS	DENIERS.		SHELLINGS-	DENIERS.
De 1 livre à 5	0	4	—	0	8
De 5 » à 10	0	8	—	1	4
De 10 » à 20	1	4	—	2	0
De 20 et au delà.	2	0	—	3	0

Tous les étrangers étaient taxés au double.

[2] Journaux des Lords, 265, cités par LINGARD, vol. 6, pag. 533.

[3] *Apol. Reg. Poli*, pag. 91. Paul dit la même chose dans sa lettre à Henri et nous apprend que ce calcul avait été fait dès la vingt-sixième année du règne de ce roi.

691,000 sterlings, elle s'éleva à 750,000, puis à 850,000 livres, sous Georges II. Georges III fit une cession au trésor public de tous les droits perçus au nom de la couronne et de tous les revenus constituant la *liste civile,* moyennant une somme annuelle de 800,000 livres sterlings qui, en 1777, monta à 900,000 liv. En 1812, ce chiffre s'éleva à 1,028,000 sterlings, et en 1818 à 1,057,000 livres, ce qui fait environ 26,500,000 francs. En outre, à diverses époques, le Parlement anglais paya les dettes de la liste civile : de 1760 à 1784, on dépensa pour cela près de 2,200,000 livres sterlings, soit 55,000,000 de francs. A l'arrivée de Georges IV au trône du Royaume-Uni, sa liste civile fut fixée à 850,000 liv. sterl. pour la Grande-Bretagne, et à 207,000 livres pour l'Irlande. On a calculé que de Georges III à la reine Victoria les souverains anglais ont coûté à leurs sujets 2,572,000,445 francs?

Le 22 mai 1857, on discuta à la Chambre des Communes le chiffre de la dotation de la princesse royale Charlotte, qui, en janvier 1858, épousa le prince héréditaire de Prusse, Guillaume. Le gouvernement proposa d'accorder à son Altesse une dotation de 40,000 liv. sterl. ou d'un 1,000,000 de fr. et un apanage annuel de 8,000 liv. ou 200,000 fr. Ces sommes furent accordées. Mais M. Roebuck ne put s'empêcher de faire ces observations : « La reine a une liste civile qui suffit à tous les besoins du trône. Le pays lui paie annuellement environ 400,000 liv. sterl. La nation a fait beaucoup pour le prince Albert qui tous les ans reçoit 30,000 liv. sterl. et jouit encore de traitements très-élevés (cris bruyants : *Écoutez, écoutez!*). La nation a en outre fait élever un palais pour la reine, palais qui n'est pas beau, il est vrai, mais qui coûte bien cher ; (*Écoutez, écoutez!*) Que manque-t-il à la reine? Le pays ne s'est-il pas montré assez généreux à son égard, aussi généreux que le demandaient les hautes qualités qui distinguent notre souveraine? (*Applaudissements.*) *Que les représentants d'un peuple qui gagne sa vie en s'appliquant aux plus durs travaux n'oublient pas que, pour se montrer généreux, il ne faut pas cesser d'être justes*[1]. »

[1] *Times,* 23 mai 1857.

La reine Victoria a déjà neuf enfants, et tous, enfants et mari, sont entretenus aux frais du peuple de la Grande-Bretagne. La reine reçoit pour sa cassette particulière 392,165 livres sterlings ou 9,804,125 francs. Indépendamment de sa solde militaire qui est de 8000 livres sterlings ou de 200,000 francs, le prince Albert jouit d'une pension annuelle de 30,000 livres sterlings. Si l'on joint à ces chiffres d'autres pensions et apanages dont jouissent les enfants et les parents de la reine, on trouvera que le peuple anglais paie plus de 18,000,000 par an pour la famille royale. Ajoutez encore les dépenses qui se font de temps en temps pour les palais, pour les parcs, les écuries et les biens de la couronne, ce qui s'élève à la somme globale de 11,079,125 francs[1]. Les officiers de la Cour sont très-largement payés en Angleterre. Le lord Chambellan reçoit 50,000 francs; l'intendant, lord Steward, autant; le chef des écuries, 62,500 francs; huit chambellans, 140,400 francs; huit grooms, valets de chambre, 67,125 francs; le grand fauconnier, 30,000 francs; le gardien des cygnes, 10,000 francs; les pasteurs chargés du service religieux de la cour, 30,900 francs; le maître de musique et d'orchestre, 74,025 francs; les cochers et les valets de pied de la reine Victoria coûtent encore à eux seuls 314,075 francs. Si, à tout cela, nous ajoutons encore les énormes pensions de retraite que l'on accorde, entre autres, les millions payés au duc de Wellington en récompense de ses services; si nous y joignons encore les immenses revenus du clergé anglais, on verra qu'à Londres et dans le reste de l'Angleterre, il y a une classe de personnes réellement heureuses, si tant est que l'argent procure le bonheur.

Mais ce bonheur-là coûte cher au peuple anglais qui a le privilége d'être le peuple le plus taxé de l'univers. Nous dirons ici un mot sur ces taxes et sur la condition de l'ouvrier en Angleterre, afin qu'on puisse bien remarquer à côté des richesses immenses de quelques-uns le tourment et la misère

[1] Ledru-Rollin, De la décadence de l'Angleterre, tom. II, pag. 231.

de la classe la plus nombreuse. Les contributions *directes* dans le Royaume-Uni sont *The Land tax* les contributions foncières; *The Window tax*, l'impôt sur les fenêtres; *The income tax*, l'impôt sur le revenu[1], impôt qui produit 150,000,000 de fr. Parmi les taxes indirectes, il y en a une sur les domestiques mâles; une autre sur la poudre dont on se sert pour poudrer les perruques des laquais; une troisième sur les voitures et les chevaux de luxe; une quatrième sur les blasons ou armoiries; une cinquième sur les chiens. Les plus lourdes taxes sont les *taxes locales*: *The selvers rates*, impôt des conduits souterrains; *The paving rates*, impôt pour le pavage des rues; *The Lighting rates*, impôt pour l'éclairage; *The Water rates*, impôt pour l'eau. Enfin viennent les *taxes paroissiales*. La première est *The poor rates*, la taxe des pauvres, chancre rongeur qui, au lieu de guérir, augmente le paupérisme; *The church rates*, la taxe du culte, impôt tout à fait injuste en ce sens qu'il oblige la minorité catholique d'une paroisse où les protestants sont en majorité, à payer pour l'entretien d'un culte opposé à leurs croyances; enfin *The polie*, la taxe de la police: en tout quinze impôts très-onéreux qui pèsent sur le peuple anglais; encore ne faisons-nous pas entrer en ligne de compte les impôts indirects (*excise*) qui sont énormes. Il me paraît que le contribuable romain n'a nulle raison de porter envie au contribuable anglais! Les taxes de Londres comparées à celles de Rome sont dans la proportion de 79 à 22,95; c'est-à-dire que l'Anglais a le privilége de payer trois fois et demi plus que le Romain. Bien plus, ces impôts n'étaient pas même si élevés à Rome avant ces tristes révolutions qui bouleversèrent l'État, puisque en 1822, tout sujet des Etats Pontificaux payait à peine 9,35[2], et que le budget de l'Etat dont le chiffre était

[1] Sur la perception de cet impôt en Angleterre, il faut lire dans le *Times*, du 20 janvier 1857, un article intitulé: *Income tax robbery*.

[2] Voyez J.-B. Say, *Cours d'économie politique*, tom. 2, pag. 384. L'examen des différents bilans de l'Angleterre, de la France, du Piémont et des Etats pontificaux donne les résultats suivants:

Chaque Anglais paie	frs.	79,00
Chaque Français	»	43,40
Chaque Piémontais	»	29,33
Chaque Romain	»	22,95

de 6,609,862,29,2 écus, tandis que les dépenses n'atteignirent que 6,125,268,03,9, se balançant par un actif de 453,594,25,3 écus. L'augmentation des impôts publics qui suivit fut une douloureuse nécessité imposée par les attentats révolutionnaires qui attristèrent le Pontificat de Grégoire XVI et de Pie IX.

La classe des ouvriers, qui forme en substance ce que l'on appelle peuple, est en Angleterre dans une condition cent fois plus misérable qu'à Rome et qu'en tout autre pays catholique. Quand l'ouvrier trouve à s'occuper, le travail le consume ; et quand ce travail lui manque, la faim le tue. Le régime économique de la Grande-Bretagne repose tout entier sur l'ambition et sur le hasard ; généralement, c'est le peuple qui souffre des fautes qu'a commises la fierté anglaise. Je me contenterai de mettre sous les yeux du lecteur un article de journal, qui parut vers la fin de 1857[1].

« Il paraît, dit le *Daily News,* que plusieurs de nos confrères ont juré d'ignorer le plus longtemps possible, la seule réalité de la misère qui s'étend dans nos districts manufacturiers. Nous croyons, nous, qu'il est de notre devoir, de faire connaître avec modération et bonne foi, jour par jour, toute la vérité sur un sujet aussi important. Nous ne pouvons concilier avec notre sentiment de la justice de tirer un voile sur ces souffrances si grandes et si générales ; nous ne voulons pas qu'on laisse passer sous silence, sans lui rendre hommage, cette admirable résignation, ce respect exemplaire de l'ordre et de la loi dans des circonstances si critiques ! Ce sont là des choses qu'on doit lire ailleurs que dans les rapports de la police ; nous ne pouvons, nous ne devons pas nous taire là-dessus. Nous nous affligeons de voir dans tout le comté de Lancastre les avant-coureurs de la misère, dans les portes des fabriques qui se ferment, et dans ces groupes d'ouvriers sans travail qui rentrent tout consternés et murmurant sourdement dans leurs maisons. A Blackburn, un

[1] *The Daily News,* 27 novembre 1857.

des plus grands centres de filatures de coton, plusieurs centaines d'ouvriers sont renvoyés chaque semaine. Onze fabriques ont été fermées en un seul jour ; d'autres fabriques suivront cet exemple ; 3,378 personnes se sont adressées au comité de secours pour les pauvres, dans sa dernière réunion; ces demandes ont occasionné une dépense de 62,000 livres sterlings. Ce nombre de personnes constitue sur la semaine correspondante de 1856, une augmentation de 508 individus, dont 202 hommes valides et 298 enfants au-dessous de l'âge de 16 ans. Ce chiffre, sur une population de 46,000 ames, ne peut paraître extraordinaire vu les circonstances, mais songeons que nous entrons à peine dans les temps difficiles. Nous ne pouvons cacher que le commerce a une triste perspective dans ces lieux. Parmi les fabriques fermées, quatre ont déjà vendu leurs machines, et quatre sont actuellement en vente avec tout leur outillage. »

A Preston, les fabriques de coton ne travaillent plus que quarante heures par semaine. A Carliste, on ne travaille plus que quatre jours par semaine; et de plus, les ouvriers ont déjà été avertis que les heures de travail seraient encore réduites, ce qui, naturellement, entraînera une diminution correspondante de salaire. A Derby, les ouvriers des soieries sont sans ouvrage, et d'après ce qu'en rapporte le *Daily News,* des listes de souscriptions ont été ouvertes pour fournir des moyens de subsistances aux femmes principalement. D'après un rapport déposé tout récemment par le chef de police de Manchester [1], il résulte que des 87 fabriques de coton qui occupaient 24,294 ouvriers, il n'en reste plus en pleine activité que 30, occupant 10,273 personnes. Deux fabriques de soie en se fermant ont jeté sur le pavé des rues, 1,750 ouvriers. 233 ateliers de teintureries, de machines et de fonderies, fournissaient de l'ouvrage à 45,000 ouvriers : sur ces 45,000, 16,000 seulement ont conservé leur travail et leur salaire habituel; 18,000 ont vu réduire l'un et l'autre;

[1] Publié dans le *Moniteur universel* de Paris, décembre 1857.

et plus de 10,000 se trouvent inoccupés. *Et ces chiffres,* ajoute le rapport, *ne donnent pas encore la mesure complète de la misère à Manchester*[1].

Une récente correspondance de Londres rapporte que des groupes d'ouvriers se pressent, comme l'année précédente, dans les rues les plus passantes de Londres, et qu'ils y assourdissent et attristent les passants par leurs cris qui n'ont plus rien d'humain[2].

En plusieurs lieux, la *Malesuada fames* a déjà poussé plusieurs ouvriers au pillage. Les ouvriers les mieux payés dans les fabriques de soie, gagnent tout au plus, malgré un travail sans relâche, quatre shellings et demi par semaine. Mais comment peuvent-ils vivre, alors qu'ils doivent payer chaque semaine deux shellings et demi pour le loyer de l'unique chambre qu'ils habitent? De 1824 à 1857, les salaires ont diminué en Angleterre dans certains cas des 3/4, des 2/3 dans d'autres cas[3]. Heureux encore ceux qui trouvaient un salaire!

Telle est au moment où j'écris la situation de l'ouvrier en Angleterre. Il est vrai, je le sais bien, que l'ouvrage ne manque pas toujours comme aujourd'hui; mais lors même qu'il surabonde, la condition de l'ouvrier ne s'améliore guère pour cela. En effet, les économistes anglais, les patrons, les fabricants, s'occupent sans relâche de la solution du problème d'économie animale suivant : à savoir *si l'ouvrier peut consacrer au travail quinze heures au lieu de douze; et si dix onces de pommes de terre peuvent suffire au lieu de douze pour le nourrir*[4].

Léon Faucher raconte qu'en visitant Spitalfields, il vit dans une fabrique une enfant de onze ans pâle et mélancolique, qui tissait avec une activité fiévreuse; il demanda combien d'heures par jour travaillait cette chétive enfant : Douze, lui répondit-on! — Et vous ne craignez pas d'excéder ses

[1] Voyez l'*Univers,* du 10 déc. 1857. [2] *Gazette de Milan,* n° 11, 13 janv. 1858.
[3] C'est ce qu'a dit M. Green dans un meeting tenu récemment à Londres.
[4] Lisez Curci, *Una divinaziane,* 2 vol. pag. 363.

forces? — J'ai soin de la bien nourrir. » *Quelle autre réponse eût-il faite pour une bête de somme,* s'écrie l'écrivain français! car c'était le propre père de cette pauvre enfant qui parlait ainsi[1]. La misère et le travail tuent les ouvriers en Angleterre, et comme dit un journal *Tory* : « C'est par le chiffre des décès et non par celui des naissances que l'on peut calculer le chiffre de la population dans les villes maritimes et manufacturières de la Grande-Bretagne[2]. » A Rome aussi et dans les Etats pontificaux, il y a des fabriques et des manufactures[3]. Mais on n'y trouve point, et l'on n'y trouvera jamais ni le patron dénaturé ni le malheureux ouvrier de l'Angleterre. Depuis le pontificat de Sixte V, il s'est fondé à Rome une commission de travaux publics, qui donne de l'occupation et fournit un salaire aux pauvres pères de famille, qui, soit par raison d'âge ou défaut de forces, trouveraient difficilement de l'ouvrage ailleurs; et en 1853, Mgr

[1] *Etudes sur l'Angleterre*, Londres, pag. 12. Paris, 1856.

[2] Lediru-Rollin, misères des ouvriers des manufactures.

[3] Voyez la *Revue des produits naturels et manufacturiers des Etats pontificaux*, ouvrage édité à Ferrare, chez Taddei, en janvier 1857 et auquel le gouvernement pontifical a accordé une médaille d'or de grand module quelques mois après sa publication. Les produits manufacturés de Rome sont : *Produits animaux* : Draperies très-renommées pour *kalmauks draps ras*, *tentures* mégineries et pelleteries nombreuses, fabriques *où l'on traite les os* et où l'on fait de la *colle-forte ;* soieries qui prospèrent et dont les *crépines*, les *galons* et les écharpes à la turque sont très-estimées; manufactures de cordes harmoniques et de gants de peau; fabrique de bougies, chapeaux de feutre et de peluche, etc. *Produits végétaux :* Papeteries, toiles de chanvre, de lin, de coton, toiles mixtes, rossolis, eau-de-vie, chocolat dit romain. Fabrique de tabac dans le quartier transtéverin, meubles de toute espèce, carrosseries célèbres, marqueterie recherchée, petit chantier sur le Tibre, Teintureries et imprimeries de tissus, fabrique de chapeaux de paille, *ouate* de soie et de coton, dentelles à l'instar des Flandres, ateliers pour le montage des *omnibus* et des waggons pour chemins de fer. *Produits minéraux :* ouvrages très-remarquables d'objets en or, en argent, dorés ou argentés au moyen de l'électricité : machines de fer et de fonte; préparation des sulfates de fer et de cuivre; bronze, laiton, similor et autres alliages; fabrique de poudre fulminante, de verres à vitre, de cristaux, d'allumettes chimiques, de céruse, de gypse pour les peintres et de blanc de zinc; fonderie de caractères typographiques pour toute langue, eaux minérales artificielles et préparation de la poudre fébrifuge de Peretti; gravures sur des coquillages de grand prix; perles fines, travaux d'ornement sans nombre; nombre considérable de peintures et de sculptures mosaïques et camées d'une rare beauté. Tout cela dans la seule ville de Rome. Voyez l'*Encyclopédie contemporaine*, Fano, 1857, 6e vol, 7e division.

Borromée a fondé à Rome une association d'hommes charitables pour procurer de l'ouvrage aux jeunes ouvrières. Le Romain qui est de bonne volonté, et qui désire gagner honnêtement sa vie, en trouve partout le moyen ; et s'il est rangé, le travail lui donne non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi faire quelque épargne, comme le démontrent, par leurs calculs, Morichini et le docteur Lefebvre[1].

Il existe en Angleterre un proverbe qui dit de l'ouvrier : *Have neither time to live, nor time so die*[2]. Il n'a le temps, ni de vivre ni de mourir. Il est bon de savoir toutefois, que le peuple anglais pense beaucoup à la mort, moins par espérance religieuse que par ambition de pompeuses funérailles. Et les funérailles coûtent bien cher à Londres. Le prix moyen d'un service funèbre pour les personnes d'un haut rang est dans cette ville de 200 livres sterlings (5,000 fr.) ; de 50 liv. (1,250 fr.) pour le commerçant ; de 5 à 10 livres (de 125 à 250 fr.) pour l'artisan[3]. Souvent l'ouvrier anglais ne mange pas tout son appétit, pour mettre quelques sous en réserve afin de se ménager à sa mort une sépulture ornée et pompeuse. Aussi l'on trouve à Londres et ailleurs en Angleterre, des sociétés d'assurance pour les funérailles, par exemple : *Burial Clubs, Friendly societis,* etc., et des journaux publient les annonces de compagnies qui s'engagent, moyennant une quotité de..., de subvenir aux frais des funérailles[4].

Ces entreprises alimentent un très-vaste commerce dont généralement le pourvu est la dupe ou la victime.

Mais ce qui est à Londres un objet de commerce est à Rome un motif de charité. Car la charité romaine accueille le pauvre dès son berceau et ne l'abandonne que lorsqu'elle a confié sa dépouille mortelle à la terre. Depuis l'an 1551, il existe dans la capitale du monde catholique une confraternité

[1] *Des Institutions de charité publique,* etc,, tom. I, pag. 29. *Des établissements de charité,* etc., 1857, pag. 12.

[2] *Lords Ashley's Speech on the Factory Bill in the House of Commons.*

[3] *Interment in towns, report.*

[4] Par exemple : *Economic funeral company, e Shillibeer's funeral system.* Voyez *The Times,* 19 juin 1857.

dite *de la mort;* cette association a été approuvée dès sa formation par Pie IV[1]. Elle avait pour but de donner au pauvre une sépulture décente et de prier pour son ame. Et quand quelque pauvre paysan, atteint de la *mal'arca* vient à succomber dans les champs, les confrères vont chercher sa dépouille mortelle, afin de la déposer en terre avec les honneurs dus à un chrétien. Le Tibre ayant causé une grande inondation sous le Pape Clément VIII, les confrères *de la mort* poussèrent jusqu'aux embouchures d'Ostie et du Fiumicino pour pêcher les cadavres des victimes. Le gouvernement Pontifical a toujours soutenu et protégé une association si louable et lui a accordé le droit d'inhumer les morts recueillis dans les champs, dans les lieux qu'elle jugeait le plus convenable. A Rome, la pauvreté est presque considérée comme un titre de noblesse, et c'est aux funérailles du pauvre que la charité étale ses pompes les plus brillantes. C'est ce qui existe aujourd'hui, c'est ce qui existe depuis le règne de Constantin, époque où il existait déjà une association pour l'œuvre sainte de la sépulture[2].

L'Anglicanisme a rendu plus amère encore cette séparation qu'amène la mort, en détruisant la pieuse croyance catholique. La Liturgie anglicane a, il est vrai, conservé des prières, des psaumes, et des antiennes empruntées au rituel romain, mais elle en a retranché tout ce qui concerne les services expiatoires pour l'ame du défunt[3]. Les *articles de Religion* condamnent la doctrine romaine sur le purgatoire[4], et rejettent conséquemment toute idée d'aide ou d'assistance des vivants à l'égard des morts.

Ainsi se trouve détruit ce dogme si doux de la communion des Saints ; ainsi l'on a fait disparaître ces pieux offices des vivants envers les ames des défunts ; ainsi l'on a jeté sur la tombe du chrétien la désolation et le désespoir.

[1] En 1560, Bulle *Divina disponente clementia*, etc.
[2] Baronio. *Annales ecclésiastiques*, année 336.
[3] Voyez *The Order for the burial of the dead.*
[4] *The Romish Doctrine concerning purgatory*, art. 22.

CHAPITRE XXXIII.

DE L'ACTION EXTÉRIEURE DE ROME ET DE LONDRES.

La politique extérieure de Londres est celle de l'ancienne Rome païenne. — Les Anglais à charge de l'univers. — *Mylord Tempest Palmerston.* — Sa politique extérieure jugée au Parlement britannique en 1856 et en 1857. — Autres citations. — Paroles de Montalembert contre la diplomatie anglaise. — Rome a le droit et le devoir d'intervenir dans tous les États en tout ce qui touche la religion. Son antique intervention chez tous les peuples du monde. — Monuments chrétiens qui l'attestent. — Son intervention présente — Chez les peuples barbares par la propagation de la Foi,— chez les peuples civilisés par les Concordats. Le romanisme, unique espoir du siècle.

Tertullien a mis dans la bouche des Romains du paganisme trois paroles qui dépeignaient toute leur politique extérieure : *Onerosi sumus mundo;* ces paroles, Ledru-Rollin les applique avec beaucoup de justice à l'Angleterre [1]. L'avantage particulier, la force matérielle, la prépotence, la fraude, la cruauté, formaient la base de la vieille politique romaine. Lorsque l'on discutait dans le Sénat sur les plaintes des peuples alliés, Cicéron tout en démontrant qu'elles étaient fondées, ajoutait toujours en terminant : *Que l'utile prévale* [2] ! Marius disait à Mithridate : *Ou bien triomphe des Romains, ou bien soumets-toi à leurs volontés.* Antipater dans toutes ses harangues aux Hébreux, finissait par ces mots : *Les Romains veulent être obéis.* Tacite ne pouvait souhaiter à l'empire de meilleure fortune que de voir se perpétuer les inimitiés entre

[1] *De la décadence de l'Angleterre*, vol. 1, Bruxelles, 1850. pag. 14.
[2] *Semper autem addebat : vincat utilitas.* CICERON, *De officiis*, III, 22.

les nations ennemies de Rome[1]. La République avait été déifiée, et les Romains offraient sur les autels de cette insatiable divinité le sang de toutes les nations. Les Patriciens et les Plébéiens en désaccord sur toutes les questions, s'accordaient dans le désir des conquêtes : descendants d'agriculteurs, ils faisaient consister la principale richesse dans la possession de terres, possession qui leur conférait plénitude de droits : c'est pourquoi les plébeiens voyaient dans la guerre un moyen d'acquérir des terres, les patriciens une occasion d'agrandir leurs possessions[2].

En quoi la politique actuelle de la grande Bretagne diffère-t-elle de cette vieille politique d'égoïsme? Lord Palmerston lui-même a caractérisé cette identité de vues politiques, en disant que tout citoyen anglais devait répéter, en quelque lieu qu'il fût, le fameux *Civis Romanus sum.* Le premier mobile de Rome agricole, c'était la conquête ; celui de l'Angleterre manufacturière, c'est le commerce. L'Industrie a fait en quelque sorte que l'Angleterre a besoin de tout le monde, la politique anglaise a pour but de rendre l'Angleterre indispensable à tout le monde. En conséquence, *mylord Tempest Palmerston,* comme l'appelle un journal de Londres, « cherche chicane aux Etats-Unis quand il n'a rien à démêler avec la Russie, et s'il ne réussit pas à faire surgir quelque cause de brouille avec les Etats-Unis, il se déchaîne contre Naples afin de satisfaire les caprices chevaleresques de la nation[3].

Mylord Tempest connaît parfaitement les conséquences des révolutions; il sait que plus elles sont furieuses sur le continent, plus elles affaiblissent les puissances hostiles et renforcent l'Angleterre.

Quel fut le résultat de *la grande révolution* française? La France perdit Minorque, le Canada, l'Acadie, le cours du fleuve Saint-Laurent, la navigation des lacs du nord de

[1] *Maneat, quæso, duretque gentibus, si non amor nostri, at certe odium sui, quando urgentibus imperii fatis nihil jam præstare fortuna majus potest, quam hostium discordiam.*

[2] CANTU. *Histoire universelle.*

[3] *The Morning-Star,* du 26 septembre 1856.

l'Amérique, la Louisiane, le cours de l'Ohio, du Mississipi, du Missouri, sa position dans le golfe du Mexique, Saint-Domingue et les îles circonvoisines, Madagascar, la Gambie, l'île de France, et sa puissance dans les Indes orientales. L'Angleterre par contre acquérait en Europe Malte, Heligoland, les îles Ioniennes; en Amérique, l'Acadie, le Canada, et tout le continent septentrional, les Lucayes, les Bermudes, presque toutes les Antilles, une partie de la Guyanne, les Malouines et plusieurs autres îles; en Afrique, Bathurst, Sierra-Leone, le cap de Bonne-Espérance, l'île de France, de Rodrigue, les Seychelles, Socotora, les îles de Loses, l'Ascension; en Asie, Aden, Ceylan, l'immense empire de l'Inde, Singapour, une partie de Sumatra et de Malacca, un pied en Chine; dans l'Océanie, la plus grande partie de l'Austrasie, la Tasmanie, les îles Norfolk, la nouvelle Calédonie, la nouvelle Zélande, les îles Sandwich et Taïti[1]. Après de si beaux bénéfices, comment l'Angleterre, quand la voix de l'intérêt parle et commande, ne saluerait-elle pas les révolutions quand elles éclatent chez les voisins?

Aussi, il n'y a pas bien longtemps, c'est-à-dire, en 1856 et en 1857 la *tempêtueuse* politique extérieure de lord Palmerston fut-elle hautement désapprouvée par d'éminents hommes d'État de la grande Bretagne. Je rapporterai ici plusieurs jugements qui furent portés à cette occasion : les uns serviront d'excuse à l'Angleterre, les autres au soutien de ma thèse. En 1856, lorsque l'on discuta au parlement anglais les actes du congrès de Paris, plusieurs hommes d'état condamnèrent courageusement la politique de l'Angleterre qui s'immisce partout. M. Sydney-Erbert *désavoua* dans la chambre des communes *cette manie de se mêler des affaires des autres pays*. «Notre position d'insulaires, remarquait avec raison Georges Bowyer, nous rend incapables de comprendre les nations étrangères, et quand nous nous ingérons dans leurs affaires, nous n'y apportons jamais aucun bien ; au contraire,

[1] V. Amédée Sellier, *La France impériale et l'Angleterre*, Paris, 1852, p. 70.

nous nous en tirons toujours d'une manière très-peu honorable. » M. Gibson, après avoir assuré à la chambre qu'il avait remarqué dans ses voyages en Italie *qu'on éprouvait dans ce pays peu de reconnaissance à l'Angleterre qui était intervenue dans les affaires de cette péninsule*, ajoutait : « Une croisade entreprise pour la liberté des autres peuples est une extrême folie. En nous renfermant dans nos propres affaires, en élevant la condition morale et physique de nos propres populations, et en montrant ainsi à tous les yeux la puissance de nos institutions, nous ferons beaucoup plus pour la liberté des peuples étrangers, qu'au moyen de nos armes et de notre diplomatie. » L'orateur terminait son discours en citant avec beaucoup d'à-propos une lettre satirique, où après avoir critiqué cette manie qu'a l'Angleterre de s'occuper des affaires de tous les peuples, le révérend Sidney Smith s'écriait : « Oui, nous avons sauvé l'Europe ; aussi je crains bien que les peuples ne s'égorgent entre eux ! » Sir Whiteside et sir Gladstone s'unirent aux orateurs précédents pour réprouver hautement une politique qui viole le droit des gens et qui crée le désordre au lieu d'établir la liberté.

En février 1857, un lord Anglais disait en commentant le discours du trône à l'ouverture du parlement : « D'après le discours du trône, le seul souverain avec lequel l'Angleterre se trouve en bons rapports, c'est le roi de Siam [1] ! Il attribuait cela à « cette malheureuse manie d'intervention dont est possédé le noble vicomte qui se trouve à la tête du gouvernement. Dans la même séance de la chambre des communes, sir Gladstone disait encore : « Durant ces six mois qui viennent de s'écouler, nous avons été continuellement dans des difficultés. Il est étrange que nous ayons dix fois plus d'ouvrage lorsque Lord Palmerston se trouve aux affaires qu'en d'autres temps. « Intervenir partout, apporter chez les étrangers dommage, désunion et discorde, pour rapporter tout le profit chez soi, telle est la politique extérieure de Londres.

[1] Lord Derby à la chambre des Lords, séance du 5 février 1857.

Napoléon Ier, dans un moment de mauvaise humeur, n'hésita pas de dire : « Tous les maux, tous les fléaux qui peuvent affliger les hommes viennent de Londres[1].» Avant cela, il avait fait dire de la politique anglaise par le *Moniteur :* « Votre seule politique, le grand Frédéric l'a dit il y a longtemps, est d'aller frapper à toutes les portes une bourse à la main[2]. » Paroles très-graves, et un peu anciennes, mais qui ont été répétées à la chambre des communes, le 3 février 1857, par M. Milner-Gibson qui n'hésita pas à faire cet aveu : « Nous n'intervenons que pour trahir, nous ne faisons de promesses que pour manquer à notre parole. » Benjamin d'Israeli dépeignait ainsi, dans cette même séance, le résultat de la politique anglaise en Italie : « Nous avons eu protocoles, notes officielles, discours dans le Parlement. Et de tout cela que résulte-t-il? d'odieux assassinats, de malheureuses insurrections, la mort de plusieurs braves, et l'aggravation de tous ces maux que nous prétendions guérir[3].

Le journal de lord Palmerston avouait, il n'y a pas longtemps : « Il est très-important d'être persuadé de l'influence de la politique anglaise. Les cours du continent sont obligés de la subir tout en la détestant[4].»

Enfin, le Piémont commence à *détester* cette politique, parce que, après avoir été déclaré *le seul point illustre sur toute la carte de l'Italie moderne*[5], il se voit chaque jour, abandonné par l'Angleterre pour laquelle *il a tant fait et avec tant de désintéressement*[6]! Le Portugal a exprimé les mêmes plaintes, il y a quelques années, quand les *septembristes* reprochèrent à lord Palmerston de se retirer sans maintenir la promesse qu'il avait faite de délivrer le Portugal des hommes qui l'opprimaient[7].

Je citerai encore sur la politique extérieure de Londres, le récent jugement qu'en ont porté deux publicistes très-

[1] 2e *Bulletin*, du 28 nov. 1808. [2] *Moniteur*, 10 ventôse, an X (1er mars 1805).
[3] V. l'*Armonia*, n. 33 et 35 de 1857. [4] *The Morning-Post*, août 1856.
[5] *The Daily News*, du mois de juin 1856. [6] *L'Estafette*, journ. min. 14 j. 1858.
[7] La *Révolution de septembre 1850*. V. l'*Annuaire des Deux-Mondes 1851*, p. 435.

remarquables, l'un américain et l'autre français. M. Browson publia, en octobre 1857, un article sur la prépondérance de l'Angleterre. Il dit entre autres choses : Comme *catholique* et comme *patriote*, je vois avec regret la prépondérance anglaise, et j'oppose à cette prépondérance celle de n'importe quelle autre nation de l'Europe, et cela parce que je suis ennemi de son esprit mercantile et industriel. Partout où se fait sentir l'influence anglaise, on voit bientôt disparaître la vertu et la simplicité, la paix et la prospérité, et s'établir sur leurs ruines un amour hautain et démesuré des biens de ce monde. L'Influence anglaise a ruiné le Portugal, affaibli l'Espagne, mis le désordre en Sardaigne, semé l'agitation dans la plupart des États de l'Italie, diminué l'énergie morale de la France. Cette influence altère les mœurs, paralyse l'action morale de la religion, et introduit partout un humiliant paganisme. La littérature, la philosophie, la religion, comme son industrie et son commerce, tendent à *matérialiser* les peuples, et à amener cette conviction que l'homme n'a pas d'autre vie que celle de ce monde-ci[1]. » Après avoir dit qu'à ses yeux la grande Bretagne est la cité du monde, comme Rome est la cité de Dieu, M. Browson examine la politique anglaise dans les Indes : « L'Angleterre n'a rien fait pour l'amélioration de l'état de cet empire. Il était plus riche sous la domination musulmane, ses terres étaient mieux cultivées, les habitants, plus heureux. L'Angleterre a laissé décliner l'agriculture, languir l'industrie et a fait peser un joug insupportable sur ceux-là seuls qui étaient capables de raviver l'une et l'autre. Elle n'a rien fait pour communiquer aux Indiens la civilisation de l'Europe : rien pour les moraliser, rien surtout pour le christianisme. Dans l'intérêt même de ces pauvres idolâtres, il est à désirer que leur patrie, ne soit plus soumise à une nation qui, depuis la réforme, n'est plus capable d'apporter à un peuple barbare la civilisation et le christianisme[2]. »

Charles de Montalembert a plus d'une fois flétri du haut de

[1] *The Quarterly Review*, oct. 1857. [2] *Ami de la Religion*, 26 janv. 1858.

la tribune française les regrettables procédés de l'Angleterre. Parlant en 1848, à la Chambre des Pairs, des affaires de la Suisse, il comparait ainsi la politique extérieure de l'Angleterre et de la France : « Nous avons aussi nous, de tristes pages dans notre histoire, mais je ne sache rien qui ressemble à cette tactique odieuse. Nous avons imposé aux peuples étrangers le joug du despotisme, d'un despotisme glorieux, mais nous commencions par le subir et l'aimer nous-mêmes ; nous avons porté au bout de nos baïonnettes l'anarchie et la dévastation dans beaucoup de pays de l'Europe. Mais nous avons commencé par être nous-mêmes enivrés par ce débit que nous propagions au dehors.

» Ce que nous n'avons jamais fait, Messieurs, c'est de garder pour nous les bienfaits de l'ordre, de la liberté, de la justice, de la hiérarchie sociale, et d'aller au dehors soudoyer, fomenter, patroner le désordre et la tyrannie. Non, grâce au Ciel, la France n'a point cet égoïsme et cet aveuglement à se reprocher. Mon cœur lui rend avec bonheur cet hommage, non pas dans un étroit et mesquin esprit de patriotisme exclusif, que j'ai toujours réprouvé, mais pour obéir au sentiment moral, au sentiment de la justice outragée qui se fait enfin jour, et qui m'arrache ce cri d'indignation trop longtemps comprimé[1]. »

Dans un livre que l'illustre orateur publia en 1856, à la louange de l'Angleterre, il ne put faire autrement que de confesser, au commencement comme à la fin de son ouvrage, les délits de la politique extérieure de l'Angleterre. Citons-en quelque chose, afin de donner plus d'autorité à nos assertions : « L'insupportable arrogance de la diplomatie anglaise envers les faibles, et de la manière dont l'Angleterre traite avec tous, a soulevé la juste indignation de tous les hommes de cœur. L'action agressive et dissolvante de la puissance britannique contre le droit et la foi des populations catholiques en Suisse et dans le midi de l'Europe méritait beaucoup plus la réprobation de tout chrétien sincère, et si je ne devais me

[1] Discours du 14 janvier 1848. Voyez le *Moniteur*, du 15.

renfermer dans cette étude à la question politique, je me verrais obligé de renouveler ici les protestations que j'ai fait entendre ailleurs sur cette regrettable aberration d'une race si naturellement religieuse. Enfin, depuis quelques années où l'Angleterre a tellement changé d'attitude, elle a passé si brusquement d'un excès d'invectives à l'excès de l'adulation, elle a tant oublié, tant dissimulé, tant sacrifié le droit et la liberté à son ambition, à ses craintes, à ses intérêts[1] ! » En terminant son panégyrique, Montalembert répétait encore : « En tout ce qui concerne les relations de l'Angleterre avec les nations étrangères, sa versatilité, son ingratitude, son enthousiasme extravagant, l'âpreté de son égoïsme, l'abus de sa propre force, son odieux mépris de la faiblesse d'autrui, son indifférence absolue pour la justice, quand cette justice ne lui offre pas des intérêts à servir ou des forces à respecter : tout cela est plus que suffisant pour exciter contre l'Angleterre l'indignation des ames honnêtes[2]. » Nous n'en dirons pas plus nous. Quand des panégyristes parlent ainsi, il faut que le mal soit bien grave !

A l'égal de Londres, mais avec plus de justice, Rome soutient son droit d'intervention parmi les différents peuples du monde. Régénérée par les apôtres Pierre et Paul, elle n'a pas changé son rôle qui est de dominer toujours sur le monde. Mais, autrefois, je le dirai avec Voltaire, avide de guerre, elle enchaînait tous les rois sur leurs trônes ensanglantés, et le monde se prosternait devant ses aigles redoutables.

> Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :
> On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
> Gouverner les esprits et commander aux cœurs.
> Ses avis sont des lois, ses décrets sont des armes[3].

L'intervention de Rome se présente sous deux formes : par la propagation de l'Evangile parmi les incrédules et les hérétiques, et par l'établissement des concordats avec les peuples catholiques. Elle intervient ou avec le flambeau de la foi, pour

[1] *De l'avenir politique de l'Angleterre*. Paris, 1856. Position de la question, p. 5-6.
[2] Loc. cit., conclusion, p. 281, 285. [3] VOLTAIRE, *Henriade*, Chant IV.

éclairer, ou avec le feu de la charité pour pacifier et pour réunir les peuples. Foi et Concorde : voilà toute l'intervention de Rome.

Ses antiques monuments religieux attestent ses œuvres pour éclairer le monde. L'église de Sainte-Pudenziana, la Crypte de Sainte-Marie *in via lata* et l'église souterraine des catacombes de Saint-Sébastien proclament assez clairement les bienfaits de la Foi que Rome a portés aux peuples de l'Italie, et des Gaules, de l'Espagne et de l'Egypte. Les basiliques des martyrs parlent de sa bienfaisante intervention en Irlande, comme la basilique et l'autel érigé sur le tombean de saint Pierre parlent de son intervention en Allemagne, en Suède, et auprès d'autres peuples du Nord. Le monastère de Saint-Alexis atteste les travaux de Rome en Bohême, en Prusse, et en Russie ; la basilique de Saint-Clément est une preuve de l'évangélisation des Slaves ; les basiliques de Latran et de Saint-Laurent *extra muros* rappellent le prosélytisme des croisades ; Sainte-Marie-Majeure, l'œuvre de la Foi en Perse, au Japon, au Congo ; le collége Romain, les principaux monastères des carmes, des dominicains, des franciscains rappellent la prédication de l'Evangile en Syrie, dans la Perse, dans l'Inde, en Chine, en différentes contrées de l'Afrique, dans l'Amérique du Nord, au Mexique, au Pérou, au Brésil ; enfin le séminaire de la Propagande et la Maison professe des jésuites déclarent que l'Evangile a été prêché sur toute la terre , grâce à Rome. Ces missionnaires romains qui arrivent chaque jour par la voie d'Orient à l'extrémité de l'Asie se trouvent dans les îles de l'Océan pacifique en face d'autres missionnaires qui s'y sont rendus par la voie d'Occident[1].

Il y a dix-neuf siècles que Rome intervint auprès des barbares en vertu du droit et du devoir que le Christ accorda et imposa à Pierre, et son action bienfaisante ne cesse ni ne cessera, si ce n'est avec le monde. C'est elle qui aujourd'hui encore console dans les Indes le pauvre paria de l'abjection à laquelle

[1] GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, tom. I, pag. 486.

il est condamné et qui lui montre Jésus-Christ abreuvé d'opprobres. Elle enseigne au brahme orgueilleux que les distinctions de caste n'empêchent pas pour cela les hommes d'être frères. En Cochinchine, en Corée, au Tong-King, elle étonne les tyrans par la fermeté de ses confesseurs et par le courage de ses martyrs. Elle ouvre les portes du ciel à ces milliers d'enfants que le Chinois abruti jette à la voirie. Elle envoie ses sœurs de Charité à ceux qui gémissent toujours sous le joug humiliant de l'islamisme; et ces peuples émerveillés, en voyant des mains si pures bander leurs plaies, les soigner dans leurs maladies, secourir leur misère, demandent *d'où sont venus ces anges de paix, et si ces saintes femmes sont descendues du ciel.* Aux tribus sauvages, Rome apprend que le grand Esprit dédaigne le sang de l'ennemi vaincu, et aime l'hommage d'un cœur compatissant; et dans les contrées non civilisées de l'Amérique, elle montre en quoi consiste la vraie tolérance, par ses sacrifices, par le dévouement de ses enfants au milieu des épidémies qui règnent, elle fait voir à tous ce que c'est que la charité bien comprise.

Les missionnaires de Rome, les ambassadeurs du catholicisme, qu'on me permette cette comparaison, ne se contentent pas de travailler à la conversion des peuples; mais dans leurs heures de repos, ils retracent l'histoire des peuples qu'ils évangélisent, tout en racontant les obstacles qu'ils ont rencontrés et les triomphes qu'ils ont obtenus; ils écrivaient sous la forme épistolaire les *Annales de la Propagation de la Foi,* « vrais bulletins de l'Eglise militante où sont enregistrés les actes des Apôtres, les vertus des Néophytes, les combats des Martyrs[1]. » Si les peuples infidèles doivent à Rome la lumière de l'Evangile, les peuples civilisés lui doivent la lumière de la science et de l'histoire. Ouvrez ces annales précieuses, et vous trouverez dans les lettres de Mgr Pallegrin sur certaines provinces du royaume de Siam, dans celles de Mgr Forsade sur les îles Lieou-Kieou, des Pères Colinon et Fonbone

[1] M. Huc, *L'Empire chinois.*

sur l'Océanie, de Huc et Gabet sur les régions du Thibet et de la Mongolie, de Verzolles et de la Brunière sur les régions glacées de Leaò-tong et de la Mantchourie ; des Pères de Smet et Laverlochère sur le désert des Montagnes-Rocheuses et les solitudes de la baie d'Hudson; de Krick sur l'Hilmalaya ; du Père Meriais sur le détroit de Magellan. Vous trouverez, dis-je, dans ces lettres les plus riches descriptions, les plus admirables découvertes que l'on puisse désirer. Aussi le Jury international de l'exposition universelle de 1855, décréta à Paris une médaille à l'œuvre de la propagation de la Foi.

De la cime élevée où l'Apostolat suprême les a placés, les Pontifes romains veillent toujours et sur Rome et sur le monde entier[1]. Ils reconnaissent que, depuis sa prévarication, l'homme est devenu incapable d'arriver par sa raison naturelle à la perfection de la connaissance ; mais comme le souverain Créateur a fourni un remède à l'ignorance originelle, par l'enseignement des sciences et des arts[2], ils s'appliquent, par tous les moyens possibles, à en développer, à en propager partout l'enseignement. « Une attentive sollicitude, disent-ils par la bouche de Jules III, nous pousse à favoriser et à faire progresser l'étude des lettres et la piété chrétienne, puisque c'est par la grâce divine que l'on retrouve la perle de la science unie avec la charité. C'est là, ce que nous faisons partout et tout particulièrement dans ces lieux qui se montrent le plus propres à recevoir la semence avec l'arrosement et à faire porter plus de fruits à ces études[3].

C'est à cela qu'il faut attribuer tant d'institutions scientifiques fondées par des Papes, et ces nobles encouragements qu'ils ont donnés à tous les savants des différentes nations, quand ceux-ci se sont montrés *hommes de Foi et de doctrine éprouvée*[4]. « C'est pourquoi, comme le remarque un savant

[1] Alexandre IV, const., *Romanus pontifex*.

[2] Boniface VIII, constitution *Conditoris omnium* de 1303, pour la fondation de l'Université d'Avignon.

[3] Constitut. *Dum sollicita*, 31 août 1552, pour la fondation du Collége germanique à Rome.

[4] Grégoire XIII, const. *In apostolicæ sedis* du 13 janvier 1577, à l'occasion de la fondation du collége grec à Rome.

Evêque Français, c'est pourquoi les peuples, même ceux qui sont le plus séparés de Rome, vivent encore de la vie et s'éclairent de la lumière dont Rome est le centre[1]. » Un exemple de cela, c'est que la plupart des fondations scientifiques de l'Angleterre remontent aux temps où ce pays était catholique et qu'elles conservent ineffaçable le signe de leur origine[2]. La Foi et la science, voilà donc les fruits de l'action extérieure de Rome qui pénètre dans les États non pour les conquérir au profit de son empire matériel, mais pour étendre en eux le royaume du Christ. Rome intervient en respectant toutes les formes de gouvernement. Londres au contraire dédaigne tout ce qui n'est pas *parlementarisme*. Rome n'a pas d'autre but d'intervention que l'avantage moral des populations, tandis que Londres cherche toujours l'avantage matériel de son commerce et de son industrie. Rome intervient en demandant la concorde et en stipulant des concordats; tandis que Londres sème la zizanie et attise la guerre. Tertullien qui nous a déjà servi pour dépeindre la fatale et onéreuse intervention de Londres a défini la pacifique et bienfaisante intervention de Rome à son époque, en s'écriant : *Romanitas omni salus*[3]. Le *Romanisme* est la sauve-garde des rois et des peuples, parce qu'il prêche aux premiers un système de gouvernement sans orgueil, modéré, plein d'amour paternel; aux autres, le devoir d'obéir, non par crainte de l'épée, mais par conscience. Et déjà peuples et rois ont commencé à comprendre que l'abandon de l'idée *Romaine* a empiré leur situation; et c'est à cela que l'on doit attribuer ce mouvement remarquable vers Rome, mouvement qui formera plus tard le caractère principal de notre siècle; mouvement sublime que Mgr de Poitiers décrit ainsi dans sa magnifique pastorale sur Rome : « Rome, dit-il, est l'unique refuge, le seul point d'appui de notre Foi, de notre hiérarchie, de notre discipline, de notre légitime indé-

[1] *Instruction synodale de Mgr. de Poitiers*, 12 septembre 1856, pag. 28.
[2] Montalembert, *De l'Avenir politique de l'Angleterre*, pag. 161.
[3] Tertullien, *De Pallio*, cap. III.

pendance. Non, non, notre siècle est trop pauvre, trop humilié sous mille autres aspects, et nous ne devons pas lui faire un crime de ce qui est un mérite pour lui, ni le faire rougir de ce qui doit être sa gloire. Son mérite, sa gloire, aux yeux des siècles à venir, ce sera ce retour intelligent et opportun vers toutes les diverses formes de l'unité dont Rome est le centre. Ces témoignages seront plus multipliés, plus remplis de respect, d'obéissance, de soumission, de confiance, d'amour envers le vicaire de Jésus-Christ. Elles seront plus ardentes ces inspirations ; ils seront plus vifs ces sentiments dont on voit le signe extérieur dans la visite plus fréquente des évêques, des prêtres, des fidèles, au trône des saints Apôtres ; et personne ne peut dire tous les avantages qui en résulteront pour la Religion et pour la société[1]. »

[1] *Instruction synodale*, etc., pag. 29, sept. 1856.

CHAPITRE XXXIV.

DE LA CADUCITÉ DE LONDRES ET DE L'ÉTERNITÉ DE ROME.

Les païens ont pressenti l'éternité de Rome. — Et pourtant Rome païenne allait périr. — Pourquoi ne mourut-elle pas? — Pourquoi ne mourra-t-elle pas? — L'éternité de l'Eglise et l'Eternité de Rome. — Rome et les papes sont inséparables. — Preuves de fait. — Londres. — Quelque chose en démontre-t-il la stabilité? — Périls à l'extérieur. — Périls à l'intérieur. — Le chartisme du rajeunissement de Londres, par le catholicisme. — Vœu d'O'Connell. — Adresse aux Italiens. — Pieux amour pour Rome.

Les païens avaient eu autrefois un pressentiment de l'éternité de Rome. Scipion l'Africain haranguant ses soldats révoltés en Espagne leur disait : « Eh quoi ! si je mourais, la république devrait-elle périr avec moi, l'empire du peuple romain croulerait-il? Le Ciel n'a pas voulu qu'une cité fondée sous des auspices divins pour durer éternellement dépendît d'un corps fragile et mortel. La guerre seule a dévoré un Flaminius, un Paul-Emile, un Gracchus et un Posthumius, un Marcellus et un Quintius, un Fulvius et des Scipions, et néanmoins le peuple survit et survivra à des milliers d'autres que le fer ou la maladie moissonneront. La République tomber avec moi[1] ! » Annibal lui-même fut d'une certaine façon obligé de reconnaître l'immortalité de Rome, quand à ses portes mêmes il dut avouer que pour se rendre maître d'une si grande cité, tantôt c'était la volonté, tantôt la fortune, qui lui faisait défaut[2]. Le chantre des Bucoliques faisait dire à Jupiter en parlant des Romains :

[1] Tite-Live, *Hist.* lib. xxviii, cap. viii.

[2] *Potiundæ sibi urbis Romæ modo mentem non dari, modo fortunam.* Liv., *Hist.* lib. xxvi, cap. x.

His ego nec metas rerum, nec tempora pono :
Imperium sine fide dedi [1].

Pline, pour ne citer que quelques écrivains, a écrit ces paroles emphatiques : « Rome a été choisie par la volonté des dieux, afin de rendre plus éclatant le ciel lui-même, de réunir en un seul les empires épars et d'adoucir les mœurs, afin de réunir par le lien d'une seule langue les idiomes barbares et discordants de tant de peuples, et d'amener ainsi les hommes aux bienfaits de l'union et de la civilisation. Rome, pour le dire en un mot, a été choisie pour être la métropole de l'univers.[2] »

Ces choses ne se vérifièrent pas sous la Rome païenne qui, bien loin d'être immortelle selon les prédictions, touchait déjà à sa ruine. Et de même que plusieurs de ses écrivains lui avaient prédit l'immortalité, de même aussi d'autres écrivains annonçaient à la Rome païenne sa mort imminente ; ils l'appelaient *Sentine de vices*[3], ville *à la veille de périr, et qui doit crouler d'elle-même.* Sénèque distinguait [4] l'enfance, l'âge adulte de Rome ; d'après lui, le commencement de la vieillesse commença pour elle à la prise de Carthage, à la soumission de l'univers : *Viribus suis malè uteretur, quibus se ipsa confecit... Amissâ libertate... Ità consenuit, tanquam sustentare se ipsa non valeret, nisi adminiculo regentium niteretur. Quod si hæc ità sunt, quid restat nisi ut sequatur interitus senectutem*[5]? Cette mort arrivait aussi par défaut d'aliment aux esprits ; on ne croyait plus ni aux dieux ni à l'avenir[6]; Cicéron trouvait que l'éloquence était à son déclin[7]; Tacite la décrivait cachée dans son tombeau[8]; la poésie était verbeuse et vide, les mœurs corrompues; *venalis populus, venalis curia patrum*[9]. Pourquoi Rome ne tomba-t-elle pas alors? Pourquoi ne descendit-elle pas dans la tombe de Ninive et de Babylone?

[1] *Æneid*, lib. I, v. 282, 283. [2] Pline, lib. III, c. v. [3] Sallust. G. C. xxxvii.
[4] *In se magna ruunt : lætis hæc numina rebus. — Crescendi posuere modum.* Lucain, *Phars.* I, 81. [5] Apud Lactan, *Div. inst.*, vii, 15.
[6] Cicerone, *De nat. Deor.* passim. ; Martial., xi, 44.
[7] *Tuscul.* II, 2. [8] De causis corruptæ eloquentiæ. [9] Petronio, *Satyr.*, cxix.

Pourquoi ne succomba-t-elle pas devant les vices et la cruauté des Tibère, des Claude, des Caligula, des Néron? Pourquoi est-elle encore debout après les dévastations des Goths, les incendies des Vandales, les massacres des Lombards, après qu'a passé sur elle avec fureur ce déluge d'hommes armés qui vinrent « inonder nos douces campagnes[1]? »

La raison de ce fait, c'est que la Rome décrépite, la Rome agonisante fut rajeunie, *recréée,* et ce furent les saints apôtres Pierre et Paul qui lui rendirent cette seconde vie. Fondée dans le sang fraternel, la grande cité se refond dans le sang des chrétiens et *s'entoure de miracles et de martyrs, comme d'un rempart,* elle qui a été « nourrie de mon sang, de celui de Lin et de Clet » dit Pierre dans le poème de Dante[2].

Alors, à la Rome de la guerre succéda la Rome de la charité, à la Rome des ambitieuses hostilités, la Rome des humbles sacrifices, à la Rome du Paganisme, la Rome toujours jeune et toujours belle de l'Evangile. Au mouvement humain qui l'entraînait à sa ruine, succéda l'action de Dieu, action qui ne peut faillir; à Romulus succéda le Christ, Pierre à César; à la République, à l'empire succéda l'Eglise. Ce mouvement si puissant qui fit, d'un petit peuple sur les rives du Jourdain, une nation d'une incomparable grandeur dans l'univers, se transporta sur les rives du Tibre, et Rome devint une nouvelle Jérusalem, le Vatican une autre Sion, et, au lieu d'être détruite, la reine des sept collines était éternisée. Ce fut là que fut recueilli le dépôt sacré, ce fut là qu'avec la personne du saint Apôtre, vinrent se réunir le grand Législateur, les prophètes et les sages d'Israël.

La famille d'Abraham embrassa toutes les nations. Ce fut là l'œuvre du Christ qui commença à régner avec son vicaire. Le Christ avait *triomphé* en naissant à Bethléem dans une humble étable, il avait *régné* à Jérusalem dans les souffrances, de là il vint à Rome s'asseoir sur le siége *impérial* dans la

[1] Pétrarque, canzone, *Italia mia,* stanza, 2. [2] Dante, Paradis, chant, 27.

personne d'un pauvre pêcheur. Alors, le Latran « s'éleva au-dessus de toutes les choses mortelles[1], » et Rome devint réellement la cité *impériale*, ainsi que l'appelle Dante dans son livre du *Banquet*. Je le dirai avec un poète français peu suspect, près du Capitole, siége de la terreur, sur les pompeuses ruines de Bellone et de Mars, un Pontife s'assit sur le trône des Césars, et là :

> Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
> Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile [2]

Ainsi Rome et Pierre acquirent une seule et même existence, ainsi le catholicisme devint *apostolique romain*, et l'éternité de la Foi fut pour ainsi dire communiquée à la ville qui en était le centre. En effet, dès les premiers temps du Christianisme, le langage des Pères regarda comme synonymes Eglise catholique et Eglise romaine. Puisque Rome a été conquise par Pierre, écrivait de la Gaule Irénée, il faut que tous les peuples se mettent d'accord avec elle et se soumettent à elle *propter potentiorem principalitatem*[3]. C'est Pierre, écrivait de l'Afrique Tertullien, qui a donné des chefs à Rome, à Rome, qui dirige et soutient tout par son autorité, et dont personne ne peut se séparer sans s'éloigner en même temps de la vérité[4]. D'où vient, demandait Optat de Milet, que chacun doit reconnaître à Rome un primat universel? parce qu'à Rome, répondit-il, se trouve le siége éternel de Pierre et de tous ces grands Pontifes qui lui succèderont jusqu'au second avènement de l'Homme-Dieu[5]. Saint Ambroise affirme que c'est tout un de se ranger avec les évêques catholiques ou avec le Saint-Siége, parce que *ubi Petrus, ibi Ecclesia*[6]. Saint Fulgence proclame qu'il y a identité complète entre l'Eglise du Christ et l'Eglise Romaine[7], et les pontifes Hormis-

[1] Dante, *Paradis*, chant 31. [2] Voltaire, *Chant I*.
[3] *Contra Hæreres*, lib. III, cap. III. [4] *De Præscriptione*, cap. 36.
[5] Optat. Milev., *contra Parmen.*, lib. II, cap. II.
[6] S. Ambros., *in psal.*, 50, n° 30.
[7] Fulgenz, *in Epistola ad Joannem et Venerium*.

das et Grégoire II ne virent non plus qu'une seule et même chose sous les différents noms de l'Eglise Romaine, Eglise catholique, Eglise du Christ[1]. L'Empereur Théodose-le-Jeune ne savait comment mieux désigner l'Eglise fondée par les Apôtres et rachetée par Jésus-Christ qu'en la nommant Eglise Romaine[2]. Les Pélagiens eux-mêmes, quoique hérétiques, occupés, dit saint Augustin, à chercher une marque, un critérium pour distinguer la vraie foi de l'erreur, la mystique épouse du Christ, de la synagogue de Satan, crurent que le plus sûr était de tenir pour vrai, saint, chrétien, tout ce qui était Romain[3]. « Donc, conclut le savant Charles Passaglia, croire à la durée du règne du Christ, revient à croire à celle de l'Eglise Romaine. Mais de même que le règne du Christ sur la terre ne connaît pas d'autres limites de lieu que celles de l'univers, de même, il n'a pas d'autres bornes dans le temps que celles qui doivent être placées par la consommation des siècles. Ce sont là donc les deux seules limites d'espace ou de temps de l'Eglise Romaine ou de Rome, de Rome que l'on doit vénérer comme éternelle[4]. »

Nous avons pour preuve de cela autre chose encore que le raisonnement. L'histoire de tant de siècles démontre que Rome ne peut exister sans le Pape, ni le Pape sans la ville de Rome, au point que le célèbre historien Louis Muratori en déduisait que *Rome est destinée par la Providence de Dieu pour assurer la liberté des Papes*[5]. Il suffit de consulter la liste des Pontifes romains, qui après avoir été bannis de Rome y sont rentrés tôt ou tard, pour comprendre clairement la stabilité de cet asile des Papes, *lapidem probatum*, comme l'Eglise elle-même. Le stupide Claude chassa saint Pierre de Rome; Trajan exila Clément; Gallus relégua Cornélius à Centum-Celles (aujourd'hui Civitta-Vecchia); Constance

[1] Hormisdas, *Epistola 10 ad Avitum Viennensem*; Gregor., *Epistola ad episcopos et duces Germaniæ*. [2] *Epistola ad Acacium aliosque episcopos et anach.*

[3] August. *De Gratia Christi*, cap. 43.

[4] *Dissert.* D'où est venue et comment s'applique à Rome l'appellation d'éternelle.

[5] *Annales d'Italie*, année 1312.

confina Libère en Thrace; et Jean I fut emprisonné à Ravenne, pour ne pas avoir voulu seconder l'orgueilleux Théodoric. Nous voyons Silvère, Vigile et Martin I victimes de la perfidie grecque; Léon III, forcé de quitter Rome, et Jean VIII chercher un asile en Gaule. Othon I chassa de Rome Jean XII; Constant relégua Benoît V dans les froids climats du Nord; et Benoît VIII fut également exilé en Allemagne.

Des séditions factieuses éloignèrent de Rome Jean XIII et Grégoire V. Benoît IX fut chassé deux fois de Rome, Benoît IX qui fait tache dans ce magnifique tableau du Pontificat romain; Grégoire VI fut aussi banni. Cadolus (antipape sous le nom de Honorius II), soutenu par Henri IV, chassa du siége papal Alexandre II; Grégoire VII mourut en exil pour avoir aimé la justice et avoir eu l'iniquité en horreur. Pascal II gémit emprisonné au château de Tribucco en Sabine; Gelase fut interné à Gaëte. Innocent II, à peine élu, dut s'enfuir de Rome. Eugène III reçut la tiare papale au monastère de Farca; Adrien IV dut s'enfuir de Rome devant une émeute populaire; Alexandre III et Luce III durent en faire autant à plusieurs reprises. Grégoire IX, Innocent IV, Urbain IV, Boniface IX, Innocent VII, poursuivis par des factions furent forcés de quitter la Cité éternelle. Une armée ennemie qui marchait contre Rome en fit partir Jean XXIII; le peuple, Eugène IV; une main étrangère, Clément VII. Puis les souverains Pontifes restèrent longtemps en paix à Rome jusqu'aux papes, Pie VI, Pie VII et Pie IX, Pie IX dont aucun de mes lecteurs n'ignore ni les triomphes, ni les douleurs[1]. Cette série de faits nous amène à conclure que, contre Dieu, la force des rois et la violence des peuples ne peuvent rien[2], que les papes resteront toujours à Rome, parce que Dieu, qui est tout-puissant et éternel, a réservé cette ville

[1] Voy. Coppi, *Rome destinée par la Providence pour assurer la liberté des papes.* Rome, 1850.

[2] Que l'on ne donne pas une fausse interprétation à toutes ces révolutions des Romains; que l'on remarque avec Fréderic : *Que dans la Rome chrétienne, il n'y a pas eu la centième partie des Révolutions qui ont agité la Rome païenne.* Anti-Mach., chap. XI.

pour les papes et a, par un ineffable contrat, établi le droit du principat apostolique dans la puissance du nom Romain, afin de répandre la vérité évangélique dans tous les royaumes de la terre[1]. Nous ne voyons rien, ni dans l'ordre naturel ni dans l'ordre surnaturel, qui puisse garantir la stabilité de Londres; tout au contraire, au dedans comme au dehors, nous y voyons les signes les plus évidents de sa caducité. Canning un jour compara Londres au Dieu des vents, et appliqua à l'Angleterre le *Celsâ sedet Æolus arce;* mais un ministre français de la Restauration lui répondit, que l'orgueil avait perdu Athènes et la Grèce, qu'il avait brisé le trône de Cyrus. L'ambition démesurée de Londres, le frémissement des peuples trahis et exploités comme une marchandise, le mécontentement des souverains, les iniquités nationales qui ne restent jamais impunies ici-bas, seul théâtre de la vie des nations, la grandeur de l'Angleterre qui est à charge à elle-même et aux autres, ses plaies intimes, son manque de foi, l'accroissement continuel des pauvres et des mécontents, ces tristes semences qu'y répandent les réfugiés, le libertinage qui la pervertit, l'esprit de famille qui s'y perd, les innovations qui s'y introduisent, et cent autres causes qui minent l'Angleterre, sont autant d'indices de sa caducité. Je citerai, comme résumé de ce qui a été dit jusqu'ici par nous : la peinture de la Grande-Bretagne, faite par un journal de Londres, en septembre 1856. « Sans aucun doute, on doit placer la reine Victoria au nombre des rois les plus dignes. Le plus ardent républicain, l'ennemi le plus acharné de la royauté, se garderait bien de diriger la moindre attaque contre notre reine; mais son règne est bien loin d'être un des plus purs dans les annales de notre pays; les délits s'accroissent d'une manière effrayante; jamais, comme aujourd'hui, il n'y eut un si grand penchant au vice dans les hautes

[1] Dans le Sacramentaire de l'Eglise romaine, attribué à S. Léon, M. *in Natali Ap Petri et Pauli*, n° 5, col. 37, on lit : *Omnipotens sempiterne Deus qui ineffabili Sacramento jus apostolici principatus in Romani Nominis arce posuisti unde se evangelica veritas per tota mundi regna diffunderet*, etc.

classes ; quant à l'immoralité des classes moyennes, elle augmente, elle grandit démesurément de jour en jour, nous pourrions dire d'un instant à l'autre. Quant à l'empoisonnement secret, on a tout lieu de croire qu'il devient de plus en plus commun parmi les classes les plus élevées et dans le commerce. Il ne se passe pas de semaine qu'il n'arrive au jour quelque fraude énorme, quelque vol colossal qui entraîne la ruine de centaines et de milliers de personnes qui se livrent à l'industrie. Et cependant, les classes où ces délits se commettent le plus souvent, sont précisément celles qui font de l'opposition à l'émancipation du peuple, à l'extension des libertés constitutionnelles, à l'extension du droit électoral, sous prétexte que le peuple est toujours dans l'ignorance et vicié par l'immoralité.

Il y a des philosophes qui pronostiquent la ruine imminente d'une société d'après la rouille qui couvre et qui ronge les colonnes destinées à soutenir l'édifice social. Il n'est pas inopportun de se rappeler que la grande révolution française du siècle dernier fut précédée d'un état de dépravation croissante dans les classes moyennes et opulentes ; c'est là ce que nous voyons aujourd'hui dans notre pays. Le règne d'une pieuse et vertueuse reine devrait favoriser, développer des sentiments chevaleresques dans l'esprit du peuple, mais cette supposition n'est pas admissible, quand on est témoin malgré soi et presque chaque jour des brutalités employées envers les femmes.

A aucune époque de notre histoire, on n'a eu plus à déplorer que de nos jours la barbare et odieuse coutume de fustiger une faible femme.

« Indépendamment de l'immoralité qui caractérise notre nation aujourd'hui, d'horribles catastrophes nous ont rendu tristement célèbres : la destruction d'une magnifique armée, causée par l'incapacité de nos généraux et par l'indifférence des ministres, n'est rien comparée à la perte de près de deux millions d'Irlandais en quelques années. Les commissaires nommés pour opérer le recensement de la population de

l'Irlande ont déposé ces jours-ci leur rapport : les conclusions en sont plus épouvantables que les plus tristes tableaux que nous pourrions rencontrer dans les romans. Contentons-nous d'en citer un seul passage qui nous dispensera de tous les autres détails : « Nous nous permettrons d'attirer l'attention sur l'extraordinaire diminution de la population rurale, diminution amenée par la disette et par l'émigration de 1845 et des années suivantes. Il y a eu dans toute la population rurale de l'Irlande une diminution générale de cinquante-trois personnes par mille carré, sur la surface totale, et de 104 personnes par mille carré de terre labourable. Dans la province de Connaught, la diminution a atteint le chiffre de soixante personnes, par mille carré de terre cultivée. A Munster, cette dépopulation a été de cinquante-sept personnes par mille carré de la superficie générale, et de 114 par mille carré de bonnes terres ; à Ulster, de quarante-huit personnes par mille carré de la superficie générale, de 126 par mille carré de terres propres à la culture. »

A tout cela, ajoutez le *Chartisme* qui est le Socialisme anglais, créé et favorisé par les usines, les grandes fabriques, par l'agglomération si considérable d'ouvriers dans quelques villes du royaume, par la loi sur les pauvres, par l'inhumanité des fabricants, par la suprématie industrielle de l'Angleterre elle-même[1]. En mars 1848, les *Chartistes* criaient à Londres, à Manchester, à Glascow au milieu du pillage des propriétés privées : *Vive la République! Mort à la Reine!* puis après, ils portèrent au parlement une pétition couverte de 5,700,000 signatures en faveur de la *Charte du peuple*. En septembre 1856, dans une démonstration en faveur de John Frost, ils invoquèrent à Londres *un seul jour glorieux des temps de Cromwell*[2]. Ce jour-là, arrivera tôt ou tard !

Certainement, l'Angleterre retrouverait la vigueur d'une

[1] Carlyle, *Chartisme ; Taylor, A Tour in Lanchashire ; The people's chartor*, manifeste du comité chartiste.

[2] *God! hear thy people pray ! — If There's no other way ! Give us one glorius day. — Of Cromwell's Time.* Hymne composé par Ernest Jones, et intitulé : *Chant des ouvriers aux riches.*

nouvelle jeunesse en retournant vers Rome qui l'attend à bras ouverts. Mais Dieu lui en accordera-t-il la grâce? Daniel O'Connell espérait assister à la messe dans l'abbaye de Westminster. « C'est dans ce but, disait ce grand tribun catholique, c'est dans ce but qu'a été élevé ce temple, et ce serait une impiété d'empêcher plus longemps que cet édifice ne revienne à sa destination première. Oui, je ne désire rien d'autre que d'assister à une messe solennelle dans le temple de Westminster, et je suis intimement persuadé, pour autant qu'il est donné aux hommes de prédire l'avenir, d'après les signes des temps présents ; je suis intimement persuadé, dis-je, que ces temps-là où mon vœu sera accompli ne sont plus bien loin de nous. Ah ! il sera bien glorieux pour l'Angleterre, ce jour où les prêtres, les oints du Seigneur, revêtiront leurs ornements sacrés à cet autel élevé sur le tombeau d'Edouard-le-Confesseur, homme vénérable non-seulement par son amour pour la Religion et par sa vie vertueuse, mais parce qu'il jeta les fondements de la liberté civile du peuple anglais[1]. » Il ne plut pas à Dieu d'exaucer ce vif désir d'O'Connell qui mourut sans voir ce beau jour ; il mourut en Italie, *léguant son cœur à Rome*. Serons-nous plus heureux, nous ?

Prions, afin que la grâce de Dieu descende sur le peuple anglais, sur ce peuple résigné, soumis, obéissant, qui conserve encore tant de traces du Catholicisme. Tout en souhaitant à Londres de se rattacher à Rome par les liens de la Foi et de la Charité, rendons grâces au Seigneur de nous avoir accordé un si grand bienfait, en veillant sur les menées de ceux qui, vrais successeurs de Sylla, cherchent à enlever à l'Italie l'idée romaine, sous prétexte de progrès. Ils veulent faire disparaître la foi de l'ordre religieux, et la civilisation de l'ordre politique : car on perd l'une et l'autre en s'éloignant de Rome. Hors de Rome, il n'y a pas de véritable catholicisme, parce que la religion catholique est la religion romaine ;

[1] *Meeting* tenu à Londres, le 7 juin 1842.

hors de Rome il ne peut plus y avoir de véritable civilisation pour l'Italie, puisque nous devenons alors un corps sans ame, des membres sans chef, une circonférence privée de centre. Tous les grands hommes en Italie nous ont inculqué cette vérité, et Dante a écrit une maxime que je voudrais graver dans le cœur de ceux qui me lisent : « La capitale du Latium doit être chère à tous les Italiens, comme étant la source commune de leur civilisation : *Latiale caput cunctis piè est Italis diligendum, tanquam commune suæ civilitatis principium*[1]. »

Aimons Rome comme la source de civilisation, mais de civilisation catholique, sans laquelle il n'y a que barbaries d'autant plus terribles qu'elles se déguisent sous des dénominations pompeuses. Que notre amour pour la ville éternelle soit *pieux*, et non païen ; n'aimons pas en elle la Rome de Brutus ou de César, mais la Rome de Pierre, la Rome du grand Pie IX. L'Italie sera puissante et heureuse le jour où tous les Italiens auront pour la ville de Rome *un pieux amour*. Je rends grâces au Seigneur, je le bénis d'avoir mis dans mon cœur ce pieux amour qui m'a inspiré ce livre que j'offre au public. Et je serai heureux si, après avoir parcouru ces pages, le lecteur indulgent y apprend à aimer d'une affection pieuse Rome, la ville des Pontifes.

[1] Dante, *Epistola IV*, 10.

DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Statistique de Rome. — Distribution du temps de S. S. Pie IX. — Ecoles et maisons d'éducation qui se trouvent à Rome. — Statistique de Londres. Tableau de la répartition des richesses en Angleterre. — Le baisement de la mule du pape. — La pauvreté dans la Grande-Bretagne. — Le protestantisme et la servitude. — Tableau comparatif du nombre des fidèles. — Les voleurs et filous de Londres.

STATISTIQUE DE LA VILLE DE ROME.

Rome compte une population de 178,798 habitants. En 1800, elle en comptait 153,004 ; en 1820, 135,046 ; en 1830, 147,235 ; en 1840, 154,632 ; en 1850, 170,824. Ces chiffres se répartissent dans les divisions suivantes :

	A ROME SEULE.	ETATS PONTIF.
Membres du clergé séculier	1,252	16,905
Membres du clergé régulier	2,912	21,415
Magistrats ou officiers civils	3,108	14,576
Soldats	432	9,062
Possesseurs d'immeubles	1,956	206,558
Agriculteurs	3,362	963,578
Pâtres	353	39,983
Chasseurs	25	566
Pêcheurs	159	6,649
Mineurs	24	369
Fabricants	25,901	258,872
Traficants, marchands, banquiers, agents de change	7,436	81,822
Entreprises de transport d'hommes, de marchandises par terre, par fleuves, mer	1,749	14,749
Adonnés à la culture des sciences et des lettres	81	850
S'occupant de peinture, sculpture, et musique	1,075	4,424
Médecins, chirurgiens, pharmaciens, accoucheuses	671	7,049
Avocats, Procureurs, notaires, comptables	949	4,440
Ingénieurs, architectes, géomètres, arpenteurs	293	1,474
Professeurs et maîtres	793	5,309
Etudiants et Ecoliers	1,051	28,889
Domestiques, gens de services indéterminés	17,203	287,889
Pauvres mendiants ou recueillis	2,012	37,015

DISTRIBUTION DU TEMPS DE SA SAINTETÉ PIE IX.

Lundi. — *Matin.* — Son Eminence secrétaire des requêtes; ministre de la guerre. Le premier lundi du mois, Mgr le Président de l'académie des ecclésiastiques nobles et Mgr le secrétaire de la discipline régulière, lequel obtient encore audience le 3me lundi de chaque mois. Le 2me lundi, Mgr le Promoteur de la Foi; le 4me lundi, Mgr l'avocat des pauvres.

Après-midi. — Le Cardinal préfet de la Segnatura; Mgr le secrétaire du Concile; Mgr l'Econome et secrétaire de la fabrique de Saint-Pierre; Mgr le Secrétaire des brefs aux princes.

Mardi. — *Matin.* — Le Cardinal secrétaire des brefs; le Cardinal Pro-Dataire avec Mgr le Sous-Dataire. Le 1er et le 3me mardi du mois, le Cardinal visiteur de l'hospice apostolique de Saint-Michel; Mgr l'Aumônier.

Après-midi. — Le Père, maître du sacré Palais apostolique; Mgr commandeur du Saint-Esprit. Le 2me mardi de chaque mois, Mgr le président de la Consulte qui est un des principaux tribunaux de Rome.

Mercredi. — *Matin.* — Le ministre des travaux publics; le ministre de l'intérieur et de la police; le ministre des finances.

Après-midi. — Mgr l'assesseur du Saint-Office; Mgr le secrétaire du Consistoire; Mgr le secrétaire des affaires ecclésiastiques; Mgr le secrétaire des lettres latines.

Jeudi. — *Matin.* — Congrégation du Saint-Office.

Après-midi. — Mgr l'auditeur de Sa Sainteté; Mgr le secrétaire des Brefs aux princes. Chaque premier jeudi du mois, Mgr le secrétaire des rites sacrés.

Vendredi. — *Matin.* — Le cardinal secrétaire des Brefs; le Cardinal Pro-Dataire avec Mgr le Sous-Dataire; le cardinal secrétaire des pétitions et Mgr le secrétaire des rites sacrés.

Après-midi. — Le Cardinal grand-Pénitencier; Mgr le secrétaire des Evêques et Religieux.

Samedi. — *Matin.* — Les ministres de l'Intérieur et de la police; le ministre des finances.

Après-midi. — Le Cardinal vicaire de Rome ; Mgr le secrétaire des lettres latines ; Mgr le secrétaire de la visite apostolique ; ce dernier reçoit audience le troisième samedi de chaque mois.

Dimanche. — *Après-midi.* — Mgr le secrétaire de la Propagande ; Mgr l'Auditeur de Sa Sainteté ; Mgr le secrétaire des Etudes.

Avant l'ouverture des audiences détaillées ci-dessus, le Saint-Père recoit vers les huit heures et demie du matin pendant tous les jours de l'année Son Eminence le secrétaire d'Etat ou bien à sa place Mgr le substitut de la Secrétairerie d'Etat.

ÉCOLES ET MAISONS D'ÉDUCATION QUI SE TROUVENT A ROME POUR LES GARÇONS.

1 Archigymnase romain.
2 Ecoles du collége Romain dirigées par les RR. PP. de la compagnie de Jésus.
3 Lycée près du séminaire Pontifical Romain dirigé par des prêtres séculiers.
4 Ecoles chrétiennes près Saint-Sauveur in Lauro dirigées par les Frères des écoles chrétiennes.
5 Ecole de philosophie près de Sainte-Marie de la Paix dirigée par des prêtres séculiers.
6 Ecoles chrétiennes à la Trinité des Monts.
7 » chrétiennes à la Madone des Monts.
8 » de Bienfaisance dans chacune des différentes paroisses de la cité.
9 » de l'Aumônerie Pontificale.
10 Institut agricole dans la Vigna Pia dirigé par les Frères de la Congrégation de Saint-Joseph.
11 Collége public de Saint-Thomas d'Aquin dans le couvent de Sainte-Marie sur Minerve.
12 Ecole de Théologie dans le couvent de Saint-Marcel.
13 Ecoles de Saint-Laurent in Borgo dirigées par les PP. Scolopii.

14 Écoles de Saint-Pantaléon *id.*
15 » de Sainte-Marie in Monticelli dirigées par les PP. de la Doctrine.
16 » de Ste-Agathe dans le quartier Transteverin, *id.*
17 Académie Pontificale des Ecclésiastiques nobles.
18 Collége Urbain de la Propagation de la Foi.
19 » Germanique Hongrois.
20 » Anglais.
21 » Grec.
22 » Irlandais.
23 » Ecossais.
24 » Borromée des nobles.
25 » Nazaréen.
26 » Clémentino.
27 » Ghislieri.
28 » Capranico.
29 » Pamphily.
30 » ecclésiastique belge.
31 » ecclésiastique français.
32 Séminaire du Vatican.
33 Collége des Bénédictins.
34 Fondation pieuse pour les orphelins.
35 Hospice de Saint-Michel.
36 » de Termini.
37 » des sourds-muets.
38 » *dit* de Tata Giovani.
39 Asile pour l'enfance.
40 Ecoles du soir.
41 » de campagne, *dites* écoles de Torlonia.
42 » près du palais Borghèse.
43 » de l'ambassade de France.
44 » régionnaires au nombre de trente-quatre.

POUR LES FILLES.

1 Ecoles de Bienfaisance dans les différentes paroisses de la ville.

2 Ecoles de l'aumônerie dirigée par de pieuses dames.
3 » des sœurs de Sainte-Dorothée.
4 » dans la maison de retraite des néophytes à la Madone des monts.
5 » des dames de Jésus.
6 » des dames pieuses, près de Saint-Thomas in Sarione.
7 » des dames, de la Providence dans la paroisse de Saint-Charles.
8 » du monastère de Sainte-Ursule.
9 » dans le monastère de Sainte-Rufine dans le Transteverin.
10 » dans le monastère de la Trinité des Monts.
11 Maison d'éducation des religieuses de Tor Degli Specchi.
12 Ecoles dans la maison de retraite de Sainte-Marie du Refuge.
13 » dans la maison de retraite des Zocoolille.
14 » dans la maison de retraite de Saint-Pascal.
15 » dans la maison pieuse de Charité dans le faubourg Sainte-Agathe.
16 » dans l'asile des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Onusse, dit de Torlonia.
17 » de la princesse Wolkonski.
18 » régionnaires pour les femmes au nombre de 260.
19 Maison de retraite de Saint-Denis.
20 Asile de Sainte-Euphémie.
21 Ecoles des sœurs de Saint-Joseph.
22 Pensionnat ou monastère de l'Enfant Jésus.
23 » ou monastère de Sainte-Catherine.
24 » ou monastère de Saint-Dominique et Sixte.
25 » ou monastère de Saint-Antoine, abbé.
26 Hospice des sourdes-muettes.
27 » de Saint-Michel.
28 » de Sainte-Marie des Anges à Termini.

STATISTIQUE DE LONDRES.

Nous empruntons au *Night side of London*, une statistique des plus complètes afin que chacun puisse avoir une idée de ce qu'est la capitale de la Grande-Bretagne.

Le dernier recensement a fait connaître qu'il y avait à Londres 2,362,286 habitants, dont 1,106,558 du sexe masculin, parmi lesquels 146,443 étaient âgés de moins de cinq ans. Les hommes non mariés étaient au nombre de 670,380 ; les femmes, au nombre de 735,871 ; le chiffre des hommes mariés était de 399,098, celui des femmes de 409,731 ; il y avait 409,731 veufs et 110,076 veuves.

Il y avait à cette époque 28,598 maris vivant séparés de leurs femmes, et 39,231 femmes séparées de leurs maris. En 1856, il y a eu 86,833 naissances et 56,786 décès à Londres. Le recensement général accuse une augmentation de 60,000 habitants à Londres de 1855 à 1856. Le chiffre des naissances, le retour des soldats et des marins que la guerre avait éloignés, un accroissement d'activité dans les affaires et l'amélioration des habitations, expliquent cette différence des chiffres des deux recensements.

Sur une période de dix ans, la moyenne des décès à Londres a été de 25 personnes par 1,000. En 1856, la proportion est de 22 par 1,000. La moitié de ces décès ont lieu entre vingt et quarante ans, à la suite des maladies des organes de la respiration.

Londres est la ville la plus peuplée de l'univers ; sa population est supérieure d'un quart à celle de Pékin ;elle équivaut à deux fois celle de Constantinople, quatre fois celle de Pétersbourg, cinq fois celle de Vienne, de New-York et de Madrid, sept fois celle de Berlin, huit fois celle d'Amsterdam, neuf fois celle de Rome, quinze fois celle de Copenhague et dix-sept fois celle de Stockholm.

Londres, dit Horace Say, est une province couverte de maisons. Elle occupe une superficie de 122,000 carrés et contient 320,391 édifices ou maisons. Chaque année on y

construit 4,000 habitations pour 40,000 nouveaux habitants. La ligne non interrompue de maisons, depuis Holloway jusqu'à Camberwell, a 12,000 de long. On a calculé que si l'on plaçait sur une même ligne, à la suite les unes des autres, toutes les maisons de Londres, cette ligne serait assez longue pour entourer et l'Angleterre et la France depuis York jusqu'aux Pyrénées.

Les voies pavées de Londres sont au nombre de 5,006, ayant une longueur totale de 2,000 milles ; les dépenses de ce pavage se montent à 14,000,000 ; les réparations annuelles réclament une somme de 1,800,000 liv ster. (45,000,000). Londres a 1,900,000 tuyaux pour le gaz, et 300,000 becs qui consument 13,000,000 de pieds cubes de gaz par nuit.

En 1856, on fit usage de 80,000,000 de *gallons* d'eau (le *gallon* vaut à peu près cinq litres), environ le double de la quantité fournie en 1845. Pour transporter les nombreux habitants et les étrangers qui visitent la ville, il passe en douze heures 125,000 véhicules : 3000 *cabs,* 1,000 *omnibus :* 10,000 voitures particulières de transport ou autres circulent en même temps dans cet immense réseau de rues; 3,000 waggons arrivent chaque jour de la banlieue. Tennyson dit, en parlant d'une manière générale : « A chaque minute meurt un homme... à chaque minute naît un homme... A Londres, il meurt 169 personnes par jour ; de cinq minutes en cinq minutes, il y a une naissance. D'après le *Registiar general,* il est mort 19,381 personnes, en 1856, dans les établissements publics, tels qu'asiles et hôpitaux. Le nombre des personnes qui se noient dans la Tamise est annuellement de 500.

D'après les plus récents rapports, 143,000 vagabonds sont admis annuellement dans des asiles provisoires et autres.

Le nombre des personnes emprisonnées s'élève, chaque année, à 42,000. La population des prisons coûte chaque année 170,000 livres sterlings.

Le nombre des mendiants de professions qui exercent leur industrie à Londres est d'environ 35,000.

Les *Costermangers* sont au nombre de 30,000 hommes, femmes et enfants.

A Spitalfields, il y a 70,000 tisserands qui gagnent environ dix schellings par semaine : 30,805 cordonniers ; 43,918 modistes ; 21,210 tailleurs d'habits ; 1,769 fabricants de bonnets ou casquettes ; 1,277 chapeliers.

Les travaux de la Banque d'Angleterre occupent 800 employés, dont les appointements s'élèvent à une somme totale de 190,000 livres sterlings. La Banque avait en 1850 pour environ 20,000,000 de Bank-notes en circulation. La même année, il y avait environ 5,000,000 de dépôt dans les caisses de la métropole. Le produit brut du port de Londres fut, en 1849, de 11,070,176 livres sterlings.

La valeur totale des polices d'assurances, montait à 166,000,000 livres sterlings, quoique les deux cinquièmes des maisons seulement y soient assurés. Les compagnies d'assurances de Londres ont toujours 10,000,000 en numéraire déposés comme cautionnement.

La population de Londres consomme annuellement 277,000 bœufs, 30,000 veaux, 1,480,000 moutons, 34,000 porcs, 1,600,000 quartauts de grain, 320,464,000 livres de pommes de terre, 89,672,000 choux.

Ce que l'on consomme de poissons dépasse toute vraisemblance ; la consommation des volailles est également considérable. Les provinces n'en expédient pas moins de 1,281,000 têtes. La France et d'autres pays du continent envoient chaque année, à Londres, de 70 à 75 millions d'œufs. On nourrit environ 13,000 vaches laitières à Londres et dans les environs pour fournir le lait et la crême à la grande cité.

Londres consomme 65,000 fûts de vin, 2,000,000 *gallons* de liqueurs, 43,200,000 *gallons* de *porter* et d'*ale*, et brûle 3,000,000 tonneaux de charbon de terre ; un quart de toutes les importations se fait par le port. En 1853, il y avait à Londres 3,613 brasseries, 5,279 tavernes, et 13,000 marchands de vin.

Pour garantir la sécurité de cette immense ville, il y a 6,367 *policemen* qui coûtent 373,968 livres sterl., 13 cours de police qui coûtent 45,050 livres sterlings, 12 prisons

criminelles, 69 officiers de secours municipaux et 1,600 autres agents de différentes catégories.

On y publie 35 *magazines* hebdomadaires, 9 journaux quotidiens, 5 le soir, 72 hebdomadaires. Indépendamment des instituts industriels, colléges et écoles subsidiées, les écoles nationales, britanniques ou étrangères, donnent l'instruction gratuite à 14,000 enfants.

TABLEAU DE LA RÉPARTITION DE LA RICHESSE EN ANGLETERRE.

(Angleterre proprement dite, Galles et Écosse).

CLASSES.	NOMBRE DES INDIVIDUS COMPRIS DANS CHAQUE CLASSE.	REVENU ANNUEL PAR TÊTE.	REVENU PAR JOUR PAR TÊTE.		CLASSES.	NOMBRE DES INDIVIDUS COMPRIS DANS CHAQUE CLASSE.	REVENU ANNUEL PAR TÊTE.	REVENU PAR JOUR PAR TÊTE.	
1	165	500,000	1,369	»	15	100,000	5,000	15	69
2	250	375,000	1,027	»	16	110,110	4,500	12	32
3	500	250,000	685	»	17	125,000	4,000	10	97
4	1,000	150,000	410	96	18	142,850	3,500	9	86
5	2,500	120,000	328	76	19	166,665	3,000	8	20
6	5,000	75,000	205	48	20	200,000	2.500	6	85
7	10,000	37,500	102	76	21	250,000	2,000	5	48
8	15,000	25,000	68	20	22	333,330	1,000	4	10
9	25,000	20,000	54	78	23	500,000	1,000	2	74
10	28,550	17,500	47	93	24	1,000,000	500	1	37
11	33,330	15,000	41	09	25	1,500,000	330	0	87
12	40,000	12,500	34	25	26	2,000,000	250	0	68
13	50,000	10,000	27	26	27	3,000,000	163	0	45
14	66,665	7,500	20	53	28	5,000,000	125	0	34

N.-B. Il est bon d'observer que, dans ce tableau, la population est divisée en 28 classes et que le revenu attribué à chacune de ces classes est supposé réparti par parties égales (en moyenne) entre les individus qui composent la classe. Ce qui évidemment est loin de la réalité, puisqu'il y a dans chaque classe des personnes qui jouissent d'un revenu inférieur ou supérieur à la moyenne qui leur a été donnée.

LE BAISEMENT DE LA MULE DU PAPE.

(Extrait du Messager de Modène, 3 août 1857.)

Ce mode d'affectueuse et de respectueuse vénération pour la personne du vicaire de Jésus-Christ sur la terre, est pour ainsi dire aussi ancien que l'Eglise, ayant été annoncé et décrit à l'avance dans l'antique loi du peuple choisi de Dieu.

Dans la sublime prophétie d'Isaïe, touchant la vocation des Gentils dans le sein de l'Eglise du Christ, nous remarquons tout particulièrement les paroles suivantes : (*Is. XLIX, 23*) *Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : Vultu in terram demisso adorabunt te, et* PULVEREM PEDUM TUORUM LINGENT; *et scies, quia ego Dominus, super quo non confundentur qui expectant eum.* Cette divine promesse qui portait que toutes les nations, et les princes eux-mêmes, s'humilieraient au point d'effacer, sous leurs baisers respectueux, la poussière des pieds des ministres du Sauveur, n'eut sa complète réalisation que sous la loi de grâce. Lorsque saint Pierre, prince des apôtres, averti par une céleste vision, se transporta à Césarée en Palestine, pour réunir à l'Eglise de Jésus-Christ le bon centurion Corneille, cette première conquête faite sur les Gentils, celui-ci vint au devant de lui et s'agenouilla à ses pieds, dans l'attitude de la plus profonde vénération (*Act. Apost. X, 25*) : *Cum introïsset Petrus, obvius venit ei Cornelius, et procedens ad pedes ejus adoravit. Petrus vero elevavit eum dicens : Surge, et ego ipse homo sum.* Le saint apôtre parla ainsi par humilité, non parce qu'il désapprouvait cet acte de respect et de vénération de la part du centurion déjà éclairé et mû par la grâce divine, et qui peut-être en cet heureux moment pensait à ces paroles du prophète (*Is. LII, 7 : ad Rom. X, 15.*) : *Quàm speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* Quoique le baisement des pieds ne soit pas expressément mentionné dans ce passage des Actes des Apôtres, il est raisonnablement permis de croire que le pieux centurion, en se prosternant aux pieds du prince des apôtres, les baisa avec vénération, ainsi que firent les saintes femmes accourues au sépulcre du Rédempteur, alors que Jésus-Christ ressuscité vint au devant d'elles et les salua; alors : *Accesserunt et tenuerunt pedes ejus et adoraverunt.* On peut en dire autant de Madeleine. Quand elle eut reconnu le divin maître au son de sa voix, elle se prosterna à ses pieds pour les embrasser, pour les baiser, mais elle s'entendit adresser ces paroles

célèbres : *Noli me tangere* (*Joan. XX, 17 : cf. Jac Sadoleti epist. ad Clement. VII, pont. max. Apud Mai spicil. Rom., tom. II, pag. 227.*)

Entre autres vertus et prérogatives exigées par l'apôtre des Gentils, pour l'élection des saintes veuves de la primitive Eglise, se trouvaient celles de l'hospitalité et du lavement des pieds des prédicateurs et des autres ministres de l'Evangile (*I ad Timot. V, 10.*) : *Si Sanctorum pedes lavit;* ce lavement des pieds était certainement accompagné d'humbles et de dévots baisers (*Luc, VII, 38.*) D'autre part, on sait que le Rédempteur agrée et regarde comme fait à lui-même tout service ou acte de respect rendu à ses envoyés ou ministres. On peut en inférer, sans aucun doute, que dès les premiers temps de la primitive Eglise, on s'empressa d'admettre l'usage de se prosterner aux pieds des évêques, et tout spécialement des successeurs de saint Pierre ; qu'on n'avait, en baisant dévotement leurs pieds, d'autre but que de rendre par là un tribut de respect et de vénération au Christ lui-même, présent et visible aux yeux de la Foi dans la personne de ses ministres et tout spécialement dans celle du souverain Pontife de Rome. On voyait, dans sa personne, Jésus-Christ lui-même resplendir dans toute la majesté de son éternel Pontificat et de son sacerdoce royal. (Thomassinus, *de vet. et nova Eccles. Disciplen., L. II, part. III, c. 65.*)

Ce fut *ab antiquo* un rit universel et constant de baiser les pieds des évêques avec respect et dévotion, mais, avec la marche du temps, ce rit ne se conserva qu'à l'égard du Souverain Pontife Romain, successeur du prince des Apôtres et vicaire de Jésus-Christ sur la terre. D'après ce que nous rapporte saint Jérôme (*Contrà Joan, Jerosolym., n. XI.*), son contemporain, saint Epiphane, évêque de Salamine à Chypre, se rendit en Palestine pour y vénérer les lieux saints. Arrivé à Jérusalem, il ne pouvait pour ainsi dire avancer d'un pas, à cause de la grande affluence de personnes de tout âge et de toute condition qui se pressaient autour de lui pour baiser ses pieds et toucher ses habits : *Cum omnis ætatis et sexûs*

turba confluerel offerens parvulos, PEDES DEOSCULANS, *fimbriam vellens.* (*Cf.* S. HIERONYM. Epist. CVIII, 7.) On donnait également aux évêques le titre de *Beatissimus papa.* (S. HIERONYM. *ad Augustin. et al.*) Mais ce titre ainsi que le baisement des pieds, furent avec raison réservés au seul évêque de Rome, chef visible de l'Eglise et vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

D'après le savant Devoti (*Instit. canonic. lib. II, Tit. 2,* § 75.), la plus ancienne mention qui soit faite de cette coutume de baiser les pieds du Souverain Pontife, serait celle que l'on rencontre dans les Actes de sainte Suzanne, Vierge et Martyre, qui mourut vers l'an 294. Mais les actes authentiques de cette glorieuse Sainte ont été perdus, selon l'opinion des Bollandistes, et ceux qui ont été publiés par Surius et par Baronius, ont été évidemment composés quelques siècles après par un écrivain ignorant. (*Acta Sanct. Julii, tom. II, pag. 631.*) L'acte le plus ancien de ce baisement des pieds du Pape, remonte à l'empereur Justinien II, qui, en 711, rencontra le Souverain Pontife Romain Constantin Ier, dans la ville de Nicomédie, en Bythinie. L'empereur et l'impératrice se prosternèrent humblement à ses pieds qu'ils baisèrent (ANASTAS., *Bibl. de vitis Rom. Pontif., Rer. Ital., tom. III, p. 155.*) : *Augustus Christianissimus cum Reginâ in terram se prostravit,* PEDES OSCULANS PONTIFICIS : *deinde in amplexum mutuum corruerunt; et facta est lætitia magna in populo, omnibus aspicientibus tantam humilitatem boni Principis.* J'ai cru devoir préférer la leçon *Cum Regina,* donnée par un des manuscrits de Muratori, parce qu'avec celle *Cum regno in Capite* le sens est obscur et abstrait ; d'autre part, l'impératrice Théodora pouvait être appelée *Regina* d'après la manière des Grecs qui l'appelaient Βασιλισσα.

J'ai dit que l'acte le plus ancien que l'on connaisse du baisement des pieds, est celui de Justinien II ; mais j'entends, par le mot acte, un témoignage ancien qui fasse une mention expresse de cette manière, dont un prince usa pour témoigner sa profonde vénération et son respect au successeur du prince des apôtres ; mais on est fondé à croire que le baise-

ment des pieds est implicitement compris dans la réception pleine d'honneurs que fit l'empereur Justin I au pape Jean I, en 525. Voici cette réception, dont j'emprunte la description au cardinal Orsi. (*Hist. eccles.*, *liv. 59*, § 25.) : « Lorsque Jean se trouva à une distance de douze milles de la cité impériale, tout le peuple se porta au devant de lui avec des croix et des flambeaux, heureux, transporté de joie de voir le Pontife de Rome dans leur pays, spectacle tout à fait nouveau et qui avait lieu pour la première fois. Tous accueillirent le Pape avec la même allégresse, avec la même vénération qu'ils auraient témoignée au chef des Apôtres lui-même : l'Empereur lui-même s'étant prosterné à terre, lui rendit les mêmes hommages qu'il aurait rendus à saint Pierre. Ce qui certainement contribua à augmenter la joie de ce beau jour, à rendre la fête plus brillante et à imprimer à tous un profond respect pour Sa Sainteté, ce fut le miracle éclatant que Dieu se plut à opérer ce jour-là, par les mains de son vicaire. Car le pape, aux portes de la ville, et devant une foule considérable, rendit la vue à un aveugle par l'imposition des mains. Nous sommes redevables de la notice de ce miracle, au grand pontife saint Grégoire. Il la recueillit de personnes âgées qui avaient coutume de raconter ce miracle que des témoins oculaires pouvaient leur avoir fait connaître. »

Le cardinal Orsi suit la version publiée par le Bibliothécaire Anastase ; mais il est bon de savoir qu'un des manuscrits rencontrés par Muratori, porte que le peuple de Constantinople, précédé de l'empereur Justin I, s'avança au devant du saint Pontife Jean I, à la distance de quinze milles de la capitale. (*Rer. Ital.*, *t. III*, *pag. 125*.) Les paroles du Biographe : *Justinus Augustus Gaudio repletus, dans honorem Deo, humiliavit se pronus in terram, et adoravit Beatissimum Papam Joannem,* semblent indiquer d'une manière tacite, l'acte religieux du baisement des pieds.

C. Cavedoni.

LA PAUVRETÉ DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

L'archevêque de Dublin, Mgr. Cullen, publia au commencement de 1857, à l'occasion des élections, un mandement adressé à son clergé pour l'instruire des règles à suivre pour guider les populations catholiques dans ces circonstances importantes : « Chacun sait, dit-il, que les pauvres de notre pays souffrent les plus grandes privations dans les dépôts de mendicité. Leur condition est beaucoup pire à celle des voleurs et des assassins dans la prison. Jésus-Christ a dit dans son Évangile : Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient. — Les administrateurs de nos maisons de pauvres, ignorant l'esprit de l'Évangile, traitent la pauvreté comme un délit digne de plus de rigueur que n'en prescrivent les lois contre le vol et contre l'homicide. Un prélat français distingué, qui l'été dernier visita nos maisons de pauvres à Dublin, fut saisi d'une douloureuse surprise en voyant comme les pauvres étaient traités, et il ne put s'empêcher de comparer leur misère et leurs privations avec le bonheur et les consolations dont jouissent les pauvres en France dans les asiles que dirigent les sœurs de Charité.

» En outre, personne n'ignore les souffrances de la classe agricole sur différents points de notre pays. Des milliers de cultivateurs ont été chassés des maisons que leur avait léguées l'héritage paternel ; on les a laissés périr de misère sur les chemins publics, ou bien on les a forcés à chercher un misérable refuge dans les ouvroirs publics. Des milliers se sont embarqués pour aller périr en pleine mer ou traîner une pénible existence pire que la mort dans des pays lointains. Ces maux sont si grands, si communs, qu'ils méritent la plus sérieuse considération de nos législateurs....

» Nous avons l'espoir que si nos représentants prenaient à cœur cette affaire dans le nouveau parlement..., ils parviendraient à obtenir quelque mesure pour protéger les cultivateurs ; cette mesure... pourra empêcher la continuation de ce système ruineux, qui tue un si grand nombre de familles,

et couvre nos belles campagnes des ruines des chaumières et des édifices abandonnés.

Celui qui écrit en ces termes est le Primat d'Irlande, homme modéré, très-pieux et plein de zèle ; il écrit en face du gouvernement anglais, qui jusqu'à présent n'a pas répliqué un seul mot de réfutation. Nous lisons dans une correspondance du nord (février 1857), ce qui suit sur la situation de l'Angleterre à l'intérieur : « Les dépêches du comte de Persigny font une peinture bien sombre de la situation de l'Angleterre à l'intérieur, par suite du chômage dans un grand nombre de fabriques, de la cherté des vivres, de la rareté de l'argent, et enfin, à cause de l'agitation qui règne au milieu d'une population sans travail et sans pain ; indépendamment des 150,000 artisans sans ouvrage, il se trouve pour le moment renfermées dans les asiles de pauvres, 51,585 personnes des deux sexes, dont 10,000 seraient en état de travailler. Les femmes renfermées dans ces asiles, ont donné le jour à 12,770 enfants illégitimes, en 1856. Voilà le pays qui prétend donner des leçons d'humanité et de civilisation aux autres peuples ! »

LE PROTESTANTISME ET L'ESCLAVAGE.

C'est à l'œuvre que l'on peut juger de la valeur du protestantisme. Si nous écoutons les protestants, nous trouverons qu'ils ont quelquefois de belles tirades ; mais l'auteur de l'*Oncle Tom* nous montre leurs ministres en Amérique, comme les fauteurs et les soutiens les plus intrépides de l'esclavage le plus inhumain. — Les journaux incrédules qui chez nous fomentent et aident le protestantisme comme terme de transition à l'incrédulité, oseraient nier la lumière du soleil en plein midi : ils s'agitent et déclament contre l'évidence du fait démontré, couvrent d'un manteau protecteur les hérétiques et dénigrent les catholiques. Pour faire justice de toutes ces sottes déclamations, citons l'opinion d'un historien agréé par la démocratie, whig en politique, anglais

de nation et protestant. Cet historien, c'est Macaulay, qui dans sa récente *Histoire d'Angleterre,* chap. I, parle ainsi :

« Les deux plus grandes et plus salutaires révolutions sociales de l'Angleterre, celle du XIIIe siècle, qui fit disparaître la tyrannie d'une race sur l'autre, et qui peu après, abolit également les droits injustes de l'homme sur l'homme, s'effectuèrent sans bruit et sans s'être annoncées... Pour être vrai, il faut confesser que la religion catholique fut la première motrice de ces deux grands bienfaits...

» De nos jours encore, dans quelques pays où l'esclavage des nègres règne encore, le papisme parvient plus efficacement à l'extirper que ne le font les autres communions chrétiennes. La haine entre la race nègre et la race européenne, est bien moins grande à Rio Janeiro qu'à Washington. Cette propriété particulière à la religion catholique, a produit d'excellents fruits pour l'Angleterre au moyen âge... Le premier protecteur des Anglais, élu par la nation victorieuse, fut l'archevêque Anselme (docteur catholique, canonisé, né à Aoste en Piémont...) Un successeur de Becket (saint Thomas de Cantorbéry), fut le premier chez eux qui obtint ce statut (la grande charte dont la substance est encore en vigueur aujourd'hui en Angleterre), qui garantissait en même temps et les priviléges des barons normands et ceux des paysans saxons.

» Le témoignage non suspect de sir Thomas Smith, un des plus sages conseillers protestants d'Elisabeth, nous apprend quelle part prirent les prêtres catholiques romains à l'abolition de l'esclavage. Quand un maître d'esclaves réclamait à son lit de mort les derniers secours de la religion, le prêtre qui l'assistait ne manquait jamais de le conjurer de rendre la liberté à ses frères, lui disant que Jésus-Christ était mort aussi pour eux. L'Eglise usa de son formidable empire avec tant de succès, que, avant la Réforme, presque tous les serfs du royaume avaient été affranchis, à l'exception de ceux que possédait l'Eglise elle-même ; ceux-ci, à la vérité, semblaient être traités avec beaucoup d'humanité. Pendant que

s'accomplissaient ces deux grandes révolutions, l'Angleterre était certainement la contrée de toute l'Europe qui jouissait du meilleur gouvernement. Pendant le cours de trois cents ans, l'ordre social alla toujours en progressant... Petit à petit il se forma entre la classe qui labourait la terre et l'aristocratie, une classe moyenne adonnée à l'agriculture et à l'industrie ; et quoiqu'il y eût encore plus de disparité sociale qu'il ne convenait pour le bien et pour l'avantage de l'espèce humaine, cependant, personne ne pouvait se prétendre au-dessus de la loi, ni se croire placé trop bas pour ne pas être protégé par elle. »

Que les lecteurs fassent attention que c'est là le langage d'un protestant hostile à la doctrine catholique.

TABLEAU COMPARATIF

DU NOMBRE DES FIDÈLES ET DES REVENUS DE L'ÉGLISE D'ANGLETERRE AVEC CEUX DES AUTRES ÉGLISES CHRÉTIENNES.

NATIONS.	NOMBRE DES FIDÈLES.	REVENUS DE CHAQUE ÉGLISE EN FRANCS.
France	32,000,000	50,000,000
Etats-Unis	9,600,000	14,400,000
Espagne	11,000,000	27,500,000
Portugal	3,000,000	7,500,000
Hongrie. Catholiques	4,000,000	8,000,000
— Calvinistes	1,050,000	1,575,000
— Luthériens	650,000	650,000
Italie	19,398,000	19,400,000
Autriche	18,918,000	23,750,000
Suisse	1,720,000	2,175,000
Prusse	10,536,000	13,175,000
Allemagne (Petits-États)	12,763,000	19,125,000
Hollande	2,000,000	4,000,000
Pays-Bas	6,000,000	6,300,000
Danemarck	1,700,000	2,975,000
Suède	3,400,000	5,950,000
Russie. Eglise grecque	34,000,000	12,750,000
— catholiques et luthériens	8,000,000	10,000,000
Amérique du Sud	6,000,000	4,000,000
Chrétiens en Turquie	15,000,000	11,250,000
Chrétiens dispersés	3,000,000	3,750,000
Le clergé de toutes les nations a la direction spirituelle de	203,728,000	
Et reçoit		248,725,000
Le clergé anglais a la direction spirituelle de	6,500,000	
Et reçoit		236,489,125

LES VOLEURS ET FILOUS DE LONDRES.

Edouard Fournier, membre correspondant de la Société des Antiquaires de Londres, a recueilli les noms que se donnent dans leur argot les innombrables filous et voleurs de cette capitale. Le catalogue de ces noms, qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, fera plaisir à nos lecteurs et leur montrera : 1° ce que c'est que cette société anglaise si vantée ; 2° si lord Clarendon avait raison de s'élever au sein du congrès de Paris, contre les voleurs de la Romagne.

Upright-men, chefs de bande.

Rufflers, faux invalides.

Anglers, ou *Hookers*, voleurs qui se servent de crochets.

Wild Rogues, voleurs consommés.

Palliards, mendiants de père en fils.

Fraters, voleurs qui mendient au moyen de faux papiers.

Prigs, voleurs qui demandent effrontément.

Swaddlers, voleurs qui maltraitent leurs victimes.

Curtals, voleurs d'étoffes.

Irish Toils, faux marchands.

Swig-men, variété de la même espèce.

Patri Coes, ministres vagabonds.

Jarke-men, faussaires.

Abram-men, mendiants bigarrés.

Badgers, voleurs de grands chemins qui se tiennent à proximité des fleuves.

Whip-Jacks, faux marins.

Strowlers, vagabonds.

Dommerars, mendiants qui se feignent muets.

Glimmerers, mendiants porteurs de faux certificats.

Bawdy Baskets, petits marchands qui vendent des livres obscènes.

Autem-Morts, mendiants qui suivent les enfants.

Faytors, ou *Fators*, voleurs qui disent la bonne aventure.

Bully Huffs, courtiers de mauvais lieux.

Bully-Rocks, espèce de spadassins.

High-Pads, la plus terrible espèce des voleurs de grands chemins.

Buffers, qui tuent les chevaux pour en voler la peau.

Buffe Knappers, voleurs de chiens.

Cloak-Twitchers, voleurs de manteaux.

Rum Padders, voleurs en bel équipage.

Files, *Bungnippers*, ou *Rum-Divers*, variétés de coquins.

Tat-Mongers, voleurs au jeu.

Tatters de haillons, mendiants en haillons.

Wiper-Draves, voleurs de mouchoirs de poche.

Adam Tilers, compères des coupeurs de bourse.

Belli Traps, voleurs qui cherchent dispute.

Clapperdogeons, mendiants de naissance.

Cursitors, faux hommes de loi.

Dunakers, voleurs de bestiaux.

Foot-Pads, ou *Low-Pads*, variété de voleurs de grands chemins.

Kidlays, voleurs de paquets.

Moon-Cursers, mendiants qui s'offrent comme guides.

Mumpers, mendiants qui ne veulent pas d'argent.

Roberds Men, espèce de voleurs.

Strowling Morts, fausses veuves.

Sturdy-Beggars, mendiants valides.

Swetners, voleurs à l'américaine.

Rum-Robbers, voleurs de verres dans les tavernes.

Rum-Dubbers, *Gilts*, ou *Picklocks*, voleurs qui font usage de fausses clefs.

Draw-Latches, voleurs de campagne.

Rattling-Mumpers, voleurs de voitures.

Blind-Harpers, musiciens, qui se disent aveugles.

Glaziers, voleurs qui entrent par les fenêtres.

Gypsies, zingari ou bohémiens.

Tartars, voleurs résolus.

Counterfeit Cranks, voleurs qui se travestissent.

Darkmans Budge, voleurs qui se glissent le soir dans les maisons.

Ken-Millers, voleurs de maisons inhabitées.
Water-Pads, voleurs de barques.
Shop-Lifts, voleurs de boutique.

ROME DANS LES INDES ANGLAISES.

Le *Catholic Directory*, de Londres, pour l'année 1858, contient le tableau suivant très-important, qui fait connaître la situation présente du Catholicisme dans les Indes, et nous donne le chiffre des conversions parmi les protestants pendant ces dernières années.

POPULATION CATHOLIQUE.

CONTRÉES.	ÉVÊQUES.	PRÊTRES.	STATIONS.	SÉMINAIRE	COUVENTS.	INDIGÈNES	EUROPÉENS	TOTAL.
Bombay.	1	33	29	1	1	11,800	5,200	17,000
Madras	1	18	105	1	1	»	»	»
Hyderabad	1	6	15	1	»	»	»	»
Agra.	1	24	27	1	1	»	»	»
Patna	1	10	»	»	2	»	»	»
Bengale-Occidental . .	1	16	7	»	1	»	»	10,000
Bengale-Oriental . . .	1	»	4	»	2	»	»	13,000
Ava et Pegu	1	12	»	»	1	»	»	5,320
						»	»	

CONVERSIONS.

CONTRÉES.	INDIGÈNES.	PROTESTANTS.	TOTAL.	PÉRIODE DE TEMPS.
Bombay	88	55	143	De 1852 à 1854.
Madras	2,680	1,013	3,643	De 1840 à 1856.
Agra.	27	89	116	De 1849 à 1855.
Patna	10	13	23	En 1855.
Bengale-Occidental . .	121	306	327	De 1844 à 1855.

BEAUX-ARTS A ROME.

Pour se convaincre que Rome est encore la grande cité des beaux-arts, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des permis que l'on délivre chaque année pour l'exportation d'objets d'art, antiques et modernes : l'évaluation de ces objets de peinture et de sculpture y figure. Pendant l'année 1857, on a exporté des États Pontificaux et tout spécialement de Rome, des peintures antiques pour une somme de 13,901,20 écus, des sculptures antiques pour 11,705,30 écus, ce qui présente un total de 25,666,50 écus.

Les peintures modernes exportées pendant le même espace de temps, ont été évaluées par préposés à la douane, à la somme de 160,446 écus; les sculptures, à celle de 222,362,60 écus, ce qui donne un total de 382,808,60 écus.

L'estimation générale des peintures anciennes et modernes, a été de 174,407,20 écus; celle des sculptures antiques ou modernes, de 234,068,10 écus; ce qui constitue un total de 408,475,30 écus.

En comparant ces chiffres avec les chiffres correspondants des objets exportés en 1856, on constate en 1857, une augmentation de 117,746,10 écus; car le chiffre estimatif des peintures antiques exportées, a été, en 1856, de 11,448,30 écus; celui des sculptures, de 2,164,90; celui des tableaux modernes, de 110,913 écus; celui des objets sculptés, de 277,166 écus.

LA FÊTE DE LA BEFANA A ROME.

(Extrait du journal de Rome, 5 janvier 1858.)

Le jour de la Befana est un jour de mouvement extraordinaire à Rome. Chaque famille depuis la plus riche jusqu'à la plus pauvre, donne ou reçoit quelque objet destiné à rappeler cette fête. Aussi, chacun s'empresse-t-il les jours précédents et la veille de l'Epiphanie, de se rendre à Saint-Eustache, où, à l'occasion de cette fête, se trouvent construites

des baraques et des boutiques en plein vent, avec un assortiment complet de joujoux et de mille objets de fantaisie ; c'est là que chacun va y acheter quelque cadeau ; le mari va y choisir quelque chose pour sa femme, le frère pour sa sœur, le père pour ses enfants, l'ami pour son ami, chacun met la main à la bourse et paie son tribut à l'antique et louable coutume de faire quelque présent ce jour-là. Mais le jour de la Befana est tout spécialement la fête des enfants : ils l'attendent avec une anxieuse impatience cette fête, parce que chacun d'eux espère obtenir quelque petit cadeau de ses parents.

Il pourra sembler étrange qu'à Rome l'on consacre à la Befana ce jour, où chaque famille entre en lutte d'urbanité et de témoignages d'affection, par l'échange de présents ; mais si l'on remonte jusqu'à l'origine de cette fête, on trouvera que les Romains ne font en cela que suivre les belles coutumes que le christianisme a introduites et sanctifiées partout. N'allez pas croire que ce mot de Befana qui est à Rome une vraie fête de famille, signifie cet épouvantail que l'on représente sous la forme d'une vieille femme ridée, maigre et contrefaite au-delà de toute réalité. Le mot Befana est certainement la corruption de Befania qui s'emploie souvent pour Epifania. En effet, la Befana tombe toujours le jour même de l'Epiphanie, une des plus grandes fêtes de l'Eglise catholique ; car elle rappelle surtout l'adoration des mages et, par là même, la manifestation de Jésus-Christ aux nations. Et comme dans le christianisme, tout acte, toute coutume renferme un caché de religion, ainsi s'est introduite la coutume de se faire des cadeaux à l'Epiphanie, en souvenir des riches présents que les mages guidés par une étoile miraculeuse, vinrent offrir du fond de l'Orient au Sauveur du monde qui venait de naître à Bethléem.

Cet usage de se faire des cadeaux les uns aux autres et cette fête de famille sont donc très-anciens. Les chrétiens introduisirent l'usage de se faire des présents et de s'asseoir joyeux à un banquet de famille, pour fêter ce grand événe-

ment qui s'accomplit il y a dix-huit siècles et demi. Nous descendons de ces hommes qui firent un long voyage pour adorer le désiré des nations; car nos pères n'étaient pas de la terre de Chanaan : une étoile apparut au ciel pour les guider; elle les précéda comme cette colonne de feu avait précédé les Hébreux au temps de Moïse. Sans cette étoile qui brilla aux yeux de nos ancêtres, nous serions restés plongés dans les ténèbres du paganisme; voilà pourquoi, le jour de l'Epiphanie, les chrétiens se montraient plus joyeux, et faisaient de cette fête une fête domestique, une réunion de famille; voilà pourquoi ils se font encore des cadeaux à l'exemple des mages, s'asseient au banquet de la paix et de l'amour en se félicitant d'être éclairés des lumières de la foi. L'usage qui réunit les familles au nom de Dieu, toute fête qui rassemble les parents, toute distraction innocente à laquelle prennent part maîtres et serviteurs, riches et pauvres, ne peut être méprisée que de ceux qui ne connaissent pas la douceur des bienfaits du christianisme. « Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi où un acte de religion était une fête de famille, dit l'auteur du Génie du Christianisme, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. »

En célébrant la Befana, les Romains ne font que suivre un usage introduit par la religion dans tous les pays chrétiens : car le jour de l'Epiphanie est encore de nos jours une fête domestique dans beaucoup de pays de l'Europe. La fête du *gâteau des Rois* s'est introduite en Normandie, dès le XIe siècle. Ce jour-là, on avait coutume d'inviter les parents et les amis et l'on s'asseyait tous à la même table. Le boulanger qui avait la pratique de la maison, envoyait un gros gâteau, dans l'intérieur duquel se trouvait une fève; il avait soin, en le faisant remettre au chef de la maison, de lui dire où était la fève. On déposait le gâteau avec grande cérémonie sur la table; le chef de la maison le découpait en morceaux, et celui qui trouvait la fève dans sa portion de gâteau était

déclaré roi de la fête. Les enfants surtout désiraient voir arriver le gâteau ; leur petit cœur battait quand les portions étaient réparties ; ils regardaient leur morceau avec un œil qui semblait dire : si je pouvais avoir la fève ! En découpant le gâteau qui était gros et historié, on ne manquait jamais d'en réserver une grosse part pour les pauvres, cette part était mise de côté. Quand on n'avait pas trouvé la fève dans les morceaux qu'un enfant portait sur un plat, et recouvert d'une serviette, à chacun des convives, il fallait pour avoir le droit de chercher la fève dans la portion réservée aux pauvres, donner une aumône au plus pauvre de la contrée ou de la paroisse. Aussitôt que la fève était trouvée, on la montrait à tous et l'on poussait de grands cris de joie. Le possesseur de la fève était proclamé roi. Les applaudissements et les cris redoublaient quand la fève tombait à un enfant : on prenait le petit roi dans ses bras, on l'élevait comme sur un pavois triomphal : c'était une bruyante mais innocente réjouissance et l'on buvait à la santé du nouveau roi.

Cette fête ne s'introduisit pas seulement dans les familles particulières, mais à la cour des rois eux-mêmes. Jean d'Oranville raconte qu'on la célébrait chez le duc de Bourbon. Le jour de l'Epiphanie, dit cet historien, le duc de Bourbon faisait roi un enfant de huit ans, le plus pauvre qui se trouvait dans la ville ; il lui faisait revêtir l'habit royal pour honorer Dieu et s'asseyait avec lui à la table d'honneur. Puis arrivait le maître du palais qui faisait une quête en faveur du roi pauvre. Le duc de Bourbon lui remettait communément quarante livres pour payer l'école du jeune roi ; chaque cavalier de la cour un franc ; les écuyers un demi-franc ; ce qui faisait quelquefois une collecte de cent francs. Le brave duc Louis de Bourbon maintint cette coutume tant qu'il vécut. (*Vie de Louis II, duc de Bourbon, ch. V, pag. 17-18.*) Sous le règne de Henri III, on tirait à la cour, la veille de l'Epiphanie, la royauté de la fève. Celui que le sort avait désigné se rendait le lendemain à la messe avec le roi et s'y tenait à sa droite ; il déposait sur l'autel un écu, trois boules de cire

recouvertes l'une d'or, l'autre d'argent et la troisième d'encens. Après la messe, le roi ou la reine de la fève, revenait au Louvre pompeusement revêtus, précédés de tambours et de trompettes.

L'usage de proclamer le roi de la fève s'est maintenu à la cour de France jusqu'au XVIIe siècle ; maintenant, cette fête existe encore dans les familles, surtout en province, et reste toujours une grande réjouissance pour les enfants. Les Ecossais ont aussi cette fête, seulement au lieu de mettre une fève dans le gâteau, ils y cachent un peu de myrrhe, un grain d'encens et une pièce d'or. En Allemagne et dans les Pays-Bas, la coutume de faire boire le roi de la fève et de boire à sa santé trouve toujours d'ardents amateurs. Quelques esprits austères se réjouiraient en voyant disparaître ces coutumes qu'ils appellent des superstitions. Dans leur sévérité, ils voudraient réformer les coutumes populaires, et n'y souffriraient rien de matériel et d'extérieur ; mais avec un peu plus de réflexion, ils découvriraient que ce qu'ils méprisent a son côté sérieux et utile. Les fêtes des chrétiens et les usages qui s'y sont introduits ont leur partie spirituelle et ne manquent ni de gaieté ni de poésie.

A Rome, l'usage de proclamer le roi de la fève n'existe pas : on se contente de se faire des cadeaux. Et cette coutume qui réclame les dons des mages pour l'Enfant Jésus, sert à conserver les liens d'affection entre les parents et les amis. Quelle puissance n'ont pas sur l'esprit des enfants les cadeaux de la Befana ou de l'Epiphanie? Souvent, la tendre mère, afin de rendre plus docile, plus studieux un de ses chers fils, le menace de ne pas lui faire la *Befana,* comme on dit : et cette menace est celle qui fait le plus d'impression sur l'esprit des enfants. Ils attendent ce jour avec une fiévreuse impatience : la veille, ils sont en proie à une indescriptible agitation ; ils se couchent, s'éveillent bien souvent pendant la nuit, et, dès la pointe du jour, devançant l'heure habituelle de leur lever, ils courent tout palpitants voir ce que la Befana leur a apporté. Dans quelques familles, que d'espérances trompées! que de joie

dans d'autres ! Ici, des enfants se réjouissent ; là, d'autres pleurent, et les parents leur disent que la Befana n'a rien donné pour eux parce qu'ils ont été indociles et n'ont rien mérité. Il y a encore dans cette coutume une salutaire leçon pour les jeunes enfants.

En Allemagne, les enfants reçoivent des présents de leurs parents, non à l'Epiphanie mais à la Noël ; ils reçoivent ce que l'on appelle l'*arbre de Noël*. C'est une branche de pin plus ou moins grosse à laquelle on suspend des pommes, des noix dorées, des dragées, des rubans, de petites bourses, des poupées et mille autres objets aimés des enfants. Ce rameau est illuminé d'une quantité de petites chandelles que l'on allume à une certaine heure de la nuit. Chaque enfant aspire à l'heureux moment où il pourra avoir son arbre de Noël ; lorsqu'il le possède, il le porte tout joyeux et tout fier en montrant les beaux fruits de son arbre. L'arbre de Noël a inspiré une foule de compositions poétiques pleines de simplicité et de sentiment. De semblables usages introduits par la religion ont leur poésie et leur moralité, et quiconque envisage bien notre fête de la Befana peut comprendre tout le parti qu'en peuvent tirer les parents et les vrais amis des enfants.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Lettre de Mgr Rendu, évêque d'Annecy. v

A Son Excellence Révérendissime, Mgr Luigi de Marchesi Fransoni, archevêque de Turin ix

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que ce livre? 1

CHAPITRE II.

Traits de ressemblance entre Londres moderne et Rome païenne. . 19

CHAPITRE III.

Tout ce qui est à Londres n'est pas païen, et tout ce qui est à Rome n'est pas catholique. 37

CHAPITRE IV.

Des rapports anciens de Rome avec Londres et de leurs présentes inimitiés. 54

CHAPITRE V.

Si Londres en se séparant de Rome a gagné en civilisation. . . 69

CHAPITRE VI.

Condition intellectuelle du peuple à Rome et à Londres. 82

CHAPITRE VII.

Le pape et la papesse, ou la religion de Rome et la religion de Londres. 95

CHAPITRE VIII.

La basilique de Saint-Pierre et la cathédrale de Saint-Paul, ou les églises de Rome et les églises de Londres. 111

CHAPITRE IX.

Du clergé anglican de Londres, et du clergé catholique de Rome. . 128

CHAPITRE X.

Les orateurs de Londres, et les prédicateurs de Rome. 146

CHAPITRE XI.

Latran et Westminster ou les conciles de Rome et les congrès de Londres 165

CHAPITRE XII.

De l'unité catholique à Rome et de la multiplicité des sectes à Londres. 184

CHAPITRE XIII.

Londres romaine ou état actuel du Catholicisme en Angleterre. . . 195

CHAPITRE XIV.

Des causes qui font triompher Rome à Londres. 214

CHAPITRE XV.

Des obstacles qui s'opposent à de plus grands triomphes de Rome dans Londres 233

CHAPITRE XVI.

La société biblique de Londres et la propagande de Rome . . . 247

CHAPITRE XVII.

La Bibliothèque Vaticane à Rome et la Bibliothèque du Musée Britannique à Londres. 265

CHAPITRE XVIII.

Le Times et la Civiltà Cattolicà, ou le journalisme à Rome et à Londres 278

CHAPITRE XIX.

Rome et Londres considérées sous le rapport des beaux-arts. . . 295

CHAPITRE XX.

Les gloires de Rome catholique dans le palais de cristal et à l'exposition de Manchester 304

CHAPITRE XXI.

La moralité à Rome et à Londres. 317

CHAPITRE XXII.

La police et les voleurs à Rome et à Londres. 338

CHAPITRE XXIII.

D'une nouvelle espèce de voleurs qui se trouvent à Londres et pas à Rome. 349

CHAPITRE XXIV.

De la débauche à Rome et à Londres 358

CHAPITRE XXV.

L'ivresse et le suicide à Rome et à Londres. 369

CHAPITRE XXVI.

La famille à Rome et à Londres. 378

CHAPITRE XXVII.

L'administration de la justice à Rome et à Londres. 397

CHAPITRE XXVIII.

Les prisons de Rome et de Londres. 406

CHAPITRE XXIX.

La maison du Saint-Office à Rome et la Tour de Londres. . . . 437

CHAPITRE XXX.

La pauvreté de Rome et la misère de Londres 452

CHAPITRE XXXI.

La charité catholique de Rome et la charité légale de Londres. . . 463

CHAPITRE XXXII.

Le roi et le peuple à Rome et à Londres. 478

CHAPITRE XXXIII.

De l'action extérieure de Rome et de Londres 491

CHAPITRE XXXIV.

De la caducité de Londres et de l'éternité de Rome 504

DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS. 515

FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.

UNIVERSITAS M. I. S.

716

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 002735156b